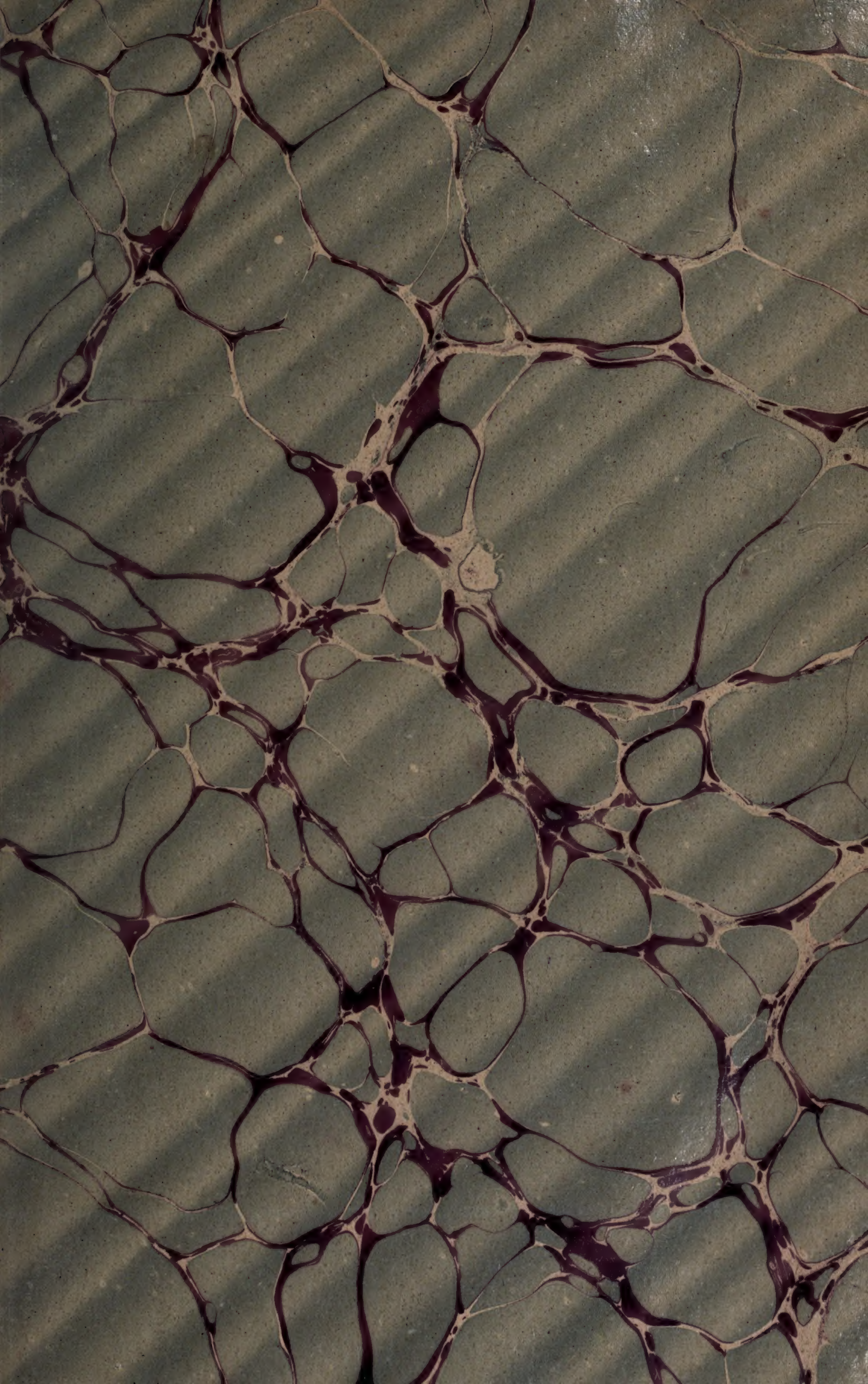






Le numéro : 3 fr. 50

5e ANNÉE — TOME V, 1908

FASCICULE I Janvier Février

Les Annales Romantiques

Revue d'Histoire du Romantisme

Études Documents Inédits

Paraissant tous les deux mois

sous la direction de

LÉON SÉCHÉ



SOMMAIRE

I. — Les Amies de Victor Hugo : Mme Emile de Girardin (documents inédits) par Léon Séché.

II. — Sur Chateaubriand, (documents inédits) par Henri Dartigue.

III. — Pèlerinage à Mâcon, Milly et Saint-Point, par Edmond Ferrand.

IV. — Varia : Le centenaire d'Hippolyte Lucas. — Balzac à Issoudun. — La bibliothèque de Ferdinand Brunetière, éditions originales romantiques.

V. — Poésies : Pour Marcelle.

VI. — Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues.

VII. — Bibliographie.

ABONNEMENTS :

Paris et Départements, un an : 20 fr.
Etranger un an : 25 fr.

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

20bis, Rue Censier

PARIS (Ve)

LES ANNALES ROMANTIQUES

Depuis quelques années le goût du public lettré se porte de préférence, en fait d'histoire littéraire, vers l'étude de deux époques qui, bien que séparées par trois cents ans d'existence, n'en ont pas moins entre elles des affinités remarquables. Nous voulons parler de la **RENAISSANCE** et du **ROMANTISME**.

Aussi, de même que la *Revue de la Renaissance* s'occupe principalement de la Pléiade, autrement dit de l'École poétique de 1550, les *Annales Romantiques* sont consacrées surtout à l'École de 1830 dont Victor Hugo est le chef incontesté.

Mais les *Annales Romantiques* ne traiteront pas seulement des sujets d'histoire littéraire : dans chaque fascicule nous publions des documents inédits, lettres, poésies, mémoires qui formeront avec le temps une mine précieuse pour les travailleurs.

Voici la liste des principaux travaux que nous publierons dans le courant de l'année 1908 :

Delphine Gay, sa jeunesse, le premier Cénacle, ses relations avec Hugo, Lamartine, Balzac, Rachel, etc., d'après des documents inédits. — Trois poètes bretons : Elisa Mercœur, Emile Roulland et Ernest Fouinet. — Un critique romantique : Hippolyte Lucas. — Les débuts de Marie Dorval. — Petits poètes romantiques : Fontaney, de Beauchesne, Fouinet, Ch. Dovalle, Félix Davin, Jules Lefèvre, Leprevost, Amédée Pommier, etc. — Alexandre Soumet et Alexandre Guiraud, d'après leur correspondance inédite. — Le Romantisme de 1825 à 1828. — Les deux Cénacles. — André Chénier et son influence sur Victor Hugo et Alfred de Vigny.

DOCUMENTS INÉDITS

Lettres inédites de Béranger, Lamartine, Prosper Mérimée, Antoine de Latour, Alfred de Vigny, Brizeux, Charles Nodier, Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Eug. Delacroix, Baudelaire, David d'Angers, etc.

AVIS AUX ABONNÉS

Il est fait 25 o/o de remise aux professeurs de l'Université et de l'Enseignement libre.

LES AMIES DE VICTOR HUGO

Madame Emile de Girardin

(*Documents inédits*)

I

C'était en 1822. Victor Hugo était alors sous l'influence directe de Soumet — « notre grand Alexandre », comme l'appelaient à l'envi les poètes du futur Cénacle, depuis qu'à deux jours d'intervalle il avait triomphé, avec *Clytemnestre* et *Saül*, sur les scènes du Théâtre Français et de l'Odéon. Et comme Soumet était la bonté même, il accablait littéralement « l'Enfant sublime » de ses faveurs. Après lui avoir ouvert la porte de M[lles] Georges et Duchesnois, ses grandes interprètes, il lui ouvrit le salon de M[me] Sophie Gay où fréquentaient toutes les illustrations des arts et des lettres.

Justement Delphine venait de remporter sa première couronne académique, et il n'était question dans la société parisienne que du rapport où le secrétaire perpétuel de l'Académie française avait expliqué en séance publique, le 24 août 1822, les raisons pour lesquelles elle n'avait obtenu qu'une mention honorable.

« Si l'auteur du n° 103, disait Villemain, en ne traitant qu'une partie du sujet (*le Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone*), n'avait donné pour excuse et son sexe et son jeune âge, l'Académie, à la perfection et au charme de plusieurs passages, aurait pu croire que la pièce était l'ouvrage d'un talent exercé dans les secrets du style et de la poésie ; mais la simplicité

touchante de divers tableaux, la délicatesse, je dirai même la retenue des pensées et des expressions, auraient permis d'attribuer l'ouvrage à une personne de ce sexe qui sait si bien exprimer tout ce qui tient à la grâce et au sentiment. En se restreignant à l'éloge des sœurs de Sainte-Camille, l'auteur se plaçait, en quelque sorte, hors du concours, et dès lors l'Académie, qui a jugé l'ouvrage digne d'une mention honorable, a cru juste de lui assigner un rang distinct et séparé de celui des autres mentions. » (1).

Cela fit immédiatement à Delphine une figure de muse, et tout éblouissante qu'elle était, elle parut encore plus belle. Cependant elle ne faisait aucun frais de toilette. Elle était généralement vêtue d'une robe de mousseline blanche unie ; une écharpe de gaze bleue couvrait ses épaules amples et sa taille élancée; ses belles boucles blondes se passaient de fleurs. Elle n'avait rien de bizarre ni d'infatué. Quand on lui demandait des vers, elle en disait sans se faire prier, mais aussitôt après elle redevenait une jeune fille comme une autre. Un soir qu'elle était complimentée par une jolie femme à la mode, elle lui répondit : « Ce serait plutôt à moi, madame, à vous complimenter; pour nous autres femmes, il vaut mieux inspirer des vers que d'en faire. » (2).

La réponse était d'une femme d'esprit. Mais elle avait de qui tenir, de ce côté-là surtout. Sa mère était réputée pour ses bons mots et la vivacité de ses réparties. D'aucuns trouvaient même qu'elle en abusait quelquefois, et ce n'est un secret pour personne que sa mauvaise langue avait coûté à son mari le poste de trésorier général que Napoléon Ier lui avait confié à

1. Le premier prix avait été décerné à M. Alletz : le 1er accessit à M. Chauvet, poète et critique distingué à qui Manzoni adressa sa lettre fameuse *sur l'Unité de temps et de lieu dans la tragédie*; le 2e accessit à M. Michel Pichat qui remporta en 1825 un si grand succès avec sa tragédie de *Léonidas*. — Chose curieuse et digne de remarque, c'est à peu près dans les mêmes conditions que Victor Hugo, âgé de quinze ans, fut couronné la première fois à l'Académie, et je ne saurais oublier qu'au mois d'avril 1822 il envoya à l'Académie des Jeux Floraux, dont il était *maître* depuis le 28 avril 1820, une ode sur le *Dévouement dans la peste* que J. de Rességnier baptisa le *Dévouement*, tout court, et qui fut publiée sous ce titre définitif dans les *Odes et Ballades*, livre IV, ode IV.

2. *Victor Hugo raconté.*

Aix-la-Chapelle. Mais Delphine avait reçu de la nature un don plus précieux encore que celui de l'esprit : elle était bonne autant que belle : c'est pour cela sans doute qu'elle n'eut jamais d'ennemis, même sous le masque transparent du vicomte de Launay.

La voilà donc engagée sur le chemin de la gloire à l'âge de dix-huit ans (1). De 1822 à 1827, date de son apothéose au Capitole de Rome, on peut dire qu'elle cueillit à brassées les lauriers et les roses. Elle ne s'était pas encore donné le surnom de *Muse de la Patrie*, qu'elle en remplissait le rôle, aux applaudissements de la France entière.

Les événements d'ailleurs semblaient être ses complices. Quand elle ne quêtait pas au profit des Grecs, — et sa pièce intitulée la *Quête* leur rapporta 4.000 francs ! — elle déplorait la mort du général Foy, ou bien elle donnait la réplique à Victor Hugo. à Lamartine, à Mme Tastu, dans les chants du Sacre de Charles X. Sa *Vision* est un excellent morceau de poésie. Sainte-Beuve a beau dire que c'est du Racine vu à travers Soumet, cette critique n'en constitue pas moins un éloge. Ne fait pas du Racine qui veut, même édulcoré par Soumet. Cette *Vision* lui valut l'honneur d'être reçue en audience privée par le roi — non sans que Mme de Duras eût intercédé pour elle (2).

J'ai sous les yeux le billet que l'auteur d'*Ourika* adressait quelque temps avant à M. de Lourdoueix, chargé de la direc-

1. On sait qu'elle naquit à Aix-la-Chapelle le 26 janvier 1804.

2. Sur cette *Vision* de Delphine et sa présentation au roi, nous avons une lettre fort intéressante de Sophie Gay à Tastu, l'imprimeur :

« Vous êtes, Monsieur, le plus aimable et le plus obligeant du monde, voilà ce que ma fille veut que je vous dise avant tout ; mais nous traitons si rarement avec les souverains que nous voudrions être bien sûres de ne pas leur manquer de parole. C'est pourquoi, s'il vous était possible de nous faire remettre l'exemplaire du roi (tout cartonné) dimanche soir, fût-ce à minuit, nous serions plus tranquilles, car il nous faut être à 10 heures au château. Pour le public il sera servi à votre loisir.

« L'épigraphe portée hier suffit. La citation de M. de Barante donnerait un air pédant à la *Vision* et je crois que les propres paroles de Jeanne valent mieux que toutes celles de ses historiens. »

(*Lettre inédite.*) « SOPHIE GAY »

tion des sciences, beaux-arts et belles-lettres au ministère de l'Intérieur, pour lui demander une pension pour Delphine :

« Il me semble, disait-elle, que des paroles de bonté de la bouche du roi devraient être suivies de cette marque de munificence pour une jeune personne d'un talent unique. On ne peut craindre que cette grâce *fasse planche*, comme on dit. Il n'y a pas deux Mlle Gay. » (1).

Ce billet est du 2 décembre 1824. Mme de Duras savait-elle, en l'écrivant, que Delphine avait été sur le point de devenir la favorite ou la femme morganatique du comte d'Artois ? J'en doute, et cependant le bruit en avait couru sous quelques manteaux. Certains courtisans, qui connaissaient la position précaire de Sophie Gay depuis son veuvage (2), s'étaient mis en tête de faire un sort à Delphine en la chargeant de distraire les ennuis de Monsieur, frère du roi. Malheureusement il avait fait vœu de continence au lit de mort de Mme de Polastron, et leur beau dessein n'avait pu être rempli. Mais le comte d'Artois, devenu Charles X, n'était pas fâché de témoigner sa bienveillance à Delphine. Il la reçut donc en audience particulière et, après lui avoir annoncé qu'il lui accordait une pension de cinq cents francs, il l'engagea paternellement à voyager, ce qu'elle fit l'année suivante.

Le 6 juin 1825, elle se présentait au Panthéon avec ce laisser-passer du baron Gros :

« Le gardien laissera monter à la coupole Sainte-Geneviève, Mlle Delphine Gay et sa société. Ce billet restera à la personne. » (3).

Qu'allait-elle faire sous la coupole ? Elle allait non seulement faire admirer les peintures dont le baron Gros venait de la décorer, elle allait encore et surtout montrer la place d'où, au mois d'avril, elle avait déclamé publiquement son *Hymne à Sainte-Geneviève* (4).

1. Lettre inédite.

2. Elle avait perdu son mari, le 19 décembre 1822.

3. Document inédit.

4. On lisait à ce sujet dans le *Globe* du 7 mai 1825 : « On a tort d'accuser les Jésuites de n'aimer ni les arts, ni les beaux vers, ni les femmes ; tout Paris ignore

Ce jour-là Delphine fut à la hauteur de sa tâche — cela soit dit sans jeu de mots — et son auditoire d'élite lui fit une ovation dont l'écho se répercuta jusqu'à Rome.

Peu de temps après, elle partit pour l'Italie avec sa mère, et voici en quels termes Mme Desbordes-Valmore a parlé de son passage à Lyon :

« Quand je l'ai vue pour la première fois, belle, imposante comme la Rachel de la Bible, elle était couverte de cheveux blonds retombant sur toutes ces roses et semblait en être formée. Jamais rien de si éclatant n'est apparu dans une ville. Sa mère la conduisait alors en Italie et s'arrêtait quelques jours à Lyon. Mon mari (1) qui l'avait entrevue au balcon de l'hôtel, vint me chercher vite, vite, pour me faire voir, disait-il, ce que je ne verrais plus de ma vie. Il y avait là une foule qui passait et repassait émerveillée. Comme il faisait affreusement chaud, la jeune fille fut obligée de s'étouffer en fermant ses fenêtres très basses, et les curieux la regardaient encore au travers des vitres. J'appris dans le jour que c'était Mlle Delphine Gay, et je sus bientôt par moi-même qu'elle était bonne, vraie comme sa beauté. En l'examinant avec attention, on ne tombait que sur des perfections, dont l'une suffit à rendre aimable l'être qui la possède... » (2).

Comment donc se fait-il que Lamartine, qui devait la rencontrer à Terni, près des cascades du Velino, après avoir été ébloui comme tout le monde, ait été choqué de son rire ? C'est qu'en effet elle riait trop pour une jeune personne qui

donc qu'à Sainte-Geneviève, au-dessus du maître-autel, entre le ciel et la terre, il y a quinze jours, s'est tenue une véritable séance d'académie romaine : c'était une fête à la Léon X. Deux fauteuils d'honneur, un pour le peintre, un pour Corinne. Quarante amis, les uns, les yeux fixés sur les tableaux et sur la jeune muse, d'autres en prières et en recueillement pieux ; et la voix tombant des cieux comme celle de la sainte bergère, et allant faire tressaillir, dans un coin obscur des catacombes, les cendres oubliées d'un poète et d'un philosophe : n'est-ce donc pas un tableau merveilleux, digne presque des jours de la Grèce ? Apelle, prends ton pinceau, et rends-nous cette scène magique : nous la placerons dans l'église souterraine : tu seras l'*Alpha* et l'*Oméga* de notre vieux Panthéon. »

1. Valmore était engagé au grand théâtre de Lyon.

2. Lettre inédite.

se prétendait « la Muse de la Patrie ». Il faut bien d'ailleurs que chez elle ce rire éclatant ait été une imperfection, puisqu'il fut aperçu et relevé par un autre poète ; il est vrai que ce poète avait la même âme que Lamartine. J'ai nommé Alfred de Vigny.

Cela n'empêcha pas Delphine de faire un voyage triomphal en Italie. Elle était arrivée à Rome en même temps que les marins français qui avaient ramené d'Alger les Romains captifs chez les Musulmans. L'ambassadeur de France, M. de Laval-Montmorency, l'invita avec sa mère au dîner qu'il donnait à l'équipage de la corvette française, et pour payer sa bienvenue elle récita au dessert la pièce de vers qui lui avait été inspirée par cet événement. Ce dîner avait lieu le 12 décembre 1826. Quatre mois après, le 16 avril 1827, Delphine était fêtée au Capitole et reçue membre de l'Académie du Tibre. Un peu plus elle aurait eu l'honneur et la joie d'avoir pour guide à Rome M. de Chateaubriand lui-même, puisqu'il y fut nommé ambassadeur en 1828. Mais il ne fut pas le dernier à lui envoyer ses compliments, et c'est lui qui, trois ans plus tard, la dédommagea par ses bravos publics de la perte de la pension que lui faisait Charles X.

Célébrant la prise d'Alger dans un beau *Te Deum* de gloire, n'avait-elle pas eu l'audace d'écrire à l'adresse du général de Bourmont :

O mystère du sort ! ô volonté suprême !
Un Français dans nos murs amena l'étranger ;
On l'appela transfuge... et cet homme est le même
    Que Dieu choisit pour nous venger.

A l'amour de nos rois sa valeur asservie
Voyait dans leur retour un gage de bonheur,
Et, pour eux il fit plus que de donner sa vie,
    Guerrier, il donna son honneur !

Faisant d'un nom maudit un souvenir qu'on aime,
La victoire lui jette un éclatant pardon,
Et du pur sang d'un fils le glorieux baptême
    Lave la tache de son nom.

C'étaient là de nobles vers et des sentiments vraiment patriotiques. Mais le ministère Polignac ne l'entendit pas de la sorte. Il jugea que c'était offenser le roi que de rappeler la « ragusade » du général qui venait de recevoir le bâton de maréchal pour la prise d'Alger, et Delphine fut rayée de la liste des pensionnaires de Charles X.

Cela ne fit que la rendre plus populaire. Il est fâcheux seulement que cet imbécile de Polignac n'ait pas arraché cette vilaine ordonnance au roi quelques mois plus tôt, car le parterre du Théâtre Français qui acclama Delphine, le soir de la première représentation d'*Hernani*, lui aurait manifesté son indignation autrement que par des battements de main.

Théophile Gautier a écrit à ce propos :

« La première fois que nous vîmes Delphine Gay, c'était à cette orageuse représentation où Hernani faisait sonner son cor comme un clairon d'appel aux jeunes hordes romantiques. Quand elle entra dans sa loge et se pencha pour regarder la salle qui n'était pas la moins curieuse partie du spectacle, sa beauté — *bellezza folgorante* — suspendit le tumulte et lui valut une triple salve d'applaudissements ; cette manifestation n'était peut-être pas de très bon goût, mais considérez que le parterre ne se composait que de poètes, de sculpteurs et de peintres, ivres d'enthousiasme, fous de la forme, peu soucieux des lois du monde. — La belle jeune fille portait alors cette écharpe bleue du portrait d'Hersent, et le coude appuyé au rebord de la loge, en reproduisait involontairement la pose célèbre ; ses magnifiques cheveux blonds, noués sur le sommet de la tête en une large boucle selon la mode du temps, lui formaient une couronne de reine, et vaporeusement crêpés, estompaient d'un brouillard d'or le contour de ses joues, dont nous ne saurions mieux comparer la teinte qu'à du marbre rose (1). »

C'est ainsi que cette Muse de la Patrie fut associée, le soir du 25 février 1830, au triomphe et à la fortune de Victor Hugo. Nous allons voir qu'elle ne l'oublia jamais.

II

Les lettres de Victor Hugo, que nous publions aujourd'hui

1. Introduction aux *Lettres parisiennes* du vicomte de Launay.

pour la première fois, sont tirées des papiers de Mme Emile de Girardin à qui elles sont toutes adressées (1). On sait qu'en 1831 Delphine avait épousé le grand publiciste de ce nom. Ces lettres, tout en nous montrant l'intimité qui régnait entre elle et Victor Hugo, vont nous permettre d'éclairer un certain nombre de points de l'histoire littéraire du temps. J'aurais voulu pouvoir donner les demandes et les réponses de Delphine, mais on m'a assuré qu'elles étaient perdues : c'est d'autant plus fâcheux que ses lettres sont extrêmement rares, Mme de Girardin ayant toujours été très paresseuse envers la poste.

La première en date de celles de Victor Hugo est de 1832. En voici le libellé :

« Que vous êtes bonne, madame, de garder quelque souvenir à un pauvre solitaire aveugle, inutile et oublié ! Je ne dîne pas chez moi aujourd'hui par extraordinaire, et je croyais M. de Custine malade. Je ferai tout au monde pour être libre de bonne heure, et je courrai *rue Louis-le-Grand* (2). J'aurai grand plaisir à entendre la tragédie de M. de Custine, à l'entendre chez vous, à l'entendre près de vous.

« Permettez-moi, madame, de mettre à vos pieds tous mes hommages les plus empressés.

« VICTOR HUGO »

Ce vendredi matin.

Il s'agissait de la lecture de *Béatrix Cenci,* tragédie en cinq actes et en vers qui fut représentée à la Comédie-Française en 1833. M. de Custine, dont la femme avait servi de marraine à Delphine, était un de ces amateurs du grand monde qui touchent à tout avec une égale aisance. Il écrivait

1. J'en dois la communication, ainsi que des autres lettres qui figurent dans cette étude à la bienveillance de Mme Léonce Détroyat.

2. C'est là que Delphine habita aussitôt après son mariage. Plus tard elle alla demeurer rue Laffite et, en 1843, elle transporta ses pénates rue de Chaillot, dans le pavillon Marbeuf qui avait été bâti par M. de Choiseul sur le modèle de l'Erectheum.

d'ailleurs avec autant d'élégance que d'agrément et si, au lieu de s'exercer dans le genre tragique, il s'était contenté de faire des madrigaux aux grandes dames du faubourg Saint-Germain, nul doute qu'il n'eût eu beaucoup de succès. Dans le temps même qu'il composait sa *Béatrix*, il publia dans le livre des *Cent-et-un*, sous le titre : *Les amitiés littéraires* en 1831, un dialogue fort spirituel entre l'Impartial, le Novateur et le Poète. En le lisant, l'autre jour, je pensais, malgré moi, à l'article fameux que Latouche avait donné en 1829 à la *Revue de Paris* sur la *Camaraderie littéraire*, Mais dans le dialogue du marquis de Custine il n'y a aucune personnalité blessante. Il ne prend parti ni pour les classiques ni pour les romantiques. Il s'amuse à leurs dépens, voilà tout, et quand il a fini, il déclare le plus sérieusement du monde qu'il n'a prétendu peindre la littérature parisienne qu'en 1831, et qu'elle est déjà remplacée avantageusement par celle de 1832. Impossible de mieux pirouetter sur un talon rouge !

La seconde lettre de Victor Hugo est du 9 mars 1833.

« Votre invitation, madame, est la plus gracieuse du monde. J'ai tous les lundis, chez mon beau-père, une manière de dîner de famille (1). Mais il faudra bien que je me dérobe à la réunion du soir, ne fût-ce qu'une heure ou deux, pour aller entendre quelque chose de cette *Napoline* que j'ai soif de connaître et d'aimer. Je compte sur votre indulgence pour ne pas me demander de vers, madame, je n'en sais plus, je n'en fais plus, je ne suis plus qu'un vil prosateur, qu'un régisseur de coulisses, qu'un metteur en scène, rien moins qu'un poète. Je vous admire, plaignez-moi.

« Humblement à vos pieds.

« VICTOR H. » (2).

A cette époque, en effet, Victor Hugo paraissait avoir

1. M. Foucher habitait, comme on le sait, rue du Cherche-Midi, dans cet hôtel de Toulouse affecté aux Conseils de guerre, que vient d'éventrer le percement du boulevard Raspail.

2. Lettre inédite.

renoncé au théâtre en vers. Après avoir donné *Lucrèce Borgia* à la Porte Saint-Martin, le 2 février 1833, il faisait répéter au même théâtre une nouvelle pièce en prose intitulée *Marie Tudor* qui devait être jouée au mois de novembre suivant. Cependant il faisait encore des vers, ne fût-ce que pour charmer le cœur de Juliette Drouet, avec qui il était en pleine lune de miel. Vint-il entendre la lecture de *Napoline ?* Je ne saurais le dire, mais s'il tint sa promesse, il ne dut pas regretter sa soirée, *Napoline* étant sans contredit la meilleure œuvre poétique de Mme de Girardin. Lorsqu'elle parut en librairie, Chateaubriand écrivait à son auteur :

« J'ai été transporté d'aise, quand j'ai lu que l'amie de *Napoline* aimait *René ;* mais hélas ! j'ai vite trouvé qu'un *amour de roman change avec le livre*. Ces personnes qui se *disent rieuses et point méchantes*, sont pourtant de grandes traîtresses. René est bien fâché, madame, de n'avoir plus que la perruque du maître d'écriture et d'être le plus vieux de vos admirateurs (3). »

L'amie de *Napoline*, dont parlait Chateaubriand, n'était autre que Mme de Girardin.

Je me souviens encor d'avoir été jalouse.
De l'amour exclusif qu'elle eut pour Charles douze.
Elle aimait Charles douze et moi j'*aimais René*

Combien avons-nous ri quand nous étions petites !
De ce rire bien fou, de ces gaîtés subites
Que rien n'a pu causer, que rien ne peut calmer,
Riant pour rire, ainsi qu'on aime pour aimer.
Je plains l'être sensé qui cherche à tout sa cause,
Qui veut aimer quelqu'un, rire de quelque chose !
Mes grands bonheurs, à moi, n'eurent point de sujets ;
Mes plus vives amours se passèrent d'objets.
La perruque de mon vieux maître d'écriture,
Pendant plus de deux ans, a servi de pâture
A ma gaîté...

1. Lettre inédite.

Mais je ne vois pas de quoi se plaignait Chateaubriand. Tout vieux qu'il était, il avait toujours de grands succès de femmes, et hier encore, en 1831, pour bien préciser, il avait comme maîtresse la cousine même de Delphine, cette folle d'Hortense Allart, qui ne le traitait pas de vieille perruque — on peut en croire les *Enchantements de Prudence*.

Deux ans plus tard, au mois d'avril 1835, Victor Hugo écrivait encore à Mme de Girardin :

« Je suis furieux, madame, contre le théâtre où l'on a rejeté sur moi toute la responsabilité de la place que vous avez la bonté de désirer. Je viens de voir M. Jouslin de la Salle, votre lettre à la main, et je l'ai sommé de vous placer. Les listes sont si encombrées qu'il ne sait s'il le pourra. Jugez de mon influence. Il y a un proverbe sur les cordonniers mal chaussés, qui s'applique parfaitement à moi dans ce moment. Je ferai tout au monde cependant pour que vous ayez ce que vous souhaitez. Soyez assez bonne pour envoyer au théâtre la veille de la représentation. Je ne saurai qu'à ce moment-là si mes efforts auront réussi. Veuillez excuser mon griffonnage. J'ai les yeux plus malades et plus perdus que jamais. Que vos beaux yeux aient pitié des miens qui ne sont ni beaux ni bons.

« Je me mets à vos pieds.

« VICTOR HUGO » (1)

Il s'agissait de la première représentation d'*Angelo* qui eut lieu au Théâtre-Français le 28 avril 1835. Quelques années après, Victor Hugo n'aurait pas été en peine de placer Delphine. Il se serait souvenu de l'homme d'esprit qui, le voyant un jour, pendant un entr'acte à la Porte-Saint-Martin, assailli par les quémandeurs de billets, l'avait tiré d'embarras de la façon suivante :

— Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur, mais j'espère que vous voudrez bien me permettre de vous faire un cadeau.

— A moi, monsieur ?

— A vous-même !... une chose qui vous fera grand plaisir...

1. Lettre inédite.

— Laquelle, je vous prie ?

— Je veux vous offrir un billet pour le jour de votre réception à l'Académie. On m'en a promis un, et c'est à vous que je l'enverrai, car je vois bien que vous n'en aurez jamais assez !

En entendant ce petit dialogue, les importuns, comprenant leur indiscrétion, s'éloignèrent, et Nestor Roqueplan se nomma.

Voici maintenant un petit billet du 1er juillet 1840, qui m'a intrigué longtemps et dont j'ai fini par deviner l'objet.

« Je vous remercie, madame, disait Hugo, de tenir à ces vers. Vous les aurez, soyez tranquille. Seulement vous, si charmant poète, vous me faites un peu l'effet d'un oranger chargé de fruits d'or, qui réclame une noisette. Vous aurez votre noisette... » (1).

Quels pouvaient bien être ces vers ? En remuant les papiers de Delphine, j'en fis tomber une feuille sur laquelle on pouvait lire ces lignes, non datées, de Victor Hugo :

Ecrit sur la cheminée de la chambre de Mlle de La Vallière à Saint-Germain :

Ici vous vous aimiez, toi douce, lui vainqueur,
Lui roi par ses aïeux, toi reine par le cœur.

Et, au-dessous, ce quatrain que j'ai vu naguère imprimé au pied d'une magnifique gravure représentant Homère conduit par un enfant :

Aveugle comme Homère et comme Bélisaire,
N'ayant plus qu'un enfant pour guide et pour appui,
Il ne la verra pas, mais Dieu la voit pour lui
La main qui donnera du pain à sa misère

Continuons à dépouiller cette correspondance où rien n'est à négliger, les plus petites choses dans la vie d'un poète comme Hugo ayant une signification propre et leur importance relative.

1. Lettre inédite.

« 24 avril 1841.

« Vous avez été, madame, bien charmante et bien gracieuse avant-hier ! j'étais ravi et confus en vous quittant de vous quitter si tard. Aujourd'hui me voilà replongé dans mes griffonnages, plaignez-moi.

« La *Presse* raconte ce matin toutes sortes de nouvelles littéraires à mon endroit : *que j'ai lu un drame à la Porte-Saint-Martin, que Frédérick y joue*, etc., etc. — S'il y avait quelque chose de fondé dans ceci, vous l'auriez su une des premières, et je vous l'aurais écrit l'autre soir. Mais il n'en est rien. Je n'ai lu aucun drame à la Porte-Saint-Martin ni ailleurs. J'ai assez à faire de mes deux volumes et de mon discours. (Entre nous, madame.)

« Cette historiette a le léger inconvénient de me faire recevoir depuis ce matin dix visites de comédiens et de comédiennes me demandant des rôles. Si vous pensez, madame, que la chose vaille la peine d'être rectifiée, je dépose ma petite réclamation, non entre vos mains, mais à vos pieds, — avec toutes mes admirations, tous mes respects et tous mes hommages. »

« VICTOR HUGO » (1).

Les deux volumes auxquels il est fait allusion dans cette lettre était son livre sur *le Rhin*, et le discours, son discours de réception à l'Académie française (3 juin 1841). — Depuis six ans, Delphine avait détendu les cordes de sa lyre et s'était improvisée *courriériste* dans le journal de son mari, sous le pseudonyme du vicomte de Launay. Ce changement de front ne lui avait pas nui, au contraire. Tout le monde admirait l'extraordinaire talent avec lequel elle passait en revue chaque semaine, d'une plume aussi légère que sûre, les grands et les petits événements de la vie parisienne. Qu'il fût question de théâtre, de littérature et d'art, de musique, de modes ou de chiffons, elle était toujours prête, elle avait un mot sur tout, et le mot était presque toujours juste. Si bien qu'à plus de soixante ans de distance, ses chroniques de la *Presse*, tout en ayant perdu leur actualité, se relisent encore avec plaisir et profit.

1. Lettre inédite.

C'est le tableau le plus pittoresque et le plus vivant qui ait été tracé du Paris de Louis-Philippe. Celui de Napoléon III n'a pas son pareil, en dépit du talent de nombreux imitateurs. C'est que le genre est plus difficile qu'il n'en a l'air, et que la plupart de ceux qui s'y sont risqués, sans parler de la touche originale et personnelle, n'avaient pas les moyens d'informations de Mme de Girardin. Songez que dans son hôtel de la rue de Chaillot — je laisse de côté son salon de la rue Laffitte — elle reçut pendant plus de dix ans les hommages et les confidences de tout ce qui portait un nom dans les arts et les lettres.

Voulez-vous un échantillon de ses chroniques ? Tenez, voici un autre billet de Victor Hugo qui va nous donner l'occasion de la citer :

7 mars 1841.

« Ce que c'est que de vouloir trop bien faire les choses ! Je voulais aller vous porter la réponse moi-même hier, après avoir lu votre ravissant *Courrier*. J'allais partir pour la rue Laffitte, quand je ne sais quel incident est survenu, qui m'a retenu chez moi. Mais je ne me plains pas trop, puisque cela m'a valu deux billets de vous au lieu d'un.

« Je serai *vôtre demain* comme toujours, madame, et puis permettez-moi de baiser vos belles mains et de vous offrir l'hommage de mes plus tendres respects.

« VICTOR H. »

« C'est pour six heures et demie, n'est-ce pas ? (1) ».

J'ouvre à présent le tome III des *Lettres parisiennes* du vicomte de Launay et j'y lis, page 152 :

« Le premier concert de Mme Merlin a été magnifique. — Le lendemain de ce concert, il y avait chez Mme de Lamartine une réunion bien intéressante, à laquelle pour rien au monde, nous n'aurions voulu manquer, d'abord par curiosité, et puis aussi par orgueil. C'était ce que nous avons appelé une *soirée de célébrités ;*

1. Lettre inédite.

or, plus on est obscur, et plus on tient à faire partie de ces réunions merveilleuses. Jamais collection de supériorités ne fut complète. Jugez-en plutôt.

Grand orateur, M. Guizot.
Grand poète, M. Victor Hugo.
Grand tragique, M. Duprez.
Grand capitaine, M. le Maréchal Soult.
Grand peintre, M. Horace Vernet.
Grande cantatrice, Mme Damoreau.
Grand industriel, M. Cunin-Gridaine.
Grand administrateur, M. le comte A. de Girardin.
Grand agriculteur, M. de Lamartine.
Grand romancier, M. de Balzac.
Grand sculpteur, M. David.
Grand artiste, M. Artot.
Grand savant, M. Charles Dupin.
Grande victime, M. Andryane.

Il y avait là aussi de grandes dames célèbres par leur esprit, leur instruction profonde, leur conversation brillante et gracieuse. On ne connaît point d'ouvrages littéraires signés de leurs noms ; cependant quelques initiés bien informés assurent que ces dames écrivent comme elles parlent. Il y avait là enfin Mme de Lamartine ; elle a beau nous défendre de parler d'elle, il nous est impossible de ne pas déclarer qu'elle était chez elle ce jour-là, de ne pas reconnaître, avec tout le monde, que c'est une femme supérieure, et une des plus spirituelles de notre temps et de notre pays.

« Cette soirée, si intéressante, a été de plus fort animée. Duprez a chanté l'air de la *Dame Blanche : Ah ! quel plaisir d'être soldat !* d'une manière admirable et toute nouvelle. Il en fait une comédie entière. Quelle verve ! Pourquoi ne donnerait-on pas à Duprez un rôle bouffe ? Il le jouerait à merveille, et cela le reposerait. Être au désespoir tous les deux jours pendant cinq heures de suite, cela doit être très fatigant. Le duo de *Guillaume Tell*, chanté délicieusement par Duprez et Mme Damoreau, a excité des transports d'enthousiasme. « Rossini ! Rossini ! s'écriait-on, quand reviendra-t-il ? Allons le chercher ; il nous est impossible de vivre une année de plus sans lui. » Alors on a décidé, séance tenante, c'est-à-dire

en plein enchantement, qu'une pétition allait être adressée au célèbre maëstro pour le supplier de revenir à Paris. Cette pétition est déjà couverte de signatures, et quelles signatures !... »

Je le crois, quand il n'y aurait eu que celle du « grand poète Hugo », et du « grand agriculteur Lamartine ! » Ce grand agriculteur est une trouvaille, quelque chose comme « M. Ingres, le grand violoniste ! »

Mais voici venus les jours d'épreuves. Mme de Girardin perdit coup sur coup son beau-frère M. de Canclos et son frère Edmond blessé mortellement, le 11 mai 1842, sous les murs de Constantine. Ces deux deuils lui valurent deux billets de condoléances de Victor Hugo. Le premier, daté du 3 novembre 1841, lui disait :

« Encore une épreuve, madame, encore une douleur pour votre noble et généreux cœur ! J'ai été bien éprouvé moi-même de la même façon. J'ai assez souffert pour vous demander ma part de vos afflictions, vous savez comme je vous aime. Mon amitié se mesure à mon admiration. Voulez-vous bien dire à Mme de Canclos ma profonde et douloureuse sympathie.

« Victor Hugo » (1)

L'autre billet était ainsi conçu :

« 31 mai 1842.

« Quand j'ai appris votre nouvelle affliction, j'ai couru chez vous, madame ; vous a-t-on remis mon nom ? Je ne venais pas vous apporter de consolations. On ne console ni une grande douleur ni une si grande âme. Vous en savez plus long qu'aucun de nous sur ce profond mystère de la souffrance. J'étais venu seulement vous baiser la main et vous dire que je suis votre ami.

« Hélas ! à chaque nouveau malheur qui vous frappe, le contrecoup que j'en reçois me fait sentir que je suis à vous jusqu'au fond du cœur. »

« Victor H. » (2).

1. Lettre inédite.
2. Lettre inédite.

Vous en savez plus long qu'aucun de nous sur ce profond mystère de la souffrance ! Pauvre Hugo ! il ne se doutait pas, quand il écrivait cette phrase, qu'il était à la veille de boire le calice jusqu'à la lie. On sait dans quelles circonstances tragiques mourut sa fille Léopoldine, le 4 septembre 1843. Quelques jours après il écrivait à Mme de Girardin :

« Jeudi soir, 16 septembre.

« J'arrive à Paris, madame ; ma pauvre femme anéantie me dit comme vous avez été bonne pour elle. Je reconnais bien là votre cœur si noble et si doux. J'éprouve le besoin de vous en remercier dans mon accablement et de vous dire que je suis à vous du fond de l'âme. Vous êtes excellente comme vous êtes admirable, naturellement ; moi qui souffre, je vous bénis et je vous aime.

« A vos pieds.

« VICTOR H. » (1).

Le malheur a cela de bon, du moins qu'il nous fait oublier tous les torts de nos amis. Au mois de février 1843, il s'était élevé entre Victor Hugo et Delphine un de ces petits nuages, fils de l'intérêt et de l'amour-propre, qui sont souvent le point de départ de la brouille.

Voici à quel propos. Delphine avait fait recevoir à la Comédie-Française une tragédie intitulée *Judith* dont le principal rôle devait être tenu par Rachel, et les répétitions de cette pièce étaient assez avancées pour qu'elle pût être représentée au début de l'année 1843. Malheureusement on répétait en même temps les *Burgraves*, et Victor Hugo, qui n'avait rien donné au théâtre depuis 1838, était très pressé d'être joué. La question était donc de savoir quelle pièce passerait la première. Pour qui connaissait Victor Hugo, elle était résolue d'avance, *Ego nominor leo*. Seulement comme il s'était déjà brouillé avec Vigny, dans des circonstances identiques, pendant les répétitions d'*Othello*, il ne tenait pas à se brouiller avec Mme de Girardin, qui était non seulement son amie, mais encore une puissance. Il prit donc les devants, en vieux renard qu'il était, et écrivit cette lettre à Delphine :

1. Lettre inédite.

« Ce mardi, 2 février 1843.

« On me dit ce soir, madame, que le Théâtre-Français vous ajourne *à cause de moi*. Je ne puis le croire et dans tous les cas j'accours pour vous dire que je consentirais de grand cœur à être ajourné à l'automne *à cause de vous*. Je fais plus que vous le dire, je vous l'écris. Avant tout la glorieuse trinité : *Judith, Delphine, Rachel.*

« Si tout cela est vrai, acceptez. Sinon oubliez ce chiffon de papier, mais aimez toujours un peu votre bon et fidèle ami.

« VICTOR HUGO »

Pardon pour le griffonnage. J'écris chez votre portier. » (1)

La pilule, certes, était roulée dans le miel comme à plaisir, mais avant de l'avaler, Delphine la montra à Rachel qui lui dit, je l'entends d'ici : « Ça, madame, c'est du Victor Hugo tout pur, et il mériterait que vous le preniez au mot. Mais gardez-vous en bien. Je connais les *Burgraves* pour en avoir entendu parler par mes camarades. Ça ne fera jamais *queue*. Effacez-vous donc devant lui. *Judith* n'en souffrira pas, au contraire ! »

Et Delphine suivit le conseil de Rachel et fit bien. Les *Burgraves*, représentés pour la première fois le 8 mars 1843, disparurent assez tôt de l'affiche pour permettre à *Judith* d'y figurer le 18 avril suivant. Mais la tragédie de Delphine n'eut pas plus de succès que le drame de Victor, malgré Rachel et les beaux vers. Car il y en avait et beaucoup. Mais le temps n'était plus aux grandes machines bibliques, genre Soumet, et c'est encore notre « grand Alexandre » qui avait inspiré Delphine dans ce malheureux ouvrage. Il lui écrivait, le lendemain de la première représentation :

« Madame et illustre amie,

« ... Ne vous laissez pas décourager par une ignoble cabale, votre premier acte est admirable ; la scène des Rois, que j'avais

1. Lettre inédite.

entendu blâmer, l'année passée (lors de la lecture), est merveilleusement conduite et produit beaucoup d'effet. Si vous m'aviez engagé d'assister à une répétition, je vous aurais suppliée (et peut-être il en est temps encore) de donner à Mlle Rachel quelques strophes au troisième acte, avec des intervalles de musique après la retraite d'Olopherne. Ne vous laissez pas décourager ; vous êtes, plus que jamais, notre grande Delphine.

Héritage sacré, la gloire t'environne !
Deux éclairs de la lyre ont lui sur ta beauté,
Ta mère te berça longtemps sous sa couronne
Dans les souffles divins de l'immortalité

« ALEX. SOUMET » (1)

Cependant, il y eut du froid pendant quelque temps entre Hugo et Mme de Girardin, et il ne fallut rien moins que la catastrophe de Villequier pour faire fondre la glace sous les pleurs.

Je passe vite sur deux ou trois billets du poète qui remontent à l'année 1844 (2) et j'arrive à une très belle lettre de lui qui leur fait honneur à tous deux.

« Mardi matin.

« Ce que vous m'écrivez, madame, me suffit. Vous êtes admira-

1. Lettre inédite.
2. Il faut pourtant que je cite encore ce billet :

7 décembre 1844.

« Est-ce que vous vous souvenez encore de moi, madame ? Moi, je pense toujours à vous. Si je n'avais grand peur d'être horriblement pédant, je vous citerais un vers que Virgile a fait sur vous ou sur moi, il y a deux mille ans. Je voulais vous aller voir aujourd'hui, et voici que, sans respect pour ce qui est trois fois saint, on me prend mon dimanche, ce dimanche sacré qu'on ne devrait pas plus prendre à un ouvrier qu'au bon Dieu. Je me résigne à vous écrire ces inutilités. Oh ! si vous saviez quels vœux je fais pour que le régisseur qui a transporté les Vosges près du Taurus ait un beau matin l'idée de transporter le pavillon Marbeuf près de la place Royale !

Je mets à vos pieds mes plus tendres admirations et mes plus tendres respects.

V. H.

(*Lettre inédite.*)

ble en toute chose, en amitié comme en poésie. Je n'ai jamais douté de Lamartine, vous le savez. J'avais été froissé de l'effet *public*. C'est une si belle chose pour tout le monde, c'est une chose si douce pour moi que cette fraternité entre Lamartine et moi sans nuage depuis vingt-six ans ! Qu'il continue de m'aimer un peu dans un coin de son cœur, moi je ne puis faire autrement que de l'admirer de toutes les forces du mien. Saluer son nom, louer son génie, glorifier le siècle qu'il remplit et qu'il honore, c'est pour moi un de ces bonheurs profonds dans lesquels on sent un devoir. Qu'il m'aime, rien de plus, et que tout ceci, commencé par un sourire de vous, finisse par un serrement de mains entre nous. — Cela ne veut pas dire que je ne serai pas rayonnant et très fier si Lamartine mêlait quelqu'un de ces jours mon nom à son admirable parole. Grand Dieu ! cela me comblerait et me toucherait plus que je ne puis dire. Seulement, ce serait du luxe, du luxe magnifique, comme celui qui vient du cœur. Faites là dessus ce que vous voudrez ; tout ce que vous faites est excellent et charmant, parce que tout ce que vous faites vous ressemble. Mais dites-lui qu'à cette heure où j'écris, je me tiens pour absolument content et satisfait ; qu'y a-t-il de meilleur au monde qu'une parole de lui redite par vous.

« Je crains, chère et illustre amie, de n'être libre ni ce soir ni demain, mais j'irai certainement *avant la fin de la semaine* mettre tout ce que j'ai dans l'âme et dans l'esprit à vos pieds.

« VICTOR » (1).

Je voudrais pouvoir expliquer cette lettre, mais j'ai vainement cherché dans les discours de Lamartine le mot qui aurait pu froisser Victor Hugo. Cependant il est à peu près sûr qu'elle se rapporte à quelque événement de l'année 1848, puisque Victor Hugo parle des vingt-six ans de leur fraternité sans nuage, et qu'ils se connurent en 1822.

Pauvre grand Lamartine, quand Mme de Girardin lui fit part du grief de son frère d'armes, je vois d'ici son étonnement et son chagrin. Comment avait-il pu l'offenser, mon Dieu, lui qui, en toute circonstance, pour déjouer les desseins de

1. Lettre inédite.

ceux qui auraient voulu les brouiller ensemble, lui avait donné publiquement les marques les plus vives de son admiration et de son amitié ? N'est-ce pas chez Victor Hugo qu'après la fameuse scène du balcon de l'Hôtel de ville, il s'était réfugié, en suivant les petites rues, pour échapper aux ovations de la foule ? Et son premier acte, en prenant possession du ministère des Affaires étrangères n'avait-il pas été de s'attacher ses fils. Evidemment Victor Hugo avait mal interprété ses paroles ou son silence. Mais nous autres, qui sommes de la galerie, nous ne pouvons que le louer de la façon délicate dont il saisit Mme de Girardin de l'incident. Avec une intermédiaire aussi dévouée à ses amis, cet incident ne pouvait se terminer que par une cordiale poignée de mains.

III

De 1848, nous passons à l'année 1852. Victor Hugo est maintenant en exil. Après avoir habité quelque temps Bruxelles, il s'est vu chasser de Belgique pour son pamphlet de *Napoléon-le-Petit* et il a élu domicile à Jersey où il travaille aux *Châtiments*.

Désormais il n'aura pas d'autre but que de clouer au pilori de l'histoire « le bandit » qui a violé la Constitution pour s'emparer de la France. Mais les jours sont longs dans une île. Pour couper le temps il entretient avec ceux qui lui sont restés fidèles — et c'est le plus grand nombre — une correspondance qui se ressent de ses loisirs. Quand il était à Paris il n'écrivait guère que des billets. A présent qu'il est à Jersey ce sont de vraies lettres où il n'est guère question que des choses de la France. Lisez celles qu'il adressa à Delphine. de Marine-Terrace, je n'en sais pas de plus intéressantes et de plus belles.

« Jersey, 5 septembre 1852.

« Quelle charmante lettre, et quelle douce pensée de me

l'avoir envoyée ce jour-là ! (1) Il y a dans cette idée tout le cœur d'une femme de génie. Je vous remercie, je baise vos mains qui ont écrit ces belles et tendres pages, je baise vos pieds qui vous amèneront peut-être à Jersey. Mais quel reproche dans la dernière ligne ! Comment avez-vous pu rappeler que je ne vous avais pas écrit ! Le jour où parvint à Bruxelles la nouvelle de votre deuil (2), un Français, M. Liodet, vint me voir ; il rentrait à Paris, je lui remis une lettre qu'il se chargea de vous porter lui-même. Je ne puis comprendre comment elle ne vous est pas arrivée. Croyez tout de moi excepté que je vous oublie. Ce serait un crime de tromper l'attente d'un cœur comme le vôtre.

« *Lady Tartuffe* par Mme Molière. Ceci est déjà du génie. Qui a trouvé cela trouvera le reste. Mais venez donc à Jersey me lire cette œuvre où vous mettrez tant de choses qui ne sont qu'à vous. Le voyage est ce qu'il y a de plus simple au monde : deux cents francs pour l'aller et le retour *en tout*, trois heures de mer par Saint-Malo, deux heures par Granville. Vous à Jersey ! j'en rêve déjà. Que votre mari vous y rejoigne et il me semble qu'il ne restera plus rien en France.

« Vous comprenez que je ne vous dis rien de ce qui pourrait empêcher cette lettre de vous parvenir. Mais venez, et comme nous vous dédommagerons ! que de choses ! quelles avalanches de conversations ! Arrivez bien vite. Nous vous logerons fort mal dans un petit coin de notre cabane, mais vous n'aurez qu'à sortir pour que l'Océan baise vos pieds, et je lui ferai concurrence.

« L'île est charmante et superbe ; on voit à l'horizon la France comme un nuage, et l'avenir comme un rêve. Soyez la figure qui sort du rêve et l'étoile qui sort du nuage. Venez !

« Ma femme et ma fille vous embrassent tendrement et tous nous nous mettons à vos pieds.

« Serrez là-bas pour moi cette main que je voudrais serrer ici.

« La *Presse* nous vient. Elle nous apportera votre roman (3). Nous vous remercions en admirant.

« VICTOR H. » (4).

1. C'était le jour anniversaire de la mort tragique de sa fille Léopoldine (4 septembre 1843).

2. La mort de Sophie Gay, sa mère, arrivée le 5 mars 1852.

3. *Marguerite ou les deux amours.*

4. Lettre inédite.

Cette lettre établirait, s'il en était besoin qu'Emile de Girardin avait embrassé la cause des proscrits. Hélas ! il avait été comme tant d'autres, un chaud partisan de Louis-Napoléon. Il avait même commis la faute, moitié par ambition, moitié par rancune, de lâcher le général de Cavaignac, voire son noble ami Alphonse de Lamartine, pour soutenir la candidature du prince à la présidence. Et quand celui-ci fut installé à l'Elysée, le bruit courut à plusieurs reprises qu'il allait recevoir un portefeuille dans la prochaine combinaison ministérielle. Mais on le trouva probablement trop libéral, et tout ce qu'il obtint du cabinet du 2 décembre ce fut la permission de rester en France en mettant, bien entendu, une sourdine au grelot de la *Presse*. Cependant il ne craignit pas d'afficher après le coup d'Etat son opinion et ses sympathies, et les exilés le trouvèrent à Bruxelles pour leur donner du courage, s'ils en avaient manqué.

— Terminez vite votre livre sur *Napoléon-le-Petit*, disait-il à Victor Hugo, si vous voulez qu'il paraisse avant la fin de ceci (1).

Il ne croyait pas lui non plus à la durée du régime de décembre.

Pendant ce temps-là Delphine montait la garde au journal la *Presse*. Quoiqu'elle eût cessé, depuis 1848, le *Courrier* qui l'avait rendue si populaire, et qu'elle s'occupât presque exclusivement de théâtre, la politique générale ne la laissait pas indifférente, tant s'en faut, et elle en faisait dans la coulisse, en attendant que la force des choses ramenât la liberté avec les proscrits (2).

« Je ne sais plus que faire, lui écrivait Victor Hugo le 8 mars 1853. Mes lettres vous arrivent-elles ? Avez-vous reçu la

1. *Corresp. de Victor Hugo pendant l'exil.*

2. Mme de Girardin, disait Emile de Girardin à Victor Hugo, est aussi rouge que vous. Elle est indignée et elle dit comme vous *ce bandit.*

Et Victor Hugo écrivait à sa femme le 19 mars 1852 : « Si tu vois Mme de Girardin, félicite-la de ma part de son courage et de sa grandeur d'âme. » (*Corresp. de Victor Hugo pendant l'exil.*)

dernière ? Je prends le parti de vous écrire directement et tout bêtement par la poste, à la grâce de Dieu et à la garde du diable ! Que la police de M. Bonaparte soit clémente à ces quelques lignes : je ne parlerai ni d'elle ni de lui. Quelle bonne chose que l'exil quand on joue en France toutes les comédies qui ne sont pas de vous, mais quelle triste chose quand on joue *Lady Tartuffe* ! Je vous avais écrit dans la joie du succès, je vous envoyais mon bravo et mes applaudissements, et penser qu'ils ont probablement intercepté cela ! faut-il qu'ils soient bêtes ! Qu'y a-t-il de commun entre mes applaudissements et eux, entre l'enthousiasme et eux, entre la gloire et eux ! Mais pardon, j'avais promis de n'en point parler.

« Donc, face à face avec ce régime, vous continuez l'esprit, la lumière, la poésie, le succès, toutes les grandes traditions de la pensée et de la France. Je vous en remercie au nom de toutes deux. On me dit le succès de *Lady Tartuffe* immense. L'autre jour, jouant avec l'avenir, c'est le jeu favori des proscrits, je disais : « Qui sait ? Nous serons peut-être à Paris, avant que les représentations de *Lady Tartuffe* soient finies. » — Victor m'a dit : « *Cela ne prouverait pas que l'Empire durera peu.* » — Je vous envoie le mot (1).

« D'ici je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez. Nous vous aimons. Nous aimons tous ce talent et tout ce courage qui se dépense à côté de vous. Quand je pense à la France, et c'est toujours, je pense à vous. Il semble que vous soyez pour moi une partie de la figure de la France. Je ne vois pas la patrie en laid comme vous croyez !... » (2)

Oh ! non, Victor Hugo n'était pas de ces proscrits qui faisaient payer à la France le coup de force qui les en avait chassés. Il savait qu'elle avait péché par ignorance. Et pendant qu'Eugène Sue, pour citer un exemple, écrivait d'Annecy où il s'était réfugié :

« Je vis dans une solitude absolue, à une heure d'Annecy sur les bords du lac, dans une maisonnette assez bien exposée, et ce qui me plaît surtout, complètement isolée ! — Vue d'ici, de ce pays fort libre après tout, la France me fait l'effet environ de la

1. Le fils voyait plus clair que le père. Victor Hugo partageait à cet égard les nobles illusions de Michelet qui disait de son air prophétique : « La loi morale s'oppose à ce que l'Empire dure ! » — C'est pour cela qu'il a duré vingt ans !

2. Lettre inédite.

Turquie ou de la Russie. Et je ne suis point fier du tout d'être Français, croyez-le bien, et je nie effrontément le fait, lorsque dans la montagne, les bonnes gens qui vivent au milieu des neiges me demandent ma nationalité. Et vous ? que faites-vous dans ce beau pays des Aigles ? Quel bon prince que le vôtre ! de ne pas faire habiller ses sujets en aigles, aiglons, aiglonnes, avec des plumes et des becs postiches... Vous en viendrez là, vous verrez !... » (1)

Pendant qu'Eugène Sue déblatérait contre la France dans le style du *Juif-errant*, Victor Hugo chantait :

Là-haut, qui sourit ?
Est-ce un esprit ?
Est-ce une femme ?
Quel front sombre et doux !
Peuple, à genoux !
Est-ce notre âme
Qui vient à nous ?

C'est l'ange du jour ;
L'espoir, l'amour
Du cœur qui pense ;
Du monde enchanté
C'est la clarté,
Son nom est France
Ou Vérité.

C'est l'ange de Dieu ;
Dans le ciel bleu
Son aile immense
Couvre avec fierté
L'Humanité,
Ou Liberté ! (2)

Et il écrivait à Mme de Girardin :

« Voici le printemps qui arrive. On me dit que dans un mois Jersey sera un bouquet. Je vous l'offre. Oui, venez. Vous l'avez

1. Lettre inédite à Mme de Girardin.
2. *Les Châtiments*, Jersey, septembre 1853

promis. Vous verrez ma petite cabane sur laquelle viennent écumer sans lui faire peur ni trouble, la mer et la haine. Ce sera charmant de vous voir ; nous mettrons en commun chacun ce que nous avons, vous vos triomphes et votre splendeur, moi ma solitude et mes rêves. Vous échangerez votre Paris contre mon Océan. Et puis vous me permettrez de vous aimer sous les deux espèces, comme une charmante femme et comme un grand esprit. » (1).

Et comme Mme de Girardin ne venait pas, le grand poète reprenait sa romance d'amour.

« Marine-Terrace, 8 juillet 1853.

« O grand esprit, et charmante femme, que de choses à vous dire et par où commencer ? D'abord je gronde, je bougonne, je me plains, je hurle comme Isaïe qui hurlait comme un loup, je suis très malheureux, je n'ai pas *Lady Tartuffe !* (2) Je la vois dans tous les journaux faire un tour d'Europe triomphal, je l'appelle, je l'attends, je crie :

La méchante qu'elle est se bouche les oreilles
Et me laisse crier.

« Et elle ne vient pas, malgré vos promesses qui ressemblent à celles de l'été 1853, malgré vos serments qui ressemblent à ceux de l'hiver 1848.

« C'est de *Lady Tartuffe livre* que je parle, bien entendu, car Lady Tartuffe en chair et en os, autrement dit Rachel, quoi que m'en dise votre lettre, je ne l'attends pas du tout et ne l'ai jamais attendue. A Bruxelles, elle n'avait que la place à traverser pour trouver ma porte, et s'en est bien gardée ; il est peu probable qu'elle traverse maintenant la mer pour trouver mon île. Du reste je suis de son avis ; une visite ici serait peu saine : exilé, pestiféré.

« Votre somnambule nous a charmés. C'est toujours bon de se voir prédire un peu d'avenir bleu, Charles a été particulièrement

1. Lettre inédite.

2. *Lady Tartuffe*, un des grands succès au théâtre de Mme de Girardin fut représentée la première fois sur la scène de la rue Richelieu, le 10 février 1853.

ému. Quant à moi, je soupçonne cette lucide d'être quelque peu bonapartiste. Ah ! elle n'aime pas les livres faits de haine ; ah ! elle repousse

ces haines vigoureuses
que doit donner le CRIME aux âmes vertueuses !

« J'en suis bien fâché, mais je reste avec Molière. Je reste avec André Chénier, avec Chateaubriand qui a le croc dur, le vieux républicainquinquiste qu'il est, avec Jean-Jacques, avec Milton, avec Dante, avec Juvénal, avec Tacite, avec Cicéron, avec Démosthène, avec Eschyle, avec Jean de Patmos, avec Diogène dans son tonneau, avec Job sur son fumier, avec le loup Isaïe déjà nommé, avec tous ces hommes qui ont prouvé par la haine du mal tout leur amour du genre humain.

« Voilà la mauvaise compagnie avec laquelle je me mets à vos pieds, si vous voulez bien me le permettre, madame.

« J'avais vu chez vous ce pauvre jeune homme qui vient de mourir et j'en avais conservé un souvenir gracieux ; mes fils qui étaient plus près de lui le trouvaient charmant. Hélas ! pour nous un bon cœur et un noble esprit de moins. Quant à lui, il n'a pas droit de se plaindre puisque vous l'avez pleuré.

« Que faites-vous en ce moment ? Quelle belle œuvre allez-vous dater du Paris de 1853 ? Quelle gloire allez-vous faire éclater au milieu de cette honte ? Murmurez donc le soir, sous vos colonnes et parmi vos fleurs, quelques vers au vent ; il me les apportera peut-être. Du temps de Virgile le vent avait cet esprit-là.

« Ce qui se passait sous Octave peut bien se passer sous Louis Bonaparte.

« Comprenez-vous la bêtise de cet homme ? Vous savez, mes œuvres à 4 sous, sur lesquelles la *Presse* a fait ces jours-ci un si beau et si excellent article, eh bien, M. Bonaparte refuse le timbre nécessaire au colportage. Ces œuvres du dernier quart de siècle sont pleines du nom de l'oncle, mais qu'importe au neveu ? Il s'imagine de cette façon, en empêchant la vente de mes ouvrages me couper les vivres. Il fait ce qu'il peut pour que je ne puisse pas vivre de littérature, afin, sans doute, de me forcer à ne plus faire que de la politique. Voilà qui est intelligent.

« Au reste, je fais ce qui me plaît, et je fais ce que je dois (les deux choses sont identiques) les petitesses de M. Napoléon ne me font ni chaud ni froid. Je vais publier, cette année, de la politique,

après quoi, Dieu aidant, je publierai de la littérature et je continuerai de mêler les deux encres dans le bec de ma plume. Je m'aperçois en finissant qu'il y a dans cette lettre tout ce qu'il faut pour que l'honnête poste de France l'arrête. Je vais lui faire faire un vaste détour. Laissez-moi vous rabâcher tout bêtement que je vous admire et que je vous aime.

« *P.-S.* — Quand vous verrez mon excellent et cher docteur Cabarrus, parlez-lui donc un peu de moi. J'enverrai bientôt le dessin promis au grand publiciste. » (1).

Avant d'aller plus loin commentons cette lettre. Nous venons de voir que Rachel y est assez durement prise à partie. Le méritait-elle? Absolument. Il est certain que lorsqu'elle joua *Lady Tartuffe* à Londres, elle aurait pu facilement traverser la Manche pour rendre visite au solitaire de Jersey. Mais Victor Hugo avait parfaitement compris qu'elle ne tenait pas à le voir. Elle avait alors toutes sortes de raisons pour l'éviter, dont la première était qu'elle ne l'aimait pas. Qui aimait-elle, d'ailleurs ? Si l'on faisait le dénombrement de ceux qu'elle aima d'une amitié sincère et désintéressée, il se réduirait à rien. Rachel, en bonne juive qu'elle était, aimait surtout l'argent. Cependant je dois lui rendre cette justice que M[me] de Girardin n'eut jamais à se plaindre d'elle. Au contraire, du jour où elle devint son interprète, elle devint vraiment son amie. En voulez-vous une preuve? Je n'irai pas la chercher bien loin. Je la trouve dans la lettre suivante qu'elle lui écrivait précisément de Londres, pendant les représentations de *Lady Tartuffe*.

« 16 juin 1853.

« Chère Madame,

« Je veux vous annoncer avant tout le monde le grand succès de *Lady Tartuffe* à Londres. Hier était la première représentation. Bien avant l'heure du spectacle une queue formidable se formait autour du petit théâtre Saint-James, chose qui n'arrive jamais en Angleterre, puis enfin le renvoi des musiciens pour augmenter

1. Lettre inédite.

le nombre des stalles qui, malgré le prix de 25 francs, étaient demandées avec rage. La soirée a été des plus brillantes, des plus chaudes, je me croyais sur un théâtre à Paris, devant un public *payant*. Les Anglais ont saisi les plus petites nuances du caractère de Mme de Blossac, et Régnier les a fait rire aux éclats! Songez que ce sont des Anglais qui ont ri ! Voilà dix ans que je viens à Londres, je n'ai jamais assisté à pareil phénomène. Je suis heureuse de vous apprendre cela et deux fois heureuse s'il vous a plu d'apprendre votre nouveau triomphe par votre bien dévouée.

« RACHEL »

« Mes tendresses à M. de Girardin. » (1).

Voilà pour Rachel. Passons maintenant au docteur Cabarrus à qui Victor Hugo envoyait son souvenir. Cabarrus était le frère de lait d'Emile de Girardin et son ami le plus intime. Fils naturel de Mme Tallien, à qui il ressemblait par beaucoup de côtés, au lieu de faire de la finance comme son grand-père maternel, il avait étudié la médecine homœopathe et s'était fait une clientèle magnifique dans le monde des arts et des lettres, en soignant tout particulièrement la voix. J'ai sous les yeux une lettre de Victor Hugo, du 27 novembre 1851, où il dit en propres termes qu'il a usé du nitrate d'argent pour sa gorge, « mais sans grand effet » et que « c'est l'homœopathie qui lui a réussi ». « Je conseillerais à tout malade du pharynx le docteur Cabarrus », ajoutait-il. Et Victor Hugo n'était pas le seul à se louer de sa science, les ténors et les sopranos de notre Académie de musique lui avaient tant d'obligations qu'ils l'avaient surnommé le *Docteur-Miracle*.

« Que de fois, dit Théophile Gautier, m'est-il arrivé de revenir à deux ou trois heures du matin, avec Victor Hugo, Cabarrus et ce pauvre Chasseriau, au clair de lune ou à la pluie, de ce temple grec (lisez le pavillon Marbeuf) qu'habitait cette Apolline non moins belle que l'Apollon antique — qui avait nom Delphine ! »

1. Lettre inédite.

« Quand le docteur Cabarrus mourut, le 18 mai 1870, Emile de Girardin, qui n'avait pourtant pas la larme facile, lui consacra les lignes suivantes :

« Celui qui fut l'ami de toute ma vie depuis le jour de ma naissance, sans avoir jamais cessé de l'être, Edouard de Cabarrus, s'est éteint ce matin, comme il avait toujours vécu, le sourire sur les lèvres... C'est donc un frère que je perds aujourd'hui. Il m'avait précédé de quatre ou cinq ans (1) dans la vie ; il était mon aîné ; sa mort me montre le chemin où je n'aurais plus qu'à le suivre, le deuil dans le cœur. »

Revenons à la correspondance de Victor Hugo avec Mme de Girardin :

Il lui écrivait de

« Marine-Terrace, le 13 octobre 1853.

«Je date du 13. C'est un vilain jour, madame. Je suis tout triste. Mon fils Victor part demain, ma pauvre famille se déchire encore. Je me sens plein d'anxiété et de deuil, et je me tourne vers vous, comme on se tourne vers l'aube quand on est dans la nuit.

« Vous avez fait un sombre et charmant poème (2) ; cette situation étrange et pourtant moins dure qu'on ne croirait, d'un cœur tiré en sens contraire par deux amours, vous l'avez admirablement peint. Il y a dans votre livre des mystères de charme, de tristesse et de grâce qui n'appartiennent qu'à vous parmi les femmes. Mme de Meuilles est une ravissante figure, Mme d'Arzac est un daguerréotype. Quant à l'enfant, c'est une création exquise. J'ai été un peu mère autrefois, et j'ai reconnu là des mots que la nature seule dit, mais que le génie seul recueille. Vous me demandez une critique. peut-être voudrais-je une autre façon d'amener le *baiser final*. Le dénouement est profond et saisissant. Somme toute, c'est un chef-d'œuvre où il semble que vous ayez mêlé, comme Virgile raconte que cela se faisait par la foudre, trois rayons : votre style, votre beauté et votre cœur. Je vous écris tout cela à la hâte, mais si je vous croyais, ce serait bien pis, je raisonnerais

1. Il était né à Paris le 19 avril 1801.

2. *Marguerite ou les deux Amours.*

et je déraisonnerais avec vous de ce charmant livre, des jours entiers.

« Quelque chose me dit que vous viendrez peut-être. Vous souhaiter l'exil, c'est peut-être affreux, mais que voulez-vous ? cette horreur me sourit. J'espère. Ce qui est arrivé à Corinne peut bien arriver à Delphine.

« Mon fils vous dira quel beau pays c'est que Jersey. Cependant le voici qui s'assombrit, l'automne vient et l'ouragan, et l'équinoxe. Demain, grande marée. On nous dit que nous allons avoir pendant six mois la même pluie et le même brouillard. Pendant ce temps-là vous aurez le même Bonaparte. C'est vous qu'il faut plaindre.

« Victor H.

« Je serre la main du grand publiciste. »

P. S. — « Je m'aperçois que je ne vous ai pas même parlé, tant l'absence nous affaiblit l'intelligence, des deux beaux et élégants coureurs de cette course à l'amour, Gustave et Robert. C'est l'amour blond et l'amour brun. Vous n'avez rien peint d'une touche à la fois plus virile et plus féminine. Quand vous les rencontrerez, — car ils vivent, et celui que vous avez tué, vous ne pouvez l'empêcher de vivre, — faites-leur compliment de ma part. Tous deux méritent le prix. C'est pour cela qu'ils ne l'ont pas. Refuser le prix à qui le mérite, c'est assez l'usage là-haut ; je soupçonne parfois le bon Dieu d'être un vieil académicien.

« Chaque numéro de la *Presse* qui nous arrivait faisait émeute. Bataille à qui lirait le premier. Vous mettiez le trouble dans notre solitude. Ma femme réclamait son droit et prenait le journal, mais elle *relisait*, ce qui faisait massacre. Elle vous envoie toutes ses admirations, ma fille tous ses souvenirs, Charles tous ses respects. » (1)

Delphine, après cette lettre, ne pouvait pas dire que Victor Hugo ne l'avait pas lue. Elle avait même gagné cela à son exil, car autrefois, quand il était à Paris, il se sauvait d'une lecture par un compliment banal.

« Voilà deux ans d'exil faits, lui écrivait-il encore le 29 décembre 1853. Savez-vous, Madame, que je remercie tous les jours Dieu

1. Lettre inédite.

de cette épreuve où il me trempa. Je souffre, je pleure en dedans, j'ai dans l'âme des cris profonds vers la patrie, mais, tout pesé, j'accepte et je rends grâces, je suis heureux d'avoir été choisi pour faire le stage de l'avenir. Ce grand stage, vous le faites de votre côté, vous et ce profond penseur qui est auprès de vous. Vous accomplissez merveilleusement chacun votre œuvre ; vous, vous désenflez le ballon des vanités, des sottises et des ridicules ; lui, il sape la vieille forteresse des préjugés, des oppressions et des abus ; j'admire vos coups d'épingle et ses coups de pioche. Continuez tous les deux, je vous suis des yeux de loin à travers cette sombre nuit qu'on appelle l'exil, le rayonnement des étoiles la perce.

Tout à l'heure Pierre Leroux (1) était à un coin de ma cheminée de bois peint, et moi à l'autre coin, et le vicomte de Launay est venu s'asseoir entre ces deux démagogues (2). Vrai, nous nous sommes mis à causer avec vous. En général, les proscrits ne peuvent que pleurer ou rire, vous avez eu ce triomphe, vous nous avez fait sourire. Un moment grâce à vous, malgré la neige qui glace la terre, malgré la proscription qui assombrit nos âmes, il y a eu un salon à Marine-Terrasse — et vous en étiez la reine, et nous, les anarchistes, nous en étions les sujets ! Quel charmant livre que ce beau livre ! Je l'ai lu autrefois feuilleton à feuilleton ! Je le relis aujourd'hui page à page. J'y retrouve les anciens diamants et de nouvelles perles. Vous avez ajouté toutes sortes de choses exquises. Il y a sur les femmes une page admirable. — Vous dites : « Tout est perdu, les femmes sont pour les vainqueurs et contre les vaincus » ! — Moi, je dis : « Tout est sauvé ! une femme est avec nous, et quelle femme ! la vraie, vous. »

« Oui, vous êtes la vraie femme, parce que vous avez la beauté éclatante et le cœur attendri, parce que vous comprenez, parce que vous souriez, parce que vous aimez. Vous êtes la vraie femme, parce que vous enseignez le devoir aux deux sexes, parce que vous savez dire aux hommes où ils doivent diriger leur âme et aux femmes où elles doivent mettre leur cœur.

1. Victor Hugo connaissait Pierre Leroux de longue date. En 1830, pendant qu'il travaillait à *Notre-Dame*, il lui lut le chapitre intitulé *Les Cloches*, mais Leroux trouva ce genre de littérature bien inutile.

2. Sous les espèces de ses *Lettres parisiennes* que Mme Girardin avait réunies en un volume publié en 1843. Elles forment aujourd'hui 4 volumes.

« J'ai compté les jours sur mes doigts avant d'écrire cette lettre, et si elle ne vous arrive pas le jour de l'an, je serai bien attrapé. Savez-vous que vous avez ébloui Marine-Terrace ! Vous nous avez expédié la cassette d'Aboul-Kasan, des trésors sous forme de livres, des bijoux sous forme de notes, des miracles sous forme de tables (1).

« En ce moment nous laissons un peu reposer ce que j'appelle la *science nouvelle;* nous avons chacun un travail vers lequel nous faisons force de voiles ; nos plumes crient à qui mieux mieux sur le papier ; nous sommes en classe, mais à la sortie quelle récréation, et comme nous allons nous en donner du A-B-C ! Moi je n'ai nul fluide, vous savez ? et je n'aboutis qu'à A B A X (table) et A B A C A D A R A (abracadabra). Je mets cette magie blanche à vos pieds, blanche magicienne. » (2).

Je ne m'étonne pas que Victor Hugo, lisant les *Lettres parisiennes* du vicomte de Launay, ait été frappé de ce que dit Mme de Girardin des femmes. La page où se trouvent les lignes qu'il a relevées vise précisément celui de tous ses anciens amis qui était devenu, on sait comment, son pire ennemi. J'ai nommé Sainte-Beuve. Et c'est à propos de sa réception à l'Académie que cette page cinglante fut écrite. On me saura gré de la reproduire ici tout entière :

24 février 1845. — On se dispute, on se bat pour aller jeudi à l'Académie. La réunion sera des plus complètes, il y aura là toutes les admiratrices de M. Victor Hugo ; il y aura là toutes les protectrices de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire toutes les *lettrées* du parti classique. Qui nous expliquera ce mystère ? Comment se fait-il que M. Sainte-Beuve, dont nous apprécions le talent incontestable, mais que tout le monde a connu jadis républicain et romantique forcené, soit aujourd'hui le favori de tous les salons ultra-monarchiques et *classiquissimes*, et de toutes les spirituelles femmes qui règnent dans ces salons ? On répond à cela : il a abjuré. Belle raison ! Est-ce que les femmes doivent jamais venir en aide à ceux qui abjurent ? La véritable mission des femmes, au contraire, est

1. Les tables tournantes dont raffolait Mme de Girardin.
2. Lettre inédite.

de secourir ceux qui luttent seuls et désespérément ; leur devoir, d'assister les héroïsmes en détresse ; il ne leur est permis de courir qu'après les persécutés ; qu'elles jettent leurs plus doux regards, leurs rubans, leurs bouquets, au chevalier blessé dans l'arène, mais qu'elles refusent même un applaudissement au vainqueur félon qui doit son triomphe à la ruse. Oh ! le présage est funeste ! ceci n'a l'air de rien, eh bien, c'est très grave ; tout est perdu, tout est fini dans un pays où les renégats sont protégés par les femmes ; car il n'y a au monde que les femmes qui puissent encore maintenir dans le cœur des hommes, éprouvé par toutes les tentations de l'égoïsme, cette sublime démence qu'on appelle le courage, cette divine niaiserie qu'on nomme la loyauté. »

Quand on a lu ces lignes on s'explique fort bien que Sainte-Beuve se soit peu occupé de Mme de Girardin, et que, dans le seul article qu'il lui a consacré (1), il ait fait précéder son éloge de ces précautions oratoires :

« Et d'abord je tracerai un cercle autour de mon sujet, et je dirai à ma pensée et à ma plume : *Tu n'iras pas plus loin.* A l'intérieur de ce cercle, de ce cadre indispensable dont il faut entourer toute figure de femme belle et spirituelle, n'entreront point du tout, ou du moins n'entreront qu'à peine et à mon corps défendant, les éclats, les ricochets de la politique, de la satire, les réminiscences de la polémique, toutes choses du voisinage et auxquelles, si on se laissait faire, un si riche sujet pourrait bien nous convier. Je ne prendrai en Mme de Girardin que la femme, le poète de société et de théâtre, le moraliste du monde et des salons, Delphine, Corinne, et le vicomte Charles de Launay, rien que cela. Vous voyez que je suis modeste, que j'élude hardiment les difficultés, et que je ne suis pas homme à me mettre de grosses affaires sur les bras. »

On ne pouvait pas être plus malicieux, tout en restant galant homme, et je suis sûr que Victor Hugo aura su gré à Sainte-Beuve de sa réserve généreuse.

Le 2 mai 1854 le grand poète écrivait à Delphine :

« Puisqu'il pleut, je pense à vous, et je me fais du soleil comme

1. Cet article figure dans les *Causeries du Lundi* (t. III, p. 297) sous la date du 17 février 1851.

cela, à travers les froides larmes de l'averse qui inonde les vitres de mes fenêtres-guillotines, j'évoque votre beau sourire, madame, votre grâce souveraine, votre esprit éclatant, votre conversation pleine d'un rayonnement d'Olympe, vous m'apparaissez déesse, vous me parlez femme, vous m'enchantez esprit, et je me fiche de la mauvaise humeur du mois de mai.

« Ah ! ça, ne me dites donc pas que vous m'écrivez des lettres de huit pages pour ne pas me les envoyer. A l'instant même, d'affamé que j'étais, je deviens goulu, et les quatre petites pages que j'ai dans la main, si exquises et si ravissantes qu'elles soient, ne me suffisent plus. Tel est l'exilé depuis Adam, notre ancien, à nous bannis. Conclusion : écrivez-moi douze pages la prochaine fois.

« Comment ! vous me faites cette question : « Faut-il vous envoyer ? » Est-ce que je suis de ceux à qui « la joie fait peur » ? Je veux, oui, madame, je veux mon exemplaire. C'est déjà bien assez de n'avoir pas eu ma loge (1). Meurice me le fera parvenir. Remettez-le lui. Je sais déjà de *la Joie fait peur* deux choses : l'idée qui m'a charmé et le succès qui m'a ravi — retournez cette bête de phrase, je vous prie, car l'idée m'a fait encore plus de plaisir que le succès.

« Donc, on a dit que j'étais à Paris, à l'Opéra, en domino, et que probablement je m'étais mis un faux nez pour ressembler à M. Bonaparte. Vous avez eu raison de répondre : « Il serait venu chez moi ! » Ajoutez-leur ceci : que je ne me mettrai pas derrière un masque le jour où je me mettrai derrière une barricade. — En attendant, dans la Baltique et dans la Mer noire, l'Anglo-France jette un triste fulmi-coton.

« Ce que vous me dites du livre en question m'enchante. Ce genre de succès est le bon ; c'est une lettre de change tirée sur l'avenir. Vous rappelez-vous le temps où ces gros dindons d'hommes dits d'Etat (ce dindondomdêta fait harmonie imitative) où ces dindons se moquaient du poète et disaient : « A quoi cela sert-il ? » — Cela sert d'abord à être exilé. Ensuite cela sert à lui mettre l'écriteau au cou, quand par hasard ces dindons s'avisent de devenir vautours. Voilà à quoi cela sert. Quand la littérature empoigne la politique, voilà ce qui se passe. Nous serrons bien et nous serrons ferme.

1. *La Joie fait peur* fut représentée la première fois au Théâtre-Français le 25 février 1854.

« Oh ! que je voudrais avoir ici une de ces merveilleuses glaces allemandes dont vous me parlez ! comme je sais bien quelle figure j'y ferais paraître ! Je me redonnerais à toute heure la splendide et douce vision du 6 septembre 1853, ce jour où, entrant dans ma serre, je dis : Tiens ! et où vous me dites : Oui ! — Je relis le livre *Solution d'Orient* (1). Entrez, je vous prie, chez le grand penseur d'à côté, et dites-lui de ma part que c'est un beau et profond livre. Je voudrais qu'il y eût au bout de vos doigts une tache de votre encre pour la baiser.

« Quand vous verrez Th. Gautier et Cabarrus, dites-leur que je les aime. »

Cette lettre prouve que Mme de Girardin était allée à Jersey au mois de septembre 1853. C'est la seule visite qu'elle ait faite à l'illustre exilé. Elle avait promis de revenir à la fin de l'été de 1854. Nous verrons tout à l'heure qu'elle se fit représenter par des fleurs — et des tables tournantes.

« Marine-Terrace, 4 janvier 1855.

« Cette année 1855 a eu pour nous un point du jour ; c'est votre lettre. Elle nous est arrivée pleine de rayons, comme l'aube, et, comme l'aube, avec quelques larmes. En la lisant, il me semblait voir votre beau visage calme qui ressemble à l'espérance. Tout Marine-Terrasse a été éclairé un moment comme par un éclair de joie...

« Je ne suis pas pressé, moi, car je suis beaucoup plus occupé du lendemain que de l'aujourd'hui. Le lendemain devra être formidable, destructeur, réparateur et toujours juste. C'est là l'idéal. Y atteindra-t-on ? Ce que Dieu fait est bien fait ; mais quand il travaille à travers l'homme, l'outil va quelquefois à la diable et fait des siennes malgré l'ouvrier. Espérons pourtant et préparons-nous. Le parti républicain mûrit lentement, dans l'exil, dans la proscription, dans la défaite, dans l'épreuve. Il faut bien qu'il y ait un peu de soleil dans l'adversité, puisque c'est elle qui fait lever la moisson et qui fait croître l'épi dans la tête de l'homme.

« Je ne suis donc pas pressé, je suis triste ; je souffre d'attendre,

1. *Solution de la question d'Orient*, par Emile de Girardin, 1 vol. in-8°. *Librairie nouvelle* (1853).

mais j'attends, et je trouve que l'attente est bonne. Ce qui me préoccupe, je vous le répète, c'est l'énorme continuation révolutionnaire que Dieu met en scène en ce moment derrière le paravent Bonaparte ; je crève ce paravent à coups de pied, mais je ne souhaite pas que Dieu l'enlève avant l'heure. Du reste, vous avez raison, la fin est visible dès à présent. Nulle autre issue à 1855 que 1812 ; Balaklava s'appelle Bérézina : le petit N tombera comme le grand dans la Russie. Seulement la Restauration se nommera Révolution. Vous, votre nom est Mme de Staël en même temps que Mme de Girardin, vous n'êtes pas Delphine pour rien, si, avec une charmante indifférence d'astre, vous couvrez de rayonnements le cloaque.

« Vous avez tous les succès qui vous plaisent ; hier chez Molière, aujourd'hui chez M. Scribe (1). Il vous convient de sacrer le vaudeville comédie, et vous le faites, et Paris bat des mains, et Jersey recommande à Guyot de toucher de bons droits d'auteur qui amèneront peut-être la muse dans ce Carpentras de l'Océan. — Car vous nous le promettez un peu ; n'oubliez pas ce détail, je vous en prie. — En vous attendant, notre Carpentras donne des bals, où vos fleurs font merveille. Votre bouquet et ma fille ont dansé, l'une portant l'autre, et ont fort ébloui les Anglais chez lesquels la Crimée n'a pas encore tué le rigodon. On me dit Paris moins folâtre, je le comprends. La honte est encore plus triste que le malheur.

« Du reste, la foi à une chute prochaine de M. B..., est dans l'air ; on me l'écrit de toutes parts. Charles disait tout à l'heure en fumant son cigare : 1855 *sera une année œuvrée.*

« J'ai causé hier de vous avec Leflô, qui vous admire et vous adore : contagion de Marine-Terrasse. Comme il vient souvent me voir, cela lui vaut à Paris l'ouverture de ses lettres, et dernièrement le préfet de police en aurait envoyé une au ministre de la guerre qui l'aurait montrée à NUMÉRO III, lequel aurait lu, puis dit : *Allons, Victor Hugo a fait de ce Leflô un rouge.*

« Leflô m'a redit le mot ; je l'en ai félicité.

« D'ici à deux mois, vous aurez les *Contemplations*. Envoyez-moi votre nouveau succès. Vous trouverez sous cette enveloppe le speach dont vous me parlez, qui a fait bruit en Angleterre, et m'a

1. Après *La Joie fait peur*, donnée à la Comédie-Française, elle avait fait représenter au Gymnase le *Chapeau d'un horloger* qui n'est qu'un long éclat de rire.

valu une menace en plein parlement à laquelle j'ai riposté. Je vous envoie, sous ce pli, ma réplique à la menace (1).

« Les Tables (2) vous disent, en effet, des choses surprenantes. Que je voudrais donc causer avec vous, et vous baiser les mains, les pieds ou les ailes! Paul Meurice vous a-t-il dit que tout un système quasi-cosmogonique, par moi couvé et à moitié écrit depuis vingt ans, avait été confirmé par les tables avec des élargissements magnifiques ? Nous vivons dans un horizon mystérieux qui change la perspective de l'exil, — et nous pensons à vous, à qui nous devons cette fenêtre ouverte.

« Les Tables nous commandent le silence et le secret. Vous ne trouverez donc dans les *Contemplations* rien qui vienne des Tables, à deux détails près, très importants, il est vrai, pour lesquels j'ai *demandé permission* (je souligne) et que j'indiquerai par une note. » (3).

Hélas ! l'homme propose et c'est trop souvent la mort qui dispose. Les *Contemplations* qui devaient paraître au printemps de 1855, ne parurent qu'en 1856, quand Mme de Girardin n'était plus de ce monde (4). C'est pour cela, sans doute, que Victor Hugo supprima la note et les détails relatifs aux tables tournantes de son illustre amie. Mais il mit à la place quelque chose qui vaut infiniment mieux pour sa mémoire. Ouvrez le premier volume de ces *Contemplations*, vous y trouverez les vers suivants sous les initiales D. G. D. G. (Delphine Gay de Girardin), qui la désignent au lecteur averti :

Jadis je vous disais : Vivez, régnez, Madame !
Le salon vous attend, le succès vous réclame !
Le bal éblouissant pâlit quand vous partez !
Soyez illustre et belle ! Aimez ! riez ! chantez !
Vous avez la splendeur des astres et des roses !
Votre regard charmant, où je lis tant de choses,
Commente vos discours légers et gracieux.

1. Cf. le livre de V. Hugo intitulé *Actes et Paroles, pendant l'exil.*
2. Les tables tournantes que Mme de Girardin avait mises à la mode.
3. Voir : *Correspondance de Victor Hugo.*
4. Elle mourut, en effet, le 29 juin 1855.

Ce que dit votre bouche étincelle en vos yeux.
Il semble, quand parfois un chagrin vous alarme,
Qu'ils versent une perle et non pas une larme.
Même quand vous rêvez, vous souriez encor.
Vivez, fêtée et fière, ô belle aux cheveux d'or !
Maintenant vous voilà pâle, grave, muette,
Morte et transfigurée, et je vous dis : — Poète !
Viens me chercher ! Archange, être mystérieux,
Fais pour moi transparents et la terre et les cieux !
Révèle-moi, d'un mot de ta bouche profonde,
La grande énigme humaine et le secret du monde !
Confirme en mon esprit Descarte ou Spinosa !
Car tu sais le vrai nom de celui qui perça,
Pour que nous puissions voir sa lumière sans voiles,
Ces trous du noir plafond qu'on nomme les étoiles !
Car je te sens flotter sous mes rameaux penchants ;
Car ta lyre invisible a de sublimes chants !
Car mon sombre Océan, où l'esquif s'aventure,
T'épouvante et te plaît ; car la sainte nature,
La nature éternelle, et les champs et les bois
Parlent à ta grande âme avec leur grande voix.

Heureux ceux dont la mort peut inspirer de tels accents ! Ces vers auraient donné l'immortalité à Delphine, si elle ne l'avait déjà possédée de par quelques œuvres de son propre talent, comme *Napoline*, *la Joie fait peur*, et *le Chapeau d'un horloger*.

Léon Séché.

Notes sur Chateaubriand

DOCUMENTS INÉDITS

Le fragment qui suit m'a été très aimablement communiqué par M. Armand Lods, dont la collection d'autographes est si riche, l'érudition si sûre et l'obligeance si parfaite. Ce fragment forme une page in-8° ; il n'est pas signé, mais il est facile d'y reconnaître la grande écriture, tourmentée et hautaine de Chateaubriand. L'auteur écrivait en caractères d'un demi-pouce de haut, et comme s'il n'y avait que des majuscules dans l'alphabet.

C'est une liste de sept ouvrages que Chateaubriand a dû consulter quand il entreprit ce voyage en Orient d'où est sorti *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1). Le grand écrivain faisait comme tout homme qui sait voyager ; il préparait son voyage avant de l'entreprendre. Il a fait ainsi en partant pour l'Orient (2), d'autant plus qu'un pèlerinage à Jérusalem était alors, comme il le dit lui-même, « une grande entreprise ».

Voici cette liste :

Histoire de la sainte et grande ville de Dieu, par Jean Hanne, coopérateur de Saint-Jacques de Jérusalem, en arménien. Constantinople, édit. in-4°, 1782 (3).

1. L'*Itinéraire* parut au mois de mars 1811.

2. Il avait fait de même avant de s'embarquer pour l'Amérique. (8 avril 1791.) Il avait compulsé une multitude d'ouvrages « anglais, hollandais, français, russes, danois » et pris des notes nombreuses, dont il entendait se servir pour compléter ses notes personnelles. (Cf. G. Bertrin, *Sainte-Beuve et Chateaubriand*, 1906, p. 93 et suiv.)

3. Je lis, dans une note de l'*Itinéraire* (éd. Garnier, in-8°, t. V. p. 307) : « Il y a une description de Jérusalem en arménien et une autre en grec moderne : j'ai vu la dernière. »

Viens in Palestina, par Mayer, in-fol., 1804.

Relation du voyage d'Anne Chéron, âgée de quatre-vingts ans, à Jérusalem. Paris, Bœsch, 1671, in-12.

Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem (1).

Voyage au Levant dans les années 1749-50-51-52, par Frédéric Hasselquist, publié par Charles Linnaeus et traduct[ion] en français par M... (Eydous) Paris. Paugrain 1769 ; deux parties formant un vol. in-12 (2).

Les derniers vol. des Mém[*oires*] *de l'Acad*[*émie*] *des inscript*[*ions*].

Description de la Terre-Sainte, par Jérôme Bignon. Paris, 1600, 1 vol. in-12.

Chateaubriand s'embarqua à Trieste le 8 août 1806, « fit le tour de la Méditerranée, sans accidents graves, retrouvant Sparte, passant à Athènes, saluant Jérusalem, admirant Alexandrie, signalant Carthage et se reposant du spectacle de tant de ruines dans les ruines de l'Alhambra ». Il rentra à Paris le 5 juin 1807.

*
* *

Dans les *Mémoires pour servir à l'histoire du Réveil religieux des Eglises protestantes de la Suisse et de la France*, par A. Bost. (Paris, Ch. Meyrueis et Cie, 1854, t. II, pp. 120-121), on trouve une lettre fort intéressante de Chateaubriand. Elle est adressée à Ami Bost lui-même (3), et a été publiée dans *le Semeur*, 7 avril 1850, p. 127. Comme les *Mémoires* d'A. Bost sont devenus assez rares, en tout cas difficiles à trouver, et que les volumes du *Semeur* ne sont guère moins rares, je crois devoir la reproduire ici. Aucun des biographes

1. Cet *Itinéraire*, selon les meilleurs critiques, fut composé en 333 pour l'usage des pèlerins de Gaule. Mannert pense que c'était un tableau de route pour quelque personne chargée d'une mission de prince ; il est bien plus naturel de penser que cet Itinéraire avait un but général ; cela est d'autant plus probable que les lieux saints y sont décrits. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, t. V. p. 101. Voir également la préface du *Voyage en Amérique*, t. VI, p. 11). On trouvera le texte (latin) de l'Itinéraire à la fin de l'ouvrage, t. V, pp. 495-512.

2. Hasselquist est nommé, t. V, pp. 105 et 307.

3. Ami Bost, le vaillant pionnier du mouvement qui a pris, dans l'histoire du protestantisme de langue française, le nom de Réveil.

de Chateaubriand ne paraît d'ailleurs en avoir soupçonné l'existence ; il n'en est fait aucune mention.

Mais quelques explications sont nécessaires pour l'intelligence de cette lettre.

Au lendemain de la révolution de Juillet qui mit fin à sa carrière politique, Chateaubriand, sincèrement attaché à la monarchie légitime, sinon aux hommes de la branche aînée, était allé se fixer à Genève ; il y séjourna quelques mois, exactement du 23 mai au 13 octobre 1831. Redevenu pauvre (1), se résignant par nécessité à travailler pour vivre, il s'était installé avec Mme de Chateaubriand dans un modeste logis situé à Genève dans le quartier des Pâquis. C'est là qu'il reçut cette chanson de Béranger que toute la France a sue par cœur :

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre amour et nos soins,
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ! (2).

C'est de là qu'il écrivait à son amie Mme Récamier :

Pâquis, près Genève, 9 juin 1831.

Vous savez qu'il s'est établi une secte *réformée* au milieu des protestants. Un des nouveaux pasteurs de cette nouvelle église est venu me voir, et m'a écrit deux lettres dignes des premiers apô-

1. Il avait donné sa démission de pair de France et de ministre d'Etat (12 août 1830), et renoncé à tout titre de pension « Je restai, dit-il dans ses *Mémoires* (t. V, p. 313, éd. Biré) nu comme un petit saint Jean ; mais depuis longtemps, j'étais accoutumé à me nourrir du miel sauvage, et je ne craignais pas que la fille d'Hérodiade eût envie de se nourrir de ma tête grise. »

2. Cette chanson parut dans le *National* du 26 septembre 1831. Chateaubriand y répondit par sa *Lettre à M. de Béranger* (Genève, 24 septembre 1831), publiée dans le *National* du 26 octobre, et, cinq jours après en tête de sa brochure : *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*. Cf. Léon Séché : *Hortense Allart de Méritens dans ses rapports avec Chateaubriand, Béranger, Lamennais,* Sainte-Beuve, George Sand et Mme d'Agoult, 1 vol. in-8°, librairie du Mercure de France, 1908.

tres. Il veut me convertir à sa foi, et je veux en faire un *papiste*. Nous joutons comme au temps de Calvin, mais en nous aimant de fraternité chrétienne et sans nous brûler. Je ne désespère pas de son salut ; il est tout ébranlé de mes arguments pour les papes. Vous n'imaginez pas à quel point d'exaltation il est monté ; et sa candeur est admirable. Si vous m'arrivez accompagnée de mon vieil ami Ballanche, nous ferons des merveilles. Dans un des journaux de Genève, on annonce un ouvrage de controverse protestante. On engage les auteurs à se tenir fermes, parce que l'auteur du *Génie du Christianisme* est là tout près.

Il y a quelque chose de consolant à trouver, une petite peuplade libre, administrée par les hommes les plus distingués et chez laquelle les idées religieuses sont la base de la liberté et la première occupation de la vie (1).

Le pasteur dont il est ici question est Ami Bost, alors à la tête d'une petite communauté qui s'était formée à Carouge, à peu de distance de Genève.

Ami Bost raconte dans ses *Mémoires*, tome II, page 118.

« Apprenant au commencement de juin que M. de Chateaubriand venait de s'établir pour quelque temps aux portes de Genève et le connaissant alors moins bien que je n'ai fait depuis, j'éprouvais pour lui une vive affection. J'avais remarqué dans ses derniers écrits quelque chose de ce découragement profond qu'on trouve encore plus abondamment dans ses *Mémoires*, je désirais le voir et essayer de tourner son cœur vers les véritables consolations de l'Evangile et vers les pensées de la Rédemption. Mes dispositions à cet égard étaient si dégagées de toute vue intéressée, que je fis deux choses pour préparer quelque réussite à ma démarche auprès de lui : je priai beaucoup à cet effet, puis pour éviter d'être tenté par le désir de tirer quelque gloire d'un entretien avec un homme aussi distingué, je pris la résolution qu'aussi j'ai tenue, de ne parler de la chose absolument à

1. Cette lettre à M[me] Récamier a été reproduite par Chateaubriand dans les *Mémoires d'Outre-tombe*, t. V, p. 434-435 (éd. Biré) d'après l'original. Elle avait déjà paru dans *la Presse* (31 mars 1850).

personne, ni avant la chose, ni pendant les six mois qui suivraient. »

C'est dans ces sentiments qu'A. Bost lui écrivit la lettre suivante :

Genève, 7 juin 1831.

Monsieur,

Ce n'est pas sans émotion et sans une espèce de frayeur que, perdu dans la foule des hommes inconnus au monde, je m'adresse à l'un des représentants les plus illustres de la littérature française ; mais le but dans lequel je le fais me permet de passer par-dessus cette objection. Je me souviens de cette pensée du grand Pascal : « S'il y a une grandeur matérielle qui éblouit les masses : s'il y a une grandeur intellectuelle (celle où vous m'effrayeriez) qui est bien supérieure à la première, et qui est pourtant beaucoup moins recherchée, il y a un autre ordre de choses, supérieur encore quoique bien moins estimé du monde, l'ordre des choses chrétiennes. » (1). Or, sur ce point, Monsieur, nous sommes de niveau. Je vous écris comme un pécheur à un autre pécheur, comme un chrétien à un homme qui, à ce qu'il me semble, désire l'être.

Vos derniers écrits portent en plusieurs endroits un empreinte de tristesse, et certes, il y a dans ce monde, abondamment de quoi nourrir ce sentiment. Mais ce qui m'a le plus affligé à votre égard, c'est ce mot : *incertain de mon avenir*, que vous avez employé dernièrement (2)... O Chateaubriand, je suis bien convaincu que vous avez dit la vérité, mais combien ne seriez-vous pas plus heureux

1. Cette citation n'est pas exacte. Cf. *Pensées*, art. 17, t. II, p. 15, éd. Havet de 1887.

2. Allusion à une brochure de circonstance, *De la Restauration et de la Monarchie élective*, in-8°, qui avait paru le 24 mars 1831. Chateaubriand disait dans cette brochure : « Dans cet opuscule (réfutation indirecte de la proposition faite aux Chambres législatives de développement de mes idées sur ce qui est), les partis se trouveront plus ou moins froissés : je n'en caresse aucun ; je dis à tous des vérités dures. Je n'ai rien à ménager : dépouillé du présent, n'ayant qu'un avenir incertain au delà de la tombe, il m'importe que ma mémoire ne soit pas grevée de mon silence. Je ne dois pas me taire sur une restauration à laquelle j'ai pris tant de part, qu'on outrage tous les jours et que l'on proscrit enfin sous mes yeux. » (Edit. Garnier, in-8°, t. VIII, p. 481).

si vous pouviez dire avec l'apôtre : « Je sais en qui j'ai cru, et je suis assuré (πέπεισμαι et *certus sum*) qu'il est puissant pour garder mon dépôt jusqu'à cette journée-là. » (2e Tim. I, 12.) « La couronne de justice m'est réservée, le Seigneur me la rendra en cette journée-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui ont aimé son avènement. » (2e Tim. IV, 8.) Combien n'y a-t-il pas de paix, pour un bienheureux croyant, à comprendre que celui qui croit au Fils possède déjà actuellement la vie éternelle (Jean, III, 36 ; V, 10, 13, etc.) !

Et comment l'homme encore *incertain de son avenir* peut-il n'être pas dans une continuelle et inexprimable terreur ! Peut-être oui, peut-être non ! Peut-être dans les joies éternelles ; peut-être perdu pour jamais !... O, cher Monsieur (excusez cette expression qui n'est pas familière dans mon intention, mais qui exprime un amour véritable que je vous porte), vous avez passé votre vie à badiner avec le christianisme et à n'y voir que de la poésie ! Combien seriez-vous plus heureux quand vous seriez entré en réalité dans les voies de la réconciliation du pécheur avec Dieu !

Bien loin de vous cacher le désir que j'aurais de vous parler de ces choses seules nécessaires, je vous avoue ce désir bien franchement ; mais ne sachant comment vous recevrez ces lignes, je m'en remets à Dieu pour le reste. J'ose croire que ce peu de mots porte l'empreinte de la simplicité et de la droiture, et que vous ne penserez pas que je me laisse aller à des idées ridicules de prosélytisme, ou à la petite gloire d'avoir parlé à un homme célèbre. Je suis chrétien, et je voudrais voir parvenir à la possession de la vérité les hommes qui paraissent la chercher. Je n'aime point à faire le docteur, mais je parle volontiers à mes semblables, comme un naufragé qui, ayant saisi une planche capable de les y tous porter, les y appelle tous.

C'est avec une affection chrétienne que je me signe votre dévoué et affectionné serviteur.

A. Bost

Voici la réponse de Chateaubriand :

Genève, 9 juin 1831.

Bien loin, Monsieur, de m'offenser de votre lettre, elle m'a fait le plus grand plaisir, et je vous en offre mes remerciements sincères. Je veux tout d'abord, avec la franchise dont vous me donnez

l'exemple, effacer dans votre esprit deux impressions qui n'ont pas été produites par la vérité.

Vous vous êtes mépris, Monsieur, sur une expression de ma dernière brochure. Quand j'ai parlé de l'incertitude de mon avenir, je n'ai voulu parler que de ma *mémoire,* que de ce qui pourra me survivre sur la terre ; toute la suite du passage prouve que c'est là le sens réel ; il eût été souverainement ridicule à moi de jeter en passant une question de grande religion et de haute métaphysique dans une brochure politique. Je n'ai *aucune incertitude pour mon avenir.* Quant à mon âme je ne doute point de son existence, et plus que personne j'ai foi dans une vie future.

Enfin, monsieur, vous dites que j'ai badiné avec le christianisme ! Vous êtes dans l'erreur. Lorsque je publiai le *Génie du Christianisme,* les plaisanteries de Voltaire avaient rendu la France incrédule, on en était venu à ce point qu'on n'osait plus entrer dans une église. Le *Génie du Christianisme* avait pour objet de détruire, parmi mes compatriotes, cette mauvaise honte, et d'effacer le ridicule qu'on avait répandu sur les choses saintes. La défense était proportionnée au genre de l'attaque et l'apologie à la nature de la satire. Si par hasard, monsieur, vous lisez dans mon dernier ouvrage les *Etudes Historiques* (1), vous verrez qu'elles ne sont qu'une nouvelle apologie du christianisme, mais une apologie très sérieuse et en rapport avec l'âge où je suis parvenu et le temps où nous vivons. Je suis chrétien, très chrétien, de la communion catholique, apostolique et romaine. Cette longue lettre vous prouve, monsieur, toute l'importance que j'attache à la vôtre. Je vais lire votre brochure (2), et c'est en toute simplicité de cœur que je vous rends, monsieur, votre affection fraternelle et chrétienne.

Votre très dévoué serviteur,

CHATEAUBRIAND

Je serai toujours, monsieur, charmé de vous voir et de vous entendre.

1. Les *Etudes Historiques* avaient paru le 18 avril 1831. Elles formaient 4 volumes in-8.

2. Il s'agit de la brochure intitulée : *Indices indépendants de toute révélation, sur la grandeur et la destinée future de l'homme* (1828).

Il ne faudrait pas prendre trop au sérieux le christianisme de Chateaubriand. Dans une thèse présentée en Sorbonne (1900), M. l'abbé G. Bertrin a établi, à l'encontre des insinuations de Sainte-Beuve, la sincérité religieuse du grand écrivain. Au fond, Chateaubriand n'a connu qu'un christianisme littéraire et un christianisme politique. La religion était un manteau qu'il avait jeté sur ses épaules, qu'il portait avec orgueil, en gentilhomme de race. Mais à tout instant, à chaque geste, les plis se dérangeaient, et, en s'écartant, laissaient voir la nature vraie. Evidemment, il était sincère dans l'ordre de convictions où il se plaçait, mais sa sincérité était une sincérité de surface, un parti pris social et littéraire qui n'a jamais engagé l'être tout entier. Il voyait dans la religion surtout matière à poésie. Sainte-Beuve disait de lui, dans un entretien avec le jeune poète vaudois Juste Olivier (1830) : « Chateaubriand n'est pas chrétien. Il n'a qu'une religion d'imagination. Il en est toujours à *René*. » (*Œuvres choisies de J. Olivier*, p. 24.)

Ami Bost poursuit (*Mémoires*, t. II, p. 121) :

« M. de Chateaubriand m'ayant ainsi répondu, je m'y rendis le même jour ; il demeurait tout près d'une petite maison que mon père possédait aux Pâquis. J'étais d'abord assez ému ; mais il fut, lui très simple. Seulement, comme il recommençait à me parler des effets du christianisme sur la société, je le ramenai à la question du salut éternel ; je lui dis que je craignais qu'il n'eût pas subi cette *nouvelle naissance* sans laquelle personne n'entrera dans le royaume de Dieu. Il me dit alors : « Oh ! il faudrait d'abord que vous définissiez ce « que vous entendez par nouvelle naissance, et cela nous « mènerait trop loin. » Je pliai aussitôt et lui répondis que, comme je n'étais ni son confesseur, ni son évêque, je n'avais pas à faire un pas de plus qu'il ne le permettrait, et que je m'arrêtais... Je demandai respectueusement à M. de Chateaubriand s'il croyait qu'il y eût un bonheur à venir, des peines à venir : il me dit que oui. Certes, il n'avait aucune raison de simuler avec moi la sensibilité religieuse ; et comme je crains

qu'il n'en ait pas eu une véritable, je n'ai jamais compris cette larme que je vis alors dans ses deux yeux à moitié détournés de moi. En résumé l'impression que m'a laissé cette conversation, c'est que M. de Chateaubriand ne se sentait pas sur son terrain et que cette position lui était très neuve. »

Deux lettres d'A. Bost suivirent cet entretien (1). La dernière est du 14 octobre 1831. Chateaubriand, qui était rentré à Paris dès le 11 octobre, ne répondit pas. Mais deux ans après, le 6 avril 1833, Vinet écrivait à Ami Bost, comme pour le dédommager du silence de René :

« Vous avez parlé à M. de Chateaubriand sa propre langue ; cela l'amènera-t-il à comprendre la vôtre ? Je le souhaite vivement. Votre charitable insistance n'a pu manquer de frapper cette âme, noble jusque dans ses faiblesses. Il doit avoir été étonné ; le moment de recueillement forcé viendra peut-être bientôt pour lui, et j'espère que vos paroles lui reviendront et qu'il se rappellera avec émotion la main qui lui fut tendue. Je résiste à la tentation de montrer cette intéressante correspondance. Je l'ai fait voir dans le cercle de mes plus intimes amis, de ma famille dans un sens un peu large ; j'espère que vous me le pardonnerez. »

La belle âme de Vinet était coutumière de ces douces illusions.

HENRY DARTIGUE

1. Voir les *Mémoires* d'A. Bost, t. II, pp. 123-125.

PÈLERINAGE

A

MACON, MILLY ET SAINT-POINT

Il est un désir qui m'obsède,
Auquel de tout mon cœur je cède
Et qui ne me quittera point
Avant que l'âpre destinée
M'ait permis, l'une ou l'autre année,
D'aller voir Mâcon et Saint-Point !

Je veux errer dans les campagnes,
Je veux gravir sur les montagnes
Où mon poète favori
A passé sa rustique enfance
Et sa pénible adolescence,
Tourmenté par son art chéri.

O mortel à l'âme divine,
Chaste et sensible Lamartine,
Ainsi qu'autrefois de Rousseau
Tu méditas dans la demeure,
Je veux, avant que je ne meure,
Aller rêver sur ton tombeau !...

C'est ainsi que, il y a plus de vingt ans, j'exhalai mon ardent désir d'aller visiter les lieux où le grand poète avait vécu, et toujours des circonstances imprévues m'en avaient empêché. Mais, cette année, enfin, j'ai pu avoir ce bonheur tant rêvé.

Car si, depuis, d'autres poètes, Hugo, Musset, Coppée et André Chénier ont pu contre-balancer mon goût si vif pour Lamartine sous le rapport de l'harmonie et de la variété, aucun d'eux n'a su influencer ma sympathie profonde pour ce chantre incomparable de la nature, du sol natal, de la famille et du sentiment.

Aussi, certaines de ses poésies ont-elles eu en moi un retentissement unique.

Témoins encore les quelques vers suivants, que je fis, la jeunesse finie :

O mes impressions en lisant Lamartine
A l'âge de vingt ans ! O l'extase divine
Où me plongeaient alors *Le Lac*, *L'Isolement*
Et *le Premier Regret*, sources de sentiment !...
O mes rêves sans nombre à travers la campagne !
O mes impressions sur mon humble montagne !
O mes recueillements au fond de certains bois !
O mes émotions, en un mot d'autrefois,
Je ne vous ressens plus, hélas ! et je vous pleure,
Car mon âme est déserte ainsi qu'une demeure
Où de joyeux enfants prenaient leurs doux ébats,
Et qui s'en sont allés et ne reviendront pas !...

Et puis, quel poète grandiose ! Quelle ampleur et quelle majesté ! Quelle envolée sublime au-dessus de la réalité ! Oui, quelle élévation de pensées, quelle noblesse de sentiment, quelle magnificence de langage ! et quelle tendresse communicative et comme fondant le cœur ! Du reste, pouvait-il en être autrement ? Enfant chéri de sa mère, puis, vers la vingtième année, deux fois l'objet d'un ardent amour, dont la mort avait été le dénouement, tout cela avait dû lui

laisser un grand fond de douceur mélancolique et douloureuse. Mais, néanmoins, fallait-il encore qu'il eût une nature éminemment sensible, pour recevoir et rendre ces impressions comme il l'a fait. A côté, Victor Hugo lui-même, dans ses effusions les plus passionnées, est froid et glacial, comme le dit si bien Henri Heine. Et les autres poètes semblent des roitelets auprès d'un rossignol !

« Notre maître à tous », a dit François Coppée.



Naturellement, je commençai par Mâcon.

Est-il possible qu'un pareil homme soit aussi ignoré de ses concitoyens, surtout du peuple qu'il a tant aimé et pour lequel il a tant fait, dans sa ville natale !

Tout un après-midi, j'ai vainement cherché et interrogé à son sujet ! A peu près tout le monde pouvait m'indiquer la maison où il est né et qui porte une plaque, mais personne ne savait ce que je voulais dire, quand je demandais celle de son grand-père et surtout celle que son père avait achetée, quand ses enfants étaient devenus grands et où il venait passer l'hiver pour faire l'éducation de ses filles.

Enfin, le lendemain, sortant de l'église Saint-Vincent, sur la Place d'Armes, où je supposais que Lamartine venait, comme il le dit dans ses *Confidences*, à la messe le dimanche avec sa mère et ses sœurs, j'avisai une vieille dame qui put, cette fois, m'indiquer ces maisons.

Est-ce que dans les hôtels et les bureaux de tabac, par exemple, le voyageur ne devrait pas trouver un petit guide de quelques pages pouvant le renseigner tout de suite sur ce sujet et d'autres encore ? Un libraire des environs de la gare, à qui je faisais cette remarque, m'a dit avoir l'idée d'en faire un. Il a raison et il méritera bien de Lamartine... et des touristes.

Me doutant aussi que le cimetière devait contenir des tombeaux de la famille du grand homme, je m'en informai près de sept ou huit personnes. Toutes me répondirent encore

négativement, sauf une, qui m'en indiqua plusieurs à l'entrée, à gauche. Je m'y rendis et je trouvai les tombes du père, de deux sœurs, d'une nièce et de son mari, et d'un neveu du poète.

Au dernier moment, j'appris l'existence dans la ville d'une autre nièce ou petite-nièce, Mme de Parseval, qui pourvoit à l'entretien des tombes, mais je ne pus pas aller la voir.

Pour en revenir aux maisons, je vais dire, pour le renseignement des personnes qui voudraient aller les visiter, que celle où est né Lamartine est située, 18, rue des Ursulines, en face la petite caserne de ce nom, celle de son grand-père, 3, rue Beauderon-de-Sennecé, et celle qu'acheta son père, 15, rue Lamartine. Dans cette dernière, existe toujours la chambre des Muses, où Mme de Lamartine avait coutume de réunir ses filles, dans les circonstances pénibles, pour prier. Ces deux-ci sont assez bien conservées, mais la première a une façade lamentable dans une petite rue étroite et malpropre. Toutes les trois sont situées dans la ville haute.

Dans le bas de la ville, parmi les arbres du port de la Saône, se dresse la statue de Lamartine sur un piédestal gigantesque.

J'errai parmi tout cela, le cœur ému, l'âme attristée, en tâchant d'évoquer la vie du grand poète dans ces lieux, grâce aux réminiscences des descriptions qu'il en a tant faites.

Avant mon départ, j'allai faire un tour au Musée et je ne m'en repentis point. Là, en effet, grâce à l'obligeance de la fille du concierge, qui voulut bien l'ouvrir pour moi, il me fut donné de voir une quantité considérable de portraits de Lamartine. Ce furent d'abord deux toiles le représentant, grandeur naturelle, l'une à trente-cinq ans et l'autre à quarante-cinq. Sur la première, il est appuyé plutôt qu'assis contre un rocher et caresse de chaque main une levrette. La minceur aristocratique de toute sa personne s'harmonise admirablement avec la gracilité de ce joli animal. Sur l'autre, il est assis dans un fauteuil, les cheveux et de courts favoris bouclés, ce qui lui fait une tête superbe.

Plus loin, je vois son portrait fait au crayon à l'âge de

dix ans et où il n'est pas avantagé, puis un autre à vingt ans où il a une figure magnifique d'adolescent.

A côté, j'aperçois aussi ceux de sa mère et de sa femme.

La salle contient également plusieurs de ses bustes.

Nous passons ensuite dans une autre, où sont encore pêle-mêle des portraits de toutes manières et à tous les âges, et même des caricatures, données par un admirateur et ami de Lamartine, M. Maritain, membre distingué de l'Académie de Mâcon, récemment décédé.

Lamartine a énormément changé de physionomie à toutes les époques. Ainsi, de dix ans à vingt, de vingt à trente-cinq, de trente-cinq à quarante-cinq, de quarante-cinq à cinquante-huit, de cinquante-huit à soixante-dix, et surtout de soixante-dix à soixante-douze seulement, il n'y a pas de comparaison. Avant cette dernière époque, c'est encore un beau vieillard, mais, à cette dernière, c'est une vraie ruine. Hélas! il a eu tant de deuils et d'ennuis sur la fin de sa vie, que ce n'est pas étonnant.

*
* *

Le troisième jour, je partais pour Milly. A six kilomètres de Mâcon, après la gare de Prissé, sur la droite, je vis, au milieu des vignes, au bas d'un coteau et flanqué de grands arbres, le blanc château de Monceau, longtemps habité par Lamartine. Puis, deux kilomètres plus loin, je descendais à Saint-Sorlin, et de là prenais, à gauche, un chemin sous les vignes pour me rendre à Milly. Mon cœur battait en approchant, et, quand apparut sur un renflement de la vallée le petit village avec son modeste clocher gris, je m'arrêtai, pris d'un indéfinissable saisissement! C'était donc là, dans ce site agreste et dénudé, qu'avait passé son enfance un des plus grands génies modernes!...

Une femme, qui arrivait du fond de la vallée, monta avec moi jusqu'au village en me faisant l'éloge de M. de Lamartine. En y arrivant, je repris un peu haleine auprès d'un gros vigneron à la mine réjouie, qui se mit à me raconter, en riant, que le poète aimait les fromages de chèvres, mais pas

ces dernières, et aussi les gaufres, dont on lui portait des petits paniers, en retour de quoi il donnait une pièce de vingt francs !

Ensuite je me remis à monter, et bientôt, passant devant la pauvre petite vieille église, je poussai une porte de côté et entrai dans ce sanctuaire, capable tout au plus de contenir une trentaine de personnes, et où Lamartine enfant avait fait ses premières prières. L'émotion m'étreignait devant tant de petitesse et tant de grandeur !

Enfin, je sortis, et, tournant à droite, me trouvai devant l'humble demeure du poète.

C'est une maison carrée, à un étage, et avec trois fenêtres de côté, ce qui en fait vingt-trois en tout, la porte tenant la place d'une. Celle-ci est à deux battants, avec lourds panneaux de chêne à caissons Renaissance, surmontée de son linteau de fer forgé du siècle dernier, portant un écusson effacé avec casque de chevalier.

Le perron aux cinq marches *disjointes* subsiste toujours tel, par respect pour la mémoire du poète, et le lierre aussi au nord.

On accède à la maison par une cour assez vaste contenant les celliers de chaque côté et précédée d'une porte cochère en fer pleine en bas et à claire-voie en haut, et d'une autre petite pareille, du côté gauche. Ces deux portes et leurs montants en maçonnerie sont récents, mais de même forme que les anciens.

La cour, aujourd'hui sablée et ayant une grosse corbeille de fleurs en son milieu, était autrefois gazonnée et conduisait de la porte d'entrée à celle de la maison par un chemin pavé.

Hélas ! on ne reconnaît plus le jardin *aux huit carrés de légumes*. Plus rien n'y subsiste que la charmille avec sa table en pierre et le réservoir, où barbotent deux ou trois canards, avec son mur d'appui fermé d'une porte grillée et ses quelques sycomores autour, plus, pourtant, deux sapins et deux poiriers ! Il est tout entier planté d'arbres qui en font un parc et parmi lesquels serpentent des allées sablées. Les

maisons aussi des trente vignerons qu'occupait le père de Lamartine, au sud, ont disparu pour agrandir le parc.

L'intérieur également de la maison est bien changé. Le luxe moderne a remplacé la simplicité d'autrefois. Pourtant certaines choses sont conservées, telles que les portes, les poutres à la française, la vieille horloge du vestibule et le carrelage du salon et de la chambre de Lamartine, au premier étage, au bout du corridor, en face la montagne de Craz.

Ah ! cet énorme mamelon dénudé, combien aux jours d'hiver sa vue a dû remplir de mélancolie et de désespérance l'imagination ardente du jeune poète, surtout à ses retours d'Italie et de Savoie, quand son cœur saignait des premières séparations, et que la gène le confinait en cette Thébaïde !...

En entrant dans sa chambre, si simple, j'ai pensé avec confusion et attendrissement : c'est pourtant ici que la *Lettre à Lord Byron*, *l'Immortalité* et tant d'autres *Méditations* ont été écrites !

J'allai longtemps d'un endroit à l'autre, collant, pour ainsi dire, mes yeux aux objets pour en conserver toujours les images !

A la fin, je m'en allai, car le jardinier qui me guidait, en l'absence des maîtres, ne pouvait guère me renseigner.

De là, je gagnai le haut du village pour aller voir le buste de Lamartine qui y est élevé sur une petite place verte, à côté du chemin, à droite, et le sentier entre des murs et des buissons qu'il suivait pour descendre chez le pauvre curé de Bussières.

Après quoi, je redescendis par le même chemin pour regagner la gare de Saint-Sorlin et me diriger vers Saint-Point, but de mon pèlerinage.

(*à suivre*)

EDMOND FERRAND

VARIA

I

Le Centenaire d'Hippolyte Lucas

On a célébré dernièrement à Rennes, le centenaire d'Hippolyte Lucas, né dans cette ville, le 20 décembre 1807, mort le 14 novembre 1878, Son éloge a été prononcé devant son buste et devant sa maison natale, ornée, depuis 1891, d'une plaque commémorative. Cet hommage était mérité. Jamais carrière littéraire ne fut mieux remplie, en effet, que celle de l'ancien bibliothécaire de l'Arsenal. Poésie, théâtre, histoire littéraire, roman. Hippolyte Lucas aborda tous les genres avec un égal succès. Aussi Victor Hugo, son vieil ami de quarante ans, écrivait-il au ministre de l'Instruction publique, peu de jours après sa mort, *qu'il avait été l'un des lettrés sérieux de son siècle*; *ayant rendu d'importants services à toutes les branches de la littérature*. C'est là un jugement définitif. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur la vie et l'œuvre de ce délicat et fécond écrivain, aux facultés si diverses, qui, bien que romantique, appartenait par plus d'un côté au XVIIIe siècle.

Fils d'un avoué à la Cour de Rennes, Hippolyte Lucas vint terminer son droit à Paris, en 1826, puis il laissa là le barreau pour s'adonner entièrement à ses goûts littéraires. La poésie l'attirait principalement. Pour ses débuts, il composa, en collaboration avec son compatriote et ami, Evariste Bou-

lay-Paty, un poème dramatique, le *Corsaire* (1), qui ne vit pas le feu de la rampe, mais qui, écrit en 1829 et imprimé en 1830, peut compter parmi les premières productions du théâtre romantique. Ce drame, d'une belle envolée lyrique, qui valut aux jeunes auteurs bretons leurs entrées à l'Odéon, aurait pu fournir une carrière honorable à ce théâtre, si à ce moment même *Hernani* n'eût fait résonner son cor magique.

Hippolyte Lucas prit sa part de toutes les grandes batailles romantiques ; il contracta dès cette époque avec Victor Hugo une liaison, qui devait devenir une étroite amitié, et par lui, il entra en relations avec Chateaubriand et Lamartine.

Revenu pour quelque temps à Rennes, après la Révolution de 1830, il y fonda la *Revue de Bretagne* avec quelques amis, puis, dans ses promenades solitaires sur les bords de la Vilaine, il composa ses premiers vers d'amour qu'il recueillit, en 1834, dans un volume intitulé : *Le Cœur et le Monde*. Plusieurs éditions successives de ces poésies furent publiées du vivant même de l'auteur sous le titre définitif d'*Heures d'amour*. Ce volume, revu par lui avec un soin jaloux, à diverses époques de sa vie, et que des poèmes nouveaux sont venus augmenter dans deux éditions posthumes en 1891 et 1898, a suffi pour fonder sur des bases solides sa réputation de poète élégiaque (2).

De même que Brizeux fut inspiré par *Marie*, le poète se revéla, chez Hippolyte Lucas, à la suite d'une passion romanesque éprouvée pour une jeune femme de Rennes, d'une grande beauté, séparée de son mari après quelques mois d'une union mal assortie. Elle appartenait au monde de la noblesse et lui à la bourgeoisie libérale. Il ne pouvait arriver jusqu'à elle. Néanmoins, comme ils empruntaient leurs livres

1. Le *Corsaire*, poème dramatique en 5 actes et en vers, d'après Byron, par Ev. Boulay-Paty et Hipp. Lucas. Barba, 1830.— Lemerre, 1901.

2. Le *Cœur et le Monde* (prose et vers), Moutardier, 1834. — *Heures d'amour*, Lavigne, 1844. — Alvarès, 1857. — Gay, 1844. — *Poésies d'Hipp. Lucas, Heures d'amour* 5ᵉ éd., et poésies inédites. Jouaust, 1891. — *Choix de poésies d'Hipp. Lucas*. Lemerre, 1898.

Nota. — On doit aussi à Hipp. Lucas un vol. de vers intitulé : *Chants de divers pays*. Société des bibliophiles bretons, 1893.

au même cabinet de lecture, il avait imaginé un moyen ingénieux de correspondre avec l'aimée. Il soulignait les passages les plus enflammés des volumes qu'il savait devoir passer entre ses mains, tel, par exemple, ce vers d'André Chénier, son poète favori :

« Sois tendre, même faible, il faut l'être un moment. »

La jeune femme découvrit bien vite son mystérieux correspondant et même, le premier mouvement d'indignation passé, elle se mit à souligner, elle aussi (1).

Bien des années plus tard, celle qui était devenue par un second mariage l'une des plus spirituelles marquises de son temps, se plaisait à évoquer cet épisode sentimental de sa prime jeunesse et mieux avertie que l'héroïne du sonnet d'Arvers, elle écrivait au poète vieilli comme elle : « Je viens de relire vos vers en souriant comme s'ils étaient adressés à une autre et je me suis dit : Pourtant c'est à moi ! »

Hyppolyte Lucas, poète, appartient à la lignée de Millevoye. Il continue, mieux que beaucoup d'autres et avec une originalité qui lui est propre, la tradition de l'élégie intime en plein XIXe siècle. Sous ce rapport, il fit entendre dans le grand concert romantique une note particulière qui n'a pas échappé à Sainte-Beuve : « Mille pardons, écrivait-il, vers 1840, à son confrère en critique et en poésie, de ne pas avoir répondu plus tôt à votre lettre et à l'envoi de votre volume. J'y trouve une foule d'endroits sensibles et aimables, et partout une simplicité pleine de naturel que je préfère à l'affectation de force qui domine tout aujourd'hui. Il y a, dans les vers qui terminent le volume, nombre d'endroits qui me charment et qui sont d'une âme de poète et d'amant. A vous d'amitié, Sainte-Beuve. »

A plus de vingt ans de distance, Victor Hugo rendait le même témoignage à son ancien compagnon de lutte.

« Vos *Heures d'amour*, lisons-nous dans l'une des nombreuses lettres qu'il lui adressa, sont amies de l'exil. Vous rendez-vous

1. Cf. Les *Cahiers roses de la marquise*, par Hipp. Lucas. Dentu, 1882.

bien compte que vous êtes un charmant poète, pas racinien du tout ? Il y a en vous un critique du XVIIe siècle, mais il y a aussi un poète du XIXe. Si l'on en croyait le critique, on n'achèterait pas le poète et vos *Heures d'amour* n'en seraient pas à leur quatrième édition. Mais vous avez le bonheur d'être plus fort comme homme de l'avenir que comme champion du passé, et vos vers, cher poète, triomphent de vos doctrines. Vous serez puni par le succès. Ah ! vous voulez relever de Boileau et de le Batteux en critique ! Votre poésie se révolte contre vous et vous bat. Elle ne relève, elle, que de l'éternelle nature, elle a la grâce et le charme, elle est délicate et forte, elle pense et elle aime. Dites en pis que pendre à présent, elle s'en fiche pas mal : Votre ami. Victor Hugo. »

Les opinions émises par Sainte-Beuve et par Victor Hugo ont été confirmées par la critique contemporaine, lors de la publication, en 1891, d'une première édition posthume, augmentée de poésies inédites. L'impression générale fut résumée par un écrivain d'une compétence indiscutable, M. Alfred des Essarts, dans les termes suivants :

« C'est l'élégie philosophique dans ce qu'elle a de plus gracieusement attendri, concentrée souvent avec habileté dans un cadre précis intermédiaire entre l'élégie des poètes de la Restauration et celle de Sully Prudhomme... Après cette publication, pour les lettrés de bonne foi, Hippolyte Lucas doit avoir sa place distincte et fixe parmi les maîtres de l'élégie au XIXe siècle. Il a fait selon le mot d'Alfred de Musset des perles avec des larmes. »

Dans le domaine de la critique, Hippolyte Lucas fut un véritable initiateur, sachant concilier le goût classique avec la méthode scientifique. Son *Histoire philosophique et littéraire du théâtre français*(1), qui analyse et apprécie pièce par pièce l'ancien et le nouveau répertoires, est comme un vaste réservoir d'érudition où sont venus puiser et où puisent encore aujourd'hui la plupart de nos historiens de théâtre. Ses *Curiosités dramatiques et littéraires* (2), sous un titre

1. *Histoire philosophique et littéraire du théâtre français depuis son origine jusqu'à nos jours*. — Gosselin, 1840 — Lacroix Verboeckoven, 1863. — Flammarion, 1895.

2. *Curiosités dramatiques et littéraires*, Garnier, 1855.

trop modeste, renferment une brillante esquisse de la littérature anglaise, qui a précédé de dix ans environ les travaux de Taine sur la même matière. Ses *Documents relatifs à l'histoire du Cid* (1) mettent en pleine lumière le chef-d'œuvre de Corneille. Enfin ses *Portraits et souvenirs littéraires* (2) ouvrent un jour nouveau sur le monde romantique.

Après avoir débuté au *Globe*, dirigé par Dubois, son parent, Hippolyte Lucas collabora au *National* et au *Bon Sens*, avec Armand Carrel et Louis Blanc, qui avaient pour lui plus que de l'estime, puis au *Charivari*, à l'*Artiste*, etc... Le *Siècle* le compta pendant plus de trente ans parmi ses principaux rédacteurs. Bien qu'il se soit consacré surtout à la critique littéraire ou dramatique et se soit tenu en dehors de la polémique, il resta toujours attaché par principe à la presse démocratique. Il fut l'un des fondateurs de la Société des gens de lettres. En 1840, la situation prépondérante qu'il avait acquise dans la haute critique l'avait désigné pour la direction du Théâtre français, lorsque le droit de s'administrer eux-mêmes fut reconnu aux comédiens. Deux ans plus tard il refusait la direction de l'Odéon pour pouvoir se livrer exclusivement à ses travaux.

L'auteur dramatique ne faillit pas à sa tâche. Il fit représenter, en effet, une cinquantaine de pièces et il en a laissé autant d'inédites. Les imitations du théâtre espagnol (3) et du théâtre grec (4) qu'il fit jouer à l'Odéon réussirent toutes sans exception, et son nom brilla pendant plus de dix ans sur l'affiche de ce théâtre, à côté de ceux de George Sand et de Pon-

1. *Documents relatifs à l'histoire du Cid*. Alvarès, 1860.

2. *Portraits et souvenirs littéraires*. Plon-Nourrit, 1890.

3. *Théâtre espagnol*, par Hippolyte Lucas, Michel Lévy, 1851. *L'Hameçon de Phénice*, com. 1 a. vers, 1843. — Le *Médecin de son Honneur*, dr. 3 a. vers, 1843. Le *Tisserand de Ségovie*, dr. 3 a. vers, 1844. — *Diable ou femme*, com. 1 a. vers, 1846. — Le *Collier du Roi*, dr. 1 a. vers, 1848. — *Rachel ou la belle Juive*, dr. 3 a. vers, 1849. — La *Jeunesse du Cid*, com. en 3 journées de Guilhem de Castro, 1849.

4. Les *Nuées*, com. 2 a. vers, 1844. — *Alceste*, trag. 3 a. 1847, *Médée*, trag. 3 a. 1855. — Michel Lévy.

sard. Le *Tisserand de Ségovie*, créé par le célèbre tragédien Ligier, remporta un grand et légitime succès au Théâtre français.

Si le théâtre grec d'Hippolyte Lucas se distingue par une entente parfaite de la scène et par un sentiment profond de l'antiquité, ses imitations du théâtre espagnol, où il entre une grande part d'invention... renferment des scènes éminemment dramatiques accompagnées de beaucoup de traits de franc comique et de fort jolis vers.

Théophile Gautier, loue chez l'auteur sa versification élégante et pure, rendant bien le caractère de la poésie espagnole et il apprécie ainsi sa manière dans son histoire de l'art dramatique : « M. Hippolyte Lucas semble s'être fait l'introducteur en France des génies étrangers. Par un long et bienveillant exercice du métier de critique, il est plus en état que personne d'apprécier ce que peut supporter d'excentricité un parterre français ; il sait s'arrêter juste au point où l'audace deviendrait dangereuse. Sans manquer de fidélité, il esquive les difficultés, sauve les endroits hasardeux, estompe de tons adoucis ce que les détails peuvent avoir de trop cru et, avec les progrès qu'a fait la liberté littéraire, il réalise pour notre temps ce que Ducis a fait dans le sien avec les œuvres de Shakespeare. »

Le théâtre purement original d'Hippolyte Lucas se compose en majeure partie de fines comédies en vers et en prose, du genre proverbe, où l'on retrouve toujours le poète et l'écrivain, puis de livrets d'opéras et d'opéras-comiques parmi lesquels figure *Lalla Roukh* dont Félicien David fit son chef-d'œuvre musical (1). Par suite de circonstances diverses, une comédie, drame en 3 actes et en vers, *Les Mémoires du Duc de La Rochefoucauld*, qui fut écrite pour le Théâtre-Français et qui était de nature à lui ouvrir toutes grandes les portes de l'Académie, resta dans ses cartons ainsi qu'un drame en

1. La *Double Epreuve*, une *Aventure suédoise*, *Champmeslé*, comédies en 1 acte et en vers. — Les *Baisers*, le *Mari d'occasion*, l'*Esprit familier*, l'*Homme sans ennemis*, etc., comédies en 1 acte et en prose. — L'*Etoile de Séville*, la *Bouquetière*, *Betly*, *Lalla-Roukh*, *Fior d'Aliza*, la *Cruche cassée*, les *Parias*, *etc.*

3 actes et en vers d'une solide facture. Le *Duc de Ferrare*, d'après le *Châtiment sans vengeance* de Lope de Véga.

Parmi ses romans nous citerons : *Caractères et Portraits de femmes*, l'*Inconstance*, la *Pêche d'un Mari*, *Madame de Miramion*, les *Cahiers roses de la Marquise*, etc., etc., œuvres qui sont toutes de fortes études psychologiques. Il excellait dans le genre léger de la nouvelle qui vaut surtout par cet art supérieur de tout dire sans appuyer. Le conte intitulé *Le Clou*, fit sensation, à l'éclosion du romantisme, comme les courts récits de Mérimée. Une autre nouvelle du même auteur, l'*Echelle de soie*, inspira à Balzac ces lignes fines et courtoises :

« Vous me paraissez un rival beaucoup trop dangereux pour que je vous fasse des compliments. J'ai lu avec trop de plaisir votre jolie nouvelle, l'*Echelle de soie*, pour qu'il ne s'y mêlât pas de crainte. Agréez mes félicitations inquiètes et les vœux que je fais pour que vous soyez un paresseux. »

A aucun moment, le philologue ne perdit ses droits chez l'auteur du *Tisserand de Ségovie*. C'est ainsi que Bulwer-Lytton trouva en lui un traducteur d'élite pour ses *Derniers Jours de Pompéi* (1). Les *Moralistes Espagnols* (2), lui durent le même service ainsi que le célèbre naturaliste anglais John Wood pour ses *Architectes de la nature* (3).

Hippolyte Lucas eut un jour le rare privilège de collaborer avec Victor Hugo. Il s'agissait de tirer un opéra de la *Légende du Beau Pécopin*, ce conte merveilleux qui illustre les impressions de voyage du maître sur le *Rhin*. Hugo écrivait, le 14 novembre 1842, à son collaborateur et ami :

« L'arrangement est un peu plus laborieux que je ne le croyais au premier coup d'œil. Cependant la chose est à peu près faite, quoique non écrite, et si vous voulez me prêter votre main et m'aider de

1. Les *Derniers Jours de Pompéi*, Hachette.
2. Les *Moralistes espagnols*, Hetzel.
3. Les *Architectes de la Nature*, Furia Jouvet, 1870. *Nota :* Hipp. Lucas adapta aussi divers opéras de Donizetti.

votre esprit, le jour où nous déjeunerons ensemble, je vous dicterai le scénario des deux premiers actes. Si je fais quelque bêtise, vous m'arrêterez et me redresserez chemin faisant. Votre ami. Victor Hugo. »

Ce scénario fut complètement modifié plus tard par Hipp. Lucas et l'opéra projeté devint une féerie lyrique, qui, sous le titre : *Le Ciel et l'Enfer* (1). triompha avec plus de cent représentations à l'Ambigu Comique, en 1853. Victor Hugo, dont le nom ne figurait pas sur l'affiche, toucha des droits d'auteur qui rétablirent un peu l'équilibre de ses finances compromises par l'exil, s'il faut s'en rapporter à cette lettre du 26 juin 1853.

« D'abord, mon cher poète, un serrement de main pour votre succès, puis dix autres pour votre bonne pensée de passer par Jersey cette année en allant en Bretagne. Le succès charme ma bourse, hélas ! un peu aplatie en ce moment. Votre venue m'ira au cœur et, comme disait Rabelais, *melius cor quam gula*. L'été est triste cette année comme une élégie. Cependant ce temps qui nous attriste doit faire merveille au théâtre.

... Si jamais je bâtis un théâtre, je construirai dans la chapelle de location une niche à saint Médard qui est le vrai saint du calendrier. Tout ceci pour vous dire que vous devez gagner beaucoup d'argent et que je vous remercie de m'enrichir. »

En 1860, Hippolyte Lucas entra à la bibliothèque de l'Arsenal, et en souvenir des soirées célèbres de Charles Nodier, il invita de temps à autre l'élite de la littérature et des arts. Tout en remplissant les devoirs de sa charge, il continua à faire du théâtre et des romans, entre autres celui de sa jeunesse amoureuse, les *Cahiers roses de la marquise*, qui ne fut publié qu'après sa mort. Chaque année, il allait se reposer dans sa maison des champs, le Temple du Cerisier, près Rennes, qui lui rappelait ses souvenirs d'enfance.

Cette maison qu'il a chantée dans une jolie pièce de vers :

1. Le *Ciel et l'Enfer*, féerie en 5 actes et 20 tableaux par Hipp. Lucas et E. Barré. Michel Lévy.

Ma Retraite, existe toujours dans l'état où il l'a habitée. On y pourrait voir encore le *rouge cerisier*, la *charmille* où le poète aimait à rêver le long des jours, étendu dans un hamac, on y entendrait encore le *tic-tac* du moulin voisin.

C'est là que vint le surprendre la déclaration de guerre de 1870. Il rejoignit aussitôt son poste en laissant sa famille derrière lui. C'est à cette circonstance que l'on doit l'une des correspondances les plus curieuses du Siège (1). Chaque jour Hipp. Lucas tenait sa femme au courant des événements avec cette bonne humeur au milieu du danger qui a été le caractéristique de l'époque...

« Je déjeune, écrivait-il, le 3 octobre 1870, avec une croûte dans un verre de vin quand ma côtelette me manque et je ne m'en trouve pas plus mal. On veut nous faire *cuire dans notre* jus, le jus n'est pas gras, mais je serai dur à cuir !... »

La note deviendra plus grave avec les événements et, le 7 novembre, le bibliothécaire pousse ce cri de douleur :

« L'armistice est repoussé, nous retombons impitoyablement dans la guerre. C'est, je crois, ce qu'il y a de mieux pour l'honneur de la France. Tout ce qui me reste de vieux sang français et breton dans les veines se révolte à la pensée que nous pourrions subir, sans nous être défendus, jusqu'à la mort, les conditions de la Prusse... »

Pendant les plus mauvais jours du Siège et de la Commune, Hipp. Lucas n'eut d'autre pensée que de mettre à l'abri les riches collections de la bibliothèque de l'Arsenal qui échappa miraculeusement à l'incendie.

Les souffrances morales et physiques qu'il éprouva à cette époque, hâtèrent de quelques années sa mort qu'il vit venir en 1878, avec une résignation stoïque. Nous n'en voulons pour preuve que la noble lettre qu'il écrivait peu de jours avant à une jeune fille dont il avait encouragé les débuts littéraires (2).

1. *Correspondance d'Hipp. Lucas pendant le Siège et la Commune.* Lafolye, Vannes, 1900. (Le manuscrit original se trouve au musée Carnavalet.)
2. Mlle Sarah Oquendo.

« Paris, 14 octobre 1878.

« Chère demoiselle, la maladie pire que la mort, voilà l'excuse de mon silence. Je n'ai pas touché une plume depuis plus de deux mois. Je suis tombé dans un abattement profond. Je ne fais rien, je ne pense à rien, je souffre et je végète. Je passe des nuits affreuses sans sommeil, obligé de me relever dix-sept fois par nuit pour changer ma jambe droite de place et obtenir un soulagement de quelques minutes, jusqu'à ce que l'opium, qui a en lui une vertu dormitive, comme disent les médecins de Molière, finisse par m'engourdir.

« Ah ! si l'on me photographiait quand je me relève, le corps enveloppé de tricots de toutes couleurs, avec mon bonnet de nuit surmonté d'un capuchon des Pyrénées, et que vous pussiez me voir — j'en serais au regret — vous auriez pitié de l'humanité souffrante. Je me suis reproché souvent dans mes longues nuits mon silence. Je vous revois alerte et bien portante dans le cadre où je vous ai vue à Clarens et cela redouble mes ennuis. Je me dis que je vous ai rencontrée trop tard pour jouir du plaisir de correspondre avec vous, comme Mérimée avec son inconnue.

« Je n'ai pas peur de la mort, mais je tiens encore à la vie. Je me trouve dans les conditions d'une heureuse vieillesse, grâce à l'affection de ceux qui m'entourent. Celle que vous me témoignez ajoute à cela un charme de plus. Je ne prie plus, hélas ! avec tous les pécheurs endurcis de notre époque, mais je ne refuse pas vos prières. Adressez-vous à celui qui faisait marcher les paralytiques sur les degrés du temple de Jérusalem, il vous entendra peut-être, moi, il ne m'entendrait pas. »

Telles furent, esquissées à grands traits, l'œuvre et la physionomie littéraire de ce sympathique écrivain dont la modestie voilait le talent.

En effet, comme l'a écrit encore M. Alfred des Essarts « critique impartial et sagace, historien littéraire érudit, auteur dramatique ingénieux et parfois éloquent, poète remarquable par l'émotion et le naturel joints à la pureté de la forme, Hippolyte Lucas fut un modeste et un sage. »

Ce n'est point une raison pour ne pas lui adresser le salut qu'on doit aux mânes d'un poète qui fut un homme de bien.

L. L.

II

Balzac à Issoudun

On lit dans le *Temps* du 6 février sous la signature de Jules Claretie :

J'ai failli dater cette causerie d'une ville berrichonne, et écrire cette fois la « Vie à Paris » à Châteauroux. C'eût été un paradoxe, mais le discours que j'avais à achever pour la réception de M. Henri Barboux me poussait à faire ce voyage. Le Berri n'est pas loin, mais on ne s'éloigne pas facilement de Paris lorsque le labeur quotidien vous y retient. Heureux ceux qui peuvent partir pour la Côte d'Azur !

Châteauroux n'est pas Monte-Carlo, mais c'est le pays de l'avocat célèbre que l'Académie recevra dans quinze jours. Il m'eût été agréable d'aller retrouver, sur place, les souvenirs d'enfance du bâtonnier. Ne l'ayant pu faire, j'ai écrit à des compatriotes de l'académicien nouveau, et un Berrichon érudit, M. G. Lenseigne, et un peintre d'un rare talent, M. F. Maillaud, m'ont donné sur leur pays quelques notes intéressantes. Et même, M. Maillaud, qui a peint avec un sentiment si profond, les « coins » de son Berri, l'église de Nohant, la maison de Balzac à Issoudun, les paysages chers à Maurice Rollinat, son ami, — M. F. Maillaud m'a donné sur cet étonnant Balzac, dont on ne se lassera jamais de parler, dont on ne parlera jamais assez, des renseignements inédits, familiers, que l'histoire intime ne doit point laisser perdre.

Ces peintres, lorsqu'ils écrivent, ont le trait, et montrent des « choses vues », comme disait Hugo, qui échappent à des écrivains de profession. Ami, comme son compagnon Gabriel Nigond, des paysans et des simples, M. Maillaud a fait causer tout en peignant le logis de Balzac, les bonnes gens d'Issou-

dun, et j'ai là, grâce à lui, un Balzac complété, un Balzac d'Issoudun, qui ajoute une touche de plus au portrait, tant de fois tenté, du grand homme.

A Issoudun, — réfugié là pour travailler — Balzac se faisait appeler *Madame Dubois*. Il logeait là chez Mme Carraud, l'amie de sa sœur Laure de Surville. Il prenait ce nom, *Madame Dubois*, sous lequel il recevait sa correspondance, pour dérouter ses créanciers. Et il habitait un petit pavillon, à quelque cent mètres de Frapesle-la-Déjeunerie, appartenant aujourd'hui à M. Déséglise. La chambre du romancier existe encore, mais elle a été transformée par le père du propriétaire actuel.

Balzac s'était fort lié avec un certain père Badinot, qui habitait, lui aussi, la Déjeunerie, un vieillard mort à quatre-vingt-douze ans, à Issoudun, voilà une quinzaine d'années, et que M. Maillaud a connu.

Le père Badinot aimait à rappeler le beau temps où il avait connu Balzac. Un jour, ayant été pris par les commis de la régie pour avoir fait passer, à la nuit close, et sans payer de droits, plusieurs pièces de vin qu'il conduisait à Bourges, le bonhomme ne sachant comment se tirer d'un aussi mauvais pas, alla trouver le romancier et le pria d'adresser pour lui à l'autorité une requête.

— Vous qui savez si bien écrire, monsieur de Balzac, rédigez-moi ça !

Balzac avait défendu le notaire Peytel, accusé d'avoir assasiné sa femme. Il pouvait bien intervenir pour le père Badinot, convaincu d'avoir fraudé l'octroi.

— Je vous rédigerai ça, comme vous dites.

Et il « rédigea ». Mais ce qui est piquant, c'est que Balzac fit cette requête en vers, — comme George Sand se divertit, une fois, à rimer une complainte en Berri, — et le père Badinot récitait volontiers ce qu'il avait retenu du placet versifié de Balzac.

Les seuls vers dont il se souvint dans sa vieillesse étaient :

Issoudun, qui fit ma gloire,
Me vit naître il y a longtemps.
Hélas ! je perds la mémoire
Des beaux jours de mon printemps...

Le reste était très confus dans le cerveau du vieillard. Mais beaucoup d'Issoudunois récitent encore ce quatrain comme étant le début de la requête autrefois rimée par Balzac. Cela est presque devenu populaire, et du prodigieux bâtisseur de chefs-d'œuvre, voilà peut-être tout ce que connaissent bien des gens. A quoi tient la gloire ?

— Voici comment, me disait M. Maillaud, Balzac connut le père Badinot. Il aimait sortir seul, après le dîner, très avant dans la soirée, et à cette époque Frapesle était un lieu boisé et solitaire. Une nuit, le romancier se trompa de chemin pour rentrer à la Déjeunerie, son « pavillon-chaumière », et par mégarde, il pénétra dans le jardin sur lequel donnaient les fenêtres de la chambre de Mlle Badinot que surveillait le père Badinot ennemi des rôdeurs et des galants possibles. Si bien qu'au moment où Honoré de Balzac pénétrait, Faust innocent, dans le jardin de cette Marguerite inconnue, il s'entendit interpeller ainsi en berrichon :

— Sacré mauvais gars ! Vins-tu pour débaucher ma fille ou ben pour voler mes pommes de terre ?

Cela fit beaucoup rire le futur auteur des *Paysans*. Et le père Badinot, qui savait lire et écrire et connaissait M. de Balzac, de se confondre en excuses. Alors le grand homme et le père Badinot devinrent camarades. L'écrivain lui lisait ses livres, et le Berrichon lui contait à son tour des histoires. Le nom de *Mme Dubois* sous lequel Balzac recevait ses lettres ayant été bientôt connu, « brûlé », c'est au nom de *M. Badinot* que maintenant Balzac se faisait expédier sa correspondance. Balzac-Badinot !

Badinot avait connu, disait-il, les héros du *Ménage de garçon*, tous ces personnages ayant existé à Issoudun. Et c'est le père Badinot qui avait fait connaître à Balzac la *Coignette*, aubergiste, à laquelle le paysan vigneron vendait son vin.

La mère Coignette, à qui le père Badinot racontait que Balzac l'avait mise « dans ses livres » répondait, furieuse :

— Eh ben, qui y revienne à Issoudun, M. Balzac ! J'y fais manger du chat pour du sieure (lièvre). Il y verra rien, lui qui voit tout !

La mère Coignette, que tout le monde a connue à Issoudun, vendait des gâteaux aux petits enfants sur ses vieux jours, et son fils était forgeron à la Croix-Rouge, à l'enseigne du *Bon Saint-Vincent*. M. Maillaud l'a connu.

— M. Balzac ? disait le forgeron au peintre, c'était un homme pas fier, M. Balzac, mais bien maniaque. Chaque fois qu'il venait chez ma mère, il me donnait un petit gâteau en pain d'épice qu'il recevait de Paris. Même, une fois, il en avait un qui représentait le roi. Il m'a fait manger Louis-Philippe, M. Balzac !

Il y aurait à écrire un curieux livre : la *Province de Balzac*. On publie bien en Angleterre le *Londres de Dickens*. Sur le père Grandet et Eugénie Grandet, un vieil écrivain retiré près de Tours m'a adressé jadis une note que je publierai quelque jour. Ces souvenirs de Balzac à Issoudun sont toujours présents à de vieilles gens qui vivent encore. Tous les matins, en se promenant avec un M. Champion, riche propriétaire qui a donné là-bas son nom à un boulevard, Balzac allait faire ses ablutions à une petite fontaine qu'on appelle la fontaine de Tivoli. Il buvait et se lavait, puis rentrait en sa Déjeunerie travailler. C'est près de la fontaine qu'il connut la Rabouilleuse dont le père montrait, toujours à nu, un bras à la chair violacée, le bras qu'il plongeait dans l'eau pour prendre des écrevisses.

M. Richard Desaix, petit-fils du général Desaix, vivant encore et, je crois, parent éloigné de Balzac, se rappelle avoir, étant enfant, joué, sauté sur les genoux de Balzac. Le gros homme prenait à terre le petit et l'élevait à bras tendu, au-dessus de sa tête. L'enfant avait peur et Balzac riait.

Une Mme Roque, plus que nonagénaire, dont la mère avait été en pension avec la sœur de Balzac, montrait à M. Maillaud la maison de la place Saint-Jean où les personnages du

Ménage de garçon habitaient presque tous. « Balzac venait souvent dîner là, chez ma mère. » C'est cette demeure dont le peintre a fait un tableau d'une intimité poétique, le silence de la ville de province enveloppant la toile claire.

Un autre Issoudunois, le père Lucien Bertrand, conte encore avoir vu souvent « Balzac, avec une grande redingote *verte*, lisant ou parlant à haute voix et jurant très fort... »

— Il aimait à jaser comme les paysans berrichons. Il s'asseyait — et cela amusait beaucoup les gars parce qu'il ne pouvait y arriver — à prononcer une certaine voyelle qu'on emploie en Berry pour les *g* et qui se prononce à peu près : *géheu*. C'est intraduisible.

Balzac passait des heures (lui qui n'avait pas de temps à perdre) à épeler des *géheu*... comme M. Jourdain avec son maître. C'était un grand enfant, et peut-être nous paraît-il plus grand encore par ces enfantillages.

Balzac en province ! Eh ! oui — et c'est un livre que M. de Spoelberch de Lovenjoul eût écrit avec passion, avec patience, avec la foi qui donne le succès ! Toutes les miettes tombées de la table de ce Gargantua littéraire, Balzac, sont à recueillir.

JULES CLARETIE

III

La Bibliothèque de Ferdinand Brunetière

On a vendu à l'hôtel Drouot les 5, 6 février et jours suivants une partie de la très belle bibliothèque de l'ancien directeur de la *Revue des Deux-Mondes*.

Parmi les éditions romantiques originales qui ont été le plus vivement disputées signalons : le *Rouge et Noir*, de Stendhal, vendu 250 francs ; la *Chartreuse de Parme*, du même auteur, 400 francs ; *Cinq-Mars*, d'Alfred de Vigny, 265 francs ; les *Martyrs*, de Chateaubriand, 145 francs.

Pour Marcelle

I

A Paul P...

Tu me demandes quelle est celle
Qui détient mon cœur à présent !
C'est une jeune demoiselle
Qui répond au nom de Marcelle
Et qui le porte gentiment.

Au physique, j'en sais plus d'une
Qui voudrait avoir ses yeux bleus,
Ses sourcils noirs de fausse brune
Dessinés en croissant de lune,
Son teint rose et ses blonds cheveux.

Quand elle rêve ou s'abandonne,
Elle a l'air calme et reposé
Des images de la Madone ;
Quand elle rit, il n'est personne
Qui n'aspire après son baiser.

Petite et mignonne de taille,
Elle est vive comme un furet,
Grassouillette comme une caille,
Mais il ne faut pas qu'on la raille
Ni qu'on lui marche sur le pied !

Elle a même, et ce trait l'achève,
La tête assez près du bonnet.
Mais j'aime qu'une fille d'Eve
Soit un peu jalouse, et s'enlève
Comme fait une soupe au lait.

Enfin ma petite Angevine
— Car elle est angevine en tout —
A la nature la plus fine,
La plus tendre et la plus mutine
Qu'on puisse trouver en Anjou.

Aussi d'elle rien ne m'étonne,
Et je rends grâces, chaque jour,
Au bon Dieu qui mit pour couronne,
Sur le rosier de mon automne,
Cette dernière fleur d'amour.

II

LE BANC

Ce n'est qu'un simple banc de bois
Posé sur deux socles de pierre,
Mais c'est là, sur le cours Saint-Pierre,
Qu'en octobre, le six du mois,
Par un jour de blonde lumière,
Je la vis la première fois.

Depuis lors cinq ans ont passé,
Mais le temps a beau marcher vite,
Il n'a pas encore effacé,
De son doigt lourd que nul n'évite,
Ce cher souvenir qui palpite
Au fond de mon cœur oppressé.

Je la vois toujours sur ce banc
Dans sa toilette printanière ;
Les yeux bleus, le teint rose et blanc,
L'attitude modeste et fière,
Bref quelque chose de troublant
Sous une enveloppe légère.

Et c'est ainsi qu'en ce beau jour,
— Moi qui croyais ma flamme éteinte,
Tant j'avais souffert de l'amour —
Je sentis de nouveau l'atteinte
Du mal divin dont le retour
Fit trébucher plus d'une sainte.

Puisque, de toute éternité,
Dieu lui-même t'avait choisie
Pour charmer la fin de ma vie
Avec ta grâce et ta beauté,
Sois fidèle à la poésie,
Enfant, pour qui j'ai tout quitté !

Et pour vaincre plus sûrement
Les tentations de ton âge,
Va-t-en, deux ou trois fois par an
Faire un pieux pèlerinage
Au cours Saint-Pierre, à notre banc.

C'est là qu'Amour fut mis en cage
Et que toujours mon cœur t'attend.

III

DANS LE JARDIN FERMÉ

Dans le jardin fermé de sa jeune poitrine
J'ai cueilli pour l'amour deux fleurs du renouveau,
Deux boutons d'églantier, deux roses sans épine
Qui sur deux monts neigeux s'ouvraient à fleur de peau.

Mais lorsque j'ai voulu l'effeuiller sur son sein,
J'ai senti se durcir le bouton de la rose,
Et, comme un papillon qui sur la fleur se pose,
J'ai dû mettre la bouche où j'avais mis la main.

Lors, la neige et les fleurs — tel un fruit printanier
Qui fond à peine mûr sous la dent qui le touche —
La neige des deux monts et les fleurs d'églantier
Au contact de ma lèvre ont fondu dans ma bouche.

Et le divin nectar était si capiteux,
Dont j'étanchai ma soif à même le calice,
Qu'avant d'avoir tout bu je fermai les deux yeux
Et que je m'endormis au jardin de délice.

J'avais posé mon front sur le mamelon blanc
Qui fait un oreiller si doux à ma paresse,
Et lorsque je quittai les bras de ma maîtresse,
Les roses de son sein étaient couleur de sang.

Depuis, quand le besoin me prend de sommeiller,
De chercher dans l'amour l'oubli de toutes choses,
Je ne veux plus dormir sur un autre oreiller,
Comme je ne veux plus effeuiller d'autres roses.

Et je demande à Dieu qui m'écouta souvent
Et qui possède seul le secret de ma vie,
De mourir dans les bras de ma gentille amie,
Le front posé sur l'oreiller de son sein blanc.

IV

LE DERNIER VŒU

Lorsque j'aurai fini de souffrir en ce monde,
Quand la terre bretonne aura repris mes os,
Si tu veux, chère enfant, qu'au fond de mon lit clos
Je repose à jamais dans une paix profonde,

Que tu sois jeune ou vieille au dernier de mes jours,
Demeure jusqu'au bout fidèle à ma mémoire !
Pour ne pas te laisser prendre à d'autres amours,
Ferme bien ton cœur d'or et jouis de ta gloire !

Ta gloire, mon amie, oh ! n'en rougis jamais,
Sera d'avoir était ma muse et ma maîtresse,
De m'avoir tout donné, ta beauté, ta jeunesse,
Sans te préoccuper de l'âge que j'avais.

Oui, ta gloire sera, dans les siècles qui montent,
D'avoir quitté les tiens pour me suivre à Paris,
Et mis ton noble amour au-dessus du mépris
Que le monde témoigne à celles qui l'affrontent.

J'étais désespéré. Ma petite maison
Qui si gaiement se mire aux eaux de la rivière,
Ses volets étant clos et close sa barrière,
Etait triste à présent comme un mur de prison.

Je m'enfermais sous clef pour mieux cacher mes peines.
Et j'avais tant souffert, et j'avais tant pleuré,
Que mes yeux ressemblaient — quand je te rencontrai —
A deux charbons ardents plutôt qu'à deux fontaines.

Un jour, — jour tendre et doux comme un rayon de miel, —
Tu vins spontanément loqueter à ma porte.
J'ouvris, tes beaux yeux bleus riaient de telle sorte
Que je crus voir entrer un messager du ciel.

Avais-tu deviné le sujet de ma peine ?
Venais-tu m'enlever le poids de mon chagrin ?
Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'en pressant ta main
Je crus sentir ton cœur palpiter dans la mienne.

Et quand tu m'eus jeté tes bras autour du cou,
—Tes bras blancs qui semblaient s'envoler de leurs manches,—
Tous mes papillons noirs prirent des ailes blanches,
Le mal dont je souffrais fut conjuré du coup.

Tant il est vrai que pour guérir de la blessure
Que nous fait quelquefois la flèche de l'Amour,
Il suffit d'un baiser reçu par un beau jour
Des lèvres d'une femme à l'âme ardente et sûre.

Mais pour porter mon deuil, quand je serai parti,
Tu n'auras pas besoin de mettre de longs voiles ;
C'est assez que les pleurs ternissent les étoiles
De tes yeux creux et lourds qui n'ont jamais menti.

Enferme le chagrin dans le fond de ton âme,
Vis du matin au soir avec mon souvenir.
Je te laisse en partant, pour mieux l'entretenir,
Ces vers où j'ai gravé ton nom avec la flamme.

Redis-les chaque jour et, quand viendra l'été,
Va quelquefois, sans bruit, à l'heure où la nuit tombe,
Jeter pieusement des roses sur ma tombe,
Pour que, le lendemain, le passant arrêté

Demande aux alentours, en la voyant si belle,
Le nom de celle-là qui la fleurit ainsi,
Et qu'il s'entende dire : Elle n'est pas d'ici,
A peine la voit-on, et tout ce qu'on sait d'elle

C'est qu'il la célébra sous le nom de Marcelle.

X...

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

La Revue d'Histoire Littéraire de la France, nº d'octobre-décembre 1907. — *Chateaubriand et l'émigration française à Londres*, par Fernand Baldensperger. — *Deux sources inconnues des premiers poèmes bibliques de Vigny : l'abbé Fleury et son Cabinet*, par H. Alline. — *Lettres inédites de Béranger*, par Anatole Feugère.

Le Figaro, nº du 11 janvier. — Sur les *Lettres d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve* publiées par les *Annales Romantiques* (nº de novembre-décembre 1907), par André Beaunier.

Nos des 18 et 25 janvier. — *Le mariage d'Hortense*, par André Beaunier.

Nº du 1er février. — Préface de Léon Séché à son livre sur Hortense-Allart de Méritens.

Le Gaulois du 1er février. — *Lettres inédites d'Hortense Allart de Méritens à Sainte-Beuve.*

L'Opinion du 1er février. — *Lettres inédites* de la même au même.

Le Temps du 5 février. — *Hortense Allart de Méritens*, d'après l'ouvrage de Léon Séché, par Paul Souday.

Le Correspondant du 10 février. — *Sur Chateaubriand et sa femme*, par Ladreit de Lacharrière.

Le Temps des 12 et 13 février. — *Saint-Simon annoté par Stendhal*, par Jean Carrère.

Bibliographie

Librairie Henri Leclerc. — *Les Alhambras*, poésies par Zacharie Astruc, illustrations de Chéca, Astruc, Clairin, Dehodeng, Guillaume Dubufe, Duez, Fantin-Latour, Friant, Gilbert, Laurens, Lhermitte, Manet, Vierge et Worms. 1 magnifique volume, grand in-8°, prix : 25 francs.

Un comité d'artistes et de lettrés — composé de MM. Léon Bourgeois, Carolus Duran, Jules Claretie, Jules Coutan, Dujardin-Beaumetz, Gabriel Ferrier, le professeur Grancher, Georges Lafenestre, Louis Legendre, Lévy-Dhurmer, Jules Massenet, Paul Strauss — s'était formé du vivant de Zacharie Astruc pour assurer la publication du livre où il avait mis toute son âme. Ce livre, dont il n'aura pas vu la publication, vient de paraître, et l'on peut dire que c'est un éblouissement. L'Espagne qu'il avait déjà chantée de toutes les manières, à la plume, à l'aquarelle, et jusque dans le marbre — car ainsi que les grands artistes de la Renaissance, Astruc était à la fois poète, sculpteur et peintre — l'Espagne vibre dans ses *Alhambras* comme la Grèce dans *les Orientales* de Victor Hugo, toutes proportions gardées d'ailleurs. Et cela n'étonnera personne de ceux qui savent de quel amour Astruc aimait ce beau et fier pays. C'était son pays de prédilection, sa seconde patrie. Il lui devait sa plus grande joie d'artiste, je devrais pouvoir ajouter qu'il lui devait sa fortune, car tout autre que lui l'aurait faite avec le *Saint-François* d'Alonso Cano. Mais Zacharie Astruc avait cela de commun avec les poètes, qu'il n'entendait rien aux affaires et qu'il méprisait l'argent. Et la merveilleuse statue qu'il rapporta d'Espagne n'a enrichi que les industriels qui l'ont exploitée. J'ai raconté ailleurs toute cette histoire. Quand on écrira la vie d'Astruc, la conquête du *Saint-François* formera

certainement son plus glorieux épisode. N'aurait-il fait que cela sur la terre, que son nom ne périrait pas. Mais il a d'autres titres de gloire que celui-là. Il fut un des découvreurs de Manet, un de ses admirateurs, un de ses amis. Un jour, quand la postérité oublieuse passera devant le tableau de Fantin-Latour qui présentement est au Luxembourg, elle sera bien forcée de mettre le nom d'Astruc sur le visage du beau jeune homme qui regarde à côté de Zola, le maître du « plein air » à son chevalet. Et ce beau jeune homme aux yeux pleins de rêve est encore l'auteur du *Petit marchand de masques*, une des plus heureuses idées qu'on ait eues en sculpture ; et il a laissé des aquarelles lumineuses et flamboyantes qui suffiraient à sa réputation.

Voilà pour l'art, quant aux lettres qu'il aima passionnément toute sa vie, il les a grandement honorées avec le livre posthume que ses amis nous donnent aujourd'hui, sans parler de ceux qui l'ont précédé. On le lira d'un bout à l'autre, on l'admirera dans nombre de pièces, et je crois que le jugement qu'on portera sur l'ensemble sera celui-ci : Que lui manque-t-il pour que ce livre soit un chef-d'œuvre ? Il lui manque d'avoir été écrit par un poète qui, au lieu de se disperser dans des œuvres diverses, s'était concentré et consacré uniquement à la poésie. — Le public n'a pas tout à fait tort d'enfermer les auteurs de son choix dans un genre exclusif. Le sculpteur chez Zacharie Astruc a fait tort au peintre, le peintre au sculpteur et les deux au poète. N'empêche encore une fois qu'il y a de fort belles choses dans les *Alhambras*. J'en citerai ces quelques strophes du *Pont de Tolède*.

Pont de Tolède, es-tu l'Espagne,
Groupée en un bouquet charmant ?
Salut, chef-d'œuvre, monument
Dressé dans l'altière campagne,
Pour ma joie et pour mon tourment.

Le Manzanarès qui murmure,
D'un timbre enfantin, les chansons
Des bois, des roseaux, des buissons,
Reflète ta forme si pure,
Tes beautés que nous chérissons.

Plus bleu sous tes arches énormes,
En courant, le petit ruisseau
Dont la tombe touche au berceau,
Va s'émerveillant de tes formes :
Frise, écusson, tourelle, arceau.

En bas les brunes lessiveuses
Font un bruit de langue et de bois,
Les cigales ont même voix.
Pour mieux occuper nos rieuses,
Tout Madrid se lave à la fois.

En haut, se tordent les chimères
Sur le fond clair des azurs froids.
Des aveugles, — j'en compte trois —
Chantent, les mains sur leurs rosaires,
Avec de grands signes de croix.

Un muletier s'en va très vite,
Ses outres pleines de vin noir.
Un ânier, redoutant le soir,
Frappe ses bêtes — et médite,
Deux curés se disent bonsoir.

Une tartane de service,
Sur des casse-cous innommés,
Roule à grand bruit, stores fermés ;
Des gens y sont, mortel supplice,
Rompus, livides — et charmés.

N'est-il pas vrai que ces strophes sont charmantes ? Eh bien, il y en a des centaines de cette facture pimpante, carillonnante et légère, tel le bruit de grelots des mules. J'aime moins les grands vers d'Astruc, ceux, par exemple, qu'il consacre à l'*Escurial*. Et c'est là que perce la gaucherie de l'ouvrier qui a laissé dormir son instrument. Tout le monde peut se tirer d'affaire et même briller avec le vers octosyllabique qui n'a pas de césure. Mais avec le vers de douze pieds c'est autre chose : il n'y a vraiment que ceux qui sont passés maîtres qui savent le manier et lui faire dire tout ce qu'il peut dire.

Jean de la Rouxière

Dernières Publications

Librairie Bloud et Cie. — *Le vrai Voyage en Orient de Lamartine*, par Christian Maréchal. 1 vol. in-8°.

Librairie Juven. — *Lamartine et la Politique étrangère*, par P. Quentin-Bauchart. 1 vol. in-8°.

Librairie Mondiale. — *Les Amoureux de la Reine Marie-Antoinette, d'après les Pamphlets*, par Henri d'Alméras. 1 vol. in-8°.

Le Gérant : Léon Séché.

IMP. BONVALOT-JOUVE, 15, RUE RACINE, PARIS

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS (1)

> De 1819 à 1824, sous la double influence directe d'André Chénier et des *Méditations*, sous le retentissement des chefs-d'œuvre de Byron et de Scott, au bruit des cris de la Grèce, au fort des illusions religieuees et monarchiques de la Restauration, il se forma un ensemble de préludes, où dominaient une mélancolie vague, idéale, l'accent chevaleresque, et une grâce de détails curieuse et souvent exquise. MM. Soumet et Guiraud appartiennent purement à cette phase de notre poésie, et en représentent, dans une espèce de mesure moyenne, les mérites passagers et les inconvénients.
>
> SAINTE-BEUVE : *Portraits contemporains*, t. II, p. 179.

L'histoire de la *Muse française* n'est pas encore écrite. On ne saurait reconnaître, en effet, le caractère historique aux nombreux essais dont ce recueil fameux a été l'objet depuis tantôt trente ans (2). Quel que soit leur intérêt au point de vue critique, ils sont tous ou muets ou mal renseignés sur les circonstances qui entourèrent la fondation de la *Muse*,

1. Cet article a paru dans le *Mercure de France* du 1er avril. Nous le reproduisons en y ajoutant quelques documents nouveaux.

2. Le meilleur d'entre eux est celui que M. Jules Marsan, professeur à l'Université de Toulouse, a publié récemment en tête de la réimpression de la *Muse française* faite par la Société des anciens textes.

sur les conditions matérielles qui lui servirent de base dans le présent et de garantie dans l'avenir, sur la part des membres fondateurs dans le programme, et jusque sur la date exacte de l'apparition du premier fascicule. — Or, c'est précisément ce qu'il importe de fixer avant tout.

Que de fois n'ai-je pas entendu regretter et n'ai-je pas regretté moi-même qu'un Binet ou un Pasquier n'ait pas satisfait notre curiosité légitime en publiant une seule lettre de Dorat, de Ronsard, de J. du Bellay ou de Baïf, qui nous renseignât d'une manière complète sur les débuts encore obscurs de la Pléiade et sur le rôle de chacun dans la formation de l'Ecole poétique de 1550! — Eh! bien, malgré le peu de distance qui nous sépare de l'année 1823, nous ne serions guère mieux instruits, à l'heure qu'il est, des commencements du Cénacle de la *Muse française*, si, à force de recherches, je n'étais parvenu à faire sortir des cartons poudreux où elles risquaient d'être ensevelies, les lettres d'Emile Deschamps, de Soumet, de Guiraud et des autres, qui sont à proprement parler la moelle de cette étude.

On me dira peut-être: Et le témoignage de Victor Hugo, qu'en faites-vous?

Je n'ai garde de le négliger, mais avec son habitude invétérée de tout ramener à lui, son témoignage ne saurait être accepté que sous bénéfice d'inventaire.

On lit donc dans *Victor Hugo raconté* (1):

MM. Soumet, Guiraud et Emile Deschamps eurent l'idée de fonder une revue et demandèrent à M. Victor Hugo de se mettre avec eux. Il résistait, ayant des travaux à terminer; mais le bailleur de fonds fit de sa collaboration une condition absolue, et il céda par amitié. Ainsi naquit la *Revue française*. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas viable. La critique modérée et pacifique de ses collaborateurs n'avait pas l'âpreté et l'audace passionnée qu'il faut dans les époques de révolution littéraire. La polémique était timide et douceâtre; les questions, au lieu d'être abordées de front, étaient prises de biais, et l'on n'arrivait à aucune conclusion décisive. Si peu agressive que fût la revue, elle effraya l'Académie. M. Soumet s'y présentait; on lui dit

1. T. II, p. 38.

qu'il ne serait pas élu tant que la *Revue française* vivrait. Il demanda donc qu'elle cessât de paraître. MM. Guiraud et Emile Deschamps consentirent, mais M. Victor Hugo dit que les autres pouvaient se retirer, qu'il continuerait seul. Ce n'était pas cela que voulait l'Académie : elle n'aurait rien gagné à remplacer une opposition de salon par une guerre à outrance. M. Soumet revint à M. Victor Hugo et lui demanda, comme un service personnel, de ne pas donner suite à son idée. La *Revue française* disparut (1).

Certes, tout n'est pas faux dans ces lignes si précises, mais il suffit que tout ne soit pas vrai pour que l'on mette les choses au point. C'est ce que je me propose de faire, après avoir présenté au lecteur les deux hommes qui représentent le mieux l'école poétique française de 1819 à 1824.

I

LES DEUX ALEXANDRE

— SOUMET ET GUIRAUD —

Ils étaient du même département et presque du même âge. Alexandre Soumet était né à Castelnaudary, le 6 janvier 1786 et Alexandre Guiraud était né à Limoux, le 15 décembre 1788. — Après avoir été élevés très chrétiennement, le premier à Toulouse, sous un neveu de Dom Calmet, le second à la campagne, où ses parents s'étaient retirés pendant la Révolution, ils se rencontrèrent sur les bancs de l'Ecole de droit de Toulouse et, grâce à leurs goûts communs pour la poésie, ils se lièrent d'une amitié qui ne connut aucune éclipse et dura toute leur existence. Mais s'ils cultivaient en secret les Muses, c'était sans aucune ambition et pour leur unique plaisir. Soumet se préparait à l'Ecole polytechnique, et Guiraud se destinait au barreau. Par bonheur, à cet âge, il suffit souvent d'un succès ou d'un revers, d'un coup de sort inattendu, pour changer le cours des idées et la vie d'un homme.

1. Chose étonnante, Victor Hugo ne se souvenait même pas du titre de la *Muse française*, dont il fut un des principaux collaborateurs.

Soumet, ayant échoué à son premier examen pour l'Ecole polytechnique, se voua de ce jour aux belles-lettres avec d'autant moins d'hésitation qu'il avait déjà été mentionné et imprimé au Recueil de l'Académie des Jeux-Floraux (1). Venu à Paris dans sa vingt-deuxième année, il fit paraître aussitôt un premier poème sur *le Fanatisme* et attira l'attention du gouvernement par une pièce en l'honneur du *Conquérant de la paix* (1808).

Pendant ce temps-là Guiraud, ayant eu le malheur de perdre son père, avait renoncé au barreau pour diriger ses fabriques de drap. Mais il n'avait point dit adieu à la poésie, et sans l'empêcher de dormir, les premiers succès de Soumet ne faisaient qu'exciter son émulation. Ils entretenaient ensemble une correspondance qui leur était mutuellement utile, « en ce sens qu'elle portait l'empreinte d'une franchise dont ils ne se départirent jamais ». Mais, comme l'a reconnu Guiraud, c'est bien certainement lui qui en retira le plus d'avantages (2). D'abord, il est très rare que deux vrais amis aient le même tempérament et le même caractère. La nature, qui se plaît aux contrastes, a si bien arrangé les choses qu'en amitié, comme en amour, il y en a toujours un qui reçoit plus que l'autre, et c'est celui qui donne le plus qui est encore le plus heureux.

Soumet avait été créé et mis au monde pour travailler au bonheur de ses amis. Avec une belle figure qu'illuminaient

1. Voici l'état complet des succès de Soumet aux Jeux-Floraux :

1807. — *Le vieux Thène*, idylle, mentionné et imprimé au Recueil.

1809. — *Le Messie*, poème, mentionné également.

1810. — *L'Illusion*, ode, mentionné encore.

1811. — *Au Roi de Rome*, ode, amarante d'or, et *Mademoiselle de la Vallière*, sonnet à la vierge, lys d'argent réservé.

1813. — *L'Italie*, ode, amarante d'or ; — *les Passions*, ode, mention et impression ; — *le Dévouement d'Hubert Goffin*, poème, violette d'argent ; — *Epître* adressée de Rome à M. Millevoye, imprimée avec la mention : a concouru pour le prix ; — *la Jeune exilée, hymne à la Vierge*, lys d'argent ; — *Atala mourante*, hymne à la Vierge, a concouru pour le prix.

1815. — Soumet fut nommé Maître ès-Jeux-Floraux le 24 février.

(Communiqué par M. Armand Praviel, Maître ès-Jeux Floraux).

2. Voir la préface des Œuvres complètes de Guiraud, Amyot, 1845.

des yeux admirables, il avait une âme admirable et quelque peu naïve.

Tout était poésie en lui, dit Mme Ancelot, et vous attirait par le charme de l'idéal. Non seulement on l'aimait dès qu'on lui parlait, mais on se sentait aimé de lui ; il semblait que l'affection débordait de son cœur et allumait autour d'elle tous les foyers d'affection que chacun avait en soi. Il obtenait facilement la confiance et donnait la sienne avec enthousiasme. Il s'identifiait à vos peines, à vos plaisirs, à vos intérêts, à vos succès, et oubliait, en vous parlant, tout ce qui lui était personnel. On lui eût fait faire à l'instant de grands sacrifices, et son dévouement aurait été complet, si l'on avait eu l'occasion de le mettre à l'épreuve à la minute... Mais, avec lui, il ne fallait rien remettre au lendemain ; de lendemain, il n'en fut jamais pour Soumet. Il vous quittait pour revenir le lendemain ; toujours, sans cesse, il croyait avoir besoin de votre présence, ne pouvoir se passer de votre amitié ; mais six mois, un an s'écoulaient, et vous n'en aviez pas entendu parler. Il avait oublié son affection, la vôtre ; il n'avait pas eu une pensée pour vous, une autre idée avait rempli son âme, vous n'y étiez plus ; mais il vous retrouvait et retrouvait en même temps ses tendresses qui lui avaient passé du cœur. Son dévouement était le même, il se souvenait de tout et continuait les confidences interrompues, les phrases d'amitié restées inachevées. Comment lui adresser le moindre reproche ! Qui aurait eu le courage de lui faire de la peine, à lui qui ne vivait que du bonheur des autres et ne pouvait supporter leur chagrin ! Puis, si on ne l'avait pas vu, il avait fait une tragédie ! composé un poème ! trouvé une solution d'un problème ! Ce n'était jamais un intérêt vulgaire, une ambition poursuivie ou un calcul de fortune qui l'avait pris et gardé ; c'était une *idée* (1).

Guiraud, lui, était plus terre à terre, plus personnel et plus pratique. Il traitait la poésie comme les affaires, en homme qui n'avait pas de temps à perdre. « Il tenait, dit Vigny, de l'écureuil par sa vivacité, et il semblait toujours tourner dans sa cage. Ses cheveux rouges, son parler vif, gascon, pétulant, embrouillé, lui donnaient l'air d'avoir moins d'esprit qu'il n'en avait, en effet, parce qu'il perdait la tête dans la discussion et s'emportait à tout moment hors des *rails* de la con-

1. Cf. *Un Salon de Paris*, 1824 à 1864, p. 16.

versation »(1) ; mais sa verve et sa prodigieuse activité avaient raison de tous les obstacles. Aussi, avec un talent distingué, facile, agréable et divers, fit-il une fortune rapide. Il est vrai que Soumet lui avait singulièrement préparé les voies.

Retenu à Limoux jusqu'à l'âge de trente ans par la direction des fabriques de son père, il avait été plus d'une fois tenté de rejoindre Soumet à Paris, mais sa mère s'y était toujours opposée, à cause de ses faiblesses de cœur (2), et jusqu'en 1826, date de son mariage, elle ne lui avait permis de faire que de courts séjours au bord de la Seine. Sa réputation n'en souffrit pas, d'ailleurs. Joué, imprimé, vanté, célèbre en moins de trois ans, avec les tragédies et les poèmes élégiaques qu'il avait composés au fond de sa province, il gagna à ces débuts tardifs de donner à sa vie une unité politique qui manqua à celle de Soumet. Royaliste de naissance, Guiraud demeura fidèle aux Bourbons, même après leur chute, tandis que Soumet célébra tour à tour l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet qui, pour prix de ses chants dithyrambiques, le nommèrent d'abord auditeur au Conseil d'Etat et puis bibliothécaire à Saint-Cloud, à Rambouillet et à Compiègne(3).

Mais, pour n'avoir rien oublié avant trente ans, Guiraud n'en cultivait pas moins assidument les Muses. A Toulouse, pendant qu'il faisait son droit, il avait fondé avec quelques amis, dont Soumet, sous le titre de Gymnase littéraire, une sorte d'Académie qui, loin d'avoir la prétention de faire concurrence à celle de Clémenee Isaure, avait plutôt pour but d'en faciliter l'accès à ses membres. Et lui-même avait concouru de bonne heure aux Jeux-Floraux. Ses biographes ont

1. *Journal d'un poète*, p. 213.

2. Soumet écrivait à Guiraud, au mois de décembre 1820 : « Donne-moi dans ta première lettre des nouvelles de ta mère. Consentira-t-elle à te faire revenir à Paris au printemps ? » (Lettre inédite.)

3. Non content d'avoir fait, en 1808, un dithyrambe en l'honneur du *Conquérant de la paix*, Soumet célébra, en 1810, le mariage de Marie-Louise, et en 1811 la naissance du Roi de Rome. A la suite de ces pièces de vers, il fut nommé auditeur au Conseil d'Etat. — La Restauration à laquelle il se rallia presque aussitôt ne lui tint pas rigueur et le nomma bibliothécaire à Saint-Cloud, puis à Rambouillet. Ce fut la monarchie de Juillet qui le nomma bibliothécaire à Compiègne.

négligé de nous dire en quelle année il obtint sa première fleur, mais je sais qu'en 1815 il fut mentionné pour une élégie sur *Marie Stuart* qui fut imprimée au Recueil, et que, quatre ans après, il fut couronné pour deux pièces de vers que Soumet et Jules de Rességuier (1), leur ami commun, s'étaient chargés de faire valoir, en qualité de mainteneurs (2), dans le sein de l'Académie.

Jules de Rességuier a joué dans l'histoire du premier romantisme un rôle qui rappelle — avec moins d'éclat — celui d'Emile Deschamps dans le Cénacle de la *Muse française*. Lié d'amitié, depuis 1818, avec Victor Hugo, auquel il servait de correspondant à Toulouse, c'est lui qui, en 1820, mit Soumet en rapport avec le jeune poète des *Odes et Ballades* (3), de même que c'est lui qui, dans le recueil de la *Muse*, présenta au public lettré les *Poèmes élégiaques* d'Alexandre Guiraud. On voit que ce n'est pas d'hier que les méridionaux se font la courte échelle.

Le 19 mars 1819, Jules de Rességuier écrivait à Alexandre Guiraud :

Ce n'est pas, mon ami, une chose facile à tout le monde que d'apprécier le charme de votre douce poésie. Il y a des gens qui n'osent point avouer qu'une ode soit bonne lorsqu'elle n'est pas ennuyeuse. Cependant l'Académie vous pardonnera, je crois, le plaisir que vous lui avez fait, et, malgré votre talent, vous aurez plusieurs couronnes.

Les ouvrages que vous avez envoyés sont ravissants ; je vous dis là ce que j'entends dire, car pour moi vous m'avez séduit, et vous n'en doutez pas, j'espère, je suis un mauvais juge dans votre cause.

Notre ami Soumet, séducteur comme vous, me confie, mais trop

1. Jules de Rességuier était né à Toulouse le 28 janvier 1788. Il était donc du même âge que Soumet et Guiraud, dont il fit la connaissance à l'Ecole de droit. Venu à Paris au mois d'octobre 1823, son salon, pendant les vingt ans qu'il y habita, fut un centre littéraire très aimé. Il mourut le 7 septembre 1862, laissant après lui deux recueils de vers, les *Tableaux* et les *Prismes poétiques*, qui sont parmi les meilleurs des *Poetæ minores* du Romantisme.

2. Soumet avait été installé comme mainteneur le dimanche 28 juin 1819.

3. La 17e livraison du *Conservateur littéraire*, parue au mois d'août 1820, annonçait l'arrivée à Paris de « cet enfant d'Isaure ».

peu souvent, des morceaux dont l'enchantement ne trouverait peut-être pas grâce aux yeux de nos confrères.

Soumet est plus souffrant depuis quelques jours. Ce cher malade a besoin de bonheur, il a besoin de vous voir, et je vous avoue que j'en ai aussi bien envie. Si, de votre côté, vous avez en ce genre quelque aimable fantaisie, vous prendrez la poste et ne regretterez pas vos fleurs, puisqu'ici de nouvelles fleurs vous attendent. Je suis très sensible que vous vous soyez adressé à moi, je ne voulais vous le dire que lorsque l'Académie vous aurait donné les prix qu'elle vous doit, mais ses jugements sont longs et ma reconnaissance est impatiente.

Adieu, aimable ami, je vous embrasse en vous appelant et vous désirant de tout mon cœur.

JULES DE RESSÉGUIER (1).

Quelques jours après, Guiraud recevait encore le billet suivant :

(Lundi, 22 mars 1819).

Prenez, mon ami, un air triomphant et modeste, inclinez noblement votre tête afin que je la couvre de lauriers.

L'Exilé du ciel et *l'Exilée de la France* ont eu deux couronnes. Vous avez cueilli une violette et un souci dans le jardin de l'Académie. Voilà ce que vous avez obtenu. Je ne parle pas de ce que vous méritiez ; je dirai seulement que nous ne méritions pas une poésie douce, brillante et légère comme celle que vous nous avez envoyée. Cependant, je vous en voudrais, si vous doutiez de mon jugement particulier ; je vous en voudrais bien davantage si vous doutiez de mon amitié.

JULES DE RESSÉGUIER (2).

Enfin, le 7 mai 1819, le futur auteur des *Tableaux* et des *Prismes poétiques* adressait à Guiraud la très intéressante lettre que voici :

Mon ami, vous mettez de la grâce et de l'amabilité jusque dans les affaires. C'est, à mon avis, porter au plus haut point la perfectibilité de l'esprit humain. J'ai à vous entretenir d'un détail mercantile

1. Lettre inédite communiquée, ainsi que la plupart de celles qui illustrent cette étude, par Mme la baronne de Croze, née Guiraud, que je prie d'agréer ici l'expression de ma très vive gratitude.

2. Lettre inédite.

et à vous expliquer une chose que je ne comprends pas. Ma prétention est d'être clair. L'Académie vous doit deux fleurs qui lui coûtent 450 francs. Si vous voulez les fleurs on vous les enverra : si vous en voulez la valeur intrinsèque, l'Académie retiendra la moitié de la façon et du contrôle, c'est-à-dire 37 fr. 50 pour la violette et 25 francs pour le souci. En un mot, et pour terminer un calcul qui offense la libéralité des Muses et faire cesser un discours qui a si peu de rapport avec votre poésie, faut-il que je reçoive et que je vous fasse passer par un mandat la somme de 387 fr. 10 ou que j'attende les deux brillantes couronnes qu'au nom de la Gloire on a demandées pour vous à Paris ? Répondez, je suis à vos ordres.

Lorsque j'aurai reçu vos bouteilles, je vous dirai ce qu'elles sauront m'inspirer. Je m'enivre d'avance de votre aimable attention et je vous promets de m'enivrer encore en votre honneur, en buvant à pleines coupes le vin de l'amitié.

Rien de bien remarquable ici, depuis quinze jours, que votre départ et l'arrivée de Mme Boni de Castellane. Soumet travaille et veut bien me mettre dans le secret de ses occupations.

Adieu, mon cher Alexandre, faites des vers brillants, de la prose rêveuse. Ayez de la grâce, de l'esprit, quelquefois même du génie et toujours pour moi un peu d'amitié.

JULES (1).

On ne pouvait être plus aimable, et vraiment ces lettres de Rességuier valaient bien, avec un peu d'amitié, quelques bonnes bouteilles de blanquette de Limoux.

Dans le même temps, Soumet écrivait à Guiraud :

Toulouse [1819].

Je n'ai pas répondu de suite à ta dernière lettre, mon ami, parce que nous n'avions pas de renseignements positifs sur l'arrivée de Talma, elle est annoncée aujourd'hui pour le commencement du mois prochain, du 10 au 15, mais on assure que Mlle Georges le précédera de quelques jours. Je ferai savoir à M. Pinaud (2) que tu le dispenses de la façon des Fleurs, mais cela paraîtra bizarre parce que je ne pourrai pas en dire la raison. La phrase par laquelle tu m'annonces ta résolution, est superbe. Et c'est une épigramme contre la cheminée du salon de papa. Au reste, mon ami, j'approuve beaucoup ta

1. Lettre inédite.
2. Secrétaire perpétuel de l'Académie des Jeux Floraux.

résolution et j'écrirai aujourd'hui même à M. Pinaud. Je t'envoie *Thérèse Aubert* (1) par le courrier d'aujourd'hui. C'est un mauvais ouvrage, mais rempli d'admirables détails. Adieu, cher ami, tu feras très bien de ne pas attendre l'arrivée de Talma pour venir nous voir. Toutes mes heures seront libres pour *Pélage* (2).

Nous parlerons de Talma tout à l'heure. Commençons par nous mettre en règle avec l'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse. A cette époque elle était aussi courtisée qu'au XVIe siècle, après qu'elle eut décerné à Ronsard, en témoignage de son admiration pour ses *Odes* et ses *Amours,* la Minerve d'or que lui-même offrit respectueusement au roi Henri II. Lamartine et l'abbé Gerbet, qui étaient alors complètement inconnus, avaient concouru, en 1819, pour le lis d'or destiné à l'auteur de la meilleure ode sur le *Rétablissement de la statue de Henri IV,* mais ce prix extraordinaire avait été donné à l'unanimité des voix à Victor Hugo, dont les dix-sept ans, suivant l'expression de Soumet, « ne trouvaient à Toulouse que des admirateurs, presque des incrédules (3) ». Et le jeune triomphateur, qui l'année suivante fut nommé *maître ès-Jeux-Floraux*, était si fier d'appartenir à « la seconde académie du Royaume » qu'il fit valoir ce titre pour être exempté du service militaire (4).

Je m'étais demandé bien des fois, n'en ayant vu aucune au Musée de la place Royale, ce que Victor Hugo pouvait bien avoir fait de ses fleurs d'or et d'argent de l'Académie de Toulouse, et depuis que j'avais lu, dans la correspondance de Rességuier et de Soumet, que les lauréats avaient le choix entre les fleurs et la somme d'argent qu'elles représentent, je le soupçonnais d'avoir opté comme Guiraud pour leur valeur intrinsèque. Je me trompais. En relisant naguère le livre de sa femme (5), j'ai vu que, dans la mansarde à deux comparti-

1. Roman de Charles Nodier paru en 1819.
2. Tragédie de Guiraud dont il sera question plus loin.
3. Lettre de Soumet à Victor Hugo, citée par Ed. Biré, dans *Victor Hugo avant 1830*, p. 129.
4. Lettre de Victor Hugo à M. Pinaud, du 11 décembre 1822.
5. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, t. II.

ments qu'il habitait, en 1819, rue du Dragon, n° 30, avec son cousin Trébuchet, il avait accroché au-dessus de la cheminée de marbre Sainte-Anne le lis d'or que lui avait décerné cette Académie. Preuve que, malgré sa pauvreté, il mettait en ce temps-là, comme son ami Soumet, l'honneur au-dessus de l'argent. — Oh ! non, ce n'est pas lui qui aurait fait des épigrammes sur les lis et les amarantes dont notre « grand Alexandre » avait décoré la cheminée de son père et plus tard celle de son cabinet de travail. Tout au plus aurait-il souri de la plume d'aigle qui voisinait sur sa cheminée avec ces fleurs.

Quoi qu'il en soit, l'Académie des Jeux-Floraux balança longtemps dans l'estime des poètes (1) le prestige de l'Académie française, et voici en quels termes Emile Deschamps parlait de l'une et de l'autre dans la *Muse française* du 1er septembre 1823 :

C'est pourtant un beau spectacle que la salle de l'Institut le jour de la Saint-Louis. Voyez de ce côté, comme un faisceau de gloire, tout ce que la France, et par conséquent l'Europe, doit avoir de plus

1. Il le faut bien pour que, du plus grand au plus petit, tous aient mis leur honneur ou leur amour-propre à prendre part à ses concours annuels. J'ai relevé dans les recueils de l'Académie de Toulouse les noms des poètes du premier Cénacle qui furent couronnés entre 1819 et 1824. Les voici :

1819 : V. Hugo, *Ode sur le rétablissement de la statue de Henri IV ; les Vierges de Verdun ; les Derniers bardes ;* — A. Guiraud, *Ode à mon jeune ami ; l'Exilée de Hartwel* (élégie) ; *l'Hymen* (élégie).

1820 : V. Hugo, *Moïse sur le Nil* (ode) ; *le Jeune banni, Raymond à Emma* (héroïde) ; *les Deux âges* (idylle) ; — F. Durand (Durangel), *le Génie* (ode) ; — Mme Tastu, *la Veillée de Noël.*

1821 : F. Holmondurand (Durangel), *le Jeune poète mourant* (ode).

1822 : Durand de Vrandaulmon (Durangel), *le Détachement de la Terre* (ode) ; *l'Adieu* (ode) ; — Mme Tastu, *l'Etoile de la Lyre* (ode) ; — Saint-Valry, *Prière d'un jeune poète à la Vierge* (élégie).

1823 : Saint-Valry, *la Pérouse* (ode) ; *la Jeune malade* (élégie) ; — Durand-Vrandaulmon (Durangel), *la Gloire* (ode) ; *Ode à Victor Hugo ; la Vieille France* (ode) ; *le Ruisseau* (idylle) ; — Mme Tastu, *le Dernier jour de l'année* (élégie) ; *le Retour à la chapelle* (hymne) ; — Belmontet, *Pierre l'Ermite* (ode) ; *les Petits orphelins* (élégie) ; *le Chien de l'aveugle* (élégie) ; *le Pèlerin* (hymne).

1824 : Nestor de Lamarque, *les Catacombes* de Paris (élégie) ; *la Pauvre Mère* (élégie) ; *l'Ange des dernières amours* (élégie).

grands écrivains, de plus illustres savants, de plus illustres artistes ; de l'autre, comme une corbeille de fleurs, un demi-cercle de femmes brillantes de grâces et de parures ; au milieu, les jeunes vainqueurs dont la rougeur semble appeler le voile d'un laurier. Leurs mères sont là peut-être qui attendent pour pleurer qu'on proclame le nom qui fait leur joie ; et tout à l'entour siègent les statues des grands hommes, comme des symboles d'immortalité. Cependant l'influence des spectateurs se presse sur les amphithéâtres et dans les tribunes suspendues. L'imagination s'épuise à rêver d'avance la pompe d'un si doux triomphe. Mais l'heure approche, un murmure respectueux circule dans l'assemblée, un vaste silence lui succède, la salle entière écoute et regarde · une voix s'élève seule... On croirait que c'est la fête qui commence : hélas ! ce n'est qu'une séance qui ouvre. Quelque chose d'*officiel* dans l'air, des encriers et des programmes quand on cherche des lyres et des parfums, enfin le *je ne sais quoi académique*, viennent déranger toutes les émotions, et décolorer tous les rêves. Le triomphateur en est frappé lui-même ; un froid inattendu le saisit sous ses palmes, et voilà le revers de sa médaille.

« C'est à Toulouse qu'il y a fête ! C'est aux Jeux-Floraux, avec le souvenir des trouvères, au milieu des brillants cortèges parmi les flûtes et les guirlandes, quand vient le jour de la moisson des amarantes d'or, et des beaux lys d'argent ! On sent qu'une femme a passé par là, tant il y a de douceur dans cette gloire. La veille au soir, le blanc fantôme de *Clémence Isaure* est encore venu déposer son bouquet sur le seuil de sa chère Académie ; c'est en son nom qu'on va en distribuer les fleurs aux jeunes poursuivants de la gaie-science ; et les poètes, amoureux de ces fleurs, semblent en parfumer leur poésie, et mêlent toujours une suave et noble harmonie aux chants les plus sévères, se ressouvenant sans doute que, dans les temps antiques, pour être bien accueilli des Muses, il fallait avoir sacrifié aux Grâces.

Après avoir admiré comme il convient cet éloge de l'Académie de Toulouse, passons à Talma.

Le grand acteur jouissait dans la cité palladienne d'une renommée que ne possédaient ni Mlle Duchesnois ni Mlle Georges, ses glorieuses camarades. Chaque fois qu'il venait à Toulouse, il descendait au *Grand-Soleil*, où il occupait un appartement au rez-de-chaussée, et il prenait plaisir à se concerter avec les députations de la jeunesse sur le choix des ouvrages

et sur le nombre des représentations qu'il se proposait de donner durant son séjour. On aura une idée de l'enthousiasme de la population par les détails suivants que j'emprunte aux journaux de l'époque. La salle ouverte à 7 heures du matin était pleine avant midi ; les affaires étaient suspendues, les commis quittaient leurs bureaux, les clercs leurs études ; on servait à dîner dans les loges et l'on y faisait de la musique jusqu'à la représentation. Indépendamment des trois rangs de gradins qu'on avait élevés des deux côtés du théâtre et qui interceptaient le passage des coulisses encombrées de monde, on avait pratiqué une grande quantité d'ouvertures dans la toile du fond où les curieux encadraient leurs têtes comme la *Cassandre* du *Tableau parlant*. Et après la représentation, Talma était reconduit à son hôtel parmi les vivats et les fleurs.

Un tel spectacle était bien fait pour monter la tête aux jeunes auteurs dramatiques qui, comme Soumet et Guiraud, nourrissaient l'espoir d'être joués un jour par Talma. — Soumet, à qui le succès de sa *Pauvre Fille* avait ouvert tous les salons, avait été présenté au grand tragédien par Mme Sophie Gay, toujours dévouée à ses amis, et bien qu'il eût sur le chantier un poème épique sur Jeanne d'Arc, les encouragements de Talma l'avaient décidé à aborder la scène. Après avoir cherché dans l'histoire ancienne un sujet capable de le séduire, Soumet s'était arrêté à celui de *Cléopâtre,* qu'il avait attaqué aussitôt. Guiraud, mis au courant, avait suivi son exemple et choisi le sujet de *Pélage*. Malheureusement, ses fabriques de Limoux lui laissaient peu de loisirs. Il avait à peine écrit la moitié de sa tragédie, que Soumet avait fait recevoir la sienne au Théâtre-Français, et c'est de sa lenteur qu'on le gourmandait, quand Talma arriva dans le Midi. Non que Soumet conseillât à Guiraud de profiter de cette occasion pour entretenir le tragédien de son ouvrage. Il eût été plutôt d'un avis contraire, mais il craignait qu'à traîner ainsi les choses en longueur Guiraud ne réservât à son *Pélage* le sort du *Turnus* de Michel Pichat (1) et c'est pour mieux le sermonner et lui faire

1. Pichat ou Pichald (Michel), né à Vienne (Isère), le 18 août 1786, mort à Paris

honte qu'il le pressait de venir à Toulouse, sans attendre l'arrivée de Talma. « Toutes mes heures sont libres pour *Pélage.* » O le noble ami !

Sur ce voyage de Talma et sur *Pélage,* nous avons deux lettres de Soumet, datées de Toulouse, qui sont intéressantes à plus d'un titre :

Dans la première, il écrivait à Guiraud :

Lundi [1819].

Je suis le monstre de l'ingratitude, mon cher Guiraud, et ton aimable lettre a réveillé tous mes remords ; ce silence a dû t'annoncer qu'il se passait en moi quelque chose d'extraordinaire, et en effet je mène depuis environ deux mois une vie fort singulière, je me suis voué au culte des Muses, et comme Le Tasse j'ai pris le titre de poète repentant. Je me suis sauvé dans l'inspiration des orages de mon cœur (1), comme l'aéronaute fuit dans les cieux les nuages qui embarrasseraient sa course ; j'ai pris un sujet de poème épique, qui te fera trembler. Nous causerons de cela ; nous avions perdu l'espoir de voir arriver Talma et tu dois savoir qu'il y a eu même à ce sujet

le 27 janvier 1828. Il fit recevoir, en 1819, à la Comédie-Française la tragédie de *Turnus* qui fut interdite ensuite par la Censure.

1. De quoi pouvait-il bien se repentir et qu'est-ce qui le rendait si malheureux ? J'ai cherché et j'ai appris que la « dame de ses pensées » ne lui avait pas été positivement fidèle. Elle s'appelait Mme Blondel de la Rougerie et,s'il faut en croire les *Mémoires* d'Auger,elle « attestait par sa grâce que M. de Montalivet, le père, n'avait pu lui refuser, alors qu'il était ministre de l'Intérieur sous l'Empire, de faire un auditeur au Conseil d'Etat du poète Soumet, auteur de la charmante pièce de vers *la Pauvre fille*, et conséquemment père de Mme d'Altenheim, connue depuis, — Mme Blondel *passant pour être sa marraine* ».

Gabrielle Soumet était née le 17 mars 1814, l'année même, en effet, où parut *la Pauvre fille.* Or, Auger nous raconte qu'en 1817 il fut présenté à Mme Blondel par une amie commune qui, pour une raison secrète, voulait le faire réussir auprès de cette reine de salon *et qu'il y parvint.* « Ce fut pour moi, dit-il, pendant une année, l'occupation constante d'une relation dont on se montra jaloux. Mme Blondel, créole piquante, avait une fille déjà grandelette et un fils au collège. Son mari vivait à la Martinique. Sa maison était agréable, et je me liai chez elle avec Pichat, auteur d'une tragédie de *Turnus* et de la tragédie de *Léonidas*, jouée par Talma avec un grand succès.... »

Cela n'était pas évidemment pour faire plaisir à Soumet, à supposer qu'en 1818 — car sur ce point je n'ai pas de lumière très précise — il fût encore en bons termes avec *la marraine* de sa fille.

une espèce d'émeute au parterre. Je ne me consolais pas de ce contre-temps en songeant qu'il me priverait du plaisir de te voir. Enfin nous avons appris hier au soir à 11 heures que Talma venait d'arriver. Son projet était de se rendre de suite à Carcassonne, à cause des mauvais procédés de notre directeur. Mais une sérénade l'a désarmé, ou plutôt armé du poignard de Manlius qu'il doit jouer demain. Nous espérons qu'il s'arrêtera quelques jours, mais tu n'as pas un moment à perdre. »

Je t'embrasse.
S [OUMET] (1).

Dans la seconde, il lui disait :

Tu remues toutes mes blessures, mon cher ami, je ne sais quel mauvais génie m'a inspiré cette fatale lecture des Jeux-Floraux et l'impression de mon *Chant de guerre* (2) ; c'est le génie de l'amour-propre, le plus perfide de tous. Je te fis part dans le temps du peu de succès de ce morceau de poésie, et depuis ce moment les satires des Toulousains, la pitié de Jules (3), les réprimandes d'Emile (4) ne m'ont pas été épargnées. Tout le monde me renvoie à l'alphabet que ne savait pas mon héroïne et à ses moutons qui ne pouvaient lui avoir appris le langage que je lui fais tenir.

Ainsi me voilà presque découragé, et l'*inspiration brillante* s'est couverte de ténèbres. J'en suis désolé. Talma ne s'arrête point à Carcassonne, du moins il m'en donna l'assurance la dernière fois que je fus le voir ; je le reverrai peut-être aujourd'hui et je t'instruirai de son départ, qui n'est pas aussi prochain que tu sembles le croire ; nous espérons te voir arriver d'un jour à l'autre. Si tu m'en croyais, tu ne parlerais point à Talma de ton *Pélage ;* c'est un homme qui se prévient, quelquefois sans raison, contre certains ouvrages ; il ne te serait d'aucune utilité pour la lecture des Français, et il vaut mieux se présenter à lui avec une tragédie reçue avec transport qu'avec une tragédie à recevoir : penses-y. Il était parvenu à me décourager entièrement de *Cléopâtre* et je la fis recevoir aux Français en son absence ; tu te souviens également de ce qui est arrivé à Pichald. Tout ceci doit rester entre nous...

Il est bien ridicule que tu éternises comme tu le fais cette tragé-

1. Lettre inédite.
2. Ce *Chant de guerre* était un fragment de son poème épique sur *Jeanne d'Arc.*
3. Jules de Rességuier.
4. Emile Deschamps.

die de *Pélage ?* Veux-tu en faire un second *Turnus ?* Si elle n'est pas terminée dans un mois je ne t'en parlerai plus.

Si tu as quelque chose à me dire pour me redonner un peu d'inspiration, ce sera ressusciter un mort.

SOUMET (1).

« Je ne t'en parlerai plus ! » Il aurait été bien en peine de tenir cet engagement, car, ayant conscience du talent dramatique de Guiraud, il s'était promis de le harceler tant qu'il n'aurait pas obtenu gain de cause, et il ne savait qu'inventer pour vaincre sa paresse.

Nous avons vu que Guiraud avait été couronné deux fois à l'Académie des Jeux-Floraux. Le plus heureux des deux fut certainement Soumet. Non seulement il fit l'éloge du poète-lauréat dans le premier journal de Toulouse, mais il mit en mouvement tous leurs amis de Paris, à commencer par Emile Deschamps, à qui il recommanda d'une manière toute spéciale de s'occuper des petits ouvrages de Guiraud à l'exclusion des siens. Or, pendant ce temps-là, Guiraud faisait le mort ou la sourde oreille.

Quel est cet ingrat silence ? lui écrivait Soumet... Tu n'as donc pas reçu *l'Ami du Roi* (2) ? Je t'en ai pourtant envoyé quatre exemplaires joints à trois exemplaires des Jeux-Floraux. C'est Jules (3) et moi qui avions fait ton article dans ce journal, et je pensais que tu me reconnaîtrais à la *muse israélite* (4) et à la manière dont je fais l'éloge de mes amis ; je ne peux pas imaginer ce qui t'a empêché de

1. Lettre inédite.

2. *Journal de Toulouse.*

3. Jules de Rességuier.

4. Pourquoi ? il y a là quelque chose qui m'échappe. J'ai eu la curiosité de consulter *l'Ami du Roi*, et voici ce que j'y ai trouvé concernant les couronnes de Guiraud, à la date du 7 mai 1819 :

« C'est un jeune poète de nos contrées, M. Alexandre Guiraud, déjà couronné pour une ode fraîche et si brillante de poésie, qui a acquitté la dette de la pitié, en prêtant à l'auguste exilée d'Hartwell des accents pleins de tristesse. »

Ici un fragment de l'ode suivi de ces réflexions : « Ces vers respirent une mélodie délicieuse, et en écoutant les plaintes de la fille de nos rois on croit entendre les regrets de la *muse israélite* lorsqu'elle soupirait en l'absence de la patrie et, loin du Jourdain, suspendait au saule du fleuve étranger une lyre toute baignée de larmes. »

m'en remercier. J'ai écrit pour toi à Paris. J'ai envoyé à notre ami Emile un exemplaire du recueil, en lui prescrivant de voir Latouche pour le *Journal des Débats*, Coffinières pour le *Journal de Paris* et les *Annales*, et Janin pour *Les Champenoises*. Je lui ai surtout recommandé qu'il ne s'avisât pas de faire l'éloge de mon chant de guerre de *Jeanne d'Arc*, et que c'était de tes seuls ouvrages qu'il fallait s'occuper.

Je recevrai par un très prochain courrier la réponse d'Emile, et je te la ferai parvenir.

Il m'a rendu compte de la représentation de *Jeanne d'Arc* (1), tragédie d'un écolier de sixième, il me promet très prochainement *les Elégies* d'André Chénier, dont Latouche est l'éditeur.

Nous avons reçu la caisse de vin que tu nous avais annoncée ; si papa n'avait pas été absent pour sa tournée, il se serait empressé de t'en remercier.

M. Ferrary, qui est ici avec son aimable famille, m'a lu hier un acte d'une comédie intitulée *L'Ancien et le nouveau régime.*

Soumet (2).

Cette lettre et les précédentes nous apprendraient que les relations de Soumet avec Emile Deschamps dataient d'assez loin, si nous ne le savions déjà par une pièce de vers fameuse où le second s'exprime ainsi sur le compte du premier :

Un jour (étais-je enfant !) j'appris, non sans terreur,
Qu'Alexandre Soumet lui-même, le poète
Dont les vers, au collège, avaient tourné ma tête,
Désertait son Toulouse, et, dans notre maison
Précisément venait passer une saison !
Tout mon corps de quinze ans, devant cette nouvelle,
Trembla, comme Psyché, quand l'amour se révèle ;
Et j'attendis muet, et dans le saint effroi
D'un vassal averti de l'approche du roi.
Mon front rougit ensemble et d'orgueil et de honte,
C'est que dès mon enfance et sans m'en rendre compte,
J'écoutais dans les airs un invisible chœur,
Et je souffrais d'un feu de poésie au cœur ;

1. *Jeanne d'Arc à Rouen*, tragédie en 5 actes de d'Avrigny, représentée le 4 mai 1819.

2. Lettre inédite.

C'est qu'une voix intime, oracle sans parole,
M'avait juré souvent que ma tête si folle,
Si rebelle à tout joug, se courberait plus tard
Devant la majesté du génie et de l'art.

« Tout mon corps de quinze ans ! » Cela nous reporterait à l'année 1806, puisque Emile Deschamps était né à Bourges le 20 février 1791. Mais sa rencontre avec Soumet était évidemment postérieure à cette date, Soumet n'ayant rien fait encore qui fût capable de lui tourner la tête au collège. Je vois d'ailleurs dans la même pièce que Soumet,

Dieu lui-même, jetait d'une voix énergique
Ses défis glorieux à la muse tragique !

Or, je ne sache pas qu'il se soit occupé de théâtre avant 1816 ou 1817. Il y a donc contradiction dans le récit d'Emile Deschamps. Mais il est certain que leur intimité était très grande à cette époque. Je trouve le nom d'Emile — tout court — dans des lettres de Soumet de 1817, et je lis dans une autre, écrite par le même à Guiraud, en 1818 : « Ni Latouche, ni Emile Deschamps ne se trouvent à Toulouse (1). Emile t'enverra un exemplaire de sa comédie (2) et je tâcherai de me procurer *Le Roi des Aulnes* (3) pour te le faire passer.

« Qui passe donc si tard à travers la vallée (4) ? »

*
* *

Après avoir été séparés pendant près de dix-huit mois — le temps que Soumet demeura à Toulouse — les deux amis se réunirent à Paris au commencement de 1820, et loin d'y perdre, Guiraud ne fit qu'y gagner, les absents avec Soumet n'ayant jamais tort. Soumet avait emporté avec lui le manus-

1. Il voulait parler de leurs ouvrages.
2. *Un Tour de faveur*, représenté le 23 novembre 1818.
3. Ballade de Gœthe, traduite en vers français par Henri de Latouche.
4. Lettre inédite.

crit de *Pélage* (1). Son premier soin fut de le faire recevoir à la Comédie-Française, et ce ne fut pas sa faute s'il eut, comme il le craignait, le sort de *Turnus*.

Il écrivait à Guiraud le 20 décembre 1820.

Auteuil.

... Tu auras vu par les journaux que Pichald n'est pas joué pour le bénéfice de Michot. J'ai tout de suite songé à *Pélage* et j'ai fait le voyage de Paris pour prendre des informations. Il paraît que plusieurs auteurs, et principalement Arnault, se sont plaints de voir passer une pièce reçue depuis si peu de temps au théâtre et ont engagé les comédiens à se dédire de la parole donnée à Pichald. Je n'ai jamais cru d'après ces nouvelles devoir faire aucune démarche pour toi ; je n'ai pas non plus beaucoup d'espérance pour moi-même D'un côté la paresse de Talma et de l'autre la pièce de Janin me tiennent en échec. Lorsque *Saül* sera terminé, je me déciderai, je crois,

1. Il lui écrivait à son sujet, quelques jours avant de partir pour Paris :

« Toulouse.

« J'aime qu'on s'exécute, mon cher ami, et qu'on s'arme d'une noble indignation contre ses parents, je ne savais que penser de ton silence, et j'étais à me demander si tu passais ton temps dans le boudoir de tes maîtresses ou parmi les rochers de ton héros. Enfin ta tragédie est terminée et mes remontrances avec elle ; ton sujet est superbe ; je le racontais hier à déjeuner à papa et à M. Perier, et tu ne saurais croire l'effet que produisait ce simple récit. Surtout la leçon du parricide, mais je racontais le cinquième acte comme je le comprends, et peut-être as-tu voulu en faire à ta tête. Enfin nous verrons, je suis bien loin, mon ami, de te prescrire les formes antiques dans le sujet de *Pélage*, et je ne te rappelais le théâtre que pour en revenir aux observations que je t'avais faites sur ton second acte qui m'a semblé manquer de lucidité. Je te prédis un très grand succès de cette pièce, et tu sais que je ne t'ai pas trompé quand tu m'as envoyé tes pièces de concours. Les *Champenoises* manquent depuis quelques numéros chez Franel, attendu qu'il est mort, ce qui a dû nécessairement mettre un peu moins d'activité dans sa correspondance avec Paris. Au reste, tu n'y trouverais rien qui intéressât ni ta curiosité ni ton amour-propre que tu ne connaisses déjà. Janin, en rendant compte de la séance. annonça pour un de ses prochains numéros deux pièces de vers remplis de charme, de M. Alexandre Guiraud, et elles ont paru successivement dans sa feuille. J'oubliais de te dire qu'en racontant ta tragédie j'ai été frappé de l'effet surprenant de ta première scène, ce genre de début est de la plus grande beauté. L'homme qui a poussé le plus loin le pathétique du dialogue, c'est Ducis, qu'en penses-tu ?

« S[OUMET] » (*a*).

a. Lettre inédite

à la présenter au Second-Théâtre. J'ai fait à *Oreste* (1) de grands changements. J'ai su par Emile que tu travaillais toujours aux *Macchabées.* Point de précipitation ; des vers simples et la plus grande pureté du style ; le vers de Pichald est toujours une ligne droite. Je te recommande également de donner tous tes soins à la dernière situation du cinquième acte. Tu sais que je te l'ai toujours signalée comme un écueil.

Ma vie est assez triste, mon ami ; l'hyver et la solitude d'Auteuil sont des muses sans inspiration ; mais la santé de mon père et toutes ses forces morales sont revenues, et cela me console du reste !

Tous nos amis te disent mille choses aimables. Je suis allé l'autre jour passer chez Emile, où je les ai rencontrés.

Je t'embrasse,
S[OUMET] (2).

De qui donc Soumet parlait-il en écrivant à Guiraud qu'il les avait *tous rencontrés* chez Emile ? — Il parlait d'abord de Victor Hugo, qui ne jurait que par lui, depuis surtout que lui, Soumet, collaborait au *Conservateur littéraire*, d'Alfred de Vigny, qui avait déjà publié le *Bal* et composé le *Somnambule*, de Jules Lefèvre, de Saint-Valry, de Latouche, voire de Sophie Gay, qui ne dédaignait pas de produire Delphine dans le salon d'Emile Deschamps.

Justement elle habitait alors, rue Neuve-Saint-Augustin, nº 12, à deux pas de l'hôtel de Richelieu, où descendaient Lamartine et Guiraud, quand ils venaient à Paris. Et nous allons voir par sa correspondance quel intérêt elle portait aux ouvrages dramatiques des deux Alexandre.

Elle écrivait à Guiraud le 17 février 1821 :

Vous devez bien penser, mon aimable poète, qu'il a fallu que je fusse tristement occupée, pour rester si longtemps sans me rappeler à votre souvenir, sans vous remercier de ce vin pétillant qui vous

1. C'était le premier titre que Soumet avait donné à sa tragédie de *Clytemnestre*.
2. Lettre inédite.

attend à Villiers (1). Mais, hélas ! bien loin de le boire en riant avec nos amis, nous avons revêtu des habits de deuils et la mort de ma belle-sœur (2) est venue changer en regrets tous les plaisirs que nous nous promettions cet hiver.

Entièrement consacrée aux soins qui précèdent et suivent un si triste événement, je n'ai pu me livrer à ceux qui me plaisent tant, et c'est pourquoi vous n'avez pas eu plus tôt ma réponse. Cette mort, quoique fort prévue, et presque désirée comme étant l'unique terme du supplice de la malade, ne m'a pas moins plongée dans de fort sombres méditations, mais je vous en fais grâce et ne veux vous parler que de ma nouvelle passion : vous avez droit à la confidence, car vous êtes un peu complice de mon exaltation. Tout cela ne vous apprend-il pas que j'ai vu, que j'ai causé avec Soumet, et que son auréole poétique a tellement enchanté mon imagination que je crois rêver en me rappelant ses paroles. Parlez-moi un peu de ses défauts, j'ai besoin de les savoir d'un ami, pour me garantir de la folie de le supposer parfait.

C'est mardi prochain qu'on lit au Comité sa *Clytemnestre* ; je suis invitée à l'entendre, et je m'en promets un grand plaisir. J'ai déjà disposé Talma à partager mon admiration pour l'ouvrage et je l'ai si bien vanté qu'il est loin de se douter que je n'en connais pas un vers. Ma confiance en ce genre ne me trompe jamais. L'auteur de *la Pauvre fille* ne peut manquer le rôle d'une mère. A propos de mère, celle des *Macchabées* est-elle achevée ?

Nous vous attendons le mois prochain avec toute cette famille infortunée. Venez au secours de ce pauvre Théâtre-Français qui menace ruine malgré les talents de MM. Viennet, Roger et Compagnie. Si l'ami Pichald se pressait davantage, il aurait déjà mis en fuite tous ces Mèdes avec son *Léonidas*, mais il marche trop lentement à la gloire ; venez le stimuler un peu et lui donner l'exemple du succès. On nous annonce pour après demain à l'Odéon un *Beaudoin* détestable et au Théâtre-Français une *Zénobie* dans le même goût. Le public en fera justice. Il vient d'être fort aimable pour la reprise de *Pomenars* (3) et sans la rivalité des acteurs entre eux on pouvait espérer captiver le bon public qui ne demande qu'à s'amuser. Mais c'est à qui

1. Villiers-sur-Orge, où elle avait une maison de campagne.

2. Marie Gay, mère d'Hortense Allart de Méritens. Voir notre livre sur Hortense, 1 vol. in-8°, librairie du *Mercure de France*, 1908.

3. Le *Marquis de Pomenars* avait été joué pour la première fois au Théâtre-Français le 18 décembre 1819.

s'ennuiera le plus. Ce siècle-ci n'offre d'union qu'entre les jeunes auteurs.

A revoir, mille et mille amitiés.

« SOPHIE GAY (1). »

Quelque temps après, Soumet écrivait à Guiraud :

[1821].

L'article de ta lettre, mon cher ami, dans laquelle tu nous annonces ta prochaine arrivée a été reçue avec une grande joie de tous nos amis et de Mlle Duchesnois, de Mme Ancelot et de Mme Gay, etc... Cette dernière aurait bien voulu t'avoir pour témoin du succès qu'elle doit obtenir dans son joli opéra du *Maître de la Chapelle*, dont Paër a fait la musique : je suis allé hier la voir, souffrant et découragé,

1. Lettre inédite communiquée par Mme la baronne de Croze. — Quelques jours auparavant, Guiraud écrivait à Mme Sophie Gay :

« Que je vous sais gré, Madame, d'attendre mon arrivée pour votre triomphe aux Français ! mais j'ai bien peur que le comité de la Comédie soit de moitié dans ce procédé charmant, et que je sois obligé de partager ma reconnaissance entre vous et lui. Ce pauvre comité qui retarde votre succès est le même qui a écouté froidement *Saül* et reçu par acclamation *Mathilde, Adraste et Faliero*. Je n'ose plus me fâcher maintenant de ce qu'il trouva dans le temps *Pélage* ressemblant à *Zaïre* et à *Louis XI*. Il m'a donné depuis bien plus de consolations qu'il ne m'en devait, par ses injustices quotidiennes. La dernière envers notre bon Alexandre est désolante pour tout ce qu'il y a d'un peu poétique à Paris. Que fera-t-il de son possédé, tant que Talma sera au théâtre ? Je vais bien me féliciter d'être à l'Odéon, et je voudrais bien, si Victor y entrait, que Pichald et Soumet s'y établissent aussi. Il paraît d'ailleurs que, de toutes façons, cette année, c'est le tour du faubourg Saint-Germain.

« Si je pouvais vous en vouloir un moment, je vous gronderais de m'avoir fait passer trop tard un billet de M. Bellisle qui était fort important.

« On nous parle tant ici de malades et de mourants qu'on a monté de nouveau mon esprit sur le ton élégiaque, malgré que le beau climat que j'habite soit aussi riant qu'au mois de juin, et n'ait pas eu un seul jour *mélancolique* depuis mon arrivée. Me permettez-vous d'adresser ma *Femme malade* à la muse élégiaque de Villiers ? Je lui avais promis une scène de Misaël, et je lui envoie une élégie que je ne lui avais pas promise. C'est ainsi que la chose s'est arrangée toute seule...

« Adieu, Madame, je vais écrire à mon directeur. Je martyriserai ce pauvre M. Genty jusqu'à ce qu'il mette ma *Martyre* en scène. J'arrange en attendant tout ce qui a besoin d'être retouché. Je veux livrer ma pièce aux sifflets le plus promptement possible. Heureusement que Mlle Georges est un peu taillée en Atlas et qu'elle sera de force à la soutenir (a). »

a. Lettre inédite communiquée par Mme Léonce Detroyat.

elle a entendu quelques scènes de *Saül* et te dire l'impression qu'elles ont produite sur elle est impossible ; c'est une sensitive poétique que cette femme-là ; elle m'ordonne de m'enfermer, de travailler, de faire jouer *Saül* à la place de *Clytemnestre* et j'y suis presque décidé. Nous avons beaucoup parlé de tes *Macchabées* ; nous ne concevons pas comment deux mois ont pu te suffire pour ce grand travail. Tu sais ce que je pense de ce divin sujet, mais nous serons difficiles sur l'exécution ; tu me dis que ton séjour à Paris sera court, mais ne penses-tu pas avoir besoin de corriger ta pièce ? Latouche est tout disposé à applaudir et à admirer, il rit beaucoup de l'effroi qu'il t'inspire et il rend à ton talent toute la justice qui lui est due. Je te plains sincèrement de toutes tes tracasseries d'affaires ; je crains que tu n'aies beaucoup perdu à tous ces arrangements, et la Muse ne console pas de tout. J'attends le mois de mai avec impatience, c'est l'époque où le sort de ma pièce sera fixé. Pour ce qui me concerne, je n'ai voulu faire depuis ton départ aucune démarche, un succès tragique décidera de tout. Une représentation ne peut pas être reculée plus loin que du vingt au vingt-cinq septembre

Adieu, mon cher ami, songe sérieusement à mon observation sur les *Macchabées* et arrange-toi pour pouvoir les corriger à ton arrivée à Paris ; j'ai été obligé de refaire ma *Clytemnestre* en entier.

Adieu !

Soumet (1).

Nous apprenons ainsi que *Clytemnestre* avait été reçue à correction. D'où le découragement de Soumet. Cependant, du moment qu'il s'était cru obligé de refaire cette pièce presque en entier, je ne conçois pas qu'il ait suivi le conseil de Sophie Gay et qu'il se soit mis en tête de faire jouer *Saül* à sa place. C'est surtout à la Comédie-Française qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois. Pour avoir méconnu la vérité de ce proverbe, Soumet ne fut pas plus heureux avec *Saül*.

Il écrivait à Guiraud, le 27 novembre 1821 (2) :

Quoique j'eusse appris, mon cher ami, que M. Genty (3) venait

1. Lettre inédite.

2. Les lettres qui précèdent étaient toutes adressées à « M. Alexandre Guiraud, négociant à Limoux. » Celle-ci était adressée à M. Guiraud (Alexandre), homme de lettres à Limoux.

3. Directeur de l'Odéon.

de t'écrire depuis peu de jours, je n'ai pas voulu laisser passer un plus long temps, sans m'informer positivement avec lui de tout ce qui concerne ta prochaine représentation. Tout semble annoncer qu'elle aura lieu avant celle de M. Bis (1), et on sollicite pour cela, du ministre, un tour de faveur. Mlle Georges est trop intéressée à jouer le rôle de Salomé pour ne pas employer dans cette circonstance tout son crédit, mais voici la difficulté qui s'élève. Joanny, dans le *Paria* de Lavigne, a été obligé d'apprendre un rôle de 750 vers, il en joue un presque aussi long dans la pièce de M. Bis, et si ta pièce est intercalée entre les deux tragédies, M. Genty craint, à ce qu'il m'a dit, que Joanny, malgré sa bonne volonté, ne puisse jouer ton rôle. Tu sais que Victor n'est plus au théâtre, et j'ai cru pouvoir déclarer à M. Genty que tu ne consentirais, à quelque prix que ce soit, à être joué s'il te fallait passer à la fois de Joanny et de Victor. Je l'ai prévenu de prendre ses mesures en conséquence.

Tu dois te souvenir que je t'ai souvent parlé de Victor, comme plus propre que Joanny lui-même à jouer tes *Macchabées*, mais c'est à toi seul à décider et tu ne dois pas perdre un moment pour faire connaître à M. Genty tes intentions positives. Sans la rivalité de Duchesnois et de Georges, je serais allé voir cette dernière (2).

1. M. Bis (Hippolyte) est l'auteur d'une tragédie d'*Attila* qui fut représentée au second Théâtre-Français, le 26 avril 1822.

2. Sur cette rivalité fameuse, nous avons une curieuse lettre (inédite) de Talma à son beau-frère Ducis :

« Dresde, le 3 juillet 1813.

« Mon ami, voilà vingt jours que je suis ici et je n'ai encore joué que deux fois, dans *Œdipe* et *Sémiramis* ; je joue demain pour la troisième dans *Andromaque*. Après la représentation d'*Œdipe* que l'Empereur a vue et dont il a été fort satisfait, il est parti pour Mayence. On l'attend ici aujourd'hui ou demain. La Comédie-Française n'a pas cessé son service pendant son absence et elle a joué pour S. M. le Roi de Saxe. Nous jouons au même théâtre que les Italiens et les Allemands, et la semaine est partagée entre eux et nous ; c'est ce qui fait que j'ai joué si peu. Tout le monde s'ennuye ici à mourir. Le séjour de cette ville est fort triste malgré la quantité de monde qui s'y trouve. La Comédie loge dans trois maisons différentes. Celle où je suis est la plus gaie, parce que Baptiste Cadet et Michot s'y trouvent logés et qu'ils disent et font des bêtises depuis le matin jusqu'au soir. Aussi suis-je un de ceux qui passent leur temps le moins désagréablement... Mlle Georges a été assez bien ici dans Jocaste et Sémiramis, mais elle a besoin de se tenir ferme pour avoir un succès complet à Paris, parce que le public attendra beaucoup d'elle. Je crois que Duchesnois a tort de s'effrayer. J'ai trouvé Georges fort raisonnable en ce qui est relatif à l'arrangement qui peut avoir lieu entre elles et je crois que sans se nuire elles peuvent toutes deux tenir leur place. Duchesnois

Voici une lettre de M. Bellisle relative à l'affaire dont tu me parlais dans ta dernière lettre.

M[me] Gay toujours charmante, mais un peu préoccupée de son prochain succès, l'avait égarée, et c'est la cause du retard.

Quant à moi, mon cher ami, j'ai été abreuvé de tous les dégoûts imaginables. Après un mois de guerre ouverte avec la Comédie-Française, un arrangement avait été conclu à nos dépens et l'on avait décidé que l'on jouerait *Sylla* (1) au 15 décembre, *Régulus* (2), au 15 janvier et *Saül* au 15 février. Le ministre avait demandé un rapport sur ma réclamation, et M. de la Ferté avait engagé sa parole à faire maintenir cette dernière décision. J'ai en conséquence lu *Saül* avant-hier au Comité rassemblé. Le second acte venait de finir au milieu de toutes les approbations, lorsque Talma, qui avait paru dormir jusque à ce moment, s'est levé, pour déclarer qu'il ne jouerait jamais un pareil rôle, et tout le reste de la pièce jusqu'au 5e acte a été écouté avec une défaveur désolante. Le 5e acte l'a relevée et elle a été reçue à l'unanimité, mais je suis décidé à la retirer et à faire jouer *Clytemnestre*. Talma est indigné qu'on y parle du Mont Gibbot.

Je t'embrasse ainsi que Victor qui est près de moi.

S [OUMET] (3).

Sakland a été joué sans réussir ni tomber, aucun mélodrame du boulevard ne nous a paru aussi misérable.

a des avantages que ne pourront effacer ceux que Georges peut avoir et je trouve que celle-ci ne peut lui faire aucun tort, surtout si les journaux veulent bien ne pas s'en mêler ; il faut que Duchesnois attende avec calme la fin de tout cela. On dit ici qu'elle veut donner sa démission, si elle a tort. Et quoique Georges soit rentrée dans la place qu'elle occupait avant son départ pour la Russie, je crois cependant qu'il peut y avoir des moyens de conciliation entre elles et qu'on pourra modérer cette faveur qui lui a été faite. Si tu la vois, tâche de la calmer là-dessus et qu'elle attende mon retour. Je tâcherai de me mêler de cette affaire conjointement avec Bernard pour les arranger à l'amiable et empêcher que le public et les journaux ne se mettent de la partie — ce qui serait pour toutes deux la chose la plus fâcheuse du monde. Adieu, mon ami, je t'embrasse de cœur. Baise bien fort Euphrosine et dis-lui que je l'aime bien.

« A toi,
« TALMA (*a*). »

1. Tragédie de M. Jouy, représentée le 27 décembre 1821.
2. Tragédie de Lucien Arnault représentée le 5 juin 1822.
3. Lettre inédite.
a. Lettre inédite communiquée par M[me] Léonce Détroyat.

Décidément Talma n'aimait pas le rôle de Saül, quoique Lamartine le soupçonnât d'être « fataliste comme Saül et lui » (1). — Deux ans auparavant, le futur auteur des *Méditations poétiques*, tout en travaillant ainsi que Soumet à un poème épique, avait eu l'idée, lui aussi, de faire une tragédie de *Saül* — ce qui laisserait supposer qu'à de certains moments certains sujets d'imagination, comme certaines maladies, sont dans l'air — et il avait fait tout exprès le voyage de Mâcon à Paris pour lire son ouvrage à Talma. Mais le grand tragédien, après avoir été « dans l'enthousiasme des vers, du style, des beaux effets produits par la façon dont la pièce était conçue », après avoir reconnu qu'il y avait « une tragédie là-dedans » et répété vingt fois que « c'étaient les plus beaux vers qu'on lui eût lus, que *Saül* était fort au-dessus du *Moïse* de Chateaubriand », Talma avait déclaré à Lamartine que sa pièce « n'était pas jouable aux *Français* (2) ».

Il y aurait une intéressante étude à faire sur le *Saül* de Lamartine comparé à celui d'Alfieri et à celui de Soumet, mais elle donnerait lieu à des développements dont la longueur dépasserait le cadre de ce chapitre. Disons seulement que Talma, tout prévenu qu'il était contre le sujet de *Saül*, avait été à bon droit choqué du nombre et de l'importance des scènes lyriques de cet ouvrage. Lamartine avait beau lui répondre que c'était « le plus beau », je doute que l'opinion publique lui eût donné raison, en 1820. Certes, il voyait juste, quand il écrivait à son ami de Virieu : « Une tragédie maintenant doit être une idée forte en action, et neuve s'il se peut, et les ressorts doivent être plus serrés, plus forts, plus pittoresques. Il faut du Shakespeare écrit par Racine, comme tu dis, ou bien il ne faut rien du tout (3). » Mais jusqu'à la représentation d'*Othello*, traduit par Vigny, on se contentait au théâtre du Shakespeare écrit par Ducis, et nous avons vu que, pour Soumet lui-même, Ducis était « l'homme qui avait avait poussé le plus loin le pathétique du dialogue ».

. Correspondance de Lamartine, t. I, p. 338.
2. Correspondance de Lamartine, t. I, p. 344.
3. Correspondance de Lamartine, t. I, p. 319.

Soumet n'avait aucune audace. Avec son tempérament dramatique et la langue ferme qu'il parlait, il aurait pu s'il l'avait voulu, rien qu'en s'inspirant de la poétique d'André Chénier, inaugurer au théâtre le vers romantique dont l'enjambement et la césure inégale conviennent si bien à la scène. Il se borna à cultiver la rime riche dont elle n'a que faire. S'il faut en croire le récit du *Victor Hugo raconté* (1), Soumet avait fait ce vers dans sa *Clytemnestre* :

Quelle hospitalité funeste je te rends !

Et il hésitait à le laisser dire.

— Pourquoi ? lui demandait Victor Hugo.

— N'êtes-vous pas effrayé, répondait Soumet, de cette épithète qui enjambe l'hémistiche ?

— Ah ! bien, dit Victor Hugo, je leur ferai faire d'autres enjambées (2).

Soumet s'en alla un peu rassuré, mais bientôt sa terreur lui revint et il fit dire à Talma :

Quelle hospitalité, Pylade, je te rends !

Et voilà pourquoi le vers de Soumet, malgré certaines velléités romantiques, reste bel et bien classique, et pourquoi, par une sorte d'anachronisme à rebours, il se rapproche beaucoup moins de celui de Victor Hugo, seconde manière, que de celui de Leconte de Lisle, dont il a à la fois la beauté plastique et la froideur marmoréenne.

Après avoir vu jouer la *Marie Stuart* de Lebrun, Soumet écrivait à Guiraud :

Cette tragédie manque entièrement de grandeur. Je pense que c'est une bonne fortune de trouver pour une tragédie un sujet qui au besoin fournirait un poème épique, on a du moins de quoi s'étendre, et il est à remarquer que la plupart des sujets antiques, tels que *Promé-*

1. T. II, p. 444.

2. J'ai peine à croire qu'en 1821 ou 1822, Victor Hugo ait tenu ce langage à Soumet, car ce n'est guère qu'en 1827 qu'il fit faire de réelles enjambées à son vers.

thée, *les Perses*, etc., etc., et même *Athalie*, ont un aspect épique qui manque à nos sujets modernes. *Les Macchabées* sont dans ce genre. Tu me dis que les réflexions philosophiques t'ont ressaisi ; je ne crois pas qu'il existe d'autre philosophie pour notre vieille Europe que la religion chrétienne. M. de Lamartine est un géant et vous êtes des polissons littéraires de l'avoir méconnu. Lebrun n'a pas osé se servir toujours de l'expression de l'original ; dans sa tragédie il a paraphrasé ces quatre vers si touchants :

Anna, prends ce mouchoir, gage de ma tendresse,
Je l'ai brodé pour toi dans mes jours de tristesse,
C'est le présent de mort, le présent des adieux !
Tes mains sur l'échafaud en couvriront mes yeux.

Je me suis rappelé ces anciens vers de mon imitation en voyant la sienne ; peut-être faudrait-il « prends ce tissu », mais mouchoir est bien plus triste (1).

Il aurait pu ajouter que c'était le mot propre. Mais en ce temps-là on avait une prédilection marquée pour la périphrase, et, tout géant qu'il était aux yeux de Soumet, Lamartine reculait le premier devant le mot propre, quand il exprimait un objet tant soit peu vulgaire. C'est Vigny qui eut l'honneur de l'introduire au théâtre dans sa traduction d'*Othello*.

Cependant Guiraud était venu à Paris surveiller les répétitions de ses *Macchabées* qui, de la Comédie-Française, étaient passés en même temps que *Saül* au théâtre de l'Odéon (2).

1. Lettre inédite du 5 juillet 1820.

2. Guiraud ne s'était pas contenté de soumettre sa tragédie à Soumet, il en avait également communiqué le manuscrit à Victor Hugo, comme en témoigne la lettre suivante que lui adressait le poète des *Odes et Ballades*, sous la date du 1er octobre 1821 :

« Emile [Deschamps] m'écrivait hier, mon cher Guiraud, que votre tragédie *ne ferait jamais le supplice que des envieux*. Je me range non parmi les envieux, mais parmi les jaloux d'un si beau talent. Je ne saurais vous dire combien de plaisir m'a fait éprouver votre *Martyre*.

« Je vous renvoie à regret ce bel ouvrage ; je voudrais le revoir pour le relire ; j'y découvrirais sans doute encore de nouvelles beautés. Cependant, je ne crois pas en vérité que ce soit possible. Adieu. Gaspard de Pons, qui vous a lu et admiré avec moi, désire vous en dire quelques mots et je le garde pour la bonne bouche ; il achèvera ce billet.

« Bon voyage. Ennuyez-vous bien là-bas pour revenir bien vite et n'oubliez pas

Parlez-moi donc un peu de vos répétitions, cher poète, et de celles de notre ami, lui écrivait Sophie Gay, de Villiers-sur-Orge. Parce que je suis souffrante, triste et retirée du monde, ce n'est pas une raison pour m'oublier et vous devez bien quelque souvenir à ma bonne affection. J'espérais que ce beau temps vous donnerait un peu l'envie de *campagner* et que vous viendriez nous dire de ces vers que nous aimons tant à écouter entre le bois et la prairie; mais les plaisirs vous captivent ailleurs et vous vous en régalez en attendant la gloire. C'est fort bien fait, mais ne me laissez pas ignorer le sort de vos intérêts dramatiques. On m'a dit que vous pensiez à retourner en Languedoc très incessamment. Je médite aussi un prochain voyage à Perpignan et je serais ravie de vous retrouver dans ces belles contrées. Talma est-il enfin après Oreste? Il disait encore l'autre jour des choses pitoyables chez M. X... sur *Saül*. Il est si enragé contre les beaux vers d'Alexandre que j'ai peur de n'en jamais entendre sortir de sa bouche.

Que faites-vous de l'ange Victor (1) et de ce charmant poète de l'adultère (2) ? Tous deux m'avaient promis une visite champêtre, mais je le vois, l'un est trop occupé dans le ciel et l'autre sur la terre pour se déranger en notre faveur. Vous qui n'avez pas moins à faire partout par là, donnez-nous quelques moments, ce sera la plus douce récompense de notre bonne amitié pour vous.

Sophie Gay.

Mille tendres injures à ce monstre d'Alexandre (3).

votre ami de la rue Mézières, n° 10, qui attend une lettre de vous huit jours après votre départ.

« Victor.

« *Ma mère, vous pleurez !* » Parbleu, je le crois bien. Moi, l'admirateur né et le chantre obligé de tous les crimes, si le respect humain ne m'avait retenu, j'aurais pleuré comme un honnête homme et comme un faiseur de romances. Mais il n'y a point de considération sur la terre qui puisse m'empêcher d'admirer vos spartiates juifs et de témoigner hautement mon respect pour eux et mon amitié pour l'auteur.

« *Au corps de garde du Guichet de l'Echelle.*

« G. de Pons.

« Victor et moi, nous avons marqué nos corrections très peu nombreuses avec des chevrons. »

(*Lettre inédite*)

1. Victor Hugo.
2. Alfred de Vigny. Allusion à son poème de *la Femme adultère*.
3. Lettre inédite du 30 avril 1822.

Les Macchabées furent représentés le 14 juin 1822. Dès le lendemain Guiraud recevait cette lettre de Sophie :

Samedi, juin 1822.

Le martyre est fini, vous avez la palme et vous triomphez en dépit de Joanni qui a pensé être le vrai bourreau de vos *Macchabées* (1). J'ai été vous chercher chez M[lle] Georges ou j'espérais qu'une mutuelle reconnaissance vous attirerait et où quelques bons avis vous attendaient ; mais vous étiez livré à ceux de nos amis ; j'aurais voulu joindre mes félicitations aux leurs, mais leur jalouse amitié ne me l'a pas permis. Soyez moins méchant qu'eux et dites-moi où et chez qui je pourrais vous rencontrer dans cette matinée.

Je suis chargée de vous présenter un fort bon et solide libraire pour l'acquisition de votre manuscrit. Ne terminez pas avec d'autres avant de l'avoir vu (2). Je sais que vous devez être fort occupé ; vous avez des coupures indispensables à faire pour amener plus vite des scènes admirables où les plus beaux vers se disputent nos larmes. Aussi je ne veux pas vous troubler, mais si ce travail vous retient chez vous ce matin ou chez Ancelot, faites-le-moi dire ; j'irai vous déranger un seul moment et je prendrai ensuite la route de mes champs pour aller y méditer à loisir sur le plaisir que me cause votre succès. Celui de *Clytemnestre* pourra seul m'en causer autant. Jugez d'après cela de ma tendre amitié.

Sophie Gay

Delphine veut que je vous parle de son ravissement, de son admiration. Quand vous aurez assuré votre premier triomphe par une ou deux représentations, vous devriez bien venir vous faire couronner par notre parterre de Villiers.

1. Au 4e acte, au moment où Ephraïm, torturé, est apporté sur la scène, cette situation, l'une des plus belles de la pièce, manqua tout à fait son effet par la faute de Joanny, Guiraud avait demandé qu'il entrât soutenu sur les épaules de deux gardes ; il voulut être apporté ; alors on lui offrit le brancard qui porte les héros en beau brancard tout couvert de drapeaux, qui ne convenait nullement à un héros, de sanctuaire sortant des mains du bourreau. Guiraud repoussa les drapeaux, mais qu'arriva-t-il ? C'est que, les drapeaux ôtés, il ne resta plus qu'une civière, et quand le grand-prêtre parut ainsi porté, pâle et défait, une voix du parterre cria : A l'hôpital ! C'en était assez, dit Guiraud, pour déranger toute l'émotion. — Cf. la Préface des *Œuvres complètes* de Guiraud.

2. Il s'agissait d'Ambroise Tardieu, qui publia, en effet, la brochure des *Macchabées* et devint l'année suivante l'éditeur de la *Muse française*.

Faites mon compliment à Soumet de son bonheur. J'ai bien pensé à lui pendant les applaudissements (1).

Le mot de la fin de cette lettre fait grand honneur à Soumet et suffirait à son éloge. Mais ce n'était pas sans raison qu'il était heureux du succès des *Macchabées*, car il y avait contribué pour une bonne part, d'abord en mettant la pièce au point, ensuite en la faisant recevoir à l'Odéon, enfin en la faisant répéter, en l'absence de Guiraud, avec tout le zèle dont il était capable. Et cela pendant que lui-même était aux prises pour *Clytemnestre* avec le comité du Théâtre-Français.

Au mois d'août suivant, Guiraud ayant reçu (2) du roi une pension, Soumet lui écrivit aussitôt :

Passy, jeudi.

Nous te félicitons tous et moi en particulier, à cause de ta mère, de la faveur que tu viens d'obtenir du Roi, mon cher ami. Nous étions tous réunis chez Emile, lorsque cette nouvelle nous fut annoncée, et ce ne fut qu'un même sentiment. Emile se plaint de ton silence, et Pichald se plaint de n'avoir obtenu que le second accessit à l'Académie (3). C'est un jugement stupide, et la pièce couronnée est misérable. Les quatre vers que je t'avais envoyés te paraissant mauvais seront changés dans l'impression, et je m'empresse de t'apprendre qu'ils sont de moi. Je passe maintenant à mes affaires.

Clytemnestre n'est point joué. Le rôle a été enlevé définitivement à Mlle Duchesnois (3) et depuis cette époque, c'est-à-dire depuis un mois, il m'a été impossible d'obtenir une seule répétition. La pension

1. Lettre inédite. — Quelques jours après, Sophie Gay écrivait encore à Guiraud : « *Les Macchabées* sont partout, excepté chez moi: Jugez de ma fureur. Je viens tout exprès à Paris pour les chercher. Envoyez-les ou plutôt apportez-les-moi, sinon je fais cabale à la reprise. — Que faites-vous de *Clytemnestre* et de son père ? — Mille injures bien tendres. » (Lettre inédite du 10 juillet 1822.)

2. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1824, Guiraud reçut le titre de baron le 17 mars 1827.

3. Le sujet de ce concours de poésie était *le Dévouement des Médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone*. — Le premier prix fut donné à M. Alletz, et le 1er accessit à M. Chauvet. Delphine Gay eut une mention particulière.

3. Il avait été confié à Mme Paradol, mais pour une cause ou pour une autre, il fut repris par Mlle Duchesnois.

de la maison du Roi est dans le même carton que celle de l'intérieur et on m'assure qu'on n'attend qu'un de mes ouvrages pour m'en expédier le brevet ; comme il y a urgence et que j'ignore à quelle époque Talma et Mme Paradol me joueront, j'ai accepté le tour de faveur que M. de Lauriston m'a fait offrir. Brifaut s'est empressé de me faire savoir qu'il me cédait son tour et qu'il n'aurait pas attendu l'ordre du ministre pour me laisser prendre sa place. J'ai donc écrit à Mlle Georges que *Les Macchabées* ne seraient repris qu'en novembre et je lui ai envoyé le rôle de la Pythonisse en lui disant que tu lui écrirais toi-même pour l'assurer que tu consentais à cet arrangement. J'ai fait beaucoup de changements à ma pièce. La péripétie se fait au troisième acte par la Pythonisse qui ouvre la pièce au premier. L'ouvrage lu au comité de l'Odéon n'a pas produit l'effet des *Macchabées*, il s'en faut de beaucoup, et la Pythonisse faisait faire à Andrieux de terribles grimaces. Comme Mlle Georges peut apprendre son rôle pendant son absence, et que ce rôle n'a pas besoin d'être répété, étant presque tout en dehors de la pièce, nous allons commencer sans elle les répétitions, et l'ouvrage peut être joué à la fin de septembre ; s'il tombe, *Les Macchabées* seront repris de suite, et, s'il a du succès, tu régleras toi-même le nombre des représentations. Le succès littéraire des *Macchabées* a été parfait, et rien ne peut justifier tes craintes. Lorsque je t'ai conseillé de porter cet ouvrage à l'Odéon, je savais qu'il serait joué avant *Saül*, mais la différence des caractères est si grande que je ne crois pas qu'ils puissent se nuire mutuellement.

Je t'embrasse.

SOUMET (1).

Le bon Soumet avait tout prévu — tout, sauf ce qui devait arriver.

Il écrivit de Passy à Guiraud, le 21 octobre 1822.

J'éprouve la plus vive contrariété, mon cher ami ; tu sais toutes les précautions que j'avais prises pour m'assurer que *Saül* serait joué au moins neuf ou dix fois avant la reprise des *Macchabées*.

C'était une des conditions expresses de mon arrangement avec Genty et je n'avais consenti à enlever ma pièce des Français qu'après m'être assuré de son consentement. Nous avions déjà fait plus de quinze répétitions de *Saül*, Mlle Georges m'avait écrit qu'elle ne retar-

1. Lettre inédite.

derait pas d'un seul jour la représentation de mon ouvrage, et elle ne m'avait pas dit un seul mot de son intention de rejouer *Les Macchabées* avant ma première représentation. Ce n'est qu'avant-hier que j'ai appris que ta pièce était au répertoire pour demain mercredi et qu'elle devait être jouée jusqu'à la première représentation de *Saül*, reculée jusqu'au cinq du mois prochain.

C'est le ministre lui-même qui a arrangé la chose de cette manière à la sollicitation de M[lle] Georges, et j'en éprouve un regret mortel, car je crains que le pathétique extrême de tes deux derniers actes ne nuise à ma première représentation. On répète *Les Macchabées* aujourd'hui à midi, tu penses bien sans que je te le dise que je donnerai tous mes soins à cette répétition et à la reprise ; nous sommes convenus hier avec M[lle] Georges que l'on jouerait le quatrième acte à la lueur d'une lampe comme tu l'as indiqué, et je crois que nous retrancherons quatre vers des imprécations de la fin. Je cesse de t'écrire pour me rendre à ta répétition. Si je pouvais obtenir de M[lle] Georges de supprimer la cadence traînante de la plupart de ses finales, ce serait un grand triomphe pour elle et pour l'effet général de son rôle. Elle est entrée hier par *Sémiramis*. La recette s'est élevée à 2.500 francs, ce qui est énorme.

L'administration était réduite aux derniers abus, on me refuse la barbe de Saül et d'Achimelech, et je suis obligé de les faire à mes frais (1). Adieu, bien cher ami, j'attends le plus grand effet de la reprise de demain ; j'aurais bien voulu qu'elle fût retardée de quelques jours et je suis persuadé que ce retard aurait été avantageux à mes intérêts, aux tiens et à ceux du théâtre, mais il m'a été impossible de me faire entendre.

SOUMET (2).

Enfin, malgré tous ses déboires, Soumet eut, lui aussi, sa

1. Dans une lettre du 30 juin 1882 adressée par Guiraud au roi, nous voyons qu'on avait remis à l'auteur des *Macchabées*, de la part de l'administration, une note d'excédent de billets donnés aux deux premières représentations qui, déduction faite de plusieurs erreurs, devait s'élever encore à mille francs. Cela faisait supposer qu'il avait distribué à chacune de ces deux représentations cent cinquante billets de plus qu'il n'en avait le droit. « Cent cinquante billets distribués sur une salle si vaste, disait Guiraud, qu'est-ce que cela, quand, à la Comédie Française, on en distribue chaque jour plus de huit cents pour le *Régulus* d'Arnault ? » (Cf. *Charles Baudelaire et Alfred de Vigny, candidats à l'Académie*, étude par Et. Charavay 1879.)

2. Lettre inédite.

soirée glorieuse. Que dis-je ? il en eut deux, à quarante-huit heures d'intervalle. Après avoir été aux nues avec *Clytemnestre* le 7 novembre 1882, sur la scène de la Comédie-Française, il remporta, le 9 novembre, à l'Odéon, une victoire moindre, mais belle encore, avec *Saül*, et comme Guiraud n'avait pu assister ni à l'une ni à l'autre de ces représentations, voici en quels termes il lui en rendit compte :

Je viens de passer, mon bien cher ami, par toutes les horreurs et les fatigues du triomphe dramatique ; le succès de *Clytemnestre* a été complet et celui de *Saül* contesté ; mais la pièce, grâce, je crois, aux coupures que nos amis y ont faites (1), s'est relevée hier et a marché au milieu des applaudissements. Mais la recette a été mince et *Saül* va éprouver le sort de ta reprise : je ne compte que sur quatre représentations.

M[lle] Georges a déclaré avoir le rôle en horreur ; je ne puis rien te dire de l'effet de mes deux ouvrages. Je n'ai eu le courage d'en voir aucun. On dit que Talma n'a jamais été aussi beau que dans Oreste, j'espère le voir ce soir, je n'ai que le temps de t'embrasser et de te répéter que la reprise de tes *Macchabées* a obtenu un très beau succès littéraire et que ta pièce restera au théâtre ; elle n'a été quittée que par un caprice et parce qu'elle ne faisait pas d'argent. Il va en être ainsi de *Saül*.

« L'Odéon est un tombeau où nous nous sommes engloutis.

SOUMET (2).

Pas si tombeau que cela, vraiment ! la preuve en est que des deux tragédies de Soumet, c'est encore *Saül* qui, malgré

1. Lui-même y fit plus tard d'assez nombreux changements, si l'on s'en rapporte à la note suivante, que je relève dans la *Pandore* du 17 août 1823 :

« Plus de six mois se sont écoulés entre la *huitième* et la *neuvième représentation* de cette tragédie. M. Soumet a profité du semestre accordé au roi Saül pour remettre son ouvrage sur le métier. Il a supprimé, ajouté, corrigé ; malheureusement, presque tout son travail s'est borné à des transpositions. La pythonisse d'Endor n'a plus qu'une scène au 4e acte : mais beaucoup de ses prophéties ont passé dans la bouche d'Achimelech, vieillard de quatre-vingt-dix ans, qui se mêle aussi de sorcellerie, et qui voit, quoiqu'il soit aveugle, tout ce qui passe pendant la bataille que Saül livre, dans les coulisses, aux redoutables Philistins. »

2. Lettre inédite.

le petit nombre de ses représentations (1), occupa le plus longtemps la critique, et que Soumet, pour nous, sinon pour ses contemporains, est resté l'auteur de *Saül* bien plus que de *Clytemnestre*.

Attaqué assez violemment par la plupart des journaux (2). cette pièce eut l'honneur d'être défendue avec beaucoup d'éloquence par Victor Hugo dans le *Moniteur* du 26 novembre, et le bruit fait autour d'elle entraîna la jeune poésie dans le sillage de son auteur. A partir de ce jour, Guiraud, qui l'avait distancé, prit rang parmi ses disciples. Il fut pour tous le maître incontesté, « notre grand Alexandre », Victor Hugo lui dédia *Le Poète dans les révolutions ;* Alfred de Vigny, *Le Somnambule ;* Guiraud *Le Poète* de ses *Poèmes élégiaques ;* Jules de Rességuier, une très belle épître en tête de ses

1. *Saül* eut huit représentations consécutives en 1822 et fut repris au mois d'août 1823.

2. Naturellement tous les classiques furent contre Soumet. On jugera de leurs griefs par ceux qui sont contenus dans cette lettre d'Andrieux à Guiraud.

« Paris, 18 novembre.

« Je vous remercie, mon cher et aimable compatriote, de m'avoir donné de vos nouvelles ; la veille même du jour où j'ai reçu votre lettre je parlais de vous avec mes enfants et leur disais que j'avais envie de vous écrire ; votre épître m'est parvenue au moment où je rentrais chez moi de la première représentation de *Saül* qui a eu un beau et grand succès. Il y a du talent de poésie ; mais le poète ne ménage pas assez notre langue, dont le génie est la clarté, la justesse, la propriété des expressions ; si les hommes de talent, comme M. Soumet, donnent le mauvais exemple, ils ne seront que trop imités ; les vers *à effet* sont faciles à faire, car on se jette dans le vague et dans la bouffissure ; il faudrait tâcher d'écrire en français et non pas en anglais ou en allemand ; Voltaire a écrit quelque part : « On fait de l'Ossian quand on veut et du Virgile quand on peut. » — Racine est un grand poète assurément, mais il est toujours intelligible, toujours vrai ; tout ce qu'il dit vient du cœur et arrive au cœur ; c'est dans le cœur et non pas dans la tête qu'on trouve le touchant, le pathétique et l'harmonieux.

« Je suis vraiment affligé quand je vois qu'un jeune homme qui pouvait faire bien et très bien se jette dans une fausse route où il en entraîne d'autres après lui, précisément parce qu'il a de très belles parties. La langue latine était plus hardie que la nôtre, et pourtant Cicéron dit que les métaphores doivent être modestes et surtout jamais forcées... »

(*Lettre inédite.*)

Tableaux poétiques, dans laquelle il lui disait, comme s'il avait eu le pressentiment du four noir de sa future *Divine Epopée*:

> Reste, reste fidèle à ton premier autel,
> C'est assez d'un laurier, lorsqu'il est immortel.

Ancelot, l'auteur de *Louis IX*, mêlant sa louange à celle de ses jeunes confrères adressa à l'auteur de *Saül* une autre épître d'où j'extrais ces vers :

> Toi, marche vers le but où t'appelle la gloire !
> Respecté de l'envie, aimé de tes rivaux,
> A tes anciens lauriers joins des lauriers nouveaux,
> Fais retentir encor les échos du théâtre ;
> *Saül* et *Clytemmestre* attendent *Cléopâtre*.
> Que nos grands souvenirs revivent dans tes chants,
> Guide au sein des combats cette fille des champs
> Dont l'audace a brisé l'orgueil de l'Angleterre,
> Qui sauva sa patrie et qu'outragea Voltaire.
> Digne de la chanter, viens venger son affront
> Et la palme d'Homère est promise à ton front.
> Fais soupirer encor la plaintive élégie ;
> D'un style noble et pur admirant la magie
> La France attend tes vers ; et ton siècle enchanté
> Les lègue avec orgueil à la postérité (1).

Bref, à l'aube de l'année 1823, Alexandre Soumet trônait comme un demi-dieu sur les hauteurs du Parnasse, et la *Muse française* ne fit qu'accroître son prestige.

Léon Séché

(*A suivre.*)

1. Cette épître, datée de Châtillon-sur-Seine, le 14 août 1823, fut publiée dans le numéro de septembre de la *Muse française*.

Pèlerinage à Mâcon, Milly et Saint-Point

(*suite*)

Le lendemain, j'arrivai dans ce village, vers neuf heures du matin, par le courrier qui y conduit de Sainte-Cécile-la-Valouze, et tout de suite je montai au château.

Ayant pris le chemin le plus court, bientôt j'apercevais brusquement à un tournant le tombeau de Lamartine qui s'ouvrait comme un antre dans la verdure du parc sur le cimetière. Je pénétrai, dans ce dernier, et grimpai sur le rebord de pierre du tombeau, en dehors de la grille.

C'est un caveau dont l'ouverture en forme ogivale porte écrit en lettres noires gothiques sur son cintre le passage suivant de l'Ecriture : *Speravit anima mea.*

Dans le fond est un autel sur lequel est posé le buste de Lamartine et aux pieds duquel est couchée la statue de sa femme morte.

Sur le devant je relève les inscriptions suivantes :

ICI REPOSENT

Alix de Lamartine, née des Roys, 1770-1829	Marianne de Lamartine, née Birch, 1789-1863
—	—
Julia de Lamartine, 1822-1832	Alphonse de Lamartine, 1790-1869
—	—
Cordelia Birch, 1764-1835	Valentine de Cessiat de Lamartine, 1821-1894

De profundis

Il est plus doux de s'associer aux deuils des grands hommes qu'à leurs gloires. Leurs douleurs sont à ceux qui les aiment, leurs gloires appartiennent à tous.

Enfin, l'intérieur du caveau est tapissé de couronnes mortuaires.

Je redescends et parcours le cimetière, abandonné aujourd'hui et tout rempli de hautes herbes, puis j'entre dans la vieille église au clocher de « pierres grises » entre lesquelles poussent des touffes de pariétaires, même jusque sur le toit, et dont l'humble cloche a inspiré une si belle poésie à Lamartine. Il en a fait refaire le portail en forme *ogivale* pour s'harmoniser avec son caveau qui est tout près. L'intérieur est nouvellement réparé, et le curé me montre le banc fermé du poète, simple comme tout ce qu'il aima et adossé contre un pilier, à gauche, auprès du chœur, puis deux grands tableaux de sa femme et une très belle chasuble noire faite avec une de ses robes de soie...

Il n'a pas l'air d'avoir grande confiance dans la foi de Lamartine, qui était plutôt religieux que croyant. « Il se tenait debout tout le temps de l'office, ne se mettait jamais à genoux et inclinait seulement un peu la tête à l'Elévation, me dit-il. D'ailleurs, voyez son inscription sur son tombeau, ajoute-t-il : *mon âme a espéré*, en quoi ? On ne sait pas ! C'est vague, comme tout ce qu'il a écrit. »

Là-dessus, nous sortons de l'église, je le remercie de son obligeance et j'entre dans le parc par la petite porte communiquant avec le cimetière. Alors le château m'apparaît. Je ne le décrirai pas, Lamartine l'a assez fait et bien mieux que je ne saurais le faire.

J'aperçois le chef-jardinier ou régisseur en train d'arranger des fleurs sous les grands arbres devant le château, et je l'aborde en lui disant le but de ma visite. Tout de suite, il se met à ma disposition pour me donner les renseignements qu'il possède et appelle sa femme pour me faire visiter la chambre à coucher et le cabinet de travail de Lamartine, les deux seules choses qui soient restées intactes après la mort de Mme Valentine de Lamartine, nièce du poète, survenue en 1894, car en vain M. de Montherot, propriétaire actuel du château, offrit aux héritières de leur acheter le tout en bloc pour le conserver par égard pour la mémoire de leur grand-oncle, elles préférèrent faire une vente, ce qui, entre paren-

thèse, ne leur réussit pas. C'est ainsi que partit, on ne put me dire où, une sorte de voile ou fichu de cotonnade ayant appartenu à Graziella et que conservait pieusement Lamartine avec quantité d'autres souvenirs, lettres, médailles, etc., dans un petit placard secret (1).

Bientôt je monte une tourelle et j'arrive aux deux pièces en question. Je ne les décrirai pas non plus, pour la même raison que ci-dessus. Seulement je dirai qu'elles sont on ne peut plus simples, meublées surtout de souvenirs de famille, les tapis de la première ayant été faits par les sœurs de Lamartine et son lit étant incrusté de petits médaillons de porcelaine peints par sa femme.

Tout y est, jusqu'au bois dans la cheminée, comme quand il l'a quittée, sur une table devant un fauteuil ses tablettes, son encrier, une coupe dans laquelle il a vidé de menus objets de sa poche, et sur une autre plus petite le *Crucifix* qui lui a inspiré la poignante poésie de ce nom, puis une rame de papier, entamée, dans son enveloppe bleue qu'il a déchirée de sa main.

On me montre, enfermés dans une petite armoire à glace, à incrustations comme le lit, deux chapeaux à haute-forme, l'un gris et l'autre noir. Il affectionnait de porter le premier, et le second est celui dont il était coiffé en 1848 et qui porte encore la marque d'un coup de bâton !... (J'essayai de les mettre, mais ils étaient trop étroits.)

Sur les murs recouverts d'une tenture en cuir de Cordoue marron et à fleurs d'or, qu'il a rapportée de son voyage en Orient, sont suspendus, en entrant, le sabre et le yatagan turcs qu'il y portait, et de chaque côté de la cheminée, en face, le portrait de sa fille, au crayon, par sa femme, et celui de son père à l'huile.

Le cabinet de travail est encore plus simple et l'on a peine à se figurer que c'est dans cet humble réduit que furent écrites tant et de si belles pages !...

1. Mme de Parseval m'a écrit, depuis, que j'ai été mal renseigné et que le *fichu* existe toujours à Saint-Point. Tant mieux !

Je l'ai vu, en effet, récemment au château de Garches chez M. de Montherot. L. S.

Une table ordinaire avec un petit pupitre, un porte-plume et deux pinceaux, un fauteuil commun (j'osai m'y asseoir !), un modeste lit de repos, une autre petite table sur laquelle on me montre de petits livres d'anglais de sa fille, et c'est tout.

Aux murs deux portraits de sa fille peints par sa femme, ceux de sa mère, de son grand-père M. des Roys, de Byron, d'une Italienne (sans doute Regina des *Confidences*), un autographe à Valentine, plus deux statuettes de lui et de sa femme, une autre le représentant assis dans un fauteuil, ses ouvrages annotés et quelques autres préférés, et voilà.

J'oubliais de dire que le lit de sa chambre à coucher est celui où il est mort à Passy. Le véritable est à côté, dans son cabinet de toilette. C'est un lit à colonnes.

Je sortis de là en proie à mille sentiments d'émotion.

L'après-midi, j'allai non loin du château, par un chemin et dans un endroit bien connus des lecteurs de Lamartine, voir le bouquet de chênes (il y en a vingt-deux) sous lesquels, notamment le plus gros, il a écrit le premier livre de son poème de *Jocelyn*. Celle qui m'accompagnait y cueillit dans la mousse un bouquet de houx, de bruyères et de fougères, tandis qu'étendu par terre je rêvais aux jours d'autrefois... Ces chênes, qu'on appelle *les Jocelyns* dans le pays, ont été légués à M. de Montherot et ses descendants par Mme Valentine de Lamartine à condition de les entretenir et de les laisser mourir de leur belle mort.

Le lendemain, je voulus gravir le chemin par où Lamartine descendait à Saint-Point en venant à Milly. On me l'indiqua sans trop de peine, et je mis deux heures et demie pour parvenir au sommet de la chaîne de montagnes d'où, sur un petit replat appelé « le Fausseron », on a une si belle vue. Tout le long du chemin, je reconnaissais les détails qu'il en a donnés, son encaissement intermittent, les gros hêtres et les troncs de charmes séculaires dont les racines semblent des serpents tordus et entrelacés sur ses bords, jusqu'aux sources de côté qui déversent leurs eaux en son milieu, et l'endroit où, en descendant, on aperçoit brusquement le château et toute la vallée de Saint-Point... Arrivé enfin sur la

plate-forme en question, j'eus un coup d'œil vraiment féerique. En effet, devant moi, à mes pieds, j'apercevais la vallée de Pierreclos, Bussières, etc., puis celle de Milly, et cent autres, au lointain, parmi une foule de montagnes chevauchant les unes sur les autres. Ces vallées, toutes verdoyantes et fermées d'une multitude de champs et de prés entourés d'arbres, de haies qui semblent d'énormes guirlandes de verdure posées à terre, ou complètement tapissées de vignes, sont remplies de villages aux maisons blanches qui produisent le plus merveilleux effet qu'on puisse rêver. Puis, me retournant soudain, j'eus le même spectacle inouï, enchanteur. Et tout cela, peut-être jusqu'à cinquante, cent kilomètres et même plus, que sais-je ? Quant aux montagnes, elles sont généralement couvertes de bois qui forment les ombres du tableau et adoucissent la perspective.

Mes pauvres mauvais yeux faisaient des efforts pour s'emplir de la vue de tous ces sites, de tous ces horizons qui avaient été si longtemps témoins de la vie de Lamartine, avaient été tant de fois parcourus et contemplés par lui, et avaient tour à tour excité son admiration ou inspiré sa mélancolie ! Mon imagination surexcitée s'évertuait vainement pour se le représenter parmi eux ! Et mon cœur ému se fondait tout entier...

Je redescendis de la montagne, harassé, mais largement récompensé du résultat de mon ascension.

Le soir, j'allai du côté de Tramayes qui se trouve en haut de la vallée de Saint-Point. En revenant, la nuit tombait, des lumières, qui semblaient des étoiles au bas du ciel, s'allumaient dans les hameaux sur les flancs des montagnes, et j'aperçus, comme une bouche d'ombre, le tombeau de Lamartine qui s'ouvrait, là-bas, dans la verdure assombrie des grands arbres. Je songeai alors dans cette solitude silencieuse, au temps où le château était rempli de visiteurs, où ses fenêtres grandes ouvertes envoyaient aux échos d'alentour les flots d'harmonie du piano tenu par Liszt, à pareille heure... Et la tristesse descendait en moi, comme la nuit sur la vallée !

Le surlendemain matin, je repartis par le courrier à Sainte-

Cécile-la-Valouze. Le temps était plein, des brouillards rampaient lourdement à mi-côte, les arbres trempés laissaient pendre tristement leurs panaches de verdure, le château apparaissait gris et morne, sans mouvement et sans vie, dans cette sombre et humide matinée de septembre, et j'évoquai dans ma pensée assombrie les beaux jours où il était égayé par les sœurs, les nièces, la femme et la fille de Lamartine, qui toutes chevauchaient à qui mieux mieux dans la contrée!

Tout à coup un arbre me le déroba, et j'éprouvai un serrement de cœur, comme s'il se fût agi de la disparition d'une personne chère...

*
* *

On a reproché à Lamartine d'avoir fait perdre ses vignerons, auxquels il achetait leur vin. Eh bien, allez voir à Milly et à Saint-Point, et vous verrez ce qu'on vous répondra!

On vous répondra d'abord que tous ceux qui ont eu affaire à lui se sont enrichis et qu'il est mort pauvre ; puis, que beaucoup se faisaient payer deux et trois fois ; ensuite, que, certains, sur vingt pièces de vin, en mettaient deux d'eau ; et, enfin, que ses employés faisaient un affreux gaspillage.

On vous dira encore que, parfois, il achetait *cinquante* francs la pièce et la revendait *trente*, et que, certaines années, il acheta *douze* francs le sac de blé qu'il revendit *huit* à ses vignerons!...

Enfin, vous n'entendrez qu'une voix pour proclamer sa bonté et son désintéressement.

II

Lamartine voulait surtout être un grand politique. Mais généralement on lui a refusé ce titre pour ne lui laisser que celui de grand poète, qu'il semblait dédaigner.

Pourtant, qui ne se rappelle son rôle prépondérant en 48, époque où il eût pu tout aussi bien rétablir la Monarchie que proclamer la République, et l'influence calmante de ses discours sur le peuple révolté ?

Bizarrerie de la renommée ! Mais peut-être était-ce parce que le poète était encore plus grand en lui ?

Quoi qu'il en soit, voici quelques faits qui prouveront réellement sa valeur peu commune comme homme politique.

Il était d'une intuition merveilleuse, d'un instinct divinatoire tenant du prodige. Ainsi, pour ne citer que ces exemples, quand, en 1840, on voulut édifier les remparts de Paris, il s'éleva de toutes ses forces contre ce projet, donnant comme raisons que si, un jour, les armées françaises étaient refoulées de la frontière, elles se concentreraient dans la Ville, que celle-ci, alors assiégée, souffrirait bientôt les horreurs de la faim et que les habitants, exaspérés, feraient éclater la guerre civile : plus tard, répondant à M. Thiers, l'homme pourtant de précision et de calcul, qui prétendait que le chemin de fer ne serait jamais qu'un moyen de luxe pour aller tout au plus de Paris à Versailles ou à Saint-Germain et que, d'ailleurs, le minerai manquerait pour faire même les rails d'un plus grand parcours, il parla, avec son imagination de poète, de « ces merveilleux rubans d'acier qui allaient courir sur toute la surface du globe » ; enfin, en 1859, il s'éleva aussi, fortement, contre la guerre d'Italie, disant qu'en faisant l'unité de ce pays, nous allions provoquer celle de l'Allemagne que nous aurions ensuite contre nous.

D'un autre côté, quand il écrivit son *Histoire des Girondins*, et celle *de la Turquie*, contenant, il est vrai, plus d'une erreur, il exécuta ces travaux en moins de temps, dit-on, qu'il en aurait fallu seulement pour rassembler les matériaux. Il les devina donc plutôt en grande partie.

Tout cela n'est-il pas vraiment d'un visionnaire ?...

Et combien Victor Hugo, qui sur la fin de sa vie, dans son orgueil insensé, se prenait si cocassement pour un prophète, fut loin d'avoir jamais une telle perspicacité !...

*
* *

Lamartine ! doux nom ! beau nom ! grand nom ! Tu éveilles dans l'esprit une idée de noblesse et l'on ne te prononce qu'avec respect !

Ah ! c'est que celui qui te portait n'a laissé tomber de sa plume rien que de généreux et de pur et que sa vie a été tout le reflet de ses écrits !

En effet, de même qu'il prononça tant de nobles discours en 48, n'est-il pas l'un des trois grands écrivains qui ont laissé les plus beaux joyaux de notre langue, *Atala, Paul et Virginie* et *Graziella*, ces si purs romans de la plus chaste tendresse?...

Et si, malgré son éducation monarchique, il s'est rallié à la République, c'est qu'il y a vu uniquement le bonheur du peuple, et non les places et les honneurs, comme les Républicains d'aujourd'hui !

De plus, cœur aussi tendre dans la vie privée, il a laissé le souvenir d'une charité unique chez un laïc. Un seul exemple : Un jour, dans les Champs-Elysées, il est abordé par une femme en pleurs qui lui raconte sa situation désespérée. Attendri, il tire son portefeuille et lui donne 3.000 francs, tout l'argent qu'il avait sur lui. C'est au point que maintes fois ses amis durent intervernir pour restreindre, sinon empêcher, ses largesses.

Je n'apprends rien à ceux qui connaissent sa vie, mais il est bon de répéter ces choses pour le peuple qui, généralement, les ignore et à qui tant de *faiseurs* voilent nos vraies gloires nationales.

Lamartine avait aussi de grandes prodigalités. Si bien qu'il dissipa plusieurs fortunes considérables, et que l'Etat dut lui faire une pension pour mettre ses vieux jours à l'abri du besoin. Mais est-ce que les poètes savent compter, surtout un aussi éthéré ? C'est sans doute un défaut d'équilibre, mais on ne peut pas tout avoir. Et Musset n'était-il pas un peu pareil, lui qui, lorsqu'il payait avec une pièce blanche une consommation au café ou un cigare dans un bureau de tabac, ne voulait jamais recevoir sa monnaie ?... A propos, une chose qu'on peut reprocher à Lamartine, c'est de n'avoir pas compris ce jeune confrère et de ne pas lui avoir tendu la main quand il lui écrivit sa si belle lettre. Mais ils étaient, l'un trop sérieux et l'autre trop léger pour s'entendre. Pourtant, Musset était bien plus *humain*. Il commença par des chansons et des grivoiseries et finit par des larmes et des sanglots. La vie, la vraie vie, hélas !... Pour en revenir à notre sujet,

seul, Victor Hugo résolut ce difficile problème d'être à la fois un grand poète et un grand calculateur. Mais il était si fort en tout !... Aussi. mourut-il plusieurs fois millionnaire !!! Ah ! ce n'est pas le chantre d'Elvire qui eût supprimé une côtelette à son fils pour s'être fait faire un habit neuf !... Il ne fut pas un grand poète et un petit homme, mais il fut un grand poète et un homme digne.

Enfin, Lamartine, qui reçut quatre-vingt-dix mille lettres de femmes, ne se laissa jamais circonvenir par ses admiratrices, souvent un peu trop... vives ! Ce qui lui valut d'être surnommé « le sultan sans mouchoir », bien loin qu'il introduisît l'adultère à son foyer !...

***

Ce poète grandiose était vraiment d'une essence supérieure. On peut l'admirer, mais pas l'égaler, ni dans sa poésie. ni dans sa vie.

Aussi, n'a-t-il pas fait école, — hélas !

***

Une chose qui va sans doute étonner bien du monde, c'est que Lamartine était un peu notre compatriote. En effet, en 1785, M. des Roys, intendant général des Finances du duc d'Orléans et père de la mère du poète, acheta le château de Rieux près de Montmirail, et lui et sa femme reposent dans le cimetière de ce petit village, où souvent leur illustre petit-fils vint à cheval du Mâconnais, dans sa jeunesse.

Aujourd'hui le château est habité par Mme Vve la baronne Cara de Vaux et son fils, dont l'arrière-grand'mère, Césarine des Roys, était la sœur de la mère de Lamartine.

***

Comme saint Siméon, quand il eut vu Jésus,
Je puis dire à la mort : « Viens, je ne te crains plus,
« Car j'ai vu les lieux chers à cette âme divine
« Qui porta parmi nous ce doux nom « Lamartine ».

EDMOND FERRAND.

Châlons-sur-Marne, septembre 1904.

UN PAMPHLET RÉVOLUTIONNAIRE ANONYME

Contre le Général Marquis de La Fayette

(*Paris, 1790*)

I

Les récents et précieux versements du ministère de la Justice aux Archives nationales (*Révolution et Empire. Divers*) ont mis, notamment, à la disposition du public un curieux carton, coté BB[30]160, qui contient, outre le dossier du célèbre procès Favras (1), une liasse de pièces relatives à la vie publique et privée de La Fayette, sous ce titre : PROCÉDURE AU SUJET DU LIBELLE INTITULÉ : *Vie privée... de M. le marquis de Lafayette*, 1790. Soit une vingtaine de pièces, tant manuscrites qu'imprimées (88 pages d'impression, in-8°). Le texte même du libelle, et deux ou trois lettres y annexées, sont les seules pièces intéressantes à retenir. Les autres documents compris dans ce mince dossier sont de simples actes ou exploits de procédure, sans grand intérêt, consignant les diverses phases de l'action judiciaire : saisie des *formes* et des épreuves corrigées, poursuites, perquisitions, prise de corps, procès-verbaux et interrogatoires, réquisitoire portant plainte, bref toutes enquêtes et démarches ayant trait à cette publication scandaleuse. L'accusation est soutenue par « le procureur du Roy contre le sieur *Lenormand*, imprimeur. M. Antoine-Louis-Michel *Judde de Neuville* rapporteur, *Denonvilliers* greffier, 1790 ; 6 juillet. » Comme on voit, en

1. Il n'y est pas encore. « Une fiche indique : *Le dossier du procès Favras devra être mis dans ce carton.* »

désespoir de cause, et ne pouvant mettre la main sur le courageux libelliste anonyme qui vomissait contre La Fayette ses calomnies assaisonnées de *potins* infects, comme on parlerait aujourd'hui, la justice royale se bornait à pincer et à jeter sous les verrous le seul *compositeur* connu, j'entends le malheureux imprimeur de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, être inconscient, irresponsable au premier chef, instrument trop docile, qui n'avait même pas eu le loisir de remplir jusqu'au bout sa tâche alimentaire !

Le dénonciateur s'appelait donc Cahier de Gerville, procureur-syndic de la Commune (*Paris, 14 juin 1790*).

On avait saisi « un exemplaire (en épreuves) — du libelle, contenant quatre-vingt-huit pages d'impression, format in-octavo, caractère Cicéron, plus les seize premières pages du même libelle (même forme) et seize pages d'impression (corrigées, même forme), protestations du clergé ; six feuilles du libelle énoncé ci-dessus, paroissant être des épreuves corrigées, et enfin trois feuilles imprimées d'un seul côté », tirées par le commissaire du domicile du comparant, qui a choisi pour conseil et défenseur le procureur maître Ogé.

Sur la feuille de titre du libelle, on lit, en haut, cette mention: *Signée et paraphée au désir du procès-verbal de ce jour, vingt-trois may mil sept cent quatre-vingt-dix.* (Suit la signature de *Le Normant*, — en deux mots). — Au bas, cette autre mention : *Paraphé au désir de l'information de ce jour d'huy 25 juin 1790 et autres procédures subséquentes.* (Suivent les signatures, dont celle de *Le Normant*) — Donc, cette affaire s'est déroulée dans le courant de mai, juin et juillet 1790, d'après les pièces de procédure (voir le procès-verbal de lecture de pièces au sieur Le Normand, en date du mardi, sixième jour du mois de juillet 1790, heure de midy). Le *comparant* fut ensuite réintégré dans son cachot.

Comment en devait-il sortir ? Sous la date du 20 juillet 1790, nous trouvons une *Requête à fin de liberté présentée par le sieur Lenormand (Jean-Baptiste Étienne-Élie), imprimeur, accusé d'avoir imprimé ladite brochure. Conclusions.* La supplique est adressée « au lieutenant civil, au lieutenant criminel, aux lieutenants particuliers... devant la chambre du conseil du

Châtelet de Paris, nommés commissaires pour juger les crimes de lèze-nation, qui ont décerné contre lui un décret de prise de corps qui a été mis à exécution le 6 du présent mois (*juillet*). » — Éloquent jargon !

Ajoutons, pour ceux qui s'intéressent à l'infortuné Le Normand, qu'il fut mis en liberté provisoire. « Par délibération du conseil, la compagnie assemblée, et par jugement en dernier ressort, disons que le dit Le Normand sera elargy et mis hors des prisons du Chastelet où il est detenu ; à le laisser sortir tous geolliers et guichetiers contraints, quoy faisant dechargés, à la charge pour le dit Le Normand de se representer en état d'ajournement personnel à toutes les assignations qui luy seront données pour l'instruction de son procès et jugement d'iceluy, à la charge pareillement par le dit Le Normand de faire sa soumission au greffe. — Fait ce vingt juillet mil sept cent quatre-vingt-dix. *Signé :* DUPONT, BOUCHER, etc. »

L'interrogatoire des témoins, Vézard, imprimeur, d'autres compagnons et ouvriers typographes, est dénué d'intérêt. L'un d'eux avance, le naïf, que, « la liberté de la presse étant permise, il a cru pouvoir imprimer ces feuilles, et ne porter en ce préjudice à personne ». Ne sait-on pas bien que les mesures d'exception sont la règle de tous les régimes ? Au surplus, la liberté de la presse n'a jamais, en principe, mis les diffamateurs à l'abri des conséquences qu'entraîne l'outrage personnel versé à de certaines doses ! — Ce qui était fâcheux, en particulier, pour Le Normand et Vézard, c'est qu'ils étaient publiquement reconnus pour être les imprimeurs du sieur Gattey, libraire au Palais-Royal : « qu'à ce titre, il ne cesse d'imprimer des brochures incendiaires, qui pourraient leur causer mille désagrémens ». (*Pièce de procédure du 24 mai.*)

Ces brefs renseignements préjudiciels une fois donnés, mettons, sans plus ample explication, le lecteur en contact avec les textes qu'il nous a paru utile et instructif de recueillir en ce dossier, textes moins venimeux qu'absurdes sans doute ! Nous en avons retenu tout l'essentiel. Nos rares coupures ne visent que certains détails oiseux, quelques longueurs ou

redites, et plusieurs ordures que le latin seul — et encore ! — eût pu traduire honnêtement.

II

Assemblée des Représentans de la Commune de Paris

Extrait du procès-verbal du 9 juin 1790.

M. Cahier de Gerville, l'un des procureurs-syndics-adjoints de la Commune, a dénoncé à l'Assemblée un libelle qui étoit tombé entre ses mains, et qui porte pour titre *Vie privée, impartiale, politique, militaire et domestique du marquis de La Fayette*, etc. Il a exposé que ce libelle, dont il est presque impossible de supporter la lecture, contient les calomnies les plus atroces tant contre la garde nationale que contre son digne chef, et qu'il se croiroit coupable de garder le silence sur une aussi infâme production.

Un honorable membre a dit qu'il connoissoit ce libelle, et qu'il étoit bien convaincu qu'il méritoit toutes les qualifications dont M. Cahier de Gerville l'avoit flétri, mais qu'il pensoit cependant qu'avant de prononcer, il seroit à propos que l'Assemblée en eût connoissance. M. Cahier de Gerville a répondu qu'il ne croyoit pas devoir souiller les oreilles de l'Assemblée par une lecture dont elle seroit révoltée, et que très certainement elle ne supporteroit pas.

M. le Président a observé que, l'honorable membre ayant déclaré qu'il connoissoit l'ouvrage, et M. Cahier de Gerville en ayant également connoissance, cette déclaration paroitroit probablement à l'Assemblée équivalente à un rapport qui lui seroit fait par des commissaires qu'elle nommeroit. La sagesse de cette observation ayant déterminé l'honorable membre à retirer sa motion pour la lecture de l'ouvrage, l'Assemblée a arrêté de donner acte à M. le procureur-syndic-adjoint de sa dénonciation, de l'autoriser à dénoncer à M. le procureur du

Roi du Châtelet (1) tant ledit libelle que les auteurs, imprimeurs, distributeurs et colporteurs ; lui enjoint de suivre l'effet de sa dénonciation avec toute l'activité qu'elle exige, d'en rendre compte à l'Assemblée dans le plus bref délai, et de donner la plus grande publicité au présent arrêté (*Pour copie conforme : Castillon, Demars, secrétaires*).

La municipalité de Paris, comme il appert de ce procès-verbal, s'émut des basses attaques dirigées contre la garde nationale et son chef. Les 9 et 14 juin 1790, Cahier de Gerville, procureur-syndic de la Commune, dénonce le libelle *affreux* dans des lettres adressées au procureur du roi du Châtelet : « ... Je suis chargé, dit-il, de suivre avec activité l'effet de ma dénonciation ; mais je n'aurai sûrement pas besoin de vous solliciter, pour vous déterminer à poursuivre, sans relâche, les auteurs de ce libelle. Il importe à la tranquillité publique qu'ils soient promptement punis, et qu'un exemple imposant intimide les gens malintentionnés qui cherchent sans cesse à semer le désordre, en répandant la méfiance sur les hommes qui, par leur dévouement à la chose publique, méritent nos hommages... » (*14 juin 1790*). Dans sa missive du 9 juin, le même de Gerville tenait à peu près un langage identique : « Je vous envoie un exemplaire complet (*du libelle*) qui a été arraché hier à un colporteur par une personne qui me l'a remis. Dès avant que ce libelle parût, je savais son existence, et je vous envoye un procès-verbal dressé le 23 mai (*saisie des épreuves corrigées*)... Je ne saurais assez vous recommander, Monsieur, d'obtenir une prompte et bonne justice de l'auteur et des imprimeurs. Vous savez combien l'honneur de la garde nationale est cher à la Commune de Paris, et vous êtes trop bon citoyen pour ne pas vous empres-

1. La *Commune*, ou corps municipal de Paris, avait, à cette date, onze mois d'existence. Son organisation fut changée plusieurs fois, notamment lors de l'insurrection du 10 août. — Le Châtelet de Paris était la plus ancienne des juridictions (sa fondation remontait à Julien, et même à César). On appelait ainsi, sous l'ancien régime, le siège où divers tribunaux de 1re instance tendaient leurs audiences, au civil (la prévôté) et au criminel. Sa compétence s'étendait donc, en particulier, aux affaires de diffamation, aux poursuites pour outrages aux fonctionnaires publics, bref aux cas tels que celui qui nous occupe ici.

ser de faire punir un outrage qui nous est commun à tous. Pour M. de La Fayette, il peut assurément se passer de justification, mais la loi ne peut se dispenser de punir un crime ». Il ajoute qu'il lui est enjoint par l'Assemblée des représentants de la Commune de suivre la dénonciation avec la plus grande activité, et de rendre compte des progrès successifs de la procédure.

C'est ce qui résulte, en effet, de l'authentique résumé de la délibération à la suite et en vertu de laquelle le procureur de Gerville se trouvait investi de cette fonction. (*Voir plus haut.*)

Voici maintenant le sommaire fort complet, — si l'on peut employer ces deux mots qui d'ordinaire jurent ensemble, — le résumé, nourri de citations, du libelle dont il s'agit, reptile intercepté dans l'œuf, mais qui, s'il eût paru, s'il se fût propagé, aurait pu peut-être amuser un instant les mauvaises langues, sans jouir d'un bien long retentissement. Le préjudice causé à la réputation ou à l'honneur de La Fayette eût, certes, été minime. Il en a vu, depuis, bien d'autres !

III

Le titre exact de cet odieux pamphlet anonyme, sans nul esprit, plus grossier que malin, était ainsi libellé : *Vie privée, impartiale, politique, militaire et domestique, du marquis de La Fayette, général des bleuets, pour servir de supplément à la nécrologie des hommes célèbres du dix-huitième siècle, et de clef aux révolutions françaises et américaines. — Dédiée aux soixante districts de Paris* (1).

Suivait, en épigraphe, le distique bien connu :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

1. A Paris, de l'imprimerie particulière de M. DE BASTIDE, président du district de Saint-Roch. — En 1790. (ARCHIVES NATIONALES, BB 30 160. *Ministère de la Justice. Révolution et Empire. Divers.*)

Volt. XX, et Polit. du Marq. de La Fayette. Ornée de son portrait.

Nous donnerons, à titre de simple document, plus déclamatoire que probant, le texte intégral de l'épître liminaire ; et nous résumerons de notre mieux le reste de ce libelle où, en dépit de la violence obligée du ton, se trouvent peut-être quelques assertions exactes et des insinuations curieuses à retenir. La garde nationale y est visée comme son chef, et brutalement étrillée, en une vive apostrophe.

Avis national aux Mirmidons nationaux ou Épître dédicatoire

Généreux défenseurs de votre liberté, Pigmées travestis en Géans ; insignes Espions de Police, transformés en Citoyens patriotiques ; Banqueroutiers frauduleux, métamorphosés en Capitaines, Lieutenans et Sous-Lieutenans ; lâches et vils Déserteurs de vos drapeaux, élite de la canaille fainéante des Soldats aux Gardes-Françaises, Baladins, Farceurs, Jongleurs, Ménétriers, Danseurs de corde, escrocs soldés par la Nation ; ramas obscur et infect de coquins soutenus par le parti anti-royaliste : et vous, Volontaires de la Bastille, qui faites plus valoir vos droits étrangers par le secours de quelques plumes mercenaires que par l'effet de vos armes ; qui, semblables au geai de la fable, vous parez de lauriers extorqués à la bravoure du Peuple, et que la postérité vous arrachera feuille à feuille, recevez de moi la Vie de votre Général, puisée (*sic*) dans ses fourbes multipliées, dans sa tactique abusive, des exemples de conduite ; c'est un rare modèle à suivre.

Eh ! pourquoi n'ajouterai-je pas à la nécrologie des Hommes célèbres du dix-huitième siècle la Vie historique du *Général des Bleuets ?* pourquoi n'ajouterai-je pas à cette chronique le nom immortel de *La Fayette ?* Les Historiographes jaloux d'éclairer les races futures sur les actions privées des grands Hommes, leurs contemporains, malgré la verge de fer de l'inquisition ministérielle, ne se sont-ils empressés de nous transmettre ces faits notoires ? Et pourquoi ne la dédierai-je pas aux Sacripans de l'armée parisienne ? puisque celle de *Desrues* fut dédiée aux empoisonneurs ; celle de *Mandrin* aux contrebandiers ; celle de *Damien* aux assassins peu politiques de la personne sacrée

des Rois ; celle du *Duc d'Orléans* actuel aux plus sales débauchés de la Capitale ; celle du *Comte de Mirabeau* aux monstres dissolus de notre tems et aux scélérats les plus déterminés ; celle de *Necker* aux Ministres déprédateurs et aux bourreaux secrets du Peuple ; et celle de l'*Abbé Maury* aux Prélats amphibies qui feront à jamais la honte de la religion, et l'exécration des siècles à venir ?

Vous seuls, dignes émules et partisans zélés du petit *Cromwel* auvergnat, êtes dignes de l'hommage que j'entreprends de rendre à la vérité, continuez à encenser l'idole, à flatter son orgueil en faisant battre aux champs vos tambours lorsque, musqué, adonisé par les mains d'un cercle de courtisanes, il sort d'une élégante voiture, en cachant sous une coëffure plus ridicule que martiale les cornes qu'il reçut en présent conjugal de sa lubrique compagne, et qu'il monte le perron de cet hôtel, d'où sont descendus (*sic*) les malheureuses victimes du patriotisme usurpateur, pour aller expirer à la funeste poulie, qui nous eût épargné bien des disgrâces, bien des fléaux, si sa corde meurtrière et assassine eût prêté son ministère à purger la terre d'un monstre abominable tel que ce *pimpant* Général, qui masque d'un physique intéressant une âme gangrenée de vices, d'infamies, de forfaits et d'ambition.

Recevez donc, mirmidons Nationaux, la faible esquisse que je vous dédie des hauts faits qui immortalisent votre Général ; et si parmi vous il se trouve quelques êtres qui ne soient point assez esclaves de la prévention pour les commenter, remonter à la preuve et les éclaircir, qu'ils soient animés de la même hardiesse que celle qui me met la plume à la main ; qu'ils se dépouillent de leur uniforme ; qu'ils se rassemblent sur le nouveau pont de Louis XVI, qu'ils jettent au fond de la Seine la cocarde emblématique des fureurs d'un Peuple inconsidéré, les étendards de la rébellion ; qu'ils brisent les fers ignominieux de leur Monarque ; qu'ils immolent un traître indigne de les commander ; qu'ils brisent ses statues ; qu'ils déchirent ses images, et qu'ils foulent aux pieds les médailles honteuses offertes à leur vanité, comme le prix du courage, et qui ne sont au fait que le ralliement et le signal des forfaits.

Tel est le fruit que j'attends de mon travail, que j'expire moi-même au sein de l'orage inévitable d'un ou d'autre côté, si je puis voir cet heureux changement. Encore quelques années, ô ma Patrie ! et tu rougiras de tes excès, de ta confiance, de tes fureurs et de ta sotte crédulité...

Ces dernières lignes ne sont, ma foi, pas trop prophéti-

ques, puisque la victime du pamphlet fut populaire pendant toute sa longue vie ! En tête du factum figure la table des dix chapitres. Elle est assez suggestive ! Qu'on en juge :

Chap. I. — Naissance de mon héros ; inclinations de son enfance, qui manifestent ce qu'il doit être un jour ; son entrée au collège du Plessis ; le régent Dumouchel (1) préside à son éducation.

Chap. II. — La Fayette se lie d'amitié avec l'abbé de la Fare ; sortie nocturne de la clôture collégiale ; l'Ex-Vautrot devient son Mercure ; il fait avec son teinturier une amplification, en vertu de laquelle il remporte en rhétorique le prix d'éloquence à l'Université ; sortie du collège.

Chap. III. — Entrée de Blondinet dans le monde ; mon héros se marie ; amours de sa chaste moitié ; cocu de plus à mettre sur la liste nombreuse de cet ordre ; de désespoir, mon héros s'embarque ; campagnes sur mer.

Chap. IV. — Prouesses de Blondinet, attaque et prise du fort Royal et de Maingaut ; descente à la Grenade ; le héros, chargé de pouvoirs, passe en Amérique, convaincu de nouvelles infidélités de sa femme.

Chap. V. — La Fayette développe son génie parmi les insurgens ; statue érigée ; parallèle de mon héros avec Franklin ; conspirations ignorées ; trames ourdies ; la fin de la guerre ramène ce Politique en France.

Chap. VI. — Réconciliation de ménage ; La Fayette prévoit le bouleversement ; ses conférences avec le duc d'Orléans ; fausse modestie de sa part ; esquisse de la révolution.

Chap. VII. — La Fayette lit la vie de Cromwel ; son génie s'en-

1. C'est une curieuse figure que celle de *Jean-Baptiste Dumouchel* (né vers 1747, mort le 17 décembre 1820), évêque constitutionnel du Gard. Après avoir été élève boursier au collège Sainte-Barbe, maître de quartier au collège de Louis-le-Grand, puis professeur de rhétorique à Rodez, il fut enfin recteur de l'Université. Ce poste et la part qu'il prit aux actes de l'Assemblée de 1788 lui acquirent une telle influence dans le clergé qu'il fut, en 1789, député de son ordre aux États généraux. Il adhéra l'un des premiers à la réunion des ordres, et, comme recteur de l'Université, présenta plusieurs fois à l'Assemblée nationale les félicitations du corps enseignant. Votant toujours avec le côté gauche, il prit une part active à la discussion de la constitution civile du clergé. Élu évêque constitutionnel du Gard, sacré à Paris le 3 mai 1791, il fut attaqué dans son diocèse par deux pamphlets auxquels l'avenir donna raison ; car Dumouchel, en 1793, abandonna ses ouailles, se maria, et exerça des fonctions civiles au département de l'instruction publique jusqu'à sa retraite survenue en 1814.

flamme ; journées des 5 et 6 octobre ; portrait d'un lâche et d'un tyran soi-disant patriote.

CHAP. VIII. — Revue des J. F. de l'armée au champ de Mars ; portrait à examiner.

CHAP. IX. — Anecdote singulière dont mon héros fait tous les frais.

CHAP. X et dernier. — Conclusion jusqu'à ce jour ; qu'est-ce que mon héros ? un fourbe, un faussaire, un scélérat. Que sera-t-il toute sa vie ? le même homme, et je le prouve, si la contre-révolution n'y met ordre (1).

On voit assez par cette table des matières quel esprit partial et mesquin anime ce misérable et parfois malpropre pamphlet, où l'exactitude des faits n'est pas toujours respectée, loin de là ! L'auteur n'y tarit pas, notamment, sur les prétendues disgrâces conjugales de *son héros ;* il y fait de copieuses, d'immondes allusions ; or, pour qui connaît la vie exemplaire, irréprochable, le renom sans tache de cette jeune épouse, si noble de cœur comme de race, et qui devait prodiguer à son mari de si touchantes preuves de tendre fidélité, pour celui-là, dis-je, c'est-à-dire pour chacun des lecteurs, de pareilles insinuations donnent la mesure vraie de ce que vaut l'ensemble du libelle insipide : il a vainement tenté de salir cette pure mémoire. — Cela dit, on va l'analyser rapidement. Les termes mèmes de cet inepte réquisitoire seront reproduits.

I. Mon héros naquit à *Riom* en Auvergne... L'ambition, les ridicules, la sotte vanité répandirent sur son berceau leurs malignes influences... Infecté des funestes effets d'une éducation vicieuse, ce fut à la tendresse maternelle peu motivée qu'il dut le plus affreux des naturels, et qu'il suça avec le lait le germe des faiblesses et des sottises dont nous sommes aujourd'hui les victimes.

« Mon *Rousseau* (ainsi Mme de La Fayette mère appelait-elle son fils bien-aimé... en interprétant l'avenir au gré de ses folles combinaisons) sera, quelque jour, l'honneur de son siècle

1. Une partie de ce libelle conservé aux Archives est une *épreuve* portant plusieurs corrections typographiques. L'impression est mauvaise, toute pleine des fautes d'orthographe les plus énormes.

l'admiration de la postérité, le triomphe des sciences (?) et le plus brave guerrier de sa race ; cette extravagante prédiction sortait de la bouche mielleuse de M[me] de La Fayette mère, en contemplant les jeux enfantins du *joli petit roux*, qui devoit être un jour, malgré ses absurdes spéculations, la honte de son siècle, l'effroi de la postérité, le comble de l'ignorance et le plus poltron de sa race, mais en même tems le plus faux, le plus délié et le plus heureux de tous les courtisans (1)... » Suit un amas boueux d'injures, plus tranchantes que justifiées : « Hypocrite, une âme imprégnée de tous les vices, arrogant, impétueux, dur ou souple, insinuant, le tout suivant la circonstance, portant jusqu'à la bassesse ses affections même avec ses inférieurs, caractère équivoque... » Sorti des mains des femmes tout aussi gâté, aussi volontaire, mutin et ignorant que le Dauphin actuel de la Cour de France, Blondinet ou le Marquis de La Fayette passa dans celles d'un cuistre, qui avait été jadis aumônier de vaisseau, ... buvant comme un templier ou comme le vicomte *de Mirabeau*, jurant comme un matelot, libertin comme un prince du sang royal... Ce fut à ce scélérat, ce monstre à tonsure, sans mœurs, sans principes, que le jeune marquis fut confié en sortant de pressurer (*sic*) le teton de sa nourrice et de rendre la gouvernante de Madame sa mère la victime de ses emportemens enfantins, de ses caprices, de ses obstinations qui, loin de se réprimer avec l'âge, se sont établis en lui avec tant de force et s'y sont rendus d'autant plus dangereux qu'il sait et a toujours su depuis les couvrir du manteau de la politique.

« Ce nouveau mentor de Blondinet apprit à son jeune élève à marmotter, non sans peine, quelques prières à l'Auteur de la nature, que les grands récitent comme par manière d'acquit... Il meubla sa mémoire du vain fatras de ces puérilités religieuses... Il eut grand soin d'égarer sa raison en lui faisant journellement le récit des hauts faits de ses ancêtres, en

1. L'auteur du libelle déclare, dans les lignes suivantes, que cette mère, « *dans sa jeunesse, avait elle-même été l'esclave des plus honteuses passions.* » Il néglige, d'ailleurs, d'en fournir les preuves.

ornant son esprit de futilités et en jetant dans son âme les premières semences de cette vanité ridicule qui l'a tant de fois rendu insupportable à tous les yeux (1). A l'âge de sept ans, Blondinet bredouillait quelques mots de syntaxe (?) qui le faisaient regarder comme un prodige par les auteurs ignares de son existence... Vint le tems où, se conformant à l'usage, Blondinet fut obligé de quitter les lares paternels, les embrassemens idolâtres d'une mère folle et ambitieuse, les respects méprisables d'un concours de domestiques gagés pour applaudir aux sottises de leur jeune maître, pour aller grossir, au pays latin, dans ces maisons d'éducation qui forment l'Université de Paris, la liste nombreuse de ces grands qui y vont, par ton, passer un certain tems, et qui en sortent plus sots, plus ineptes qu'ils n'y sont entrés, qui y ont à leur solde un manœuvre en rabat, chargé d'expliquer pour eux les auteurs classiques, un valet de chambre favori (2), et un gouverneur, dont l'unique occupation est de présider aux égaremens de leur émule (3). — Le jeune marquis de La Fayette entra au collège du Plessis, choisi de préférence à cause des fondations qui avaient été faites à cette maison par ses aïeux « qui y avaient presque tous été élevés ».

Pour le rappeler en passant, ce fameux séminaire d'éducation du vieux Paris, érigé dès 1317, rue Saint-Jacques (il s'appelait alors Saint-Martin-du-Mont), près du collège de Clermont, depuis Louis-le-Grand, confirmé et consacré par lettres du 2 janvier 1322, avait eu pour fondateur Geoffroy du Plessis, notaire apostolique et secrétaire du roi Philippe V le Long. Il fut augmenté au XVIIe siècle par une fondation de Richelieu, et acquit bien vite une célébrité singulière, sous le nom de Plessis-Sorbonne, parce qu'il avait été uni à

1. Ceci — malheureusement pour La Fayette — est trop vrai. Il fut, à l'excès, ami de la parade. Victor Cousin, paraît-il (c'est Jules Simon qui le conte), répétait volontiers : « *Il faut paraître !* » Tel fut aussi, bien qu'il ne s'en vantât point, le constant souci du général, surtout sous la Restauration.

2. Ici un gros mot que nous ne reproduirons pas ; très français, d'ailleurs, employé par Mathurin Régnier et d'autres bons classiques : il a trois syllabes, et signifie *pourvoyeur en titre de bonnes fortunes*.

3. On se rappelle Régnier, *sat.* V :

De son pédant qu'il fut, devint son... *pourvoyeur*.

la Sorbonne par acte du 3 juin 1646. Il fut reconstruit en 1657. Supprimé en 1790, — l'année même d'où date le libelle qui nous occupe, — le collège devint propriété nationale, et servit quelque temps de prison. Ensuite on y plaça successivement l'École normale supérieure, lors de sa création (9 brumaire an III ; elle en sortit en 1847), puis, en 1820, les facultés de théologie, des lettres, des sciences et l'École de droit. On rasa toutes ces antiques constructions pour édifier sur leur emplacement le moderne lycée Louis-le-Grand.

« Le professeur *Dumouchel*, maintenant recteur de l'Université, ... fut chargé de veiller à ses études. Ce fut par cet important personnage que le public, toujours dupe de l'erreur, fut abusé sur le prétendu mérite éminent et les fausses lumières du petit général des révoltés français, qui passa, depuis que le régent *Dumouchel* (1) se chargea d'en être le parrain, dans la république des sciences et des lettres, pour le Cicéron de la famille. — Pour en revenir au cher cousin du Roi (2), le recteur *Dumouchel*, je vais prendre sur moi de dénoncer ce faux ami de la raison et de la vérité ; cet épiode paraîtra d'autant moins extraordinaire que cette espèce de pédant encroûté a joué dans nos dernières et malheureuses révolutions un rôle odieux sous le voile d'un infâme anonyme, et qu'à la tête d'une cabale aussi scélérate, aussi nombreuse que celle des blancs et des bleus, commandés par son exécrable élève, il animait, échauffait les têtes scholastiques du poison affreux de la discorde. Qu'est-ce que *Dumouchel* ? ... Élevé par les soins d'un grand (*Fitz-James*), il végéta dans la poussière de l'Université et parvint, à force d'intrigues, de bassesses, à affubler sa tête ridicule du bonnet de recteur, et conséquemment à couvrir ses longues oreilles du couvre-chef de Midas. Exhaussé à cette dignité, son adresse, sa politique, les plus basses manœuvres firent prolonger la durée ordinaire de son rectorat, et Blondinet de *La Fayette*, par reconnaissance, fut son Mécène, lorsque, de retour de ses expéditions insulai-

1. Selon le libelliste Dumouchel était le rejeton obscur d'un pâtissier de la rue Feydeau et d'une femme de charge au service du prince de Fitz-James.
2. Titre que prenaient les recteurs de l'Université de Paris.

res, il eut besoin du secours des lumières de ce cagot artificieux, pour soutenir une réputation mensongère de génie profond, extorquée à l'admiration des sots. — Mais c'est trop s'occuper de ce misérable régent de classe. Mon héros a seul des droits à mes réflexions; suivons-le donc au collège du Plessis, où *Dumouchel* lui inculque par principes une morale incendiaire, une doctrine perfide et dangereuse, et en forma, en un mot, non ce que les yeux fascinés distinguent ou croient distinguer en lui, mais ce qu'il est réellement, et ce que les yeux dessillés ne tarderont pas à apercevoir, l'horreur du siècle, l'effroi du patriotisme réel, l'exemple de la duplicité, et l'objet du mépris général.

Chap. ii. — C'est, à proprement parler, à dater de cette époque qu'on peut suivre pas à pas Blondinet de *La Fayette* sur le vaste théâtre du monde ; c'est en lisant son nom, sa vie, jusqu'alors ignorée dans ses actions privées, que les Français sans partialité seront à même de juger, de connaître parfaitement celui qu'ils ont honoré avec tant d'effervescence et d'injustice; celui qui a bâti dans le plus grand secret l'édifice colossal de la Révolution, et celui qui en a le plus profité ; celui qu'ils ont placé à leur tête ; celui qui brigue indignement, avec une impudence manifeste et honteuse pour une nation aveugle, les hommages inconsidérés d'un peuple frivole ; celui pour qui la perspective des plus grandes places ne paraît qu'un aliment léger destiné à sa monstrueuse ambition.

... Ah ! que les bons Français cessent de s'y tromper ! Non, ce ne sont point eux qui ont fait la Révolution : c'est l'avarice, l'ambition de Blondinet ; celle du Juif *Bailly*, vil intrigant obscur... Oui, c'est l'insatiable cupidité de ce gentillâtre, de ce colifichet pomponné, de ce *héros à femmes*, qui, accablé des bienfaits du Roi, l'a lâchement et traîtreusement abandonné quand il n'a plus été au pouvoir de ce monarque, de ce père auguste dépouillé par ses enfans, de le combler de grâces (1) ».

1. Il y a, certainement, du vrai dans ces insinuations : la conduite de La Fayette vis-à-vis de Louis XVI ne fut pas, loin de là, d'une franchise irréprochable. Mais ses allures étaient-elles celles d'un muscadin. J'en doute.

Suit une véhémente et très emphatique apostrophe contre le muguet débauché :

« Infâme Ganelon, toi, le plus lâche et le plus scélérat des aristocrates que tu sembles poursuivre, mais que tu t'attaches en secret, quitte un moment l'occupation que te donne ta toilette, détourne les yeux de dessus ton miroir que tu fixes du matin au soir, avec tant de complaisance. Laisse pour quelques momens ton rouge, tes eaux, tes flacons ; viens porter tes regards sur le tableau fidèle de tes déréglemens, de tes sottises, de tes injustices, de tes vexations !...

... Jusqu'à son entrée au collège du Plessis, je n'ai donc peint que des vices légers, comme l'obstination, la gourmandise, l'orgueil et l'emportement ; mais, comme historien fidèle qui s'est fait une loi sévère de la sincérité (!), je dois dire qu'à cet âge d'adolescence, Blondinet avait le cœur sensible, le caractère patient, et une heureuse mémoire ; que la culture ne pouvait manquer de tourner au profit de son esprit, si, de droit et juste qu'il paraissait être en ce tems, il ne fût devenu faux, inconséquent, frivole, ambitieux, et la base d'une inconduite qui ne s'est point démentie dans le cours de sa vie, jusqu'à ce moment même où j'écris ; qu'il éblouit le peuple, dont la sotte manie est de juger les hommes sur l'étiquette du sac, et qui prononce impérativement que mon héros a des vertus, tandis qu'au contraire, il n'est qu'un charlatan hypocrite qui voile ses vices du manteau de la politique (1). En entrant au collège, le jeune marquis eut, comme tous les jeunes gens de qualité, sa maison montée : elle consistait en un gouverneur et un valet de chambre libertin, suivant l'usage. A quelques jours de son installation, un cuistre, ancien maître de quartier au collège d'Harcourt, depuis misérable *gâcheux* au Plessis, devint, pro-

1. Je retranche ensuite, sans hésiter, tout un passage fort malpropre où le pamphlétaire à propos des galantes aventures de jeunesse de *Blondinet* et des souvenirs... un peu cuisants qu'elles lui auraient laissés, consigne certains détails qui relèvent plus de la pathologie que de l'histoire, et qui, au surplus, ne signifient rien, n'ont rien d'infamant en soi. « Je baisse la toile sur ces scènes lubriques », dit l'anonyme, ... après l'avoir levée le plus haut possible, en assaisonnant le fait d'un très vilain et très cru commentaire.

tégé par *Dumouchel*, l'adjoint du gouverneur de Blondinet. Je ne m'étendrai pas sur les qualités de *Vautrot :* ainsi se nommait cet excrément de la canaille jésuitique (1)... Le pédant *Dumouchel,* en vertu des bienfaits qu'il avait reçus de la maison de *La Fayette*, entreprit de ramener Blondinet à un goût décidé pour les occupations classiques ; il y réussit ; *La Fayette* ne fit plus qu'étudier, et s'il n'acquit pas tout à fait ce savoir profond que la voix publique lui prête, au moins donna-t-il lieu, par son application, aux présomptions qui se sont établies sur ses connaissances ; présomptions qui n'ont pas peu contribué à son élévation, et [à] l'accroissement de son impudent orgueil.

Successivement, Blondinet avait parcouru toutes les classes, jusqu'à la rhétorique, lorsque son amour-propre, aiguillonné par les conseils et les secours littéraires du régent *Dumouchel,* l'engagea de concourir au prix d'éloquence de l'Université, qui devait couronner une amplification (2), dont le sujet était : *Discours d'un général à ses soldats.*

On pressent bien que Blondinet ne vint pas seul à bout de consommer cet ouvrage ; ... un pédant vil et mercenaire... prit en ses mains le bâton (?) de général et harangua les perruques *in-folio* de la Sorbonne, sur le ton d'un péroreur d'académie, et *La Fayette* obtint le suffrage des assistans... »

Suit une comparaison inattendue avec *Turenne*, laquelle se termine par cette prosopopée : « Fidèle à ton maître, à tes devoirs, à tes sermens, tu ne t'es jamais montré parjure, et n'as pas servi de modèle au monstre dont je trace ici la peinture fidèle, et qui vient d'obscurcir le peu de gloire que les *colons* de l'Amérique lui ont prodigué, et qu'il a, sans pudeur, arraché de l'organe imposteur de la renommée. »

1. Ici une petite anecdote graveleuse... à voiler d'une feuille de vigne (*p. 23 du libelle*).

2. Les concours de ce genre étaient fort en honneur dans notre vieille Université (le concours général des lycéens a duré jusqu'à notre époque : on l'a supprimé depuis peu). Sous Napoléon, un professeur de rhétorique du Lycée Impérial (Louis-le-Grand), qui mourut jeune, Luce de Lancival, poète distingué (1764-1810), fut couronné en 1810 pour un discours latin où il célébrait le mariage de l'Empereur avec l'infante Marie-Louise d'Autriche.

Quoi qu'il en soit, *La Fayette* obtint, sur ses rivaux d'études, le prix d'éloquence de l'Université, et le sénat des Aristarques, en chausses et en bonnets fourrés, le couronna de lauriers. Ce présage flatteur excita son amour-propre, échauffa son émulation ; les circonstances orageuses des affaires de l'Europe lui inspirèrent le dessein de se faire couronner des mains de la Victoire. Alors il posa à cette journée mémorable le *nec plus ultra* de ses études, et sortit du collège.

Chap. III. — « Le front ceint des lauriers de la Sorbonne, enivré de la fumée de l'encens offert aux fleurs de rhétorique de l'éloquent *Dumouchel*, Blondinet de *La Fayette* reparut dans le monde dégagé, à la vérité, de toutes les puérilités de l'enfance, mais plus vain, plus suffisant, plus sot qu'il n'en était sorti. Son nom était dans toutes les bouches : les journaux, de tout tems les dispensateurs ridicules de la gloire, employaient leurs paragraphes vénals à célébrer la victoire que Blondinet venait de remporter sur les rhétoriciens de l'Université. Enorgueilli de cette première faveur d'une gloire précoce, *La Fayette* devint insupportable aux yeux de la société, qui commença à ouvrir sévèrement les yeux sur un jeune seigneur qui, bouffi d'arrogance pour avoir prêté son nom à un discours fade et sans goût, croyait avoir fait quelque chose pour elle.

« Les femmes, ces créatures frivoles et légères, lui prodiguaient les louanges les plus outrées (1) et les plus fastidieuses, empoisonnaient son amour-propre, et égaraient sa raison par toutes ces avances honteuses que leur foiblesse ordinaire ne sait que trop offrir à la vanité... » Et notre misogyne poursuit, développant son thème par maintes lourdes variations que j'abrège : « Elles se plaisaient, conclut-il à corrompre et dessécher cette jeune plante, et chacune d'elles désirait en particulier... que l'aimable, le savant, le gracieux Blondinet lui jetât le mouchoir et fît, en sa faveur, les frais d'une amplification charnelle.

1. La Fayette était-il bien, à cette date, le dameret qu'on nous peint ici ? Il semble que rien n'autorise à formuler semblable hypothèse. Il a toujours, — et dès sa prime jeunesse, — préféré la vie des camps aux cercles des salons.

« Blondinet, dans ces conjonctures, parut à la cour de France, où le sexe, qui renchérit en ce pays sur l'extravagance des femmes de la capitale, achevèrent mon héros, et en firent une poupée maussade qu'on disait cependant être pétrie de grâces, lorsqu'elle n'étoit au fait qu'un assemblage de ridicules et d'imperfections ; à la cour, dis-je, où, depuis la fin du règne de Louis XV, il n'exista rien de réel que la sensibilité de son petit-fils, la bienfaisance auguste de la reine actuelle, quoique obscurcie par quelques légèretés, mais qui, plus foible que coupable, est bien loin de mériter les horreurs qu'on a débité (*sic*) sur son compte. — Dans ce climat où l'atmosphère est empoisonnée, d'où la honte, la pudeur, la décence, la franchise et la sincérité sont exilées sans retour, Blondinet ne trouva que trop d'occasions d'affermir en lui l'esprit de frivolisme (*sic*) que j'ai déjà annoncé lui appartenir ; il y devint successivement fat, impudent et faux ; il y contracta cette habitude, qu'il a toujours conservée depuis, d'avoir le sourire aimable sur les lèvres, exprimer l'affabilité par ses regards, quand la trahison étoit dans son cœur... Que ne puis-je découvrir entièrement cette physionomie cauteleuse et rusée,... détestable effigie d'un monstre corrompu qui vous trompe,... idole affreuse qui rend abominable, par d'éloquentes persuasions, le culte que vous lui adressez : en un mot, un dogue enragé à qui, aveugles que vous êtes, vous avez confié votre conduite, mais qui, si vous n'y apportez plus d'attention, brisera la laisse nationale par laquelle vous semblez le retenir, et vous conduira de degrés en degrés dans le précipice qu'une fausse liberté creuse sur (*sic*) vos pas... Héros dangereux, que la nation française place à la tête des brutes patriotes, et à qui follement elle a confié les pouvoirs les plus insensés et les plus nuisibles à sa félicité !

« Je ne m'occuperai point à détailler... comment Blondinet parvint aux différens premiers grades militaires, puisque aucune action d'éclat ne les lui fit obtenir ; et il eut cela de commun avec la ridicule milice dont il se montre aujourd'hui si digne général, qui, enivrée de gloire, sottement affublée de panaches, a plutôt l'air d'une mascarade injurieuse pour la monarchie que d'une élite de guerriers libres et patriotes ;

qui, couverte d'épaulettes et de banderolles insultantes à la nation même qui la *manequine* (*sic*) de cette manière, ne ressemble pas mal en cela à l'écolier craintif qui apporterait au cuistre rébarbatif la férule ou les verges qui doivent servir le fustiger (1).

« Effectivement, avant que Blondinet de *La Fayette, héros couronné par le hasard*, eût marqué dans le monde, qu'avait-il fait plus qu'un autre pour jouir des faveurs militaires ? Quel service avait-il fait ? Quels titres avait-il aux faveurs ? La question établie, établissons la réponse.

« Le marquis de *La Fayette* avait servi, comme ont servi les capitaines, les lieutenans bleus et blancs qu'il commande aujourd'hui, qui n'ont jamais pris les armes que contre leur monarque et sa chère et auguste famille, qui n'ont jamais livré de bataille qu'aux gardes-du-corps qui, plus fidèles que la nation même, ont mieux aimé s'exposer à périr que de se parjurer.

« Ils ont, à la vérité, pris la Bastille ; mais, Peuple, cessez de vanter ce fait que vous traitez, à tort, de miraculeux ; le grand jour de l'histoire, en éclairant la conduite, en ternira la gloire ; vous êtes entrés dans cette forteresse, mais par *la porte ouverte ;* vous n'avez escaladé que les escaliers ! Et si *Delaunay*, le gouverneur, a montré dans cette occasion de la lâcheté, c'est en trahissant ses sermens ; ... c'est en n'expirant pas sur la brèche !

« Blondinet de *La Fayette* avait donc obtenu du commandement dans l'armée, sans l'avoir plus mérité que ses enfans actuels, guerriers de deux jours, devenus généraux sans avoir jamais vu d'autres camps que ceux de l'École militaire, de la Plaine de Saint-Denis, et sans avoir fait d'autre campagne que la marche honteusement guerrière de Paris à Versailles, les 5 et 6 octobre, dont ils n'ont rapporté d'autres trophées que des branchages braconnés dans les bois de Bou-

. Ce couplet sur la garde nationale n'est vraiment pas mal ! On sait de combien de plaisanteries, de charges (Daumier, Gavarni) et de diatribes cette bourgeoise institution fut la source. Il est amusant de constater que, dès son printemps, elle trouvait l'opinion publique volontiers railleuse.

logne, et des femmes ivres grimpées sur des affûts de canons destinés à foudroyer la demeure de leur Roi; et, ce qui ne fera jamais qu'ajouter à la honte de cette odieuse action, ils traînaient après eux, avec la plus insolente et féroce atrocité, et en prisonnier de guerre, le plus tendre, le plus sensible (1) des rois, qui, par confiance et bonté, s'était jeté dans les bras de son peuple, avec la morgue insolente d'un vainqueur qui jouit des droits de la victoire, ou comme César traînant Marc-Antoine à son char ; et Blondinet de *La Fayette* recevait modestement, pendant cette marche ignominieuse, les acclamations offertes à sa trahison voilée, à son ordinaire, du manteau de la popularité. »

Mariage de La Fayette. — Ici je me refuse à reproduire les odieux racontars de l'*impartial* auteur du libelle en question, lequel estime que, parmi la classe qualifiée, l'amour et l'hymen ne sont traités que comme des articles de convenance. Il ne ne sait quelles intrigues de la jeune épouse avec un certain comte *de Pressac* que, selon lui, elle aimait éperdument avant son union, puis avec un chevalier *de Plantade*, libertin avantageux, amant peu discret. A propos des soi-disant disgrâces conjugales et des accès jaloux de La Fayette, « *né sous la constellation du Capricorne* », fâcheuse planète dont l'ascendant irrésistible n'épargne personne, pas même les têtes couronnées, il répète à satiété un gros mot — en quatre lettres — cher à Molière. Bref, quelle est, suivant notre libelliste, la noble et généreuse cause du départ de La Fayette pour le Nouveau-Monde ? Madame sa chaste épouse, dit-il en substance, lui taillait encore des croupières (j'aime ici cette locution !) avec Pressac et compagnie (2). N'écoutant que la voix

1. Cette épithète, si usitée au XVIIIe siècle depuis Rousseau, date bien ce libelle, qui émane d'une plume partiale, royaliste avec ferveur, acérée à la face des révolutionnaires, venimeuse et fielleuse pour les gentilshommes démocrates comme le marquis de La Fayette.

2. Voici le portrait, brossé lestement, c'est le cas de le dire (page 34) : « *Angélique Aimée*, — mais qui cependant ne l'a pas toujours été, — ressembloit à toutes les filles de qualité qu'on marie par convenance, qui se dégoûtant du mariage par raison, qui cocufient leurs maris par usage, qui se réconcilient avec eux par caprice, et qui affichent les bonnes mœurs par hypocrisie. » — Elle avait, ajoute-t-il, à peu près six années de plus que son cher

du désespoir, prenant la chose en bourgeois au lieu de suivre la maxime des gens de cour, Blondinet se résolut alors à tenter les risques et périls de la guerre ; il sollicita d'aller en Amérique effacer, à force de gloire, les affronts qu'il venait d'essuyer ; et, muni de pouvoirs du cabinet ministériel, abandonnant sa *pénélope de cocu*, il s'embarqua avec le général comte d'Estaing, en qualité d'aide-de-camp, et tourna ses voiles du côté de Philadelphie, impatient de faire publiquement la preuve de sa valeur guerrière.

Blondinet, le futur *Roi de Paris*, « était né pour opérer des révolutions ; l'Amérique languissait dans les fers de l'avarice et de la cupidité ; nos colonies ne supportaient qu'avec peine et douleur l'esclavage honteux que leurs tyrans leur faisaient éprouver. Plusieurs d'entre elles avaient déjà secoué ce joug, lorsque le marquis de *La Fayette* y fit cette descente qui le couvrit d'une gloire immortelle, et le fit passer pour un demi-dieu, dont l'apparition allait être pour elle le gage assuré du bonheur » ; disons plus simplement : montra l'élève, l'émule et compagnon d'armes du grand chef respecté, Washington.

Passons vite sur ces événements. Aussi bien, ces derniers feuillets de l'épreuve imprimée sont confus, en désordre, effacés, à peu près illisibles. — Blondinet, « quoique violemment incommodé de la tempête », dès qu'il croise, à quelques brasses, en plein orage, un vaisseau anglais, ne balance pas à profiter de la première occasion que le hasard offre à son courage ; et, sans consulter le danger où son équipage est exposé, par les vents et le dégât qu'ils avaient causé sur son navire, il donne le signal de l'attaque aux soldats et aux matelots qui murmurent. Lui-même harangue les mécontents. Les paroles que lui prête le grincheux libelliste ne dépareraient point, ma foi, toutes banales, un petit *Conciones* militaire :

« Eh ! quoi ! braves Français, trembleriez-vous déjà à « l'aspect du danger, et pensez-vous être abandonnés par le « Dieu des armées, qui jusqu'à ce moment a combattu pour

époux, qu'elle désespérait par ses égarements, et qu'elle blessait à la fois dans son amour-propre et son affection.

Tout cela, bien entendu, est du roman pur,... ou plutôt impur.

« vous ? Laisserez-vous à nos ennemis le plaisir de se vanter « de vous avoir fait fuir devant eux ? et, lorsque les élémens « paraissent vous être contraires, ne saurions-nous point « contraindre la victoire à nous être favorable ? Eh bien ! « si la peur glace vos sens, s'il se trouve parmi vous quelques « lâches peu sensibles à l'honneur qu'ils peuvent retirer de « cette journée, qu'ils restent à fond de cale, et que les bras « jaloux de défendre l'honneur des fleurs-de-lys se rangent « autour de moi, et que le cri de « *Vive Louis ! vive la France !* » « soit pour nous la préface de la victoire ! »

L'action fut vive. A un feu réciproque de deux heures succéda l'abordage. Si les Anglais se comportèrent comme des guerriers plus consommés que nous dans l'art funeste de combattre sur mer, les Français combattirent comme des lions et firent des prodiges de valeur.

Enfin, le sort se décida en faveur de nos troupes, et la victoire se tourna généralement de notre côté. On observera que, pendant ce combat, la tempête continuant toujours, le vaisseau anglais en avait été horriblement endommagé. Il était déjà près de s'abîmer sous les flots, criblé par les bombes que Blondinet lui avait fait lancer ; déjà les gens de l'équipage, montés sur le tillac, imploroient la clémence des Français. Alors la magnanimité vint animer Blondinet (1) ; et, voyant que les gens de l'équipage ennemi avaient mis bas les armes, il sauta le premier dans la chaloupe remorquée à ce navire, en disant à ceux de son bord : « Mes amis, mes camarades, ces malheureux n'envisagent plus que la mort ; essayons à les y soustraire. Quand nos ennemis sont dans la prospérité « et qu'ils nous attaquent, défendons nos droits avec courage, « soutenons l'honneur de nos maîtres ; mais s'ils sont dans

1. C'est un beau trait de La Fayette : on se rappelle Condé à Rocroy, *calmant les courages émus et joignant au plaisir de vaincre celui de pardonner*. Tout ce passage, sur l'épreuve que j'ai sous les yeux, est affreusement imprimé, mal ponctué, tronqué. J'ai dû restituer maints bouts de lignes.

Les mots imprimés en *italiques*, sont des conjectures de ma façon. Je suis bien forcé de les suppléer pour rendre intelligible le texte d'un bas de page à peu près complètement effacé. (L'épreuve, encore un coup, est détestable.) Encore, pour une phrase, ai-je échoué dans cette restitution.

« l'infortune, s'ils attendent après nos secours pour se sous-
« traire aux horreurs du trépas, volons-y ! Soulageons-les
« dans leurs maux, et forçons la postérité à dire avec attendris-
« sement que les Français sont les amis de l'humanité ! »

C'est ainsi que Blondinet de *La Fayette* conquit les cœurs des soldats et qu'il jeta les fondements de cette réputation qui l'a tant distingué depuis. Il serait à souhaiter pour lui, pour nous, qu'il se fût montré toujours le même, et que ce *La Fayette,* si humain, si sensible en apparence, eût été dirigé par son cœur, et que ce ne fût point une détestable hypocrisie qui ait été le guide de *sa conduite future*. J'aime à croire que Blondinet... n'avait point encore soufflé son venin. Il fait *alors* remarquer en lui l'homme échauffé par le zèle de la vertu, par la passion d'une gloire légitime qui l'élevait au-dessus de l'humanité et de toutes les funestes passions qui l'avilissent ordinairement. Aussi son nom, digne de respect, aurait brillé avec éclat dans la nuit des siècles accumulés et se serait éternellement distingué dans les fastes de l'univers ; mais depuis que l'avarice, la cruauté, l'orgueil et tous les vices affreux qui infectent la société sont devenus son apanage, loin d'être regardé comme l'objet de l'admiration publique (1), on ne le considère que comme l'opprobre et l'exécration du genre humain ».

L'auteur conclut par une violente apostrophe à la nation, à ces cruels Parisiens, « assemblée monstrueuse de traîtres et de brigands », dont la crédulité s'est confiée au général La Fayette, comme à l'homme le plus digne de figurer à leur tête et de servir leurs abominables complots :

« C'est à vous, Nation, maintenant aussi barbare, aussi injuste, aussi cruelle, aussi sauvage que la nation africaine, que j'adresse les réflexions que m'inspire votre général. A vous, qui vous enorgueillissez si fort de vos lumières ; à vous, qui jetez un œil de mépris sur les peuples qui ne se communiquent pas avec douceur apparente cette affabilité étudiée et cette civilité révérencieuse dont vous faites tant de cas, sans

1. Ici, une bonne et divertissante coquille : « de l'*administration* publique ».

doute, parce qu'elle est nécessaire pour masquer les inclinations déréglées de vos cœurs. »

Et voilà une interprétation neuve de la politesse et de la courtoise urbanité dont se vante notre race ! Je la dédie, sans en certifier la justesse, à l'éminent auteur de la *Psychologie du peuple français*, à M. Alfred Fouillée, de l'Institut (1).

Tel est le vestige qui nous est parvenu de ce document satirique, tissu de phraséologie plus vide et pompeuse que maligne, arrosé de fiel. Il y surnage quelques traits exacts, et visiblement bien notés. N'importe ! son état incomplet n'est guère à regretter. *Pendent opera interrupta.* L'impression fut arrêtée ; donc, s'il m'est permis de jouer sur les mots, l'impression produite sur l'opinion publique fut nulle. De ce beau travail pseudo-historique la publication fut entravée par une descente de police et par des poursuites judiciaires. La littérature — il est loisible au lecteur d'en juger — n'y a rien du tout perdu. Mais l'amateur de renseignements curieux, d'où qu'ils viennent, peut, en somme, y trouver son compte. L'historien véridique se plaît à puiser à toutes les sources, même, parfois, aux sources empestées.

VI

L'épilogue de toute cette histoire fait honneur à la magnanimité du marquis de La Fayette ; il semble, au surplus, que tout honnête homme eût agi de même, les imprimeurs ne lisant pas toujours ce qu'ils impriment et devant, en bien

1. « Je n'arracherai point, dit le libelliste, à la *Gazette de France* le droit de raconter les exploits que firent ces héros pendant le cours de cette guerre maritime, non plus qu'au Gazetier de Leyde celui de mentir avec impudence, en altérant les faits et en fabriquant lui-même les actions de ces différentes expéditions, pour composer sa ridicule rapsodie, tout aussi impertinente que le Journal de la Cour et de la Ville, compilation dégoûtante de nouvelles incendiaires et de contes à dormir debout ». On peut induire de ces lignes que les relations de la guerre d'Amérique qui circulaient à cette date passaient, en général, pour odieusement controuvées et frelatées.

des cas, être tenus pour irresponsables de ce qui sort de leurs presses. (Je ne parle pas des *coquilles* compromettantes.)

La jeune femme de l'innocent qu'on avait jeté en prison pour avoir commencé, simple instrument aux gages des diffamateurs, à tirer la fameuse diatribe dont j'ai reproduit les principaux extraits, Mme Lenormand, osa adresser à l'offensé, si haut placé, la touchante supplique que voici :

« *A Monsieur de La Fayette, commandant-général de la garde nationale parisienne.*

« Monsieur,

« Ami du vertueux Washington, dont vous fûtes l'émule, vengeur de la cause de la liberté en Amérique, héros de la Révolution en France, aucun genre de gloire ne vous est étranger. Une femme tremblante, mais pleine de confiance en ce grand caractère qui, dans l'âge où les réputations se commencent, vous mérite l'admiration des deux mondes, vient présenter à vos vertus une nouvelle occasion de s'exercer : elle vient avec larmes vous supplier d'intercéder pour son mari, qui, très jeune et sans expérience comme elle, a eu le malheur de vous offenser.

« Le nommé Lenormand, imprimeur de profession, et du nombre de ceux qui ont profité des bienfaits de l'Assemblée nationale pour exercer sans privilège, est cet infortuné : avide de travail et commençant son état, à la prière d'un colporteur nommé Tissy, il s'est inconsidérément chargé de l'impression d'un libelle intitulé : *Vie de La Fayette*, qu'il n'avait point lu et qu'il a renvoyé dès la fin de la seconde feuille, c'est-à-dire aussitôt qu'il l'a reconnu pour un tissu de calomnies. Déjà il s'étoit dessaisi du manuscrit quand, sur la dénonciation d'ennemis secrets et à la requête de M. Cahier de Gerville, procureur-syndic de la Commune, un détachement de la garde nationale est venu dans son attelier (*sic*), a saisi les deux formes que, rassuré par son innocence, il n'avoit pas même pensé à briser, et l'a traîné au Châtelet.

« C'est dans cette affreuse prison que, depuis quatre jours, il expie son imprudence et se voit menacé de consommer son pécule, qui est celui d'un jeune ouvrier nouvellement marié, nouvellement établi. Il jouissoit de l'estime publique, et faisoit l'espoir de sa malheureuse épouse, de toute sa famille ; il se voit à la veille de tout per-

dre (1). Son affaire, commise au rapport de M. Judde-de-Neuville, est entamée : hier il a été interrogé, et, sans conseil comme sans astuce, il a répondu tout ce qui vient d'être rapporté.

« Si vos bontés, Monsieur, ne daignent s'étendre sur le mari de la suppliante, son état, lui, son épouse, sa famille tombent dans l'anéantissement ; si, par votre bienveillante protection, il ne recouvre point dans peu sa liberté, son crédit souffrira, ses travaux tomberont, et la misère l'atteindra, dès les premiers pas de sa carrière.

« Mais la suppliante ose espérer que vous lirez ce mémoire : elle se flatte de n'avoir bientôt plus que des actions de grâce à vous rendre, dans ces instans où le royaume entier vous comble de bénédictions (2). »

Cette humble prière fut mise sous les yeux du général. Il n'y demeura point insensible. Sur le verso même de la feuille de papier grand format où elle est transcrite, il fit répondre par un de ses aides-de-camp, sans doute à l'adresse du rapporteur Judde, une absolution plénière... qui gagnerait à être seulement exprimée en termes un peu moins lourds. — La voici telle quelle :

« Monsieur, M. Delafayette m'a donné l'ordre d'avoir l'honneur de vous témoigner combien il est peu sensible à tout ce que l'on imprime contre lui, et notamment, en ce qui le concerne dans la feuille intitulée : *Vie de La Fayette*. Il consent et demande même comme grâce que l'on veuille bien rendre la liberté à M. Lenormand comme imprimeur de cette feuille ; et, autant toutes fois que M. Lenormand pouvoit être traduit en justice relativement à M. Delafayette (3), cet objet semblant le regarder personnellement, il se permet de faire

1. Aveu — bien pathétique ici — de ce préjugé si répandu dans la masse, que le cachot, même infligé pour des motifs politiques, déshonore ou tout au moins discrédite à jamais son homme !... Et pourtant !...

2. Cette pièce autographe ne porte point de signature. Bien plus, dès le début du second paragraphe, le nom de Lenormant est précédé d'un blanc qui paraît réservé pour l'inscription ultérieure d'un prénom ignoré. L'écriture ne semble pas féminine. Elle est, d'ailleurs, ferme, nette, élégante ; elle atteste une main fort exercée. La rédaction aussi est remarquable de décence et de tact. Mme Lenormand a fait sans doute rédiger la lettre par son conseil.

3. Ce nom surcharge *cette feuille*, locution qui figure déjà deux lignes plus haut.

cette demande à Monsieur Judde de Neuville, que j'ai l'honneur d'assurer de mes obéissances.

« MASSON DE NEUVILLE
« *Aide-de-camp du général* »

Conclusion tout-à-fait digne d'un honnête homme, d'un galant homme, que les ordures, d'où qu'elles jaillissent, n'atteignent point ! Comme tant de personnages en vue, qui ne sauraient éviter de prêter le flanc à la critique, ni de soustraire leur tête à la caricature, le *héros des deux mondes*, que devaient par la suite encenser tant de maladroits thuriféraires et tambouriner tant de vaines ovations, ce *Blondinet* (1). épris de popularité que raillaient vertement Choiseul, Camille Desmoulins et Mirabeau, devint, dès l'époque révolutionnaire, la cible d'ignobles brochures qui ne circulaient pas toujours sous le manteau. Nous venons d'en voir un échantillon, un des plus modérés peut-être. Le plus scrupuleux biographe ne saurait en épuiser la série : il serait contraint d'en omettre, et des plus obscènes. Pour en peser lestement la valeur, il suffit, après avoir lu les mémoires de Mme Campan, du page d'Hézecques, et d'autres familiers de la cour, qui tous insistent sur la froideur — pour ne pas dire plus — des relations qui s'établirent entre le général et la famille royale, il suffit, dis-je, de rappeler ce sous-titre des *Facéties révolutionnaires* contre la reine de France (publiées par Gay, 1871-1873, 2 vol. in-18) : « Les amours de Charlot et Toinette, précédés de l'Autrichienne en goguette. — *Soirées amoureuses du général Mottier et de la belle Antoinette !!! de !!!* » Ce rapprochement imprévu de deux êtres qui se détestaient se passe de tout commentaire. Où la médisance, où la malignité vont-elles se nicher ?
Qu'osent-elles imaginer ? (2)

VICTOR GLACHANT

Mars 1908.

1. Ce sobriquet lui fut décerné par Camille Desmoulins.
2. Cet article est un chapitre détaché d'une étude générale que je prépare (d'après des documents inédits d'archives) sur le marquis de La Fayette.

VARIA

Chateaubriand et Mme de Castellane

Le plus grand plaisir que puisse éprouver un historien digne de ce nom, c'est de voir se vérifier, ses assertions surtout quand elles ont été combattues par la critique. Nos lecteurs n'ont pas oublié les lettres passionnées que Chateaubriand écrivit, en 1823, à une belle inconnue. Dans son livre sur Hortense Allart de Méritens, M. Léon Séché nous avait donné à entendre que cette dame n'était autre que Mme Boni de Castellane. Le baron de Frénilly, ancien pair de France, vient de lui donner raison dans ses *Souvenirs* publiés par Arthur Chuquet à la librairie Plon. On lit, en effet, à la page 494 de ces *Souvenirs*.

« Un autre événement suivit de près qui fut encore une justice maladroite, chose bien plus fâcheuse qu'une injustice habile. Chateaubriand était devenu assez populaire ; les journaux le prônaient, on le ménageait : il avait imprimé, glosé, conspiré pour et contre tout : dans le temps même où il était notre ami, notre tambour-major, il ne manquait ni d'amis ni d'admirateurs dans le camp ennemi. Enfin, la liberté de la presse était son idole et, à ce titre, il ne pouvait être haï, ni par les libéraux, ni par la foule des honnêtes esprits fous. Or, il était en même temps, après sa spirituelle et vive petite femme, la tête la plus détraquée de la Bretagne. Il avait donc joint au portefeuille des Affaires étrangères celui des affaires particulières de Mme Boni de Castellane dont il était l'admirateur fort peu secret, avant, je crois que mon ancien ami Molé eût recueilli sa succession, et cette dame ayant vendu 1.800.000 frances sa terre de Saint-Pierre de Moustier, il n'avait su rien de mieux que de lui conseiller le placement de ces fonds dans l'emprunt des Cortès d'Espa-

gne. Par suite, quand Ferdinand, replacé sur son trône par Louis XVIII, refusa fort sagement de reconnaître cet emprunt révotionnaire, Chateaubriand, voyant son amie ruinée, n'avait encore su rien de mieux que de charger Talaru de mettre le pied sur la gorge au monarque espagnol pour le forcer à légitimer l'emprunt, et Talaru à qui on ne peut nier la force et quelquefois les formes d'un cheval, avait si fidèlement rempli cette commission que le roi, irrité et éperdu, avait passé par-dessus toutes les formes diplomatiques en écrivant secrètement à Louis XVIII pour savoir de lui-même si c'était réellement par ordre de celui qui venait de le remettre sur le trône et qui avait annulé l'ordonnance d'Andujar, qu'on lui ordonnait de ruiner lui et son peuple pour enrichir les révolutionnaires d'Espagne et donner crédit et garantie aux révolutions futures. Je n'ai pas lu cette lettre ; mais je sais de qui l'a lue qu'elle était aussi touchante que noble et sensée. Le roi fut irrité ainsi que Villèle ; le silence perfide de Chateaubriand dans l'affaire des rentes fit déborder le vase.

Le pauvre homme — je parle de Chateaubriand — s'était suivant son usage, jeté tête baissée dans un puits et faisait feu des quatre pieds pour en sortir. Le 5 juin, il me chambra dans son salon pour me dire : « Villèle m'en veut de ne l'avoir pas soutenu ; il me bat froid, mais il a tort ; j'étais enroué à ne pouvoir parler. Je ne veux faire que ce qu'il désire : je n'ai jamais fait autre chose. » Le lendemain, il vint au conseil et trouva l'ordre de remettre son portefeuille. Il était chassé ; autrefois il eût été exilé et on n'eût pas soufflé ; alors il n'y eut qu'un cri ; nul n'était dans le fond de la confidence. « Un ministre chassé ! Un grand homme ! Un Chateaubriand mis à la porte ! Et pourquoi ? pour n'avoir pas soutenu une loi qui ruinait le pauvre peuple ! » Le fait est que le roi avait eu tort de faire justice dans sa colère, et que sous le règne de sa charte et des journaux il fallait découdre au lieu de rompre.

« Ce renvoi s'égaya pour moi d'un épisode assez plaisant. J'étais assez lié avec Chateaubriand, qui me croyait grand ami de Villèle. Dès le lendemain j'allai le voir rue de l'Université où il s'était retiré. Je le trouvai seul avec Frisell, Anglais francisé, auteur d'une excellente brochure sur la constitution de l'Angleterre, homme d'esprit lourd, bizarre, maniaque, malade imaginaire, assez intrigant pour s'être donné à Paris un léger vernis d'espionnage qui achevait de le faire peu rechercher ; il ne sortait pas de chez Chateaubriand qui trônait assez volontiers dans une cour de gens de cette espèce. J'arrive, armé de paroles de consolation. L'ex-ministre ne tranchait ni du Romain, ni du Spartiate ; il était fort abattu. La question d'argent

le préoccupait au point qu'après s'être amèrement plaint de l'ingratitude des hommes, « C'est fini, me dit-il. vous verrez qu'il ne me laisseront pas même mes appointements de ministre d'Etat. » C'était vingt mille francs.

« Je me récriai là-dessus comme sur une rigueur sordide et impossible. « Non, me dit-il, vous ne les connaissez pas, ils me l'ôteront » ; la conversation en resta là. Je n'y pensais plus, quand le lendemain, Frisell vint chez moi me sonder sur ces misérables appointements, comme s'il sondait Villèle en personne. Je me récriai de nouveau et il ne me quitta pas qu'il n'eût tiré de moi la promesse de voir Villèle pour prévenir le coup. Cette démarche me déplaisait, mais Chateaubriand était dans une anxiété mortelle. J'allai chez notre président du conseil ; je lui contai la chose et, comme j'y comptais, il me rit au nez en me disant : « Croyez-vous donc le roi capable d'une telle vilenie ? » Fort satisfait, je rentre chez moi, et j'écris en hâte le succès de mon ambassade. Mais, pendant cette courte négociation, une autre négociation s'était ouverte entre Chateaubriand et le libraire Ladvocat ; il avait fait un pacte, vendu sa plume, reçu trente ou quarante mille francs, et le surlendemain, on lut dans les journaux une noble et fière déclaration de l'ex-ministre qui refusait ses appointements de ministre d'Etat !... »

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

Bulletin du Bibliophile du 15 janvier: *sur un exemplaire de Patelin* annoté par Sainte-Beuve, par Ch. Oulmont.

L'Opinion, n° du 15 février : « *Lettres de Sainte-Beuve sur Rome.* — n° du 28 mars : *Lettres inédites de Victor Hugo, Ary Scheffer et Arago à Lamennais* publiées par Léon Séché.

Le Mercure de France du 1er avril : *Histoire du Cénacle de la Muse française*, par Léon Séché.

Le Temps, du 29 mars. — Inauguration du buste d'Emile Deschanel au Collège de France.

POÉSIE

LA SOIXANTAINE

A Léon Séché

Quel noir penser t'attriste, ô mon âme, et t'oppresse ?
Ne reconnais-tu pas le nid de ma jeunesse ?...
Voici mes blancs bouleaux penchés sur les joncs droits,
Et que reflète encor la rive enchanteresse
Où mes rêves d'enfant s'embarquaient autrefois,
Et, montés sur le pont d'idéales galères,
Partaient pour le pays des troublantes chimères...
Tout ce que j'ai pleuré sous le ciel de Paris,
Tout ce que j'ai quitté, victime d'un mirage,
Est devant moi, m'accueille, et me parle, et me rit :
L'écho qui répétait mes chansons et mes cris ;
Les bois qui me prêtaient pour jouer leur ombrage ;
Le banc dans la clairière, où, par les tièdes soirs,
Avec la grand'maman j'allais souvent m'asseoir ;
Les sentiers en zigzag tracés dans la bruyère,
Sous laquelle on entend *cricriter* le grillon,
Et qui vont par la lande, où la brise légère
Balance en folâtrant les palmes des fougères,
Comme pour éventer quelque roi négrillon ;
Les talus au soleil où le lézard vert rôde,
A la fois rayon d'or et vivante émeraude ;
Entre d'épais taillis, l'allée au sable fin,
Où, quand le crépuscule approchait pour épandre
De l'ombre et du silence, enfant, j'aimais surprendre
Les amusants ébats des espiègles lapins ;
La chênaie élancée et rivale des pins,
D'où l'écureuil, en train de ronger une pomme,

La laisse parfois choir sur la tête d'un homme ;
Le genévrier sombre, aux fruits bruns, bleus ou verts,
Où je cherchais vos nids, merles noirs au bec jaune ;
Le gros houx que grand'mère ébranchait en automne,
Pour fleurir de corail ses vases tout l'hiver ;
Le jardin qui souvent me vit casser des cloches,
En lançant à des geais un maladroit caillou,
Et recevoir, piteux et contrit, les reproches
Du bon vieux jardinier désespéré du coup ;
Le berceau fait d'un chêne aux branches recourbées,
Où maman me contait, à l'abri du soleil,
La Belle au bois dormant son merveilleux sommeil,
— Cher berceau qui me semble encor peuplé de fées ;
Les prés, où je liais avec un brin de jonc
Des bouquets de coucous, des bottes d'amourettes ;
Près du chemin, le peuplier, fuseau très long,
A la pointe duquel le sansonnet volette,
En filant le cristal de ses notes clairettes ;
Dans l'avant-cour, qu'un mur en ardoise dallé,
Sépare du jardin et qu'il clôt sur la route,
Le pinsapo géant, largement étalé
Qaui, tnt de fois, pour me cacher, m'offrit sa voûte ;
Le portail très ancien par lequel j'entrevois
Des pigeons traversant à grands claquements d'ailes
La cour aux pans coupés, flanqués de deux tourelles,
Aux girouettes de fer grinçant comme autrefois ;
Et surtout, protégé par des pins et des chênes
Contre le vent du Nord que l'Hiver noir déchaîne,
Le logis au toit bleu, mon refuge, mon nid,
Paisible comme au temps où j'étais tout petit,
Logis sûr, où le soir, la table de famille
Entre ma femme et moi voit se placer ma fille...
Tout ce que, par ma faute, hélas ! j'avais perdu,
Tout est là devant moi, comme dans ma jeunesse,
Tout m'accueille, tout me sourit, tout m'est rendu !
Quel est donc ce penser, mon âme, qui t'oppresse ?
Que te manque-t-il donc ?
L'écho répond : « Jeunesse ! »

Bois-Commeau, 27 février 1908.

PAUL PIONIS.

Bibliographie

Librairie Garnier frères. — *Souvenirs d'un sexagénaire*, par A.-V. Arnault, de l'Académie française, nouvelle édition avec une préface et des notes par Auguste Dietrich, t. I., 3 fr. 50.

C'est une très heureuse idée qu'a eue la librairie Garnier de réimprimer ces Souvenirs d'Antoine Arnault. De tous les Mémoires qui traitent de la Révolution et du Consulat, il n'en est pas de mieux informés des choses de la politique et de la littérature. On sait qu'après avoir remporté de grands succès au théâtre, il cultiva la fable avec un rare bonheur et qu'il est l'auteur de la *Feuille* qui suffirait à tirer son nom de l'oubli. Mais là ne s'arrêtent pas ses titres. Lors de la création de l'Université, Arnault fut nommé conseiller et secrétaire général de celle-ci, sous l'autorité de son confrère académique, le grand-maître Fontanes, avec lequel il était en bons termes. Collaborateur direct de Fourcroy pendant huit années, il contribua avec cet illustre savant, à l'organisation des écoles centrales et des lycées, et si l'on s'en réfère aux témoignages contemporains, ne se distingua pas moins comme administrateur que comme écrivain. C'est lui qui recommande Béranger à M. de Fontanes, qui le fit entrer dans les bureaux et lui ouvrit les portes du monde littéraire. On dit même que c'est lui qui contribua le plus à répandre la fameuse chanson du *Roi d'Yvetot.*

Cf. à son sujet le livre de M. Léon Séché sur Hortense Allart de Méritens. Il y a un très beau portrait d'Arnault.

Même librairie. — *Œuvres complètes d'Alfred de Musset*, avec des notes d'Edmond Biré. Viennent de paraître les tomes V, VI et VII, contenant les *Nouvelles*, les *Contes* et la *Confession d'un Enfant du siècle.* — Dans les notes qui accompagnent chacun de ces volumes, l'érudit commentateur ne nous apprend rien de nouveau, contrairement à ses habitudes.

Société Française d'Imprimerie et de Librairie (ancienne librairie Lecène, Oudin et Cie). — *Louis Bouilhet. — Son milieu. — Ses hérédités. — L'amitié de Flaubert*, d'après des documents inédits, par Etienne Frère, 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

Flaubert, dont l'influence est si grande sur la pensée contemporaine, ne cesse d'attirer l'attention de la critique.

Un point pourtant était resté inexploré dans Flaubert, c'est Louis Bouilhet, le poète et l'ami fraternel, « *mon accoucheur littéraire, ma conscience et ma boussole* », comme disait l'auteur de *Salammbô*.

Avec des documents inédits, M. Etienne Frère a retrouvé Flaubert dans Bouilhet et Bouilhet dans Flaubert. Sous ses trois aspects différents, il fait revivre pour nous la physionomie du poète, du philosophe *l'accoucheur littéraire*. Il nous introduit dans le milieu intime de Bouilhet, près de sa vieille amie et de son fils adoptif.

Suivant un ordre logique, il reconstitue les hérédités du poète, l'influence de son milieu natal, de son passage à l'Hôtel-Dieu, enfin celle de Croisset, en appliquant à sa tâche ce mot de Flaubert : *C'est un devoir pour la critique de tenir compte exactement du milieu et des contingences pour expliquer rationnellement les œuvres d'un auteur.*

Librairie Bloud et Cie. — *Le Véritable « Voyage en Orient » de Lamartine*, d'après les manuscrits originaux de la bibliothèque nationale, documents inédits, par Christian Maréchal, 1 vol. grand in-8°.

M. Christian Maréchal qui nous a donné récemment un si intéressant volume sur *Lamennais et Lamartine* nous livre aujourd'hui le résultat de ses recherches et de ses observations en ce qui concerne le *Voyage en Orient* du grand poète. Et ce résultat n'est pas à dédaigner, tant s'en faut, quoique prévu par ceux qui ont mis le nez une seule fois dans les manuscrits de Lamartine. Il est impossible, en effet, de s'en rapporter pour écrire l'histoire de ses œuvres, à la chronologie qu'il nous en a donnée dans ses commentaires presque toujours inexacts et fantaisistes. Et ses albums de notes, ses premiers jets, sa première rédaction, diffèrent tellement de ce qu'il a publié, que pour chacun de ses volumes on pourrait en refaire un autre rien qu'avec les variantes. M. Maréchal n'a pas perdu son temps en étudiant, le crayon à la main, les manuscrits du *Voyage en Orient* comparés à l'édition originale de cet ouvrage.

« Déjà, dit-il dans son introduction, la simple comparaison entre le texte publié du voyage et le contenu de la *Correspondance*, devait faire naître des doutes dans l'esprit du lecteur attentif. La première page du *Voyage* est datée : *Marseille, 20 mai 1832*. Or, la *Correspondance* nous apprend qu'à cette date Lamartine était encore à Mâcon, et que, le 28 mai, jour fixé pour son départ, il avait été retenu par la maladie de sa fille Julia prise soudain d'un catarrhe aigu, suffocant. Il ne fut à Marseille que le 20 juin. Que penser donc

des pages datées 20 mai, 22 mai, 28 mai, 13 juin, 17 juin, et toujours de Marseille, dans le texte imprimé ? Et comment ne pas supposer que cette introduction de l'ouvrage fut rédigée après coup, pendant les vacances de l'année 1834 ! »

Heureusement que nous avons la *Correspondance* de Lamartine. C'est, en effet, la grande source — source unique peut-être dans notre littérature — où il nous faudra toujours revenir quand on voudra parler de l'homme et de l'œuvre. La *Correspondance*, quoique incomplète, nous donne les trois quarts du temps avec la date vraie, les circonstances diverses dans lesquelles fut conçue et écrite telle ode, telle élégie, telle et telle page de prose, discours manifeste littéraire ou politique, etc. Et j'espère bien qu'un jour, quand on aura complété cette *Correspondance* du grand poète, il se trouvera quelqu'un pour entreprendre une édition critique de ses œuvres. M. Christian Maréchal nous semble tout désigné pour cela, puisqu'il nous annonce comme suite à sa critique du *Voyage en Orient*, un *Jocelyn* et une *Chute d'un ange* rédigés d'après la même méthode.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

.Librairie Perrin et Cie. — *Lamennais, sa vie et ses doctrines* par l'abbé Charles Boutard. T. I. — *La renaissance de l'ultramontanisme* (1782-1828). — T. II. *Le catholicisme libéral* (1828-1834.)

Librairie du Mercure de France. — *Charles Baudelaire, œuvres posthumes*, avec un portrait gravé sur bois, 1 vol. in-8°.

Librairie Emile Paul.— François Chabot, membre de la Convention, (1756-1794), avec deux portraits en héliogravure, par le Vte de Bonald. 1 vol. in-8.

Librairie Charles Bosse, 46 rue Lafayette. — Correspondance de Stendhal (1800-1842) publiée par Ad. Paupe et P. A. Cheramy, sur les orignaux de diverses collections, 3 vol. in-8 avec trois portraits en héliogravure.

Jean de la Rouxière.

Le Gérant : Léon Séché

Imprimerie Bonvalot-Jouve, 15, rue Racine, Paris.

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE

Le Salon de l'Arsenal

I

La Jeune école romantique avait été désemparée, décapitée par la suppression violente de *la Muse française* et le désaveu maladroit, pour ne pas dire plus, d'Alexandre Soumet (1). Qu'allait-elle devenir avec ses éléments disparates ? Elle risquait fort de se désagréger tout à fait, de finir dans la confusion de la tour de Babel. Heureusement que le bon Nodier était là pour en prendre la direction. Il la prit nonchalamment et d'un air lassé, comme il faisait toutes choses, et la garda de même jusqu'à ce que Victor Hugo eût atteint sa grande majorité. Et cet intérim de trois ans ne fut pas sans gloire.

A défaut de principes bien arrêtés et peut-être à cause de ses opinions quelque peu flottantes, Charles Nodier était plus qualifié qu'aucun autre pour rallier les deux ailes du parti et empêcher l'aile gauche de verser dans ce qu'il appelait « le genre frénétique ». Outre qu'il était très conciliant de sa nature, il avait donné des gages aussi nombreux qu'éclatants à « la secte nouvelle », comme on disait à l'Académie (2). Et pour faire les

(1) C'est lui, en effet, qui, en 1824, en avait exigé la suppression pour pouvoir se porter à l'Académie française où « la Muse » était vue d'un fort mauvais œil.

(2) On lui savait gré, en effet, d'avoir ouvert un des premiers la voie en publiant dès 1801 un petit volume de « Pensées de Shakespeare extraits de ses œuvres, d'avoir mis à la mode la littérature étrangère par son « Trilby », son « Jean Sbogar » et son « Smarra », et d'avoir pris hardiment la défense des Romantiques contre les Classiques dans la « Muse française », notamment dans la pièce de vers intitulée « Adieux aux Romantiques », où se trouvent les traits suivants :

Pourquoi poètes infidèles,
Pourquoi ces coupables accents
Qui séduisent l'âme et les sens ?
Vous aviez de si bon modèles
Pour faire des vers innocents !
....
Quand vous décrivez la nature
Le cœur est surpris et touché,
Du charme de cette peinture

honneurs de sa maison, devenue le centre du mouvement, il avait la chance d'avoir une femme sensée et positive, accorte et accueillante, qui le complétait en tout et le corrigeait au besoin ; — une fille dont les yeux et la grâce étaient un charme ; — et, dans la personne du baron Taylor et d'Alphonse de Cailleux, dont il fut le collaborateur aux *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, des amis comme il n'y en a plus.

Taylor avait rencontré Cailleux (1) dans l'atelier du peintre Suvée ; après l'avoir entraîné chez M. Abadie père, qui leur avait donné des leçons d'architecture, il lui avait conseillé d'entrer dans la garde royale. C'est grâce à l'amitié de Taylor que Cailleux fut attaché, en 1815, à l'état-major du général de Lauriston, qui commandait la division de la garde, et c'est par le général de Lauriston, devenu ministre de la maison du roi, en 1820, qu'il fut nommé secrétaire général des Musées. Il travaillait, depuis 1818, aux *Voyages pittoresques et romantiques* dont Taylor était le véritable fondateur. Cette publication qui eut une si grande influence sur les destinées du Romantisme ne fut pas étrangère à la nomination de Cailleux (2) ; en tout cas elle la justifia pleinement. C'est par elle aussi qu'il se lia avec Nodier, et il faut croire que les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit, puisque Nodier le présenta un jour à Lamartine en ces termes :

Paris, le 28 janvier 1825.

« J'espérais aller à Mâcon. Des travaux bien stériles, et cependant bien accablants, me retiennent à Paris. C'est M. Alphonse de Cailleux, secrétaire général des Musées royaux, et l'un des deux Alphonse que j'aime le mieux au monde, qui va visiter pour le grand ouvrage des « Voyages pittoresques », vos sites et vos monuments. Il est tout naturel qu'il désire beaucoup de vous voir. Le prophète dit que l'homme selon Dieu est un temple. L'homme de génie en est un aussi.

Vos censeurs n'ont pas approché,
Mais ils n'ont jamais trébuché
Dans le sentier de l'imposture ;
Ils dégoûtent de la nature
De crainte d'en faire un péché.

(1) Alphonse de Cailleux était né à Rouen le 30 décembre 1785, il est mort à Paris le 24 mars 1876.

(2) C'est lui qui a rédigé les livraisons consacrées à la Normandie et à la Bretagne.

« Voyez dans mon ami Alphonse de Cailleux une émanation de ma pensée, une partie de moi-même qui vous arrive. Il vous dira qu'il y a une famille à Paris qui vous aime comme elle vous admire... (1). »

Quand Nodier écrivait ces lignes si flatteuses pour celui qui en était l'objet, il occupait depuis un an le poste de bibliothécaire de l'Arsenal, et c'est justement Cailleux et Taylor qui l'avaient sollicité pour lui à la mort de l'abbé Grozier (2). Il pouvait donc bien rendre ce témoignage à celui des deux Alphonse qu'il aimait le mieux au monde, sans que Lamartine en fût jaloux.

Charles Nodier était né sous une heureuse étoile (3). Quoiqu'il ait eu des commencements difficiles, tout lui réussit, tout le servit, même ce qui était de force à le perdre.

Fils d'un ancien oratorien qui n'avait pas attendu la Révolution pour défroquer, il dut à cette circonstance de devenir un jour le secrétaire d'occasion de Fouché.

Son père aurait voulu qu'il fût un homme avant d'être un enfant, et pour cela il l'avait affilié, dès l'âge de douze ans, à la Société des *Amis de la Constitution.* Mais la nature qui n'aime pas qu'on la violente, se rattrape avec usure quand on empiète sur ses droits, d'un âge à l'autre. Et Charles Nodier fut toute sa vie un grand enfant (4) — ce qui ne l'empêcha pas d'être, quand il le fallait, un homme. A treize ans il sauva la tête de la petite nièce de l'abbé d'Olivet, en menaçant son père qui présidait le tribunal révolutionnaire de se percer le cœur s'il l'envoyait à l'échafaud.

Du même coup il devint royaliste, ce qui prouve une fois de plus qu'on peut être aussi bien le prisonnier de ses bonnes actions que de ses succès. A partir de ce moment, il semble que tout conspire pour lui faire une âme de contre-révolutionnaire. Son père qui était loin d'être un ogre, tout jacobin qu'il était, l'avait confié à un de ses amis, ex-officier du génie et ci-devant gentilhomme, nommé Girod de Chantrans. Un jour, le précepteur de Charles reçoit l'ordre de quitter Besançon, en vertu

(1) « Lettres à Lamartine » p. 35.

(2) La nomination de Nodier fut signée par M. de Corbières, alors ministre de l'Intérieur, le 3 janvier 1824, mais il ne prit possession de son appartement à l'Arsenal que le 14 avril suivant.

(2) Il naquit à Besançon, le 29 avril 1780.

(4) Henri Heine disait spirituellement : « Lorsque, comme Charles Nodier, on a été guillotiné plusieurs fois dans sa jeunesse, il est naturel qu'une fois âgé on n'ait plus sa tête ».

du décret qui interdisait aux nobles le séjour dans les places fortes. L'enfant se met à pleurer et plaide si bien la cause de son maître, que le président du tribunal révolutionnaire se laisse encore une fois attendrir. Non seulement il obtient pour le suspect la permission de ne se retirer qu'à trois lieues de la ville, mais il met encore la main de son fils dans la sienne en lui disant : « Je ne connais pas d'homme plus vertueux que toi ; tu méritais de n'être pas né gentilhomme, mais obéis à la loi, emmène mon enfant, je te le donne, tu lui apprendras à connaître la nature et la vérité. » — Ah ! si tous les jacobins avaient été de cette espèce-là ! — Or, savez-vous ce que Charles Nodier apprit dans le commerce de M. de Chantrans ? La botanique, la minéralogie, la faune et la flore du vallon de Novillars, et par-dessus le marché tout ce qu'il y avait dans une petite bibliothèque composée de Bernardin de Saint-Pierre, Lavoisier, Fourcroy, Bergmann, Senèque, Horace, Montaigne, Plutarque, *la Jérusalem délivrée*, *le Roland Furieux*, *Don Quichotte*, Shakespeare !... Ce n'était pas mal comme « nature » et comme « vérité ». Mais nous avons tous nos auteurs favoris. Celui de Nodier était Montaigne. Il lut les *Essais* deux fois de suite. Etonnez-vous après cela que ses opinions littéraires aient été si flottantes et ses convictions politiques si incertaines !

Rappelé en 1794 à Besançon, on l'envoie à Strasbourg pour y apprendre le grec ! Il y arrive au moment où l'on décapitait les statues des porches de la cathédrale. Ce spectacle le révolte et lui donne l'amour des vieilles choses et des vieux monuments, mais ce qui le dégoûte bien davantage des excès révolutionnaires, c'est de voir que son professeur, un certain Euloge Schneider, d'abord capucin à Cologne, puis grand-vicaire de l'évêque constitutionnel à Strasbourg, s'amusait entre deux leçons de grec à faire tomber les têtes des gens. Car ce traducteur et annotateur d'Anacréon était « rapporteur de la commission révolutionnaire extraordinaire ». Le père de Nodier n'avait pas eu cette fois la main heureuse. Mais il était à cent lieues de penser que l'helléniste, chez Euloge Schneider, était doublé d'un scélérat. Il l'apprit seulement le jour où l'ancien capucin fut arrêté par ordre de Saint-Just, pour avoir voulu épouser malgré elle une jeune fille enlevée à sa famille sous la menace du couperet. Il rappela de nouveau son fils à Besançon, mais pour le garder auprès de lui, et désormais ce fut sous son égide que le jeune Charles, tout en suivant les cours de Joseph Droz à l'Ecole centrale, se livra à

son goût pour les littératures anciennes. Depuis qu'il avait savouré les *Essais* de Montaigne, le XVI[e] siècle l'intéressait plus qu'aucun autre (1). Il étudia la langue d'Amyot qui lui avait révélé Plutarque et Longus, s'éprit de Turnèbe et d'Henri Estienne, découvrit Ronsard après avoir lu Saint-Gelais, devint bibliothécaire-adjoint de la ville et, comme tel, classa et catalogua des milliers de livres. Tant et si bien qu'à l'âge de vingt ans, lorsqu'il partit pour Paris en quête d'une place, il était en passe de remplir toutes celles qu'on voudrait bien lui donner dans la librairie, le journalisme ou l'enseignement.

Mais il n'en chercha d'aucune sorte, trouvant plus commode et plus agréable de muser par les rues et le long des quais, de se faire arrêter, puis relâcher, de vivre au petit bonheur et à l'aventure, de passer en politique d'un pôle à l'autre, de la Montagne à la Vendée, jusqu'au jour où, ayant jeté toute sa gourme et étant lassé de rouler sa bosse, il eut la bonne fortune de rencontrer à Dôle un sourire et deux yeux de femme qui le décidèrent enfin à s'asseoir et à se ranger (2).

On sait le reste, et comment Nodier fit la conquête de Paris. Il y avait dix hommes en lui : un entomologiste, un botaniste, un grammairien, un poète, un romancier, un historien, un bibliophile..... et le tout formait un amateur délicieux qui ne connaissait à fond que les livres. Sainte-Beuve disait qu'il avait le don de l'inexactitude et qu'il ne pouvait écrire deux lignes de suite sans commettre quelque erreur. Il ajoutait qu'il n'avait jamais vu d'homme aussi dépourvu de jugement proprement

(1) Il écrivait à Chênedollé, le 16 janvier 1831 :

« ...Voici une autre recommandation que je confie à votre mémoire, pour le cas où quelque occasion imprévue d'y avoir égard se rencontrerait sur votre chemin. Je sais bien que les anciennes éditions de Basselin ne se trouvent plus chez vous, et qu'il ne faut pas compter sur le bonheur d'en déterrer un exemplaire ; mais les poésies de Vauquelin de la Fresnaie ne sont pas tout à fait si rares, et on m'a dit dans le temps que M. de La Fresnaie, de Falaise, que vous devez bien connaître, les avait au moins en triple. Or, je ne regarderais pas à une bonne pincée d'écus pour me les procurer, moyennant que l'exemplaire fût louable d'intégrité et de conservation, notre manie de bouquiniste étant inexorable pour tous les défauts du matériel des livres. »

« Voilà, dit Sainte-Beuve, le bibliophile passionné qui se trahit au naturel sous ses airs d'indifférence. En effet, le Vauquelin de La Fresnaie est un des plus rares et des plus recherchés entre les poètes du XVI[e] siècle. L'exemplaire de Nodier (car il s'en était procuré un) qui avait appartenu à Pixérécourt et qui s'était vendu 80 francs à la vente de ce dernier, ne s'est pas vendu moins de 153 francs à la vente de Nodier lui-même. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II. p. 316.)

(2) Il épousa Mademoiselle Désirée Charve, fille du juge Claude Charve, le 30 avril 1808.

dit et ayant aussi peu la juste mesure des choses que Charles Nodier (1).

C'est peut-être excessif, mais s'il avait lu ces lignes, Nodier eût été le dernier à s'en fâcher, car lui-même se refusait le nom de critique et n'avait pas l'air de se prendre au sérieux. Aussi bien, n'est-ce pas tant par la variété de ses connaissances, que par sa bonhomie, son aimable scepticisme, la finesse de son esprit, la sûreté de son commerce, qu'il séduisit tout le monde.

II

Le voilà donc installé à la Bibliothèque de l'Arsenal, dans l'ancien pavillon royal de la maréchale du Luxembourg (2). Son appartement donnait d'un côté sur la rue Sully, de l'autre sur le quai et sur l'île Louviers (aujourd'hui disparue) dont les berges vertes et les hauts peupliers rafraîchissaient l'air et la vue pendant les chaleurs de l'été. Un ancien escalier, large mais peu luxueux, conduisait à cet appartement situé au premier. Après avoir traversé une antichambre assez étroite, on entrait dans la salle à manger très vaste, à corniches sculptées, haute de plafond, peinte et vraiment seigneuriale. Elle était éclairée par une petite lampe placée sur un poële et servait de vestiaire les soirs de fêtes et de réceptions. Un petit couloir séparait la salle à manger du salon, qui était tout blanc, avec des moulures du temps de Louis XV, et dont l'ameublement se composait de douze chaises ou fauteuils, d'un canapé et de rideaux en casimir rouge. A droite, sur le panneau qui faisait face aux fenêtres, était placé, au-dessus du canapé, le portrait de Nodier par Paulin Guérin. Dans l'encoignure, la statue de Henri IV enfant, moulée sur l'original de Bosio ; de chaque côté de la cheminée les deux fauteuils de Taylor et de Cailleux, habitués en titre, puis la porte de la chambre à coucher du bibliothécaire, et près de cette porte, devant une des fenêtres, la fameuse table d'écarté. Un paysage de Régnier, ami de la maison, faisait vis-à-vis au portrait de Nodier ; en retour,

(1) *Les Cahiers de Sainte-Beuve.*

(2) Pour écrire ce paragraphe, je me suis servi des « Souvenirs » d'Amaury Duval ; des « Mémoires » d'Alexandre Dumas, du livre de Marie Nodier sur son père ; des pages charmantes de Madame Victor Hugo sur l'Arsenal et des « Mémoires » inédits de Guttinguer, qui sont entre mes mains.

un couloir conduisait à la chambre de Madame, et le piano de Marie était placé dans un enfoncement qui avait dû servir autrefois d'alcôve. L'éclairage était aussi simple que le reste ; deux lampes sur la cheminée et deux quinquets de chaque côté du portrait du maître.

En temps ordinaire, c'était dans la chambre de sa femme que Nodier recevait ses amis. Ils entraient comme chez eux, sans qu'il se levât de son fauteuil. Son corps, qui de bonne heure fut las et courbé, se repliait à moitié sur lui-même. Ses grandes jambes croisées semblaient ne pas oser se développer. Son pantalon avait peine à attraper ses pieds ; ses bras, démesurément longs, abandonnaient ses mains effilées, froides et décolorées. Et de ce corps efflanqué, de cette gaucherie, de cette nonchalance se dégageait un charme inexprimable. Imbert Gallois disait qu'il y avait « de l'humectant dans sa personne » (1).

Assise en face de lui, Mme Nodier souriait à tous les visiteurs, quelles que fussent leur qualité et leur condition sociale. Elle n'avait pas pour les illustres ces prévenances bruyantes qui sont des injures aux humbles. Elle était comme ces quêteuses indulgentes qui ne tiennent compte que de l'intention et qui acceptent un sou comme un louis. Sa figure, vive et éclatante comme un bouquet, égayait tout l'Arsenal. C'était bien la femme de son mari : beauté ferme, toilette simple, intelligence nette.

A six heures la table était mise. Trois ou quatre couverts en plus des couverts de la famille attendaient les dîneurs de fondation. C'étaient : de Cailleux, le baron Taylor, Francis Wey, le Franc-Comtois, et le peintre Dauzats. Mais la table s'allongeait comme à plaisir et tous ceux qui s'y présentaient étaient les bienvenus. Il n'y avait d'exception que pour le treizième que Nodier très superstitieux, faisait servir à une petite table, jusqu'à ce qu'un quatorzième convive vînt le relever de sa pénitence.

Le salon ne s'illuminait que le dimanche, mais quelle fête ce jour-là ! On s'en réjouissait six jours d'avance et tous ceux qui y ont pris part en ont gardé un délicieux souvenir. On y pénétrait sans se faire annoncer, toutes portes ouvertes, comme dans un moulin, sans aucune espèce de cérémonie, et l'on se sentait chez soi tout de suite, tant la réception était cordiale et l'astmosphère affectueuse.

(1) Cf. dans *Littérature et philosophie mêlées*, de V. Hugo, la notice sur Ymbert Gallois.

La soirée était coupée en deux parties inégales. De huit à dix heures on causait. Ordinairement c'était Nodier qui faisait les principaux frais de la causerie. Quand il était en train, on le voyait au coup de huit heures se lever de sa chaise, en deux morceaux, et se diriger vers la cheminée, où il s'adossait, les bras ballants ou les mains dans ses poches. Alors un grand silence se faisait dans le salon, et Nodier commençait. Ses causeries étaient extrêmement variées : elles allaient du conte fantastique ou humoristique à l'histoire et à la peinture des mœurs. Et les mœurs étaient celles des insectes qu'il connaissait comme personne, et l'histoire était le plus souvent celle de son enfance et de sa jeunesse, depuis la fessée légendaire qu'une amie de sa mère lui avait administrée en plein champ, pour le guérir de l'amour, jusqu'à *la Napoléone* qui lui avait fait à vingt ans la figure d'un conspirateur pour rire !... Mais ce qu'il contait le mieux encore, c'étaient les histoires de lutins et les contes de fées. Là, il était tout à fait dans son élément. Quand il contait, par exemple, la légende de « la morte mariée », il faisait passer un petit frisson dans le cœur des femmes, ce qui lui valait ensuite toutes sortes de compliments. Aussi que de gens n'appréciaient en lui que le conteur ! Mais il n'abusait pas de sa maîtrise, non plus que du plaisir qu'il savait faire à la plus belle moitié de son auditoire. Quand il apprenait que Victor Hugo avait composé une ode nouvelle, ou quand Lamartine était de passage, il leur cédait volontiers la parole, et ces soirs-là, comme disait Mme de Girardin, la soirée tournait au gala.

Quelquefois aussi le monologue faisait place à une discussion littéraire des plus animées. C'était lorsqu'un journal ou un pamphlétaire d'occasion avait pris trop violemment à partie le Cénacle et les Romantiques. Dans ce cas Nodier groupait autour de lui, dans un coin du salon, tous ceux de la *Muse française* qui se trouvaient à l'Arsenal, et je vous réponds que les Philistins, autrement dit les Classiques, passaient un mauvais quart d'heure.

Les *Mémoires* inédits de Guttinger nous renseignent abondamment sur ces petites parlotes du dimanche à l'Arsenal, et je vais, à leur aide, en donner une idée.

La disparition inattendue de la *Muse française*, bien loin de calmer la colère des Classiques, n'avait fait que l'exciter davantage. Il s'agissait maintenant de porter le dernier coup à la secte ennemie. Ce fut M. Frayssinous qui s'en chargea. Le Grand-Maître de l'Université, profitant de la séance solennelle de la dis-

tribution des prix du concours général, y prononça le 16 août 1824, un discours-programme qui, sous couleur de mettre la jeunesse en garde contre les invasions du mauvais goût, attaquait ouvertement les Romantiques.

« En vain, disait l'évêque d'Hermopolis, pour s'autoriser à tenter de nouvelles routes, on nous parlerait des progrès de l'esprit humain : il n'en est pas des lettres comme des sciences naturelles ; dans celles-ci on avance toujours, les découvertes sont filles du temps et de l'expérience, mais lorsque, chez une nation savante et polie, la langue, après s'être épurée, perfectionnée successivement, se trouve fixée enfin par des écrivains devenus modèles dans tous les genres, alors, suivre le chemin qu'ils ont tracé est un devoir ; qui s'en écarte ne peut que s'égarer.

« Oui, malheur à l'écrivain parmi nous, qui, dédaignant notre grand siècle littéraire, tâcherait d'avoir plus de grâces que Fénelon, plus de noblesse que Racine, plus de naïveté que La Fontaine, plus d'originalité que La Bruyère, plus de vigueur que Pascal, plus d'élévation que Bossuet !

« Qu'est-il arrivé de nos jours ? C'est que certains esprits ont conçu je ne sais quel dégoût, quelle aversion secrète pour ce qui est simple, clair, naturel, beau ; ils ont paru ne se complaire que dans ce qui est apprêté, faux, bizarre, nébuleux ; un nouveau style a demandé de nouvelles théories, et les lettres ont eu leurs sophistes comme la philosophie. N'oublions jamais que le bon sens doit présider à tout ; que l'imagination sans règle ressemblerait à de la folie ; que l'esprit, ainsi qu'on l'a défini, « est le sel » de la raison ; que nos maîtres dans l'art d'écrire se sont montrés amis de cette raison jusque dans leur audace, et que chez eux la hardiesse du tour et de l'expression s'allie toujours à une heureuse clarté... ».

Le discours de M. Frayssinous, quoique très modéré dans la forme, eut un retentissement considérable, et l'on vit une foule de rimeurs reprendre la thèse de l'évêque et la développer sur le mode satirique. Ce fut un avocat qui ouvrit le feu. L'*Epître sur le Romantisme, suivie de la Mode, par G.* Maillard (1), n'était pas très méchante, cependant elle contenait quelques traits assez bien décochés, et l'ami Guttinger nous dit que le bon Nodier fit la moue et leva ses grands bras en l'air, quand il lui lut le passage suivant :

Naguère on les a vus, honteux et consternés,
Cacher dans leurs albums leurs vers infortunés :

(1) Paris, A. Egron, imprimeur-libraire, rue des Noyers, n° 37, 1825. Cette épitre est dédiée à l'évêque d'Hermopolis.

Mais quand tu leur montrais la véritable route,
Loin d'y vouloir entrer, leur cohorte en déroute,
Indocile aux avis de la vaine raison,
Fuyait, en maudissant ta prudente leçon,
Et courait chez Nodier entretenir le schisme.

Guttinger, comme Nodier, avait un pied dans les deux camps, entendez par là qu'il comptait beaucoup d'amis parmi les Classiques, mais il ne cachait pas ses préférences, et lorsqu'on reprochait à Nodier devant lui de faire de l'Arsenal la citadelle du Romantisme :

— Drôle de citadelle ! disait Ulric, la clef est toujours sur la porte, et la porte ouverte à tout venant (1).

Il faut dire qu'en 1824 le Romantisme n'était pas encore nettement défini, ce qui permettait tout à la fois d'être du parti et de s'en défendre. Viennet, dont on connaît l'esprit pointu, en prétexta pour écrire son *Epître aux Muses sur les Romantiques.*

....

Dormez-vous sur le Pinde, et faut-il que j'explique
Ce qu'on nomme aujourd'hui le genre romantique ?
Vous m'embarrassez fort ; car je dois convenir
Que ses plus grands auteurs n'ont pu le définir.
Depuis quinze ou vingt ans que la France l'admire,
On ne sait ce qu'il est ni ce qu'il veut nous dire.
Staël, Morgan et Schlegel !... Ne vous effrayez pas,
Muses ce sont des noms fameux dans nos climats,
Chefs de la propagande, ardents missionnaires,
Parlant le romantique et prêchant ses mystères,
Il n'est pas un Anglais, un Suisse, un Allemand,
Qui n'éprouve à leurs noms un saint frémissement.
Quand on sait l'esclavon, l'on comprend leur système ;
Mais un adepte enfin m'ayant endoctriné
Je vais dire à peu près ce que j'ai deviné :
C'est une vérité qui n'est point la nature ;
Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure ;
C'est la mélancolie et la mysticité ;
C'est l'affectation de la naïveté ;
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages ;
Tout, jusqu'au sentiment, n'y parle qu'en images.
C'est la voix du désert ou la voix du torrent,
Ou le roi des tilleuls, ou le fantôme errant,

(1) « Mémoires » (inédits) de Guttinguer.

Qui le soir au vallon, vient siffler ou se plaindre ;
Des figures enfin qu'un pinceau ne peut peindre ;
C'est un je ne sais quoi dont on est transporté ;
Et moins on le comprend, plus on est enchanté (1).

Mais tout le monde ne parlait pas du Romantisme avec cette irrévérence. Hoffmann, qui était un adversaire, convenait lui-même dans *les Débats*, en rendant compte des *Nouvelles Odes* de Victor Hugo, qu'il n'existait entre le genre classique et romantique de différence que dans le style (2). Et Victor Hugo, qui était alors fort timide et fort circonspect, n'adoptait le mot romantique que dans le sens que lui avait donné Mme de Staël. Mais, à partir de 1825, il y eut une telle débauche de pamphlets contre les sectateurs de la doctrine nouvelle que le *Globe*, de Dubois, qui sans avoir d'opinion bien arrêtée, inclinait plutôt vers le Romantisme, s'efforça d'en donner une définition exacte. Dans le seul espace de six mois, du mois de juin au mois de décembre, il ne consacra pas moins de huit articles à la question. Le premier, daté du 11 juin, répondait à une consultation de Cyprien Desmarais intitulée : *Essai sur le Classique et le Romantique* (3).

« Le Romantisme, écrivait ce Cyprien, n'est point un ridicule, c'est une maladie, comme le somnambulisme ou l'épilepsie. Un romantique est un homme dont l'esprit commence à s'aliéner : il faut le plaindre, lui parler raison, le ramener peu à peu mais on ne peut en faire le sujet d'une comédie, c'est tout au plus celui d'une thèse de médecine ».

— Je ne me savais pas si malade ! avait dit Guttinger après avoir lu ces lignes.

— Ni moi non plus, avait soupiré Nodier.

— Ne riez pas, avait repris Emile Deschamps, voilà six mois que mon médecin me dit la même chose.

— Et quel est votre médecin, cher Emile ?

— C'est Baour

— Baour ! ça ne m'étonne plus, s'était écrié Nodier, s'il nous fuit comme des pestiférés depuis quelque temps ! (4).

On juge du plaisir que fit à l'Arsenal la réponse du *Globe* à Cyprien Desmarais. Le rédacteur commençait par déclarer que

(1) *Le Mercure du XIXe siècle.*
(2) Cf. le *Journal des Débats* des 14 juin et 26 juillet 1824.
(3) Une brochure chez Udron, libraire, quai Malaquais .
(4) « Mémoires » (inédits) de Guttinguer.

le langage des Classiques n'était plus le même qu'autrefois et donnait pour raison de ce changement soudain les progrès mêmes que le Romantisme avait faits dans le monde des lettres. « Lorsque tant de gens, disait-il, sont disposés à voler au secours du vainqueur, c'est un fait qu'il est bon de constater ». A l'entendre, le *Diable boîteux* et *le Courrier français* étaient à moitié pervertis ; *la Pandore* et *le Mercure* faiblissaient, et, pour comble de bonheur, *le Mémorial catholique*, reprenant son rang à la tête des Classiques, prêchait chaque jour une nouvelle croisade contre des hommes assez impies pour examiner avant de juger. D'un autre côté, l'hérésie se glissait jusqu'aux Bonnes-Lettres ; et les voûtes de l'Athénée, si souvent frappées des homélies classiques de M. de La Harpe, ne s'étaient pas encore écroulées sur M. Artaud, l'un des plus fermes soutiens de la réforme littéraire. Enfin, et ceci était le dernier coup, on assurait qu'un jeune et brillant professeur, M. Villemain, avait versé quelques gouttes du poison romantique dans les salles de la Faculté et de l'Académie, ces asiles jadis inviolables de toutes les saines doctrines !

« Quel vide dans le camp des Classiques ! Il leur restait une dernière arme : « Produisez, disaient-ils aux novateurs, et voyons cette affaire ». Hé bien, cette arme vient de leur être enlevée, et voici que sous le nom de « Clara Gazul » un génie indépendant et original trace le chemin, et du premier pas laisse bien loin derrière lui tous les favoris de la Melpomène moderne. Pour peu qu'un tel exemple soit suivi, que deviendront tant d'estimables littérateurs qui se sont fait un honnête revenu en copiant La Harpe et calquant Racine : il y a de quoi les tuer, et nous devons compter sur un redoublement d'invectives. Mais c'est trop juste :

Et qui vit de l'autel a droit de le défendre... »

L'article écrit tout entier sur ce ton persifleur, emplissait deux colonnes du *Globe*. Guttinguer nous apprend qu'après l'avoir savouré comme il le méritait, Charles Nodier fut d'avis d'en remercier M. Dubois par une visite collective et que cette visite lui fut faite le surlendemain par le bibliothécaire de l'Arsenal assisté de Victor Hugo, d'Emile Deschamps, de Soulié, de Saint-Valry et de lui, Guttinguer. C'était la première fois qu'on se rencontrait sur ce terrain. Nodier, toujours aimable, fit les présentations avec une grâce parfaite. Dubois très boutonné se montra fort sensible à cette démarche et dit qu'il n'était pour rien dans l'article en question, mais qu'il transmettrait les remerciements

qu'on lui adressait à celui qui en était l'auteur. Il ajouta que le *Globe* serait heureux de soutenir la jeune école tant qu'elle ne s'écarterait pas de la voie que lui avait tracée M. de Chateaubriand.

Et, en effet, le 1er octobre suivant, ce journal rendant compte d'un *Essai sur la littérature romantique* où le Romantisme était défini : « la littérature propre aux nations modernes », le définissait à son tour : « le transport du spiritualisme dans la littérature ». M. de Chateaubriand n'aurait pas trouvé mieux.

Et quelques jours après, à l'Arsenal, on pouvait entendre cette conversation :

CHARLES NODIER : Avez-vous lu l'article du *Globe* ?

VICTOR HUGO : Quel article ? la lettre de l'Allemand ?

CHARLES NODIER : Précisément.

EMILE DESCHAMPS : C'est très curieux.

GUTTINGUER : Oui, mais je préfère la définition de Schelling à celle de Kant.

SOULIÉ : Et que dit Kant ?

CHARLES NODIER : Qu'il existe un genre spécial de poésie dont les éléments se trouvent plutôt en nous que hors de nous, plutôt dans le monde *subjectif qu'objectif*.

ALPHONSE DE CAILLEUX : Et quel est ce genre ?

NODIER : Il consiste à introduire dans la poésie une foule d'idées et d'impressions empruntées aux profondeurs de l'âme.

GUTTINGUER : Voilà qui est bien nuageux !

VICTOR HUGO : Et bien allemand !

NODIER : Attendez : la poésie romantique, suivant Kant, serait la poésie des impressions de l'âme beaucoup plus que la poésie des images.

VICTOR HUGO : C'est absurde, l'une n'empêche pas l'autre, au contraire. Voyez M. de Lamartine !

GUTTINGUER : Je suis de cet avis, et c'est pourquoi je préfère la définitition de Schelling à celle de Kant.

CAILLEUX : Pourtant Schelling est ordinairement bien étroit.

GUTTINGUER : Peut-être, mais pas ici, et j'estime qu'il a vu juste en disant que chez les poètes romantiques l'amour était toujours accompagné d'une teinte pieuse, tandis que, chez les anciens, cette passion était purement profane.

CHARLES NODIER : Schelling n'aurait pas dit cela, s'il avait lu André Chénier.

VICTOR HUGO : Mais André Chénier n'est pas romantique...

CHARLES NODIER : Je proteste ,il est romantique à sa façon qui pour moi est la bonne. C'est lui qui a affranchi l'art des règles surannées de Boileau-Despréaux.

VICTOR HUGO : Je ne dis pas non, mais il est allé trop loin ; son vers, à force de coupures et d'enjambements, n'est plus musical, et la poésie est un chant avant tout.

EMILE DESCHAMPS : Vous en reviendrez, mon cher Victor.

CHARLES NODIER : Mes amis, vous savez ce que je vous ai toujours dit : il n'y a pas de règles fixes dans l'art, et le Romantisme à mes yeux doit être LA LIBERTÉ RÉGIE PAR LE GOUT.

Remercions Guttinguer de nous avoir rapporté cet aphorisme de Nodier ; pour ma part je ne connais pas de meilleure définition du Romantisme. (1)

Sur ces entrefaites parut le *Classique et le Romantique* de Baour-Lormian (2). Ce pamphlet mit le feu aux poudres. Non qu'il fût plus terrible qu'un autre, mais Baour était un faux frère ; il avait collaboré un instant à *la Muse française.* Soumet y avait vanté son talent de traducteur, et maintenant ce Baour mettait ces paroles dans la bouche de son *Classique :*

Quel est donc votre espoir ? Auger, d'un coup de foudre
A frappé votre « Muse » et l'a réduite en poudre :
Tout Paris a pu voir ses disciples en deuil,
De romantiques pleurs arroser son cercueil,
Et pour parler ici votre langue embellie,
Sous l'arbre du « sommeil » ils l'ont ensevelie.

Et pour les rendre encore plus cruels, il commentait ainsi ces vers, à la fin de sa brochure :

« La Muse », journal romantique, était une sorte de sanctuaire où les illuminés se défiaient tour à tour et lançaient leurs foudres contre les pauvres Classiques qui ont attendu patiemment la chute du Temple et la dispersion de ses ministres. Cette grande catastrophe a eu lieu au bout de quelques mois ».

— Si je le tenais, dit Saint-Valry, je lui tirerais les oreilles.

— Vous feriez mieux, répliqua Nodier, de lui envoyer le médecin des fous (3).

(1) « Mémoires » (inédits) de Guttinguer.

(2) Une brochure de 45 pages, chez Ambroise Dupont et Roret, quai des Augustins, n° 37 ; Urbain Canel, rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

(3) « Mémoires » (inédits) de Guttinguer.

Tels étaient les intermèdes littéraires du salon de l'Arsenal. On voit qu'à la fin de l'année 1825 le Romantisme n'avait pas encore trouvé sa formule définitive. Mais cela ne l'empêchait pas de faire d'immenses progrès. *Le Globe*, en le constatant, disait que « bientôt Jupiter lui-même n'y suffirait plus et qu'il ne resterait à Baour et à ses amis qu'un moyen sûr de tuer le romantique, ce serait d'en faire... » (1)

Cependant Mme Nodier surveillait la pendule, car elle ne permettait pas à la discussion ou à la causerie, si intéressantes fussent-elles , d'empiéter sur la danse. A dix heures sonnantes, Marie se mettait à son piano, et tout aussitôt une brillante fusée de notes s'échappait de ses doigts. C'était le signal. On rangeait les chaises et les fauteuils, les jeunes gens et les jeunes femmes, Mme Victor Hugo, en tête, se cherchaient et s'accouplaient pour la contredanse, pendant que les joueurs se retranchaient dans les angles et que les causeurs se glissaient dans l'alcôve, à côté de Marie. Victor Hugo était de ces derniers ,son air grave et sérieux faisant oublier son jeune âge, et le rôle auquel il se préparait lui défendant de jouer aux cartes, à plus forte raison de danser.

Nodier, lui, était le plus enragé des joueurs. En voyage, il avait l'habitude, pour tuer le temps, de disposer entre ses jambes, son chapeau retourné en guise de table de jeu. A l'Arsenal, le bal n'était pas ouvert qu'il était assis à la table d'écarté placée près de la porte de sa chambre. Il avait hérité ce défaut, on pourrait dire ce vice, de son père, qui vantait sa force au boston. Pendant longtemps il n'avait voulu jouer qu'à la bataille, mais Taylor, qui s'y connaissait, lui avait persuadé que c'était vieux jeu, et l'avait converti à l'écarté. Il n'y était pas plus heureux, d'ailleurs, la guigne l'accompagnant partout. Ses adversaires habituels étaient Taylor et Soulié, son collègue de l'Arsenal. Quand il était lassé d'être battu par l'un, il portait un défi à l'autre, et ce qui achevait de le mettre en rage, c'est qu'on le narguait par-dessus le marché. En 1828, Taylor, étant en Egypte, écrivait à Mme Nodier :

« Qu'il me tarde, mes bons amis d'être auprès de vous ! Les Pyramides, c'est bien, mais la table d'écarté de Charles, c'est beaucoup mieux. J'ai faim des confitures de Marie et soif.... des atouts de son père. Dites-lui qu'il prépare les cartes et que je lui rapporte du Caire plus d'un tour de ma façon (2). »

(1) *Le Globe* du 5 novembre 1825.
(2) Lettre inédite.

— « Quelle insolence ! » dit Nodier à sa femme. Je donnerais tout ce que j'ai ici oui tout pour flanquer une culotte à cet animal-là » (1) !

Mais c'est encore lui qui la prit au retour de Taylor. Et, à force de perdre, ses dettes de jeu devinrent à un moment si importantes, qu'il fut obligé d'emprunter à des amis (2).

Un jour, qu'il avait frappé à la bourse de Lamartine, celui-ci lui mandait de Mâcon :

« J'ai été enleveur d'actrices et joueur comme vous. Je suis resté triste et rêveur et prieur, mais non misanthrope. L'humanité fait pitié, mais certains hommes révèlent sa haute destinée et font voir ce qu'elle eût été, ce qu'elle sera dans une meilleure sphère. Adieu, aimez-moi et écrivez-moi quelquefois. Je ne suis pas bien riche à présent, la large « possibilité » n'existe plus, mais tant qu'il y aura demi-possibilité, il y en aura un quart pour vous, mon ami et mon poète (3). »

Quand il eut reçut cette lettre, datée de 1832, je m'abuse peut-être, mais je crois bien que « celui des deux Alphonse » que Nodier préférait, n'était plus M. de Cailleux. Ce n'était pas la première fois que Lamartine l'obligeait, ni la dernière, car Lamartine ne comptait pas plus avec ses débiteurs qu'avec ses créanciers, et du moment qu'il s'agissait de rendre un service à un ami, il y avait toujours possibilité pour lui, fût-ce au prix d'un sacrifice. On ne reverra jamais son double, de ce côté-là comme des autres.

Mais l'affection de Nodier pour Lamartine n'était pas une affaire de reconnaissance. Elle remontait beaucoup plus haut que ses dettes de jeu ; elle datait des *Méditations* : quand elles avaient paru, il avait été l'un des premiers à en sentir la nouveauté, à en subir le charme, et il était allé les bras ouverts au-devant de ce poète, qui tout de suite avait été porté en triomphe sur les cœurs. Lamartine était parti presque aussitôt pour Naples, n'avait pas eu le temps de cultiver Nodier, mais le peu qu'il l'avait vu lui avait suffi pour le deviner et le payer de retour, et, depuis, leur correspondance avait fait le reste. On a lu en tête de ce chapitre la lettre que le bibliothécaire de l'Arsenal écrivait, au mois de janvier 1825, au jeune secrétaire d'ambassade (3). Les

(1) « Mémoires » (inédits) de Guttinguer.

(2) Sur Nodier « joueur », cf. *le Romantisme et l'éditeur Renduel*, p. 181.

(3) Lamartine avait été nommé, en 1824, secrétaire de légation auprès du marquis de Maisonfort, à Florence, qu'il remplaça comme chargé d'affaires en 1826.

temps étaient proches où le rêve de Nodier allait s'accomplir, où les événements lui fourniraient l'occasion de visiter Lamartine à Saint-Point .

III

Lamartine avait presque promis à Charles Nodier de l'accompagner à Reims pour les fêtes de Charles X, mais au dernier moment il s'était récusé pour plusieurs raisons, dont la principale, bien qu'elle fût tacite, était que, après l'exaspération causée au duc d'Orléans par son *Chant du sacre*, il ne tenait pas à le rencontrer à Reims (1).

Nodier, qui avait été chargé d'écrire le discours préliminaire à la relation des fêtes, se contenta donc d'emmener avec lui Victor Hugo, Alphonse de Cailleux, et Alaux, peintre décorateur, qui fut depuis directeur de l'Ecole française à Rome.

Michel Salomon, à qui nous devons un livre intéressant sur lui (2), a publié il y a quelques années les lettres que le bibliothécaire de l'Arsenal écrivit à sa femme pendant son séjour à Reims (3). Elles complètent agréablement le récit de Mme Mennessier-Nodier et rectifient sur plus d'un point celui de *Victor Hugo raconté*. Nous savions de reste que le jeune poète des *Odes et Ballades* avait été décoré, à l'occasion du Sacre, en même temps que Lamartine, mais nous ignorions que, faute d'avoir fait une demande six semaines à l'avance, Nodier n'avait pas été nommé baron, comme ses amis Taylor et Alexandre Guiraud (4). Simple détail mais qui a tout de même son importance. Nodier *baron !* voilà qui eût noblement couronné son blason *de trois pommes de pin !* Il n'obtint « *absolument rien* », pas même la

(1) Sur cet incident, cf. notre ouvrage sur Lamartine, éd. in-18, p. 219 et les « Lettres à Lamartine » (lettre du président Henrion de Pansey), p. 38.

(2) « Charles Nodier et le groupe romantique », 1 vol. in-18, Librairie académique Perrin, 1908.

(3) Voir le « Correspondant » du 10 février 1904.

(4) En ce temps-là le titre de baron était le suprême honneur pour un artiste et un homme de lettres. J'ai sous les yeux une lettre inédite de Chateaubriand, datée de Rome du 17 janvier 1829, dans laquelle il demande au vicomte de La Rochefoucauld, alors directeur des Beaux-Arts, le « titre de baron que portent MM. Gérard et Gros et la croix d'officier de la Légion d'honneur » pour Pierre-Narcisse Guérin, en récompense des services qu'il a rendus comme directeur de l'Académie de France à Rome. Guérin venait d'être remplacé sur sa demande à la tête de cette Ecole.

rosette. Comme il était sage, on l'en consola en lui disant que s'il avait fait ce qu'il fallait « cela n'aurait souffert aucune difficulté ». N'empêche qu'il en fut piqué dans son amour-propre. Il avait beau être désintéressé, il ne dédaignait pas plus les honneurs qu'un autre. La preuve en est dans la lettre suivante qu'il adressait à un ami, le 21 janvier 1834, afin d'obtenir le diplôme d'officier de la Légion d'honneur :

« Je suis vieux légionnaire, j'étais porté en Illyrie dès 1813, et les événements de cette année empêchèrent seuls l'arrivée de ma nomination à la chancellerie. Tous ceux de mes amis qui étaient dans la même hypothèse, firent des démarches et furent confirmés dans leurs droits. Moi, j'attendis et on me fit attendre jusqu'en 1822. Ces dix ans d'illustration, mes nouveaux travaux très multipliés dès lors, ma récente promotion à l'Académie (1) tout cela peut-il suffire à faire un officier ? Cette faveur serait loin d'être exceptionnelle. Raynouard, Michaud, Chazel, et bien d'autres de mes confrères en littérature sont officiers. En un mot s'il n'y a pas mèche, gardez-vous bien de l'éventer, et aimez-moi toujours un peu (2). »

Revenons à Reims. Rarement voyage fut plus mouvementé et traversé d'incidents plus comiques que celui de Nodier. Longtemps après, il disait à Guttinguer qu'il s'y était amusé beaucoup plus qu'à ses noces (3). Si Guttinguer avait su qu'on l'avait trouvé, ce jour-là, dormant à poings fermés, au moment d'aller à la mairie, il n'en eût montré aucun étonnement. Nodier n'était vraiment heureux qu'en voyage. Un jour qu'il enviait le sort du Juif-Errant, sa fille qui avait hérité de son esprit de finesse, lui dit : « Si tu y tiens, je peux te procurer son bâton ! — A quoi il avait répondu : « Ce ne serait pas suffisant, il me faudrait encore ses bottes (4) ». Libre et riche, Nodier eût voyagé d'un bout de l'année à l'autre. — A peine était-il de retour de Reims, qu'il se prépara à partir pour la Suisse avec Victor Hugo.

C'était Victor qui avait arrangé ce voyage. Depuis qu'il avait aperçu la masse du Mont-Blanc à Lausanne et à Genève, le jeune poète rêvait d'en faire l'ascension et en avait écrit tout récemment à Lamartine qui lui avait répondu de Chambéry, le 25 juin 1825 :

«... Je suis tout près du Mont-Blanc : que n'y venez-vous tout de suite ? Mais au mois d'août je ne ferai que rentrer au gîte, et il me

(1) Nodier fut élu à l'Académie française le 26 décembre 1833.
(2) Lettre inédite.
(3) « Mémoires » inédits de Guttinguer.
(4) Id.

sera, comme je vous l'ai dit, très difficile de vous y accompagner de nouveau. Mais venez toujours à Saint-Point, en passant, me donner un ou huit jours. Je vous mettrai sur le chemin (1) ».

Victor Hugo venait de trouver le moyen de faire ce voyage. Il avait proposé à Urbain Canel, l'éditeur, de publier chez lui, sur le modèle des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France, un Voyage poétique et pittoresque au Mont-Blanc et à la Vallée de Chamonix*, en collaboration avec Nodier, Taylor et Lamartine, qu'il avait pressenti à cet effet. Urbain Canel avait accepté et le traité était déjà libellé (2). Lamartine, auquel cet éditeur tenait tout particulièrement, devait recevoir 2.000 fr., pour quatre Méditations ; Taylor, 2.000 francs pour huit dessins ; Victor Hugo 2.250 francs pour quatre odes et quelques pages de prose, et Nodier, 2.250 francs pour la rédaction du voyage....

Lamartine trouva-t-il la somme qui lui était allouée insuffisante, ou, de même qu'il avait refusé de collaborer à *la Muse française*, ne voulut-il pas — quoiqu'il ait dit le contraire — mettre son nom à côté de celui d'Hugo et de Nodier sur le volume en question ? Toujours est-il qu'il déclina l'offre qui lui était faite, par la lettre suivante adressée à Victor Hugo au mois de Juillet 1825 :

« Mon cher Victor, on vient de m'envoyer une lettre de vous, relative à votre projet de voyage aux glaciers ; mais il y a longtemps que je vous ai écrit qu'il ne me serait pas possible de m'y joindre, ni de corps, ni d'esprit. Souvenez-vous que, quand vous me le proposâtes, je venais même de prendre avec un libraire des engagements d'une nature trop opposée et qui m'interdisaient la faculté de rien imprimer que par lui : cet engagement a été à moitié rompu depuis, mais non pas tellement qu'il ne doive se renouer. Cependant, ce n'est pas là la seule raison qui me retienne ; il y en a une plus forte, qui est l'impossibilité absolue où je suis de faire un bon vers dans ce temps-ci et la ferme volonté de n'en plus imprimer de médiocres ni même d'aucun genre d'ici à un très long temps. L' « aura popularis » n'est plus pour nous, il faut carguer sa voile. Quant au voyage même à Chamonix, je n'y puis penser : la fièvre tierce qui me ronge depuis neuf mois vient de me reprendre à l'issue des eaux, et je me hâte de revenir chez moi pour n'en plus sortir qu'elle ne m'ait vaincu ou que j'en aie triomphé. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un voyage de huit jours dans les horribles souffrances que me laisse chaque accès ; croiriez-vous que

(1) « Revue de Paris » du 26 avril 1904.
(2) Je l'ai vu chez Paul Meurice.

cette lettre est presque la seule que j'aie écrite depuis six semaines, et non sans une peine extrême ?

« J'espère, mon cher ami, que vous comprendrez les motifs de mon refus et que vous les expliquerez à Nodier ; rien ne m'aurait plu davantage que d'unir mon nom au sien et au vôtre dans un ouvrage où tous nos genres trouvaient si naturellement leur place, mais je ne renonce pas pour cela à notre confraternité de talent, et, qui sait ? peut-être, grâce à vous, d'immortalité ! Ma petite lettre rimée (1) n'est qu'un enfantillage dont je vous demande pardon ; n'y laissez pas mettre votre nom en toutes lettres ; attendez quelque chose qui en vaille la peine, cela viendra un jour ou l'autre ; votre caractère et votre amitié m'ont inspiré une affection égale à mon admiration pour votre génie, et, tôt ou tard, ces deux sentiments m'inspireront mieux (2) .... »

Victor Hugo, en partant pour Chamonix, espérait encore vaincre la résistance de Lamartine ; mais il n'y put réussir, et d'ailleurs cela n'aurait servi à rien, la ruine d'Urbain Canel ayant ajourné indéfiniment la publication du livre projeté.

Quoi qu'il en soit, après avoir loué deux voiturins à la mode italienne, attelés de chevaux capables, disait-on, d'avaler de quinze à dix-huit lieues par jour, les voyageurs se mirent en route au mois d'août 1825.

Une des deux voitures était occupée par Victor Hugo, sa femme, leur petite-fille Léopoldine âgée de dix mois et une berceuse. L'autre, par Charles Nodier, sa femme, sa fille et le peintre Gué, qu'il ne faut pas confondre, comme quelques-uns l'ont fait, avec Maurice Quaï, autre ami de Nodier, véritable type olympien, enlevé dans la fleur de l'âge et du talent (1).

(1) L' « Epître familière à M. Victor H.., » parue avec deux autres « Epîtres » de Lamartine chez Urbain Canel en 1825.

(2) « Revue de Paris », du 15 avril 1904.

(1) Maurice Quaï avait fait partie de l'atelier de Dvaid, qui était très mêlé comme esprit et dont les élèves se partageaient en divers groupes fort distincts : dans l'un, les vieux camarades restés un peu révolutionnaires ou jacobins, de mœurs et de langage ; dans un autre, les nouveaux venus et qui tenaient plus ou moins à l'ancien régime par la naissance, par les opinions ou le ton. Forbin, Saint-Aignan, Grault ; plus loin et toujours ensemble, deux jeunes Lyonnais fort réservés et qu'on disait très religieux, Révoil et Richard Fleury ; un beau jeune homme faisait secte à part, c'était Maurice Quaï.

« Un jour, dit Delécluze dans ses « Souvenirs de soixante années », un élève, racontant une histoire bouffonne, y mêla à diverses reprises le nom de Jésus-Christ. La première fois, Maurice ne dit rien, seulement sa physionomie devint sévère ; et lorsque le conteur eut répété de nouveau le nom sacré, il fit taire le mauvais plaisant en lui imposant impérieusement silence. L'étonnement des élèves parut grand, mais il ne fut exprimé que sur la figure de chacun. Belle invention, vraiment, dit Maurice en

Gué avait été chargé par Taylor de lui faire les huit dessins prévus dans le traité avec Urbain Canel ? C'était un artiste d'une conscience et d'une habileté rares. Les albums de Marie Nodier, que j'ai feuilletés et décrits quelque part (1) sont remplis de ses images au crayon et à l'aquarelle. Quelles vues avait-il prises au cours de son voyage à Chamonix ? Je ne saurais le dire, mais j'en connais une au moins qui me console de la perte des autres : c'est la vue de Saint-Point (2). Il la prit le jour même où Nodier et sa bande joyeuse arrivèrent en voitures au château de Lamartine, entre le déjeuner et le dîner, pendant que l'on cueillait des prunes dans le verger. Elle était au crayon, il la fit en peinture au retour, et la donna à Nodier qui la mit sur sa table de travail. Elle est accrochée aujourd'hui, dans son cadre d'or bruni, à un panneau du salon de Mademoiselle Mennessier-Nodier, à côté du portrait de son grand-père par Paulin Guérin, et c'est un des souvenirs les plus précieux de cette maison, qui en compte tant.

La veille au soir, à peine débarqués à Mâcon, Lamartine emmena ses hôtes au théâtre, et c'est dans la loge même du préfet, mise gracieusement à leur disposition par ce haut fonctionnaire, qu'ils assistèrent à la représentation. J'aurais voulu avoir de plus amples détails sur cette soirée historique, mais il paraît que le premier périodique de Mâcon ne date que de 1827 (3). Force nous est donc, à défaut des renseignements d'une feuille locale, de nous contenter du récit de Madame Mennessier-Nodier et d'un bout de lettre de Léontine Fay, qui précisément jouait

continuant de peindre, que de prendre Jésus-Christ pour sujet de plaisanterie ! Vous n'avez donc jamais lu l'Evangile, tous tant que vous êtes ? L'Evangile, c'est plus beau qu'Homère, qu'Ossian ! Jésus-Christ au milieu des blés, se détachant sur un ciel bleu ! Jésus-Christ disant : « Laissez venir à moi les petits enfants ! » Cherchez donc des sujets de tableau plus grands, plus sublimes que ceux-là ! — Imbécile, ajoute-t-il en s'adressant avec un ton de supériorité amicale à son camarade qui avait plaisanté, achète donc l'Evangile et lis-le avant de parler de Jésus-Christ ».

« Lorsque Maurice eut cessé de parler, il y eut un intervalle de silence assez long, pendant lequel tout le monde se consulta du regard pour savoir comment on prendrait la chose.

« Le brave Moriès (un vieil élève, ancien militaire peu habile au pinceau, mais vertueux) trancha la difficulté : « C'est bien cela, Maurice ! » dit-il d'une voix ferme ; et à peine ces mots eurent-ils été prononcés, que tous les élèves crièrent à plusieurs reprises : « Vive Maurice ! »

(1) Cf. Notre « Alfred de Musset », chapitre d'Arvers.

(2) Sur la foi d'une personne mal renseignée j'avais attribué dans mon ouvrage sur Lamartine, cette vue de Saint-Point au peintre Boulanger. C'est une erreur que je m'emprsse de rectifier. Boulanger n'avait pas fait ce voyage.

(3) Lettre du Bibliothécaire de la ville de Mâcon.

la Petite Sœur dans cette représentation mémorable. Nous savions par Marie Nodier qu'à leur entrée dans la salle les amis de Lamartine avaient été salués par des acclamations unanimes. De la lettre (inédite) de Léontine Fay que m'a communiquée un riche amateur d'autographes, il appert que cette manifestation se renouvela à leur sortie, et que Lamartine, pendant un entr'acte envoya à la jeune actrice une magnifique corbeille de roses avec ses compliments et ceux de Charles Nodier et de Victor Hugo.

« C'est dommage, disait Léontine, que les roses se fanent si vite ! J'aurais été si heureuse de garder celles du grand poète ! »

Le surlendemain, dès l'aube, les voyageurs reprirent la route de Chamonix, tout émus encore de l'accueil cordial qu'on leur avait fait à Saint-Point. Et à partir de ce moment Victor Hugo ne pensa plus qu'à voir le Mont-Blanc. Par malheur ,la vallée qu'ils traversèrent était ensevelie sous une brume impénétrable, et durant quarante-huit heures il fut impossible de rien distinguer du paysage. Ce n'est qu'au pied même du géant que Victor aperçut sa tête neigeuse. A ce spectacle, nouveau pour lui, son enthousiasme fut tel qu'il écrivit au crayon ces deux bouts-rimés sur le registre de l'*hôtel d'Angleterre :*

Napoléon, Talma,
Châteaubriand, Balmat !

Victor Hugo portait alors envie à toutes les cîmes. *Quo non ascendam ?* Après avoir lu *le Génie du Christianisme* et *les Martyrs*, il s'était écrié : « Je veux être Chateaubriand ou rien ! ». Après avoir vu le Mont-Blanc, il disait : « Je voudrais être Balmat ! » « Mal lui en prit, car, sans la présence d'esprit de son guide, on sait qu'il aurait payé de sa vie l'audace d'avoir voulu contempler le Mont-Blanc de trop près.

A quelques semaines de là, les deux voiturins à l'italienne rentraient dans Paris, et le salon de l'Arsenal se rouvrait de nouveau.

IV

Nodier n'attirait pas seulement chez lui les poètes et les artistes, on y rencontrait aussi de loin en loin des philosophes

(1) Balmat est le premier guide qui soit monté jusqu'au haut du Mont-Blanc.

mystiques comme Ballanche et des sociologues en mal d'enfant comme Fourier.

Ballanche fréquentait Nodier depuis les articles que le bon Charles avait consacrés à son *Antigone* dans *les Débats* de 1816, et ils étaient devenus si grands amis, qu'en 1823 Nodier, ayant été sur le point de se battre en duel, avait prié Ballanche de se charger, en cas de malheur, de sa femme et de sa fille (1). Mais cela ne voulait pas dire qu'ils fussent toujours d'accord. Sans avoir de système, Nodier avait ses idées en matière de sociologie, et chaque fois que Ballanche mettait la conversation sur la croyance païenne en la fatalité à laquelle on substituait, comme on sait, l'idée chrétienne de l'expiation, Nodier reprenait et maintenait ses critiques du *Journal des Débats*. Sur quoi portaient-elles ? Ballanche va nous l'apprendre. Il écrivait, en 1816, à Madame Récamier :

« Les beaux éloges des journaux sont venus dans un assez mauvais moment (2). Ils m'ont fait plaisir. Comme vous avez eu la bonté de vous y intéresser beaucoup, je me crois obligé de redresser mais pour vous seulement, les jugements qu'ils ont portés. Il y a des éloges que je crois mériter, d'autres que je ne mérite point, d'autres enfin que je trouve exagérés ; enfin il y en a que je crois mériter et auxquels on n'a pas songé.

« Nodier a commis à mon sens, plusieurs erreurs graves. Il a accusé les anciens d'avoir généralement cru à la fatalité, d'y avoir cru à l'exclusion de toute autre croyance. Enfin il a donné à penser que la fatalité faisait le fond de la croyance des anciens. Pour moi, je crois que la conscience des hommes a toujours admis la liberté de l'homme, et par conséquent a repoussé par sentiment le système de la fatalité. Le symbole moral de Némésis, c'est-à-dire de la justice distributive, est un symbole qui est dans les dogmes les plus certains de l'antiquité. J'ai eu, il est vrai, la bonne pensée d'en faire la base religieuse de mon ouvrage : il fallait me louer de cela, mais il ne fallait pas me louer d'autre chose.

« Œdipe, selon moi, n'est pas un personnage inventé par les anciens pour prouver la fatalité. Œdipe est chez les nations de la Grèce, ce que Job fut parmi les nations de l'Orient, un symbole des misères humaines. C'est ce que j'ai dit dans l'épilogue : cela seul est vrai. Il fallait donc me louer d'avoir bien saisi cette fable, et non point me louer de l'avoir su rendre morale. A mon avis, elle l'était déjà.

(1) Cf. « Charles Nodier » par Mme Mennessier-Nodier, p. 256.

(2) Ballanche était sur le point de perdre son père ; sa sœur annonçait l'intention d'entrer au couvent.

« Nodier aurait pu dire que l'esprit de cette fable avait été altéré depuis Sénèque, et que je lui ai rendu sa pureté primitive. Tel éloge n'aurait pas été petit, et il aurait été plus vrai.

« Nodier me loue d'avoir placé la mort d'Œdipe sur le Cithéron : il a bien raison, mais il a remarqué avec beaucoup de justesse que Sophocle avait eu de bonnes raisons pour placer cette catastrophe dans le bourg de Colone.....

« J'étais sans modèle pour la scène du Sphinx ,car, comme l'a fort bien remarqué Nodier .la seule scène que nous ayons est celle de Sénèque ,et la mienne n'a aucune ressemblance avec celle-là. Je crois la mienne tout à fait dans le génie de l'antiquité ; et Nodier traite, à mon avis ,avec beaucoup trop de légèreté, l'énigme traditionnelle.

« Nodier a dit de très belles choses sur l'heureuse idée que j'ai eue de placer tout le réel dans la bouche de Tirésias. Mais j'ai trouvé quelque exagération dans cet éloge. Il n'a pas assez remarqué quel personnage important c'était que Tirésias, dans toutes les traditions de l'antiquité. Tirésias fut un véritable hiérophante, un homme dépositaire de toutes les connaissances humaines de cette époque, et fondateur, en quelque sorte, du culte grec. Ensuite Nodier n'a point remarqué combien le choix d'un tel narrateur me mettait à mon aise pour dépouiller mon sujet de toutes les trivialités de cette histoire. En effet, la cour de Priam devant être au moins aussi instruite que les lecteurs français du gros de ces aventures, je pouvais me dispenser de m'appesantir sur les détails trop connus. Aussi j'ai pu courir làdessus comme chat sur braise.

« Le véritable reproche que je fais à Nodier, c'est d'avoir méconnu certaines convenances de ma composition et d'avoir trop exalté certaines inventions. Par exemple ,est-il convenable qu'il se soit traîné sur le vieux préjugé que le héros d'une épopée doit avoir des imperfections dans un caractère moral ? Je sais tout ce qu'on a dit de plaisanteries du « pieux Enée » et sur le froid Godefroid de Bouillon. Si Nodier eut remarqué que mon Antigone n'est point au-dessus des affections humaines ; s'il eût remarqué surtout la consécration d'Antigone par Œdipe, il eût compris que c'était au personnage isolé, une vierge destinée à réconcilier l'homme avec Dieu. Nodier n'a jamais connu cette doctrine si ancienne de l'expiation, qui portait tous les peuples à choisir des victimes pures et exemptes de toute tache.

« Voilà bien des observations sur Nodier. J'en aurai moins à faire sur d'autres (1) ».

Ainsi parlait Ballanche. Quelques années après il rencontrait Fourier à Paris et l'emmenait à l'Arsenal, où Nodier, qui le savait de Besançon comme lui, le reçut à bras ouverts. Ballanche et Fourier s'étaient connus à Lyon dans des cinconstances assez

(1) Lettre inédite communiquée par M. Ch. de Loménie.

romanesques. Après avoir roulé sa bosse, du nord au midi de la France, comme épicier et commis marchand de draps ; après avoir été arrêté et relâché, pris et repris par la police sous toutes sortes de prétextes, Fourier avait fini par élire domicile à Lyon et y avait publié, en 1803, un article court, mais plein d'aperçus originaux, sous le titre quelque peu bizarre de : *Le Triumvirat continental et la Paix universelle.* Il y affirmait notamment qu'une grande catastrophe menaçait l'Europe et qu'après son accomplissement seulement elle jouirait d'une paix durable. « La France, la Russie et l'Autriche, disait-il, peuvent seules prétendre au droit d'imposer leur volonté à cette grande partie du monde : de là le triumvirat continental (1) ».

Bonaparte, à qui rien n'échappait et qui avait les idéologues en horreur, s'imagina que cet article était encore un de leurs coups. Il fit prendre des renseignements sur Fourier chez son imprimeur. Mais Ballanche — car c'était le père de notre philosophe qui avait imprimé ce libelle — rassura immédiatement le commissaire général de la police de Lyon, et Fourier ne fut pas inquiété. Mais le fils de l'imprimeur profita de la circonstance pour faire plus ample connaissance avec lui. Et c'est ainsi qu'en 1826, quand l'économiste vint chercher fortune à Paris, Ballanche fut un des premiers à qui il rendit visite. Mais ils étaient, en sociologie, aux antipodes, l'un de l'autre, Fourier étant au fond un peu matérialiste et Ballanche ramenant tout à l'idée chrétienne.

Le 27 août 1832, l'auteur d'*Antigone* écrivait à Mme Récamier :

« J'ai dîné dimanche chez Nodier, à qui j'ai dit toutes vos sympathies. Mais une chose assez singulière, c'est que je commence à percer chez les ouvriers. Voici le fait. Un maître ouvrier qui demeure près de l'Arsenal avait pris l'habitude de réunir chez lui un certain nombre de ses ouvriers, et de faire là une sorte de cours de philosophie à leur usage. Il avait commencé par le Saint-Simonisme, dont il n'a pas tardé de se séparer. Il s'est mis à professeur l'économie politique de Fourier, mais il a bien vite compris qu'une économie politique fondée sur le bien-être matériel était insuffisante. Il s'est mis à m'étudier, et il s'est épris d'un véritable enthousiasme pour mes doctrines. Lorsqu'il sera un peu plus fort, il se propose d'initier ses néophytes. Comme il avait un très grand désir de me voir, Nodier l'a fait venir chez lui après dîner. J'ai trouvé un homme d'un très grand sens et d'une rare intelligence, disposé à propager de tout son pouvoir la

(1) Lettre inédite communiquée par M. Ch. de Loménie.

Palingénésie. J'assisterai un de ces jours à cette séance d'ouvriers chez qui mon nom est déjà en grande vénération. Enfin, j'ai trouvé chez Nodier un homme qui m'appelle tout uniment un homme divin. Il choisissait bien son moment, car j'étais à dire à Nodier combien je trouvais qu'il avait excédé dans ses éloges de moi. Tout cela est dû à la sève religieuse qui est dans mes écrits, et tout cela me montre la soif qu'on a d'une direction religieuse... (1). »

Cela confirme en plein ce que Sainte-Beuve disait de Ballanche :

« L'influence des écrits de M. Ballanche a été lente, mais réelle, croissante ,et très active même dans une certaine classe d'esprits distingués. Pour n'en citer que le plus remarquable exemple, la lecture de ses Prolégomènes, vers 1828, contribua fortement à inspirer le souffle religieux à l'école, encore matérialiste alors, de Saint-Simon. Témoin de l'effet produit par cette lecture sur quelques-uns des plus vigoureux esprits de l'école, je puis affirmer combien cela fut direct et prompt. L'influence, du reste, n'alla pas au-delà de cette espèce d'insufflation religieuse. Historiquement, l'école Saint-Simonienne partit toujours de ce que M. Ballanche appelle l'erreur du dix-huitième siècle, erreur admise par Benjamin Constant lui-même ; elle persista à voir le commencement de la société dans le sauvagisme, comme lui, Benjamin Constant, commençait la religion par le fétichisme (2). »

Le 1er septembre 1832, Ballanche écrivait encore à Mme Récamier :

«... Nodier me disait bien qu'avant deux ans mon nom serait un des noms les plus populaires de France. Je vous ai déjà parlé d'une réunion d'ouvriers qui a lieu tous les samedis, chez un maître ouvrier qui demeure dans le voisinage de Nodier. J'ai assisté hier soir avec mon introducteur à cette réunion. Il n'y avait que Nodier et moi qui ne fussions pas des ouvriers. Dans le nombre il y avait quelques femmes d'ouvriers. J'ai été étonné de l'intelligence de tout ce monde-là. Cette réunion a commencé par être Saint-Simonienne, puis a renoncé au Saint-Simonisme, pour essayer des systèmes de Fourier. Maintenant voilà que j'y pénètre. Croiriez-vous qu'hier, au milieu d'une discussion provoquée par Nodier, et où je me suis mêlé, j'ai été entraîné à l'exposition de mon système historique fondé sur le dogme chrétien de la déchéance et de la réhabilitation, et que j'ai été parfaitement compris ? Ce qui prouve à quel point j'ai été compris, c'est qu'ayant fait l'application de mon système à l'histoire romaine, ils ont dit que si l'application s'en faisait à l'histoire de France on trouverait que nous sommes arrivés au ve siècle de Rome. Et par la suite de la con-

(1) Lettre inédite communiquée par M. Ch. de Loménie.
(2) « Portraits contemporains », t. II, p. 43.

versation, j'ai senti que leur esprit à tous était entré dans la sphère la plus générale, puisqu'ils ont de suite cherché l'application à l'ensemble même des destinées humaines. e ne sais ce qu'aurait pensé M. Villemain, s'il eût assisté à cette séance et qu'il eût senti que j'étais bien mieux compris là que je ne l'aurais été dans le sein de l'Académie française ? C'est cependant la vérité. Je ne sais si vous avez remarqué, il y a quelque temps ,dans le « Journal des Débats », un article de M. Saint-Marc Girardin, où il comparait l'introduction de ce qu'il appelle les prolétaires dans la société civile à une invasion de barbares. Je puis dire que cet article a profondément blessé les hommes au milieu desquels je me trouvais ; et M. Saint-Marc, j'en suis sûr, ne s'en doute pas. Comment faire avec des susceptibilités si vives, et si promptement éveillées ? J'avoue que la tâche des hommes d'Etat devient bien difficile ; mais enfin il faudrait qu'ils fussent au moins instruits de tous les éléments du problème actuel. Il ne me paraît pas qu'ils s'en doutent (1). »

Sur ce dernier point Ballanche avait tout à fait raison. Son succès auprès des ouvriers n'empêchait pas d'ailleurs Fourier de fréquenter l'Arsenal ; il s'amusait même à mystifier ceux qu'il y rencontrait, comme en témoigne l'anecdote suivante que j'emprunte aux souvenirs d'Amaury Duval.

Un soir que Fourier sortait de chez Nodier avec Bixio, par un beau clair de lune, la première pensée qui vint à celui-ci fut de dire : « Quelle belle lune, Monsieur Fourier ! » — « Oui, dit l'autre d'un air de mépris, profitez de ses derniers moments car rien ne peut la soustraire à ma loi ! » Bixio, qui ignorait le système de Fourier, ne put qu'approuver de la tête, et il ne sut que plus tard le peu de cas que Fourier faisait de cette planète qui devait, d'après lui, disparaître et faire place à quatre lunes de différente grandeur (2) !

Mais Fourier n'en imposait qu'aux ignorants ou aux naïfs. Vers le même temps Béranger qui était une fine mouche et à

(1) Lettre inédite communiquée par M. Ch. de Loménie .

(2) La cosmogonie de Fourier était vraiment extraordinaire. A l'en croire, notre planète, sur laquelle doivent s'opérer une suite de créations aura « une carrière végétante de 80.000 ans, divisée en phases inégales d'enfance, de jeunesse, d'âge mûr, de vieillesse et de décrépitude : pendant la période heureuse, qui doit comprendre les sept huitièmes de la durée totale, la terre aura son « maximum » normal de population, trois milliards d'habitants dont la vie moyenne sera de 144 ans et la taille de 7 pieds. Les facultés intellectuelles seront en proportion du développement physique. Il y a aura habituellement sur le globe 37 millions de poètes égaux à Homère, 37 millions de géomètres égaux à Newton, 37 millions de comédiens égaux à Molière et ainsi de tous les talents imaginables ».

Quel dommage que nous soyons nés avant l'éclosion de ces millions de génies ! En aurions-nous vu de ces merveilles !

qui on n'en contait guère, écrivait à l'un de ses nombreux correspondants :

« Vous ressemblez un peu à Fourier que vous jugez si bien, et qui s'est avisé de se faire une langue à lui, sans se soucier de celle que nous parlons, et cela au risque, bien entendu, de n'être compris de personne, ce qui lui fût arrivé, si quelques Saint-Simoniens ne l'avaient « francisé » pour nous autres, faibles intelligences (1). »

C'est dire que Béranger, sans s'affilier positivement au Saint-Simonisme, suivit en curieux tout au moins les prédications de la rue Monsigny et de la rue Taitbout. Car il n'avait pas plus de préjugés qu'il n'avait de peur des mots. Rappelez-vous sa chanson des *Fous* :

Vieux soldats de plomb que nous sommes
Au cordeau nous alignant tous,
Si de nos rangs sortent des hommes,
Tous nous crions : A bas les fous !
On les persécute, on les tue !
Sauf , après un lent examen,
A leur dresser une statue,
Pour la gloire du genre humain.

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui des fondements jusqu'au faîte
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de ta fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme,
L'appelle à partager nos droits.
Fi ! dites-vous ; sous l'épigramme
Ces fous rêveurs tombent tous trois.
Messieurs, lorsqu'en vain notre sphère,
Du bonheur cherche le chemin,
Honneur au fou qui ferait faire
Un rêve heureux au genre humain !

(1) Lettre inédite.

V

Et voilà pourquoi Béranger se montrait de temps à autre aux prêches de la religion saint-simonienne ! Et il n'était pas le seul de sa profession. Victor Hugo, Vigny, Sainte-Beuve connaissaient le chemin de la chapelle de la rue Taitbout et de la salle de la rue Monsigny. Le moyen de résister, je vous prie, aux appels pressants, réitérés du Père suprême et de ses disciples ? Voulez-vous un échantillon des lettres d'invitation que recevaient à domicile les intellectuels de l'époque ? lisez celles qui suivent. Je les ai trouvées dans les papiers de Mme de Girardin, et elles sont signées d'un nom qui causera plus d'un étonnement :

LE GLOBE

journal

de la Religion Saint-Simonienne

A chacun selon sa vocation — Appel aux Femmes —	ASSOCIATION UNIVERSELLE	A chacun selon ses œuvres Organisation pacifique des Travailleurs —

« Paris, ce 18 mars 1832.

« Madame,

« Vous recevrez une invitation de l'ordonnateur Rigaud pour notre soirée de mercredi prochain. J'y ajoute ma prière personnelle avec toute l'insistance apostolique. Venez voir ce qu'il y a de germes de grandeur et par conséquent de poésie dans la carrière dont nous avons à peu près enfoncé la porte par la brusque proclamation des idées morales de notre Père Suprême. « Le poète est un grand railleur » ; mais il est par-dessus tout un être d'enthousiasme : et je serais bien trompé si, lorsque vous aurez vu comment nous sommes calmes, confiants et alertes en face de la montagne à pic que nous avons à gravir et dans tous les recoins de laquelle ceux et celles mêmes que nous venons délivrer nous ont tendu des embûches, vous ne pressentiez pas, vous, Madame, l'enthousiasme que bientôt exciteront les travaux du Père Enfantin et de ses fils.

« En 1832, il y a quelque chose de mieux à faire que d'être « Muse de la Patrie ». La terre des Inspirations ne commence pas aux

Pyrénées pour finir aux lignes de Wissembourg ou au pont de Kehl. — Comme je ne veux pas ici vous faire de prédication, je m'arrête pour vous dire que nous ajouterons peu à vos fatigues du carnaval ; car, en notre qualité de travailleurs, nous sommes tenus de ne pas faire du jour la nuit, et réciproquement, et puis notre monde du mercredi se composera en partie de polytechniciens qui sont tenus de rentrer le soir même, et pas bien tard, dans la caserne.

« Puisque je suis en requête près de vous, je poursuis. Vous m'avez parlé de dames qui vous avaient manifesté le désir d'être conduites chez nous. Pourriez-vous vous charger de leur distribuer les invitations que je mets sous ce pli. — M. de Girardin m'avait parlé d'un de ses amis auquel je le prie d'en faire parvenir une.

« Adieu, Madame, « le poète est un être religieux et doit savoir ce que vaut une prière sincère.

« MICHEL CHEVALIER (1). »

Tout *religieux* que pouvait être le poète chez Delphine, il était surtout *un grand railleur*. Je pense donc que la *Muse de la patrie* accueillit cette lettre par un sourire et que sa joie devint folle quand elle eut pris connaissance de celle qui l'accompagnait. La voici :

« Paris, 18 mars 1832.

« Madame,

« En vérité, il faut que je vous oblige encore à lire mon écriture hiéroglyphique. Figurez-vous que nous vivons sous le régime des quasi : quasi religion, quasi morale, quasi paix, quasi guerre, quasi vertu, quasi orgie, quasi mari, qnasi femme, quasi ordre, quasi liberté, quasi restauration, quasi révolution, quasi tragédie, quasi salon, quasi luxe, quasi goûts, quasi fêtes, quasi bals, quasi rire, quasi fleurs, quasi tout. L'école polytechnique jouit en conséquence d'une quasi indépendance. Ainsi l'a réglé son quasi gouverneur d'après les ordres du quasi César ci-devant quasi Roi, maintenant ministre quasi désintéressé du département de la quasi guerre. En termes clairs, les élèves de l'Ecole polytechnique n'ont maintenant de sortie jusqu'à minuit que de deux mercredis l'un, et mercredi prochain est leur mauvais mercredi. Je n'en savais rien, ni l'ordonnateur Rigaud non plus, lorsque nous avons expédié chacun notre billet. Or, comme le caractère polytechnique doit dominer dans nos réunions du mercredi, et qu'il est impossible de combler un déficit masculin, tel que serait celui de quarante à cinquante uniformes, nous sommes obligés d'ajourner la première de ces réunions au mercredi 28 mars ; d'où il résulte encore que notre invitation pour le 21 n'est qu'une quasi invitation. Je réserve donc toutes mes instances

(1) Lettre inédite communiquée par Mme Léonce Détroyat.

auprès de vous pour le 28 et je vous laisse à votre libre arbitre pour la soirée habituelle de jeudi prochain.

« Adieu, Madame. Pensez quelquefois que l'œuvre que nous poursuivons c'est la poétisation de l'industrie, qui est aujourd'hui si prosaïque ; et que du jour où nous aurons réuni dans notre salon les hommes d'art (je dis *hommes*, c'est la langue qui est cause de cette impertinence) et surtout les poètes, avec les industriels pratiques du premier ordre, c'est-à-dire les ingénieurs, et par-dessus tout les polytechniciens, du jour où ces deux natures se seront comprises et senties, de grandes choses seront proches. Je ne sais pourquoi je ne vous disais pas que je suis convaincu que vous avez à mêler votre nom à quelque tâche de cette portée. Tout le monde prophétisait en Israël ; c'est vous qui déciderez si je suis prophète.

« MICHEL CHEVALIER (1) ».

LA RELIGION SAINT-SIMONIENNE

Invitation pour la Soirée Saint-Simonienne du 28 Mars (1832).

A M. ET Mme ÉMILE DE GIRARDIN,

De la part du Père Suprême.

L'Ordonnateur,

RIGAUD.

M. et Mme Émile DE GIRARDIN, 11, Rue de Choiseul.

Décidément, si ces gens-là n'étaient pas fous, ils étaient tout de même malades, et je comprends que les esprits un peu sensés leur aient tiré leur révérence.

D'Alton-Shée qui, lui aussi, avait été invité aux soirées saint-simoniennes de la rue Monsigny, en parle ainsi dans ses *Mémoires :*

« Je m'y rendis, mais le ton providentiel, presque dévot des orateurs, le tableau paradisiaque du monde régénéré, la mise bizarre des hommes, l'absence de beauté chez beaucoup de femmes, me lais-

(1) « Lettre inédite ». — On sait que Michel Chevalier, poursuivi avec le père Enfantin, Emile Barrault, Charles Duvergier et Olinde Rodrigue, pour outrage à la morale publique, fut condamné, le 28 août 1832, à un an de prison.

sèrent froid ; mon antipathie pour le mysticisme, ma sensibilité au ridicule combattirent mon inclination pour certaines idées grandes et justes de la dévotion (1) ».

Le prédicateur ordinaire de la rue Monsigny s'appelait Barraut. C'était un ancien professeur de Sorrèze. Il n'a pas laissé un grand nom dans l'histoire du Saint-Simonisme, mais il ne manquait pas d'éloquence. J'ai sous les yeux quelques-uns de ses sermons. J'en extrairai seulement le passage qui a trait au catholicisme de Lamennais, on verra pourquoi tout à l'heure.

Donc, le dimanche 12 décembre 1830, après avoir exécuté sommairement l'Electicisme de Victor Cousin, qui « à peine né était déjà caduc », Barraut s'exprimait de la sorte :

« Si nous nous défendons du titre de chrétien, c'est sans injure, sans aigreur pour le christianisme que nous avons toujours honoré dans ses précieux bienfaits. Aujourd'hui encore, nous témoignons hautement l'admiration mêlée de tristesse que nous inspire sa chute, lorsque, revivant dans un prêtre catholique, il tente de se ranimer encore, abandonne au pouvoir ses faveurs pour s'affranchir de sa dépendance et prétend reconquérir la société avec la croix de bois et la pauvreté apostolique. Inutiles efforts ! C'est en vain, prêtres courageux, que vous voulez ressaisir la société ; elle ne vous résiste même pas, elle applaudit l'éloquence de vos paroles, et prenez garde, elle insulte à l'apôtre par son admiration pour l'écrivain.

« Ne voyez-vous pas, d'ailleurs, que vous prêchez en vain, vous qui, pour ranimer la foi dans le monde, êtes réduits à la réveiller jusque dans le sanctuaire ? Eh ! lorsque le sel est affadi, qui lui redonnera de la saveur ? Vous enfin qui, pour préparer vos travaux apostoliques, êtes obligés de violer la hiérarchie ! Les prêtres chrétiens seront sourds à votre voix ; ils se résigneront au salaire, à la dépendance, à la dégradation ; la ferveur des fidèles, ils le savent, ne changerait pas de nouveau la croix de bois en croix d'or ; et tout ce que peut aujourd'hui le catholicisme, c'est de vous avoir produits, afin que votre génie courageux, préparé par l'éloquence de Maistre et de Chateaubriand, lui ménageât une agonie à laquelle ne manquaient ni la gloire, ni la majesté, ni la reconnaissance ; mais le temple chrétien ne se relèvera plus, et les flammes qui s'élevèrent de la montagne sacrée lorsque les Juifs essayèrent de rebâtir le temple de Jérusalem, sont l'image des obstacles invincibles qui repoussent à jamais votre courageuse mais rétrograde tentative (2) ».

Ces lignes éloquentes n'ont rien perdu de leur actualité,

(1) « Mémoires » de d'Alton-Shée, t. II, p. 77.
(2) « Le Globe » du mardi 14 décembre 1830.

puisqu'elles visaient la campagne menée par Lamennais en faveur de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et que les événements en ont vérifié la conclusion. Mais ce n'est pas pour cela que je les reproduis. J'ai l'idée, pour ne pas dire la preuve, — car Barraut et ses collègues revinrent à différentes reprises sur ce chapitre qui leur tenait à cœur — j'ai l'idée que ces paroles prophétiques contribuèrent à détacher Sainte-Beuve du Saint-Simonisme pris comme religion. On sait dans quelles circonstances et dans quel but il s'y était affilié. C'était en 1830, à la suite de sa rupture avec Victor Hugo. Il avait suivi Pierre Leroux, dont il avait rédigé la profession de foi, pour ne pas fausser compagnie à la rédaction du *Globe*, qui avait succédé à celle de Dubois (1). Il a dit lui-même longtemps après qu'il avait voulu voir comment se fonde une religion, mais qu'il n'avait pas mordu au lard de la ratière. Il s'en fallut de peu cependant qu'il n'entrât plus avant dans le Saint-Simonisme. Cela résulte de ses lettres de ce temps-là (2). Qui donc l'empêcha de devenir « Saint-Simonien classsé » ? Je ne vois encore un coup que les attaques réitérées de Barrault et autres disciples du Père Enfantin contre la politique religieuse du fondateur de l'*Avenir*. Elles finirent par l'indisposer à tel point, qu'il écrivit un jour à Lamennais « qu'entre lui et le Père Suprême il n'hésitait pas une minute, et que son choix était tout fait (3). » D'où il est permis de conclure que Lamennais, avec sa vivacité et son intransigeance coutumières, lui avait donné à choisir entre lui et le grand-prêtre de Saint-Simon, pendant qu'il suivait les conférences de Juilly.

Car si l'amour avait rendu Sainte-Beuve religieux, il le retenait quand même *in bivio*, suivant l'expression d'Ovide :

(*Ut tuus in bivio distineatur amor*)

c'est-à-dire que son âme ne savait où se prendre depuis qu'elle

(1) C'est à partir du 18 janvier 1831 que « Le Globe » prit comme sous-titre : « Journal de la doctrine de Saint-Simon ». Le 26 février de la même année on ajouta à l'épigraphe du titre les mots : religion, science, industrie : et le 9 juin suivant on y ajouta encore les mots : association universelle.

(2) Il écrivait à Victor Hugo au mois de mars 1831 : « C'est dans ces dispositions morales que les idées, saint-simoniennes me sont survenues ». Le 3 avril suivant : « Il est possible que j'entre plus avant dans la saint-simonime. » — Et le 15 avril : « Vous me demandez ce que je fais ici (à Bruxelles) : rien encore. Je ne suis pas saint-simonien classé ni ne le serai, soyez tranquille, bien que les aimant beaucoup et logé dans leur maison. » (Cf. le « Roman de Sainte-Beuve »).

(3) Lettre inédite.

s'était détachée de l'école matérialiste d'Auteuil. Il allait d'une chapelle à l'autre, de Lamennais au Père Enfantin, en curieux si l'on veut, mais en curieux qui cherche sincèrement son chemin de Damas, et si le Père Enfantin, au lieu de battre en brèche le catholicisme libéral de l'illustre exégète et de se défendre d'être chrétien, avait jeté l'ancre en plein évangile, il est probable que Sainte-Beuve, pénétré, comme son cousin d'Alton, de ce qu'il y avait de grand et de juste dans sa doctrine, l'aurait embrassée — pour un temps tout au moins .

Quoi qu'il en soit, le Saint-Simonisme pris dans son ensemble eut une influence directe, immédiate et profonde sur l'école romantique de 1830.

Au point de vue politique, il amena les philosophes à juger trop étroite la base fondamentale de la monarchie de Juillet. Partis de l'amour de la tradition, ils allèrent jusqu'à la démocratie et par là montrèrent qu'ils comprenaient mieux l'évolution sociale de leur siècle que les vieux routiers de la politique. Je ne m'étonne donc pas que Nodier se soit rencontré avec Ballanche dans le mouvement d'idées qui entraîna Lamennais, Lamartine, voire Chateaubriand, et dont le représentant le plus sage est Tocqueville. — Nodier devait trouver que le Saint-Simonisme avait du bon, depuis que, sous les traits d'un ciseleur en métaux nommé Feugère et surnommé la *Jambe de bois*, il avait sauvé la Bibliothèque de l'Arsenal de la mitraillade et de l'incendie pendant les Trois-Glorieuses (1).

Au point de vue moral, il n'est pas douteux que ce fut l'apologie de l'union libre et le dévergondage auquel elle donna lieu sur les hauteurs de Ménilmontant, qui entraîna Victor Hugo, Vigny, Sainte-Beuve et tant d'autres hors de la voie droite et régulière qu'ils avaient suivie jusque-là. La mauvais herbe pousse toujours et le mauvais exemple n'est jamais perdu.

VI

Je n'ai rien dit encore, ou presque rien, de Marie Nodier. L'heure est venue de nous mettre en règle avec elle (1).

(1) Cf. A cet égard « Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie », par Mme Mennessier-Nodier, p. 317.

(2) Voir le chapitre que j'ai consacré à Félix Arvers dans mon livre sur Alfred de Musset.

Victor Hugo l'avait surnommée « Notre-Dame de l'Arsenal » ; elle justifiait ce surnom glorieux de toutes les façons : par la grâce, par la bonté, par tous les heureux qu'elle faisait autour d'elle, par tous les hommages qui lui étaient rendus. Juand elle avait dix ans, on la complimentait sur son pied qui était très joli ; quand elle eut quinze ans, c'est à qui lui aurait baisé la main. Et plus d'un rêva de la retenir dans la sienne. Elle eut, en effet, presque autant d'amoureux que d'admirateurs, mais, comme elle était très simple, jamais l'encens ne put la griser. On s'était imaginé qu'elle épouserait quelque enfant des Muses ; son père, qui voulait avant tout son bonheur, la maria à un petit employé d'administration (1), pour ne pas faire de jaloux parmi les poètes. « Avec celui-là, pensait-il, je suis sûr que Marie aura toujours du pain ! » — Cependant Fontaney en conçut un chagrin profond ; on pourrait même dire qu'il en mourut, car il n'enleva Gabrielle Dorval que par dépit, et l'on sait combien cet enlèvement lui fut funeste.

Marie écrivait un jour que ses glorieux amis la rendraient immortelle. Elle avait bien raison. Lamartine, Hugo, Musset — pour ne citer que les plus illustres, — ont en quelque sorte embaumé sa mémoire. Mais son meilleur ami, j'entends celui qu'elle préférait à tous les autres, fut Ulric Guttinguer : il était si jeune malgré son âge et il aimait tant Charles Nodier ! Celui-ci l'appelait familièrement « l'oncle Arthur », du nom de son roman fameux. Marie se disait elle-même sa pupille, et ce tuteur original n'était vraiment heureux que lorsqu'il s'appuyait sur son bras. Quel dommage qu'on n'ait pas leur correspondance ! Je possède un certain nombre de lettres de Marie, mais celles d'Ulric ont été perdues, et l'on jugera de l'étendue de cette perte en lisant ce qui suit : « Il faut avoir eu le bonheur de correspondre avec cette plume sans pareille pour savoir ce que peut contenir de charme tout puissant une feuille de papier pliée en quatre. » — Ainsi parlait Marie Nodier. Je n'oserais pas en dire autant de ses lettres, mais elles prouvent, entre autres choses, que, malgré sa ressemblasce physique et morale avec son père, elle n'avait point hérité de sa paresse(2).

(1) Ferdinand-Jules Mennessier, né à Nancy le 13 avril 1802 était employé au ministère de la justice.

(2) Allusion à la lettre que Nodier adressait à Chênedollé le 16 janvier 1831.

Un jour qu'Ulric se plaignait de son silence, elle lui répondit en ces termes :

« Je ne crois pas aux lettres qui s'égarent, cher et illustre ami, ni vous non plus, assurément. Il faut être d'une extrême jeunesse et n'avoir pas encore laissé échapper une seule maille de ses illusions, pour se prêter à celle-là.

« Ce qui n'empêche pas, s'il vous plaît, que j'aie affaire au moins une fois par semaine à un évènement de ce genre, circonstance qui donne bien quelque mérite à la persévérance de mon incrédulité.

« Ordinairement, lorsque ma prose se perd, je me contente de l'accompagner de mes regrets et de souhaiter que la terre lui soit légère ; il s'agit le plus souvent d'un chiffon demandé, dont l'absence infiniment trop prolongée me révèle le mauvais sort de ma missive ; ce chiffon inattendu est remplacé par un autre qui ne s'y attendait pas, et je me console de l'accident jusqu'au chiffon prochain. Mais cette fois, c'est toute autre chose.

« Moi qui ai gardé précieusement au grand âge où me voilà parvenue deux ardents respects, deux profondes tendresses : les beaux vers et les vieilles amitiés, ne suis-je pas très à plaindre, que cette atroce apparence m'accuse de refuser au poète et à l'ami ce double et bien-aimé tribut d'affection et d'admiration que je paie à César avec tant de bonheur et de fierté ?

« Soyez généreux, Arthur, comme dit la chanson, qui le dit même, à ce que je crois, avec plus d'abandon, et pardonnez-moi de posséder une femme de chambre, vertueuse du reste, qui n'a jamais pu comprendre quelle différence il y avait entre les deux mouvements qui consistent à mettre une lettre dans la boîte de la poste, ou à la mettre à côté.

« Elle est peut-être innocente à votre égard, mais elle a été si souvent coupable au mien qu'on ne court aucun risque en l'accusant toujours.

« Je sais bien que les romans d'Eugène Sue sont vraisemblables, en les comparant à mon excuse, et je renoncerais tout de suite à vous persuader une pareille mythologie si vous ne saviez aussi parfaitement que moi-même l'immense plaisir que j'éprouve à vous dire fort mal ce que je pense de vous très bien, je m'en flatte. Il m'est plus difficile de me taire que de parler, je n'ai pas la prétention de vous apprendre apprendre la chose ; je vous avais donc adressé une épître immense dans laquelle j'effeuillais sans pitié sur votre tête ces doux lilas si frais où vous avez cueilli *des fleurs et des vers*. Ceci est de Brizeux. J'aime assez rendre à chacun ce qui lui appartient.

« Mon père qui vous aime aussi et qui vous admire sans oser vous le dire, comme un véritable amoureux, m'avait pris une large part de ma lettre, ma lettre s'est envolée, je ne lui en veux pas, mais voyez un peu à quoi j'étais exposée sans votre amicale franchise.

« Les charmants lilas que j'idolâtre par-dessus toutes les fleurs et par-dessus tous les vers, qu'eussent-ils pensé de mon absurde silence ? Qu'en pensez-vous ?

« Moralité : il faut toujours dire loyalement ce qu'on a sur le cœur, et souvent ce qu'on a dedans, quoique ce dernier parti ait bien son côté dangereux.

« Mme Guttinguer me pardonnera de prendre ce dernier parti, et de vous exprimer des sentiments de profonde et inaltérable affection qui ont presque sur les siens leur droit d'ancienneté à faire valoir : le plus sot de tous les droits dans une question d'amour. Mais que Mme Guttinguer se rassure et vous aussi, il ne s'agit pas d'amour, nous valons mieux que cela.

« Je prie Dieu et je supplie Virginie de prendre cette lettre-ci en compassion.

« A bientôt et à toujours

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1) ».

Les lilas dont parle Marie étaient de deux sortes : ils étaient à la fois fleurs et vers, Ulric ayant publié un volume de poésies sous le titre : *les Lilas de Courcelles*. Mais quoiqu'elle aimât beaucoup les vers, Marie préférait, au printemps, la fleur du lilas qu'elle allait cueillir, à Courcelles même, dans le jardin de son ami. D'autant que ce jour-là il y avait fête en son honneur chez Guttinguer.

« Mille fois merci, mon cher poète, de votre gracieux souvenir, lui écrivait-elle en 1841. J'ai quelque chose de plus que de l'admiration pour l'auteur d'*Arthur* (2), car, indépendamment de ce que c'est un des plus beaux livres qu'on ait écrits, c'est aussi une des plus belles actions qu'on ait commises.

« Vous savez cela mieux que moi, et vous le savez par la satisfaction de vous-même, la meilleure de toutes les satisfactions. Je suis donc bien heureuse, moi qui ne vois pas assez souvent vos traits, de recevoir de vous cette copie, aussi exacte qu'une copie peut l'être. Puisque vous n'êtes pas mon voisin, j'irai vous chercher jusqu'à Courcelles, quand la rougeole qui a fondu sur mon nid me permettra de porter à votre fils autre chose qu'un baiser de pestiférée, que d'ailleurs vous ne me permettriez pas de lui imposer, n'est-cepas ? — Je suis d'ordinaire prudente jusqu'à la férocité, et je comprends tous les excès de ce genre.

« Trempez donc ma lettre dans du vinaigre, et laissez-l'y, si vous voulez être tout à fait prudent.

(1) Lettre inédite.

(2) Sur ce roman d' « Arthur », cf. notre « Sainte-Beuve », t. I, p. 11 et sq.

« Au revoir, cher et aimable ami, si quelque jour, en voyageant, vous passiez devant la vieille porte du vieil Arsenal, donnez un vieux souvenir à de vieux amis qui vous aiment d'une vieille amitié.

« Votre toute affectionnée et reconnaissante,

« MARIE NODIER-MENNESSIER » (1).

A cette époque Marie avait cessé ses fonctions de « grande maréchale du palais » de son père. Elle y habitait encore la plus grande partie de l'année, mais les soucis maternels avaient mis une sourdine à son piano, et d'ailleurs la bande joyeuse des danseurs et des causeurs de l'Arsenal s'était dispersée peu à peu à partir de son mariage, comme si le charme eût été rompu avec lui. Alfred de Musset ne quittait le café de Paris que pour Tortoni ou le café Riche. Victor Hugo trônait place Royale, et Lamartine siégeait au plafond de la Chambre des Députés — ce qui ne les empêchait pas de se retrouver de loin en loin chez le bon Nodier ; il ne les perdait point de vue et saisissait toutes les occasoins de se rappeler à leur souvenir.

Le 25 janvier 1841, Lamartine lui écrivait :

« Cher solitaire. Vous ne mourrez pas. Vous vivrez plus que nous, puisque vous voyez mieux. Voir et aimer n'est-ce pas vivre ?

« Votre amitié m'encourage et me dit ce *sursum corda* qu'on entend si rarement dans cette hideuse mêlée de passions où je me débats en tendant les mains vers vous.

« J'ai besoin que vous me révéliez votre pensée de *cause finale*. J'irai un matin de dimanche vous la demander.

« Hélas ! je serai un des derniers combattants de la cause honnête et libérale, mais je vieillis et j'ai bien peur de ne pas voir la lumière nouvelle après ces ténèbres où nous courons.

« Amitiés et là-haut.

« LAMARTINE » (2)

« Vous ne mourrez pas !... Je vieillis... » Si Lamartine vieillissait, il avait encore vingt-huit ans à vivre et de grandes choses à faire, tandis que Nodier touchait à sa fin. Il le sentait, sa fille aussi, et c'est de quoi elle se lamentait.

Dans les premiers jours de l'année 1843 elle écrivait à Guttinguer :

(1) Lettre inédite.

(2) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

« Est-ce que les nouvelles années vous trouvent disposé à les bien accueillir, cher et illustre ami ? — J'espère que non, étant pour mon compte d'un avis fort contraire. Je commençais seulement à m'accoutumer à ce vieux et déplorable dix-huit cent quarante-deux, le jour où nous l'avons enterré, — et je suis en train de le pleurer à l'heure qu'il est. Ceci ne fait pas l'éloge de mon caractère, je le sais, mais quoi qu'il en coûte, il faut rendre hommage à la vérité, comme disent les avocats généraux. On ne peut donc rien inventer de mieux que de me la souhaiter bonne et heureuse, cette année à laquelle je montre une mine si maussade, et qui me la rend bien jusqu'à présent, avouez-le.

« Moi aussi, je n'oublie pas la rue de Courcelles dans mes prières ; moi aussi, j'ai eu cent fois envie d'aller embrasser Mme Guttinguer et même vous, depuis que nous nous appelons 1843, mais je suis si ennuyée, que je crains beaucoup d'être plus ennuyeuse encore que par le passé, et il ne faut rien exagérer.

« M. Mennessier est en voyage et doit revenir la semaine prochaine ; avant que mon veuvage finisse, j'irai vous demander les vers dont Mme Guttinguer m'a leurrée, la dernière fois que j'ai eu le plaisir de la voir.

« Vous me promettez de venir à l'Arsenal, et je ne veux pas vous dire que je ne compte guère sur l'accomplissement de votre promesse, quoiqu'au fond ce soit bien mon idée, mais une fois que vous sauriez que je n'ai pas la foi qui transporte les montagnes, vous me prouveriez tout de suite que j'ai raison. Mon expérience m'a appris cela, et une multitude d'autres choses que je n'avais guère envie de savoir. Toujours par la faute de ces tristes années qui se succèdent avec un entêtement digne d'un meilleur sort. Quand est-ce donc que la Chambre des Députés songera à faire un projet de loi pour nous empêcher de vieillir ? Ce serait d'un intérêt bien autrement général que les balivernes dont ils nous cassent la tête.

« J'exige même que la décision ait un effet rétroactif.

Vous y gagnerez aussi car il est probable que je serai alors moins bavarde, et que vous aurez moins de patience pour m'écouter.

« Au revoir donc, et à bientôt, je l'espère.

« Vous savez combien je vous suis affectionnée.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1) ».

En faisant un accueil si maussade à l'année 1843, Marie avait-elle le pressentiment qu'elle serait funeste à son père ? On le dirait. En ce cas, elle ne s'était pas trompée. Le 6 décembre de la même année, en revenant de l'Hôtel de Ville où il était allé remplir son devoir de citoyen (2), Nodier tomba évanoui sur les mar-

(1) Lettre inédite.
(2) Il s'agissait des élections municipales.

ches de son escalier. C'était la dernière fois qu'il le montait. Quelques jours après, elle écrivait à Guttinguer :

« Merci, mon ami, de votre chère et consolante affection. Nous n'avons pas fini de souffrir, et il faut continuer à nous plaindre, car en admettant même cette pensée d'amélioration qui, hélas ! n'est pas la mienne, il y a si loin de l'espoir qui nous reste à la sécurité que nous avions !

« Jamais, imaginez-vous, jamais l'idée que je pouvais vivre séparée de ce père ne m'était venue. Aujourd'hui pourtant, il est calme et se trouve, dit-il, mieux que cela lui était arrivé depuis longtemps. Nous reprenons à sa tranquillité un peu de courage, de ce courage qui ne réfléchit pas. Mais les insomnies réfléchissent et sont horribles.

« Vous souvenez-vous, cher Ulric, que je viens de subir pendant deux ans, une maladie imaginaire qui reposait sur des douleurs sans motif.

« J'en suis cruellement punie, n'est-ce pas ?

« Adieu, mon bien bon ami, mille tendres remerciements au souvenir de ceux qui vous entourent.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1) ».

Et encore :

« Nous sommes sous le poids de si grandes craintes, mon bien cher ami, que j'ai à peine le courage de répondre à votre bonne et affectueuse lettre.

« Les journaux disaient ce qu'il fallati qu'il crût, et non pas ce qui était vrai... Hélas ! je mets son danger au passé, abusant vite d'un pauvre espoir qu'on nous rend ce matin.

« Croyez bien à notre tendresse à tous ; jamais nous n'avons été plus près, au moins par la pensée, de ceux qui l'ont aimé, et de ceux qui nous restent.

« Mille souvenirs autour de vous.

« Votre vieille amie, « MARIE (2) ».

Pendant ce temps-là, Charles Nodier mettait ses affaires en ordre au spirituel et au temporel et se préparait à mourir avec la foi d'un bon chrétien et la résignation d'un sage. Il était à peine alité qu'il disait à Balzac : « Eh ! mon ami, vous me demandez ma voix, et je vous donne ma place. J'ai la mort sur les dents (3). »

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.
(3) « Lettres à l'Etrangère », t. II, p. 245. — Ce n'était pas la première

Et le 27 janvier 1844, qui fut son dernier jour, l'illustre romancier écrivait à Mme Hanska :

« Pauvre Nodier ! il est mort. C'est une véritable peine pour moi. Quoique prévue autant que chose peut l'être, cela m'a véritablement affecté. Avant-hier il s'était fait dire la messe dans sa chambre. Voilà le premier convoi d'écrivain où j'irai (1) ».

Balzac ne fut pas seul à ce convoi. Je ne crois pas que jamais funérailles aient été à la fois plus grandioses et plus simples. On peut dire que tout Paris porta le deuil de Nodier et le conduisit jusqu'à sa dernière demeure. C'est que, pour beaucoup, l'Arsenal était tout Paris. Les cordons du poële étaient tenus par Victor Hugo, Etienne, Droz et Lebrun. « Hugo, depuis quelque temps, disait Vigny, touche bien des tombeaux (2) ! » Oui, mais depuis la mort tragique de sa fille Léopoldine, aucune autre ne lui avait causé plus de chagrin. Il aimait Nodier d'une amitié vraiment fraternelle. Son nom était « scellé » au sien depuis plus de vingt ans, et, comme il le lui disait un jour, il était « attaché au pilier de sa gloire par le *nœud de fer* (3). Mais si grande que fût la douleur de Victor, elle n'était rien auprès de celle de Marie. En perdant son père elle avait tout perdu. Pendant un mois, du 6 décembre 1843 au 27 janvier 1844, elle n'avait pas quitté le chevet de son cher malade, espérant contre toute espérance et lui souriant à travers ses larmes. Naturellement quand il fut parti, ses premières effusions furent pour « l'oncle Arthur ».

« Croirez-vous, mon bon Ulric, lui écrivait-elle, que jamais mon père ne m'a appartenu aussi exclusivement qu'aujourd'hui ? Il fai-

fois que Balzac songeait à l'Académie. Déjà, en 1842, Nodier lui avait écrit à ce sujet :

« Mon cher Balzac, vous avez l'unanimité à l'Académie. Mais l'Académie qui accepte très bien un scélérat politique qui sera traîné aux gémonies de l'histoire, qui élira même un fripon qui a su ne pas aller en Cour d'assises à cause de l'immensité de sa fortune, s'évanouit à l'idée d'une lettre de change qui peut envoyer à Clichy. Elle est sans cœur ni pitié pour l'homme de génie qui est pauvre ou dont les affaires vont mal. Et elle a nommé Ancelot qui s'est fait « d'une façon infâme » directeur du Vaudeville, et qui peut faire faillite ! »

C'était dur, mais combien juste ! Sait-on qu'en 1834 Nodier, qui avait sollicité le poste de secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement d'Arnault, fut écarté à cause de ses embarras d'argent ? (Mémoires inédits de Guttinguer.)

(1) « Lettres à l'Etrangère », t. II, p. 75.

(2) « Journal d'un poète », p. 202.

(3) Cf. « Charles Nodier », par Michel Salomon, p. 124. — « Nodo hierro ». Cette image, qui fournit à Victor Hugo le mot de passe d' « Hernani », (hierro) était de Nodier. C'était un jeu de mots sur son nom.

sait tellement partie de mon existence que la séparation entre nous n'est pas possible ; il vit en moi, comme je suis morte en lui.

« Cette douce pensée, et le souvenir persévérant que lui garderont ceux qui l'ont aimé me doneront le courage de travailler à l'aller rejoindre, lui qui a eu une si belle vie et une admirable mort. Quand vous pourrez venir me voir, ne m'en faites pas faute, nous parlerons de lui, et il sera encore au milieu de nous. Surtout, je vous en conjure, promettez-moi de ne pas l'oublier.

« Adieu ; toutes les tendresses de mon pauvre cœur à votre fils qui a le bonheur d'avoir un père à embrasser, à votre femme qui comprend si bien les peines.

« Votre toute affectionnée.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1) ».

Marie n'avait pas besoin d'avoir peur. Ulric était incapable d'oublier son père. D'abord il avait pour lui plus que de l'affection, ensuite il avait à un degré rare le culte du souvenir. On pourrait même trouver qu'il le poussait parfois un peu loin. Se rappeler à ce propos l'article qu'il publia contre Lamartine sous prétexte de venger Musset de ses prétendus dénis de justice. Six mois ne s'étaient pas écoulés depuis la mort de Nodier qu'elle lui rendait grâce de ce qu'il faisait pour lui :

Juillet 1844

« Vous avez autant de bonté d'âme que de talent et d'esprit, mon jeune et cher ami ; j'en connais de bien difficiles qui se contenteraient à moins. Je ne vous remercie pas de ce que vous faites pour la mémoire de mon père ; il a été vôtre pendant sa vie par l'amitié ,et votre cœur est de ceux qui savent conserver plus loin que la mort l'attache à ce qu'ils ont aimé.

« Nous partons demain pour la rue de Courcelles. C'est vous dire que vous nous verrez arriver au premier jour, mes filles et moi. Ce monde-là vous adore et vous le dira, s'il l'ose.

« Vous savez, et depuis longtemps, quels sont les sentiments de la mère ; les années ont beau changer, eux demeureront. Soyez heureux par et pour les vôtres.

« Toute à vous de cœur,

« MARIE (2) ».

Cette lettre est la dernière que Marie ait datée de l'Arsenal. Le lendemain, elle en fermait la lourde porte pour toujours der-

(1) Lettre inédite.
(2) Id.

rière elle, et sa vie errante commença. Son mari ayant été nommé receveur des finances, elle le suivit d'abord à Château-Chinon, puis à Saint-Pol et à Pont-Audemer. Mais tout en disant qu'elle ne regrettait pas Paris, qui lui avait pris son père, elle y revenait de temps à autre pour voir ses amis, dont « l'oncle Arthur ». Voici la lettre qu'elle lui écrivait en partant pour la Nièvre :

Lundi (s. d.).

« Non, je ne vous en veux pas, mon bien cher Ulric, et de loin comme de près, dans le silence ou dans l'effusion du cœur, je crois orgueilleusement à votre souvenir et à votre affection. Il ne serait pas prudent, savez-vous, de mettre des poucettes si exigeantes à l'amitié, car on ne la trouve jamais plus tendre et plus fidèle qu'après un temps de libre repos qu'elle va chercher au fond de notre âme ; d'ailleurs, je vous aimerais malgré vous, s'il le fallait, et il ne le faudra pas, j'espère...

« Moi aussi, je vous quitte, et je ne veux pas être obligée de vous oublier pour cela.

« Dans les premiers jours du mois d'octobre je vais rejoindre mon mari à Château-Chinon. Je vous révèle l'existence d'un lieu, voire même d'un chef-lieu de ce nom où je suis receveur des finances. Tout mon nid sera là, ma mère viendra nous y voir. Jules se trouve heureux entre les hommes, les petits enfants de mon père sont presque riches, lui-même nous regarde et se tranquillise sur cet avenir qui l'a tant occupé, je serai aussi près de cette âme aimée dans ma douce petite maison où elle me suivra, que je le suis ici où elle m'a laissée. Donc je suis contente.

« Et puis de temps en temps je reviendrai. Hélas ! cette ville est si abominable (c'est de la vôtre que je parle) que je verrai tout autant mes amis depuis le Morvan que je les vois depuis l'Arsenal.

« Dans tous les cas, quand vous parlerez à votre aimable table, autour de laquelle nous avons été si gais, de notre pauvre Charles, que je vous défends d'oublier, pensez aussi un peu à cette triste fille qu'il avait, souvenez-vous des soins insouciants et jeunes qui ne nous seront plus jamais rendus. Songez aux amis morts et aux amis absents et buvez courageusement à ces vieilles mémoires du passé, en bénissant Dieu de ce qui vous reste et des places remplies.

« Adieu, mon très jeune ami et poète, j'attends votre doux envoi pour l'emmener en exil avec moi, ce sera un compagnon et une consolation.

« Je vous prie de serrer cordialement de ma part les mains que vous chérissez, et de ne douter jamais de l'inaltérable attachement de votre toute affectionnée.

« MARIE NODIER-MENNESSIER (1) ».

(1) Lettre inédite.

Le « doux envoi », ne cherchez pas, c'étaient des vers, car si Marie ne rimait plus, Ulric rimait encore pour elle.

La République de 1848, après avoir menacé M. Mennesiser dans sa situation, lui donna de l'avancement, sur la recommandation de George Sand à qui l'avait recommandé Sainte-Beuve (1). De Château-Chinon, il fut envoyé à Saint-Pol, et c'est de là que Marie écrivait à son tuteur :

Saint-Pol. Dimanche.
(s. d.) 1849.

« Assurément nous sommes des monstres, mon pauvre Ulric ; ce n'est pas la première fois que je me le dis. Hélas ! que voulez-vous ? nous ne l'avons peut-être pas été assez dans le bon temps, et il faut bien finir par se ranger. D'ailleurs que peut-on devenir de mieux maintenant où tout est si mauvais, si vieux, si laid, si brutal et si bête. J'affirme cependant que vous n'êtes rien devenu de tout cela, ni moi non plus et j'en suis bien aise.

« A chaque révolution nouvelle qu'ils font ou qu'ils manquent, je relis votre livre prophétique et je pense à vous. Je pourrais m'en tenir là, mais mon amitié qui est une rude exigeante n'en a pas son compte. Alors je lui promets de vous écrire et de vous rappeler par force, s'il en est besoin, cet ancien souvenir enseveli sous tant d'événements, sous tant de gouvernements provisoires ! Et puis voilà que la plume n'est pas taillée, que la petite fille s'est coupée, que le garçon ne veut pas mordre à sa version, à moins que la mère ne le prenne par les sentiments ou le père par les oreilles ; au milieu de toutes ces traverses on continue parfaitement à penser aux gens qu'on aime, mais on leur écrit très peu. — Encore n'ai-je pas déménagé ? n'ai-je pas changé ma Nièvre contre le Pas-de-Calais ? La République ne m'a-t-elle pas donné une petite maison très blanche, un grand jardin très vert et quelque chose comme cinq mille livres de rente de plus à dépenser tout doucement dans le plus charmant pays qu'on puisse rêver ? Sans rire, cela s'est passé comme j'ai l'honneur de vous le dire. Aussi chaque matin la première chose juste et ennuyeuse que me crie ma conscience est celle-ci : « Malheureuse ! tu ne pries pas pour la République, tu ne chéris pas la République, tu es indigne de ses bienfaits ! »

« C'est vrai, c'est affreux ; mais j'ai une amie qui prétend qu'elle n'a jamais pu s'empêcher d'aimer ce qu'elle aimait, et de ne pas aimer ce qu'elle n'aimait pas. Or je n'aime pas la République et je ne peux pas du tout m'en empêcher.

« C'est même, à tout prendre, voyez la maladresse, la seule chose

(1) Cf. « Charles Nodier », par Michel Salomon, p. 155.

de ce monde, à ce que je crois, qui me soit complètement antipathique. Je m'occupe beaucoup des personnes et fort peu des idées. — Vous me demandez quelle est ma couleur, et comme je sais qu'il n'existe pas un ruban ou un cheval qui ne soit plus facile à appareiller que votre très humble servante ne l'est en matière politique, je suis assez embarrassée de vous répondre. Je vais vous raconter mon affaire, et vous aurez, vous, l'obligeance de me faire savoir de quelle couleur je suis.

« J'ai été élevée dans le respect de mes princes légitimes, et je conserve presque religieusement une mèche des cheveux du comte de Chambord, ce qui ne m'empêche pas de porter à Madame la Duchesse d'Orléans, à laquelle je dois tout ce que je ne dois pas à l'ami qui me représente avec avantage la République, un attachement sans bornes et un dévouement complet, — ce qui ne m'empêche pas d'avoir pour le général Cavaignac un sentiment de gratitude et d'admiration que je vous demanderai la permission de ne pas caractériser autrement, — ce qui ne m'empêche pas de plaindre sincèrement un maître fou avec lequel j'ai fraternellement passé ma meilleure jeunesse, et qui ne répond pas, pour le moment au nom de Victor Considérant, quoique ce soit le sien, vu que ce nom là le ferait mettre en cage. Si vous rencontrez d'aventure M. Chevreul, chargez-le de composer une nuance avec cet amalgane et vous aurez la mienne, en y ajoutant beaucoup de noir répandu sur elle par cette belle expédition romaine, si bien entamée, si bien conduite, et pour la défense de laquelle je n'ai pas moins livré aux barricades de ces chemins, mon beau-frère et mon neveu, officiers dans le même régiment, courant les mêmes chances et suivis avec anxiété par la même tendresse (1). Ce sont de braves et charmants garçons qui vous raccommoderaient avec l'uniforme que vous n'idolâtrez pas, si je m'en souviens bien. J'oublierais pourtant le choléra qui nous enveloppe pourtant de toutes parts, s'il ne m'avait amené, il y a un mois, ma mère et mon fils chassés de cet horrible Paris par mes supplications et par la prudence. Quelques jours plus tard on se rabattait dans les rues, et la maladie descendait à la condition de fléau de second ordre. C'est humiliant. Elle nous a emporté des connaissances en grand nombre, mais jusqu'à présent pas un ami. Dieu veuille que nous touchions au terme que le « Constitutionnel » nous promet tous les jours. Je me repens de n'avoir pas plus de confiance dans « le Constitutionnel ». Dam ! c'est sa faute. Autrefois, dans mon temps de fanfare, son directeur actuel, M. Véron, m'enguirlandait de roses et de madrigaux, il fallait voir. J'avais probablement foi aux madrigaux et je croyais certainement à ses bouquets, j'aurais peut-être accepté ses « canards » ; aujourd'hui que sa galanterie est

(1) Trois officiers du nom de Mennessier furent tués en Italie : le capitaine Stanislas tué à Magenta : le colonel Louis, blessé mortellement à la même bataille, et le commandant Alphonse, tué à Solférino.

défunte sous prétexte que mes charmes sont enterrés, je ne me crois pas obligée de répondre du « Constitutionel ». Vous attribuerez sans doute ce défaut d'obligeance à un dépit amoureux mal dissimulé ; — il n'en est rien. Quel atroce bavardage et comme j'abuse de la parole en femme qui a perdu l'habitude de s'en donner à cœur joie ! Je suis seulement fâchée que ce soit sur vous que cela tombe, mon pauvre ami ! —

« Mais aussi qui donc s'en soucie, hors vous ? Les morts ont tant pris de mon cœur et de ma mémoire, qu'il m'a fallu oublier bien des vivants. Je n'aime cependant guère à oublier ! On me l'a un peu rendu, et je ne m'en plains pas, puisque les meilleurs me restent sur cette terre et dessous.

« Continuez, je vous en prie, à me parler quelquefois de vous et des vôtres. Je dis quelquefois parce que je n'ose pas dire : souvent, vous le comprenez bien. Que votre chalet entretienne ma chaumière, que votre charmant esprit descende et m'élève, que votre chère amitié revienne prendre sa place dans mon cœur, et il est certain que les songes, les années, le choléra, la liberté, l'égalité et la fraternité, tous ces terribles ennemis de l'homme (qui dit l'homme dit la femme, suivant l'avis de la Lyonnaise) s'éteindront au premier souffle de votre harpe ; car vous avez toujours une harpe, j'espère, en attendant que la poésie ait autre chose sur l'épaule qu'un fusil à percussion.

« Envoyez-moi vos vers ; les oiseaux chantent encore dans mon jardin ; apportez-les-moi surtout et venez les entendre dans leur voix. Rien ne s'oppose, malheureusement, à ce que je vous embrasse de tout mon cœur.

« Votre vieille amie.
« MARIE (1) »

Je ne savais pas Marie Nodier si royaliste, ni que le docteur Véron avait eu dans le temps des vues sur elle. Mais sur qui n'en avait-il pas, ce bourgeois de Paris, qui se flattait d'avoir toutes les femmes... parce qu'à son théâtre elles étaient presque toutes à vendre ?

Les dernières lettres de Marie à son « tuteur » portent le timbre de Pont-Audemer. Elle se rapprochait peu à peu de Paris, et loin de s'en plaindre, elle s'en réjouissait à présent. Cela lui permettait de visiter plus souvent son fils, qui était au lycée, et de conduire ses filles dans le monde qui fréquentait autrefois chez son père. J'ouvre le journal d'Eugène Delacroix et j'y lis (t. I. p. 346) : « Dîné chex Bixio avec Lamartine, Mérimée, Malleville, Scribe, Meyerbeer et deux Italiens. Le soir, Mme Mennes-

(1) Lettre inédite.

sier est venue avec sa fille. Je n'avais pas causé avec elle depuis des siècles : elle ne m'a pas paru changée ; j'ai causé une bonne heure avec elle. Elle doit venir voir mes fleurs. Elle est atteinte de *noirs*, comme moi. Je vois que je ne suis pas le seul. L'âge y est pour quelque chose ».

Peut-être chez Delacroix, mais pas chez Marie. L'âge, au contraire ,lui rendait sa gaieté naturelle. Elle rajeunissait d'humeur en vieillissant, si bien que, lorsqu'elle était à Courcelles avec ses filles, Ulric leur disait à toutes trois : « Mademoiselle ! »

« Je ne veux pas douter, mon bien cher Ulric, que vous ne soyez infiniment mécontent de votre vieille amie. Il y a de quoi, et si vous saviez pourtant comment se passe la vie !

« Je m'étais promis de débarquer ou peu s'en faut à Courcelles, et voilà que tous les bals contraires me retiennent bien malgré moi hors de ce port béni. Mon ennui et ma fatigue sont à leur comble, mais j'ai deux filles et mon devoir est de mourir sur une banquette rouge. J'entrevois la fin de mes misères pour cette semaine, et tout de suite, tout de suite après, ma première heure de liberté sera pour vous.

« N'ai-je pas aussi mille remerciements à vous adresser pour toutes les grâces dont vous comblez ce bavard qui est mon fils ? Vous l'avez encore joliment affolé celui-là ; il sait vos vers, votre prose et vous-même par cœur, comme un vrai Nodier qu'il est.

« Donc, à bientôt, n'est-ce pas ? et pardonnez-moi, en me faisant pardonner de Mlle Garcia, avec laquelle je suis d'une grossièreté sans excuse, si vous ne saviez pas bien, et elle aussi, combien est lourd le sacrifice que je fais en ne vous voyant pas des premiers.

« Mes meilleurs souvenirs à ce qui vous est cher, et à vous, cher ami, l'expression toujours nouvelle de mes tendres et vieux sentiments d'affection.

« MARIE MENNESSIER-NODIER (1).

C'était la première fois (du moins à ma connaissance) qu'elle mettait son nom derrière celui de son mari. Ne me demandez pas la cause de ce changement de front. Je ne saurais le dire. A moins que !.... mon Dieu, oui. A présent que son fils était un homme, Marie se dit sans doute qu'elle paraîtrait davantage sa mère en signant comme lui : Mennessier-Nodier. En tout cas, il est certain qu'à partir de ce jour-là la fille de son père parut davantage la femme de son mari.

Encore une lettre et j'ai fini.

(1) Lettre inédite.

Dans le temps qu'elle installait définitivement son fils, Marie mandait à Guttinguer :

Dimanche 18 (s. d.)

« Je n'ai pas répondu à votre dernière et charmante lettre, cher Ulric, et je ne vous ai pas parlé de votre dernier et charmant article ; — vous ne m'accusez pas d'oubli, et vous savez aussi que je ne suis pas encore assez bête pour ne vous plus comprendre. Seulement je ne peux pas écrire toutes les fois que je le voudrais bien ; je vous ai déjà répété cette histoire-là à satiété.

« J'ai conservé les « Tablettes romantiques », voire même les « Annales ». Elles font partie de la bibliothèque de mon fils, et cette bibliothèque avec son contenu se répand depuis un mois de la rue Jacob à la rue Saint-Dominique, où l'enfant en question va établir ses Lares. Quand l'ordre accoutumé sera rentré dans les habitudes et dans les livres de ce jeune employé qui déménage et emménage pendant ses rares heures de liberté, j'irai faire une visite à sa nouvelle installation et aussi à la rue de Courcelles. Je serai bien heureuse de refaire un peu connaissance avec votre maison ; quant à votre cœur et à votre esprit, ils sont ici présents.

« Je mets mon orgueil à sentir ma pensée et ma manière de voir et d'apprécier si absolument conformes aux vôtres. Est-ce que votre archange a fait vœu de ne jamais descendre sur Pont-Audemer ? Il y serait pourtant le bien arrivé, et je pourrais lui parler du Châlet (1) comme si j'y avais passé ma vie, tant sa réputation est complète, et tant chaque saison de Trouville la renouvelle et la propage. Enfin, puisque vous n'y êtes pas, je me refuse à croire aux perfections qu'on lui prête et j'aime mieux aller vous trouver dans votre Paris. Il est cependant devenu bien provincial, et quelquefois furieusement niais, n'est-ce pas votre avis ?

« Au revoir donc et au mois prochain.

« Je me réjouis bien fort de vous serrer la main.

« Votre toute affectionnée,

« MARIE MENNESSIER-NODIER (2) »

L'établissement de son fils (3) et de sa fille aînée (4) avait mis fin à son rôle de mère.

Quand son mari eut pris sa retraite, ils se retirèrent à Fontenay-aux-Roses, où leur plus jeune fille fut nommée receveuse des postes (5) en 1874.

(1) Propriété de Guttinguer, près de Honfleur.
(2) Lettre inédite.
(3) Emmanuel, mort trésorier-général à Chambéry.
(4) Elle avait épousé le colonel Lion.
(5) Elle se nommait Marie, comme sa mère, et mourut en 1903.

Et c'est là qu'en 1893, le soir de la Toussaint, Notre-Dame de l'Arsenal ferma pour jamais ses beaux yeux clairs où ceux qui l'avaient connue aimaient à retrouver le regard de Nodier.

Et maintenant de toute cette gloire et de tout ce charme, de ce beau nom qui fut si joliment et si fièrement porté, il ne reste qu'un souvenir que deux dames (1) entretiennent pieusement et sans bruit, dans la maison même que le peintre Amaury Duval (2) avait léguée en mourant à Marie, pour qu'elle y finît tranquillement ses jours.

LEON SÉCHÉ

(1) Mlle Thècle Mennessier-Nodier, sœur de la précédente, et la veuve d'Emmanuel Mennessier-Nodier.

(2) Amaury Duval a fait, en 1839, un très beau portrait de Marie Nodier qui est à Fontenay-aux-Roses. Je l'ai reproduit dans l'édition princeps de mon livre sur Alfred de Musset.

Le Monument d'Alfred de Vigny

Le 18 mai dernier le Comité, qui s'est formé à Paris pour élever un monument àAlfred de Vigny dans le jardin du Luxembourg, a donné au théâtre de l'Odéon une représentation — quelque peu tumultueuse — au profit de ce monument.

M. Léon Séché a publié à cette occasion dans l'*Echo de Paris* du 14 mai l'article suivant :

On doit ériger prochainement une statue à Alfred de Vigny.

Si j'avais eu voix au chapitre, j'aurais conseillé au jeune sculpteur, pour le faire ressemblant, de ne pas donner au poète de *Moïse* l'air d'un matamore, d'un Barbey d'Aurevilly cambré, hautain et méprisant, — quoique sans dentelles. D'abord ce n'était pas l'allure naturelle de Vigny, et c'était encore moins son caractère. Sainte-Beuve, qui l'avait pris de bonne heure en grippe, après l'avoir louangé beaucoup, disait, dès 1829, en parlant de lui : le Gentilhomme ! — Gentilhomme, il l'était, en effet, de la tête aux pieds, dans sa façon d'être et d'agir toujours cérémonieuse et quelque peu compassée. Mais s'il était fier, réservé et distant, il n'avait aucune morgue, et ceux et celles qui ont vécu dans son intimité discrète en ont gardé cette impression qui est la vraie.

J'ai là, sur ma table, tout un paquet de lettres de femmes qui l'ont fréquenté étant jeunes. Toutes s'accordent à dire qu'il était charmant. Mme la comtesse d'A... m'écrit qu'elle n'oubliera jamais son sourire et la manière dont il lui prenait la main, quand il la faisait danser. Et Mme Augusta Holmès, dont les souvenirs remontaient au temps éloigné où sa famille avait un pied-à-terre rue des Ecuries-d'Artois, tout près de l'habitation de Vigny, m'écrivait, le 3 juillet 1902, que, lorsqu'elle allait chez lui, en visite, avec sa mère, il la juchait sur une table pour lui faire débiter des fragments d'*Eloa* ou d'autres poèmes, ou bien encore qu'il se mettait au piano pour lui apprendre une chanson espagnole, qu'il admirait fort, l'ayant entendu chanter fréquemment par Berlioz :

Yo que say contrabandista

Gentilhomme, vous dis-je, du grand siècle dont il avait le culte, le style noble et la haute écriture. Pour ma part, quand je veux

me le représenter, je le vois tel qu'Auguste Barbier, son ami, nous l'a peint à la soirée fameuse où eut lieu, chez Victor Hugo, la lecture d'*Hernani*. C'était en 1829. Tous les chefs du romantisme avaient été fidèles au rendez-vous. Un seul tardait à paraître. Enfin, il arriva, et l'on vit passer à travers les rangs des Jeune-France barbus et chevelus un gentleman d'une tenue parfaite, en habit noir, cravate noire et gilet blanc. Sa taille était élancée, sa figure pâle et régulière ; des lèvres minces, un nez légèrement aquilin et des yeux gris-bleus sous un beau front encadré de cheveux blonds. Un air de grande distinction. La lecture de la pièce commença ; quand elle fut achevée, tout le monde alla féliciter l'auteur. Alfred de Vigny laissa passer la foule, serra discrètement la main de Victor Hugo et s'éclipsa de même.

C'est ainsi qu'il traversa le romantisme échevelé et bruyant, en *cavalier seul.*

Il disait en mourant, à son confesseur, qu'il était d'une famille sacerdotale. Il aurait pu ajouter : et militaire. On sait que son père était un éclopé de la guerre de Sept Ans ; ce qu'on sait moins, c'est que dans la famille de sa mère il y avait également des soldats — et des saints. Sa vie et son œuvre s'expliquent et s'éclairent par ses seules origines. Il y avait en lui du prêtre et du soldat. Le soldat qu'il avait été, très peu de temps d'ailleurs, nous a donné *Servitude et Grandeur militaires*, son chef-d'œuvre en prose ; le prêtre qu'il était resté — je prends le mot dans l'acception philosophique — s'est manifesté dans toute son œuvre, depuis *Moïse* jusqu'aux *Destinées. Sacerdos et miles !* Voilà pourquoi il portait sa belle tête aux longs cheveux bouclés comme un saint-sacrement.

En cela, comme en tout, il tenait beaucoup plus des Baraudin que des Vigny. Sa mère, qui l'avait conçu dans les affres de la tourmente révolutionnaire, lui avait donné, avec ses traits et ses visées au bel esprit l'éducation sévère qu'elle-même avait reçue de son oncle, l'abbé de Baraudin, chanoine de l'église Saint-Ours, à Loches. On en aura une idée nette et précise en lisant le petit livre de conseils qu'elle lui mit dans la main, pour lui servir de guide, quand il entra dans les gardes du corps. Ces conseils, de publication toute récente, ont achevé de me convaincre que l'éducation de Vigny fut marquée du cachet janséniste, et je suis heureux d'avoir l'occasion de m'expliquer aujourd'hui sur ce point.

On ne voit pas tous les jours, n'est-il pas vrai ? un officier de vingt ans faire de la Bible son *vade-mecum*, son livre de chevet. Eh bien ! dans l'école romantique où il s'affilia sous l'épaulette des gardes rouges, Vigny fut non seulement le seul poète qui fit de la Bible son livre exclusif, mais il fut le seul aussi qui, après avoir exhalé dans *Moïse* « les angoisses du génie et la solitude de cœur du poète », s'attaqua, à vingt-cinq ans, dans *Eloa*, au dogme théologique

de la grâce. Cette exception m'avait frappé dès le premier jour. Son attitude, son accent, ses manières, son verbe empreint d'une sérénité si grave, son journal où il est comme hanté de l'idée de la prédestination, tout en lui, jusqu'à sa retraite prolongée au fond des bois du Maine-Giraud, après la trahison de Marie Dorval qui fut la grande passion de sa vie, tout me fit songer involontairement à certains hommes de Port-Royal, à Pascal, par exemple, dont il a l'audace et la profondeur ; à Racine, dont il a l'harmonie et le sens dramatique ; au Racine de la Maison des Granges, si intéressant déjà dans sa robe d'Eliacin ; au Racine surtout repentant et confus qui, pour se consoler de la chute de *Phèdre* et des infidélités de la Champmeslé, ne trouva rien de mieux que de rentrer au bercail ! Car il y a ceci de commun entre Racine et Vigny que tous deux furent mis en garde, celui-ci par sa mère, celui-là par ses professeurs, contre les séductions du théâtre, et qu'ils y renoncèrent tous deux dans des circonstances presque identiques.

Ayant fait cette remarque, je voulus aller plus avant. J'en parlai un jour à Brunetière, qui dressa l'oreille et me dit après m'avoir écouté :

— Alors, vous croyez que le pessimisme de Vigny n'est que de surface et qu'il cache un fond chrétien ?

— Parfaitement, lui répondis-je.

— Eh bien ! tâchez de l'établir, ce sera du nouveau.

Mais comment l'établir ? La bibliothèque de Vigny qui aurait pu me livrer ses sources ordinaires et ses lectures courantes, — car il lisait tout de même autre chose que la Bible, — sa bibliothèque avait été dispersée et vendue par paquets. On avait retrouvé son *Imitation*, son Corneille annoté, mais les livres qui avaient servi à son éducation et à celle de sa mère, les livres du chanoine de Baraudin, qu'étaient-ils devenus ? L'idée me vint d'aller au Maine-Giraud, dans l'Angoumois, visiter le manoir du quinzième siècle que les Baraudin habitèrent longtemps et où Vigny, en 1837, s'était terré comme un fauve blessé. Peut-être, me disais-je, aurai-je la chance d'y trouver quelque chose. J'y trouvai effectivement, au fond d'un grenier, tout un lot de vieux livres, reliés en veau plein, que leur peu de valeur marchande avait fait négliger lors de la vente des meubles et effets mobiliers du manoir. Le propriétaire actuel me les fit obligeamment descendre dans un panier à vendanges, et j'en avais à peine regardé les titres que je poussai un cri de surprise et de joie. Tous ces livres portaient l'*ex-libris* ou la signature de l'abbé de Baraudin. Ils sont à présent en ma possession, et voici les titres de quelques-uns d'entre eux :

1° *Instruction familière sur la prédestination et la grâce ;*

2° *Poèsies sur la Constitution* « *Unigenitus* » (il y en a de très remarquables, notamment une ode sur la destruction de Port-Royal) ;

3° *Quelques lettres sur divers sujets de morale et de piété*, par l'abbé Du Guet ;

4° *Recueil de pièces à l'occasion des divisions qui agitent l'Eglise et l'Etat* (épitres en vers sur le formulaire ou le quichottisme nouveau) ;

5° *La Foy et l'Innocence du clergé de Hollande défendues contre un libelle diffamatoire intitulé : Mémoire touchant le progrès du jansénisme en Hollande*, etc., etc. Tous livres jansénistes !

Et qu'on ne m'objecte pas que cette découverte ne prouve rien, que ces ouvrages devaient figurer, au dix-huitième siècle, dans la plupart des bibliothèques ecclésiastiques. Je répondrai que l'abbé de Baraudin nous a révélé ses opinions religieuses dans les notes marginales qu'il y a mises. L'une d'elles est même très significative, et je regrette que son étendue ne me permette pas de la reproduire ici : c'est une charge à fond contre les Jésuites... Et voilà qui m'explique le livre des conseils de la mère de Vigny, et, du même coup, son pessimisme religieux et sa mort chrétienne. Quand je racontai cela à Brunetière, il ne put s'empêcher de me dire :

— Alors il faudra trouver une autre formule pour définir son pessimisme.

— Elle est toute trouvée, lui répondis-je ; c'est du jansénisme ou du pessimisme chrétien.

Je ne dis pas, remarquez bien, que, Vigny fut janséniste. Non, ou s'il l'était, c'était d'instinct et d'éducation, sans en avoir vraiment conscience. Mais il avait la marque, l'attitude, l'accent des derniers adhérents du parti, et je défie qu'on explique autrement la contradiction, plus apparente d'ailleurs que réelle, qui existe entre la philosophie de son *Journal* et les sentiments religieux qu'il montra au moment de mourir.

On connaît sa religion de l'honneur. Il a dit dans son *Journal* : « Le code de l'honneur, c'est le catéchisme de la religion mâle qui est en nous, *religion secondaire qui s'accorde en tous points avec la religion chrétienne* et avec ce que les autres ont de beau, car c'est la justice, la charité, la dignité humaine. »

Et encore : « L'honneur défend l'homme moderne de tous les crimes et de toutes les bassesses... *A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.* »

Eh bien ! cette religion de l'honneur, j'estime qu'elle a les principaux caractères du jansénisme finissant, la sévérité, le stoïcisme, l'absence de culte extérieur. Et lorsque, au lendemain de la *Vie de Jésus*, de Strauss, on demandait à Vigny s'il était chrétien, et qu'il répondait : « Je suis stoïcien ! » il dépeignait exactement l'état d'âme des derniers jansénistes. Oui, c'était un stoïcien, mais un stoïcien fils de l'Evangile, un stoïcien dont la religion de l'honneur était avant

tout une religion d'amour, de pitié, de solidarité humaine. La preuve en est, — et nous avons sur ce point le témoignage même de l'abbé Vidal qui fut son confesseur, — la preuve en est que, se sentant mourir, il regarda la croix avec respect, se confessa en disant : « Je suis catholique et je meurs catholique », et ses devoirs remplis, mourut en silence.

Léon Séché

Le Monument de Paul Huet

Le 14 juin dernier, on a inauguré dans le parc de Saint-Cloud sous la présidence de M. Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, un monument très simple mais de très bon goût à Paul Huet, le grand paysagiste romantique.

A cette occasion M. Léon Séché a publié dans l'*Echo de Paris* du 12 juin et dans la *Revue de Paris* du 15, des articles qui ont été très remarqués. Nous reproduisons ici l'article de l'*Echo de Paris*. Celui de la *Revue de Paris* fera partie du *Cénacle de Joseph Delorme* qui paraîtra au mois d'avril prochain à la librairie du *Mercure de France.*

Un comité, présidé par Harpignies et composé d'artistes et d'écrivains en renom, nous convoque pour dimanche prochain, dans le parc de Saint-Cloud, à la cérémonie d'inauguration du monument de Paul Huet.

L'emplacement est bien choisi, et les admirateurs du grand paysagiste romantique n'ont pas le droit de se plaindre. Dans un pays et à une époque où les premiers sont si souvent les derniers, Paul Huet n'aura pas attendu trop longtemps les honneurs de l'apothéose. Quarante ans ! c'est le moindre recul que puisse demander le tribunal de l'histoire, et les circonstances présentes sont assez favorables aux manifestations du genre de celle-ci. — Il n'est pas mauvais que l'on dresse des autels aux héros du romantisme à l'heure où le romantisme est en butte aux attaques furieuses de la génération nouvelle. Et, dans l'école de peinture de 1830, Paul Huet fut un précurseur, comme Delacroix fut un révolutionnaire. Ce n'est pas la fantaisie qui me fait rapprocher ici ces deux grands noms : ils s'appellent et se répondent comme deux échos partis d'une même rive.

Parisiens de naissance, ayant tous deux plus d'une affinité de caractère, Delacroix et Paul Huet s'étaient connus à l'âge de vingt ans, la veille de la bataille, et avaient agi l'un sur l'autre dans une bonne et sage mesure. Paul Huet avait vu la *Barque du Dante* avant de commencer à peindre d'après nature. Delacroix avait vu travailler Paul Huet dans son atelier volant de l'île Séguin avant d'exposer son *Massacre de Scio*, qui consacra sa réputation ; et s'il éprouva, en 1824, une émotion si forte en présence des paysages anglais de

Constable, qui venaient de faire leur apparition au Louvre, c'est qu'il en avait admiré la couleur claire, la manière simple et jusqu'à la « texture » dans les paysages inconnus encore de Paul Huet.

Ce n'est pas la première fois, qu'à la même heure deux artistes, de langue et de nation différentes, pensent et voient de la même façon. Je ne sais pas si Constable avait lu Jean-Jacques Rousseau qui, de l'avis de tous, fut le père du premier romantisme, mais je sais qu'il avait lu les poètes lakistes, et cela me suffit, les lakistes s'étant imprégnés de la poésie de Jean-Jacques, comme Byron de celle de Chateaubriand. — La *Nouvelle Héloïse*, *Atala*, *René*, sans parler des *Martyrs*, furent la source commune où s'abreuvèrent, durant des années, les poètes et les peintres des deux côtés de la Manche. Nous en avons des témoignages précieux dans leur correspondance et notamment dans une lettre que Paul Huet écrivait à Baudelaire, au mois de septembre 1868. Baudelaire, rendant compte de l'exposition de peinture, avait traité Paul Huet de « vieux de la vieille » et dit qu'il pouvait « bien appliquer aux débris d'une grandeur militante comme le romantisme, déjà si lointain, cette expression familière et grandiose ». — Paul Huet lui répondit : « Les paysagistes de mon temps étaient moins gais, témoin Obermann ; ce n'était pas la gaieté qu'on leur reprochait, ils s'appelaient J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, G. Sand... Voilà les maîtres,les paysagistes d'alors, les émus et les passionnés, qu'on admirait, et qui je l'espère, ne sont pas encore oubliés ! »

Oubliés, certes ils le sont un peu plus maintenant qu'en 1868, où Flaubert continuait leur action et leur charme, mais il faut croire qu'ils ont encore quelque prestige, puisque l'école néo-classique s'en prend à eux de toutes les folies, de toutes les erreurs du romantisme. Mais d'abord le romantisme fut-il une erreur, et les œuvres qu'il a produites dans les lettres et les arts sont-elles si mauvaises ou si inférieures à celles de l'âge précédent, qu'elles soient condamnées à disparaître ? Si le romantisme fut une erreur, il a pour excuse qu'elle fut partagée par tout le monde, sauf par les derniers tenants de l'école de Delille et de David qui ne pouvait plus mener à rien, et l'on a eu cent fois raison de dire qu'il était « l'expression de la société », puisqu'il représente, à peu de chose près, toute la littérature du dix-neuvième siècle. S'ensuit-il que tout soit beau dans le romantisme et doive servir d'exemple et de modèle ? A Dieu ne plaise, et ce n'est pas moi qui l'approuverai d'avoir versé dans le libertinage des mœurs et des idées ! Mais quelles sont donc les écoles qui n'ont pas eu leurs tares, leurs excès, leurs enfants perdus ? Le romantisme, qu'on le veuille ou non, est un « bloc » comme celui de la Révolution d'où il est sorti. Pris dans son ensemble et regardé d'un peu haut, ce fut un mouvement admirable ; pour ma part, je n'en vois qu'un autre dans le passé auquel il soit comparable par la diversité et par

l'étendue, c'est celui de la Renaissance, et je suis étonné que, dans la campagne qu'on mène à présent contre lui, ses adversaires les plus déterminés soient des royalistes. Car dans sa plus belle période, j'entends sous la Restauration, le romantisme ne fut, en somme, qu'une école de réaction royaliste et religieuse. L'action de Jean-Jacques, qui avait été si profonde sur les esprits et sur les mœurs à la fin du dix-huitième siècle, avait fait place, au commencement du dix-neuvième, à celle de Chateaubriand qui fut avant tout catholique. Ce n'est guère qu'aux approches de 1830, sous l'influence des idées libérales, que Rousseau prit le dessus, encore ne fut-ce pas sans protestation de la part de certains chefs du romantisme. La preuve en est qu'à l'apparition de *Notre-Dame de Paris*, Lamartine, Sainte-Beuve et Lamennais furent unanimes à reprocher à Victor Hugo de n'y avoir pas fait assez sensible la place de la Providence. « Il y a de tout dans votre temple, lui disait Lamartine, excepté un peu de religion ! »

Eh bien ! la religion catholique, qui avait commencé à briller par son absence dans l'œuvre maîtresse en prose de Victor Hugo, ne disparut graduellement du temple de l'art romantique qu'à partir de la révolution de Juillet, pour être remplacée par le panthéisme et la religion de la nature chère à J.-J. Rousseau. Aux chapelles, aux calvaires gothiques qui, du *Génie du Christianisme*, avaient passé, vers 1820, dans les vignettes, les tableaux de genre et les paysages, l'École paysagiste, dont Paul Huet fut le précurseur, substitua l'âme des choses, le génie du lieu, c'est-à-dire une façon de voir, de sentir que Virgile a si bien exprimée dans le *Sunt lacrimæ rerum*. Et il faut croire que cette façon de voir et de sentir était la bonne, puisqu'elle est restée celle des principaux paysagistes d'aujourd'hui, prolongeant ainsi le romantisme bien au delà de ses limites littéraires. Jusqu'en 1824 ,Bidault, Bertin, Bourgeois, qui représentaient sous l'Empire le paysage classique, avaient fait du paysage en chambre, d'après les principes purement linéaires. L'idée ne leur serait pas venue de planter leur chevalet devant une clairière, un étang, une prairie ; ils peignaient, suivant l'expression de Constable, des études d'objets séparés, tels que des feuilles, des rochers, des pierres ; ils ne voyaient que des morceaux isolés, détachés de l'ensemble ; ils n'avaient pas plus de connaissance de la nature que les chevaux de fiacre des pâturages. Enfin Malherbe vint ; je veux dire Paul Huet. Le malheur et la souffrance, qui lui avaient fait une âme de poète, mirent tout de suite des larmes au bout de son pinceau. Il s'installa au Bas-Meudon, dans l'île Séguin, qui était alors une sorte de forêt vierge ; il regarda, avec sa tristesse native, le jeu de la lumière du jour dans les arbres et dans les vapeurs du fleuve, et la nature lui parut si vivante et si profonde qu'il jugea inutile d'y mettre l'homme pour l'animer. Il a peint quelque part un pensif oiseau qui se tient

seul dans une petite baie écartée et ombreuse. En le voyant, Michelet disait : « C'est lui ! » Et moi je le retrouve dans toute son œuvre, si variée et toujours si personnelle, depuis ses premières études à l'île Séguin jusqu'à cette magistrale *Inondation du parc de Saint-Cloud*, qui mit le sceau à sa réputation, en 1855.

On a donc bien fait de placer son buste à l'entrée de ce parc où il a puisé ses plus belles inspirations. Hélas ! depuis sa mort, arrivée d'une manière foudroyante le 9 janvier 1869, bien des choses ont disparu qui ont changé l'espect général des lieux. Les grands ormes de l'allée centrale sont tombés l'un après l'autre et ont été remplacés par de vulgaires marronniers ; le remblai du chemin de fer a fait une digue au fleuve et ne lui permet plus d'envahir le parc à l'époque des grandes eaux. Le château lui-même a été incendié et puis rasé, on sait dans quelles circonstances. Mais c'est probablement ce que Paul Huet eût regretté le moins, car ce château n'eût rappelé que de mauvais souvenirs à son cœur de patriote. Paul Huet était, à cause de ses opinions en mauvais rapports avec l'administration des beaux-arts, qui l'avait mis en interdit et ne savait qu'inventer pour lui être désagréable. C'est ainsi qu'à l'Exposition de 1867 on lui refusa la moitié de ses tableaux, et qu'étant chevalier de la Légion d'honneur depuis 1841, il ne put jamais décrocher la rosette d'officier. Ah ! s'il avait consenti à la demander !... mais il aurait cru perdre sa propre estime en s'abaissant jusque-là, et chaque fois que son nom figurait sur une liste de propositions, une main inconnue le rapait impitoyablement. Un jour qu'il s'en plaignait à Sainte-Beuve, celui-ci, qui était alors sénateur et avait une certaine influence dans le monde de la princesse Mathilde, lui écrivit en manière de consolation :

« ... Au fait, mon cher ami, laissez-moi vous le dire, qu'est-ce » que tout cela vous fait ? Vous êtes classé dès longtemps aux yeux » des juges ; vous êtes un des pères de la renaissance naturelle du » paysage ; nul n'en a conçu aussi largement que vous l'esprit, la » poésie, la vie ; d'autres ont pu réussir et exceller dans des parties » et dans des coins de paysage, mais l'*âme* de la nature, qui donc » l'a saisie et comprise comme vous ? Voilà votre titre tracé en vingt » pages qui défient la comparaison... A votre place, j'enverrais pro» mener toutes ces bêtises, et je me concentrerais à recueillir mon » œuvre sous quelque forme qui la rende commodément visible et » qui la vulgarise ; par exemple, pourquoi ne feriez-vous pas des » gravures, comme vous le savez faire, de vos principaux paysages, » par ordre de date et d'exposition, depuis le *Château d'Arques et* » avant ? Vous trouveriez une plume d'un ami pour mettre en tête » quelques lignes d'introduction s'il en était besoin, et le contempo» rain, l'ami, l'émule d'Eugène Delacroix, pourrait dormir sur les » deux oreilles : il serait vengé. » (*Lettre inédite*).

Ces lignes du grand critique firent leur effet. Paul Huet se mit

résolument à graver son œuvre, car le peintre était doublé chez lui d'un aquafortiste de premier ordre. Mais la mort ne lui donna pas le temps de réaliser le vœu de Sainte-Beuve, et c'est pourquoi j'exprime à mon tour celui-ci, qu'on expose le plus tôt possible à l'admiration du public, à côté des tableaux de Paul Huet qui sont épars dans nos musées, tous ceux que son fils a pieusement réunis sous son toit. Ce jour-là, le grand paysagiste romantique ne sera pas seulement vengé des injures de l'Empire, il sera mis à son vrai rang dans l'opinion qu'il eut le tort de trop négliger, et les honneurs qu'on s'apprête à lui rendre n'en paraîtront que plus légitimes.

LÉON SÉCHÉ.

VARIA

I

LA MAISON DE BALZAC

Hier, dans l'après-midi, cent personnes, qui ne se connaissaient point, se sont rencontrées dans un petit jardin, à Passy, autour d'une maison silencieuse. C'est la « maison de Balzac ». Le romancier formidable vécut là huit ans, de 1841 à 1848. Des admirateurs de la « Comédie humaine » rêvaient depuis longtemps, paraît-il, d'acquérir ce pavillon pour en faire comme un lieu de célébration de leur culte. Mme gravies, on descend deux étages et l'on est dans le jardin de Balzac. durant les huit années de son séjour, vient généreusement de consentir à le leur louer.

Le logis est étrange. On y accède en traversant une autre maison qui porte le numéro 47 de la rue Raynouaird, ancienne rue Basse, chemin étroit et sinueux, bordé de villas simples.

Le portier est un horloger diligent qui, la loupe à l'œil et courbé sur son établi, renseigne le visiteur. Déjà l'on se sent loin de Paris et de notre temps, en présence de cet artisan solitaire qui manie avec précaution de menus objets brillants. Les trois marches du perron gravies, on descend deux étages et l'on est dans le jardin de Balzac. C'est un jardinet rectangulaire dont la maison occupe l'angle de gauche. Une tonnelle ici, un parterre là, quelques arbres, des fleurs partout, une Diane en plâtre qui s'effrite et que la pluie a noircie : c'est intime et discret.

Accoudé au parapet de grosses pierres, qui forme l'angle droit du jardin ,on domine les frondaisons vertes et vives qui font jusqu'à la Seine, le côteau de Passy tout riant. De l'autre côté de la rue Berton — rue du Roc au temps de Balzac — qui longe le jardin, mais comme un chemin de ronde, à huit mètres plus bas, voici le petit hôtel du duc de Penthièvre, hôtel qu'habita sa belle-fille, la malheureuse princesse de Lamballe.

La maison de Balzac n'a qu'un étage, ou plutôt c'est une maison de trois étages — sur la rue Berton — qui n'élève que le troisième au-dessus du jardinet que nous avons visité. Les chambres sont vastes, mais vides. Balzac travaillait dans une pièce d'angle, ouvrant sur le jardin par une porte, et, par une fenêtre, sur des arbres et sur le ciel.

Du musée de Balzac qu'on se propose d'installer ici, le buste de Balzac par David d'Angers et une réduction du Balzac de Rodin forment la première collection.

On entoure Madame Barbier, vieilllard alerte, de quatre-vingt-deux ans, que cette cérémonie émeut et réjouit. Elle confie ses souvenirs à nous tous, qui 'interrogeons avidement. Sa fille précise parfois un fait sur lequel hésite sa mémoire, car l'histoire du séjour de Balzac ici est devenue tradition sacrée dans la famille.

Mais on s'est groupé devant la Diane de plâtre et des messieurs discourent. M. Léon Maillard, M. de Royaumont, qui a pris l'initiative de cette petite fête, un représentant de la Société historique d'Auteuil et de Passy disent leur admiration pour Balzac. Quelqu'un lit l'éloge du grand homme par Victor Hugo. Puis on salue l'aïeule gracieuse qu'est l'hôtesse, et le jardin redevient silencieux.

J'ai pu alors m'entretenir avec la fille de Madame Barbier qui a bien voulu m'initier au mystère des couloirs et des escaliers de cette maison que Balzac avait choisie, semble-t-il, comme un refuge. Car il y fut poursuivi par ses ennemis ordinaires : les créanciers. Et sait-on qui l'aidait à se défendre, à s'esquiver, à se cacher ? Ses propriétaires elles-mêmes, Madame Barbier et sa mère, celle-ci défunte depuis longtemps. Haut perchée, la maison était comme un château-fort d'où l'œil vigilant de ces dames veillait sur la vallée. Dès qu'un voyageur « peu sûr » apparaissait, Balzac était averti. Et tandis que le fâcheux parlementait à la porte de la rue Raynouard, le pauvre grand romancier fuyait par la rue Berton. Et même quand fut connue cette ruse, et quand les créanciers, malins, se présentèrent aux deux issues à la fois, même alors on échappait au péril : deux escaliers conduisent du jardin dans la rue Berton, et quand l'ennemi montait à l'assaut par la droite, Balzac disparaissait par la gauche !

J'ai parcouru ces corridors étroits où l'écrivain passait. J'ai vu, dans la cour que ferme un lourd portail ouvrant sur la rue Berton, une vieille dame, très lasse aujourd'hui, mais qui, toute gaie et espiègle il y a plus de soixante ans, sautait sur les genoux de Balzac. C'était l'enfant de sa femme de ménage ; elle est aujourd'hui concierge et garde cette entrée par où elle a vu souvent s'enfuir ce pauvre littérateur tracassé, qui, dévalant par un escalier qu'on voit encore, gagnait les quais de la Seine subrepticement.

« Chaque jour, me dit la fille de Madame Barbier, il sortait vers cinq heures ; il allait chez son imprimeur, porter sa « copie » ou ses épreuves. C'était sa promenade hygiénique, et il la faisait très régulièrement. Il rentrait, dînait, se couchait pendant quelques heures, puis se relevait pour travailler toute la nuit. Il ne se reposait de nouveau que dans la matinée du lendemain.

« Madame de Brignois, qui, comme vous le savez lui servait de gouvernante, logeait dans cette chambre dont vous voyez à droite la

fenêtre. Elle l'entourait de soins délicats et pieux. Il le fallait du reste, car M. de Balzac ne s'occupait de rien. Toute sa pensée allait à ses travaux. Pourtant son café lui causait quelque souci : il avait donné à ma grand'mère les adresses de trois marchands chez lesquels on trouvait les cafés de son goût. Il procédait lui-même au mélange de ces trois cafés et y apportait une minutie extrême. Ces adresses, ma grand'mère les avait inscrites sur son livre de suisine et nous aurions causé un grand plaisir à M. Spoelberch de Lovenjoul si nous avions pu le retrouver, ce petit livre... »

Ainsi, longtemps, avec douceur et piété, on parla de « M. de Balzac ». Et lorsque, quittant la rue Raynouard, je me suis retrouvé tout à coup dans le Paris bruyant, j'ai pensé que ce n'était point seulement un abri contre les réclameurs d'argent que Balzac était venu chercher parmi ces arbres, dans ce jardin surélevé.

Il avait voulu aussi le silence et la paix pour vivre sa destinée, qui était d'écrire, toujours, infatigablement. Car même « bâclant de la copie » pour payer ses dettes ou pour s'enrichir, cet homme extraordinaire fit des chefs-d'œuvre. Mais il quitta l'asile bienfaisant et fut rejeté dans la tempête. La « Peau de Chagrin » s'était contractée tout à fait.

C'est parce qu'il y passa queques années tranquilles, parce qu'il y poursuivit sa grande œuvre d'un effort régulier, qu'il est bon de vénérer cette vieille demeure, — bien que les balzaciens fervents aient dès longtemps dressé un autel à leur dieu dans leur bibliothèque même, seul temple digne des grands écrivains disparus.

Jean Lefranc.

(*Le Temps* du 18 mai 1908)

II

LA CANNE DE M. DE BALZAC

Il faudra bien qu'un jour ou l'autre l'Institut de France se décide à loger à Chantilly l'admirable collection littéraire que lui a léguée le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Il serait d'une ironie par trop forte que des lettrés fissent la moindre objection à l'installation d'une bibliothèque aussi riche et aussi importante. On trouve même déjà qu'il y a quelque retard dans l'accomplissement des dernières et généreuses volontés du « Vicomte » — (c'est le nom que lui donnaient les balzaciens).

Ce charmant homme, enamouré de raretés littéraires et qui accumula en son « studio » tant de précieux documents imprimés ou manuscrits, voulait que l'Institut de France pût se parer des joyaux bibliographiques les plus rares, et entre tous les écrivains dont il col-

lectionnait les éditions les plus recherchées et les autographes les plus intéressants, Honoré de Balzac était — on le sait — son auteur préféré. Il eut une joie, le Vicomte, et profonde, lorsqu'il put voir un jour, lorsqu'il put tenir dans sa main la canne, la fameuse canne, la canne illustre, la canne légendaire de Balzac, celle qui faisait dire à Madame de Girardin que cette canne merveilleuse était un talisman permettant au romancier de pénétrer partout, de passer partout et de tout voir, tout observer, tout noter en demeurant invisible. Invisible comme le Diable boîteux lui-même.

On sait comme Madame de Girardin décrivait, en sa nouvelle « la Canne de M. de Balzac, » l'énorme jonc surmonté de pierreries que portait d'ordinaire — arme défensive ou moyen d'attirer l'attention — l'auteur de la « Comédie Humaine ». L'auteur de la nouvelle suppose que son héros, Tancrède, entre à l'Opéra et se met à examiner la salle lorsque sur le devant d'une avant-scène... Mais la citation dira mieux que je ne pourrais le faire ce qu'aperçut le héros de roman :

« Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait une canne. — Etait-ce bien une canne ? Quelle énorme canne ! A quel géant appartient cette canne ? »

Balzac, en maniant une canne énorme, rappelant par son volume le « pouvoir exécutif » des muscadins, tenait évidemment à prouver que ses biceps valaient ses circonvolutions cérébrales. Canne gigantesque appartenant à un géant de lettres.

« Tancrède, continue Madame de Girardin, aperçut alors au front de cette sorte de massue des turquoises, de l'or, des ciselures merveilleuses et derrière tout cela deux grands yeux noirs plus brillants que les pierreries. »

Les yeux de Balzac !

« — Comment, s'écriait-il, un homme aussi spirituel a-t-il une si vilaine canne ? — Peut-être contient-elle un parapluie : il y a un mystère là-dessous. »

Le « mystère », je l'ai dit, c'est que la canne était un talisman. Sans sa canne, Balzac n'eût point pénétré le secret de tant de drames intimes, écouté tant de confessions, entendu tant de confidences féminines. Et j'avais longtemps cru, je l'avoue, que la description même de la canne de Balzac et l'explication de sa puissance n'étaient qu'un paradoxe littéraire de Madame de Girardin.

Puis une eau-forte de Jules Jacquemart, publiée dans une brochure consacrée par Philippe Burty à Froment-Meurice, le maître orfèvre, m'avait prouvé que Balzac, en effet, aimait, portait ces fortes cannes, ces joncs énormes rappelant les vers des « Odes et ballades », le « Géant » de Victor Hugo :

Et le chêne noueux choisi dans les forêts !

Cette gravure de Jacquemart représentait la pomme d'une forte canne, une pomme sculptée, ciselée, où des singes jouaient entre eux,

surmontant un anneau incrusté de pierreries. Molière était né dans « la Maison des Synges ». Balzac, peut-être en souvenir du Contemplateur, avait voulu avoir des singes sous la main, et Froment-Meurice les avait ciselés pour lui d'après Cavelier. Ainsi les deux grands peintres de l'humanité, peintres de nos passions, passionnés et amoureux et douloureux l'un et l'autre, avaient un faible pour les singeries humaines.

Mais le libraire Werdet, Edmond Werdet, l'éditeur de Balzac, en racontant ses « Souvenirs » (assez méchants) sur « son auteur », venait me troubler un peu en comptant l'histoire de la canne que fit composer, dit-il, par le bijoutier Gosselin, Balzac avec tous les bijoux, bagues, joyaux qu'il tenait de ses admiratrices. Et pour compléter le bijou sans prix, le romancier aurait fait enfermer dans la pomme ciselée, s'ouvrant comme un drageoir, une blonde chevelure de femme. D'une femme adorée dont Werdet ne nous dit pas le nom. J'avais cru au récit de l'éditeur racontant la stupéfection du public, un soir, à la Porte-Saint-Martin, lorsqu'on ne regardait que la canne de Balzac — « son bâton de maréchal littéraire » — tandis que Frédérick-Lemaître jouait Robert Macaire dans l' « Auberge des Adrets », la canne de Balzac empêchant presque d'écouter Frédérick. Je me rappelais la description du désespoir de Balzac, oubliant sa canne dans un coupé en sortant d'un souper chez Tortoni, et la retrouvant par bonheur dans la voiture, rue du Bac, chez le loueur...

Balzac avait été littéralement affolé par la perte de cette canne, souvenir d'amour, disait Werdet.

Et Werdet ne se trompait point. C'est de la femme qui fut son rêve vivant, celle à qui il adressait les plaintes, les confidences, les secrets de ses tristesses, de ses ambitions, de son labeur, de ses espoirs, qu'Honoré de Balzac tenait cette canne, un moment perdue, et que rgrettait à pleurer ce grand sentimental, cet idéaliste forcené jusque dans l'étude de la pourriture humaine, — sorte de chiffonnier sublime qui trouvait des rayons et des perles jusque dans les haillons. La canne de M. de Balzac lui avait été donnée par Madame de Balzac, ou plutôt par celle qui allait devenir Madame de Balzac,, et cette canne, le vicomte de Spoelberch s'écriait, répétait à M. Paul Bourget, comme un pèlerin eût parlé de Saint-Graal :

— Je l'ai vue ! vue ! vue !... Elle existe !... Je l'ai tenue entre mes doigts ! J'ai touché la canne de M. de Balzac !

Et moi aussi, grâce à l'amabilité profonde de la grande dame qui est la fille du docteur Nacquart, l'excellent et éminent docteur Nacquart, le médecin de Balzac, à qui Balzac dédia le « Lys dans la vallée » et qui soigna le grand écrivain mourant, moi aussi, j'ai pu avoir cette surprise et cette joie de tenir dans ma main la canne légendaire, la canne qui me semblait jadis n'avoir existé que dans l'imagi-

nation de Madame de Girardin et dont certains balzaciens même niaient parfois l'existence.

Madame la baronne de Fontenay a bien voulu, avec une bonne grâce dont je la remercie, m'avertir que la canne de Balzac était en sa possession et m'en faire, si je puis dire, les honneurs. Elle repose, la canne fameuse, sur les volumes d'une bibliothèque — couchée comme une épée sur des lauriers — et ce jonc illustre, cette pomme ciselée au-dessus de laquelle le Tancrède de Madame de Girardin apercevait « deux grands yeux noirs plus brillants que les pierreries », j'ai pu la voir de près, la toucher, m'appuyer sur elle...

— La voici !

Et un peu ému, je regardais la relique. Madame de Fontenay me contait quelle émotion plus profonde encore avait éprouvée M. de Spoelberch de Lovenjoul en apercevant la poignée ciselée, les myosotis bleus formant dans l'or de la pomme une couronne de joaillerie. Au-dessous des pierres précieuses et entourant la canne, un collier d'or souple terminé par deux glands d'or tombant. Cette canne, cette illustre canne, M. de Spoelberch, après l'avoir admirée de ses yeux éblouis, touchés de ses mains avides, n'avait qu'une idée, la garder, l'emporter...

— Ah ! pour l'avoir, disait-il très sérieusement à la baronne de Fontenay, je donnerais... oui, je donnerais une fortune !

Il la voyait déjà à Chantilly, la canne de M. de Balzac, parmi les lettres, les manuscrits tachés de café, les projets, les autographes de Balzac !

Et il soupirait. Il ne pouvait s'éloigner de la canne aux myosotis. Elle l'attirait comme un aimant.

— Mais elle est bien où elle est la canne de M. de Balzac, et la fille du docteur Nacquart veille précieusement sur elle.

La canne n'est pas « d'un géant », mais faite pour un homme solide et une main robuste. Dantan jeune en a exagéré la grosseur en caricaturant le romancier. Mais tout de même, la canne de M. de Balzac est une canne de dimensions inusitées et on se promènerait difficilement dans l'allée des Poteaux ou l'on irait malaisément au gala de l'Opéra avec ce joyau sans être remarqué.

La pomme de la canne se termine en effet, comme le dit Edmond Werdet, par une sorte de boîte où Balzac avait non pas enfermé une natte blonde, mais où il pouvait trouver un portrait, une miniature délicieuse, paraît-il (elle n'existe plus), le portrait d'une femme qui s'appelait Eve (c'est à vrai dire le petit nom de toutes les femmes), mais qui avait poussé la coquetterie jusqu'à se faire peindre dans le costume paradisiaque, comme Pauline Borghèse demandait sa statue à Canova.

Balzac a dû le contempler souvent, ce portrait disparu !

La canne fut offerte au docteur Nacquart par Mme de Balzac.

trois mois après la mort du romancier. Balzac expirait le 18 août 1850 à minuit, « mourant de cent volumes », disait Léon Gozlan. Le 7 octobre, Mme de Balzac faisait parvenir au docteur Nacquart la canne, la canne précieuse, la canne historique, accompagnée de cette lettre :

7 octobre 1850.

Permettez-moi, mon cher docteur, de vous offrir un objet qui a appartenu à votre ami — à cet illustre ami, qui était presque votre œuvre, dont le talent a mûri sous vos conseils, dont l'expérience s'est enrichie de la vôtre, que vous avez tant de fois sauvé du découragement, que vous avez même tant de fois sauvé de la mort, jusqu'à cette maladie incurable que vous avez soignée avec un zèle et un dévouement qui, s'ils ont été sans succès, n'en sont pas moins sentis profondément par mon triste cœur, car les soins les plus vigilants et les plus éclairés ne peuvent rien contre l'absolue et terrible volonté de Dieu.

Cette canne que je prends la liberté de vous offrir, et dont on a beaucoup parlé dans le temps, cette fameuse canne dont tout le mystère consiste en une petite chaîne de jeune fille qui a servi à faire sa pomme, vous rappellera non seulement cet ami si cher, mais aussi cette jeune fille, devenue avec les années la triste et malheureuse femme dont vous avez essayé de soutenir le courage et de calmer la douleur.

Je souhaite que ces nobles souvenirs vous rendent agréable la vue de cette canne ; je souhaite qu'elle offre à votre existence si utile, irréprochable et si modestement laborieuse le charme doux et triste à la fois qui s'attache aux objets qui ont appartenu à ceux que nous avons aimés et qui leur ont, hélas ! survécu. Puisse-t-elle vous dire aussi, mon cher docteur, que dans le très grand nombre de ceux dont vous avez soulagé les souffrances physiques et morales, il n'en est point qui vous soit plus reconnaissant et plus profondément dévoué que celle qui se fait un égal honneur et devoir de se dire à la vie et à la mort votre obligée de cœur et votre bien affectionnée.

Eve de Balzac.

Au docteur Nacquart.

Ainsi les myosotis, les « ne m'oubliez pas », les « vergiss mein nicht », chers à Alphonse Karr, qui ornent la pomme de cette canne de Balzac et que l'orfèvre a incrustés dans les ciselures d'or, provenaient d'un collier, d'une chaîne que portait Mme de Balzac étant jeune fille, et c'est sans doute cette chaîne d'or qui entoure encore sous forme de cordonnet la très curieuse et précieuse relique.

La première lettre de Balzac à l'*Etrangère* est datée de janvier 1833. Dès février 1832, elle avait adressé à Balzac une lettre signée l'*Etrangère* et qui fut remise au romancier le 28 février 1832. Elle était alors âgée de vingt-six ou vingt-huit ans et habitait le château de Wierzchownia en Volhynie.

Comme Balzac l'a aimée, cette femme ! Quel poignant poème d'amour que cette correspondance avec elle, ces lettres qui seront un jour intégralement publiées sans doute, telles que M. de Spoel-

berch de Lovenjoul les possédait et les a données à l'avenir, en chargeant ses confrères de veiller sur elles.

Mme la baronne de Fontenay tient encore de son père une admirable lettre où la passion de Balzac « parle là toute pure » et dont M. le baron de Fontenay a bien voulu me donner copie. Balzac annonce du fond de la Pologne son mariage avec Mme de Hanska. Il est fou de joie, ivre de bonheur. C'est Balzac tout entier, avec ses rêves, ses chimères, sa crédulité, son amour, sa bonté.

Sa vie de lutte est finie ! Sa vie de calme, de félicité, de luxe solide commence. Il a rêvé l'amour. Il le trouve. Il a rêvé l'argent. Il croit l'avoir. Regardez la date de cette lettre, hymne d'espérance : 17 mars 1850. Le pauvre Balzac, le petit *Billou* du collège de Vendôme devenu le grand Balzac, n'a même plus cinq mois à vivre. !

Il revient à Paris, comme la bête blessée revient au gîte — pour y mourir !

Mais quelle lettre, et quelles illusions du moribond sublime !

Monsieur,
Monsieur le docteur Nacquart,
16, rue Louis-le-Grand,
(France) Paris
(par Brody et Berlin)

Wierzchownia, près Berditchef, 17 mars 1850.

Mon bon et cher docteur,

Vous avez été si constant ami pour moi que je dois vous annoncer privément l'heureuse conclusion d'un mariage, nié, annoncé, calomnié par tous les envieux du monde. Or, le 14 de ce mois, l'un des plus éminent prélats, délégué par l'évêque de Zytomir pour le représenter, a béni mon union avec Mme Eve comtesse Rzewuska, maintenant Mme Eve de Balzac.

En apprenant que je suis le mari de la petite nièce de Marie Leczinska ; que je deviens le beau-frère d'un aide de camp général de S. M. l'emepereur de toutes les Russies, le comte A. Rzewuski, beau-père du comte Orlof, le neveu de la comtesse Rosalie Rzewuska, première dame d'honneur de S. M. l'impératrice, le beau-frère du comte Henri Rzewuski, le Walter Scott de la Pologne, comme Mizkiewicz en est le lord Byron, le quasi beau-père du comte Mniszech, une des plus illustres maisons du Nord, et cent et cætera, je vais avoir à subir mille plaisanteries ; les petits journaux diront que je suis cousin du Soleil et gendre de la Lune, comme l'empereur de la Chine ; mais le bonheur le plus complet, le plus insolent est ce qui paye le plus de contributions à l'envie générale.

Mais que m'importe ! Dieu, quelques amis, la famille de ma femme me sont témoins que je n'ai jamais aimé qu'elle-même, en elle. Jamais son immense fortune (qu'elle a donnée en entier, il y a quinze jours, à sa fille en se réservant une pension viagère) n'a paru à mes yeux autrement que comme un obstacle, et ça a été un obstacle jusqu'au dernier moment. Sans être colossalement riches, comme nous en étions menacés, nous aurons une honnête aisance, et j'ai conquis les plus admirables enfants du monde ; il vaut mieux avoir l'affection de

ses enfants que d'avoir leur fortune. Dieu, je crois, bénit ces calculs-là, faits au rebours des lois du monde. D'ailleurs les 40.000 francs que je gagnerai par an seront notre petit luxe, lorsque je pourrai reprendre mes travaux. Au milieu de ce grand bonheur, il y en a un autre grand, c'est la certitude de pouvoir commencer par faire 1.200 francs de pension et 600 francs de cadeaux, à la fête, à la naissance, et au jour de l'an, à ma pauvre mère.

L'impôt que le diable prend dans cette immense félicité, c'est une affreuse maladie de cœur qui s'est déclarée en route, le mois de septembre 1848 ;mais que le docteur d'ici, l'un des premiers élèves de l'illustre Franck, a entrepris de guérir, qu'il a déjà beaucoup affaiblie et qu'il promet de guérir. Je ne vous ai pas fait d'infidélité : l'urgence était là, à 800 lieues de Paris. Figurez-vous que je ne puis pas, après un an de traitement, monter vingt marches, que j'ai des étouffements sans cause, assis, ne faisant aucun mouvement, car de faire un effort, il n'y faut pas songer. Notre docteur Korothé m'a pris exactement dans la situation où était Soulié quinze jours avant sa mort ; ainsi vous voyez que j'ai la vie en perspective au lieu de la tombe, et c'est beaucoup.

Ce qui a retardé la guérison, c'est les six mois de souffrances de l'acclimatement, qui décidément est impossible ; aussi ai-je hâté de revenir en France avec le diamant de la Pologne que j'ai conquis.

Mon bon docteur, il y a six mois, vous aviez une créance en danger de retard dans vos papiers et que vous pourriez vendre avec prime aujourd'hui ; mais cette dernière maladie m'obligera, bien malgré moi, à vous prier, à mon retour, de venir me voir pour la régler, car il me faudra bien des mois avant de pouvoir monter votre escalier sans accident. Nous sommes, ma femme et moi, condamnés à vivre dans des rez-de-chaussée.

J'espère que vous jouissez toujours de cette admirable santé qui fait le bonheur de vos amis et l'envie de vos confrères, que Raymond et sa femme sont dans la même voie, et que vous savez combien sont vives et sincères les expressions d'amitié de votre vieil ami.

HONORÉ.

Il y a quelque chose de tragique dans la destinée de cette mère, la mère de Balzac, pauvre, et à qui le fils, loup de travail, songe avant tout, lorsqu'il se croit riche — et qui survivra, la malheureuse femme, à cet enfant devenu un homme illustre et arrivant à Paris, se traînant jusqu'au « rez-de-chaussée », pour finir, le cœur hypertrophié, comme Soulié, au lendemain du triomphe de la *Closerie des Genêts.*

— Allez chercher Bianchon ! répétait Balzac au docteur Nacquart (que j'ai eu l'honneur de connaître et qui m'a redit ces paroles). Bianchon me sauverait ! Il va me sauver, Bianchon !

Balzac sentait qu'il avait encore de grandes choses à dire, de grandes choses à faire ! Il en appelait pour achever ses rêves à une créature de son rêve. Rêve d'amour, rêve de fortune, rêve de gloire. Le rêve a été beau, disait le maréchal de Saxe mourant, mais il a été court ». Honoré de Balzac, écrasé de labeur, eût pu dire : « Le rêve a été beau, mais il a été dur ».

(Le *Temps* du 11 juin 1908). Jules CLARETIE.

III

A PROPOS DU CENTENAIRE DE BARBEY-D'AUREVILLY

(*LETTRE INÉDITE*)

Le 2 Novembre 1908, à deux heures du matin, il y aura cent ans que naissait, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, Jules-Amédée Barbey, fils de Théophile-Théodose Ango. Cet enfant, venu au monde « un jour d'hiver sombre et glacé ,le jour de soupirs et de larmes que les Morts, dont il porte le nom, ont marqué d'une prophétique poussière », et qui faillit périr de suite emporté par une hémorragie, est mort octogénaire le 23 avril 1889. C'est Jules Barbey, qui porta le nom d'Aurevilly à partir de 1837, après avoir refusé de le prendre en 1829, à la mort de son oncle, Jean-François-Frédéric Barbey d'Aurevilly, maire de Saint-Sauveur. C'est le grand, fier et noble écrivain, au style « violent et délicat, brutal et exquis » (Anatole France), qui, après avoir été connu du public pendant une quarantaine d'années comme un polémiste excessif, un dandy singulier, une sorte de « paradoxe ambulant », a finalement conquis la place et la célébrité qu'il mérite. A Champfleury, qui trouvait ses livres trop peu connus, il répondait : « Je n'en ai pas la moindre *humeur*. Si je ne vaux rien, l'obscurité m'est favorable. Si je vaux quelque chose, je puis dire à la Publicité le mot de ce fat de Bernis : « *Madame*, j'attendrai ! »

Son heure est venue, et voici qu'il est question d'ériger le buste de ce *Duc de Guise de la Littérature*, de ce *Connétable des Lettres françaises*, à Saint-Sauveur-le-Vicomte ou à Valognes. Cette consécration du bronze ou du marbre est-elle nécessaire ? Le seul et véritable monument digne d'un écrivain n'est-il pas son œuvre ? — Aussi bien ce monument s'achève grâce à une femme, à l'exécutrice testamentaire de l'écrivain, qui a voué un véritable culte à cette grande mémoire.

Depuis près de vingt ans, sans se lasser, Mlle Louise Read a publié successivement : *Amaïdée*, *Poussières*, *Rythmes oubliés*, *Premier Mémorandum*, etc., et surtout la suite de : *Les Œuvres et les Hommes*, grand ouvrage qui devait être « l'inventaire intellectuel du dix-neuvième siècle ». Barbey d'Aurevilly en avait donné le premier volume en 1860 ; les derniers : *Voyageurs et Romanciers*, *Philosophes et Historiens*, *Autres Critiques*, paraîtront prochainement.

L'article de journal a « remplacé le livre, la brochure, toutes les manifestations de la pensée qui demandaient de la largeur et de l'espace, de la réflexion et de l'exposition plus ou moins savante » ; aussi, chez Barbey d'Aurevilly, le Romancier et l'Essayiste se doublaient-ils d'un *Articlier* qui voulut être un Critique. — Se qualifiant volontiers de « gaillard de premier jet », faisant de « la critique

à aperçu, de la critique à vitres cassées », de la critique « sans mitaines, sans souliers feutrés, sans cache-nez et sans les trente-six attirails de la Prudence », il apportait à ce labeur « la conscience et la conviction morale si nécessaires pour juger sainement les œuvres de l'esprit ». Ecrits en vue du livre dans lequel il se proposait de les faire entrer, « si la vie avec ses ironies et ses trahisons ordinaires » lui permettrait de le continuer, ses articles n'étaient jamais bâclés. Il se claustrait pour les écrire ; il entrait en *conclave* : « Quand je fais un article, disait-il, je suis *chambré* comme un cardinal et les lettres même qui m'arrivent je ne les lis pas. » Il soignait sa forme et avait le souci du mot juste : « Le mot c'est la nuance, et la nuance c'est tout ! »

Dans un article sur *Jean-Jacques Rousseau et son clapier*, que Barbey-d'Aurevilly avait envoyé au *Réveil*, il avait écrit :

Il va bien, ce clapier. C'est-à-dire qu'il va trop ! Il croît, il multiplie, il fourmille et frétille. Chaque jour nous sommes envahis par des générations nouvelles de Jean-Jeannot, fils de Jean-Jacques. Mais ces enfants perdus ou trouvés d'un tel père n'en sont pas pour cela (qu'on nous passe le mot !) de plus fameux lapins ! Il y en a dans ce clapier, de toute espèce, de tout poil et de toute catégorie. Voulez-vous seulement les compter ?

D'abord, voici la grande portée des philosophes purs, des faiseurs de sociétés, comme leur propre père, la portée pesante des Saint-Simon, des Charles Fourier, des Cabet, des Proudhon, des Pierre Leroux.

Puis celle des Sismondi, des Louis lBanc, des Blanqui — l'affreuse ventrée des Economistes, — et la non moins horrible des hommes politiques, des Ledru-Rollin et des Mazzini !

Enfin, il y a la portée des vrais brouteurs de thym, la portée des artistes, comme George Sand, à laquelle il faut en ajouter une autre, tardivement arrivée, tardivement aperçue, mais charmante, celle des philologues comme M. Renan, laquelle commence à dresser de si jolies oreilles, en faisant sa cour à l'Aurore .

Le mot *ventrée* avait choqué le Directur. Baby lui écrivit la lettre suivante pour défendre et maintenir l'expression :

Mon cher Escudier,

Voici !

Je n'ai pas *allongé*, mais *nettoyé*. — *Comme cela*, et quand les corrections seront exécutées, la chose *luira* suffisamment.

Vous savez avec quelle ouverture j'accueille vos observations, presque toujours justes.

Mais je crois qu'ici le mot *ventrée* doit rester.

Nous n'écrivons point pour des petites filles, surtout quand nous

parlons de *Jean-Jacques Rousseau* jetant son *Contrat social* dans le sein perturbé du monde, au lieu de cerises, dans la gorgerette de Mademoiselle Galet. Pour Dieu ! ne soyons point *Watteau* et *coudes* en *arrière*, en parlant d'un homme comme Rousseau et de ses abominables descendants.

Ne craignons pas l'expression forte, l'expression que ne répudierait ni Bossuet, ni de Maistres, nos modèles !

D'ailleurs *ventrée* est énergique, mais il est noble dans son énergie.

Et de quoi parlons-nous ? de la partie la plus affreuse de la descendance de Rousseau, des *écon mistes* et des *hommes politiques* — les *dévorants* parmi ces lapins immondes !

Et, enfin, il n'y a pas d'autre mot pour nuancer ce que je veux nuancer, — les uns qui ne sont qu'une *portée* et les autres qui sont une *ventrée !* Le mot les *étale* à nos pieds !

Pour toutes ces raisons, je maintiens mon expression, mon ami, — et vous m'approuverez. Le Goût doit être hardi parfois pour être le goût. A chose affreuse qu'on signale, expression adéquate ! Voilà ce que j'appelle écrire !

Nous ne sommes pas des bégueules anglaises, qui trouvent le mot *cuisse* IMPROPER :

Beaux vers, hé ! {
Il ceignit en mourant son glaive sur sa cuisse
Puis il fut demander récompense ou justice
Au Dieu qui l'avait envoyé !

J'ai reçu « Saint-Victor » et je le chauffe.
Je reverrai l'épreuve vendredi « withyou », de bonne heure.
Adieu, aimez-moi, « ama et vale ».

JULES BARBEY D'AUREVILLY

Au galop !

L'article parut, trois jours après, dans le numéro du 14 août 1858.

Pendant de longues années, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul avait rêvé de donner une édition complète de l'œuvre critique de Théophile Gautier, ce « Benvenuto Cellini de la langue » ; et, un mois avant sa mort, il nous parlait encore de ce projet qui avait été sur le point d'aboutir, alors que l'éditeur Quantin entreprenait, sans compter, tant de belles et utiles publications. Ce que M. de Spoelberch, avec toute sa fortune, n'a pu faire pour Gautier, Mlle Read, malgré ses modestes ressources, mais grâce à sa persévérance, l'aura bientôt réalisé pour Barbey.

Patience et longueur de temps,
Font plus que force, ni que rage.

Pour compléter l'œuvre et lui donner toute sa valeur, il est à désirer que Mlle Read y ajoute une table des Auteurs et des Livres, permettant de se retrouver facilement dans ses vingt-six volumes, vingt-huit

si l'on y comprend *Les Prophètes du Passé et Gœthe et Diderot*. L'idéal serait même une table analytique, telle que celle de Montaiglon pour le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, mentionnant aussi les pensées, profondes ou paradoxales, mais toujours originales, semées à profusion dans l'ouvrage.

(*Journal des Débats du 14 août 1908*) - JULES COUET

IV

L'ÉCOLE FRANÇAISE DE 1830 EN ANGLETERRE

L'école française de 1830 vient de remporter en Angleterre un retentissant succès. Une importante collection d'outre-Manche, celle de M. Humphrey Robert, a passé récemment aux enchères, à l'hôtel des ventes de la maison Christie. Tous les marchands d'Amérique et d'Europe s'y étaient donné rendez-vous. Ils se sont chaudement disputé les remarquables spécimens des écoles anglaise, française et hollandaise de peinture du dix-neuvième siècle que le collectionneur avait réunis. La vente s'est close hier sur un chiffre total de 65.674 livres sterling (1.641.750 fr.), et c'est un de nos maîtres français de l'école de Barbizon, Charles Jacque, qui a été le héros de la fête. Le plus haut prix réalisé, 2.626 liv. st. (65.650 fr.), a été atteint par une toile signée de lui, un *Troupeau de moutons*, acheté, aux applaudissements de la salle, par la maison Agnew.

L'événement mérite d'autant plus d'être signalé que la cote des tableaux français de 1830, tout en ayant suivi depuis vingt ans une progression constante en Angleterre, s'était toujours arrêtée jusqu'ici à des prix sensiblement inférieurs. Charles Jacque, en particulier, n'avait jamais atteint dans les ventes anglaises que des prix relativement très modestes.

Parmi nos peintres farnçais, c'est Corot, après Charles Jacque, qui s'est vendu le plus cher. Son *Coin de bois* s'est élevé jusqu'à la somme de 56.425 francs. Un autre paysage du même maître, animé de trois figures de campagnardes, avec une silhouette de ville dans le lointain, au delà d'une rivière, s'est vendu 36.750 francs, et une troisième petite toile, un cours d'eau borné de bois, 18.375 francs.

Daubigny, Troyon et Millet, sans être dédaignés, ont réalisé des prix inférieurs à ceux de Charles Jacque et de Corot. On a donné 27.550 francs du *Pêcheur* de Troyon, et une maison parisienne, la maison Boussod et Valadon, a payé 30.175 fr. une très belle petite pièce du même maître, un pâturage animé de bœufs et de vaches. La même maison a donné 10.100 fr. d'un Millet, les *Ramasseurs de goémon*. Un Daubigny s'est payé 15.750 fr., un Cazin 9.750 fr. et une nature morte de Fantin-Latour. *Dahlias, raisins et pêches*. 10.500 fr.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues.

LE MERCURE DE FRANCE du 1er Mai. — *Le Cénacle de la Muse française*, par Léon Séché ; documents inédits.

LES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES du mois . —*Le cinquantenaire de la mort de Brizeux ; le pays de Marie*, par Léon Séché.

LE MERCURE DE FRANCE du 15 Mai. — *Le cinquantenaire de mort de Brizeux* par Alphonse Séché et Jules Bertaut. — N° du 1er Juin : *Les premières idées de Chateaubriand* par Rémy de Gourmont. — *Le Cénacle de la Muse française, la Muse de la Patrie* par Léon Séché (documents inédits).

REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE. — N° de janvier-mars 1908. — *La famille maternelle de Victor Hugo* par l'abbé Pierre Dubois. — *Le séjour de Chateaubriand en Suffolk*, par E. Dick. — Sur deux textes de Hugo et de Vigny par Ph. Martinon.

LE CORRESPONDANT, n° du 25 avril. — *Chateaubriand et Mad. de Duras* par l'abbé Pailhès. (documents inédits).

LA REVUE DE PARIS, n° du 1er Juin : *La Jeunesse de Delphine Gay*, par Léon Séché (documents inédits). — n° du 15 juin : *Paysagistes romantiques : Paul Huet*, par Léon Séché (documents inédits)

Numéro du 15 juillet : *Au pays d'exil de Châteaubriand*, par Anatole Le Braz.

L'ECHO DE PARIS, du 12 Mai. — *Alfred de Vigny* par Léon Séché (documents inédits). — n° du 11 Juin : *Paul Huet*.

Numéros du 18 juillet. — *Paris aux temps des Romantiques* par Léon Séché. — Des 11, 17, 21 et 29 août. — *Plages Romantiques : I. Boulogne-sur-Mer ; .. II. Trouville et Villers ; ..* III. *Dieppe;* — IV *Saint-Malo*, par Léon Séché.

LE CORRESPONDANT, du 25 Juillet. — *Le carnet de voyage de Lamartine en Italie* publié par René Doumic. — Du 25 août. — *Quelques épistoliers* par Michel Salomon.

LA NOUVELLE REVUE des 1er et 15 Août. — *Une amie de Chateaubriand : Lettres inédites de Mme Hamelin*, publiées par A. Gayot.

LE MERCURE DE FRANCE des 1er et 15 août. — *Les Pamphlets contre Victor Hugo* par Albert de Bersancourt.

LE LISEUR

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Valentine de Lamartine* par Marie-Thérèse OLLIVIER, 1 vol. in-8.

« C'est dans les petits pots que sont les bons onguents ». Jamais je n'ai mieux senti la vérité du dicton populaire qu'en lisant ce délicieux volume. Certes, Madame Marie-Thérèse Ollivier aurait pu y mettre beaucoup plus de choses, étant donné qu'elle a pour la nièce de Lamartine la même admiration que son mari pour le grand poète, et que les documents ne lui font pas défaut, mais elle s'est dit sans doute qu'il convenait d'être sobre et réservé envers la mémoire d'une femme qui avait vécu toute sa vie dans l'ombre, et elle n'y a mis que les choses essentielles.

Lisez ce charmant petit livre, vous y trouverez trois ou quatre lettres de Valentine à son oncle qui sont parmi les plus passionnées et les plus touchantes qu'une femme ait écrites. Mme Marie-Thérèse Ollivier qui l'a beaucoup connue, dit qu'il a été donné à bien peu d'aimer autant. Ce n'était pas, en effet, de l'affection que Valentine de Cessiat avait pour Lamartine, c'était de l'amour dans toute la force du terme ; elle l'aimait non comme une fille ou comme une nièce, mais comme une amante. Et le pauvre cher grand homme la payait largement de retour. C'est au point que beaucoup ont cru qu'il l'avait épousée morganatiquement. Quand elle lui disait : « Ma patrie, le lieu que je voudrais habiter ne sera jamais ailleurs ni plus loin que votre ombre par terre », il devait se sentir rajeuni de trente ans. Mais sa joie si compréhensible et sa fierté si naturelle se doublaient malheureusement d'une grande douleur, à la pensée des sacrifices que Valentine s'était imposés pour lui servir d'Antigone. Lui qui toute sa vie avait vécu pour les autres, il ne pouvait comprendre qu'on se sacrifiat pour lui. Et Valentine trouvait toujours qu'elle n'en faisait pas assez. Entrée définitivement chez lui en 1854, on peut dire que pendant quinze ans elle fut, comme il le disait de sa chère petite fille,

Son matin, son soir et sa nuit

Elle lui rappelait sa mère par les traits du visage, et Madame Charles par l'élan simultané du cœur et de l'intelligence. Et l'amour qu'il lui portait été fait en grande partie de ce double souvenir.

Remercions Madame Marie-Thérèse Ollivier de nous avoir laissé de cette créature d'élite un portrait si ressemblant. Désormais, quand on voudra se renseigner sur la nièce de Lamartine, on n'aura qu'à ouvrir son livre. On y trouvera également un certain nombre de pièces curieuses et d'un intérêt capital sur la vie publique du grand poète pendant les quelques mois qu'il gouverna la France.

LIBRAIRIE LOUIS MICHAUD. — *Les Muses françaises, anthologie des femmes-poètes*, du treizième au vingtième siècle, par Alphonse SÉCHÉ, 1 vol. in-18, orné de portraits.

Au moment où la femme s'apprête à conquérir une situation prépondérante dans la poésie française, car le nombre des poétesses croit d'année en année, M. Alphonse Séché a pensé qu'il serait intéressant de réunir en un volume les principales œuvres des femmes-poètes qui ont plus ou moins marqué dans la littérature depuis le temps les plus lointains jusqu'à nos jours, et l'anthologie qu'il nous apporte aujourd'hui n'est point faite pour diminuer l'estime que les bas-bleus ont généralement d'eux-mêmes.

Si je n'étais limité par l'étroitesse du cadre de cette Revue, je vous dirais la place qu'occupèrent au XVIe siècle les Dames des Roches, Pernette du Guillet, Louise Labé. Mais à quoi bon ? tous ceux qui sont tant soit peu lettrés ont lu quelque chose d'elles. Elles sont, malgré la distance qui nous sépare du temps où elles vécurent, beaucoup plus connues que certaines poètesses romantiques. Il est vrai que de 1820 à 1840, elles étaient si nombreuses ! M. Alphonse Séché n'en a retenu qu'une vingtaine de l'époque romantique. C'est assez, mais il y en a bien trois fois autant qui auraient pu réclamer une petite place dans son livre, sous prétexte que Lamartine, Victor Hugo, Chateaubriand avaient été en rapports avec elles et qu'elles ont collaboré — ne fût-ce qu'une fois — aux Revues littéraires de ce temps. Le difficile en pareil cas est de savoir se borner. Les choix de cette anthologie féminine sont très heureux et donnent assez bien l'idée du talent de chaque auteur.

J'ajoute qu'en dehors de sa préface qui est excellente, M. Alphonse Séché a consacré à toutes ces Muses des notices aussi averties que possible et que pour les rendre encore plus intéressantes il en a illustré un certain nombre de portraits. Cette anthologie des *Muses françaises* a donc sa place tout indiquée dans les bibliothèques qui sont ouvertes aux poètes et je ne suis pas surpris du succès qu'elle obtient.

LIBRAIRIE LAMARRE. — *Mes Souvenirs* par Edmond Biré, 1846-1870, 1 vol. in-8°.

Il est bien fâcheux que Biré ne nous ait donné qu'une partie de ses *Souvenirs*, car ils sont très intéressants. On lira avec plaisir l'histoire de ses débuts à la *Revue de Bretagne et de Vendée.* C'est là qu'il entra en relations avec Sainte-Beuve, lequel s'était douté dès le premier jour que les articles de critique littéraire signés d'Edmond Dupré étaient d'un fin lettré qui cachait son vrai nom.

Avant même d'entrer à la *Revue de Bretagne et de Vendée*, il avait trouvé le moyen de piquer la curiosité d'Alfred de Vigny par des remarques fort judicieuses, et le poète de *Moïse* lui avait adressé une très belle lettre que nous reproduisons ici *in-extenso :*

Paris, 4 septembre 1847, samedi.

« C'est une récompense précieuse pour moi qu'une lettre telle que la vôtre, Monsieur, et je vous remercie de n'avoir pas résisté à ce bon mouvement qui vous portait à venir à moi. Lorsque nous parlons au public des théâtres, il nous répond par des applaudissements, des larmes et des sourires, il jette des fleurs à nos acteurs et nous donne ainsi une couronne visible et palpable.

« Mais le public des livres où est-il ? S'il ne nous écrit, comment l'entendre ? Comment mettre la main sur les cœurs qu'on a fait battre ? Ce parterre invisible est-il nombreux ? On ne le saurait jamais si quelques-uns des spectateurs ne se dénonçaient eux-mêmes, comme vous venez de le faire avec tant d'esprit et de bonne grâce.

« Vous ne pouvez me dire rien qui soit pour moi l'attestation d'un meilleur triomphe que ce mot : Vous m'avez fait oublier l'auteur pour ne voir que l'homme.

« Pascal a dit : « Je cherche un homme et je ne trouve qu'un auteur ». Ai-je réussi à faire disparaître cet être factice : l'auteur ? Vous avez répondu : *Oui* à Pascal, et quelques opinions pareilles à la vôtre me le feraient croire.

« Il me semble que si l'on arrivait toujours à faire disparaître les apparences de l'art à force d'art, on aurait l'immense avantage de faire toucher l'idée à un homme sans les langes dorés qui la déforment. C'est pour cette raison que j'ai écrit *Chatterton* en prose. Un poète de mes amis me le reprochait un jour : Ecrit en vers, lui dis-je, le drame eût été plus froid. Chaque rime eût rappelé l'auteur ; je voulais graver une idée vraie sur le cœur en le forçant à pleurer. J'aimerais mieux que l'on s'écriât : *C'est vrai*, que : *C'est beau !*

« Une société légère, distraite, agitée en mille sens, oublie trop vite une pensée si l'œuvre d'art qui en est la *démonstration* ne lui cause une profonde et même une douloureuse impression. Je laisse

échapper là le secret de ce silence obstiné que vous voulez bien regretter. Je n'aime point que l'on raconte pour conter. Je pars toujours du fond de l'*Idée*. Autour de ce centre, je fais tourner une fable qui est la *preuve* de la pensée et doit s'y rattacher par tous ses rayons comme la circonférence d'une route. Sur vingt compositions que j'esquisse, j'en choisis une pour la terminer et en faire un tableau. Mais si vous aimez mes tableaux croyez que bientôt j'en aurai de nouveaux à vous envoyer. Lorsque j'ai dit dernièrement :

> A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
> Seul le silence est grand, tout le reste est faiblesse ;

j'ai pensé à ces grandes circonstances où, dans la souffrance et la mort, l'homme doit préférer le silence à la plainte qui l'abaisse. Mais c'est un devoir que de parler à sa nation quand on sait en être écouté et j'ai des vérités à dire. — Vous êtes trop modeste, Monsieur, il y a des âmes de poètes qui ne donnent pas à leur pensée la forme et le rhythme des vers mais qui sont aussi rares que celles des poètes consacrés. Votre âme est assurément de ce nombre. Je vous remercie de n'avoir pas étouffé un de ses élans vers moi et je vous dirais volontiers ce qu'un poète de nos jours à écrit à André Chénier ;

...Jeune ami que je n'ai pas connu, j'espère, si vous venez à Paris qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Alfred de VIGNY,

6, rue des Ecuries d'Artois.

Cette lettre de Vigny est un document dont l'histoire littéraire devra tenir compte.

LIBRAIRIE ÉMILE PAUL. — *Les Reines de l'Emigration : Anne de Caumont-La Force, comtesse de Balbi*, par le Vicomte DE REISET. — 1 vol. in-8°, prix 5 francs.

Dans le premier volume des *Reines de l'Emigration*, le vicomte de Reiset avait évoqué avec un succès mérité la touchante figure de Louise de Polastron, l'amie fidèle et charmante du séduisant comte d'Artois. Aujourd'hui, c'est la piquante physionomie de la comtesse de Balbi, la toute-puissante favorite du comte de Provence, qu'il fait revivre à nos yeux. — Si tout le monde connaissait le nom de la triomphante amie du futur Louis XVIII, bien peu savaient les détails de son existence longue et mouvementée. — Après de longues et minutieuses recherches, à l'aide de documents puisés aux Archives nationales et dans les archives familiales où il a retrouvé tous les papiers de Mme de Balbi, le sympathique historien a pu reconstituer

entièrement la vie de son héroïne et la suivre presque pas à pas dans ses pérégrinations à travers l'Europe. — Dans un style élégant et impeccable, le vicomte de Reiset nous a fait, d'une touche délicate et légère, un portrait séduisant d'Anne de Caumont-La Force, qui, pendant quinze années, à Versailles, au Luxembourg ou à Coblentz, régnera non seulement sur Monsieur, mais aussi sur Madame, dont elle est la dame d'atours. Et lorsque les jalousies, les calomnies et, il faut bien le dire; quelques légèretés auront amené sa disgrâce, elle restera encore reine par sa grâce incomparable et par son esprit étincelant, auquel tous ses contemporains rendent hommage. — Bien qu'il ait été captivé par le charme d'Anne de Balbi, l'auteur ne paraît guère s'illusionner sur la solidité de sa vertu fragile ; mais, en revanche, il la justifie de nombre de calomnies dont elle a été l'injuste victime. L'internement de son mari, la mort de son fils, l'aventure des jumeaux de Rotterdam : de toutes ces accusations absurdes ou odieuses, il fait bonne justice à l'aide de pièces convaincantes ! — Une intéressante psychologie du comte et de la comtesse de Provence, des détails sur leurs familiers, des révélations sur les intrigues politiques, de saisissants tableaux de la Cour de Coblentz ou de Londres pendant l'Emigration, contribuèrent à donner à ce livre d'une érudition si documentée l'attrait du roman le plus passionnant. — Le vicomte de Reiset, dans ses consciencieuses et remarquables études précédentes, s'est spécialisé sur cette époque lointaine et charmante ; c'est une contribution nouvelle et précieuse qu'il apporte aujourd'hui à l'histoire des derniers Bourbons.

LIBRAIRIE GARNIER. — *Souvenirs d'un Sexagénaire*, par A.-V. ARNAULT de l'Académie Française. Tomes I et II. Prix du volume broché, 3 fr. 50.

La Librairie GARNIER met en vente les deux premiers volumes des *Souvenirs d'un Sexagénaire*, du poète académicien A.-V. ARNAULT, ouvrage publié en 1833, et qui est devenu introuvable. Ce livre est un document essentiel et de premier ordre sur les années immédiatement antérieures à la Révolution, à partir de l'avènement de Louis XVI, et sur la Révolution elle-même, jusqu'à la journée du 18 brumaire sur le récit de laquelle il se ferme. Attaché dès l'âge de vingt ans à la personne de Monsieur, le futur Louis XVIII, auteur tragique en vue, familier de Bonaparte, ARNAULT a connu les principaux personnages de cette période si riche en évènements, hommes politiques, écrivains, hommes et femmes de théâtre, et il les fait passer sous nos yeux en traits vivants et inoubliables. Il a écrit un livre de bonne foi en même temps qu'un livre amusant et spirituel. La nouvelle édition est due à M. AUGUSTE DIETRICH, qui a fait précéder l'ouvrage d'un travail important sur l'auteur, et qui a éclairci le

texte par des notes aussi nombreuses qu'intéressantes et souvent piquantes. Le troisième volume des *Souvenirs d'un Sexagénaire* est sous presse, et le quatrième et dernier suivra immédiatement après.

LIBRAIRIE PLON. — *Mémoires inédits de Mlle George* publiés par P. A. Cheramy, 1 vol. in-18 avec portraits.

C'est à la vente de Tom Harel, fils de cet ancien directeur de la Porte-Saint-Martin et de l'Odéon dont on connaît la longue liaison avec Mlle George, qui fut acheté, en 1903, le manuscrit authentique publié aujourd'hui par les soins de M. Cheramy. Il fut écrit en 1857 et s'arrête à l'année 1808. M .Cheramy, qui fut si intimement mêlé au mouvement théâtral de la période héroïque du romantisme et sut collectionner les documents s'y rapportant avec un goût si rare et si persévérant, nous a restitué, dans sa forme initiale ,en l'éclairant de notes judicieuses et discrètes, cette autobiographie passionnante. que complètent deux reproductions des portraits *classés* de la légendaire amie de Napoléon et d'Alexandre de Russie, de l'incomparable Clytemnestre, de la Marie Tudor sans rivale d'autrefois, dus à Lagrenée et à Gérard. La négligence pittoresque de la forme donne, on le verra, du piquant et de l'imprévu à ces aveux dénués d'artifice. A la suite de ce morceau principal, viennent des fragments intéressants ,où surnagent des anecdotes peu répandues, puis des lettres de la Raucourt et de George, enfin un appendice réunissant les états de services de l'héroïne, une série d'articles et de documents relatifs à sa vie privée et à ses triomphes scéniques. Le tout est précédé d'une notice spirituelle qui résume en traits décisifs sa carrière et ses alentours. Le théâtre occupe le premier plan de l'actualité littéraire ; cette publication a donc sa place marquée dans toutes les bibliothèques qui ont réservé un rayon aux reines de la rampe.

Un Bibliophile.

Le Gérant : Léon Séché.

Imprimeries Réunies, Boulogne-sur-Mer. 5420. 300

LE BARON TAYLOR ET LE "LÉONIDAS" DE MICHEL PICHAT

EN 1825

DOCUMENTS INÉDITS

I

Le plus grand service que Charles Nodier ait rendu à l'école romantique fut de lui ouvrir les portes de la citadelle classique, en faisant nommer le baron Taylor commissaire-royal près le Théâtre-Français. Mais il ne faudrait pas croire qu'une fois dans la place l'ami de Nodier en fut le maître absolu. Quand il y entra — le 9 juillet 1825 — l'anarchie la plus grande régnait parmi les acteurs. C'est au point que Chéron, le prédécesseur de Taylor, avait démissionné, faute de pouvoir en venir à bout. Du côté des hommes, Lafon était l'ennemi juré de Talma, qu'il n'appelait que *l'autre*. Du côté des femmes, la rivalité de Mlle Duchesnoy et de Mlle George durait toujours, quoiqu'elle remontât à plus de douze ans. J'ai, en effet, sous les yeux une lettre de Talma à Ducis, datée de Dresde, du 3 juillet 1813, dans laquelle il lui dit :

« ... Mlle George a été très bien ici dans Jocaste et Sémiramis, mais elle a besoin de se tenir ferme pour avoir un succès complet à Paris, parce que le public attendra beaucoup d'elle. Je crois que Duchesnois a tort de s'effrayer. J'ai trouvé George fort raisonnable dans ce qui est relatif à l'arrangement qui peut avoir lieu entre elles, et je crois que sans se nuire elles peuvent toutes deux tenir leur place. Duchesnois a des avantages que ne pourront effacer ceux que George peut avoir et je trouve que celle-ci ne peut lui faire aucun tort, surtout si les journaux veulent bien ne pas s'en mêler ; il faut que Duchesnois attende

avec calme la fin de tout cela. On dit ici qu'elle veut donner sa démission, et elle à tort. Et quoique George soit rentrée dans la place qu'elle occupait avant son départ pour la Russie, je crois cependant qu'il peut y avoir des moyens de conciliation entre elles, et qu'on pourra modérer cette faveur qui lui a été faite. Si tu la vois, tâche de la calmer là-dessus et qu'elle attende mon retour. Je tâcherai de me mêler de cette affaire conjointement avec Bernard pour les arranger à l'amiable et empêcher que le public et les journaux ne se mettent de la partie, ce qui serait pour toutes deux la chose la plus fâcheuse du monde... (1). »

Mais Talma n'avait pu empêcher leur rivalité d'éclater au grand jour, et lui-même, malgré ses airs de modérateur, avait à se reprocher l'insupportable tyrannie qu'il exerçait au sein du comité. Il était, avec Michelot son compère, la terreur des jeunes auteurs dramatiques, comme en témoigne la correspondance de Lamartine et celle de Soumet, qui tous deux, à trois ans de distance, eurent à souffrir de ses *quos ego* olympiens.

« Tu es un homme incroyable, écrivait Soumet à Guiraud en 1820. Tu parles comme si tu étais le grand Lama du Théâtre-Français. Tu ne termines pas ta tragédie, parce que tu ignores si Lafon ou Talma prendrait le rôle de Tibère ! Mais crois-tu en être mieux instruit à Paris qu'à Limoux ? le Comité des Français est le premier cerbère auquel il faut jeter le gâteau, c'est le gardien de l'antre tragique, et tu sembles l'avoir oublié. Jette-toi dans une machine roulante, arrive à Paris avec les hirondelles, nous ferons recevoir ta tragédie, et deux ou trois ans après nous parlerons à ces Messieurs du rôle de Cinère. Il faut commencer par se faire recevoir pour avoir son tour. Tu ignores tout ce que j'ai fait cet hiver pour mettre ma *Cléopâtre* à flot, et je n'ai pas réussi, malgré qu'une femme eût tout conduit... (2). »

Cette femme était Sophie Gay, qui pourtant était l'amie de Talma. L'année suivante, Soumet essuyait un nouvel échec à la Comédie, du fait de ce grand tragédien, et c'était au tour de Guiraud de s'en plaindre à Mme Gay :

« Ce pauvre comité qui retarde vos succès, lui mandait-il, est le même qui a écouté froidement *Saül* et reçu par acclamation *Mathilde*, *Adraste* et *Faliero*. Je n'ose plus me fâcher

(1) Lettre inédite communiquée par Mlle Léonce Detroyat.
(2) Lettre inédite.

maintenant de ce qu'il trouva dans le temps *Pélage* ressemblant à *Zaïre* et à *Louis IX*. Il m'a donné depuis bien plus de consolations qu'il ne m'en devait, par ses injustices quotidiennes. La dernière envers notre bon Alexandre est désolante pour tout ce qu'il y a d'un peu poétique à Paris. Que fera-t-il de son *possédé* (1), tant que Talma sera au théâtre ? Je vais bien me féliciter d'être passé à l'Odéon, et je voudrais bien, si Victor y rentrait, que Pichald et Soumet s'y établissent aussi (2). »

La nouvelle école applaudit donc à la nomination du baron Taylor comptant sur son prestige et son autorité pour mettre le comité à la raison. Il ne manquait, en effet, ni de l'un ni de l'autre. D'abord il connaissait admirablement les choses du théâtre, ayant rempli pendant quelques années les fonctions de régisseur au Panorama-Dramatique (3), et ayant fait jouer, de 1815 à 1822, cinq pièces de comédie — sans compter le drame *Bertram ou le Pirate*, qui, traduit en italien, avait été mis en musique par Bellini. — Ensuite il s'était fait une grande réputation comme dessinateur et comme archéologue, avec l'admirable publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France* (4), et la vigoureuse campagne qu'il menait

(1) Saül.

(2) Lettre inédite.

(3) Ce petit théâtre, construit vers 1820 sur le boulevard du Temple, en face du jardin Turc, vécut trois ans à peine. Son premier directeur fut M. Allaux, peintre décorateur, qui, sur les sollicitations du baron Taylor, obtint le privilège de jouer des drames, des comédies et vaudevilles, à la condition quelque peu génante de ne jamais mettre en scène plus de deux acteurs parlants.

A M. Allaux, succéda, le 1er avril 1822, M. Langlois qui, dans l'espoir sans doute d'améliorer les affaires du théâtre, institua un comité de lecture composé de Charles Nodier, Taylor, de Cailleux, Merville, Henri de Latouche, Gosse, Jal et Bert. M. Langlois ne réussit pas mieux que son prédécesseur, et, le 21 juillet 1823, l'affiche du Panorama-Dramatique annonça par ordre de l'autorité la clôture définitive du théâtre. M. Langlois avait fait faillitte.

Cf. « l'Histoire du Panorama-Dramatique » par Henri Lecomte.

(4) C'est le baron Taylor qui eut la première idée de ces « Voyages, » comme il appert des lignes suivantes qu'on peut lire en tête du premier volume de la « Bretagne », publié en 1845 :

« Il y a trente-cinq ans que, pour la première fois, j'ai visité la Bretagne. C'est en parcourant les sites pittoresques de cette belle province devant ces monuments de tous les âges, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'aux châteaux de la Renaissance et aux fortifications de Vauban, vaste cercle embrassant l'histoire complète de l'art de construire en France, que j'ai conçu la première pensée des « Voyages pittoresques dans l'ancienne France ». Je suis retourné en Bretagne, il y a vingt-six ans, j'y ai dessiné le vieux château de Combourg, auquel le nom de M. le vicomte de Chateaubriand attachait l'immortalité, la cathédrale de Dol, belle entre toutes les églises de Bretagne, et les champs de Carnac, parce qu'ils renfermaient les plus naïfs et les plus prodigieux monuments de nos Celtes. »

depuis 1819 en faveur de la restauration des monuments du Moyen-âge et de la Renaissance. Enfin sa haute stature, ses manières distinguées, ses allures militaires commandaient le respect, sinon l'obéissance (1).

Mais pour arriver à son but, qui était de renouveler l'esprit et le répertoire du Théâtre-Français, il avait à vaincre une première difficulté que d'aucuns auraient jugée insurmontable. Le public témoignait visiblement qu'il avait assez des tragédies romaines et bibliques que lui servaient régulièrement les Viennet, les Lemercier, les Roger et autres « Mèdes », comme les appelait Sophie Gay (2). Et, de son côté, le comité d'administration, qui était inféodé aux classiques, ne voulait pas entendre parler de la « secte nouvelle ». D'où une situation impossible à laquelle M. Sosthènes de la Rochefoucauld, sur la pression du baron Taylor, avait essayé de mettre fin, en nommant un nouveau comité composé de Talma, Baptiste aîné, Lafon, Devigny, Michelot et Mlle Mars. Ce comité, installé la veille même de l'entrée en fonctions du baron Taylor, avait été invité respectueusement « à s'occuper, comme objet d'urgence, d'un Mémoire sur les moyens à employer pour faire cesser l'état fâcheux où se trouvait depuis trop longtemps le Théâtre-Français et lui rendre son ancien éclat. Et ceux des sociétaires, qui ne faisaient pas partie du Comité, avaient été conviés par le Directeur des Beaux-Arts à lui adresser, s'ils le désiraient, leurs vues sur ce même sujet (3) ».

Cette mesure d'ordre intérieur était évidemment très adroite. En faisant entrer dans le comité d'administration Talma et Mlle Mars, qui « avaient fini leur temps au Théâtre et n'y étaient retenus que par les avantages particuliers qu'ils tenaient de l'autorité (4) », le baron Taylor mettait sa responsabilité à couvert et se rendait maître de la Comédie. Cependant il y rencontra

(1) Taylor avait été nommé le 15 juin 1814 garde du corps du Roi dans la Compagnie de Wagram. Le 16 mars 1815 il fut nommé lieutenant de cavalerie : le 19 mai suivant, aide de camp du général comte d'Orsay, commandant la 2e brigade de la garde royale, et, le 25 avril 1823, attaché à l'état-major général de l'armée d'Espagne. Ce fut le 28 mai 1825 que Charles X, à l'occasion de son sacre, le nomma baron.

(1) Elle écrivait à Alexandre Guiraud, le 17 février 1821 : « Si l'ami Pichald se pressait davantage, il aurait déjà mis en fuite tous ces Mèdes (à savoir les Viennets, Roger et Cie) avec son « Léonidas » mais il marche trop lentement à la gloire : venez le stimuler un peu et lui donner l'exemple du succès. » (Lettre inédite.)

(3) Ordonnance royale du 5 juillet 1825. — « Journal des Débats » du 9 juillet.

(4) Cf. le « Mémoire pour Pierre Victor » que nous analysons plus loin.

plus d'une fois des résistances opiniâtres. Nous savons que plusieurs sociétaires voulurent « arrêter l'envahissement de son pouvoir » ; que « ses ordres ne furent pas toujours suivis », qu'on se permit des réclamations, des lenteurs, et qu'il se plaignit plus d'une fois « de ne pas faire tout ce qu'il voulait (1) ».

Mais je voudrais bien savoir quel est le commissaire-royal ou l'administrateur de la Comédie qui fut assez heureux pour y faire toutes ses volontés. A Jouslin de la Salle, qui s'irritait de l'opposition systématique de quelques acteurs et déclarait tout haut que le théâtre est impossible, Taylor disait un jour :

« Eh ! non, mais vous vous adressez mal ; entourez-vous de comédiens de bonne volonté et laissez crier les autres. Vous ne marcherez peut-être pas grandement, mais vous n'aurez pas d'entraves (2). »

C'est exactement ce qu'il fit lui-même, en 1825, et ce qu'ont fait depuis tous ceux qui ont su gouverner cette grande maison.

Le premier soin du baron Taylor — et c'est effectivement par là qu'il fallait commencer — fut de chercher une pièce nouvelle, qui, sans être trop audaciense, eût chance de plaire au public, tout en ménageant les susceptibilités des acteurs. Il n'eut pas grand'peine à la trouver. La Comédie-Française avait dans ses cartons une tragédie qui, avant même d'être lue au comité de lecture, avait fait beaucoup parler d'elle (3). Reçue le 12 novembre 1822 et puis interdite par la censure pour des raisons qui ne tenaient pas debout (4), on savait que Chateaubriand, durant son passage au ministère des Affaires étrangères, avait plaidé inutilement sa cause et *la Muse française*, au mois de juin 1824, par la plume d'Emile Deschamps, avait dit très haut, pour être plus sûre d'être entendue, que le monde littéraire attendait impatiemment le *Léonidas* de Pichat. Car c'est de *Léonidas* qu'il s'agit. Or, non seulement Taylor était un lecteur et un ami

(1) « Mémoire pour Pierre Victor. »

(2) « Souvenirs de Jouslin de la Salle ».

(3) Victor Hugo, dans « le Conservateur littéraire, » disait : « Convient-il de traduire éternellement sur la scène le « délirant reges » ? Non, sans doute : nous allons bientôt applaudir, grâce à M. Pichald, Enée, roi fondateur : Léonidas, roi libérateur ; grâce à M. Guiraud, Pélage, roi libérateur et fondateur tout ensemble. »

(4) « On redoutait, disait-on, l'effet des maximes républicaine dont cette œuvre était remplie ; on désapprouvait le rôle de Xercès et de Damarate, la royauté avilie et bafouee. » (Cf. « La censure théâtrale en France, » par Hallays-Dabot, chapitre VIII.)

de *la Muse*, mais il connaissait intimement Pichat, pour avoir fait jouer de lui au Panorama-Dramatique, du temps qu'il était régisseur et membre du comité de lecture de ce petit théâtre, un mélodrame en trois actes et à grand spectacle intitulé *Ali-Pacha* (1), et mieux encore pour avoir signé avec lui et Nodier, sous le nom de Raimond la pièce de *Bertram ou le Pirate*, dont je parle plus haut. Il était donc tout naturel qu'il jetât son dévolu sur la tragédie de *Léonidas* ; d'autant plus qu'en dehors de sa valeur intrinsèque elle avait l'avantage d'être d'actualité, la Grèce, depuis quelques années, passionnant tous les esprits.

Après avoir lu cette pièce avec des yeux prévenus en sa faveur, le commissaire-royal pria Pichat de passer à son cabinet.

II

Pichat (2) avait trente-neuf ans, étant né le 18 août 1786 à Vienne (Isère), où son père, Jean, et son oncle, Michel, étaient *voyturiers sur le Rhône*, autrement dit mariniers (3).

(1) Pichat avait fait cette pièce en faveur de la Grèce avec Hyacinthe de Comberousse, son camarade de collège. Elle fut représentée le 9 juillet 1822.

(2) Pichat — sans doute pour donner à son nom une couleur plus romantique, comme devait le faire quelques années plus tard ce pauvre Aloysius Bertrand, avait commencé par orthographier son nom « Pichald » Ses amis de « la Muse française, » Soumet, Guiraud, Emile Deschamps, Mme Sophie Gay et Alfred de Vigny qui lui dédia son poème de « Symétha, » l'orthographiaient ainsi avant 1820. La médaille qui lui fut décernée par l'Académie française en 1822 portait « Pichald », et lui-même signait de la sorte au bas des pièces de vers qu'il donna à « la Muse » en 1823 et 1824. Ce n'est qu'après la représentation de « Léonidas qu'il écrivit son nom avec un « t », encore eut-il soin d'ajouter celui de son département : « Pichat, de l'Isère ». M. C. Latreille qui attribue à tort cette erreur à l'Académie, dit : « Peu s'en fallut qu'elle persistât en tête de « Léonidas ! » 2.000 exemplaires étaient déjà tirés sous le nom de Pichald quand il intervint pour faire rétablir la véritable orthographe de son nom. » Je crois plutôt que le poète avait fait son profit de ces vers du « Dialogue » de Baour-Lormian « sur le classique et le romantique » qui parut, en 1825, chez Urbain Canel :

Le Classique
Eh ! c'est vous, cher Nicaud !
Le Romantique
Ce nom n'est plus le mien ;
Il était fort vulgaire et ne rimait à rien ;
J'avais besoin d'un nom vaporeux et sonore :
On m'appelle à présent Monsieur de Silphiclore.

(3) Tout « voyturier par eau » qu'il était, le père de Pichat avait une certaine situation, puisqu'il exerça dans sa ville les fonctions de « Juge du commerce ».

Un des frères du poète sauva, en lui faisant traverser le Rhône sur sa barque, le dernier évêque de Vienne, Mgr Daviau, condamné à mort par

Elevé, de douze à quinze ans, dans un petit pensionnat de Sainte-Colombe-lez-Vienne, il semble qu'il ait fait surtout l'école buissonnière. En tous cas, il eut une enfance très vagabonde et très poétique, et je ne m'étonne pas que les personnes sages de la ville n'aient rien auguré de bon de ce gamin déluré qui, à dix ans, franchissait le Rhône à la nage, escaladait des passages où le chamois hésitait à s'engager et apprivoisait si bien les pigeons du voisinage qu'il se faisait suivre par eux jusqu'au sommet des montagnes.

Cependant il s'amusait aussi à rimer, et quand, vers 1804, par la grâce d'un oncle riche, il fut envoyé à Paris, au Prytanée français (ancien collège Louis-le-Grand), afin d'achever ses études, il suffit que Luce de Lancival, son professeur, s'intéressât à ses productions, pour que le démon de la poésie s'emparât de lui tout entier. — Tout entier, non. Loin d'avoir été grisé par le premier prix de vers français qu'il remporta en 1804, il semble qu'il ait eu peur de s'adonner au culte des Muses. En tous cas, il se défendit énergiquement de vouloir leur sacrifier la position qu'il avait cherchée dans l'étude du droit.

« Vous avez paru vous inquiéter, écrivait-il à son père, en 1805, sur la condition de vie que mon frère veut que j'embrasse, je m'empresse de vous rassurer sur ce point. Il me conseille de me faire poëte ! Je lui réponds avec développement que je ne veux pas mourir de faim, et comme il m'a dit qu'il valait mieux être un bon poète qu'un bon avocat, je lui ai répondu qu'il valait mieux être un faible avocat qu'un médiocre et même un bon poète. Ce n'est par pour cela que je méprise la poésie et tous les savants mortels qui s'y sont illustrés, mais de tous ces grands écrivains, si les divins ouvrages me charment et me transportent, leur sort aussi m'épouvante. »

Et il citait pêle-mêle, à l'appui de son dire, les malheurs qui accablèrent le Camoëns, Homère, Gilbert, Malfilâtre. Après quoi il reprenait :

« Ces exemples sont terribles, et, certes, je crois qu'on ne doit pas être fort tenté de les suivre ; me répondra-t-on que si tous ces grands auteurs ont été enlevés par une mort prématurée, ils ont aussi l'avantage de vivre éternellement par leurs écrits dans la postérité ; bonne raison, vraiment, et bien

le Tribunal révolutionnaire. Les poètes locaux ont célébré cet acte de dévouement. Cf. « les Epaves du Matin, par J. Guillemaud (Lyon, 1861) et « le Cycle poétique viennois » (Vienne, 1869). Note de M. C. Latreille.

consolante pour un homme ! Quelle sottise de commencer à mourir pour vivre à jamais ! Songeons au moyen de n'être pas exilé de la société. Embrassons une condition de vie qui soit lucrative ; ce n'est pas celle de poète ; ainsi, laissons-la bien loin de côté (1). »

Etait-il bien sincère en écrivant cette lettre ? Sans doute, puisqu'il chercha d'abord une position dans l'étude du droit. Mais la basoche n'a jamais retenu longtemps ceux qui ont reçu le don poétique, et Michel Pichat l'avait au plus haut degré. Et donc, après avoir composé sa tragédie de *Turnus* qui, remise vingt fois sur le métier, devait sept ou huit ans plus tard commencer sa réputation (2), on le vit abandonner le droit pour se consacrer entièrement aux belles-lettres. Il habitait alors à Passy un modeste appartement et faisait lui-même son pot-au-feu (3), ce qui ne l'empêchait pas d'aller beaucoup dans le monde. On le rencontrait notamment chez Mad. Blondel de la Rougerie, l'amie de Soumet, et chez la baronne Lydie de Roger, que ses manières excentriques avaient fait surnommer Lydie la folle, mais qui n'était pas folle du tout (4). Pichat avait passé la trentaine. Comme il brûlait de se faire un nom, l'idée lui vint,

(1) Lettre citée par M. C. Latreille dans la « Revue d'histoire littéraire de la France », octobre 1901.

(2) « Turnus » fut reçu à correction le 3 septembre 1819 et à l'unanimité à la seconde lecture le 1er octobre suivant, mais la Censure en interdit la représentation.

(3) « Mémoires d'Auger », p. 153.

(4) Pichat écrivait un jour à un ami du nom de Granger, demeurant rue de l'Echiquier, 5 : « Mon cher Granger, j'ai porté votre invitation à M. Emile Deschamps, qui m'a rappelé que j'étais invité moi-même depuis longtemps avec lui à dîner chez une baronne dont la beauté n'a qu'une « rivale. » M. Deschamps sera charmé de se rendre avec moi à votre invitation tout autre jour que jeudi. Arrangez cela, s'il se peut, avec l'autre Emile non moins aimable. — A vous, M. Pichat. » (Lettre inédite.)

La baronne Lydie Roger était la dernière des cinq filles du fermier général Vassal, « Elle était une converse de Montmartre quand la Révolution ouvrit et dispersa toutes les maisons religieuses. Ne trouvant personne chez elle pour la garder, elle fut recueillie par un ami de la famille, M. de Quinsonnas, membre de la Convention. Cette éducation à deux faces, moitié religieuse et moitié impie, lui avait fait un cerveau bizarre. Plus jolie que belle, elle avait des bras admirables, des mains ravissantes et des pieds d'une perfection telle que le statuaire Delaître les avait moulés pour une Vénus de marbre qui fut longtemps placée au Luxembourg, au bas de l'escalier qui conduit à la galerie.

« Son esprit était vif, sa pensée audacieuse et sa parole d'une netteté parfois trop incisive — ce qui nuisait au charme de son langage. Elle avait une sœur (Albine), mariée à Daniel Roger, mère de Roger du Nord, qui divorça pour épouser le comte de Montholon qu'elle suivit à Sainte-Hélène. Lydie, femme de Louis Roger, s'était, pour être plus libre, séparée judiciairement de corps et de biens. » (Mémoires d'Auger, pp. III et suiv.)

en 1818, de publier, sous le titre de *l'Indépendant*, deux lettres au comte Decazes à l'occasion de son projet de loi sur la presse (1). Ces lettres ayant eu du succès, quelques amis lui conseillèrent de se lancer dans la politique, mais Soumet l'en dissuada, et c'est grâce à lui que sa tragédie de *Turnus* fut reçue, l'année suivante, à la Comédie-Française, et qu'il prit part au concours poétique ouvert en 1822 par l'Académie. Le sujet était : *Du dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Camille dans la peste de Barcelone*. Sa pièce *Aux Mânes de Mazet* n'obtint que le second accessit, mais pour le dédommager de ce qu'il regardait comme une injustice de l'Académie, Soumet l'inséra dans la première livraison de *la Muse française*, et, le 6 janvier 1824, jour de l'ouverture du théâtre de l'Odéon, Pichat fut autorisé par la censure à tirer de sa tragédie de *Turnus* quelques scènes qui furent intercalées dans un prologue intitulé *les Trois genres*.

C'en était assez pour attirer l'attention publique sur lui. Aussi, lorsqu'on apprit que le baron Taylor allait jouer son *Léonidas*, il n'y eut qu'une voix dans le monde littéraire pour en féliciter le commissaire-royal (2).

Voilà donc Pichat dans le cabinet du baron Taylor. Alexandre Dumas, qui dramatise tout et s'amuse au dialogue comme d'autres à la raquette, nous a rapporté leur conversation, comme s'il l'avait entendue. En admettant que les choses se soient passées comme il le dit, je ne crois pas tout de même qu'ils

(1) Dans ces deux lettres parues sans nom d'auteur, avec cet épigraphe de Montesquieu : « Le bonheur des peuples se fonde sur la sainte alliance des lois et de la liberté», Pichat engageait le comte Decazes à gouverner avec l'opinion. « Le mépris de l'opinion, lui disait-il, est la maxime et la ruine des tyrans... Demandez au vainqueur d'Arcole et de Marengo quel fut l'instrument de sa prodigieuse grandeur. Il vous répondra : « l'opinion. » Demandez au conquérant usurpateur de l'Europe, quel fut l'ennemi qui renversa sa fortune, il vous répondra : l'opinion ». L'effroi du despote n'eût pas tant éclaté à la perte de ses légions, s'il l'eût respectée. Elle avait encore, comme aux jours de la république, quatorze armées en réserve pour foudroyer de nouveau la coalition européenne... Il faut bien en convenir M. le comte, la grâce de Dieu et le pape lui-même ne soutiendraient pas aujourd'hui un souverain absolu, malgré l'habileté des directeurs ministériels de l'opinion. »

(2) Il faut dire que les amis de Pichat avaient fait beaucoup de bruit autour de cette pièce. Quelques jours après la représentation du fragment de « Turnus, » Emile Deschamps disait dans « la Muse française : » «Nous ne pouvons pas prononcer le nom de Pichat sans témoigner avec quelle impatience le monde littéraire attend son « Léonidas. » Outre les grands tableaux et les grands développements de passions et d'héroïsme que renferme cette tragédie, elle présente encore une double leçon morale et politique : le bannissement d'un usurpateur et la fuite d'un conquérant. »

aient poussé la politesse jusqu'à se traiter de « Monsieur ». Ils se connaissaient de trop vieille date ! Mais Dumas ignorait probablement ce détail, et l'eût-il su, qu'il n'en eût pas tenu compte, le mot Monsieur, suivant l'expression populaire, faisant très bien dans le tableau. Laissons donc parler Dumas :

— Je viens de lire votre *Léonidas*, Monsieur. Pourquoi ne faites-vous pas jouer cette tragédie ?

— Pour deux raisons faciles à comprendre. D'abord parce qu'elle ne vient qu'après *Turnus*, qui est arrêté, comme vous savez ; ensuite parce que la Censure, à ce qu'il paraît, ne veut pas la laisser passer plus que l'autre.

— Ne parlons pas de *Turnus*, dit Taylor. *Turnus* est une œuvre de jeunesse qui a ses beautés, mais des beautés de collège. *Léonidas*, au contraire, est une tragédie d'homme fait. Avec *Turnus*, vous aurez un succès d'estime ; avec *Léonidas* un succès d'enthousiasme.

— Mais en supposant, monsieur le commissaire royal, que je consente à la substitution que vous me demandez, reste encore la Censure !

— La Censure ! c'est mon affaire, ne vous en préoccupez pas.

Et, en effet, dit Alexandre Dumas, qui raconte cet entretien dans ses *Mémoires*, le baron Taylor « devait accomplir bien d'autres miracles ; il devait faire jouer *le Mariage de Figaro*, et faire rendre *Henri III.* »

— Si vous vous chargez de la Censure, reprit Pichat et si ce que vous me dites de *Turnus*...

— Je me charge de la Censure, et ce que je vous dis de *Turnus* est vrai.

— Alors, va pour *Léonidas !*

Et Pichat allait se retirer, quand le commissaire royal l'invita à l'accompagner chez Talma.

— Vous comprenez, disait Taylor, que nous ne pouvons rien sans lui. Il faut que ce soit Talma qui joue Léonidas et Duchesnois Archidamie.

Le poète accepta, cela va sans dire, et quelques minutes après, on était chez Talma.

Le grand tragédien se souvenait très bien de la pièce, quoique sa lecture à la Comédie-Française remontât à plus de trois ans. Il demanda toutefois à l'entendre de nouveau, ajoutant qu'il se chargeait de prévenir Mlle Duchesnois, qui demeurait porte à porte avec lui.

Le lendemain, la tragédie fut relue en présence de Talma, de Duchesnois et de Taylor. Talma, qui allait partir pour Lyon, s'engagea à étudier *Léonidas* à son retour, si l'auteur voulait faire au 4e acte des corrections qu'il jugeait nécessaires (1) et si Taylor répondait de la Censure. — Pichat promit tout ce qu'on lui demandait. Taylor répondit de la Censure et se mit immédiatement à l'œuvre.

Jusqu'ici ses prédécesseurs s'étaient contentés de jouer la plupart des tragédies dans les décors qui se trouvaient en magasin. Lui voulut faire grand pour frapper les yeux et ramener le public au théâtre. Ayant traversé l'atelier de Degotti, décorateur de l'Opéra, et lui-même, comme je l'ai déjà dit, étant un dessinateur remarquable (2), Taylor eut l'idée de s'adresser à Cicéri pour la décoration de *Léonidas*. Cicéri lui fit deux décors merveilleux, dont l'un, représentant le pas des Thermopyles, était inspiré du tableau de David. Et les répétitions furent menées avec un tel entrain que, trois mois après, la tragédie pouvait affronter le feu de la rampe (3). Il avait pour principe, rapporte un de ses comédiens, qu'il ne fallait pas plus de quinze jours pour monter une pièce en cinq actes et il ne comprenait pas qu'on eût besoin de plus d'étude pour jouer un rôle au Théâtre-Français qu'au Panorama-Dramatique. « Quand la décoration est terminée, disait-il, la représentation doit pouvoir marcher (4). » Il exagérait évidemment,

(1) J'aurais voulu comparer le manuscrit avec la brochure imprimée pour voir sur quels passages avaient porté les corrections de Talma, mais ce manuscrit, malgré des recherches sérieuses, dont je remercie M. Jules Claretie, n'a pu être retrouvé à la Comédie-Française.

(2) Victor Hugo lui écrivait un jour, en le remerciant de l'envoi de ses dessins : « Il faut votre beau talent pour transporter ainsi le Mont-Blanc et ses merveilles dans la rue de Vaugirard. M. Nodier seul a un pinceau comme le vôtre, et je rougirais de mettre mon barbouillage à côté de vos tableaux. « — Cette lettre, publiée par la « Revue des autographes » (avril 1895), n'est pas datée, mais elle doit être de 1825 ou 1826. Victor Hugo ayant quitté à la fin de 1826 son appartement de la rue de Vaugirard, pour aller habiter rue Notre-Dame-des-Champs.

(3) Encore le public trouvait-il le temps long ! — Le 12 novembre 1825, quatre jours avant la représentation, on lisait dans le journal « le Globe » « On annonce enfin pour cette semaine l'apparition de deux nouveautés, déjà vieilles à force d'être promises : la tragédie de « Léonidas » — et le poème épique de M. Parceval-Grandmaison. C'est jeudi prochain le jour de « Léonidas » ; le lendemain sera réservé à « Philippe-Auguste ». Ce respectable ouvrage est recommandé d'avance à la bienveillance de la critique ; l'auteur a triplé les neuf ans de régime et de silence prescrits par Horace au poète qui veut être applaudi. » Pauvre Parceval, comme on se moquait déjà de sa peine !

(4) Cf. le « Mémoire pour Pierre Victor.

mais c'est ainsi qu'on stimule le zèle de ceux qui sont sous vos ordres.

Voici la distribution de *Léonidas* :

Léonidas, roi de Sparte	MM. Talma.
Xérès, roi de Perse.......................	Desmousseaux.
Démarate, ancien roi de Sparte	Lafon.
Alcée } fils de Démarate...................	David.
Agis }	Firmin.
Cléomène, polémarque spartiate.............	Victor.
Artapherne, général du corps des immortels.	Saint-Aubin.
Le chef des mages.........................	Dumilatre.
Hydarnès, satrape.........................	Lafitte.
Archidamie, femme de Démarate	Mmes Duchesnois.
Une théore...............................	Tousez.
Vierges de Sparte appelées Théores.	
Guerriers de Sparte.	
Mages et guerriers asiatiques.	

On voit que le baron Taylor avait donné à l'auteur des interprètes dignes de son sujet. — Nous allons maintenant analyser la pièce.

Au premier acte, Xercès reçoit sous sa tente, de l'autre côté des Thermopyles, les hommages de ses généraux, des satrapes de l'Asie et du chef des Mages. Au milieu de ses courtisans, on remarque un personnage qu'à la simplicité de son costume, autant qu'à la fierté de son attitude, il est aisé de reconnaître pour un étranger. C'est un Grec, en effet, c'est Démarate, ancien roi de Sparte, que ses sujets ont banni pour avoir osé attenter aux lois de Lycurgue, et qui s'est réfugié à la cour du roi de Perse. Loin d'exciter Xercès contre son pays, il lui montre les dangers auxquels il s'expose en voulant le conquérir. Mais Xercès a juré de venger le meurtre des deux ambassadeurs qu'il avait envoyés à Sparte, et il a les Dieux pour lui. Justement voici qu'on amène au pied de son trône deux jeunes Grecs portant un rameau d'olivier à la main. C'est Alcée et Agis, deux frères, qui se sont dévoués pour expier le crime de leurs concitoyens.

Roi des Mèdes, la Grèce, à sa gloire infidèle,
Porte le juste arrêt d'un crime indigne d'elle.
Vos deux ambassadeurs sont tombés sous ses coups
Elle doit à la Perse, à nos dieux en courroux,
Une expiation : nous apportons nos têtes.

Xercès — et ici Pichat est en contradiction avec l'histoire, mais il le fallait pour augmenter l'intérêt de sa tragédie — a la barbarie d'accepter leur offrande et les envoie au supplice.

Restés seuls un moment, ils en profitent pour échanger leurs impressions. Agis se réjouit du sort qui lui est réservé. Il lui semble que la victoire des Grecs sortira de leur holocauste. Mais Alcée ne peut se résigner à voir son frère mourir avec lui, sachant que Léonidas a mis dans Agis toute son espérance.

Toi, dont son juste orgueil, aux vieillards assemblés,
Présidait les destins, d'honneurs divins comblés !
Ah ! devais-tu, mon frère, au mépris de mes larmes,
Choisir de tels périls pour tes premières armes,
Et venir avant l'âge affronter le trépas,
Quand la patrie encor ne te demandait pas ?

A quoi l'autre répond :

Bénissons notre mort, elle efface l'affront
Qui, dès notre berceau, fait rougir notre front ;
Couvrons de nos vertus les attentats d'un père ;
Qu'au bruit de nos exploits son infortune espère
Qu'il puisse, un jour, trouver l'oubli de tous ses maux,
Et le pardon de Sparte inscrit sur nos tombeaux.

Or, Démarate a tout entendu. Il s'approche d'eux et sans se faire connaître — ce qui rend la scène poignante et véritablement tragique — il en dit assez pour que les jeunes gens se demandent, au milieu de leur trouble, s'ils ne sont pas en présence de leur père. Lui-même, un instant, en les voyant si décidés, si héroïques, pousse la curiosité jusqu'à les questionner sur leur origine. Mais Alcée lui crie :

Arrête, étranger téméraire !
T'avons-nous demandé le secret de tes pleurs ?
A notre exemple ici respecte nos douleurs.

Ce qui n'empêche que Démarate, pris d'une horreur soudaine et croyant à son tour reconnaître ses fils, se promet d'intercéder pour eux auprès de Xercès.

Au deuxième acte, le théâtre représente le pas des Thermopyles. On voit au centre un autel consacré à la patrie par les amphyctions. C'est la scène du tableau de David. Les Grecs sont

couchés par groupes. Léonidas paraît, tous se lèvent, et Cléomène lui expose qu'il a fait garder par sept cents Thébains le sentier d'Alpénus, qu'Archidamie, suivie de théores, arrive de Delphes, et que deux guerriers , fils d'un chef qu'a jadis banni Lacédémone, ont passé dans le camp des Perses.

LÉONIDAS

Que dis-tu ?
Garde-toi devant moi d'outrager leur vertu.
Lui ! nous ! les soupçonner d'une telle infamie !
Ils sont soldats de Sparte, et fils d'Archidamie,
De cette reine illustré, austère en sa grandeur,
Qui des mères de Sparte est l'exemple et l'honneur.

Là-dessus, entre Archidamie. Elle raconte qu'elle a consulté les oracles de Delphes, que les dieux, justement irrités du meurtre des ambassadeurs persans, repoussent toute offrande et que le seul moyen de les apaiser est de leur immoler quelque victime prise dans leurs rangs. Mais, au fait, où sont donc ses fils, qu'elle ne les aperçoit pas autour de Léonidas ? Cléomène lui répond brutalement qu'ils ont passé à l'ennemi. Et comme elle proteste contre cette accusation que rien ne prouve, on lui montre le bouclier et les armes que le Spartiate ne quitte qu'avec la vie. Il faut bien qu'elle se rende à l'évidence. Aussitôt, n'écoutant que l'ardeur de son patriotisme, la voilà qui maudit ses enfants nés, dit-elle, d'un père déshonoré. On croirait entendre la mère de Pausanias. Cependant Artapherne, envoyé de Xercès, vient proposer aux Grecs de se rendre. C'est Léonidas qui lui répond, et, pour que son langage soit plus digne de lui et du peuple qu'il représente, Pichat met dans sa bouche tous les mots historiques qu'on nous a appris au collège. La scène est admirable et je ne m'étonne pas qu'elle ait produit grand effet. L'audace d'Artapherne excite la colère de Cléomène, qui ne parle de rien moins que de le mettre à mort. Mais Léonidas l'arrête et lui rappelle qu'un premier crime les a privés de la faveur des dieux.

ARTAPHERNE

Vos dieux sont satisfaits,
Rassurez-vous.

LÉONIDAS

Comment ?

ARCHIDAMIE

Quel trouble m'a saisie ?

ARTAPHERNE

Eh quoi ! l'ignorez-vous ? dans le camp de l'Asie
Deux jeunes Grecs de Sparte ont paru.

ARCHIDAMIE

Justes cieux !
Deux jeunes Grecs... ! Poursuis.

ARTAPHERNE

Sans armes, à nos yeux,
Pour désarmer du ciel les rigueurs légitimes,
Ils se sont présentés, volontaires victimes.

ARCHIDAMIE

O mes enfants ! Achève.

ARTAPHERNE

Expiant vos forfaits,
Leur tête en ce moment, tombe aux pieds de Xercès.

CLÉOMÈNE

Qu'entends-je ?

ARTAPHERNE

Sur vous tous ces châtiments s'étendent.
Les dix mille immortels au combat vous attendent

Alors Archidamie, que ces déclarations transportent, s'approche de l'autel et fait entendre une de ces myriologies que répètent encore dans leur deuil les femmes de la Grèce sur le cercueil d'un père ou d'un époux.

Et sur leur front pieux ma haine a pu descendre,
Mes imprécations retombaient sur leur cendre !
Sur l'urne,où mon amour n'a pu la déposer,
Approche, Cléomène, ose les accuser.
Dis-nous, toi dont la voix contait leur infamie,
S'ils sont dégénérés du sang d'Archimadie !
(*A Léonidas*).
Et toi, dont la douleur déplore leur trépas,
Pourquoi les pleures-tu, quand je ne pleure pas ?
Ils ont de leurs destins surpassé l'espérance !
Sparte avec sa vertu ressaisit sa puissance !
Citoyens, vous m'avez envoyée à vos dieux,
Pour fléchir leur courroux, né d'un crime odieux.
Je recueille le fruit d'une faveur si grande ;

Triomphez : leur justice a reçu mon offrande !
Du devoir imposé, mes fils l'ont acquitté :
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté !
De la patrie en pleurs, à nos pieux hommages,
Le deuil reconnaissant consacre vos images.
Ainsi qu'Harmodius et son frère immortel,
Vous verrez, ô mes fils, Sparte élever l'autel
Où viendront nos guerriers, par leurs chants héroïques,
Solenniser vos noms dans les fêtes publiques.
Consacrant vos saints nœuds, les amis n'iront plus
Présenter leur encens au temple de Pollux.
Vos mères, entourant l'autel qui vous rassemble,
Demanderont aux dieux un fils qui vous ressemble
Et diront, consacrant votre immortalité :
Salut, jeunes héros, morts pour la liberté !

Puis s'adressant aux soldats qui l'écoutent :

L'ennemi vous attend : Spartiates aux armes !

Telle est la première journée des Thermopyles.

Au troisième acte, Alcée et Agis sont dans les bras de leur mère. C'est Démarate qui a obtenu leur grâce, et Archidamie s'indigne qu'ils doivent la vie à un père transfuge. Décidément cette Grecque est par trop Romaine. Cependant la joie finit par remplir tout son cœur, et elle invite Alcée à reprendre la lyre qui vainquit Messène et ses enfants pour chanter la Grèce victorieuse. On entend, en effet, une symphonie triomphale. Mais quoi ! voici que Léonidas ordonne de cesser ces chants d'allégresse. Que s'est-il donc passé ? Un traître a guidé les Perses par le sentier d'Alpénus : les défilés sont occupés, il ne reste plus qu'à mourir. Tel n'est pas cependant l'avis de Cléomène qui, en considération de la trahison des Thébains et de la haine d'Athènes pour Sparte, propose de se retirer à Corinthe. « A Corinthe ! à Corinthe ! » répètent tous les Spartiates. Mais Léonidas leur fait honte de cette résolution.

Quel cri s'est élevé devant Léonidas ?
O perfide abandon de la cause commune !
Quoi ! lorsque sur les mers, entraînant la fortune,
La flotte athénienne a vaincu nos tyrans,
Et vole à Salamine à des destins plus grands,
Elle verrait l'Attique abandonnée aux flammes !
Et ses vieillards plaintifs, ses enfants et ses femmes,

Montrant aux Grecs les fers que nous leur apprêtions,
S'écrîraient : Voilà Sparte, honneur des nations !
Nos rivaux nous pourraient reprocher leurs ruines !
Est-il temps d'écouter nos haines intestines ?
Dans ses communs périls, sous les mêmes lauriers,
La Grèce, avec orgueil, confond tous ses guerriers ;
Elle est de tous les cœurs également chérie.
Thémistocle est de Sparte, Athène est ma patrie !
Et nos tombeaux, ici, protègeront ses lois.
Mais, à l'Isthme, bornant ses injustes exploits,
S'il en est un de vous ,qu'il soit libre, qu'il parte.
Avec Alcée, ici, sauvant l'honneur de Sparte,
Mon sang...

En entendant ces nobles paroles, Cléomène se rallie à l'opinion de Léonidas qui, tout à l'heure, en vue de conserver un roi à la Grèce, a dépêché Agis à Sparte avec un message pour le Sénat.

Quatrième acte. La nuit règne ; des feux sont allumés sur les sommets du mont Œta, l'encens brûle sur les trépieds. Les Spartiates environnent l'autel.

Cependant Xercès tente un dernier effort sur Léonidas. Il lui envoie Démarate et le chef des mages pour essayer de lui faire comprendre que toute résistance serait inutile et que d'ailleurs, bien loin de vouloir asservir la Grèce, il se propose, après l'avoir soumise, de lui laisser son autonomie. Pour toute réponse, un soldat, par ordre de Léonidas, va graver sur un rocher l'inscription fameuse : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » — A ce spectacle Démarate rougit de sa conduite et révèle à Léonidas que Xercès a l'intention de le surprendre au milieu de la nuit. — Qui donc es-tu ? lui demande Léonidas. — Démarate se nomme et disparaît, au moment où Agis rentre en scène. Sa mère lui a raconté par quel subterfuge Léonidas s'était séparé de lui. « On meurt sans toi, mon fils ! » et il a quitté Sparte pour venir prendre son poste de combat.

En le voyant, le roi de Sparte se désespère et fait appel à son patriotisme.

N'écoute point ta mère : une fausse grandeur
Sur ses pas imprudents séduit ta jeune ardeur.
Au saint amour de Sparte, Agis, sois plus fidèle :
Je ne fais que mourir, soit plus grand, vis pour elle.
La patrie avec moi t'implore.

Mais le jeune homme ne veut pas que sa mère rougisse de son infidélité, et que les mères de Sparte, en passant auprès d'elle, disent de lui avec mépris : *Il était des trois cents !* Il veut donc faire son devoir comme les autres.

Alors, en désespoir de cause, Léonidas lui dit : « Rassure-toi, tu mourras ! », mot sublime, digne du « Qu'il mourût », de Corneille.

Et les apprêts funèbres commencent.

Au cinquième acte, l'action se passe de nouveau dans la tente de Xercès. Le roi, effrayé du carnage que les trois cents Spartiates font de ces dix mille immortels, prend la fuite. Bientôt sa place est prise par un petit nombre de Spartiates qui rapportent Léonidas tout sanglant, ayant encore dans la poitrine le fer meurtrier. Démarate est auprès de lui ; il a quitté le camp de Xercès pour partager le sort de ses fils, et tout à l'heure effectivement, il expiera ses torts dans une mort glorieuse. Enfin Léonidas, en apprenant que Sparte est libre, arrache le fer de sa blessure et meurt.

Telle est, en résumé, la tragédie de Pichat. Victor Hugo a dit qu'elle avait réussi froidement (1). C'est le contraire de la vérité. Le premier soir elle alla aux nues (2), et, si l'on s'en rapporte aux journaux du temps, ce n'est qu'au bout de cinq minutes d'applaudissements que Talma, qui s'était surpassé (3), parvint à faire entendre le nom de l'auteur. Les représentations suivantes attirèrent une foule considérable. Le Théâtre-Français encaissa, à la cinquième, la recette énorme de 5.200 francs, et

(1) Victor Hugo ne devait pas aimer beaucoup Pichat. On lit dans « Victor Hugo raconté,» t. II, p. 54 : « Le « Léonidas » de M. Pichat réussit froidement et l'auteur ne dura pas beaucoup plus que la pièce. M. Pichat, qui avait les épaules larges, les cheveux noirs et abondants et un air de tambour-major, mourut très jeune. » — Nous sommes loin de « la belle figure inspirée » que Mme Ancelot trouvait au poète. (Cf. « Un salon de Paris, p. 36.)

(2) Pichat écrivait de son côté, le 14 décembre 1825, à son compatriote Chollier : « Le succès a surpassé mon espérance ; il n'y a pas eu un moment d'hésitation et de langueur. La dernière scène lorsque Agis vient tomber mort aux pieds de Léonidas, a produit un effet terrible : plusieurs femmes se sont évanouies. A la porte du théâtre où la foule se presse, on parle en sus de quelques côtes enfoncées, ce qui est toujours agréable pour un auteur tragique. »

(3) «Talma, disait Pichat dans la même lettre, est constamment sublime. Mlle Duchesnois a de beaux mouvements maternels : elle est nulle dans la partie de l'austère citoyenne. La Garonne domine de la manière la plus déplaisante dans tout le rôle de Lafon : il a complètement manqué Démarate. On a cru revoir Castor et Pollux, ces deux modèles des amitiés antiques, dans Alcée et Agis.. David et Firmin y sont charmants : dans toutes les scènes où ils paraissent ils font couler des larmes. »

ce qui achève de démontrer que le succès de la pièce fut grand et durable, c'est que Pichat en vendit le manuscrit à Ponthieu, l'éditeur, la somme de 10.000 francs, d'aucuns disent 13.000 francs en espèces et 500 francs en livres (1), et qu'il s'en débita trois éditions dans l'espace d'un mois (2).

Maintenant si nous cherchons les causes du succès de cette tragédie, nous avouerons sans peine que les circonstances y entrèrent pour une bonne part.

« Pour la première fois en france, disait le *Globe*, sous les auspices du pouvoir, après quatre ans d'héroïsme et de malheur, à la veille peut-être de tomber comme Léonidas, la Grèce reçoit enfin l'hommage de nos larmes et de nos applaudissements ; nous avons pu, dans les tableaux d'une gloire antique, reconnaître les vertus modernes, et dans le trépas de Léonidas honorer le héros de la Selléide ; cette tente de Xercès a représenté pour nous la tentes des pachas ; ces jeux funèbres menés au milieu du défilé des Thermopyles, Marco Botzaris aussi les a célébrés dans les gorges du mont Callidrone ; à genoux devant *la Vierge protectrice* de Souli, comme Léonidas devant les dieux amis de Sparte, il a ordonné à ses policares de mourir, et ces policares sont tombés comme les trois cents. Le triomphe de Pichat est donc un peu celui de nos sentiments. »

Mais le critique du *Globe* s'empressait d'ajouter : « Nous croyons qu'il l'eût obtenu même en d'autres jours ; il y a assez de fidélité historique, assez d'intérêt dans les situations, assez d'art dans la composition des tableaux, pour qu'en tout temps cette pièce eût été applaudie. »

Et c'est vrai. Afin de donner à l'action plus d'étendue, car il convient lui-même « que son sujet semblait ne fournir que trois ou quatre scènes » (3), Pichat a inventé les personnages de Démarate, Cléomène, Alcée, Agis et Archidamie, et il a fait de cette tragédie un magnifique chant de mort (4). D'un bout à l'autre du spectacle on est en présence de l'esprit de sacri-

(1) Cf. le livre publié par Savigné sur Pichat. Vienne (Isère), 1870, I vol. in-8°.

(2) La brochure de « Léonidas » fut mise en vente le 8 décembre 1825.

(3) Préface de « Léonidas ».

(4) Le 17 juillet 1822, le comte Daru, de l'Académie française, écrivait à Alexandre Guiraud, au sujet des «Macchabées » : « Vous avez eu l'art de jeter un enfant (Mizaël, le plus jeune des frères), qui inspire un intérêt doux, dans un milieu de personnages dont la constance inébranlable ne réclame que l'admiration, sentiment qu'on n'aime pas à prodiguer, même au spectacle. » « (Lettre inédite.) » On en pourrait dire autant des deux rôles d'Alcée et Agis de « Léonidas.

fice, et le souffle patriotique qui anime tous les personnages est si grand, qu'il se communique à la lecture au point de nous faire oublier l'insuffisance et les autres défauts de la langue du poète.

Car il n'y a pas à dire, Pichat n'est pas encore maître de son instrument. Soumet reprochait à son vers d'être toujours une ligne droite (1). Moi je lui reprocherais d'être raboteux, incorrect, rempli d'inversions archaïques et barbares, de ne pas dire tout ce qu'il voudrait ou pourrait dire (2). Non qu'il soit mal bâti, il est au contraire d'une solide facture, il est plein jusqu'à en craquer, et d'une richesse de rimes à désespérer

(1) Lettre de Soumet à Guiraud du 20 décembre 1820.
(2) Exemples :

Des théores suivies,
De Delphe, en ce moment, arrive Archidamie.
(Acte II, scène II.)

De ses dieux courroucés la terrible justice
De Sparte à leurs autels proscrit le sacrifice.
(Acte II, scène III.)

N'est-ce pas ce Datis,
Ou ce même Artapherne, autrefois dans l'Attique,
Menant, vainqueur futur, l'armée asiatique ?
(Acte II, scène IV.)

Quand Sparte est, de périls, à ses yeux menacée,
(Acte III scène III.)

De son front, obscurcissant la gloire,
Quel sombre deuil !...
(Acte III, scène IV.)

Mais à l'Isthme, bornant ses injustes exploits.
S'il en est un de vous, qu'il soit libre, qu'il parte.
(Acte III, scène VI.)

De notre sang versé, va sortir en ces lieux
Une leçon sublime.
(Acte III, scène VI.)

Préparez sur l'autel leurs offrandes sacrées,
Selon la loi de Sparte, aux muses consacrées ;
Déesses du héros par l'histoire adopté
Notre encens leur est dû.
(Acte III, scène VI.)

Si nos armes, du Mède abaissant l'insolence,
De vos sacrés bosquets protègent le sience,
Du Parnasse voisin exilant vos concerts
O déesses ! Venez...
(Acte IV, scène I.)

Cet espoir de la Grèce, avec vous abattu,
Son salut, un vainqueur l'accorde à ta vertu.
(Acte IV, scène II.)

Mais au moment fatal, à l'horreur imprévue,
De mes fils, près, hélas ! d'expirer à ma vue,
Reprenant sur nos lois son empire vainqueur,
La nature opprimée est rentrée en mon cœur.
(Acte V, scène III.)

Victor Hugo et ses meilleurs élèves, mais il ne déborde pas assez, il est court, et se ressent de ce qu'on lui a trop serré la bride. En un mot il est trop latin et donne trop l'impression d'une chose traduite — ce qui, après tout, n'a rien d'étonnant de la part d'un poète né à Vienne, au milieu des ruines romaines, et nourri de la moëlle des écrivains du siècle d'Auguste (1). Ponsard aussi donne parfois cette impression, et Ponsard était de Vienne, comme Pichat. Il est même curieux que le sort ait réservé à deux poètes issus de la même ville d'ouvrir et de fermer le cycle du théâtre romantique. C'est par ces qualités et ces défauts que *Léonidas* est une tragédie à la fois classique et romantique : classique par la forme et le moule, romantique par le fond, j'entends par la couleur locale, la fidélité des scènes historiques, la peinture des mœurs, et aussi et surtout par la façon délibérée avec laquelle l'auteur a violé le dogme sacro-saint de l'unité de lieu. Que si elle n'a pas survécu aux circonstances qui l'avaient fait naître (2), c'est d'abord qu'en dépit de son intérêt et de quelques scènes dignes de Corneille la langue dans laquelle elle est écrite n'est pas de celles qui sauvent une œuvre ; c'est ensuite qu'au regard de l'histoire littéraire elle a le tort irrémissible d'être un ouvrage de transition ; c'est enfin que son auteur mourut avant d'avoir été définitivement consacré. Mais tout cela ne l'empêche pas de faire date et d'avoir ouvert la porte de la maison de Molière au théâtre romantique.

III

Quelques jours après la représentation de *Léonidas*, à la fin d'un banquet offert à Pichat par son éditeur, Talma disait au baron Taylor qu'il avait sauvé le Théâtre-Français.

C'était alors l'avis de tout le monde. Moins de deux ans après, cette opinion n'était soutenue que par les romantiques. Que s'était-il donc passé dans l'intervalle ? Il s'était passé que Talma avait, suivant un mot célèbre, emporté en mourant le deuil de la tragédie (2). Tant qu'il avait vécu, le baron Taylor, tout en inclinant vers le drame, s'était cru obligé de lui faire

(1) Quand il composa sa tragédie de « Turnus, » il traduisit plus de deux chants de l' « Enéide » de Virgile.

(2) Et encore M. Jules Claretie m'écrivait un jour qu'il avait songé à la reprendre.

(2) On sait qu'il mourut le 17 octobre 1826.

la part belle. Mais après sa mort le commissaire-royal n'avait aucune raison pour maintenir au répertoire des pièces qu'on ne jouerait plus que devant les banquettes. Et la tragédie fut reléguée peu à peu au second plan jusqu'à l'avénement de Rachel (3). C'est ainsi que le *Guillaume Tell* de Pichat, qui, sans contredit est supérieur à *Léonidas*, ne fut représenté qu'en 1830 — sur la scène du second Théâtre-Français !

De là des protestations et des colères qui, à partir de 1827, éclatèrent au grand jour parmi les acteurs et les fournisseurs ordinaires de la Comédie-Française.

Le premier qui osa porter la question devant le public fut Pierre Victor, le tragédien en qui Soumet, Guiraud et leurs camarades avaient mis leur confiance.

J'ai sous les yeux le libelle qu'il publia chez Ponthieu, sous le titre un peu long de *Mémoire pour Pierre Victor, contre M. le baron Taylor, commissaire-royal près le Théâtre-Français, contenant des considérations sur l'état actuel du Théâtre-Français, suivi d'une consultation de MM. Mérillon, Berville, Routhier, Plougoulm et Pierre Grand.*

Ce mémoire, qui me fait songer involontairement à ceux de Montlosier, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre eux, tient à la fois du réquisitoire et du pamphlet. Montlosier accusait à la même époque les jésuites de conduire l'Eglise de France à sa perte. Pierre Victor accuse le baron Taylor, « agent coupable d'un parti occulte, de préparer la ruine de la tragédie ». Et évidemment dans l'esprit du tragédien le crime du commissaire-royal était aussi grand que pouvait l'être dans l'esprit du vieux gallican le crime des Jésuites.

Disons tout de suite que ce Pierre Victor était ce qu'on appelle « un mauvais coucheur ». Après avoir donné sa démission à la Comédie-Française, parce que le comité n'avait pas voulu lui accorder le congé de quinze jours auquel il prétendait avoir droit « pour avoir soutenu, pendant l'absence de Talma et de Lafon, tout le poids du répertoire tragique », il était entré à l'Odéon, mais il n'avait fait qu'y passer. « Condammé à une punition injuste après avoir pris avec trop d'ardeur l'intérêt de l'art et du public en refusant de paraître, sans répétition, dans une pièce qui n'avait pas été représentée depuis longtemps », il

(3) C'est encore le baron Taylor qui favorisa les débuts de Rachel, car s'il fut remplacé, en 1830, par Mazères, ce fut à titre provisoire, et il conserva le titre de commissaire jusqu'en 1838.

était parti en faisant claquer les portes. En province, il n'avait pas été plus heureux. Le préfet de Toulouse lui avait interdit arbitrairement l'exercice de son état, « sans lui opposer d'autre raison que la dangereuse influence de la tragédie sur l'esprit public ». Ce qui faisait dire à Pierre Victor que ce fonctionnaire « avait pris les devants sur les hommes qui proscrivaient à présent la tragédie à Paris ».

Cependant le baron Taylor, à la recommandation de Charles Nodier, l'avait engagé comme pensionnaire en lui faisant espérer le sociétariat. Notre homme paraissait donc content, quand on s'avisa, quelques jours après, de l'annoncer comme *débutant* sur l'affiche. Lui, *débutant*, un vieux routier qui avait doublé Talma et Lafon ! C'était trop fort ! il déclara qu'il ne commencerait point son service qu'on n'eût fait disparaître de l'affiche un titre contraire à son titre d'admission. Mais le commissaire-royal, à tort ou à raison, ne voulut rien entendre, et Victor, qui par sa résistance avait fait manquer une représentation, eut à choisir entre la résiliation de son traité et le paiement d'une amende de six cents francs. Ce fut le point de départ de sa grande querelle avec le *sieur* Taylor, comme il l'appelle à toutes les pages de son *Mémoire*. Je passe sur la question d'argent, cause première de son « Mémoire à consulter », et j'arrive aux accusations portées par le comédien contre son supérieur hiérarchique.

« Quelle a été, disait-il, la première opération du sieur Taylor ? La destruction du second Théâtre-Français, de l'établissement le plus utile à la fois à l'art dramatique et aux intérêts de la Comédie elle-même. C'est à la suite de cet exploit, armé de ce titre glorieux, que le sieur Taylor s'est présenté aux hommes qu'il voulait perdre, et qui, dans leur reconnaissance aveugle, se sont empressés de lui ouvrir leurs bras.

Un établissement protégé par l'opinion publique ne pouvait pas être sapé ouvertement ; aussi le sieur Taylor a-t-il eu soin de recourir aux voies détournées. Il lui a fait retirer le droit de jouer des ouvrages de l'ancien répertoire. Des acteurs qui en étaient les soutiens lui ont été enlevés, et engagés au premier théâtre. Des traités les retenaient au second ; mais toutes les difficultés ont été aplanies. C'est ainsi qu'on s'est emparé de *Joanny*, de *David*, de *Perrin*, de *Samson*, de Mmes *Valmonzey* et *Brocard*... »

Il ajoutait :

« On ne veut pas de tragédie, on ne veut pas d'ouvrages

propres à éclairer l'esprit public, à inspirer des sentiments nobles et élevés. La tragédie reproduit des leçons de l'histoire, elle met les rois aux prises avec les peuples. Elle retrace les révolutions des empires, les malheurs des têtes couronnées. On préfère les héros de roman et les sujets imaginaires. Les vers se gravent dans la mémoire, la poésie frappe plus que la prose ; ses couleurs sont plus vives, ses allusions mieux senties ; il importe donc d'écarter tous les sujets capables de la faire ressortir. C'est ainsi qu'on accable mademoiselle *Duchesnois* de découragements qui l'ont réduite déjà plusieurs fois à donner sa démission ; que mademoiselle *Bourgoin* est à la veille de recevoir sa retraite ; que madame *Paradol* languit dans l'inaction ; que Lafon est obligé de ne plus exercer son talent que dans la comédie ; que *Joanny* est relégué dans les rôles les plus subalternes ; que *David* a été menacé de perdre son état.

« Que ce soit de son propre mouvement, par amour du romantisme, ou par toute autre cause, il n'en est pas moins constant que le sieur Taylor, depuis son installation, n'a rien négligé pour anéantir l'art des Corneille et des Voltaire, et que, s'il n'est pas l'auteur du projet, il en est du moins l'exécuteur. Je ne puis me persuader qu'il suive en cela son inclination. Voué dès l'enfance à la culture des arts, employé comme décorateur dans les ateliers de la Gaîté, puis dans ceux des Menus-Plaisirs, M. le baron Taylor doit y avoir appris à aimer le théâtre. Comment supposer que, de gaîté de cœur, il puisse se livrer à un semblable vandalisme ?

« Quoi qu'il en soit, depuis deux ans, le sieur Taylor entraîne à grands pas le Théâtre-Français à sa ruine ; et il marche lui-même à sa perte parce que sa conduite n'est pas franche ; que, malgré ses formes polies, il mécontente tout le monde ; qu'avec une sorte de fermeté il cède à toutes les influences ; que, tranchant dans ses paroles, il fléchit dans ses actions ; qu'il fait plus qu'il ne doit et ne fait pas tout ce qu'il peut ; qu'il promet sans tenir, qu'il trompe tout le monde et se trompe lui-même.

« Sans doute le sieur Taylor se prévaudra des représentations fructueuses qu'on doit à son administration. Mais qu'importe que les recettes soient plus fortes, si les dépenses sont plus grandes ? L'activité du sieur Taylor suffit-elle, si elle est mal dirigée. Il possède des qualités ; il n'a pas les connaissances administratives et l'instruction littéraire qu'exige la place de commissaire-royal, on ne peut lui refuser certains talents, qui, unis à

plus de droiture, feraient de lui un bon régisseur dans les théâtres d'où il est sorti. »

Je ne sais pas à qui Victor avait passé la plume pour rédiger son *Mémoire* acrimonieux, mais celui-là ne connaissait guère le baron Taylor, qui lui refusait jusqu'à l'instruction littéraire dont il avait besoin pour remplir dignement ses fonctions. Sans doute, il est de bonne guerre de mettre les gens qu'on veut démolir au-dessous de leur emploi. Mais le baron Taylor n'en était pas, heureusement pour lui, à faire ses preuves comme lettré, voire comme écrivain. Sans être de la force de Nodier, son collaborateur, il écrivait tout de même assez bien sa langue pour « un Anglais de nom, et d'origine (1) », et sa bibliothèque était celle d'un homme qui a une certaine culture (2).

Tout à l'heure Pierre Victor lui reprochera, à bout d'arguments, de planter là de temps à autre son théâtre et sa troupe pour donner libre cours à son amour exagéré des voyages. Il ne se doutait guère que le « sieur Taylor » voyageait ordinairement pour le compte de l'Administration des Beaux-Arts, et qu'il lui a rendu de ce chef presque autant de services qu'en sa qualité de commissaire-royal. Au plus fort de ses démêlés avec Pierre Victor et avec les « Mèdes », dont parlait Sophie Gay — car ce tragédien n'avait pas fini que Lemercier, Arnault, Jouy, Delrieu et les autres entraient en lice à leur tour, — le baron Taylor, que tout ce bruit laissait parfaitement tranquille, avait de longs pourparlers avec M. de Martignac et s'embarquait au printemps de 1822 pour l'Egypte (3), dans le but d'enrichir la France des obélisques de Thèbes (4). J'ai même la lettre originale qu'il écrivait d'Alexan-

(1) Taylor, (Isidore-Justin-Séverin) était né à Bruxelles le 5 août 1789, de Héli Taylor, descendant d'une noble famille irlandaise naturalisée française, et de Marie-Antoinette de Walwein, fille de Charles de Walwein, gouverneur du cercle de Bruges en 1788, et de Marie-Thérèse du Châtelet ; tous deux émigrés en France aprés la guerre civile provoquée en Belgique par Vandernoot. (Sur la famille paternelle et maternelle du baron Taylor, cf. la brochure de Ch. François.)

(2) On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à parcourir le catalogue de ses livres qui furent vendus en 1848, et qu'à lire les nombreux articles qu'il a signés « seul » dans « les Voyages pittoresques et romantiques. »

(3) Dans sa première lettre à M. de Martignac, en 1828. il rappelait au ministre les paroles de Bossuet : « Les obélisques de l'Egypte font encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome, et la puissance romaine, désespérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur en leur empruntant les monuments de leurs rois. »

(4) Comme on a oublié de graver son nom sur l'obélisque de Louqsor, à côté de celui de Le Bas, il n'est pas inutile de rappeler ici que ce fut le baron Taylor qui fut chargé au mois de janvier 1830, de négocier son acquisition avec le pacha d'Egypte et qu'il aborda avec son trophée au pont de la Concorde, le 23 février 1833.

drie à Jal, le 22 juin suivant. Je la donne ici textuellement, avec le regret que Pierre Victor ne soit plus là pour la lire ; peut-être le convaincrait-elle que son ancien patron avait assez de littérature pour diriger le Théâtre-Français.

« Alexandrie, le 22 juin 1828.

« Mon cher Jal,

« Je viens de parcourir la Grèce et je vous écris de la vieille Egypte. Il est curieux de visiter maintenant ces deux terres, berceau de notre civilisation. Pour ceux qui aiment vivre cent ans, je puis leur assurer qu'ils seront récompensés de leur peine par ce beau spectacle, ils verront au Pirée les flottes à vapeur des Pyctes ,et où Sésostris a régné, les Bédouins faire l'exercice comme la vieille garde de Napoléon. Il ne faut même pas cent ans, pour ces événements assez extraordinaires, et si mon centenaire aime à voyager, il pourra prendre sa place dans un bateau à vapeur que l'on trouvera au port de Grenelle, à Paris, viendra fort à son aise, sans mettre pied à terre, se reposer à Athènes, continuera son chemin en venant chercher l'embouchure du Nil pour le remonter et visiter Thèbes, passera par le canal de l'Isthme de Suez que l'on n'aura pas de peine à creuser, puisqu'il y est depuis plusieurs siècles et qu'il ne s'agit que d'y laisser couler de l'eau, passera quelques jours à Calcuta et à Bombay et reviendra tranquillement, par le cap de Bonne-Espérance, descendre, au quai des Tuileries, pavillon de Flore. Si j'étais ministre, je ferais faire ce voyage dans quelques mois à un brave habitant du Marais, et sans plaisanterie, une promenade comme celle-là serait d'un avantage inapréciable pour le commerce et l'industrie.

« Je me passerai du bassin à *confection* à Grenelle, car l'attendre de ce qu'il y a de beau et de bon pour notre propriété nationale serait trop long.

« Mais laissons là ces rêves qui sont moins futiles qu'on pourrait le penser. Causons de la Grèce et causons de l'Egypte (mon papier est bien petit). J'ai vu le comte Capo d'Istria, le prince Maurocordato, l'amiral Tombasi et ce que la Grèce possède de députés et de généraux distingués. Des ruines du Temple de Neptune à Paros, sur la pierre où Démosthène est mort, j'ai vu Athènes, et près de Phalère j'ai été saluer l'Acropolis. Au milieu des ruines de Trézène, qui n'ont jamais été décrites, j'ai touché aux marbres du Palais de Phèdre et un chevrier vous montre la

place où Thésée trouva l'épée de son père. On ne fait pas un pas dans le Péloponèse ,on n'aborde pas une des Cyclades sans renconter d'admirables ruines ; malheureusement, les Turcs font encore des boulets avec les marbres de ces ruines, et les champs d'Eleusis ne sont plus témoins que de combats : Démétrius Ypsilanti y commande huit mille hommes qui n'attendent que le signal d'escalader les Propylées.

« On respire enfin sans crainte à Napoli, à Egine et à Hydra, les mers d'Egée et de Crète sont libres et ne voient plus de pirates ni de vaisseaux turcs ; mais Lacédémone supporte encore la tente d'Ibrahim, et la moitié de la population grecque a cessé d'exister.

« En Egypte, on fait des soldats avec les nègres du Darfour, et le bruit de nos tambours, les airs de nos fifres, de nos clairons de voltigeurs m'y réveillent tous les matins. J'ouvre les yeux, je me crois à Paris et je vois à mes pieds deux ou trois Ethiopiens qui me présentent un narguillé (pipe persane) et du café — et devant l'Orient les aiguilles de Cléopâtre et la colonne de Pompée.

« Faire lever les Coptes avec le son de la *Diane*, les faire coucher avec l'air de la retraite, est bien certainement ce qu'il y a de plus curieux dans le monde pour le moment.

« Ajoutez, mon ami, que je puis voir tout cela de ma fenêtre et que je loge dans l'appartement que Bonaparte a habité lors de son entrée en Egypte.

« J'ai rencontré un de vos amis dans la rade de Paros, M. Magré, lieutenant de vaisseau qui est à bord du *Scipion*. Il m'a beaucoup parlé de vous. Au revoir, mon cher Jal ; vous pouvez annoncer mon voyage dans *la Pandore*, donner de la publicité à cette lettre écrite très précipitamment, si vous le jugez convenable, d'avance je vous remercie ; je viendrai vous embrasser à Paris, vers le mois de septembre.

« Je pars demain pour le Caire, dans vingt jours je serai à Thèbes, et après avoir vu le Mont Sinaï, Suez, Rosette et Damiette, je m'embarquerai pour la France.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« TAYLOR (1). »

Je ne sais pourquoi Jal ne publia pas cette lettre dans *la Pandore*. Peut-être estima-t-il qu'il n'y était pas assez question de la tragédie. Il est certain qu'une bonne épître aux

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

Corinthiens, j'entends aux « Mèdes », datée du Palais de Phèdre ou du passage des Thermopyles aurait été beaucoup plus d'actualité. Car l'absence prolongée du baron Taylor n'avait pas désarmé ses adversaires, et la guerre recommença de plus belle dès qu'il fut de retour. On se souvient que, le 11 février 1829, le soir de la première représentation du drame d'Alexandre Dumas, *Henri III et sa cour*, les partisans du romantisme dansèrent un *fandango* échevelé dans le foyer du Théâtre-Français. Cette profanation du temple acheva d'exciter la colère des classiques. Ils s'en prirent comme de juste au baron Taylor et demandèrent au roi, par voie de pétition, de le remplacer d'urgence, dans l'intérêt du grand art, par une commission tirée du sein de l'Académie, — vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! — Un seul n'avait pas signé la pétition et le fit savoir au *Globe*. C'était Ancelot, un malin qui avait un pied dans les deux camps et qui toute sa vie ménager la chèvre et le chou. *Le Globe*, comme bien on pense, ne laissa pas passer la lettre d'Ancelot sans prendre parti.

Il le fit même avec d'autant plus de résolution et de franchise qu'il avait hésité longtemps à soutenir la bonne cause.

« La Comédie-Française, disait-il le 21 février 1829, est-elle sous la tutelle de l'autorité ou du public ? Examinons. Qui des deux paie ? L'un et l'autre. Mais dans quelle proportion ? L'autorité donne, je crois, cent mille francs ; et le public ? sept ou huit cent mille. Avec le régime de la liberté, il n'y a nul doute que la Comédie ne regagnât aisément ces cent mille francs de la subvention. Mais l'autorité aime à protéger, c'est sa manie. Pour son argent elle a le plaisir d'avoir là un commissaire-royal, de doubler les appointements de quelques talents émérites, de faire recevoir quelques jolies débutantes, de faire représenter quelques pièces qui lui agréent particulièrement, telles que *Marcel ou l'école de la jeunesse*, de faire reprendre de temps à autre, quelques tragédies qui ont eu la vogue sous le Directoire et qu'on a la bonté d'appeler classiques ; de tenir au courant du répertoire quelques comédies glaciales, mais qui sont extrêmement dignes : cela s'appelle soutenir l'art. Et le public, qu'obtient-il pour ses 7 ou 800.000 francs ? On lui donne de temps à autre une pièce selon son goût : sinon il supprime ses subsides et porte son argent ailleurs. Vous voyez bien qu'il mérite quelques égards. »

Cette façon mesurée et spirituelle de défendre uniquement l'intérêt du public dans une affaire où tant d'intérêts particu-

liers étaient en jeu fit plus pour consolider le baron Taylor que toutes les pétitions et tous les libelles pour l'ébranler, et l'ont peut dire qu'après l'éclatant succès de *Henri III et sa cour* la nouvelle école et le commissaire-royal eurent cause gagnée aussi bien devant le roi que devant l'opinion.

IV

Revenons maintenant en arrière et demandons-nous ce que faisait Pichat pendant que le baron Taylor était aux prises avec ses comédiens et la tribu des « Mèdes ».

Ce qu'il faisait ? hélas ! il suivait l'exemple de ceux dont parle Joachim du Bellay, qui

Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans.

Depuis qu'il avait l'âge d'homme il avait dans les os le ver rongeur de la phtisie. Plusieurs fois déjà, notamment le soir de *Léonidas*, il lui était arrivé, sous le coup d'émotions trop violentes, de vomir le sang à pleine bouche. Mais il avait une telle ardeur, une telle soif de gloire, qu'il eût donné volontiers dix ans de sa vie pour être sûr de laisser un grand nom. Au lendemain des représentations de sa pièce, ses amis s'étaient employés pour lui trouver une sinécure au ministère des affaires étrangères ; on dit même que le duc d'Orléans, qui lui témoignait beaucoup d'égards, avait été sur le point de se l'attacher comme bibliothécaire (1), mais Pichat, qui voulait garder son entière indépendance, avait décliné toutes les offres de cette nature et n'avait accepté, et encore après une longue résistance, qu'une petite pension du ministre de l'Intérieur (2). Aussi bien le baron Taylor ne lui donnait-il ni repos ni trêve. Il lui fallait son *Guillaume Tell* avant la fin de l'été de 1826. Il l'eut en temps voulu, mais pour tenir sa promesse Pichat fit un effort qui l'exténua littéralement. Pour comble de malheur, au moment où cette tragédie allait entrer en répétition, Talma mourut. Le

(1) Le lendemain de la première représentation de « Léonidas », le duc d'Orléans lui avait envoyé son portrait et deux gravures d'après Steuben, représentant la fuite de la barque et le serment du Grutli, pour son « Guillaume Tell ».

(2) Cela résulte de la note suivante que je trouve dans les « Débats » du 30 janvier 1828 : « Le Roi, sur la proposition du ministre de l'Intérieur, vient d'accorder à la veuve de Pichat la survivance de la plus grande partie de la pension qui, dans ces derniers temps, avait été si noblement offerte à l'auteur de « Léonidas » et de « Guillaume Tell. »

chagrin que Pichat ressentit de cette perte augmenta encore son accablement. Il avait à Mortfontaine un ami nommé Bouchard, dont la sœur, jeune fille charmante (1), s'était éprise chastement de lui pendant qu'on jouait son *Léonidas*. Attiré par cet amour qu'il avait partagé presque aussitôt, il alla, vers le printemps de 1827, s'installer chez M. Bouchard avec sa femme et ses enfants. Là, sous les regards de la Muse et dans la joie de se sentir admiré et aimé, il ne tarda pas à renaître. Il se portait déjà beaucoup mieux lorsqu'il fut victime de son dévouement. Il avait l'habitude d'aller s'asseoir chaque jour à l'ombre d'un ébénier, au bord d'une fontaine dont le sable couleur de grès cachait un abîme à fleur d'eau. Un jour, une société de jeunes gens et de jeunes filles qui étaient venus visiter Mortfontaine s'éparpillla dans le beau parc en le remplissant de ses ébats et de ses cris.

A un moment donné, un jeune couple d'amoureux passa tout près de lui, pendant qu'il rêvait, et le força de relever la tête. Arrivé au bord de la fontaine, ils s'arrêtèrent pour regarder l'eau qui bouillonnait et semblait mise en mouvement par la respiration du gouffre, selon l'heureuse expression d'Alexandre Dumas, à qui j'emprunte ce détail. Un petit sentier côtoyait l'autre rive, une grotte s'élevait en face, une fleur poussait à l'ombre de la grotte, trempant sa tige dans l'eau. La jeune fille eut envie de la fleur, le jeune homme, pour lui faire plaisir, mesurait déjà la distance qui le séparait de l'autre côté et allait poser le pied sur le grès trompeur qui cachait l'abîme, quand Pichat, jetant un cri, se précipita sur lui et réussit à l'arrêter. Mais l'effort qu'il avait fait rouvrit la cicatrice qui était à peine fermée, le sang jaillit en abondance, Pichat pâlit, chancela et dut s'appuyer, pour rentrer chez M. Bouchard, sur le bras de celui qu'il avait sauvé de la mort et qui — coïncidence curieuse — était un artiste de la Comédie-Française.

Cet accident avait eu lieu au mois d'août ; un mois après, Pichat revint à Paris, où ses médecins, Valerand et Alibert, déclarèrent qu'il était perdu. Une jeune fille de talent, Mlle Lauzier, avait commencé son portrait en pied : on lui dit de se hâter si elle voulait le finir. Et à partir de ce jour-là ses amis ne le quittèrent plus. De ce nombre étaient Soumet, Frédéric Soulié,

(1) Elle épousa, quelque temps après la mort de Pichat, M. Lafont, l'auteur de « la Famille Moronval » et du « Chef-d'œuvre inconnu. »

Emile Deschamps, Vatout, Avenel, Belmontet, Jules Lefebvre, le général France d'Houdetot, Saint-Priest, etc.

Le fils de M. Gay, ancien principal du collège de Carcassonne, qui avait fait représenter au Théâtre-Français, le 17 juillet 1824, une tragédie d'*Eudore et Cymodocée*, venait d'être ordonné prêtre. Il voulut préparer Pichat à la mort, mais celui-ci n'avait pas envie de mourir ; dès les premiers mots qui lui furent dits dans ce sens, il appela sa femme et la pria d'éloigner ce confesseur intempestif. Or il était déjà sous l'influence de la Parque. Un matin, sa jeune femme le trouva lisant un livre qu'il tenait à l'envers. Et comme elle lui demandait ce qu'il lisait là, il lui répondit avec de grands yeux remplis de brume : « Tu ne vois donc pas ces jolies filles blanches ! Compte-les avec moi et vois comme elles sont belles ! »

Le soir de ce jour, à la tombée de la nuit, ceux qui le veillaient perçurent distinctement un petit bruit sec qui venait de se faire entendre dans l'alcôve. C'était le ver de la gravure de Léonidas qui se brisait sans que personne y eût touché. Cette vibration funèbre fit passer un frisson dans tous les cœurs.

Quelques instants après, le malade se retourna dans son lit, laissa tomber sa tête doucement sur l'oreille et rendit l'âme.

Sa mort causa dans Paris une douloureuse impression, car on comptait sur lui pour régénérer le théâtre, et depuis le grand succès de Léonidas son nom était sur toutes les lèvres.

Le jour de ses funérailles, le duc d'Orléans envoya sa voiture ; le prince de Beaufremont y assista lui-même et plus de dix mille personnes suivirent son cercueil à l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, où eut lieu le service, et de là au cimetière du Père-Lachaise. On remarquait dans la foule : Soumet, Villemain, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Emile Deschamps, Frédéric Soulié, Henri de Latouche, Jules Lefebvre, bref tout le clan romantique, sans parler des classiques comme Arnault et Lemercier, qui le tenaient en haute estime.

Des discours furent prononcés au cimetière par Pongerville, Jules Lefèvre, Coffinières et Emile Deschamps, mais le plus bel éloge qu'on ait fait de lui se trouve encore dans ces vers qu'EmileDeschamps publia quelque temps après :

AU TOMBEAU DE PICHAT

Ils avaient déposé dans la terre muette
Ce corps, que dévora son âme de poète ;

Mais nous tous, ses amis, nous revînmes, le soir,
Près de ses restes froids saintement nous asseoir ;
Et nous jetions des vers à son âme ravie,
Comme en signe de deuil, pour saluer leurs noms,
Tonne au tombeau des rois la douleur des canons ;
Quand soudain (c'était bien sa voix pendant la vie)
Parvint à nous ce chant tel que nous le donnons :

« O songes, confidents de l'éternel mystère,
« Songes, doux messagers des astres à la terre,
« Apprenez à cette ange, hélas ! qui manque au ciel,
« Qu'au sein des purs esprits et du bonheur réel,
« Triste, je cherche encor ses fleurs, ses eaux limpides,
« Et le bruit de son rire, et le bruit de ses pas,
« Et de son front voilé les modestes appas ;
« Et que de beaux instants, près d'elle si rapides,
« Mon immortalité ne me console pas. »

Et tous, levés ensemble, attentifs au prodige,
Nous nous taisions. — Enfin : ô mes amis ! leur dis-je,
Vous voyez bien (et, certe, on ne peut démentir
Cette voix que la tombe en s'ouvrant fait sortir).
Quand on croit le poète occupé d'un vain faste,
Qu'on ne lui croit un cœur, des pensers et des yeux
Que pour son nom, il traîne un mal silencieux,
Et trop jeune s'éteint, brûlé d'un amour chaste
Qui survit à la mort et souffre dans les cieux !

La jeune sœur de M. Bouchard, qui avait été le dernier amour du poète, avait eu sa suprême pensée.

LÉON SÉCHÉ.

PARIS AU TEMPS DES ROMANTIQUES

Sous ce titre, le service de la Bibliothèque de la Ville de Paris a organisé à l'hôtel Le Peletier de Saint-Fargeau, où se trouvent actuellement ses admirables collections, une exposition d'estampes des plus curieuses, permettant de reconstituer la physionomie de Paris pendant les cinquante premières années du XIXe siècle. A cette occasion, M. Marcel Poëte, inspecteur des travaux historiques et conservateur de la Bibliothèque, Edmond Beaurepaire, sous-bibliothécaire, Etienne Clouzot et Gabriel Hentiot, attachés, ont rédigé, pour servir de guide aux visiteurs, une excellente notice dont nous extrayons les pages suivantes :

I

Notre-Dame de Paris et la Cité

La Cité, caractérisée à ses deux extrémités par le Palais et Notre-Dame, avait gardé un aspect moyenâgeux qui la situait à merveille dans le cadre de l'époque romantique. Ses vieilles rues tortueuses, étroites, malpropres sont ici la rue Saint-Eloi, l'impasse Saint-Martial, les rues aux Fèves et de la Calandre, le passage des Cargaisons qui serpentaient sur l'emplacement de la caserne de la Cité, tandis que les rues Gervais-Laurent et Sainte-Croix traversaient l'espace qu'occupe aujourd'hui le Marché-aux-Fleurs. Dans la rue du Marché-Neuf se trouvait la Morgue, sur le bord immédiat de cette Seine qui l'alimentait de cadavres, entre le pont Saint-Michel et le Petit-Pont. Par delà, à l'est, c'est la magnificence gothique et romantique de Notre-Dame, à laquelle nous conduit la rue Saint-Christophe, figurée en une lithographie curieusement évocatrice des abords de la puissante cathédrale. Nous pouvons, à côté, admirer l'église, qui domine un Parvis moins étendu que celui de nos jours, avec, à gauche de la façade, la perspective de la rue du Cloître, et, à droite, l'Hôtel-Dieu qu'une eau-forte de Méryon nous montre si pittoresquement baigné par

la Seine, à l'est du Petit-Pont. Deux lithographies voisines nous convient à contempler, au midi, la Cathédrale, véritable monstre accroupi, dressant, au couchant, ses tours comme de gigantesques oreilles, au long d'une Seine peuplée de barques de blanchisseuses, tandis que sur la grève de la rive gauche, des perches tendues aux fenêtres des maisons supportent le linge qui s'offre au soleil. Le Palais de l'Archevêché, démoli en 1832, flanquait ce côté de l'église. Maintenant voici le côté septentrional de cette dernière, avec la région du Cloître ,la rue Chanoinesse dont la tour dite de Dagobert a été démolie cette année, la rue des Chantres terminée, sur notre Quai-aux-Fleurs, par la maison d'Héloïse et d'Abélard, souvenir cher à l'imagination romantique, et, en retour vers l'occident, la rue Basse-des-Ursins, puis, plus à l'ouest, ce sont les rues Haute-des-Ursins, de Glatigny, du Haut-Moulins comprises dans la partie nord-ouest de l'Hôtel-Dieu actuel, qui a également absorbé, vers le sud, les rues des Marmousets, de la Licorne et des Trois-Canettes.

II

Saint-Germain-l'Auxerrois, le Louvre et les Tuileries

La place du Châtelet, qui porte en son milieu la fontaine du Palmier, et au fond de laquelle s'aperçoit le restaurant du Veau-qui-tette, se détache dans un cadre de rues vraiment romantiques, telle celle de la Vieille-Lanterne située sur l'emplacement de la scène du théâtre Sarah-Bernhardt et où se pendit, en janvier 1855, le malheureux Gérard de Nerval. Vous la voyez, cette rue, à l'aspect sinistre, avec la grille de l'égoût, l'escalier aux marches calleuses et la coulée de lumière qui tombe du ciel sur lequel se projette « la Renommée d'or de la fontaine comme un vague symbole de gloire ».

Toute voisine, se dresse la Tour Saint-Jacques qu'environne le Marché des Fripiers construit à l'endroit où s'élevait l'église Saint-Jacques démolie en 1798. Puis, par l'antique rue Saint-Germain-l'Auxerrois, nous nous acheminons vers cette dernière église, en laissant à notre gauche la place des Trois-Maries, que continue pour ainsi dire en ligne droite le Pont-Neuf. Le voici, le vieux pont cher aux Parisiens des XVIIe et XVIIIe siècles ; il s'offre à nous à son débouché sur la rive droite, en une lithogra-

phie accompagnée d'une eau-forte postérieure qu'il est curieux de comparer ensemble. La lithographie nous le montre un soir du rigoureux hiver de 1830, à quatre heures, avec la perspective des toits couverts de neige, plein de l'animation des voitures et tout bordé de gens qui passent emmitouflés devant les petites boutiques en tourelles.

Le quai de l'Ecole mène du Pont-Neuf à la Pompe dont une planche de Bacler d'Albe évoque les pittoresques abords. Depuis la Pompe, gagnons la place Saint-Germain-l'Auxerrois, non moins pittoresquement rendue à nos yeux par V. Adam, vers 1833. L'église nous apparaît ensuite avec sa façade et aussi son côté septentrional au long de la rue Chilpéric : elle a été témoin d'une partie des évènements de juillet et s'est vue, à la suite de l'émeute de 1831, métamorphosée en mairie du IVe arrondissement. La partie méridionale du monument regarde la rue des Prètres-Saint-Germain-l'Auxerrois où se trouvait, en face de l'église, le fameux café Momus.

Nous avons atteint le Louvre et les Tuileries qu'un très intéressant panorama, pris du pavillon de Flore vers 1827, étale à nos regards. Regardez tout particulièrement l'îlot de maisons qui obstruait la place du Carrousel. « La rue et l'impasse du Doyenné, voilà, dit Balzac, les seules voies intérieures de ce pâté sombre et désert. « Ces maisons, poursuit-il, ont pour ceinture un marais du côté de la rue de Richelieu, un océan de pavés moutonnants du côté des Tuileries, des petits jardins, des baraques sinistres du côté des Galeries, et des steppes de pierres de taille et de démolitions du côté du vieux Louvre ». C'est là qu'habitent l'énigmatique cousine Bette et la sémillante Mme Marneffe, là que se tient le sénacle de Jeunes-France qu'illustrent Théophile Gautier, Célestin Nanteuil, Gérard de Nerval, etc. Les ruines de la chapelle du Doyenné « se découpaient gracieusement sur le vert des arbres, écrit ce dernier... Quelqu'un de nous se levait parfois et rêvait à des vers nouveaux.... ». Mais on descendait de l'idéal pour aller goûter les réalités du petit cabaret abrité sous ces ruines. Les écuries du roi (ancien hôtel de Longueville), l'hôtel de Nantes, se trouvaient en ces lieux. A l'occident, la promenade mondaine des Tuileries offre, dans une planche de Delarue, de 1827, ses ombrages à une foule nombreuse.

III

Le Palais-Royal et la Bourse

Les grandes percées de l'avenue de l'Opéra et de la rue du Quatre-Septembre ne sont pas encore venu bouleverser cette partie de Paris.

La butte des Moulins offre un dédale de petites rues : rue de l'Evêque, rue d'Argenteuil, rue de l'Anglade, rue des Orties Dans un vaste hangar, entre la rue Feydeau et la rue Notre-Dame-des-Victoires, se tient provisoirement la Bourse, en attendant l'achèvement du monument actuel commencé par Brongniart. C'est là que les Mongenod, les Nucingen, les Du Tillet, brassent des affaires monstres, pendant que, dans les coins, les Claparon, les Gigonnet, et autres Gobseck préparent leurs mauvais coups ; en 1826, tous émigrent dans la nouvelle Bourse.

Les deux corps de bâtiments affectés aujourd'hui à la Banque de France sont, en 1830, occupés, place Ventadour, par l'Opéra-Comique et, rue Croix des Petits-Champs, par la Caisse d'épargne et de prévoyance de Paris. A côté de la Salle Ventadour, rue Monsigny, s'élève le petit théâtre de prestidigitation de Monsieur Comte, aujourd'hui les Bouffes-Parisiens.

Rue Notre-Dame-des-Victoires, au n° 28 actuel, s'ouvre la longue cour des Messageries royales d'où partent, pour tous les coins de la France ,les lourdes diligences. Place des Victoires, à l'angle de la rue des Fossés-Montmartre (aujourd'hui d'Aboukir,) le café de la Banque de France réunit un certain nombre d'habitués et concurrence Véfour, Véry et les Frères provençaux au Palais-Royal.

Un amateur ,ayant fait ses délices pendant huit ans des galeries du Palais-Royal et qu'une série de malheurs avait forcé de se réfugier au pied des Pyrénées, interrogé un jour par un passant qui lui demandait où conduisait la route qu'il suivait, répondit naïvement : « Au Palais-Royal ». Jusque vers 1830, en effet, le Palais-Royal, depuis la fin du XVIIIe siècle, n'a cessé d'être le rendez-vous de tous les Parisiens, comme de tous les étrangers de passage à Paris : on partait pour faire le tour de l'univers et on se retrouvait à la Rotonde .Mais à dater du règne de Louis-Philippe le Palais-Royal commence à perdre de son animation. La démolition des ignobles galeries de bois et leur remplacement par la galerie vitrée lui portent un coup fatal. La brillante lu-

mière du gaz a fait fuir des arcades trop claires les filles galantes, qui se trouvaient bien, pour leur commerce, de l'éclairage fumeux des quinquets et des recoins d'ombre ménagés dans les baraquements. Qu'est devenue la boutique de Dauriat, où se glissait timidement Lucien de Rubempré, son manuscrit des « Marguerites » sous le bras ? Maintenant c'est un des plus beaux magasins de la galerie d'Orléans, qui rivalise avec celui d'Aubert, passage Véro-Dodat. Les tripots attirent toujours du monde, mais, en 1836, on les ferme, y compris le grand 113 auprès duquel on entendait trop souvent le coup de pistolet du joueur malheureux se faisant sauter la tête. Cette fermeture des académies de jeux amène l'abandon définitif des galeries et le Parisien inconstant porte ses pas vers le boulevard.

IV

Les Halles

La construction des Halles centrales modernes, le percement des rues du Pont-Neuf, Turbigo et Etienne-Marcel ont transformé complètement le quartier Saint-Eustache et celui des Marchés. Il suffit pour s'en rendre compte, de jeter les yeux sur la vue panoramique de ces quartiers dessinée vers 1830 par Chapuy : on y voit le Marché des Innocents groupé autour de la fontaine, les anciennes boutiques des Halles et les rues étroites qui en faisaient le prolongement.

Certaines de ces rues étaient bordées de maisons soutenues par des piliers ; telle était la rue de la Tonnellerie, dont une photographie montre le curieux aspect, dans la partie sise entre la rue Saint-Honoré et l'ancienne rue du Contrat-Social. Nous voyons, proches, la rue de la Lingerie, la rue de la Poterie et les bâtiments de la Halle aux draps démolie vers 1860, ainsi que la rue des Fourreurs (comprise dans le percement de la rue des Halles) et la place Sainte-Opportune, qui est représentée vue de la rue des Fourreurs et de la rue de la Tabletterie.

La rue de Turbigo traverse l'ancien carrefour de la pointe Saint-Eustache, que nous apercevons du côté de la rue Montorgueil. Au pied de l'élégante église se tenait le Marché des Prouvaires, sur l'emplacement actuel des pavillons de la viande et des volailles. C'est de l'ancien carreau des Halles que cette vue de

la rue Pirouette a été prise, et, souvenir des carrefours populeux, voilà celui du Puits d'Amour, à l'angle des rues de la Grande et de la Petite Truanderie. Ces voies anciennes sont pleines de souvenirs romantiques : la rue Tirechappe, disparue dans le percement de la rue du Pont-Neuf, portait le nom d'un ancien fief, dont le sombre archidiacre Claude Frollo était propriétaire ; c'est dans la rue des Deux-Ecus que Balzac loge « l'illustre Gaudissart » ; le « Père Goriot » tenait boutique dans la rue de la Jussienne ; enfin Béranger, gamin de Paris, allait à l'école dans l'impasse de la Bouteille, qu'a fait disparaître la rue Etienne-Marcel.

La partie voisine de l'Hôtel des Postes est couverte aujourd'hui d'immeubles modernes. La Halle-au-Blé est devenue la Bourse du Commerce et la rue d'Orléans-Saint-Honoré a pris le nom d'un historien de Paris, Sauval. Enfin, les ventes mobilières se sont éloignées de l'Hotel Bullion, situé sur l'emplacement du n° 49 de la rue Jean-Jacques-Rousseau et où elles se tenaient alors.

Quelques scènes populaires s'ajoutent aux documents topographiques pour définitivement fixer le caractère de ce coin de Paris : tels sont le grand dessin, attribué à Marlet et qui représente le Marché des Innocents, une vue de la place où ce Marché se tenait, enfin une scène de la Halle dessinée par Pauquet et gravée par Latreille.

V

L'Arsenal et le Marais

Peu de parties de Paris avaient mieux gardé leur physionomie propre que le Marais, groupé autour de la place des Vosges, où s'élève encore la maison de Victor Hugo transformée en musée.

Que de souvenirs dans ces logis du temps passé !

Ici, rue de Normandie, logaient en commun le cousin Pons et son vieil ami Schmucke, là, dans la rue de l'Homme-Armé, Jean Valjean habitait sous le nom de Fauchelevent. Spécimen des curieuses enseignes d'autrefois, s'offre à nous celle du « Bon Puits », rue Michel-le-Comte ; peut-être chantait-on dans ce cabaret les chansons de Béranger, qui mourut à l'hôtel Bergeret de Trouville, 3-5 de l'actuelle rue Béranger.

Il faudrait également s'arrêter à chaque maison de notre quartier des Archives : au n° 42 de la rue des Archives, c'est le cloître des Billettes, dont les fines arcades remontent au XVe siècle ; au n° 58, l'hôtel de Scubise, dont l'hémicycle de l'entrée était alors garni d'échoppes ; en face, le Mont-de-Piété. Le n° 62 de la rue Beaubourg correspond à l'ancien n° 12 de la rue Transnonain, ensanglantée lors des émeutes des 13 et 14 avril 1834. Cette maison curieuse de la rue Taillepain a vu, aux mêmes dates, se livrer à ses pieds, des combats acharnés. Puis, dans le Cloître-Saint-Merri, c'est l'ancien Tribunal de Commerce, au pittoresque escalier, où les juges consuls siégèrent jusqu'en 1826. Au coin d'une rue, s'aperçoit la silhouette de la tour Saint-Jacques ; quelques pas plus loin, c'est l'Hôtel de Ville et la place de Grève, représentées en 1830 par Civeton.

Dans le voisinage, voici la rue Grenier-sur-l'Eau, d'après un dessin de Varin, et l'hôtel de Graville, dit aussi hôtel des Prévôts, offrant sa façade nord, démolie en 1892 et dont viennent de disparaître les derniers vestiges. Les entrées de la Grande et de la Petite Force remettent en mémoire cette prison qui s'étendait entre les rues Pavée, du Roi-de-Sicile et des Balets. Parmi les vieux logis de ces parages, citons l'hôtel de la Vieuville, 4, rue Saint-Paul, encore existant, l'hôtel d'Aubray, au n° 12 de la rue Charles V, l'hôtel de Mayenne, 21, rue Saint-Antoine, aujourd'hui l'école des Francs-Bourgeois, l'hôtel de Lesdiguières disparu, qui s'élevait à l'emplacement du n°10 de la rue de la Cerisaie et où le czar Pierre-le-Grand logea en 1717, les bâtiments et les curieuses caves de l'abbaye de Barbeau, à l'endroit du moderne marché de l'Ave-Maria, enfin la maison de la Vieille-Souche située à l'angle de la rue de Lesdiguières et de l'ancienne cour de l'Orme.

La vue de l'Arsenal, prise du côté du petit bras de la Seine qui le séparait de l'île Louviers, et celle du pavillon habité par Charles Nodier, complètent la physionomie de ces lieux, avec une curieuse vue de la place de la Bastille, où, à côté de la colonne de Juillet, on aperçoit l'Eléphant et la cour de la Juiverie, cette dernière sur l'emplacement de la gare de Vincennes.

VI

La Seine et ses bords

La traversée de la Seine, dans Paris, a de tous temps inspiré les artistes ; aussi les documents ne font-ils pas défaut à l'époque

dont nous nous occupons. Ce sont, en remontant le cours du fleuve, une vue prise du pont des Invalides sur les Champs-Elysées, les palais du quai d'Orsay et le pont de la Concorde ; remarquons, en passant, les statues qui garnissent ce dernier ; à notre gauche, la terrasse des Tuileries et les bâtiments du Louvre. En face, le Pont-Royal dresse ses piles massives, tandis qu'à ses pieds, le bateau à vapeur *La Parisienne* quitte en sifflant son embarcadère. La Seine, assez large en cet endroit, est propice aux fêtes nautiques ; une estampe anglaise représente « le pousser dans l'eau », amusement des Parisiens, en même temps que nous voyons la figuration d'autres joutes organisées pour l'anniversaire de la Révolution de juillet. Du pont des Saints-Pères, appelé aussi pont du Carroussel, nous passons au Pont-des- Arts près duquel un abreuvoir présente une animation toute particulière. Le Louvre, la Monnaie et le Pont-des-Arts se retrouvent dans une vue prise du terre-plein du Pont-Neuf, où se rejoignent les deux bras de la Seine qui entourent la Cité. Voici le quai Malaquais en 1835, puis, sur la rive droite, les Cagnards du quai de Gesvres, enfin le Pont-Notre-Dame, son « arche du diable », et sa pompe bâtie sur pilotis et dominée par une lourde tour carrée. Le chevet de Notre-Dame, pris en plein jour du pont de la Tournelle, est également représenté, vu de la rive gauche, au clair de lune. La Grève est un endroit particulièrement fréquenté ; de nombreux chalands y atterrissent et le Port-au-Blé occasionne un trafic considérable ; par les hivers rigoureux, comme celui de 1830, les traîneurs et les patineurs remplacent les bateaux sur le fleuve endormi. Les quais de l'île Saint-Louis, alignant leurs balcons ouvragés, sont reliés aux deux rives par les ponts Marie et de la Tournelle ; une gravure représente ce dernier, vu de l'île Louviers, où l'on décharge de nombreux bateaux de bois, venus de l'Yonne et de la Nièvre. Enfin, une estampe d'Hirget nous retrace le panorama de Paris pris du Pont d'Austerlitz, au soleil couchant.

VII

Saint-Germain-des-Prés

Saint-Germain-des-Prés et son faubourg sont ici représentés presque exclusivement par une série de photographies d'aspects qu'avait cette partie de Paris au temps des Romantiques. Défilent

successivement sous nos yeux le carrefour Gozlin, le « carrefour de la rue du Four-Saint Germain », îlot de maisons au-dessus duquel s'élève, dominatrice, la tour de la vieille église abbatiale, dont nous nous rapprochons, car nous voici sur la place Saint-Germain et dans la rue Childebert, décorée d'une fontaine qui orne actuellement le square Monge. Le Palais abbatial dresse sa masse imposante sur cette photographie, tandis que cette autre nous montre la rue et l'enseigne des Canettes. A l'ouest, c'est l'hôtel de la comtesse de Verrue, siège du Conseil de Guerre, au n° 37 de la rue du Cherche-Midi et, le long de la rue de Sèvres, aux n°s 25 et 27, le couvent des Hospitalières de Saint-Thomas-de-Villeneuve avec sa chapelle à la Vierge Noire, tandis qu'en face l'Hospice des Ménages donne la curieuse physionomie d'un coin du Paris d'alors. Plus loin, dans la même rue, au n° 42, c'est l' « Hospice des Incurables femmes », aujourd'hui hôpital Laënnec. Un autre établissement d'assistance est l'hôpital militaire du Gros-Caillou, rue Saint-Dominique.

Et dans la paix d'un quartier qu'on peut presque dénommer le Grand Béguinage de Paris, s'égrènent ces sanctuaires de pensée humaine : la maison de Chateaubriand, rue du Bac, 120, celle de Victor-Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, 27, et celle de Sainte-Beuve, rue du Montparnasse, 11.

VIII

Pays latin : Quartiers de l'École-de-Médecine et du Luxembourg

Le quartier alors appelé de l'Ecole-de-Médecine n'est pas la partie la plus bruyante du pays latin. Les étudiants qui viennent se loger dans les rues Hautefeuille, du Jardinet, de l'Ecole-de-Médecine' sont des travailleurs endurçis qui pâlissent jour et nuit sur leurs livres, comme d'Arthez et ses amis. Ils ont pour voisins des artistes, des hommes de lettres. David a son atelier rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés.

Sur le quai des Grands-Augustins, le marché de la volaille, dit de la Vallée, rappelle le souvenir de la Vallée de Misère proche du Châtelet et où il se tenait autrefois. Une partie de sa charpente subsiste encore aujourd'hui.

Rue de l'Ancienne-Comédie règne déjà un peu plus d'animation. Des chansons et des cris jaillissent en fusées des fenêtres

fleuries du restaurant Dagneaux. C'est aujourd'hui l'ouverture du pâté monstre qu'on a pu admirer pendant quelque temps à la devanture du fameux traiteur. Une bande joyeuse sort de l'établissement, passe sous les arcades qui flanquent de chaque côté le théâtre de l'Odéon et entre au Luxembourg. Là le groupe se disloque : les uns vont à Bobino, autrement dit le théâtre du Luxembourg, au coin de la rue Madame et de la rue de Fleurus ; les autres traversent la Pépinière et montent au bal de la Grande-Chaumière : « Danser le cancan, avoir sa redingote chez ma « tante, et cent sous dans sa poche, voilà le bonheur, le vrai « bonheur, le parfait bonheur ». Et n'allez pas démentir ce grand jeune homme qui pirouette avec entrain sous l'œil ravi de Mimi Pinson. Vous vous feriez faire un mauvais parti. Pour un rien les coups de poing pleuvent, mais les querelles ne sont pas longues. Un tour de montagnes russes et personne n'y pense plus. Cependant quelques fumeurs arpentent en philosophant les allées du Luxembourg et montent jusqu'à l'Observatoire, composant quelque drame en cinq actes, écrasant de leur mépris les chefs-d'œuvre classiques, ou rêvant de fonder une société nouvelle.

IX

Pays latin : Montagne Sainte-Geneviève

L'autre partie du pays latin qui s'étage sur les pentes de la Montagne Sainte-Geneviève présente un aspect différent. Des ruelles tortueuses et sombres serpentent de tous côtés ; telles, la rue Traversine, la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève sa voisine, les rues Clopin, Laplace, Daubenton et Lacépède. La rue des Noyers, où naquit Alfred de Musset au n° 57, a été en partie éventrée par le percement du boulevard Saint-Germain. A regarder le carrefour Saint-Hilaire ou la place Saint-Victor avec son modeste clocher et ses rares passants, à voir les maisons à encorbellement de la rue des Grès, que nous montre une précieuse épreuve de Méryon, on se croirait en quelque lointaine sous-préfecture ; et si les vieilles maisons, situées au commencement du quai Saint-Michel n'ont guère changé d'aspect aujourd'hui ,il n'en est pas de même de la rue des Postes et de la rue de la Clef ; également la démolition de l'ancien Marché-aux-veaux a modifié la physionomie du quartier.

Les couvents et églises s'échelonnaient sur les flancs de la

Montagne ; la plupart ont disparu depuis cette époque. Il ne reste plus rien de l'église Saint-Benoit, située au coin des rues Saint-Jacques et des Ecoles et transformée, de 1732 à 1745, en théâtre du Panthéon. Le couvent des Jacobins, rue Saint-Jacques, a été détruit, comme la vieille église Saint-Jean-de-Latran. De même, il ne subsiste que le souvenir de l'ancienne église des Mathurins.

Seuls, le Panthéon, l'église Saint-Etienne-du-Mont et la Tour Clovis ont survécu, mais leurs alentours ont bien changé : plus de bateleurs ni de carrosses sur la place du Panthéon, plus de ces anciennes demeures qu'on voit encore sur une estampe.

Les collèges et les écoles se sont transformés : la Sorbonne, Sainte-Barbe, Louis-le-Grand, l'Ecole de pharmacie. Disparues également les tables d'hôte, décrites par Balzac, et que Traviès nous remémore d'un crayon ironique. Plusieurs des futurs hommes politiques, ainsi que des littérateurs et folliculaires en herbe qui les fréquentaient, durent se retrouver à Sainte-Pélagie, ici rappelée par une photographie.

Quelques vues fixent la physionomie du Jardin des Plantes à cette époque : la perspective centrale, dessinée par Jacottet ; la foule endimanchée regardant la girafe ; enfin un plan colorié du Jardin du roi, dressé en 1828.

X

Lettres et Arts

De Victor-Hugo, le premier portrait gravé, très rare, est exposé ici, à côté de celui dû à Devéria et daté de 1829, le temps de la pleine lutte romantique. Ces portraits voisinent avec des scènes illustrées du théâtre du maître par V. Adam, une pièce de Grandville rappelant la fameuse bataille d'*Hernani*, dont voici l'édition originale (1830) munie de la griffe de ralliement : *Hierro*.

Les diciples suivent le maître sur le *Grand chemin de la postérité ;* derrière eux, Scribe et ses collaborateurs, les critiques du temps et , perdu dans les nuages, Lamartine livré à ses *Méditations*.

Lamartine, Alfred de Vigny, Alexandre Dumas sont représentés par les portraits de Devéria ; des scènes illustrées rappellent le théâtre de l'auteur d'*Henri III et de sa Cour*. Les *Contes d'Espa-*

gne et d'Italie, la *Confession d'un enfant du siècle*, en éditions originales, sont là, proches d'un portrait d'Alfred de Musset.

L'auteur de la *Comédie humaine* a son portrait par L. Boulanger, escorté d'un exemplaire du rarissime *Opuscule sur la statue équestre de Henri IV, par M. Balzac, membre du collège électoral du département d'Indre-et-Loire*, de sa lettre de décès (18 août 1850) et d'une vue de la maison qu'il habitait rue Cassini. D'autres maisons, illustres au même titre, sont celles de Chateaubriand, 92, rue Denfer-Rochereau, dénommée infirmerie de Marie-Thérèse, en l'honneur de la duchesse d'Angoulême, et celle de Béranger, 21, rue des Martyrs, également habitée par Manuel et Géricault.

Un portrait de Charles Nodier, avec sa lettre de décès, un autre, de Mme Mennessier-Nodier, d'un art achevé, par Devéria, marquent le souvenir du Salon de l'Arsenal.

La place des artistes est indiquée par diverses pièces. La reproduction d'un tableau d'Horace Vernet, exposé au salon de 1822, nous montre le maître faisant des armes, dans son atelier, avec un de ses élèves, au milieu d'une société bruyante et pittoresque. Voici la maison où il habita, 56, rue Saint-Lazare, ainsi que Paul Delaroche, dont nous voyons le portrait par Gigoux. Cette autre maison, dont le jardin touffu est éclairé par le plus romantique des clairs de lune, est celle où mourut Girodet, 53, rue Neuve-Saint-Augustin. Signalons aussi les portraits de Gavarni, de Tony et Alfred Johannot et une jolie vüe du salon de 1834. Enfin mentionnons à part, en raison de son grand intérêt, l' « Album grotesque de Cicéri ». Jal, qui nous le présente dans *Paris ou le livre des Cent-et-un* (t. I.), le montre rempli de « vives croquades ». Les habitués du salon de Cicéri posèrent devant Isabey père, Horace et Carle Vernet, Cicéri lui-même, « et laissèrent sur des feuillets de l'album la trace plaisante de leurs figures ».

Cette partie de l'Exposition se complète par deux petits panneaux de photographie, consacrés l'un à la maison mortuaire de Balzac, 12, rue Balzac, l'autre à l'Abbaye-aux-Bois.

X

Faits divers

Plusieurs événements sont intimement liés à la vie de Paris. pendant le règne de Louis-Philippe, car ils ont, à des titres diffé-

rents, passionné l'opinion publique ; tels sont l'affaire de la rue Transnonain, l'attentat Fieschi, le retour des cendres de Napoléon et la mort du duc d'Orléans.

Le quartier Saint-Merri, ensanglanté en 1832, par les combats que Victor Hugo rappelle dans les *Misérables*, est le théâtre d'une nouvelle lutte, les 13 et 14 avril 1834. Les soldats envahissent une maison de la rue Transnonain et massacrent tous ceux qu'ils y trouvent. Un saisisant Daumier évoque le souvenir de ce drame.

L'année suivante, nouveau drame. Le 28 juillet 1835, Paris célébrait l'anniversaire des « Trois glorieuses ». Louis-Philippe passait en revue 40.000 gardes nationaux rangés en haies depuis la Madeleine jusqu'à la Bastille. Il venait de s'engager sur le boulevard du Temple, quand une détonation partit du troisième étage d'une maison de ce boulevard. Derrière la mansarde carrée que montrent nos gravures, on trouva vingt-quatre canons de fusils disposés comme des tuyaux d'orgue sur une forte charpente et mis en communication par une trainée de poudre (voir le croquis sur la gravure de gauche). Les auteurs de cet attentat ont été dessinés par Daumier à la Cour des pairs : ce sont le Corse Fieschi, âgé de 45 ans ; un bourrelier, Morey ; un épicier du faubourg Saint-Antoine, Pépin ; un ouvrier, Boireau, qui n'eut qu'un rôle secondaire. Paris fit aux victimes de somptueuses funérailles, ainsi qu'on peut en juger par un panorama de ces obsèques, ouvert au passage des chars du général de Vérigny et du maréchal Mortier, suivis par les grands dignitaires de l'Etat.

Le retour des cendres de Napoléon se fit en grande solennité. Parti de Cherbourg le 8 décembre 1840, le funèbre convoi fit son entrée, le 15, dans Paris, par l'Arc de l'Etoile et par les Champs-Elysées. En un panorama exposé se déroule la pompe du cortège qu'on aperçoit sur le pont de la Concorde et devant la Chambre des députés.

Le 13 juillet 1842, le duc d'Orléans se rendait auprès du roi, quand il fut victime d'un accident mortel, les chevaux de sa voiture s'étant emballés près de la porte Maillot, sur le chemin de la Révolte. Le 30 juillet, le corps fut transporté à NotreDame, où les obsèques furent célébrés solennellement. Une gravure en couleurs représente l'arrivée du cortège sur le Parvis.

XI

La Mode

Le costume est peut-être ce qui caractérise le mieux à nos yeux l'époque romantique. Il nous est impossible d'évoquer telle ou telle personnalité de cette époque, autrement habillée qu'elle ne l'était. Conçoit-on une Mme de Staël sans turban, un Lamartine sans cravate à double tour, un Théophile Gautier sans gilet rouge ?

Grâce aux journaux de modes, on peut suivre, presque année par année, les tranformations successives de la parure masculine et féminime. De 1820 à 1840, on voit les jupes d'un dessin d'abord un peu chargé, coupées de biais ou de bouffants, s'alléger peu à peu, se débarrasser des superfluités qui les alourdissent. Au turban de gaze orné d'épis d'or succède le chapeau garni de marabouts, le petit bonnet à barbes dénouées, la capote de satin ou de crêpe. Des nœuds de rubans dans les cheveux donnent aux jeunes filles une grâce piquante. A leur cou elles attachent des cravates en peu de soie ; autour d'elles elles laissent flotter les deux extrémités de leurs écharpes de blondes.

Mil huit cent trente ! C'est l'époque des travestis, des bals de l'Opéra. Chaque carnaval, les couturières et les modistes s'évertuent à trouver de nouvelles combinaisons. Les dandys sont consultés dans ces graves circonstances pour baptiser d'un nom ronflant la création du jour : « Une couleur nouvelle ?... Dam !... Flamme Raga ? Sang Polonais ? ... »

A proportion, le costume masculin a moins varié pendant cette période que la parure de la femme. Le gandin de 1825 est très voisin du fashionable de 1840 : c'est le même pantalon demi-collant, de satin de coton, de casimir ou de nankin, c'est le même habit pincé à la taille, c'est aussi le même chapeau haut de forme. Ce qui le distingue, ce sont des nuances dans la coupe ou dans la couleur. Mais ces distinctions n'existent-elles pas de tout temps entre le véritable élégant et le prétentieux de mauvais goût ? Qu'il y a loin de ce dandy ridicule que Grandville nous montre coquetant avec des ouvrières, et de ce chasseur grotesquement accoutré, à l'homme du monde habillé par Humann ou au délicieux interlocuteur de cette jeune fille en rose qui tient un livre de poésies !

D'ailleurs, l'homme du monde doit avoir presque autant d'habits qu'il y a d'heures dans la journée et la toilette qu'il met

le matin pour aller au Bois ne doit pas être celle de l'après-midi aux Tuileries, aux Champs-Elysées ou au Boulevard. N'a-t-il pas cent façons diverses de nouer sa longue cravate de soie ou de mousseline : à l'anglaise, à l'orientale à la sentimentale, au trône d'amour ? Tout ce qu'il porte, tout ce qu'il emploie, doit sortir de chez le bon faiseur. Sa robe de chambre brochée et doublée de rouge vient des ateliers de Humann, 21, rue des Petits-Champs et ne serait pas désavouée par le raffiné de Marsay que Balzac nous montre passant deux heures à sa toilette. Sa calèche est signée Ehrler, 7, rue d'Astorg, ou Binder, 56, rue d'Anjou-Saint-Honoré. Quand à la pomme d'or de sa canne, elle a été ciselée par Verdier, d'abord au 95, puis au 102 de la rue de Richelieu, le même qui vendit à Marie-Gaston la fatale cravache qui devait détourner les soupçons de sa femme, l'ex-baronne de Macumer. (*Mém. de deux jeunes mariées*, p. 181).

XII

Le Monde

Suivant le rang qu'ils occupent dans le monde, élégants et élégantes passent diversement la soirée. Alors que dans les salons de la Chaussée-d'Antin les « virtuosi » ravissent les « dilettanti », que la « walse » et la « galope » font tourbillonner les couples sur les parquets cirés, dans le quartier du Marais, ce sont les petits jeux innocents, les jeux de société qui sont en faveur. On joue à la main chaude, ou encore à la sybille, autour de la table de famille, tandis que, dans un coin, deux jeunes gens s'isolent pour regarder le phenakisticop, sorte d'écran mécanique analogue à ceux que vendait le papetier Susse, 7 et 8, passage des Panoramas. Les habitués de ces soirées intimes, on les retrouve à ce mariage bourgeois, résumé en cinq petites scènes, où le jeune homme fait sa déclaration : « Mes intentions sont pures » et le père l'accueille en lui disant : « Vous avez l'entrée de la maison ».

Mais il est des endroits où bourgeois et mondains se rencontrent. C'est aux magasins à la mode, comme sont en 1843 les magasins de la Ville de Paris, 174, rue Montmartre, précurseurs de nos grands magasins actuels. C'est surtout à la terrasse des Feuillants, où vont jouer les enfants et où les belles promeneuses viennent montrer leurs toilettes, de deux heures à quatre heures,

pendant que leurs équipages attendent, rangés en double ligne le long de la grille des Tuileries. Là Paul de Manerville et Henri de Marsay viennent échanger des œillades avec Paquita Valdès, la fille aux yeux d'or, cependant que deux « petites demoiselles parties de la même jambe » forment le « berceau » en sautant à la corde.

Au Palais-Royal enfin, il y a la promenade dans le jardin et sous les galeries. Une vue perspective formée de panneaux ingénieusement découpés et échelonnés comme les décors d'un théâtre en donne une idée très vivante, en même temps qu'elle évoque les vues d'optique si en vogue dans la première moitié du XIXe siècle.

XIII

Les Boulevards

Au XVIIe siècle, les Parisiens se rencontraient sur le Pont-Neuf ; à la fin du XVIIIe, c'était au Palais-Royal ; à l'époque romantique, ils adoptent, on ne sait pourquoi, une certaine fraction de nos grands boulevards : le boulevard des Italiens et le début du boulevard Montmartre.

Autour de la Madeleine, longtemps inachevée, dont les colonnes se dressent inutilement dans le vide, l'animation est insignifiante. La spéculation s'est jetée sur les terrains avoisinants, et si quelques malheureux, comme le parfumeur César Birotteau y ont laissé leurs capitaux, beaucoup y ont fait fortune. Des hôtels cossus se sont construits, mais les rues restent calmes.

Passé le boulevard des Capucines, la physionomie du quartier change du tout au tout. Les princes de la finance ont jeté leur dévolu sur la Chaussée d'Antin et les voies adjacentes pour y faire bâtir de petits palais. Là les Nucingen, les Du Tillet donnent des fêtes superbes. Les équipages stationnent à toute heure dans ces parages. A côté, sur le « boulevart », c'est un défilé ininterrompu de cavaliers et de voitures. Devant le café de Paris et Tortoni qui lui fait pendant de l'autre côté de la rue Taitbout, c'est une cohue. Les calèches s'y arrêtent et les élégantes qu'elles transportent se font servir, sans descendre, des glaces et des sorbets, pendant que des bouquetières et des petits marchands les harcèlent de leurs offres.

Gandins, pschutteux, fashionables, gommeux, circulent sur les trottoirs ou plutôt sur ce qui en tient lieu, car rien ne sépare

la chaussée des contre-allées, si ce n'est quelques bornes, çà et là, un ruisseau et les arbres. Des musiciens italiens, avec deux harpes et une guitare, improvisent un concert devant les Bains Chinois, édifice bizarre, orné sur sa façade de deux obélisques, au coin de la rue de La Michodière. Un dandy se carre sur trois chaises ; son tigre Toby, Joby, Paddy l'attend les bras croisés, adossé à une borne plus grosse que lui. Là Maxime de Trailles, mâchonnant son cure-dent, guette au passage La Palférine, le jeune prince de la Bohême.

Le « boulevart » appelé Coblentz entre la rue du Helder et la rue Taitbout, encore boulevard de Gand, d'où le nom de gandins, ou boulevard des Bains Chinois, a pris son nom définitif de boulevard des Italiens, du théâtre royal italien établi place Favart sur l'emplacement de l'Opéra-Comique actuel. Chose curieuse, c'est le côté nord qui accapare toute l'animation. Le café de Paris, Tortoni, la Maison Dorée forment une ligne ininterrompue. De l'autre côté, on ne trouve guère qu'un seul établissement du même genre, le café du Grand Balcon entre les rues Favart et Marivaux, car le pavillon de Hanovre n'est plus occupé que par des commerçants. Cette particularité explique pourquoi le panorama du côté nord des boulevards, dressé vers 1840, n'a pas eu de pendant pour le côté sud.

En face du Grand Balcon s'ouvre la rue Le Peletier, où à la hauteur du n° 6 actuel, se trouve le théâtre de l'Opéra. La façade n'en est guère monumentale, mais on en vante l'ordonnance et le bon goût. Depuis le 16 août 1821, date de son inauguration, les représentations y sont très suivies. Les assidus y continuent le soir dans les loges, la conversation interrompue l'après-midi dans les salons ou aux Champs-Elysées. Au foyer les artistes, les mondains, les Canalis, les Nathan, les Rastignac, font cercle autour de Tullia ou de la Torpille à moins que ce ne soit, pas plus vivante, mais plus réelle, la belle Fanny Elssler, qui provoque les hommages d'Alfred de Musset. Mais voici le carnaval. Le docteur Véron abandonne son théâtre aux masques et aux travestis. C'est le bal et ses folies. Bixiou, l'œil vif et inquisiteur, lance un trait mordant à un domino dont la silhouette ne lui est pas inconnue. Plus loin, une intrigue s'ébauche qui se dénouera, à deux pas, dans un cabinet particulier, chez Pétron, et l'on quitte le boulevard des Italiens, souvent appelé à cette extrémité boulevard de l'Opéra, pour pénétrer sur le boulevard Montmartre.

Désormais il faut passer vite. Un dandy vraiment digne de ce nom ne s'aventure guère au delà des Variétés. La Porte Saint-Denis, la Porte Saint-Martin, ce sont des pays lointains où l'élégance ne va pas se commettre, si ce n'est pour accompagner, de loin en loin, Margot au mélodrame qui la fait pleurer.

Au théâtre de la Porte Saint-Martin, à celui de l'Ambigu-Comique qui l'avoisine, ce sont les mélodrames, les pièces populaires que l'on joue chaque soir. L'ouvrier fait queue pour entendre dix actes dans sa soirée et, « pour se préparer l'estomac », s'offre un verre de coco de « Champagne grand mousseux ».

Ceux qui n'ont pas les cinquante centimes nécessaires pour être admis au quatrième amphithéâtre, se contentent des parades et des tours de passe-passe que les bateleurs et joueurs de gobelets exécutent sur la place du Château-d'Eau, actuellement place de la République.

Boulevard du Temple, on remarque, en face de la ligne des théâtres, un établissement renommé : le café Turc, dont le jardin est un lieu de rendez-vous pour les familles. A la Bastille enfin se dresse depuis 1814, au bord du canal, un éléphant monumental de quarante pieds de haut, fait en charpente et en plâtre, maquette d'une fontaine qui ne fut jamais édifiée. C'est dans cet éléphant ainsi abandonné, que Gavroche a élu domicile, et qu'il se défend contre la férocité des rats en s'entourant d'un grillage. En 1844, la maquette est encore debout, non loin de la colonne élevée à la mémoires des victimes de juillet 1830.

XIV

Le Théâtre

Le goût des spectacles est si répandu, vers 1830, que les salles ne désemplissent pas ; de nouvelles se créent ou se transforment, s'ajoutant à une quinzaine de théâtres principaux, sans parler des théâtres secondaires des quartiers ou de la banlieue. La production dramatique ne dédaigne ni les cirques, ni les tréteaux, jadis consacrés aux prestidigitateurs.

Attirés de tous côtés, les spectateurs en ont pour leur argent ; et, tandis que le Gymnase joue jusqu'à quatre pièces en une soirée, on passe du rire aux larmes, sans transition, au Cirque Olympique, à la porte Saint-Martin, à la Gaîté. Le boulevard du Temple est particulièrement fréquenté ; il commence alors à la rue du Faubourg-du-Temple et traverse en diagonale la

place actuelle de la République : là, sur un emplacement de quelques centaines de mètres, s'élèvent le Cirque, les Folies-Dramatiques, la Gaîté, les Funambules, le Théâtre Saqui et le Petit Lazari.

Le premier qu'on rencontre à droite, en venant de la Bastille, est le Petit Lazari, situé (ainsi que ses voisins le théâtre Saqui et les Funambules), en face du théâtre Déjazet actuel. Théâtre de marionnettes jusqu'en 1830, il devient, à cette date, le type du théâtre populaire ; les entr'actes, ainsi qu'on peut s'en rendre compte, y sont tout particulièrement animés. Au théâtre des Acrobates, devenu le théâtre de Mme Saqui, on admire les entrechats et les jetés-battus de l'illustre danseuse de corde ; en 1832, la salle est vendue au sieur Dorsay que mélodrames et comédies ne peuvent sauver de la cruelle faillite.

Puis c'est le théâtre des Funambules, représenté par le manuscrit original d'une parodie l'*Esméralda du Pont-aux-Choux* (1837) ; à côté un autographe de son fondateur Bertrand, par lequel ce dernier s'engage à fournir, pour la fête du roi (1er mai 1731), « une troupe de corde, sauteurs, voltigeurs et équilibristes. » A ce théâtre, les spectateurs applaudissent le mime Debureau, et ses camarades, acteurs peu rétribués, si nous en croyons une caricature.

Vient ensuite le théâtre de la Gaîté, brulé et reconstruit en 1835, puis après la faillite du directeur, réouvert le 9 septembre 1837, comme le mentionne une pièce exposée. Plus loin on rencontre le Cirque Olympique, création de Franconi, où les spectateurs viennent applaudir nos gloires nationales : on joue *le Drapeau*, *le siège de Sarragosse*, *la Mort de la Tour-d'Auvergne*, pièces à grand spectacle, avec musique militaire, défilé de troupes, fusillade et canonnade nourries.

Le public de ces théâtres excite souvent la verve des caricaturistes ; les *Spectateurs attentifs* et une composition de F. Delarue, le *Paradis*, représentent ici ces documents humoristiques.

Après avoir franchi l'Ambigu-Comique, nous arrivons, en suivant les boulevards, à la porte Saint-Martin, dont la faveur est due, non seulement à l'intelligence des directeurs et au talent d'acteurs tels que Frédérik Lemaître, Bocage et Mme Dorval, mais encore à la variété du répertoire : sous la Restauration, ce sont des mélodrames, des comédies et des ballets qui rivalisent avec ceux de l'Opéra ; sous la monarchie de juillet, triomphent les drames modernes de Victor Hugo ou d'Alexandre Dumas. Un

dessin d'Alfred Johannot, qui représente une scène de *Marion Delorme*, voisine avec une vue du théâtre et un portrait de Mme Dorval, créatrice du rôle de Marion ; à côté, Frédérick Lemaître portant « la cape en dents de scie et les bras en spirale » de Don César de Bazan.

Ces productions romantiques inspirent au Vaudeville et aux Variétés de nombreuses parodies : *le Roi Pétaud et sa cour* remplace *Henri III et sa cour ; Hernani* devient *Harnali ou la contrainte par cor ;* on joue le *Canon d'alarme ou les classiques et les romantiques ;* on se moque des « pleurards à nacelles, des amants de la nuit, des lacs, des cascatelles ». C'est ce que rappelle, dans les vitrines, *Ruy-Blag*, parodie de *Ruy-Blas*, jouée dans une revue des Variétés. A côté, les acteurs de ce joyeux théâtre figurent sur le *Grand chemin de la postérité*, avec leurs camarades de l'Opéra-Comique et des Italiens.

Les cantatrices, applaudies dans les théâtres lyriques, se montrent ici, avec les portraits de Mlle Prévost, de Giulia Grisi et de Malibran. Si la place a manqué pour rappeler les belles soirées de l'Opéra romantique, une planche du moins conserve le souvenir de la représentation des *Huguenots* à l'Opéra.

Dans un genre plus modeste, le public du Palais-Royal trouve l'interprète idéale en Mlle Déjazet ici représentée par un autographe, un recueil de ses costumes et son portrait finement exécuté par Léon Noël.

Nous sommes loin des traditions classiques, qui ne sont plus respectées qu'à la Comédie française et dans les déserts de l'Odéonie. On admire alors Mlle Mars, dans tout l'éclat de son talent, et un nouvel astre se lève au ciel de la tragédie : Rachel, qu'une caricature nous montre « écrasant ses rivales... triomphante, adulée, couronnée... ». D'autres planches et portraits rappellent le souvenir des deux Théâtres français, notamment une vue du foyer des acteurs à la Comédie, la façade de l'Odéon et une scène du *Paria*, joué à ce dernier théâtre.

Avant de terminer cette énumération, il convient de faire place au Théâtre anglais. La Porte-Saint-Martin acclimate ce genre et, après l'échec de Shakespeare représenté avec le texte original, exhibe des mimes, sérieux ou comiques, venus de l'autre côté du détroit. On joue des traductions d'*Hamlet*, de *Macbeth*, du Marchand de Venise. Une très belle planche fixe les traits de la célèbre actrice Smithson, et, non loin, Devéria et Boulanger évoquent la scène du balcon dans *Roméo et Juliette*.

On voit que l'éclectisme des spectateurs trouve à se satisfaire amplement : ouvriers du faubourg, bourgeois du Marais, dandys ou lionnes ont, au bulletin quotidien des spectacles, de quoi répondre à leurs désirs. De nombreux documents se rapportent à ce public d'amateurs : outre les spectateurs démocratiques du boulevard du Temple, les élégants sont figurés par Gavarni dans la *Loge d'avant-scène* et les bourgeois par Delarue dans la *Première Loge d'un théâtre*. Enfin les mœurs des acteurs sont fidèlement retracées dans les *Cabaleurs* d'Henry Monnier et les *Actrices* de Gavarni.

XV

Les amusements de Paris

Le Carnaval était fêté avec enthousiasme. Pour le mardi gras de 1844, on dansait, à Paris ou hors barrières, dans 387 établissements publics. Le jour, le bœuf gras faisait sa triomphale promenade ; une estampe anglaise le montre sur le boulevard Montmartre, précédé d'un héraut jouant de la trompette et guidé par de jeunes sauvages, armés de massues. A côté, figure l'*Ordre et la marche du Père Goriot*, bœuf gras de 1845, qui, précurseur de l'entente cordiale, devait paraître, sous forme d'aloyau, à la table de la jeune reine Victoria.

Après avoir revêtu les travestis les plus fantaisistes, la foule assiégeait les restaurants et, de la fenêtre, interpellait les passants,comme le font ces masques, au restaurant Philippe, situé rue Montorgueil.

Puis, vers dix heures, des ifs lumineux annonçaient grand festival à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, ou à l'Ambigu sans parler des autres théâtres ; cinq à six mille danseurs se pressaient dans la première de ces salles. Mais le roi du bal était le fameux Musard, que les habitués portaient en triomphe et qui fonda un établissement rue Vivienne. Danser le quadrille des « Chaises cassées », recevoir ou donner des rendez-vous : rêve délicieux, qui finissait tristement au point du jour dans la bruine et la fange comme le figure une curieuse estampe de Victor Adam ; il ne restait de ces heures de folie que les rencontres fortuites, évoquées par le crayon spirituel de Gavarni dans les *Souvenirs du Carnaval*.

On dansait d'ailleurs toute l'année. L'hiver, on allait au Prado, construit devant le Palais de Justice, sur les ruines de

l'ancienne église Saint-Barthélemy, au Salon de Mars, rue du Bac, 75 (aujourd'hui salle du Pré-aux Clercs, n° 85), au Salon de la Picarde, rue Saint-Denis, du côté de la rue Saint-Honoré. L'été, on s'acheminait vers la Chaumière, au n° 17 du boulevard Montparnasse, fondée par le père Lahire, ou sous les ombrages des Champs-Elysées, « au 387e arbre à main gauche », au Bal Mabille, (sur l'emplacement actuel de l'avenue Montaigne). « Walses », polkas et « mazourkas », alternaient avec les antiques contre-danses, le cancan échevelé ou les fantaisistes quadrilles ; c'était le temps, dont parle Nadaud, de Pomaré, Mogador et Clara, le temps aussi de Chicard, que nous rappellent un amusant dessin de Gavarni et une vue des Vendanges de Bourgogne, établissement renommé du faubourg du Temple et où se tinrent les bals Chicard.

Les cafés et les estaminets connurent à cette époque une vogue particulière. Un dessin de Célestin Nanteuil retrace l'intérieur d'un estaminet en 1831 : joueurs de billards et de cartes, fumeurs, sont en un aimable négligé. Les jardins du Cheval-Blanc, rue du Faubourg-Saint-Denis, n'offrent pas non plus le même milieu select que les cafés Anglais et Véron, aux boulevards des Italiens et Montmartre, le café de la Rotonde, au Palais-Royal, le café Bonne-Nouvelle, le café Turc qui existe encore en partie chez Bonvalet, le café des Bains Chinois.

Parmi les classes diverses de fêtards et d'oisifs, circulent les grisettes, lorettes et lionnes, qui personnifient la galanterie parisienne à cette époque. Le joli dessin de Traviès, *Celles qui deviennent lionnes*, les représente à leurs débuts : de cette misérable rue Traversine, au ruisseau fétide, aux maisons branlantes, quel chemin à parcourir avant de posséder le somptueux hôtel d'une Josépha Mirah ! Ce sont ces étapes que Bourdet a retracées dans *Une vie de grisette*, depuis les premiers pas vers l'atelier jusqu'à l'entrée dans le demi-monde. La grisette n'est plus ; en émigrant de la rive gauche sur les pentes de Montmartre, elle est devenue lorette, comme ces jeunes femmes que Gavarni nous montre regardant du haut de la butte l'échoppe maternelle ou le balcon doré de leur nouveau salon. Puis, c'est la décadence, le retour à la rue, avec, pour compagnes, des malheureuses comme celles représentées dans le *Quartier de la Cité*.

XVI

Les petits métiers de la rue

Les ordonnances de police ont empêché bateleurs et physiciens de se réunir sur le boulevard du Temple, mais ces petits métiers n'ont pas déserté Paris.

Les montreurs de marionnettes parcourent les rues de la capitale : l'un d'eux s'engage à exhiber sa troupe aux Champs-Elysées pour la fête du roi (1er mai 1831). Plus loin, deux troupiers regardent bouche bée les merveilles d'un diorama ambulant et écoutent les explications de l'industriel. Au coin d'une rue, un jeune garçon joue de la serinette, tandis qu'un singe savant, habillé en général, reçoit dans son bicorne les aumônes des spectateurs. Dominant, de-ci, de-là, ces bruits divers, la vieille édentée, dessinée par Gavarni, soupire les plaintes d' « une jeune Sylphide », l' « aveugle des 15-20 », bonnasse et placide, évoque les victoires de Napoléon, en raclant son crin-crin, le joueur d'orgue déroule la série de ses airs et les bouffes-ambulants initient le grand public aux ensembles instrumentaux.

Les cris des marchands se mêlent à ces flots d'harmonie. Voilà le marchand d'habits et sa concurrente, la marchande de « chapeaux communs », l'auvergnat qui fait rôtir des marrons, le marchand de coco, la vendeuse d'allumettes, le petit ramoneur qui se heurte à la voiture d'une poissonnière, le marchand de bottes d'asperges. Victor Adam nous montre à son tour, des marchands de statuettes, de paniers, d'habits, de lait, le vitrier ambulant et le camelot criant le dernier « canard ». Deux aquarelles évoquent des types populaires : le chiffonnier qui repose sa hotte sur une borne ; un balayeur, un cocher, une ravaudeuse et une ménagère faisant la causette. Cependant une jeune fille, qui baisse les yeux, dicte de tendres aveux à l'écrivain public.

XVII

Aspects de Paris

Dans les rues, bordées de boutiques que rappellent les prospectus exposés, les badauds ont des distractions de tous genres, heureux si les embellissements de Paris ne les font pas choir sur quelque tas de pavés, si la rue étroite ne les oblige à se coller aux murs pour laisser passer un tombereau, s'ils ne reçoivent

dans les jambes les bûches des scieurs de bois, ou, sur leur bel uniforme de garde national, la sauce de quelque godiveau. Cependant d'aimables jeunes filles, comme celle que nous voyons au faubourg Saint-Jacques, cousent et rêvent avec ardeur devant leur fenêtre fleurie.

Une autre série de pièces retrace la physionomie de quelques coins de Paris, plus particulièrement populaires ou animés.

D'abord s'offre le Pont des Arts, où un invalide farouche reçoit le péage de provinciaux embarrassés, et où se tient le célèbre aveugle qui joue de la serinette, tandis que son caniche récolte les aumônes des sensibles passants. En aval du Pont-Neuf, nous voyons le pittoresque bateau-lavoir, dessiné par V. Adam.

A la place du Châtelet, la foule, assemblée au pied de la fontaine du Palmier, assiste à une vente à l'encan. Vu du Pont-au-Change, le tableau est particulièrement vivant : dans la Cité, le Palais de Justice, les toits pointus de la Conciergerie, la Tour de l'horloge, avec la boutique de l'ingénieur Chevallier, où, dans l'hiver de 1830, la foule vient interroger le thermomètre : devant le Palais, des oisifs regardent les condamnés exposés au carcan ; plus loin, le Marché-aux-fleurs, voisin de la Pompe Notre-Dame et du Prado, si cher aux danseurs ; enfin, le Pont Notre-Dame où se croisent les véhicules les plus divers et jusqu'à la voiturette traînée par un chien.

L'île Saint-Louis, l'île Louviers et les quais jusqu'au pont d'Austerlitz sont groupés en une pièce curieusement animée. Défilent successivement l'entrée du Jardin des plantes, la maison éclusière du canal Saint-Martin, le Port-aux-vins. L'île Louviers, rattachée, en 1843, à la rive droite et comprise aujourd'hui entre le boulevard Morland et le quai Henri IV, présente, au lieu des immeubles modernes, d'immenses chantiers de bois, bordés de peupliers ; des vaches et des chèvres broutent le gazon des berges foulé par les promeneurs dominicaux.

De la rive droite, nous apercevons l'île Saint-Louis ; à nos pieds le port Saint-Paul, dominé par un corps de garde. Du pont Marie, s'avance un régiment, sapeurs et musique en tête et, plus loin, sur le quai Bourbon, les bateleurs retiennent la foule, aux alentours de la pompe à feu du Port-au-blé.

Toutes ces estampes nous montrent les ménagères qui vont puiser l'eau à la Seine et les voitures-tonneaux des porteurs d'eau. Les fontaines étaient insuffisantes ; plusieurs de celles qui existaient alors sont représentées dans les aquarelles originales d'Amlin, exposées dans le compartiment qui suit.

XVIII

La Garde nationale. — L'Hôtel des Haricots La prison de Clichy

Il est peu de sujets qui aient prêté autant à la satire et à la caricature que la Garde nationale. Ces bourgeois à lunettes, affublés de gibernes et de ceinturons passés par-dessus leurs vêtements civils, tremblant de peur et tenant leur fusil comme un cierge, ne sont certes pas flattés sur les lithographies de Bellangé. Le danger passé, leur vanité s'épanouit et ils se montrent avec orgueil les décorations gagnées aux journées de 1830. Réunis en « banquet de famille », grenadiers, officiers et sous-officiers acclament de leurs *vivat* répétés le toast solennel porté au roi par leur capitaine. Mais tout n'est pas gai dans le métier, et le moindre désagrément qui résulte de ces fonctions, c'est de recevoir, au milieu d'une fête, l'ordre de service qui vous convoque, en petite ou en grande tenue, pour monter la garde ; c'est encore, au premier janvier, de mettre la main à la poche, quand les tambours de la compagnie viennent vous présenter leurs vœux ; c'est surtout, pour une peccadille, d'être envoyé aux arrêts, à l'hôtel de Bazancourt, puis, à partir de 1837, près du pont d'Austerlitz, sur l'emplacement actuel de la gare d'Orléans.

La maison d'arrêt de la Garde nationale n'est pas la seule qu'ait à redouter un bon bourgeois aux mœurs tranquilles. S'il dépense un peu plus que ses revenus, s'il fait des dettes, ses créanciers n'hésitent pas à mettre des records à ses trousses et à le faire enfermer à Clichy. La prison pour dettes est située rue de Clichy, sur l'emplacement actuel de la rue Nouvelle. Elle est à deux pas des jardins de Tivoli et les accords des violons s'entendent parfaitement du préau : « Quand nous voulons danser, Tivoli est là, mon cher. Entre Tivoli et nous, il n'y a que deux murs et un coup de fusil ». Là, on se trouve souvent entre bons garçons. Pas moyen de faire de farces à sa Ninie, mais bah ! avec sa casquette, sa pipe d'écume et son Montaigne, on peut attendre philosophiquement l'heure de la délivrance.

XIX

Les Moyens de Transport

Entre 1820 et 1840, en pleine période romantique par conséquent, une révolution radicale s'accomplit dans les moyens de transport.

C'est d'abord le développement subit des voitures publiques dans Paris et la création, en 1828, des « omnibus ». Le génial Vautrin, caché sous l'enveloppe de l'abbé Carlos Herrera, avait prévu l'engouement des Parisiens pour les transports en commun, lorsqu'il plaça tous ses fonds dans ces entreprises, afin de constituer une dot à Lucien de Rubempré. Rien ne peut rendre en effet la vogue que connurent, dès le début, les lourds véhicules qui, pour 25 ou 30 centimes, transportaient les voyageurs d'un bout à l'autre de Paris en service accéléré. En 1829, la Compagnie des Omnibus exploitait quinze lignes, mais des compagnies rivales sous les noms les plus variés, lui faisaient une rude concurrence : c'étaient les tricycles, du Palais-Royal au boulevard Montparnasse, les Ecossaises, du Faubourg Montmartre à la rue des Fossés-Saint-Victor, les Béarnaises, de la Bourse à Saint-Sulpice, les Dames Blanches, de la Madeleine à la Porte-Saint-Martin. Sur les Citadines et les intrigues qu'on y pouvait nouer, circulait une chanson :

> Ce char nouveau qui nous conduit
> Est si propice au doux mystère...
> Citadine ,citadine,
> Roule, roule, plus lentement.

Les voitures particulières, les élégants cabriolets, les antiques coucous, s'entrecroisant avec les omnibus à travers les rues, exposaient les passants au danger d'être renversés, sinon écrasés ; aussi la police bienveillante crut-elle « utile de rappeler qu'il « serait à désirer que les piétons s'abstinssent de circuler au « milieu des rues et adoptassent, par préférence, les trottoirs ou « le côté des maisons, en ayant soin de prendre toujours la droite « sur chaque trottoir ». Ce que le piéton cherche surtout à éviter, c'est la « stanope » ou le tilbury du dandy qui mène à toutes brides, parfois cheveux au vent, son chapeau dans la caisse et son « tigre » ou groom l'abritant avec un large parasol.

De Paris partaient en outre, pour les divers points de la province, les lourdes diligences des messageries. Diverses Compagnies, comme pour les omnibus, se partageaient les réseaux de routes ou se concurrençaient sur les itinéraires les plus fréquentés. En dehors des Messageries royales, il y avait l'entreprise Laffitte, Caillard et C[ie], l'entreprise Toulouse appelée aussi Messageries des Jumelles, sans parler de l'entreprise Touchard,

faubourg Saint-Denis, dont les beaux véhicules faisaient tourner la tête à Pierrotin, le voiturier de l'Isle-Adam.

On sait quelle scène pittoresque constituait le départ ou l'arrivée de la diligence. Rowlandson, le célèbre caricaturiste anglais n'a pas manqué d'exercer sa verve à cette occasion.

Cependant, depuis 1835, un événement se préparait qui allait amener la transformation la plus complète dans les moyens de transport. Le 26 août 1837, était inauguré le chemin de fer de Paris à Saint-Germain-en-Laye, premier chemin de fer ayant un service régulier. Le tracé était sensiblement le même qu'aujourd'hui, sauf les points de départ et d'arrivée qui étaient le pont de l'Europe et le Pecq, au lieu de la gare Saint-Lazare et Saint-Germain. Les places coûtaient 1 franc et 1 fr. 50 et la distance, 18 kil. 430, était franchie, dit le prospectus, en 25 ou 30 minutes, sans arrêt intermédiaire. A soixante-dix ans d'intervalle, les conditions sont restées à peu près les mêmes pour le prix et la durée de ce petit voyage.

La déchéance du cheval commençait, et cependant c'était l'époque où le Jockey-Club se fondait, où les courses du Champ de Mars étaient en pleine vogue, et où l'hippodrome de Chantilly s'organisait.

XX

Les Barrières

A peine est-on sorti des barrières de Paris, à peine a-t-on franchi la grille à l'entrée de laquelle se pressent diligences, charrettes et bestiaux, qu'on se trouve en pleine campagne. Quoi de plus romantique que ce pavillon en ruines à l'extrémité du Chemin-Vert, à deux pas de la prison de la Roquette ? C'est l'ancienne barrière des Amandiers dont l'abandon est parfaitement rendu dans la sépia de Palaiseau. Et les Buttes-Chaumont ! Quel ne devait pas être leur aspect sauvage avant qu'Alphand les ait transformées en parc. Ménilmontant n'est qu'un village relié à Paris par une large chaussée bordée d'arbres, actuellement la rue de Ménilmontant. Les barrières de Belleville, de Ramponeau sont fleuries de guinguettes d'où, aux jours gras, les masques opèrent la fameuse descente de la Courtille, par la rue du Faubourg-du-Temple.

A Montmartre, quelques-uns des moulins qui couronnent la butte font encore tourner leurs ailes, mais la plupart sont trans-

formés en cabarets où l'on monte en parties fines, sous prétexte d'admirer le panorama. Dans la plaine Monceau, ce sont des jardins maraîchers, à Passy des pompes à feu, des usines, à la barrière d'Italie, près de la Butte-aux-Cailles, encore des moulins. Le bassin de la Villette, avec son étrange rotonde, semble perdu dans quelque pays exotique. A la barrière du Trône, aujourd'hui place de la Nation, se dressent deux colonnes vétustes, garnies de verdure dans les interstices des pierres, sans statues au sommet, derniers vestiges de l'arc de triomphe dessiné par Perrault au XVIIe siècle.

XXI

Les Trois Glorieuses

Des épisodes marquants de la Révolution de juillet sont rappelés par quelques pièces : c'est la dévastation de la boutique d'un armurier, Lepage, qui demeurait rue de Richelieu, au n° 13, et chez qui la foule alla chercher des armes le mardi 27 juillet ; c'est une scène d'émeute devant l'Abbaye, maison d'arrêt militaire, située près de l'église Saint-Germain-des-Prés. Le journée du 28 juillet est représentée par un dessin de Raffet, *Barricade de la rue Saint-Antoine* et par l'épisode du Pont d'Arcole. Pour la journée du 29 juillet, c'est un rassemblement, rue Saint-Honoré, se rapportant à la *Prise du Palais-Royal*. Le 30 juillet, après la victoire, le préfet de police Bavoux, député de la Seine, adresse une proclamation au peuple de Paris. Et une lithographie de Chapuy et V. Adam retrace le pittoresque retour de Rambouillet, avec les équipages de la Cour, le 3 août.

Les croquis d'après nature d'Eugène Lamy nous figurent de petites scènes de la Révolution : combat du Pont des Arts, barricades, convois divers et transports de blessés. Ils voisinent avec des pièces populaires : une brochure contre les ministres de Charles X et un recueil des chansons que les événements ont inspirées à Béranger, Casimir Delavigne et autres poètes contemporains.

Citons, pour terminer, un curieux certificat de civisme délivré par les révolutionnaires à l'avocat Bonjean qui devait être mis à mort pendant la Commune de 1871, et une relation manuscrite des événements qui se sont passés dans le VIIe arrondissement.

XXII

Les Champs-Elysées et la Concorde

Le quartier des Champs-Elysées commence à prendre de l'animation ; bien des artistes, des littérateurs, voire même des élégants viennent se loger dans les maisons neuves construites en bordure de l'avenue Fortunée, de l'avenue Byron, de l'avenue Chateaubriand, sur l'emplacement des jardins Beaujon. Le comte d'Orsay, successeur de Brummel sur le trône du dandysme, choisit pour demeure la propre demeure de lord Byron. Balzac vient mourir dans un petit hôtel de l'avenue Fortunée, alors barrée par un moulin à vent, dernier vestige de la « folie » du XVIIIe siècle. C'est aujourd'hui la rue Balzac.

L'arc de triomphe de l'Etoile est à peine achevé, et complète la perspective magnifique de l'ancienne allée du Roule, devenue l'avenue des Champs-Elysées. Tout autour, c'est encore, en 1846, un mélange de petits hôtels et de jardins. Auprès du rond-point, dans l'allée des Veuves, actuellement avenue Montaigne, le bal Mabille ouvre ses portes. Ses palmiers de zinc, son éclairage au gaz, son orchestre modèle conduit par Pilaudo, lui assurent la vogue que d'autres jardins beaucoup plus spacieux n'ont pas su garder.

Dans les contre-allées en bordure de l'avenue, entre le rond-point et la place de la Concorde, se dressent des théâtres ambulants, le jour de la fête du roi. C'est la Saqui avec ses exercices sur la corde raide, la veuve Anger et son petit spectacle dit Castallet.

Des mâts de cocagne, des marchands de gâteaux, des bateleurs de toute sorte mettent pour un jour, dans ce beau quartier, la gaieté des fêtes populaires, mais en temps normal c'est la fashion qui se réunit à cet endroit. On vient assister au défilé de Longchamp ; sous les arbres, les chaises se rapprochent et forment de petits cercles ; on potine ferme, en écoutant d'une oreille distraite les « virtuosi ambulanti » fort bien vêtus, qui ont déserté le boulevard de Gand pour le nouveau lieu à la mode, entre les chevaux de Marly et l'avenue de Marigny.

A l'entrée des Champs-Elysées s'élève le pavillon Peyronnet, comme un pavillon de chasse à la lisière d'un bois, mais au lieu d'un garde c'est un restaurateur qu'on y trouve.

La place de la Concorde est loin d'avoir la tenue et la correction dont elle fait montre de nos jours. Irrégulièrement empierrée,

elle est entourée de larges douves où croît une végétation folle. D'énormes bornes tracent la voie que doivent suivre les voitures. Les chevaux, œuvre de Coustou, ramenés de l'abreuvoir de Marly pour faire pendant à ceux de l'entrée des Tuileries, achèvent de donner une physionomie étrange à la place. Devant les lithographies de 1830, on comprend mieux la tradition qui veut qu'en 1788 on ait sonné l'hallali d'un chevreuil sous les yeux de Marie-Antoinette, accoudée aux terrasses des Tuileries.

En 1834, l'ex-place de la Révolution, devenue place de la Charte, reprend, sous son ancien nom de place Louis XV, un aspect plus policé. En l'honneur de l'exposition de l'industrie, on a bâti dans ses angles quatre pavillons provisoires et, au centre, on a dressé une figuration de l'obélisque de Louqsor, impatiemment attendu. L'exposition s'achève. Les pavillons disparaissent. Le monolithe arrive enfin, soigneusement emmailloté pour éviter des heurts, et, en 1836, est érigé solennellement sur la place.

XXIII

Les Environs de Paris

Quand vient l'été, la « petite propriété », autrement dit le petit bourgeois, fait ses paquets et part pour la campagne. On met le chat dans un panier, on emballe les perroquets, et on va se donner des airs de monseigneur à sa maison des champs, qui à pied, qui en diligence, qui en coucou ou en char-à-bancs. Le pittoresque du départ n'égale que celui du retour avec les désagréments qui guettent les voyageurs, les perquisitions sans tact ni mesure des employés d'octroi, le déballage des vêtements sous la pluie battante. Ceux qui ne vont qu'à Sèvres ou à Saint-Cloud prennent le bateau à vapeur au quai d'Orsay, près du Pont Royal, en face de l'endroit où s'amarrait naguère encore le coche d'eau halé par des chevaux.

Les lieux de promenade ou de villégiature ne manquent pas, ni les distractions. Dans les villages comme Montmorency, où les parties d'ânes sont en usage, on compte jusqu'à deux cents de ces animaux attendant, rangés sur la grande place, qu'on vienne les louer moyennant 2 francs l'heure. Les messieurs préfèrent les petits chevaux, mais les dames ne veulent que des ânes. Aussi les maîtres de maison qui veulent bien faire les choses louent-ils d'avance toute une cavalerie variée pour leurs invités.

A Saint-Germain, on va se perdre dans la forêt, non sans avoir au préalable donné un coup d'œil à l'admirable vue qui s'étend au pied de la terrasse. En automne, on pousse même jusqu'au carrefour des Loges, près de l'ancienne abbaye, où, tous les ans, une fête foraine attire les visiteurs en foule. De ces fêtes locales, il y en a d'ailleurs un peu partout, à Auteuil, à Bellevue, à Saint-Cloud. A Beau-Grenelle, les entrepreneurs du nouveau village fondent un couronnement de rosières.

Mais les gens paisibles, qui aiment la campagne pour elle-même, préfèrent les ombrages verdoyants de Ville-d'Avray ou la grâce champêtre de Bougival et de Suresnes. Les personnes pieuses montent au sommet du Mont-Valérien que couronne, jusqu'en 1830, un calvaire, les badauds vont voir les cascades de Saint-Cloud, tandis que les cœurs épris de poésie voguent en nacelle sur les eaux dormantes de Versailles et de Trianon.

VARIA

I

LE CARNET DE LAMARTINE

Documents inédits (1)

On a bien raison de dire que l'histoire s'écrit jour à jour. Tout se trouve et se reconstitue ; il suffit de savoir chercher et d'avoir beaucoup de patience.

J'ai publié dans le *Correspondant*, quelques documents inédits qui ont donné au lecteur la clé des difficultés de toute nature que Lamartine avait eu à vaincre dans l'affaire de son mariage. Parmi ces documents figure l'acte de naissance de Mme de Lamartine qui n'avait pu être produit à la signature du contrat, et que le grand poète ignora toute sa vie ; il en résulte que Mademoiselle Birch, tout en ayant sept mois et huit jours de plus que Lamartine, était moins âgée qu'on ne le croyait dans son entourage.

Aujourd'hui, j'apporte au public deux pièces nouvelles qui authentiquent, à elles seules, les deux scènes les plus passionnantes du roman de *Raphaël*, à savoir la scène du naufrage sur le lac du Bourget et la scène des adieux dans le parc de Saint-Cloud.

C'est d'abord une lettre de Lamartine à son ami Louis de Vignet, qui le rejoignit à Aix-les-Bains, quelques jours après le naufrage.

C'est ensuite un petit carnet que Mme Charles (la Julie de *Raphaël*) avait donné à Lamartine quand ils se quittèrent pour ne plus se revoir, au mois de mai 1817. Ce petit carnet appartient aujourd'hui à M. Emile Ollivier, qui a bien voulu me le communiquer, ce dont je le remercie de tout mon cœur.

(1) Les documents de cet article sont tirés de la conférence faite par Léon Séché sur Lamartine et le roman de « Raphaël », le 2 octobre 1908, à l'Hôtel Saint-Fargeau (Bibliothèque de la ville de Paris) pour clôturer l'Exposition de « Paris au temps des Romantiques ».

Et donc Lamartine écrivait d'Aix-les-Bains à Louis de Vignet, le 1er octobre 1816 :

« Mon cher ami,

« Depuis ta dernière lettre où tu m'annonces ta prochaine visite, il m'est arrivé une grande joie. J'ai sauvé, avant-hier, une jeune femme qui se noyait sur le lac, et elle remplit maintenant mes jours. Je ne suis plus seul chez le vieux médecin ; je ne suis plus malade ; je me sens rajeuni, guéri, régénéré. Quand tu verras cette bonne et douce créature, tu penseras comme moi que Dieu l'a mise sur ma route pour me dégoûter à tout jamais de ma vie passée. Viens donc vite partager notre bonheur et faire connaissance avec elle. Je lui ai dit qui tu étais ; nous t'attendons. »

Ainsi nous savons maintenant, de manière à n'en plus douter, que ce fut le 29 septembre 1816, à la suite d'une tempête sur le lac du Bourget, que Lamartine entra en conversation avec Mme Charles, et qu'ils étaient descendus l'un et l'autre chez le docteur Perrier. La maison existe encore ; elle est située dans le haut de la ville d'Aix, mais on l'a tellement remaniée que, sans les gravures du temps, il serait impossible de la reconnaître.

Elle s'ouvrait autrefois en façade, sur une cour d'aspect rustique dont les bâtiments étaient ornés à la hauteur du premier et unique étage, d'une galerie circulaire où l'on accédait, à gauche, par une sorte d'échelle de meunier. A droite, dans un coin, s'élevait un bel arbre qui mettait un peu d'ombre dans cette cour exposée au midi. Le derrière de la maison donnait sur un jardin entouré de portiques, de treilles, et qu'une simple barrière séparait de la campagne. Au delà, des prés en pente et des futaies de châtaigniers et de noyers conduisaient aux montagnes par des pelouses et par des ravins où l'on était sûr de ne rencontrer que des chèvres. On montre encore la chambre qu'habita Lamartine ; mais est-ce bien sa chambre ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que cette maison d'Aix-les-Bains est celle où Lamartine passa environ cinq semaines en 1816. On l'appelait dans le pays la maison Perrier, du nom du vieux médecin retiré qui y tenait pension avec sa femme. Lamartine en parle dans une lettre à Mlle de Canonge, la confidente habituelle de ses peines de cœur.

« Comment êtes-vous logée ? lui écrivait-il, le 18 août 1818. Comment passez-vous les soirées ? car, pour les journées, je sais bien où ; comment se trouve Mlle Virginie ? Y a-t-il quelque charmant Ecossais à la figure ossianique, qui fait palpiter son

cœur ? Va-t-elle rêver toute seule au clair de lune sous les treilles de M. Perrier ? »

Ces treilles étaient bien connues de Lamartine : c'est là qu'un soir, par la petite porte du jardin, il avait vu de près, pour la première fois, « l'étrangère qui se réchauffait aux tièdes rayons du soleil, assise sur un banc contre un mur exposé au couchant. »

L'étrangère, c'était Mme Charles.

Voilà pour la scène du naufrage. Passons maintenant à la scène des adieux dans le parc de Saint-Cloud.

J'ouvre *Raphaël* et je lis :

« Il y a au sommet le plus élevé et le plus habituellement solitaire du parc de Saint-Cloud, à l'endroit où le dos de la colline s'arrondit pour s'incliner en deux pentes contraires, l'une vers le vallon de Sèvres, l'autre vers le creux du château, un carrefour composé du croisement de trois longues allées. Là, ces allées se rencontrent et forment, en se rencontrant, une large pelouse vide... C'est sur ce promontoire, où l'on jouit à la fois de l'élévation d'un cap, du silence et de l'abri d'un vallon, et de la solitude d'un désert, que nous venions souvent nous asseoir...

« Nous y montâmes une des premières matinées du mois de mai... Nous nous assîmes sous le septième arbre, qui forme le demi-cercle concave du carrefour, en face de la pelouse de Sèvres. Il y a des siècles dans la charpente vivante de ce chêne et dans les coudures de ses rameaux... »

Suit l'admirable duo d'amour où éclate le cri de Julie : « Raphaël, il y a un Dieu ! Dieu, c'est toi ! Dieu, c'est moi pour toi ! Dieu, c'est nous !... »

J'ouvre à présent le petit carnet de Lamartine et j'y trouve la note suivante :

« 16 octobre 1818, matin. — Revu les allées, l'arbre au pied duquel, pour la dernière fois, nous nous assîmes, le 3 mai 1817, à Saint-Cloud, au bout de l'allée que finit la lanterne. »

A cette époque, il y avait près d'un an que Mme Charles était morte. Lamartine était venu à Paris pour lire à Talma sa tragédie de *Saül*, qu'il avait « dédiée à son ombre ». Cette lecture ,d'après sa *Correspondance*, devait avoir lieu le 19 octobre. Ne pouvant prier sur la tombe de Mme Charles qui avait été enterrée dans un cimetière de village, loin de Paris, il était allé, en vue de cet événement si important pour lui, chercher la force dont il avait besoin sous « l'arbre de l'adoration », dans le parc de Saint-Cloud.

Mais ce n'est pas la seule note intéressante que contienne le petit carnet de Lamartine. J'en relève trois ou quatre autres, qui se rapportent encore à son roman avec Mme Charles.

La première en date est du 29 août 1817. On sait qu'en quittant son amie il lui avait donné rendez-vous à Aix, au mois de septembre. Son premier soin, en arrivant dans cette vallée, fut de revoir l'abbaye d'Hautecombe, près de laquelle Mme Charles avait été transportée mourante après avoir fait naufrage. Et c'est là qu'il écrivit sur son carnet :

« Assis sur le rocher de la fontaine intermittente, le 29 août 1817, pensant à toi (Julie). Abbaye d'Hautecombe, un pied dans le lac ! Séjour à choisir pour nous, si...

« Passé la journée du 29 dans les bois d'Hautecombe, sur le lac du B... avec cinq persones, bonnes et aimables.

« Souvenir de notre journée du mois de septembre passée sur le même lac avec elle !

« Quatre heures du soir. »

Mais Lamartine attendit en vain Mme Charles « toute une mortelle semaine », du 8 au 15 septembre. Une lettre lui apprit alors qu'elle était alitée et qu'elle ne pourrait pas le rejoindre à Aix ; il en éprouva une telle douleur, que les vers du *Lac* jaillirent de son cœur comme une fusée de sang.

Deux mois après, ayant reçu de meilleures nouvelles, il le note encore sur son carnet :

« Le 13 novembre 1817, j'ai appris le rétablissement de J. C. (Julie-Charles). Jours d'espérance et de joie.

« O. m. D. a. p. d. n.

(« O mon Dieu ! ayez pitié de nous ! »)

Hélas ! ce n'était qu'une fausse joie. Le 17 décembre 1817, Mme Charles expirait sans avoir revu Lamartine, et celui-ci écrivait sur son petit livre, en apprenant l'affreuse nouvelle :

« O. m. d. r. n. d. v. s.

(« O mon Dieu, recevez-nous dans votre sein.)

« Souviens-toi de moi dans les cieux ! »

Souviens-toi de moi dans les cieux !

C'est le dernier vers de la *Méditation*, qui a pour titre : *Invocation*, et qui commence ainsi :

> O toi qui m'apparus dans ce désert du monde,
> Habitante du ciel, passagère en ces lieux !...

Mais la note du petit carnet qu'on lira peut-être avec le plus d'intérêt est celle qui porte la date du 30 août 1818.

Lamartine qui était sur le point de partir pour Paris, en quête d'une position sociale, était allé passer quelques jours à Aix auprès de Mlle de Canonge, qui y faisait une cure. Il avait voulu revoir avec elle cette vallée qui avait été témoin du seul grand amour de sa vie ; mais il ne fit que la traverser, tant elle lui parut triste et déserte.

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Et nous aurions ignoré cette rapide visite, sur laquelle sa *Correspondance* est absolument muette, s'il n'en avait lui-même fixé à tout jamais le souvenir dans cette note précieuse :

« 30 août 1818, au bout de l'allée des petits peupliers, sur les restes d'un petit mur, assis à la place même qu'elle occupait le premier soir où nous nous promenâmes au clair de lune, premier aveu, premier baiser. »

Quel dommage que ce petit mur n'existe plus ! Tous les amoureux qui ont lu Lamartine iraient y faire leurs dévotions.

LÉON SÉCHÉ.

(*L'Echo de Paris* du 2 octobre 1908).

POÉSIES

I

L'Ermitage urbain

A LÉON SÉCHÉ

Je suis reconnaissant aux plantes
Qui consentent à vivre en pots,
Non de luxe, les bienveillantes,
Mais d'humble émail en mon huis-clos.

Mon retrait a pour murs des livres
Et pour décors appropriés,
Sûres de ne souffrir des givres,
Ces végétales amitiés.

Un petit aloès tenace
Se cramponne en l'arrêt, pendant
Qu'un jeune eucalyptus menace
Le plafond d'un jet transcendant.

De temps en temps, des fleurs, quêteuses
De compliments, fleurs d'apparat,
Font une entrée ; aux visiteuses
Poli, je suis plutôt ingrat.

Vous blessez, fleurs lépidoptères,
Du pastélisme de vos tons
Mes fenêtres, vitres austères,
Blanches d'un tulle aux blancs festons.

Et combien j'aime plus sincères
Vos vieilles sœurs de moindre éveil,
Qui ne sont des dernières serres
Mais des purs semis du soleil ;

Celles toujours ma naturelle
Compagnie, et s'accordant mieux
A ma Babel, humble tourelle,
Mais où causent entre les dieux

Les poètes, l'un, non le pire,
Disant *si*, l'autre, son frère, oc,
Celui-là l'*yès* de Shakspeare,
Celui-ci l'*ya* de Klopstock,

Cet autre, le grand *oui* qui sonne,
Sonnera toujours souverain,
En croix, de Verdun à Bayonne,
De la Loire nantaise au Rhin ;

D'autres, d'autres, qui, d'attentives
Discrétions, en des lointains,
Ont laissé leurs langues natives,
Aïeules de nos bas latins,

Et, trop sûrs de mon ignorance,
Ont, pour la secourir, fait choix
De la bonne langue de France
Qui se prête à toutes les voix.

L'évocatrice universelle
A translaté pour mes rayons
Tout ce que le passé recèle
De beau, de vrai, de fictions.

Dieu-prince, ainsi, Rama lui-même
L'agréa ; l'acceptent aussi
Les Saints Védas et le poème
En gloire aux rois de Firdousi.

Par elle, foudre inépuisée,
L'Olympe est sur ma table ; elle a,
Chez moi, sur le calme Elysée
Fait retentir le Walhalla.

Et, tandis qu'en pieux silence
Enée écoute les discours
De son père, et comprend l'Essence
Une, mouvant l'ordre au long cours,

Wodan verse à ses morts en fête
La bière héroïque ; et la mer
Applaudit avec sa tempête
Aux chants ivres, ivres du fer.

Des philosophes, interprètes
De l'inaccessible, ont, de droit,
Pris les hauteurs, leurs thèses prêtes
Sur l'abscons feuilleté du doigt.

Je passe, incliné, sous l'audace ;
Mais un peu plus bas j'aime ceux
Dont l'esprit, s'il ne craint l'espace,
Exige moins des pauvres yeux.

Là, calme, garde sa maîtrise
Socrate en l'ultime Phédon ;
Antisthène, errant, s'autorise
Du Pnyx ; Anacharsis du Don ;

En Lucrèce enseigne Epicure,
Epictète double Zénon...
Mon linteau bas s'émeut, en cure
Du triangle du Parthénon.

Et tout ce monde, des faïences
Aux rayons, des plantes aux dieux,
Echange, haut sur les sciences,
Des symboles, du radieux.

De la divinité converse
En basanes sur mes parois ;
Les fleurs me sont jardin de Perse
Et je suis roi, le roi des rois.

E. PRAROND.

II

La Muse libre

A un poète ami qui m'a demandé ce que je pense de l'accouplement d'une rime au singulier avec une autre au pluriel et de celles de même genre se succédant

Mon cher poète, en tout j'aime la liberté.
Fi de ces buscs en fer par la mode adoptés
Et dont, pour s'amincir, les mondaines abusent,
Jusques au point d'avoir la raideur des piquets !
Plus gracieuse et souple est une fière Muse
Que ne déforme pas l'étreinte d'un corset.
Vive la paysanne à l'allure assurée,
A la taille flexible ainsi qu'un brin de jonc,
Qui réprouve l'étau des baleines serrées
Et qui laisse pointer hardiment deux fleurons,
Sous l'étoffe que tend sa chair non torturée !
Elle n'étouffe pas, aux jours de messidor,

Quand elle va, légère, et le poing sur la hanche,
Avec les moissonneurs aux bras hâlés et forts,
Coucher sur les sillons les grands blés mûrs qui penchent ;
Mais sa poitrine aspire à libres poumons l'air
Qui soulève en passant les flots d'or de la plaine,
Comme il fait onduler le champ mouvant des mers ;
Et le sang court plus rouge et plus vif dans ses veines.
Et quand elle se dresse au milieu des épis,
Tendant ses seins bombés, cambrant ses larges reins,
Le front dans le soleil, la faucille à la main,
Je vois la Liberté, dont je suis tout épris,
S'apprêtant à couper pour les êtres humains
Le blé qui doit nourrir et la chair et l'esprit

Paul Pionis.

III

Nuit d'Été

A mon Ami Emile GAUTIER

Dans l'espace étoilé nuancé d'azur vague
Un fin croissant de lune en demi-cercle luit,
Comme le fragment d'or d'une magique bague
Qui glisse en scintillant aux doigts bleus de la Nuit.

Immobile, un bateau sur le flot noir qui fuit,
Profile au bout des quais, les godets de sa drague ;
Et j'entends clapoter une éternelle vague
Qui se brise à la proue et déferle sans bruit...

J'ai le cœur plein d'extase. — Et parfois, en songeant
Mes yeux suivent dans l'air le sillage d'argent
D'une étoile filante aussitôt effacée...

Elle éclaire un instant l'horizon rembruni,
Puis sa lueur se perd au fond de l'infini,
Comme un rêve d'amour au fond de ma pensée

Julien LAPIERRE.

IV

Bords de l'Ardèche

A mon ami Julin NICOLET.
Sympathique Souvenir.

Que l'Ardèche est jolie au pont de Saint-Martin !
Ce n'est plus le torrent véhément et sauvage.
Non. C'est un lac rêveur, diaphane et serein
Dont ma Muse charmée en vain refait l'image.

Sous le rocher bleuâtre où finit le rivage
La rivière arrondit son lit de sable fin ;
Et sa nappe reflète un si pur paysage
Que mes yeux éblouis le contemplent sans fin.

Que l'Ardèche est jolie après le crépuscule !
Sa robe d'émeraude à l'air du soir ondule.
Le village enchanté sourit le long du bord.

L'eau scintille. — Et là bas, muette et solitaire,
Une barque d'amour s'en va dans du mystère,
Et la lune autour d'elle effeuille un bouquet d'or.

Mai 1908 Julien LAPIERRE.

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

LE CORRESPONDANT du 25 Septembre. — *Le mariage de Lamartine* par Léon Séché.

L'ECHO DE PARIS du 14 Septembre. — *Paul Huet et Alexandre Dumas*, lettre de Paul Huet fils, adressée à M. Léon Séché. — N° du 2 Octobre : *Le Carnet de Lamartine*, documents inédits, par Léon Séché.

LA REVUE HEBDOMADAIRE du 3 Octobre. — *Lamartine et le roman de Raphaël*, conférence faite à la Bibliothèque Saint-Fargeau par Léon Séché.

LA REVUE BLEUE du 5 Octobre. — *Gœthe, directeur de théâtre*, par A. Bossert.

L'AMATEUR D'AUTOGRAPHES, n° d'Octobre. — Documents sur Allart, père d'Hortense Allart de Méritens, publiés par Paul Bonnefon.

LE MERCURE DE FRANCE du 15 Octobre. — *Sur le Romantisme* par Marius et Ary Leblond.

L'ECHO DE PARIS du 27 Octobre . — *Figures romantiques*, Mme Hamelin (documents inédits) par Léon Séché.

LE TEMPS du 9 Octobre. — *Les souffrances de Lamartine* par Jules Claretie.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE CENTRALE D'ART ET D'ARCHITECTURE, 160, BOULEVARD ST-GERMAIN. — *Iconographie de J.-J. Rousseau*, par le comte de Girardin, 1 vol. grand in 8, tiré à petit nombre, prix 25 francs.

L'iconographie de Jean-Jacques Rousseau! Ce vaste sujet n'avait pas encore été traité d'une façon sérieuse et selon un plan méthodique par les admirateurs ou les érudits qui se sont occupés du philosophe de Genève, et cependant aucun personnage ne méritait davantage qu'un travail d'ensemble fût consacré aux innombrables documents qui reproduisent ses traits, les monuments qui le rappellent aux générations successives ou les sites où il a vécu.

La personnalité de Rousseau tenta tous les artistes qui vivaient à son époque et tous ceux qui vécurent après lui. Il fut le sujet d'un nombre incalculable de tableaux, d'estampes, de sculptures, d'objets de tous genres. Cette abondance même fut peut-être la cause du semblant d'oubli dans lequel l'iconographie du philosophe paraît avoir été laissée : beaucoup reculèrent devant les recherches à faire et la minutie du travail à accomplir. Le comte de Girardin pensait, cependant, depuis de longues années à une œuvre de ce genre. Il amassait les documents, multipliait les recherches, aussi bien en France qu'à l'étranger, et tout cela, venant s'ajouter au fonds de ses archives personnelles, constituait un répertoire unique, que nous sommes heureux de voir publier, avec la persuasion qu'il sera accueilli d'autant plus favorablement que Rousseau, sa personne et sa doctrine préoccupent davantage l'opinion actuelle.

Nous parlions des archives de M. Girardin. Elles lui viennent de famille ; on sait, en effet, que Rousseau passa les dernières années de sa vie chez son ancêtre, le marquis de Girardin, à Ermenonville, et qu'il y mourut. Avec de telles traditions, il était naturel que l'auteur s'attachât à une œuvre à laquelle il était préparé mieux que personne. Il ajoute ainsi un supplément du plus

grand intérêt aux éditions complètes des œuvres du citoyen de Genève.

L'ouvrage a été divisé en chapitres, de façon à ce que les recherches soient faciles :

1° Estampes : Portraits. Sujets divers. Vues.

2° Peintures et dessins : Portraits. Sujets divers. Vues.

3° Sculptures : Statues. Bustes. Médailles. Objets divers.

4° Souvenirs.

Une table des noms des artistes et des sujets traités, faite avec soin, termine chaque partie de l'ouvrage, qui lui-même prend fin par une longue liste descriptive des objets ayant appartenu à Jean-Jacques Rousseau et qui existent encore. L'amateur trouvera là la description de nombreux objets tout à fait inconnus, dispersés de différents côtés, et que personne ne soupçonnait. Parmi les planches du livre, la plupart sont précisément des reproductions de tableaux et d'aquarelles qui, jusqu'à présent, étaient demeurés ignorés.

L'éditeur a cru, pour le bien de la publication, devoir en séparer toute la série des vignettes ayant servi à l'illustration des œuvres de Jean-Jacques Rousseau. Cette partie, d'un caractère distinct, pourra être publiée ultérieurement pour faire suite à l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui.

Nous ne doutons pas que, à part les penseurs et les gens de lettres, le grand public, qui conserve le souvenir de « l'homme de la nature », qui sait tout ce qu'il lui doit, ne soit attiré vers une publication grâce à laquelle il comprendra mieux encore le rôle que Jean-Jacques Rousseau a joué dans le monde moderne.

LIBRAIRIE PLON ET C[ie]. — *Mathieu de Montmorency et Madame de Staël*, d'après les lettres inédites de M. de Montmorency à M[me] Necker de Saussure, par Paul Gautier, 1 vol. in-18.

Mathieu de Monmorency mérite une place à part dans la liste des liaisons célèbres de Mme de Staël. Si l'on n'est pas certain qu'il ait été l'élu secret d'un jour, il fut certainement l'ami de vingt-sept ans, dont la fidélité scrupuleuse résista aux pires désillusions, aux séparations morales, plus cruelles que l'éloignement matériel, aux reproches injustes et aux caprices déconcertants. Après les solides études de Sainte-Beuve, de Mme Lenormant, de M. Edouard Herriot ; après les révélations, si abondantes, des mémoires sur l'une des personnalités littéraires

les plus considérables de l'Empire et des débuts de la Restauration, le livre de M. Paul Gautier nous fournit, avec les lettres inédites de Mathieu de Montmorency à la cousine, à la plus intime amie de Corinne, une nouvelle et curieuse documentation qui éclaire de façon définitive cette liaison célèbre. On surprend là le secret de cette âme pure, généreuse, naïve ; on y retrouve aussi Mme de Staël tout entière, avec ses puissantes facultés, sa passion du bruit, son étrange pouvoir de fascination, les tristesses et les infirmités que dissimulait le brillant décor de son existence. Ces renseignements inédits, encadrés dans un alerte récit, ont été complétés par une judicieuse mise à contribution des archives nationales, des journaux du temps et des sources connues. Enfin, en tête du volume, figure la reproduction d'une fort jolie miniature, représentant Mme Necker de Saussure.

MÊME LIBRAIRIE. — Lettres du prince de Metternich à la comtesse de Liéven (1818-1819) publiées avec une introduction, une conclusion et des notes par Jean Hanoteau, préface de M. Arthur Chuquet, membre de l'Institut. 1 vol. in-8° à 7 fr. 50.

On savait par les indiscrétions des mémoires, notamment par Chateaubriand, l'intimité qui unit le créateur de la Sainte-Alliance à l'ambassadrice de Russie à Londres, « grande femme maigre et indiscrète ». M. Jean Hanoteau vient de publier chez Plon une curieuse série de lettres écrites par M. Metternich à Mme de Liéven au lendemain du congrès d'Aix-la-Chapelle et allant des derniers jours de novembre 1818 au 31 avril 1819. Ce sont les premières confidences de l'amant ; il s'y livre tout entier. Ces précieux documents ont été identifiés avec soin. Ils nous dévoilent un Metternich inédit, aimant à dépeindre, avec une pointe de sentimentalité attendrie, sa vie de cœur, parlant, sans détours diplomatiques, de Mme de Staël, de Napoléon, du Pape, de l'Italie, qu'il a visité en connaisseur averti, expliquant avec force détails le secret de son influence sur François II, proclamant, avant la lettre la théorie du surhomme. M. Hanoteau a entouré ces aveux inattendus de notes qui rendent lumineux les moindres points et d'un commentaire abondant qui mène ce roman de haut style au dénouement connu, à la commune disgrâce, aux années tristes où le vainqueur de Napoléon n'était plus que l'ombre d'un grand nom et où son ex-amie bornait sa remuante ambition à demeurer l'Egérie de M. Guizot.

L'historien A. Chuquet s'est chargé de présenter cette belle publication en une préface alerte et spirituelle.

LIBRAIRIE HACHETTE. — *Récits des temps révolutionnaires*, documents inédits, par Ernest Daudet, 1 vol. in 18.

M. Ernest Daudet est un grand travailleur. Tour à tour historien, romancier et mémorialiste, il a touché un peu à tout et quelquefois avec autant de bonheur que de savoir-faire. Sa contribution à l'histoire de la Révolution est considérable et ses travaux sur l'émigration justement appréciés. Mais il ne me semblé pas être très scrupuleux quant aux documents dont il se sert, et je trouve que son autorité en est gravement atteinte. Ainsi dans ce nouveau volume, à propos du général Hoche il vient de mettre en circulation une légende qu'il aurait bien dû contrôler auparavant, car elle est de nature à donner une triste idée de la moralité de Châteaubriand. Il s'agit de la tombe de Pauline de Beaumont. On sait que l'illustre écrivain lui fit ériger un beau monument dans l'église Saint-Louis des Français et que Chateaubriand a toujours prétendu l'avoir payé de ses deniers. D'une lettre de lui à Mme de Custine il ressort même qu'il lui coûta neuf mille francs. Or, s'il faut en croire M. Ernest Daudet, une tradition demeurée dans la famille des Roys propriétaire du château de Gaillefontaine, en Normandie, voudrait que Chateaubriand ait touché un jour, au nom des ayants droit de Mme de Beaumont, des mains de Mme Hoche, veuve du général, la somme de trente mille francs applicable à ce monument. Et M. Ernest Daudet ajoute :

« Cette circonstance ne paraît pas avoir été connue du regretté Edmond Biré, le savant annotateur des *Mémoires d'outre-tombe*. Dans l'édition de cet ouvrage qu'il a publiée si peu de temps avant sa mort (remarquez que Biré est mort en 1908 et que son édition des *Mémoires* a paru en 1898) il raconte (t. II) que le tombeau de Pauline coûta 9.000 francs et que pour en payer le prix, Chateaubriand dut vendre tout ce qu'il avait. La contradiction qui existe entre ce dire et celui de Mme Hoche ouvre un point d'histoire qu'il serait bien intéressant d'éclaircir, car si, pour acquitter une dette de 9.000 francs, Chateaubriand en avait reçu 30.000, on ne s'expliquerait pas qu'il eût recouru à un expédient pour se libérer, à moins toutefois qu'il ne lui aient été comptés qu'après coup et à titre de remboursements, *ce qui, d'ailleurs, ne justifi-*

rait pas le bénéfice que dans cette hypothèse, il aurait réalisé sur le tombeau de son amie. »

Et voilà comment se forment les légendes et les calomnies. Si Edmond Biré était encore de ce monde je pense qu'il n'aurait pas de peine à venger Chateaubriand de cette petite infamie. Comme il n'est plus là pour répondre à M. Ernest Daudet, je me propose de le faire quelque jour avec toutes les pièces à l'appui. Chateaubriand avait des mœurs plus que légères et cela est archi démontré, mais il était incapable de trafiquer d'une tombe, surtout de celle de Mme de Beaumont. Et je regrette pour M. Ernest Daudet qu'il se soit fait l'éditeur responsable d'une légende qui ne tient pas debout.

MÊME LIBRAIRIE. — *Ruskin, le Repos de Saint-Marc*, 1 vol. in 18.— *Pages choisies de Ruskin* avec une introduction de Robert de la Sizeranne, 1 vol. in-18.

Voici deux volumes charmants. Le premier est une histoire de Venise faite pour les voyageurs qui se soucient encore de ses monuments. Parmi les chapitres qui le composent je signalerai tout particulièrement le *Châtiment de Tyr, les Ombres du Cadran, le Requiem, le lieu des Dragons*. On sait que Venise était la grande passion de Ruskin. Personne ne l'a vue avec des yeux aussi émerveillés et aussi poétiques. Ce n'est plus une ville, c'est une âme, et il est allé jusqu'au fond de cette âme unique par des chemins de lui seul explorés. Ce livre est le meilleur des guides.

Dans les *Pages choisies* de Ruskin, on a fait entrer des choses ravissantes. D'abord le *Printemps dans le Jura* qui aurait fait tressaillir l'âme jurassienne de Charles Nodier ; puis la *Splendeur de Venise* qui complète le *Repos de Saint-Marc*, puis encore un délicieux chapitre sur l'art où je relève ces deux définitions : « L'art de l'homme est l'expression du plaisir rationnel et discipliné qu'il prend aux formes et aux lois de la création dont il a fait partie ». — « Tout art vrai est adoration. Toute œuvre d'art doit être faite à la gloire de quelque chose que vous aimez ». — Combien cela est vrai !

LIBRAIRIE VUIBERT ET NONY. — *Népomucène Lemercier et ses correspondants* par Maurice Souriau, 1 vol. in 18.

M. Maurice Souriau à qui nous devons un excellent volume sur Bernardin de Saint-Pierre et une étude remarquable sur *la Pré-*

face de Cromwell a eu l'heureuse idée de faire revivre un poète qui eut son heure de célébrité et à qui il n'a manqué pour durer que d'avoir embrassé la cause romantique. Cela lui aurait été d'autant plus facile, que son vers avait, sous le rapport de la facture, des hardiesses qui scandalisèrent certains poètes de *la Muse Française*. Mais il préféra demeurer dans le camp des classiques, et c'est pour cela qu'il a subi leur sort. Les chapitres que M. Maurice Souriau consacre à sa vie sont très amusants ; très intéressante aussi la correspondance de Lemercier et surtout très diverse. Il y a beaucoup à y glaner pour l'histoire littéraire du temps de l'Empire, et il serait à souhaiter qu'on fît pour les autres poètes de cette époque, pour les Campenon et les Legouvé, ce que M. Maurice Souriau vient de faire pour celui-ci.

Je signale en terminant à mes lecteurs une substantielle brochure de M. Maurice Souriau sur les *Idées morales de Chateaubriand* (librairie Bloud et Cie).

UN BIBLIOPHILE.

Le Gérant,
LÉON SÉCHÉ.

IMPRIMERIES RÉUNIES, BOULOGNE-SUR-MER. 5420. 300

LES DEUX ROMANTISMES [1]

En me communiquant la correspondance d'Alexandre Soumet, de Sophie Gay, de Rességuier, d'Emile Deschamps, avec Alexandre Guiraud, son père, Mme la baronne de Croze m'a permis d'écrire l'histoire définitive du Cénacle de *la Muse française* et, du même coup, d'éclairer d'un jour nouveau la première phase du Romantisme. Car il en eut deux tout à fait distinctes — ce dont ne paraissent pas se douter les néo-classiques et les nationalistes qui, depuis quelque temps, lui font une guerre aussi injuste qu'acharnée.

Cette ignorance de leur part est même d'autant plus fâcheuse que, mieux avertis, le premier Romantisme — je parle naturellement du Romantisme français — les eût rendus beaucoup moins sévères à l'égard du second.

Il a, en effet, chose digne de remarque, les principaux caractères de la politique qu'eux-mêmes représentent.

De 1801 à 1827, du *Génie du Christianisme* à la préface de *Cromwell*, il fut exclusivement catholique, royaliste et nationaliste, de même que, de 1830 à 1850, de son apogée à sa fin, il fut presque exclusivement libéral.

Catholique, il le fut à la manière de Chateaubriand, qui le marqua de son empreinte. — « Chez les anciens, disait Ch. Nodier, ce sont les poètes qui ont fait les religions ; chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin les poètes. » — Rien de plus exact.

Royaliste, il le fut encore à la manière de René, dont il suivit la fortune jusqu'au bout. Cela est si vrai qu'après la Révolution de Juillet la plupart des poètes de *la Muse française* refusèrent, à l'exemple de Chateaubriand, de se rallier au gouvernement de Louis-Philippe.

Nationaliste... cela paraît d'abord un paradoxe, étant donné l'engouement des premiers Romantiques pour les littératures

(1) Les pages suivantes servent de préface au « Cénacle de la Muse française » qui vient de paraître à la librairie du « Mercure de France ».

étrangères. Mais c'est précisément cet exotisme effréné qui nous révéla notre propre fonds. Vous savez bien que les extrêmes se touchent.

« Nous nous sommes dépouillés nous-mêmes de notre propre héritage, disait Ballanche en 1818, dans son *Essai sur les Institutions sociales*, nous avons tout abandonné pour les riantes créations de la Grèce. L'architecture nous a donné le style gothique, mais les terribles invasions des Sarrasins et des hommes du Nord, mais les Croisades n'ont pu féconder notre imagination ; le jour religieux qui éclairait nos vieilles basiliques ne nous a point inspiré des hymnes solennels. Nous avons refusé d'interroger nos âges fabuleux, et les tombeaux de nos pères ne nous ont rien appris. »

Or, quelques années après, Ulric Guttinger écrivait : « Etre romantique, c'est chanter son pays, ses affections, ses mœurs et son Dieu ! »

Et Henri de Latouche ajoutait : « Ce n'est pas ainsi que les Allemands ont agi envers leur pays : écoutez dans leurs chants l'accent de la patrie et songez à la vôtre ! »

La protestation de Ballanche avait donc été entendue. Comment en douter, d'ailleurs, quand on a lu les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, les *Messéniennes* où, suivant le mot de Casimir Delavigne, il y a « des chants pour toutes nos gloires, des larmes pour tous nos malheurs », et toute cette littérature secondaire, inspirée de Gœthe, de Schiller, de Klopstock, de Nodier, où le fantastique alterne avec le merveilleux chrétien, les fabliaux des troubadours avec les vieilles légendes populaires, et les cours d'amour avec les joutes des chevaliers dans les carrousels ?

C'est une erreur de croire que le sens du pittoresque, le goût des choses du moyen âge et l'amour du gothique datent de *Notre-Dame de Paris*. Chateaubriand nous avait donné tout cela bien avant Victor Hugo qui, là comme ailleurs, trouva la route ouverte. — Se rappeler à ce propos la lettre que l'auteur du *Génie du Christianisme* écrivait à une dame, le 11 juillet 1831, pour protester contre la démolition dont était menacée l'église Saint-Germain-l'Auxerrois :

« ... Noble manière, disait-il, d'inaugurer la monarchie élective par la destruction d'une église, d'exécuter de sang-froid et à tête reposée, ce que le vandalisme révolutionnaire faisait jadis, dans la fièvre et les convulsions ! Que ne fait-on ce que j'ai pro-

posé ! Que ne masque-t-on l'église par des arbres, en la laissant subsister en face du Louvre, comme échelle et témoin de la marche de l'art ! Saint-Germain-l'Auxerrois est un des plus vieux monuments de Paris ; il est d'une époque dont il ne reste presque rien. *Que sont donc devenus vos romantiques ?* On porte le marteau dans une église, et ils se taisent ! O mes fils ! combien vous êtes dégénérés ! Faut-il que votre grand-père élève seul sa voix cassée en faveur de vos temples ? Vous ferez une ode, mais durera-t-elle autant qu'une ogive de Saint-Germain-l'Auxerrois? » (1).

Victor Hugo pris ainsi à partie — car évidemment Chateaubriand le visait dans sa lettre — eut honte de la leçon qu'on venait de lui donner. Le 1er mars 1832, il fit dans la *Revue des Deux Mondes* un article contre *les Démolisseurs*... et Saint-Germain-l'Auxerrois fut sauvé.

Quant au sentiment de la nature, qui est un des plus nobles apports du Romantisme, s'il nous vient en droite ligne de Jean-Jacques Rousseau, c'est encore à travers les merveilleuses descriptions de Chateaubriand que s'en pénétrèrent les poètes de la Restauration. L'influence directe de Jean-Jacques ne se fit réellement sentir qu'à partir de 1830, au théâtre et sur les romans sociaux de George Sand.

J'ajoute qu'au point de vue de la qualité des œuvres le premier Romantisme est supérieur au second.

Presque toutes les formes avaient été trouvées ; presque tous les genres avaient été renouvelés par les Romantiques de la première génération :

L'élégie avec Lamartine,

L'ode et la ballade avec Victor Hugo,

Le poème avec Alfred de Vigny,

L'histoire avec *les Martyrs*,

L'apologétique avec le *Génie du Christianisme* et l'*Essai sur l'Indifférence*,

La peinture d'histoire avec Géricault et Delacroix,

La sculpture avec David d'Angers.

Cela étant, quel est l'homme tant soit peu averti qui oserait dire que le Romantisme fut une maladie ?

Une maladie ! ah ! plût à Dieu que la France n'en eût pas connu d'autres ! Elle ne serait pas tombée dans l'état de démoralisation et d'avachissement où elle est aujourd'hui.

(1) « Revue de Paris » août 1831.

Où sont, en effet, les écrivains de l'ancien régime qui lui aient parlé plus éloquemment et avec plus de force de ses devoirs envers Dieu et envers elle-même ?

N'est-ce pas Chateaubriand qui restaura la religion de nos pères ?

N'est-ce pas Lamartine qui purifia l'atmosphère de l'amour ?

De ce qu'il y eut des exaltés, des névrosés et des malades dans la seconde génération des Romantiques, les néo-classiques ont donc tort de généraliser et de regarder le Romantisme comme une aberration de l'esprit, comme une sorte de folie contagieuse.

Toutes les écoles, quelles qu'elles soient, ont eu leurs tares, leurs excès, leurs enfants perdus. Le XVIIe siècle, en dépit de son orthodoxie et de sa discipline, n'a-t-il pas eu ses Précieuses ridicules et son Hôtel Rambouillet ? Et quand bien même le Romantisme de la génération de 1830 aurait été entaché de folie, à qui devrait-on s'en prendre, sinon à la société dont il fut l'expression, comme disait M. de Bonald ? La littérature, qu'on le veuille ou non, a moins d'influence sur les mœurs, que les mœurs n'en ont sur la littérature.

Non, le Romantisme, sorti mal armé de la Révolution et des guerres de l'Empire, ne fut ni une erreur, ni une maladie. Il est possible qu'il n'ait pas vu tout de suite ce qu'il fallait faire, et qu'il ait ensuite dépassé le but sous le coup des évènements, mais ce fut un mouvement d'idées admirable. Pour ma part je n'en vois qu'un autre dans le passé auquel on puisse le comparer par la diversité et l'étendue — c'est celui de la Renaissance ; et ce n'est pas parce que le vent de colère qui emporta le trône de Charles X, éteignit en même temps les cierges dans les églises et remplaça dans la littérature la religion catholique de Chateaubriand par la religion de la nature de Jean-Jacques, qu'on m'empêchera de l'admirer, car je rappellerai à ses contempteurs qu'une fois ce vent de colère tombé, l'éloquence du P. Lacordaire ramena une bonne partie des transfuges au pied des autels.

Si donc j'admire le mouvement romantique dans son ensemble, il faut que l'on sache bien que c'est moins pour les vieilles barrières qu'il a brisées que pour tout ce qu'il a apporté de neuf et de précieux au patrimoine national, car on ne saurait contester qu'il ait grandement enrichi la langue et la littérature françaises. Il nous a procuré, par exemple, et c'est par là surtout qu'il vaut à mes yeux, des émotions que nous n'avions pas éprouvées avant lui.

Quand Lamartine disait dans *le Lac :*

> Tout à coup des accents inconnus à la terre
> Du rivage charmé frappèrent les échos,

il définissait, sans s'en douter, le caractère de la poésie mélancolique qu'il inaugura en 1820. Ce fut une nouveauté et un charme, et le charme fut si grand qu'il dure encore.

On a beaucoup crié contre l'individualisme, on devrait le bénir au contraire : nous lui devons la poésie du sentiment et des larmes par qui Lamartine et tous les grands lyriques du Romantisme nous ont révélé le sens caché, la beauté vraie du mot de Virgile « *sunt lacrymæ rerum* ».

Que par la suite on ait abusé du rêve, de la mélancolie et des larmes, j'en conviens volontiers, mais cet abus même nous a été plus profitable que nuisible. En nous rendant plus sensibles il nous a rendus plus justes. Il a mis dans notre fonds, si léger de son naturel, il nous a inoculé en quelque sorte le sentiment de la pitié qui, une fois entré dans les mœurs, a fini par se répandre dans les lois.

Voilà ce que n'ont pas vu les néo-classiques et ce que je tenais à souligner d'un trait rapide au début de cet ouvrage. Il ne faut pas laisser s'accréditer les fausses légendes. Aussi bien, si quelque chose pouvait couper court à celle que je dénonce ici, c'est l'histoire même du Cénacle de *la Muse française*. Rien de plus sain, en effet, que le mouvement auquel cette école poétique donna le branle. Son seul tort, c'est de n'avoir pas eu assez de hardiesse et de n'avoir pas assez duré. Avec un peu plus d'audace et quelques années de plus, les hommes de talent qui la composaient auraient empêché le Romantisme de verser dans ce que les derniers Classiques nommaient « le genre frénétique ». Mais il lui aurait fallu pour cela un vrai chef, or, elle n'en eut pas ; et c'est le sort des modérés d'exaspérer les impatiences et de précipiter les Révolutions.

Léon Séché.

Paris, 19 octobre 1908.

LE MARIAGE DE LAMARTINE [1]

Si l'année 1817 fut l'année climatérique de la jeunesse de Lamartine, dé par sa liaison avec Mme Charles qui lui fit une âme nouvelle, l'année 1819 fut, sans contredit, celle où la Providence sembla multiplier les événements heureux pour lui. C'est l'année où sa sœur Césarine épousa le comte Xavier de Vignet, frère de Louis, son excellent camarade, et neveu de Joseph de Maistre ; — où Mme de Saint-Aulaire, belle-mère du duc Decazes, se déclara sa protectrice ; — où il se lia avec le duc de Rohan et, par lui et Eugène de Genoude, avec l'abbé de Lamennais ; — où il connut les premières caresses de la gloire ; — où enfin il rencontra aux eaux d'Aix celle qui devait être sa femme. Tous ces événements s'enchaînent, comme à plaisir. En effet, sans le mariage de sa sœur avec Xavier de Vignet, il est probable que Lamartine n'eût jamais connu Mlle Birch ; sans la protection de Mme de Saint-Aulaire, il n'eût certainement pas été nommé, au moment voulu, secrétaire d'ambassade à Naples ; sans l'amitié dévouée de Lamennais, je me demande comment il eût vaincu les dernières difficultés qui s'opposaient à la conclusion de son mariage.

Sur le mariage du grand poète on ne sait généralement que ce qu'il lui a plu de nous en raconter, c'est-à-dire peu de chose ; encore dans ce peu de chose a-t-il trouvé le moyen de glisser pas mal d'erreurs. Mais sa *Correspondance* est venue heureusement en rectifier une partie, et l'enquête à laquelle je me suis livré m'a donné la clef du reste.

Depuis la mort de Mme Charles, Lamartine ne songeait qu'à s'établir. L'oisiveté lui pesait d'autant plus qu'il lui attribuait avec juste raison tous ses écarts de conduite. « Nous autres jeunes gens, écrivait-il alors à Mlle de Canonge, nous faisons bien des sottises, mais la plupart de nos fautes doivent retomber sur ceux qui nous dirigent si mal : on nous expose sans défense à tous les

(1) Cet article a paru dans « le Correspondant » du 25 septembre dernier.

dangers, et puis on nous blâme d'y succomber. Si on ôtait de notre vie l'oisiveté, et qu'on prît des mesures contre les écarts de l'amour, nous serions presque tous sages et heureux (1). » Il aspirait donc à se classer, à se faire une position en rapport avec sa naissance et ses goûts, mais comme il avait choisi la carrière diplomatique où l'attirait son ami de Virieu, il lui fallait de grandes protections pour y entrer. Mme Charles lui avait procuré celles du baron Mounier et de M. de Rayneval, mais elles n'étaient pas suffisantes, et c'est en vue de se pousser dans le monde qu'il partit pour Paris, le 15 février 1819. Comme toujours sa bourse était assez plate, mais il avait en portefeuille quelque chose qui, étant donnés son âge, sa beauté, son talent, valait mieux qu'une liasse de banknotes, il emportait avec lui ses premières *Méditations* et sa tragédie de *Saül*. A peine était-il arrivé, qu'il lisait sa tragédie chez le duc d'Orléans, et que toutes les grandes dames du noble faubourg, Mmes de Saint-Aulaire, de Montcalm, de Beuvier, de Raigecourt, raffolaient de ses vers sur la *Foi*, sur *l'Immortalité*, sur *Dieu*. Car à ce moment-là, son opinion politique se bornait, suivant son expression, au commencement du Credo, *Je crois en Dieu le Père tout-puissant* (2), et il paraissait si convaincu, qu'il donnait sa croyance à ceux qui ne l'avaient pas.

Un mois après, il avait fait la conquête de Mathieu de Montmorency qui lui offrit une maison de campagne pour travailler en paix à ses *Méditations*, et le duc de Rohan l'emmenait passer la semaine sainte à la Roche-Guyon. C'est là qu'il eut le bonheur de dîner un jour avec l'abbé de Lamennais, dont l'*Essai sur l'indifférence* était depuis un an son livre de chevet (3). Que se dirent-ils dans cette première entrevue ? Lamartine a négligé de nous en faire part. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à partir de ce

(1) « Correspondance », t. II, p. 2.
(2) « Corresp. » Lettre à Mlle de Canonge du 4 mars 1819.
(3) C'est Mme de Montcalm qui avait signalé cet ouvrage à Lamartine. Elle lui écrivait, le 23 mars 1818 : « Vous me demandez si on écrit et si on lit à Paris. On devrait en vérité rougir de l'un et de l'autre, car tout ce qui paraît porte un cachet dont on serait tenté d'être honteux devant la postérité, si on pouvait supposer qu'elle s'occupera de nous. Un seul ouvrage me paraît hors ligne par l'extravagance des idées et par l'admirable beauté du style, c'est celui de M. de Lamennais. Si vous ne l'avez pas lu, procurez-vous-le ; il mérite d'être lu et même relu. La folle franchise de ses opinions ultramontaines est exprimée avec une verve, une chaleur tout à fait remarquables. Il n'emploie ni une parole ambitieuse, ni une phrase recherchée ; sa chaleur est toute dans son âme et dans son style. » (« Lettres à Lamartine », p. 2).

Et Lamartine écrivait à Aymon de Virieu, le 8 août de la même année : « Tous les livres m'ennuient ou m'exaspèrent, je dis les livres du jour.

jour-là, l'illustre apologiste entraîna le poète dans son orbite, et que, à l'exemple de la plupart de ceux qui l'ont subie à un degré quelconque, Lamartine ne put jamais se dégager entièrement de son influence (1).

Cependant félicite-moi, je suis enfin tombé sur du bon, même sur du beau, même sur du sublime. Cela s'appelle « Essai sur l'indifférence en matière de religion. » Cela est fait, dit-on, par un très jeune abbé. C'est magnifique, pensé comme M. de Maistre, écrit comme Rousseau, fort, vrai, élevé, pittoresque, concluant, neuf, enfin tout. Je te le conseille pour passer huit jours avec un écrivain d'un autre siècle. (« Corresp., » t. I, p. 322).

Cependant, les jours passaient, et malgré ses nombreux patronages, Lamartine n'obtenait pas le poste diplomatique qu'on faisait miroiter à ses yeux. L'eût-il obtenu, d'ailleurs, qu'il eût été fort en peine de l'accepter dans le moment, les fonctions qu'on lui réservait à la légation de Munich n'étant pas rétribuées (2). Un mariage riche pouvait seul le tirer d'affaire. C'est à quoi s'employèrent sans plus tarder sa sœur Césarine et son mari Xavier de Vignet (3).

Justement, ils avaient fait tout récemment la connaissance à Chambéry, chez leur voisine la marquise de la Pierre, d'une jeune Anglaise, pas précisément jolie, mais très distinguée et possédant une belle fortune, qui leur semblait un bon parti pour Alphonse. C'était Mlle Birch. Alphonse étant allé faire une cure à Aix-les-Bains, ils en profitèrent pour le présenter, et il paraît que les jeunes gens se convinrent mutuellement assez (4). Ce sont les expressions mêmes de Lamartine : elles excluent toute idée

(1) Lire à ce propos la lettre qu'il lui adressait le 19 février 1831, après avoir lu les premiers numéros de l' « Avenir. » J'ai publié cette lettre dans les « Annales romantiques » de juillet-octobre 1906.

(2) « Corresp. », t. II, p. 72.

(3) Déjà, l'année d'avant, Louis de Vignet lui avait apporté l'idée de deux mariages, mais il les avait entrepris « faiblement, comme on travaille à une chose dont on croit, au fond, la réussite impossible ». Et il écrivait à ce sujet, le 28 août 1818, à Mlle de Canonge : « Hélas ! quand j'y pense, quel mari offrir à une jolie, jeune et fraîche personne ! quel corps et quelle âme vis-à-vis de dix-sept ans ! Je crois que cela ne serait ni juste ni sage ; il y a tant de vie, d'espoir, de chaleur, d'illusions dans un cœur de cet âge : il n'y a plus chez moi que du bon sens et de la douleur. Tout cela ferait un trop bizarre accouplage. Il faut se rendre justice à soi-même, car tôt ou tard les autres vous la font toujours. Nous n'avions pas suffisamment pensé à tout cela, et « je n'avais pas vu le changement qu'une année apporte en moi. » « (Corresp. », t. I, p. 335). Se rappeler que Mme Charles était morte le 18 décembre 1817.

(4) « Corresp. », t. II, p. 65. Lettre à la marquise de Raigecourt du 29 août 1819.

de coup de foudre, à tout le moins de son côté. Mlle Birch, qui était très artiste, aimait beaucoup les vers, ayant eu un grand-oncle poète, dont le nom figure sur les murs de Westminster, à côté du monument de Shakespeare. Elle s'éprit très vite de Lamartine, ce qui n'avait rien d'étonnant, étant donné qu'il était beau comme un jeune dieu, et qu'elle avait lu les deux Méditations (*l'Isolement* et *la Semaine sainte*) qu'il avait fait imprimer à quelques exemplaires chez Didot « pour voir l'effet de ses vers imprimés, sur les yeux (1) ». Quant à lui, sa Correspondance nous apprend que, dans ce projet de mariage, la raison et les convenances remplirent effectivement la place de l'amour.

« De l'amour, en a-t-on deux fois ? ou du moins le second n'est-il pas une ombre du premier »? écrivait-il à Mlle de Canonge, sa confidente ordinaire, au mois de septembre 1819. Cela était si vrai qu'un mois avant, dans sa première lettre à Mlle Birch, il ne put s'empêcher, en lui faisant part du sentiment qu'il éprouvait pour elle, d'évoquer le souvenir et l'image de celle qu'il avait perdue :

Nous aurons sans doute des deux côtés, lui disait-il, des obstacles d'égale force, mais aucun obstacle ne peut être aussi fort que le sentiment qui me guide ; ce sentiment que j'ai connu une fois en ma vie n'a pu être arraché de mon cœur que par la perte de ce que j'aimais. Depuis ce temps j'ai vécu dans une parfaite indifférence.

Et quelques mois auparavant, revoyant les lieux qui avaient été témoins de sa rencontre avec Mme Charles, il écrivait sur un petit carnet (2) qu'elle lui avait donné en lui disant adieu pour toujours :

30 août 1818, au bout de l'allée des petits peupliers, sur les restes d'un petit mur, assis à la place même qu'elle occupait le premier soir où nous nous promenions au clair de lune. Premier aveu, premier baiser.

Comment, d'ailleurs, aurait-il pu oublier celle qui fut Elvire dans un pays où tout lui parlait d'elle ?

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé :

Cependant, s'il avait fait allusion à ce violent amour dans sa lettre à Mlle Birch, c'est qu'il y avait été contraint pour se jus-

(1) « Corresp. », t. II, p. 21. Lettre au comte de Virieu du 13 avril 1819.
(2) Ce petit carnet appartient aujourd'hui à M. Emile Ollivier, qui a bien voulu me le communiquer.

tifier à ses yeux, une des filles de la marquise de la Pierre l'ayant dépeint comme un viveur et un coureur de dot. Et ce fut le premier obstacle. Mais il en eut facilement raison, car Mlle Birch s'était déjà promis intérieurement de lui donner sa main coûte que coûte. Les vrais obstacles vinrent de leur famille à tous deux. Ce fut d'abord le père de Lamartine qui se refusa à toute démarche, à cause de la religion de la jeune personne. Un catholique épouser une protestante ! Le chevalier de Lamartine revint à de meilleures dispositions quand il sut que Mlle Birch était toute prête à abjurer le protestantisme, et bientôt, la mère de Lamartine aidant, il n'y eut plus d'opposition que du côté de la mère de la fiancée.

Mme Birch, qui était veuve, avait deux raisons pour ne pas accorder la main de sa fille à Lamartine. La première, c'est qu'il était sans situation et sans fortune ; la seconde, c'est qu'il appartenait à une autre religion que la sienne. Sur le premier point, sa fille se flattait de la faire céder le jour où Alphonse entrerait dans la diplomatie ; sur le second, elle se montrait irréductible : j'entends que pour rien au monde elle n'eût prêté la main à l'abjuration de sa fille. Cela étant, les deux jeunes gens, qui avaient trouvé le moyen de correspondre sous le couvert d'un ami des Vignet, se dirent qu'avec le temps et un peu de patience, tout finirait par s'arranger, et Lamartine reprit le chemin de la capitale. Il y était à la veille de Noël et remuait immédiatement ciel et terre pour obtenir le poste diplomatique qu'on lui promettait depuis si longtemps. Mais voilà qu'on parlait à présent de l'envoyer dans le Nord, quand sa santé réclamait le Midi. N'importe. « Je serai mort en trois mois, écrivait-il à de Virieu, mais c'est égal. Je m'y traînerai mourant. Je suis trop mal dans ma misère extrême, je suis trop vexé par la pauvreté (1). » Et, en attendant, tous les salons s'ouvraient devant lui et lui faisaient fête. Il dînait avec Thomas Moore. Lord Byron n'avait pas fait à Londres plus de fureur dans ses beaux jours. Villemain même dont il avait peur était dans l'enthousiasme de ses *Méditations ;* il les portait aux nues et soutenait que de mémoire d'homme il n'y avait eu de pareils vers. Mais, hélas ! comme il disait, tout cela n'était que vanité. Quand il rentrait dans son taudis de l'hôtel Richelieu, il comptait s'il avait de quoi dîner quinze jours, et il souffrait du foie, comme en 1816, quand il avait rencontré Mme Charles (2).

(1) « Corresp. », t. II, p. 95. Lettre du 10 janvier 1820.
(2) « Ibid. »

C'est au point que, le 19 février, moins d'un mois avant la mise en vente de ses *Méditations*, il faisait ses adieux à Aymon de Virieu dans cette lettre désespérée :

Je t'écris peut-être pour la dernière fois pour te dire adieu selon toute apparence, et que je te regrette le plus en ce monde après ma mère. Je reconnais te devoir douze ou quinze cents francs et plus. Fais-en ce que tu voudras. Il y a un « meilleur asile » que la mort, c'est le sein de Dieu et sa religion ici-bas. Il n'y a que cela. Crois-moi et fais comme moi : jette-toi les yeux fermés, vivant ou mourant. Adieu.

Ne dis pas que je t'écris, et ne laisse jamais imprimer de mes lettres. Brûle-les ; ni d'autres vers que ceux qui s'impriment aujourd'hui, excepté « Saül ». Je mourrai le meilleur de tes amis, comme tu fus le premier des miens (1).

Cette lettre suffirait à établir, si quelqu'un en doutait encore, que les *Méditations* avaient jailli d'un cœur profondément chrétien. La maladie de Lamartine acheva sa conversion. Il édifia tout le monde par la noblesse de ses sentiments religieux et la résignation avec laquelle il regarda venir la mort (2). Mais ce fut la gloire qui vint à sa place. Les *Méditations* n'avaient pas paru (3) qu'elles chantaient sur toutes les lèvres, et qu'il était nommé secrétaire d'ambassade à Naples, grâce à l'intervention de Lamennais. Il devait aller à Francfort, mais Denys Benoît d'Azy, ayant appris par Lamennais qu'il avait besoin pour sa santé d'un pays chaud, lui avait cédé sa place à Naples (4). Enfin, le 23 mars, il annonçait à sa fiancée qu'il avait conclu une association avec MM. de Bonald, Lamennais et autres, qui lui donnerait 8 à 10.000 francs par an (5), et il mandait par le même courrier à

(1) « Corresp. », t. II, p. 96.

(2) Le 7 mars 1820, le duc de Rohan écrivait à Joseph Rocher : « ... Vous n'avez pas su peut-être la maladie de mon pauvre Alphonse. Je n'essayerai pas de vous peindre mon tourment, mais je vous peindrai aussi difficilement ma joie maintenant. Son état a été bien grave et il s'est cru frappé à mort. Loin d'être abattu par cette pensée, il s'est jeté avec la plus tendre confiance entre les bras de Dieu, et là, ne songeant qu'à son amour, il s'est résigné avec calme à tout ce que la divine Providence voudrait décider. Il a demandé un prêtre qu'il a vu plusieurs fois et auquel il a fait une confession générale de sa vie. Dans de cruelles douleurs il ne se permettait pas une plainte ; pâle et défiguré, le sourire était constamment sur ses lèvres comme la paix dans son cœur. Il en était surpris lui-même, ne se dissimulant pas la grandeur de ses fautes mais ne pouvant envisager que l'amour de son Dieu. Il reprit la ferme résolution de lui consacrer désormais sa vie et de se montrer chrétien jusqu'à son dernier soupir. Je me réserve de vous dire, quand je vous reverrai, ce qu'il a été pour l'ami qui le soignait pendant cette longue maladie... » (Cf. notre « Lamartine », p. 364).

(3) On sait qu'elles parurent le 13 mars 1820.

(4) « Œuvres inédites de Lamennais », publiées par Blaize, t. Ier, p. 394.

(5) « Revue des Deux Mondes », 1er septembre 1905.

Aymon de Virieu que s'il se rétablissait, car il souffrait toujours beaucoup du foie, il épouserait cette année Mlle Birch. « C'est la femme forte, lui disait-il ; elle a été parfaite (1). »

Mme Birch, pressentie à nouveau ,donna cette fois son consentement, non sans regret. Encore voulut-elle renvoyer la cérémonie aux calendes, c'est-à-dire à l'automne, sous un prétexte plus ou moins plausible. Lamartine, qui désirait en finir avant de rejoindre son poste, fit alors flèche de tout bois. Il commença par emprunter 1.200 francs sur la seconde édition des *Méditations ;* après quoi, il se mit en route pour Chambéry où il arriva le 12 avril. Entre temps, il avait trouvé le moyen de nouer avec les Vignet une intrigue romanesque dont j'ai eu le secret par le petit billet suivant :

« Je vais faire passer dans le *Défenseur*; écrivait-il à Louis de Vignet le 5 avril, les lettres de M.de Maistre que tu m'as envoyées. J'espère qu'elles produiront leur effet. M. de Lamennais m'a remis une lettre de recommandation pour l'abbé Vuarin, curé de Genève, Maintenant à la grâce de Dieu (2) ! »

Que signifiaient ces lignes ? J'ai cherché et voici ce que j'ai trouvé.

Nous avons vu plus haut que Lamartine s'était associé à MM. de Bonald et Lamennais. Il s'agissait précisément de l'exploitation du journal le *Défenseur* qui avait pris la suite du *Conservateur*, suspendu après l'assassinat du duc de Berry. Lamennais désirait s'assurer la collaboration de M. de Maistre, et comme celui-ci lui avait fait passer, quelque temps auparavant, un exemplaire du *Pape* (3) par Lamartine, qu'il appelait familièrement « mon neveu » à cause de son alliance avec les Vignet, Féli avait prié Alphonse de négocier au nom du *Défenseur* avec l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Je suis chargé par des hommes dignes d'être entendus de vous, lui écrivait Lamartine le 17 mars 1820, de vous faire une requête respectueuse en leur nom et au mien. Voici ce dont il s'agit : Le « Conservateur » finit ; un journal dans le même sens, mais dépouillé des rêveries constitutionnelles (le plus possible), lui succède ; il se nomme le « Défenseur » ; il est rédigé par MM. de Bonald, l'abbé de Lamennais, Saint-Victor, Genoude, plusieurs autres hommes distingués et quelques autres inconnus, au nombre desquels ils ont bien voulu

(1) « Corresp. », t. II, p. 98.
(2) Lettre inédite.
(3) « Lettres à Lamartine », p. 15-16.

m'admettre. Ces messieurs, tous de votre école et selon votre cœur, osent vous prier de détacher de temps en temps de votre portefeuille quelques pages de politique ou de métaphysique, dont ils orneront leur journal, avec ou sans nom, selon vos convenances et vos ordres. J'ai déjà chargé « Louis », avec qui je partage mon « action », de vous adresser cette prière au nom de tout ce que la France possède d'hommes dignes de vous ; je l'ai chargé en même temps de vous faire passer de ma part un petit volume intitulé « Méditations poétiques », comme un faible hommage de mon admiration et de tous mes sentiments pour vous (1).

La requête de Lamartine avait-elle été entendue ? Oui, si l'on s'en rapportait aux apparences. *Le Défenseur* du 8 avril publiait, en effet, une *Lettre de M. le comte de Maistre à une dame protestante, sur la question de savoir si le changement de religion n'est point contraire à l'honneur.*

Et cette lettre disait :

Mais allons au-devant de toutes les difficultés. Partons d'une époque antérieure à tous les schismes qui divisent aujourd'hui le monde. Au commencement du dixième siècle, il n'y avait qu'une foi en Europe. Considérez cette foi comme un assemblage de dogmes positifs : l'unité de Dieu, la Trinité, l'Incarnation, la présence réelle, etc., et pour mettre plus de clarté dans nos idées, supposons qu'il y ait cinquante de ces dogmes positifs. Tous les chrétiens croyaient donc alors cinquante dogmes. L'Eglise grecque ayant nié la procession du Saint-Esprit et la suprématie du Pape, elle n'eut plus que quarante-huit points de croyance, par où vous voyez que nous croyons tout ce qu'elle croit, quoiqu'elle nie deux choses que nous croyons. Vos sectes du seizième siècle poussèrent les choses beaucoup plus loin et nièrent encore plusieurs autres dogmes ; mais ceux qu'elles ont retenus nous sont communs. Enfin la religion catholique croit tout ce que les sectes croient. Ce point est incontestable.

Ces sectes, quelles qu'elles soient, ne sont point des religions, ce sont des « négations », c'est-à-dire « rien », par elles-mêmes, car dès qu'elles affirment, elles sont catholiques.

Il suit de là une conséquence de la plus grande évidence : c'est que le catholique qui passe dans une secte apostasie véritablement parce qu'il change de croyance et qu'il nie aujourd'hui ce qu'il croyait hier ; mais que le sectaire qui passe dans l'Eglise n'abdique au contraire aucun dogme. Il ne nie rien de ce qu'il croyait. Il croit au contraire ce qu'il niait, ce qui est bien différent...

Quelques jours après, le *Défenseur* publiait une autre lettre

(1) « Corresp. de Joseph de Maistre ». Lyon, Vitte, édit., t. VI, p. 362.

de M. de Maistre à une dame russe préoccupée de savoir « si deux religions (la grecque et la latine) ne différant que sur deux points très peu importants, on ne pouvait pas dire qu'il n'y avait pas réellement de schisme ».

M. de Maistre disait à cette dame :

Je tiens pour accordée la thèse générale qu'un honnête homme doit changer de religion dès qu'il aperçoit la fausseté de la sienne et la vérité d'une autre ; toute la question se réduit donc à savoir si cette obligation tombe sur le Grec comme sur tout autre dissident, et si la conscience ordonne dans tous les cas un changement public.

Et il concluait ainsi :

Je ne crois pas que pour un esprit droit tel que le vôtre, il y ait beaucoup de difficulté sur la question principale : le doute et même l'inquiétude peuvent cemmencer à la question indiquée à la fin de la lettre, qui a produit celle-ci : « Que veut-il faire ? » Or sous ce point de vue l'avantage du Grec sur le protestant est immense. Ce dernier ne saurait presque exercer son culte sans nier implicitement un dogme fondamental du christianisme. Par exemple, lorsqu'il reçoit la communion, il nie la présence réelle : de manière que, s'il avait eu le bonheur de reconnaître la vérité, sa conscience devrait souffrir excessivement. Mais vous n'êtes pas dans le cas de lui reprocher aucune assimilation. Vous croyez ce que nous croyons : c'est un acte que vous pouvez régulariser en y ajoutant le vœu sincère de manger ce pain à la table de Saint-Pierre.

Après avoir lu ces deux lettres, je n'eus pas de peine à m'expliquer leur insertion dans le *Défenseur*. Apparemment, M. de Maistre avait été mis par Louis de Vignet au courant des difficultés que rencontrait Lamartine du fait de l'abjuration de Mlle Birch, et, se souvenant des lettres qu'il avait écrites autrefois à ces schismatiques (1), il avait autorisé son neveu à les reproduire, dans l'espoir qu'elles *produiraient leur effet* sur l'esprit de la mère de la demoiselle.

Cependant les choses ne se passèrent pas ainsi, et la *Correspondance* de Joseph de Maistre prouve qu'il n'était pour rien dans cette publication.

Il écrivait, le 1er mai 1820, à l'abbé de Lamennais :

(1) Elles devaient remonter à 1809, puisque dans un paragraphe de la première, Joseph de Maistre disait : « Ill y a aujourd'hui mille huit cent neuf ans qu'il y a toujours eu dans le monde une Eglise catholique qui a toujours cru ce qu'elle croit. »

... Puisque je vous tiens, Monsieur l'abbé, oserais-je vous demander de quelle loi morale ou de courtoisie, les « défenseurs » se sont permis d'exhumer d'un portefeuille (ou coupable ou souverainement indiscret) deux lettres très confidentielles qu'on m'attribuait, et de les publier sous mon nom sans aucune autorisation de ma part ? Je n'ai pas d'expression pour vous témoigner la surprise que m'a causée ce procédé qui n'a pas de nom parmi des gens de notre espèce. C'est pour la seconde fois que je suis la victime de cet oubli total des lois de la délicatesse... Si vous trouviez l'occasion de laisser tomber quelques gouttes de « votre » encre sur ce procédé inouï, vous me feriez grand plaisir. Ceux qui se permettent de telles violations de toutes les lois de la délicatesse et même de la probité ressemblent à des gens qui tireraient devant eux à tout hasard avec des armes à feu, sans s'informer de la route que prendront les balles et de l'effet qui en résultera. Enfin, Monsieur l'abbé, disposer du nom d'un homme vivant et même d'un homme public, sans sa permission et contre sa volonté expresse, me semble un crime, une brutalité qui n'a point d'excuse. Au reste tout ceci ne peut être qu'une affaire de libraires, car mon ouvrage anonyme avait été confié primitivement à des hommes dont le nom seul exclut jusqu'à l'ombre du soupçon (1).

D'où je conclus, en vertu du vieil adage : *Is fecit cui prodest*, que la publication des lettres de J. de Maistre avait été concertée uniquement entre Lamartine et Louis de Vignet. Elle ne porta pas, d'ailleurs, le fruit qu'ils en attendaient, puisque Mlle Birch, faute d'avoir pu fléchir sa mère, se vit obligée d'abjurer secrètement. Lamartine en fut navré. Le mariage était pour lui affaire de conscience, comme il l'écrivait à son ami de Virieu :

Je te dirai le fin mot à toi seul : c'est par religion que je veux absolument me marier et que je m'y donne tant de peines. Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence selon les lois établies, divines ou humaines, et, d'après ma doctrine, les humaines sont divines ; le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va, profitons du reste ; donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié, et que ce but soit le plus élevé possible, c'est-à-dire le désir de nous rendre agréables à Dieu, hors duquel rien n'est rien, ainsi que nous le voyons. Pour cela, enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous, tout autour de nous, appuyons-nous sur les soutiens qui ont servi à nos pères ; et, s'ils ne nous suffisent pas totalement, implorons de Dieu lui-même la force et la nourriture qui nous conviennent spécialement, faisons-lui, pour l'amour de lui, le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la

(1) « Corresp. de J. de Maistre », t. VI, p. 227.

paix de l'âme et la vérité intérieure qu'il nous donnera à la juste dose que nous pouvons comporter ici-bas : « ergo », marions-nous (1) !

C'est dans ces dispositions d'esprit que Lamartine se présenta chez M. Vuarin, curé de Genève. Je ne m'étonne pas que ce vénérable ecclésiastique l'ait « tiré du bourbier d'où il ne pouvait sortir (2) ».

Né en 1769, à Collonge, petit village de la Savoie, l'abbé Vuarin, après avoir fait ses études à Saint-Sulpice, avait rempli, en 1803, les fonctions de secrétaire de l'évêché de Chambéry et avait été nommé, en 1806, curé de Genève. Grégoire XVI l'affectionnait beaucoup. Lié de bonne heure avec Joseph de Maistre, à qui il avait procuré un bon théologien pour corriger les épreuves de son livre sur l'*Eglise gallicane*, il était entré en relations avec Lamennais en 1819 et s'était tout de suite attaché à sa personne par un lien qu'il eut beaucoup de peine à rompre. C'est ainsi qu'il l'accompagna dans son premier voyage à Rome, en 1824, et qu'il ne cessa de correspondre avec lui qu'en 1837, — trois ans après les *Paroles d'un croyant*.

Lamennais ne pouvait donc donner à Lamartine un meilleur conseiller « dans les affaires épineuses » de son mariage.

J'aurais voulu découvrir l'acte d'abjuration de M[lle] Birch, mais M. l'abbé Carry, vicaire général de Genève, qui s'était mis fort gracieusement à ma disposition, n'en a pas trouvé trace sur les registres d'abjuration et de baptêmes de l'église catholique de cette ville, non plus que dans les papiers privés de l'abbé Vuarin. Cependant il est à peu près sûr que M[lle] Birch abjura entre les mains du curé de Genève. A Chambéry, où je n'ai rien trouvé non plus, une indiscrétion aurait pu être commise et il importait que M[me] Birch n'eût vent de rien puisqu'elle s'opposait formellement à l'abjuration de sa fille. A Genève, au contraire, la jeune catéchumène pouvait être certaine qu'on ne la trahirait pas. J'ai idée d'ailleurs, — et c'est également l'opinion des quelques théologiens à qui j'ai soumis ce cas singulier, — qu'en recevant son abjuration au confessionnal et en la tenant secrète, l'abbé Vuarin voulut tranquilliser la conscience de la jeune fille et lui permettre de se marier *à l'anglaise*, selon l'expression de Lamartine, — à l'issue de la cérémonie catholique. Car elle devait se faire un scru-

(1) « Corresp. de Lamartine », t. II, p. 104.
(2) « Ibid. », t. II, p. 108. Lettre au comte de Virieu du 20 mai 1820.

pule de reparaître devant un ministre protestant après avoir abjuré le protestantisme.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas la seule particularité étrange que j'aie relevée dans les préliminaires et jusque dans le libellé du contrat de ce mariage. J'ai sous les yeux le contrat passé le 25 mai 1820 près de Chambéry, à Pugnet, dans la maison appelée de *Caramagne*, qu'occupait la mère de la fiancée.

M[me] Birch y déclare que Marianna-Elisa, fille majeure de M. William-Henri Birch, en son vivant major-commandant au service de Sa Majesté britannique, est née dans la ci-devant province de Languedoc et qu'elle fut baptisée dans la paroisse de Soho, à Londres. Avait-elle donc oublié le nom du lieu où elle l'avait mise au monde ? Cette absence de mémoire serait vraiment singulière, mais on a vu plus fort que cela chez les Anglais. On a vu M. Bunbury, père de M[me] Alfred de Vigny, ne plus se rappeler le nom de son gendre, dans un dîner où il était assis précisément à côté de Lamartine. Toutefois, dans l'espèce qui nous occupe, j'aime mieux croire que M[me] Birch ne voulut pas désigner nommément l'endroit précis où était née sa fille, pour ne pas nous révéler son âge. Et quant à Lamartine, il ne semble pas qu'il ait jamais songé à retirer l'acte de baptême de sa fiancée, car il a toujours ignoré la date de sa naissance. La preuve en est que, dans le cimetière de Saint-Point, il a vieilli sa femme d'un an. On peut lire, en effet, sur sa pierre tombale :

MARIANNE-ELISA BIRCH
1789-1863

Or, elle était née le 13 mars 1790, comme il appert de son acte de baptême, qui m'est communiqué par M. Eugène Ritter, de Genève :

BAPTISM SOLEMNISED IN THE PARISH OF S[t]-ANNE-WESTMINSTER, IN THE COUNTY OF MIDDLESEX, IN THE YEAR 1792.

	MAY 1792	
BORN	MARIANNA ELISA	BAPTISED
1790 : MAR. 13	BIRCH	31
	OF WILLIAM HENRY	
	AND CHRISTINA-CORDELIA REESEN	

M[lle] Birch, qui avait été baptisée dans la paroisse de Sainte-Anne-Westminster, comté de Middlesex, le 31 mai 1792, avait

donc sept mois et huit jours de plus que Lamartine, né à Mâcon le 21 octobre 1790.

Mais si Mme Birch n'avait pas de mémoire, Lamartine n'en avait guère plus qu'elle. Il a écrit quelque part qu'en l'absence de son père, c'était Joseph de Maistre qui lui avait servi de témoin au contrat. Il a même brodé à ce sujet, sous prétexte de nous donner « une preuve bizarre de l'amour-propre » du grand écrivain diplomate, une petite histoire qui vaut d'être reproduite ici.

A l'époque de mon mariage, dit-il, le comte Joseph de Maistre fut choisi par mon père, absent, pour le représenter au contrat et pour me servir, ce jour-là, de père... Le comte d'Andezène, général piémontais, gouverneur de Savoie, servait de père à ma fiancée. On lut le contrat et l'on appela les témoins à la signature. Le gouverneur de la Savoie fut appelé le premier par sa qualité de père de la fiancée et par son rang de représentant du souverain dans la province.

Il signa et chercha à passer la plume à la main du comte de Maistre.

Le comte, que nous venions de voir dans le salon, tout couvert de son habit de cour et de ses décorations diplomatiques, avait disparu. On le chercha en vain dans le château et dans les jardins. On fut obligé de laisser en blanc la place de sa signature ; mais, une fois le contrat signé, il reparut, sortant d'un massif de charmille, où il s'était dérobé pendant la cérémonie.

Nous lui demandâmes confidentiellement la raison de cette disparition, qui avait contristé un moment la scène. « C'est, dit-il, qu'en ma qualité d'ambassadeur du roi et de ministre d'Etat, je ne voulais pas inscrire mon nom au-dessous du nom d'un gouverneur de Savoie. Demain, j'irai signer seul à la place qui convient à ma dignité. »

Et il alla, en effet, le lendemain, signer au registre. Les uns admirèrent cette grandeur de respect pour soi-même, les autres cette politesse. Quant à moi, j'admirai cette force du naturel, qui place l'étiquette plus haut que le cœur (1).

L'histoire est amusante, et les détails en sont trop précis pour qu'elle ait été inventée de toutes pièces. Cependant, si elle s'est passée quelque part, ce n'est toujours pas au mariage de Lamartine, puisque Joseph de Maistre n'y brilla que par son absence. Ce n'est pas lui, mais son propre gendre, Xavier de Vignet, que le père du poète avait choisi pour le représenter. L'original du contrat de mariage, qui fut dressé par Me Léger, notaire à Chambéry, établit d'abord que ce choix avait été fait par le chevalier de

(1) « Souvenirs et portraits » par A. de Lamartine, t. Ier, p. 192.

Lamartine, cinq jours auparavant, par procuration signée à Mâcon, le 20 mai ; il prouve, en outre, que Joseph de Maistre n'a signé au contrat ni au moment de sa passation ni après. La signature de M. d'Andezano n'est d'ailleurs pas la première ; elle est précédée de celle des époux et de leurs mères ; puis, à gauche, on lit : X. Vignet, et, sur la même ligne, à droite, D. Louis-Gabaléone d'Andezano. Aux lignes suivantes : le chevalier de Montbel, le chevalier de Maistre, Rodolphe-Amédée comte de Maistre, L. de Vignet, etc. Il n'y a aucun blanc laissé pour une signature.

Comme le remarque M. Mugnier, ancien conseiller à la cour d'appel de Chambéry, dans sa brochure sur le *Mariage d'Alphonse de Lamartine*, il est bon de noter que, si Joseph de Maistre avait été présent au contrat, son nom aurait été écrit sur la minute avant l'incident et que l'officier public aurait dû le biffer après qu'il eût refusé de signer. Or la minute ne porte aucune rature de ce genre. D'où je conclus que Lamartine a mal *placé* son histoire, en supposant qu'elle se soit produite ailleurs.

En ce qui concerne l'apport des futurs, le contrat de mariage nous apprend que Mme Birch constituait en dot à sa fille 10.000 livres sterling (250.000 fr.) placés sur les fonds publics anglais, dont le revenu continuerait à appartenir à Mme Birch, sauf 3500 fr. à M. de Lamartine, et 1500 francs à sa femme, pour son entretien particulier et pour ses menus plaisirs.

Lamartine recevait de son père le domaine de Saint-Point, évalué 100.000 francs, pour en jouir dès le 11 novembre suivant, mais à la charge de payer à chacune de ses sœurs, *Eugénie*, femme de M. de Coppens, et *Césarine*, femme du comte X. de Vignet, la somme de 24.000 francs.

Ses oncles et ses deux tantes lui donnaient l'hôtel de la famille, situé rue Colon, à Mâcon, et diverses sommes s'élevant à 125.000 fr. ; le tout, sauf 10.000 francs, n'était payable qu'après le décès des donateurs.

La situation financière des jeunes époux était, en somme, assez modeste, et je trouve que le château de Saint-Point, avec la rente annuelle de 2400 francs dont il était grevé, diminuait singulièrement la dot de Lamartine. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait songé à le louer aussitôt après son mariage.

Mon père, écrivait-il de Turin à M. de Veydel, le 20 juin 1820, m'a donné Saint-Point avec la charge de payer 2.400 francs de rente à mes sœurs. Je n'en tirerai presque rien, ne pouvant pas y être. Veux-tu que je te l'afferme pour un long temps ? Va le voir. Je t'assure que tu y

trouveras ton compte et moi le mien en te faisant faire un bon marché. Il y a pour un millier de francs de bois par an, des prés magnifiques, des terres incultes ou mal cultivées. Je t'affermerai tout. Songes-y, je t'en prie, ou donne-moi quelque idée. Le meilleur serait de vendre dans ma position. Mais mes oncles ne manqueraient pas de dire : « Voyez, à peine a-t-il, qu'il vend pour se ruiner ! » Cela mérite un sacrifice. Je t'engage extrêmement à voir Saint-Point pour ton compte. Tu me proposeras des arrangements suivant tes idées, et j'acquiescerai à tout en me réservant seulement, en cas d'événement, la faculté d'habiter avec toi le château. Encore, je passerai là-dessus, si cela te gênait voulant te marier (1).

M. de Veydel n'afferma pas Saint-Point, et, bien qu'il lui fût une charge, Lamartine ne se résigna jamais à le vendre, même au plus fort de sa détresse. C'est une erreur de croire que ses embarras d'argent lui vinrent de ses prodigalités ; pour tous ceux qui ont vu clair dans ses affaires, ils lui vinrent de son patrimoine, de ses châteaux et de ses vignes. Ah ! que Béranger avait raison de lui conseiller, au lendemain de 48, de vendre et de réaliser ! Il n'aurait jamais connu la misère ni la honte de tendre la main. Il est vrai qu'il ne dormirait peut-être pas, lui et les siens, à l'ombre des chênes de *Jocelyn.*

Le mariage religieux de Lamartine nous réservait d'autres surprises. Célébré à la chapelle du château de Chambéry, le 6 juin, à sept heures du matin, par le curé de la paroisse de Maché, agissant avec l'autorisation de l'archevêque et sans qu'il ait été fait mention de dispense pour *disparité du culte*, — ce qui démontre bien que Mlle Birch avait abjuré, — la cérémonie eut lieu en l'absence des deux mères et en présence de deux seuls témoins, savoir : le colonel chevalier de Maistre (Nicolas) et le chevalier Louis de Vignet. La mère de Lamartine avait quitté Chambéry quatre jours auparavant, et la mère de Mlle Birch, qui n'avait pas voulu que sa fille se mariât à l'église paroissiale, ne daigna pas paraître à la chapelle. Elle se réservait sans doute pour la cérémonie protestante qui eut lieu quelques jours après à Genève...

Là encore nous manquons de renseignements. Les registres de l'état civil et ceux de l'église protestante nationale étant muets sur l'acte de célébration, je suis porté à croire à certaine tradition locale d'après laquelle il aurait été accompli dans la chapelle

(1) « Corresp. », t. II, p. 110.

de l'hôpital devant un clergyman anglais. J'ai fait faire des recherches de ce côté, mais on m'a répondu que le registre des mariages, baptêmes et enterrements, allant de 1819 à 1835, manquait à la collection. Il faut donc renoncer à faire la lumière sur ce point (1).

Quoi qu'il en soit, Lamartine, une fois sorti de toutes ces traverses, parut au comble de la joie. Il avait « trouvé dans sa femme vertu, attraits, esprit, bonté, amour », et il souhaitait pareille bonne fortune à ceux de ses amis qui n'étaient pas mariés. Car il n'oubliait personne au milieu de son bonheur ; il ne savait comment remercier ceux qui l'avaient « tiré du bourbier ». A peine était-il installé à Naples, qu'il s'occupait d'obtenir pour Lamennais une dispense de bréviaire. Et il y réussissait en donnant une légère entorse à la vérité : ce qui faisait dire au grand Féli : « Je ne sais pas si je pourrai user de cette dispense, car l'exposé porte que je suis affligé d'une fièvre lente et continue, et d'une faiblesse de vue qui ne me permet de lire qu'avec peine. Ce dernier point n'est pas exact (2) ».

Lamennais devait savoir qu'avec les poètes il faut toujours faire la part de l'imagination !

Léon SÉCHÉ.

(1) M. François Chaponnières, rédacteur de la « Semaine religieuse » (protestante) de Genève, m'écrivait à ce sujet, le 25 octobre dernier : « ... J'avais fait, de mon côté, une petite enquête sur ce point. Or, j'ai appris que M. Ernest Naville (associé étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques) se souvenait que ce mariage avait été béni, non par un clergyman anglican, mais bien par un ministre de l'Eglise nationale protestante de Genève, M. Edouard Diodati, officiant bien, dans cette circonstance, à la chapelle de l'Hôpital. En 1820, M. Diodati (né en 1787) venait d'échanger les fonctions de pasteur de campagne contre celles de bibliothécaire de la ville. Il devait occuper plus tard la chaire de littérature moderne, puis celle de théologie pratique et d'apologétique à l'Académie de Genève. C'était un homme extrêmement cultivé, d'un esprit encyclopédique, qui avait des relations littéraires à Paris et des accointances en Angleterre. Il savait fort bien l'anglais et pouvait sans doute officier au besoin, dans cette langue. Sa femme, née Vernet, était une sœur de la baronne Auguste Staël. M. Ernest Naville, né en 1816, fut à l'époque de ses études académiques, vers 1835, le pensionnaire de M. Diodati et le familier de sa maison. Il est probable que c'est des lèvres mêmes de cet ecclésiastique qu'il a recueilli le récit du mariage protestant de Lamartine. Bien qu'il ait 92 ans, ses souvenirs sont encore assez nets. » — Je le veux bien, cependant un autre de mes correspondants de Lausanne, M. Remsen Whitehouse, qui est un dévot de Lamartine et qui est lié avec le comte Gabriel Diodati, m'assure que le mariage du grand poète ne fut béni ni par le pasteur Martin ni par le pasteur Diodati. Auquel croire ?

(2) « Œuvres inédites de Lamennais », publiées par Blaize, t. Ier, p. 390.

Le Récit de Fath-allah

Lamartine, on s'en souvient, a placé à la suite de son voyage en Orient, un joli tableau de la vie des Bédouins, intitulé : « Récit du séjour de Fatalla Sayeghir chez les Arabes du grand désert. » Le public lettré a-t-il donc des doutes sur l'authenticité de ce document ? C'est ce que l'on doit croire, d'après des passages tels que celui-ci :

« Longtemps, — écrivait l'an dernier un brillant publiciste, « très bien informé des choses de l'Orient (1), — longtemps on a « voulu voir dans le récit de Fatallah une invention de poète. Il « me paraît que Lamartine a embelli la forme et parfois brodé « sur le fond. Mais quand on a lu les ouvrages publiés en ces « dernières années seulement, il me semble impossible de douter « que le poète eut à sa disposition une relation authentique, une « description fidèle de cette vie bédouine et de ces déserts arabe « et syrien que personne en Europe ne connaissait alors. Le « *Récit de Fatallah* n'est pas une fiction : il doit reprendre sa « place parmi les documents historiques et géographiques; durant « les premières années du XIXe siècle, un M. de Lascaris dut entre- « prendre pour le compte de l'empereur Napoléon ce que, durant « les dernières, M. von Oppenheim vient d'accomplir pour le « compte de l'empereur Guillaume, *vom Mittelmeer zum persis- « chem Golf.* »

Ce plaidoyer peut être convaincant ; mais il implique la possibilité d'un doute. Or, cette possibilité n'existe pas :

Le texte original arabe du récit de Fathallah est chez nous ; il est même à la place qui lui convient le mieux : à la Bibliothèque Nationale de Paris. Il porte aujourd'hui le n° 2298 du fonds des manuscrits arabes. C'est un volume de 250 pages (130 f^os^) écrit clairement, sans élégance. A la fin se trouvent trois lignes françaises, d'une écriture que les lamartiniens connaissent bien, un nom et une date : « Manuscrit arabe du Voyage de M. Sayghir (2) drog-

(1) Victor Bérard, *le Sultan de l'islam et les puissances.* 1907, page 408.
(2) Le vrai nom est Fath-allah ibn Sâyegh.

man de M. Lascaris. — A M. de Lamartine, 1833. » Sur la première page, un conservateur a noté : « cette relation forme le fonds du quatrième volume du voyage de M. de Lamartine en Orient, elle a été offerte à la bibliothèque royale par M. de Lamartine. » Sous la signature du poète, on remarque encore ces chiffres : « R. B. n° 2119 ; 1837 ». 1833 est la date de l'acquisition du manuscrit ; 1837, celle de la donation (1).

A l'aide de ce document, on peut se rendre compte de l'idée que Lamartine se faisait d'une traduction. Il est amusant de voir comment il cherche à rehausser le mérite de la sienne. Une fois le texte acquis, à la suite de négociations, M. Mazoyer son drogman, le lui traduisit, dit-il, « avec une peine infinie » ; sur cette première version il en fit une autre « en français » ; malgré tant de travail, il demande encore l'indulgence du lecteur : « l'extrême difficulté de cette triple traduction, — pourquoi triple ? — doit faire excuser le style de ces notes. »

Si l'on ne connaissait Lamartine, on serait tenté de croire qu'il a voulu humilier son drogman ; il n'en est rien évidemment. Il était sincère en pensant qu'une traduction littérale ne pouvait pas être présentée au public, et qu'elle avait besoin d'être retraduite. Cette opinion n'était pas seulement celle des littérateurs ; elle fut depuis le XVIIe siècle jusqu'à la première moitié du XIXe, celle des érudits. Galland et Sylvestre de Sacy paraphrasaient plus qu'ils ne traduisaient ; et c'est à peine si Lamartine s'éloigne du texte autant que Galland.

Je vais donner ici la traduction très littérale du paragraphe final du récit. On pourra la comparer avec la version lamartinienne. On trouvera que Lamartine ennoblit légèrement le style qui est familier et même un peu humble dans l'arabe ; — ce style ne présente d'ailleurs aucune difficulté ; l'orthographe seule qui s'écarte un peu de l'orthographe littéraire peut quelquefois embarrasser ; — le poète donne aussi plus de souplesse et de largeur à la phrase brève et sèche de l'original. On devait s'attendre à ce

(1) Il y a aussi à la Bibl. Nat. une autre copie du texte arabe du récit de Fath Allah, et, en outre, un fragment en arabe que Fulgence Fresnel traduisit, je ne sais dans quel but, d'après la version française de Lamartine. Cette seconde copie est apparemment celle dont le poète parle dans « l'épilogue » du voyage en Orient ; édition de 1862, t. III, p. 395.

Lamartine a rapporté de son voyage en Orient d'autres manuscrits que celui-là ; Madame de Lamartine (Valentine) me dit un jour qu'elle en avait, et me promit de me les montrer ; puis je fus occupé d'autre chose et je ne lui en reparlai plus. Après sa mort, je demandai ce qu'étaient devenus ces manuscrits d'Orient ; on me dit qu'on n'en avait pas trouvé

genre de modifications ; mais on sera plus surpris de constater qu'en somme l'écrivain français est plus concis que l'Oriental. Voir comment Lamartine choisit les détails, les groupe et les ramasse, en néglige quelques-uns, en ajoute quelques autres avec autant de discrétion que de justesse, ce sera sans doute pour le lecteur un plaisir et un enseignement (1).

Version lamartinienne

« Etant à Latakich... je vois arriver un brick de guerre fran-
« çais ; je cours chercher mes lettres et j'apprends la désolante
« nouvelle de la mort de mon bienfaiteur, décédé au Caire. Rien
« ne peut donner une idée de mon désespoir ; j'avais pour M. Las-
« caris l'amour d'un fils, et je perdais d'ailleurs avec lui tout mon
« avenir. M. Drovetti, consul de France à Alexandrie, m'écrivait
« de me rendre le plus tôt possible auprès de lui : je fus qua-
« rante jours avant de pouvoir trouver l'occasion de m'embar-
« quer, et lorsque j'arrivai à Alexandrie, M. Drovetti était parti
« pour la haute Egypte ; je l'y suivis et le rejoignis à Asscout. Il
« m'apprit que M. Lascaris étant arrivé en Egypte avec un passe-
« port anglais, M. Salt, consul d'Angleterre, s'était emparé de
« tous ses effets. Il m'engagea à m'adresser à lui pour être payé
« des appointements (cinq cents talaris par an) qui m'étaient dûs
« depuis six ans environ, et me recommanda surtout d'insister
« fortement pour obtenir le manuscrit du voyage de M. Lascaris,
« document d'une haute importance.

« Je retournai immédiatement au Caire ; M. Salt me reçut
« très froidement, et me dit que, M. Lascaris étant mort sous pro-
« tection anglaise, il avait envoyé ses effets et ses papiers en
« Angleterre. Toutes mes démarches furent inutiles. Je restai
« longtemps au Caire, dans l'espoir de me faire payer de mes
« appointements et d'obtenir les papiers de M. Lascaris. A la fin,
« M. Salt menaça de me faire arrêter par les autorités égyptien-
« nes ; et ce fut grâce à la généreuse protection de M. Drovetti
« que j'échappai à ce péril. »

Version littérale

« ... Voici qu'arriva d'Alexandrie un voilier français ; et il nous apprit que Lascaris (que Dieu l'aie en pitié !) était mort des fièvres dans la ville de Misr (2). Quand j'eus reçu cette funeste

(1) Sur la façon de travailler de Lamartine, V. la belle étude de M. Ch. Maréchal, «le Véritable Voyage en Orient de Lamartine», Paris, Bloud, 1908.
(2) Le Vieux Caire.

nouvelle, la tristesse, le chagrin et le dégoût que j'en ressentis n'eurent pas de bornes, d'abord parce que je l'aimais beaucoup et que je le considérais comme mon père ; ensuite, parce que le fruit de nos voyages et de nos fatigues de sept années était anéanti ; en troisième lieu, parce que je voyais que, de tout mon salaire de sept années qui m'était dû au taux de mille talaris par an, d'après le contrat passé entre nous, je ne toucherais pas une seule pièce. Je demeurai donc à Latakïeh, triste, le cœur et l'âme brisés. Au bout de quelque temps, M. Drovetti m'envoya chercher, en raison d'instructions qu'il avait reçues, pour que nous nous occupions de l'affaire de Lascaris. Je me réjouis, et, profitant de la première occasion, je me rendis à Misr. Je ne l'y trouvai pas ; mais M. Desâb (1), le juge français, nous dit qu'il voyageait dans le Saïd (2) pour chercher des antiquités. Je fus donc obligé d'aller au Saïd, où je le trouvai dans le pays nommé Osyout. Et là, il me fit savoir que le consul anglais, Mister Salt, avait pris et retenu tous les effets de Lascaris, instruments de géométrie, livres, cahiers, billets et antiquités, et tout ce qu'on avait trouvé, sous prétexte qu'il était mort sous la protection anglaise. « Je suis d'avis, me dit-il, que tu retournes à Misr, et que tu ailles chez le consul anglais lui réclamer les livres et les cahiers de ton maître Lascaris ; supplie-le de te donner le moyen de toucher ton salaire ; et, ceci est le plus important, si tu peux réussir à avoir le journal de votre voyage écrit de la main de ton maître en français, je te l'achèterai le prix que tu voudras ; sois brave et ne crains rien. »

Quand nous fûmes de retour à Misr, je me rendis donc chez le consul, et je lui réclamai tout ce dont nous étions convenu. Il prit un air sévère et me dit : « Je sais qui t'a instruit ; et je vais t'envoyer au gendarme, si tu persistes dans ta réclamation ; tout ce que tu peux dire ne sert de rien. Un de nos *râyas* est mort sans héritier sous la protection anglaise ; alors, selon la loi, j'ai confisqué ses effets et je les ai envoyés à Londres. » Je transmis cette réponse à M. Drovetti qui me dit : « il a menti ; il n'a rien envoyé ; mais il a tout chez lui. » M'armant de tout mon courage, j'allai une seconde fois chez le consul, et je lui réclamai de nouveau les effets de Lascaris. Il prit un air sombre et sévère, et il se contenta de me chasser de sa maison avec colère ; puis il envoya demander au bey vénérable Mohammed Ali Pacha de

(1) Je transcris seulement les lettres arabes (de Sève ?)
(2) La Haute-Egypte.

m'exiler du pays et de le délivrer de moi. Et si M. Drovetti n'avait été trouver le pacha, dont il était l'ami, il me serait arrivé malheur. »

On voit par la comparaison de ces deux morceaux que Lamartine n'a pas seulement eu le mérite de nous rapporter d'Orient un document de grand intérêt ; il l'a lui-même mis en œuvre avec soin et sincérité.

Baron Carra de Vaux.

QUELQUES LETTRES INÉDITES

Du Général Marquis de La Fayette (1822-1830)

Il y en a vingt et une, exactement, en ce mince paquet, et de dimensions fort inégales, la plupart n'étant que de courts billets. J'y joins un mot de Dupont de l'Eure, écrit au lendemain même de la mort du général (1834), et deux lettres de son fils, — le filleul de Washington, — George W. La Fayette (1845-1846), qui fut, lui aussi (1), député sous la Restauration et l'un des « leaders » du groupe libéral.

Cette correspondance a son prix, encore qu'il ne faille pas en exagérer la valeur et la portée, puisqu'aussi bien elle ne renferme que des missives assez peu étendues, presque toutes rédigées visiblement en hâte (2), et plusieurs billets de dix à quinze lignes en moyenne, — ou même moins. Elle fut adressée, dans l'espace de sept à huit ans, entre 1822 et 1830, par le général à un certain M. Dupuy (d'Alençon), l'un de ses anciens « commettants » (comme il disait volontiers lui-même) du département de la Sarthe, lequel Dupuy semble avoir assez volontiers mis à contribution l'illustre personnage qui pourtant, dans les sphères gouvernementales, ne devait guère être mieux écouté, s'il sollicitait une faveur, que son ami Benjamin Constant (on sait que celui-ci gâtait toujours les affaires de ceux qu'il patronnait). Mais quoi ! De tout temps on a cru les députés quelconques, de toutes nuances, très capables de rendre, à condition qu'ils le voulussent, tous les services possibles et imaginables (3) !

Cette petite série épistolaire peut, à tout le moins, contribuer à nous fournir quelques détails fixes, (dont un biographe ferait son

(1) La Fayette devint deux fois député : sous Louis XVIII, de 1818 à 1824, et sous Charles X, de 1827 à 1830. On sait qu'il fit, de parti pris, à la branche aînée des Bourbons une opposition extrêmement vive comme chef des libéraux. La lutte ne fut guère interrompue que par le triomphal voyage de 1825 aux États-Unis, dont il sera parlé plus loin (lettre du 6 janvier 1826).

(2) La correspondance de La Fayette était immense : aussi répondait-il souvent en retard.

(3) M. Raymond Poincaré flétrissait naguère, dans un article de « La Revue », la présence continuelle à Paris des représentants du peuple, leurs démarches abusives auprès des ministres et des pouvoirs publics, leur usurpation constante sur le domaine de l'exécutif.... sans compter l'agitation stérile des séances, la confusion des pouvoirs, etc. Fléaux anciens du parlementarisme ! Sous la Restauration, c'était sans doute identique : alors comme aujourd'hui, la « recommandation » sévissait dans ce milieu-là !

profit), sur La Fayette envisagé à l'époque de sa pleine maturité. Il est alors, en effet, âgé de plus de soixante ans, (il naquit en 1757). — Elle ouvre des aperçus et donne certaines informations précises, utiles à retenir, sur la vie intime du général sous la monarchie constitutionnelle, à Paris ou à la campagne, avec tout ce qui concerne cette existence fiévreuse : dates de séjour, questions de santé, maladies, deuils, projets, attitudes et relations politiques, voyages, etc. On y surprend sur le vif le ton, le langage dont usait un député libéral, influent et redouté (surtout au cours de cette période d'environ huit années), vis-à-vis de ses anciens électeurs, dont la confiance et l'affection — il l'avoue avec joie — chatouillent agréablement son amour-propre. L'apôtre infatigable de la liberté laisse percer ses vues, énonce ses vœux en matière politique, émet, au courant de la plume, maintes considérations et appréciations générales sur son temps, sur son pays, et aussi sur sa seconde patrie, sur cette Amérique qu'il vient de visiter à nouveau, parmi les ovations bruyantes : le tout en ce style uni, correct mais sans prétentions littéraires, voire un peu lourd, qui fut toujours le sien, comme on peut s'en convaincre en lisant les épîtres de la vingtième année, écrites en Amérique à l'amiral comte d'Estaing (1), à l'heure des premiers succès.

Ces pages inédites, dont j'ai scrupuleusement respecté l'orthographe un tantinet fantaisiste, m'ont été signalées et communiquées, avec une parfaite obligeance, par M. l'abbé Calendini. Sachant que j'ai sur le métier une importante étude historique relative au fameux « héros des deux mondes », et pour laquelle j'ai compulsé déjà bien des documents d'archives, il m'a permis libéralement de les publier, de les commenter à ma guise. Ces confidences livrées à ma discrétion ne peuvent, une fois imprimées, que servir la mémoire de La Fayette, exaltée par les uns, vilipendée par d'autres (2). Le grand seigneur démocrate s'y révèle l'homme honnête, loyal, simple et franc par excellence, comme en ses « Mémoires », si sympathiquement appréciés jadis, à leur apparition, par le critique Sainte-Beuve (3), et comme en ses nombreuses lettres déjà connues.

Tout le mérite original de cette modeste publication fragmentaire — si tant est qu'elle offre, comme nous le pensons, un réel intérêt — doit donc vraiment, de droit, revenir à M. Calendini, puisque c'est lui-même, et nul autre, qui m'a fait connaître l'existence de ces pièces. Je les ai seulement relues et transcrites au net, accrochant au bas de ces feuillets lorsqu'il y avait lieu, les rares notes destinées à raviver

(1) Cette précieuse correspondance autographe de 1778, pleine de modestie, d'enthousiasme généreux et de patriotisme, est conservée aux Archives nationales (registre B 4 146, fol. 143-192).

(2) Voir l'abominable pamphlet de 1790 que nous avons naguère publié dans les « Annales romantiques » (avril 1908).

(3) Sainte-Beuve, *Portraits Littéraires*, tome II, pp. 141-206 (article daté d'août 1838).

les souvenirs, à débrouiller telle ou telle allusion. Ma tâche, au total, s'est volontairement réduite à peu de chose, du moment que j'étais résolu à ne point empiéter sur l'avenir, à ne pas anticiper, à l'heure des travaux d'approche, sur les jugements et conclusions légitimes — celles-ci assez délicates à tirer — que je compte pouvoir dégager un jour d'une longue enquête entreprise depuis deux ans à peine.

Victor GLACHANT.

La Grange, 25 may 1822.

J'ai des excuses à vous faire, Monsieur, du retard de ma réponse ; mais les derniers tems de notre session m'ont fait ajourner mes correspondances au moment où je serai revenu ici.

Agréez mes remerciements des vers pleins d'intérêt que vous m'avez adressés ; on y retrouve l'amour de la liberté qui convient aux Français, et nommément aux Sarthois. Je suis bien touché des sentimens dont mes commettants veulent bien m'honorer, et de ceux que vous m'exprimez particulièrement. Je serai toujours heureux de les mériter, et je vous prie d'agréer, avec cette assurance, celle de ma considération distinguée.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy d'Alençon, à Fresnay, dép*[t] *de la Sarthe* (1).

feuille papier ; signature seule autographe.)

Paris, 30 mars 1823.

J'ai mille excuses à vous faire, Monsieur, d'avoir été si longtemps à vous répondre. Croyez que je n'en suis pas moins reconnaissant des sentimens que vous conservez à votre ancien député, et des aimables intentions que vous voulez bien partager avec madame votre épouse. Je voudrais avoir d'agréables prénoms à vous offrir ; du moins offrent-ils de quoi choisir, car on m'en a donné une demi-douzaine, Marie-Paul-Josephe-(sic)-Roch-Yves-

(1) « Fresnay-sur-Sarthe (Sarthe) », chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mamers ; environ trois mille habitants. — La Fayette avait été élu, en 1818, député de la Sarthe. Il ne fut pas réélu en 1824, et alla passer une année en Amérique.

Gilbert : c'est de celui-ci que j'ai fait le plus d'usage (1). Je suis bien touché, Monsieur, de ce que vous voulez bien vous regarder encore comme mon commettant. Je me sens digne de cette bonté des patriotes sarthois, par les sentimens que je leur conserve et qui me dévoueront toujours plus particulièrement à votre excellent pays.

Les journaux vous auront appris beaucoup d'évènemens politiques dans ces derniers tems ; ils me serviront, j'espère, d'apologie auprès de vous. J'ai envoyé, par deux occasions, dans la Sarthe, des copies de notre protestation. J'en joindrais une d'ici si je ne craignais de retarder la réception d'une lettre déjà trop différée.

Présentez à Madame votre épouse mes respects, ma reconnaissance et mes vœux.

Agréez vous-même l'expression de mes remerciemens et de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

(feuille papier. Lettre autographe.)

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy d'Alençon, rue de la Filoterie, à Fresnay (Sarthe).*

La Grange, 27 novembre 1823.

Recevés, Monsieur, je vous prie, et offrés à Madame votre épouse mes cordiales félicitations sur la naissance de votre fils ; je regrette que votre correspondance ait été retardée, et je suis bien sensible à votre bonne intention d'ajouter le nom de Gilbert à ceux que porte déjà votre nouveau-né.

On s'est plu à profiter d'un témoignage de bienveillance des États-Unis pour répondre que j'allois m'embarquer (2) : quelque (*sic*) soit ma reconnaissance et mon affection pour l'heureux

(1) Le dictionnaire de Jal donne les prénoms dans cet ordre : « Marie-Joseph-Paul-Yves-Roch-Gilbert ». D'ordinaire, le général signait « Lafayette » tout court, en un seul mot. Pourtant, à la suite d'une lettre qu'il écrivit, âgé de vingt ans, à l'amiral comte d'Estaing, sous la date du 14 juillet 1778, on trouve : « Je vais finir cette énorme épître en signant mon nom tout du long : Gilbert du Motier, m^is de Lafayette. » (L'autographe est conservé aux Archives nationales, registre B 4 146, fol. 146). « Gilbert » était donc bien le prénom usuel, courant, de La Fayette.

(2) Le voyage aux États-Unis, voyage qui fut pour La Fayette une perpétuelle ovation, n'eut lieu que dix-huit mois plus tard, dans le courant de l'année 1825.

païs (*sic*) qui a voulu fortement la vraie liberté et sait la conserver, et quelque jouissance qu'il y eût pour moi à voir de près tout ce qu'il a depuis la Révolution acqui (*sic*) de prospérité, de puissance et de bonheur, il est des devoirs publics auxquels, tant que j'en espérerai quelque utilité, je n'ai pas l'intention de me soustraire. Personne n'est plus disposé que moi à penser qu'il reste dans le patriotisme français une ressource contre l'asservissement de l'Europe.

Agréés, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy d'Alençon, à Fresnay, dép*[t] *de la Sarthe.*

(feuille papier. Lettre autographe).

La Grange, 27 février 1824.

Les lettres que vous avés bien voulu m'écrire, Monsieur, me sont parvenues bien tard pour l'objet que vous aviés en vue : j'eus néanmoins le tems d'adresser à un commité (*sic*) électoral ce que vous destiniés à l'impression, mais sans espoir que la publication pût arriver à une époque utile ; la nomination de M. Benjamin Constant à Paris (1) était fort incertaine, comme vous avés pu le voir par les divers scrutins de la capitale ; je me serais donc fait scrupule de nuire à la bonne intention de sept cantons ; mais d'après ma connaissance du caractère de M. Hardouin, je n'aurais pas hésité à dire que s'il vous donnait une parole positive de ne pas voter pour la septennalité, cette parole serait fidèlement tenue par lui. Au reste, je vois qu'il en a été du département de la Sarthe comme de presque tous les autres ; j'en éprouve plus de chagrin à cause des sentimens sarthois dont je suis particulièrement animé. Si les quatre-vingt mille électeurs étaient la majorité pour la contre-révolution, je gémirais de leur avenir, mais j'estimerais plus leur conduite que lorsque les sept huitièmes sont d'un avis opposé à celui que leur vote

(1) Benjamin Constant, le grand ami politique de Lafayette, avait été, lui aussi, envoyé à la Chambre par le département de la Sarthe, en 1819 (il fut ensuite élu à Paris). Il siégea à l'extrême-gauche jusqu'à sa mort (1830).

exprime. Je fais volontiers une large part du brigandage ministériel, qui a excédé cette fois toutes les bornes : il faut avouër néanmoins qu'avec plus d'énergie on aurait pu triompher de ces excès de mauvaise foi et d'impudeur. Je crois utile de constater judiciairement les violations de la loi qui ont eu lieu : c'est le seul moïen (*sic*) de disculper la France électorale aux yeux du peuple et des étrangers d'une partie des reproches qu'on va lui faire.

Agréés, je vous prie, Monsieur, mes remerciemens de votre confiance et l'assurance de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy d'Alençon, à Fresnay, dép*t *de la Sarthe.*

(feuille papier. Lettre autographe.)

Paris, 9 avril 1824.

J'ai besoin de vous remercier, Monsieur, de la nouvelle lettre que vous voulez bien m'écrire ; quelques échecs que nous ayons récemment éprouvés (1), il ne faut pas désespérer de la cause de la liberté en France et par conséquent en Europe. Car j'ai toujours répété depuis 89 qu'à la France seule tenait la liberté européenne. L'aristocratie anglaise ne fera jamais ce qui dépendrait d'elle pour remplir (*sic*) cet honorable but. Les derniers évènemens de l'Italie et de la péninsule (2) ont prouvé que, malgré les sentimens libéraux de tout ce qui sait lire et écrire dans ces pays-là, il y avait encore dans la masse trop d'ignorance et de superstitions pour que ces nations puissent marcher à la tête de ces civilisations. Aujourd'hui la France recule au lieu d'avancer. Les élections qu'on a faites et laissé faire portent leurs fruits. Je n'ai pourtant pas, pour mon compte, à me plaindre de mes commettans de Meaux, car je les regarde toujours comme tels. On en a retranché soixantequatorze, on a fait arriver vingt-huit intrus ; tel est le calcul fait par les hommes les plus dignes de foi. Il ne restait que cent soixante libéraux : j'ai eu cent soixante et une

(1) Allusion aux luttes énergiques soutenues par l'opposition libérale contre la réaction royaliste au cours de l'an 1823, et notamment à l'expulsion de Manuel, député de la Vendée.

(2) L'Espagne.

voix. Cet arrondissement est le seul auquel je puisse prétendre, si, du moins, il eût fallu m'engager à voter pour un autre. Je croyais me devoir au collège électoral de Meaux, et vous voyez que mes sentimens étaient fondés. Ce qu'on a éprouvé presque partout vient de plus loin ; mais ce que je conçois le moins, c'est que M. Kœchlin (1) n'ait pas été nommé à Altkirch et que trois candidats libéraux aient été portés dans la Vendée, au détriment de M. Manuel, leur député, expulsé l'année dernière. Je répéterai néanmoins qu'il ne faut pas désespérer de la bonne cause.

Quant à la visite aux États-Unis dont vous me parlez d'une manière si aimable, j'ai toujours souhaité revoir cet heureux pays, et y retrouver encore quelques compagnons de la révolution. Les derniers et universels témoignages de bienveillance que j'ai reçus m'en font un devoir bien doux ; mais il n'y a rien encore de fixé sur l'époque de ce voyage de sept ou huit mois.

Agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

LAFAYETTE.

Paris, 9 avril 1824.

Vous avez à Alençon un général, je ne dirai pas prisonnier, mais retenu, qui a fait la capitulation de Carthagène et qui a défendu avec courage la liberté et l'indépendance de sa patrie ; c'est le maréchal de camp espagnol Torrijos ; il a droit aux attentions des amis de la liberté. Son épouse est avec lui. Si vous pouviez contribuer à leur agrément dans le pays, je vous en serais personnellement obligé.

LAFAYETTE.

(feuille papier. Signatures seules autographes.)

(1) Jacques Koechlin, grand industriel alsacien, né en 1764 à Mulhouse, où il mourut le 16 novembre 1834, fut député de l'opposition de 1820 à 1826. Il subit pour un écrit politique une condamnation à six mois de prison. — Jacques-Antoine-Manuel (1775-1827) est le fameux député libéral de la Vendée, qui fut expulsé de la Chambre « manu militari », le 4 mars 1823, pour avoir proféré, au sujet de la guerre d'Espagne, des propos hostiles à la dynastie des Bourbons. — Torrijos, révolutionnaire espagnol, né à Madrid en 1791, d'une famille distinguée, était devenu général à l'époque où l'insurrection éclata contre Ferdinand VII. Après avoir servi dans la guerre de l'invasion française, sous les drapeaux des insurgés qu'on appelait « Josephinos », parce qu'ils combattaient pour le roi Joseph, il était brigadier général, en 1813, quand Ferdinand VII fut rétabli sur le trône. Après des péripéties variées (luttes, refus d'obéissance, insurrection, arres

Depuis que je n'ai eu le plaisir de vous écrire, Monsieur, mon temps et mes pensées ont été absorbés par l'état désespéré de ma belle-sœur, qui, heureusement, est hors de danger. Je vous envoie la lettre que les prisonniers constitutionnels de l'Espagne vous ont chargé de me demander pour le général Wilson. Cette lettre est, à mon avis, très superflue, d'abord parce que sir Robert Wilson a eu des rapports intimes avec les constitutionnels espagnols et qu'il y a même quelque inconvenance à lui recommander ses propres compagnons d'armes ; ensuite parce que le général Torrijos, invité par sir Thomas Dayer, a beaucoup plus que moi le droit et les moyens de s'occuper du sort de ses compatriotes. Néanmoins je ne veux pas me refuser à une demande faite au nom de ces patriotes malheureux, pour qui elle ne peut être qu'une preuve de mon intérêt. Je crainds (*sic*), d'après ce qu'on m'a écrit, que la situation des proscrits espagnols en Angleterre ne soit pas telle qu'on aurait lieu de l'attendre. On fait quelque chose pour eux, m'écrit-on de ce pays-là, mais moins qu'on ne le devrait. Cependant, si les réparations devaient être en proportion du tort qu'on leur a fait, il serait facile de prouver que la politique du gouvernement anglais leur a été encore plus nuisible que les hostilités de ce que l'on appelle fort mal à propos la Sainte-Alliance.

Agréez, Monsieur, l'assurance de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

8 mai 1824.

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy d'Alençon, à Fresnay.*

(Feuille papier ; signature seule autographe.) (1)

tation, etc.), qu'il serait trop long de rapporter ici et qu'on trouvera résumées par Michaud jeune dans le supplément de la « Biographie universelle » (84e tome), le général Torrijos, mis en pleine liberté, profita de ces coudées franches pour aller diriger en Angleterre les intrigues de ses compatriotes réfugiés auxquels le ministère de Saint-James accordait des secours. En France, comme on voit par cette lettre, dès 1824 il tâtait le terrain. Plus tard, il eut à Paris de longues conférences avec Louis-Philippe, qui fit à l'étranger de brillantes promesses, étant alors fort occupé d'assurer le triomphe de la révolution en Espagne, comme il venait de l'assurer à Paris. Torrijos mourut peu après.

(1) Je n'ai trouvé aucun renseignement, ni sur Robert Wilson, ni sur Thomas Dayer. — Cette lettre de La Fayette, et les revendications qu'elle contient, ne sont point pour surprendre de sa part. Ne sait-on pas bien, en effet, que durant toute la seconde moitié de sa longue vie, il a pris plaisir à patronner les réfugiés et proscrits de tous pays, les métèques espagnols, russes, polonais ou grecs ? Ainsi fera plus tard Victor Hugo, et pour des motifs analogues, mû par un sincère élan de fraternité philanthropique et humanitaire qui cadrait d'ailleurs assez bien avec son goût perpétuel de popularité.

La Grange, 6 janvier 1826.

Je parais avoir bien des torts envers mes amis, mais je suis revenu des États-Unis avec un grand nombre de lettres non répondues auxquelles la grosse mer de la traversée ne m'a pas permis de satisfaire. J'en ai reçu beaucoup ici, ainsi que des visites ; et une de mes petites-filles a été mourante : c'est contre toute attente que nous l'avons conservée.

Les bontés que j'éprouve à mon retour m'autorisent à compter sur de l'indulgence, et je vous demande la vôtre ainsi qu'à plusieurs autres amis. Vos aimables pressentiments à mon égard se sont amplement vérifiés : ceux que je portais aux États-Unis sur les heureux résultats de l'indépendance et de la liberté ont été surpassés au-delà de toute croïance (*sic*). Le plus grand des problèmes politiques y est résolu par une pratique si évidente que les gouvernements européens ne peuvent nous opposer aucun argument qui ait la moindre apparence de bon sens.

Vous voulés bien penser que dans le païs (*sic*) de la liberté, de prospérité et de bonheur, j'ai pu rendre quelque service à la cause des Grecs. J'ai pu du moins m'associer à l'intérêt général qu'ils y inspirent, et mes visites à chaque partie des vingt-quatre États de l'Union ont été autant d'occasions de manifester ce sentiment. J'ai vu une lettre des chefs du gouvernement grec, adressée à Washington-City, qui disait que dans un tems donné ils avaient plus reçu du peuple américain que de tous les Européens ensemble. La présence d'une escadre américaine dans ces mers a dû produire un bon effet. D'autres témoignages d'intérêt ont été donnés, mais je ne crois pas que le jeune Washington ait reçu aucune mission des comités grecs établis dans plusieurs villes.

Je vois avec beaucoup de plaisir que vous vous proposés d'aller à Paris ; j'y serai aussi vers le milieu du mois, et j'y resterai jusqu'aux premiers jours du printems. J'aurai un grand plaisir à vous y renouveler (*sic*) l'expression de mon reconnais- et bien sincère attachement.

LAFAYETTE.

Voulés-vous bien présenter à Madame Dupuy mes remerciemens et mes respects ?

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy, à Fresnay, dép*[t] *Sarthe.*
(feuille papier. Lettre autographe.)

Paris, 27 mars 1826.

Comment m'excuser auprès de vous, Monsieur, du retard de ma réponse ? Vos aimables lettres, partout où elles me sont adressées, ne peuvent que me faire un sensible plaisir. J'ai été, dans les premiers tems de mon retour, entouré de visites et d'occupations de tous genres. Je suis depuis un mois à Paris, retenu par la goutte. Si vous y veniez pendant notre séjour jusqu'au mois de mai, je serais bien heureux d'en profiter. J'ai conservé une correspondance avec le bon général Torrijos, mais le malheureux Santa-Rosa a péri victime de son dévouement à la bonne cause (1).

Agréés, je vous prie, mes affectueux remerciemens pour vos félicitations sur mon voyage et sur mon retour, ainsi que l'expression de la bien sincère amitié que je vous ai vouée de tout mon cœur.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy, à Fresnay (Sarthe).*

(feuille papier. Signature seule autographe.)

---

15 avril 1826.

Je vous remercie bien de votre lettre, mon cher ancien commettant, et j'espère avoir le plaisir de vous voir avant votre départ. Vous me trouverés ici tous les matins de midi à trois heures. Nous causerons de nos amis d'Alençon et des miliciens aragonnais.

(1) Santorre, comte de Santa-Rosa, né à Savigliano, place forte du royaume d'Italie (province de Coni), en 1783, d'une famille dont la noblesse était de fraiche date, était entré de bonne heure dans la carrière militaire. Il eut un important emploi au ministère de la guerre, à Turin, après la restauration de la maison de Savoie, devint l'un des chefs de la révolution des États sardes en 1821, et ministre de la guerre après l'abdication de Victor-Emmanuel. Mais bientôt, mal secondé par certains chefs de son armée qui refusèrent d'exécuter ses ordres, il dut fuir à l'approche des Autrichiens, passa en France sous le coup d'une sentence de mort, y fut persécuté, alla combattre dans les rangs des Grecs, et périt en 1825, — un an environ avant la date de cette lettre de La Fayette, — dans un îlot de la mer Ionienne, Sphactérie, nom fameux dans la vieille histoire hellénique par la capture de quatre cent vingt Spartiates par les Athéniens (425 av. J.-C. Guerre du Péloponèse).

Agréés, en attendant, toutes mes amitiés.

LAFAYETTE.

Paris, 15 avril 1826.

SUSCRIPTION. — *A Monsieur Dupuy d'Alençon, R. Neuve St-Eustache, hôtel de Strasbourg, n° 22, Paris* (1).

(Lettre autographe. Feuille papier.)

---

4 juillet 1826.

Vous avez sans doute reçu, Monsieur, la réponse de M. Benjamin Constant après qu'il aura vu M. Casimir Perrier (2) sur les souscriptions sarthoises. Mon séjour habituel à la campagne ne m'a permis que de m'en rapporter à ce qu'il vous a promis. Je vous remercie des détails que vous me donnez sur les malheureux Espagnols d'Alençon. Vous connaissez sans doute le colonel Burtillo, ancien chef d'état-major de la place de Carthagène.

Agréez, je vous prie, Monsieur et cher ancien commettant, l'assurance de ma considération distinguée.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A M. Dupuy, à Fresnay.*

(Signature autographe.)

La Grange, 1er novembre 1826.

Je puis vous assurer, mon cher ancien commettant, qu'à l'exception de M. Berville, vous êtes la seule personne qui m'ait parlé de votre procès. Je vous l'aurais mandé plutôt (*sic*) si, à la suite très nombreuse de visites et de correspondance à La

(1) Le cachet de la poste porte la date du « 17 avril 1826 ».
(2) Casimir Perier, grand ami de La Fayette et des principaux doctrinaires libéraux, né à Grenoble le 21 octobre 1777, mort à Paris, du choléra, le 16 mai 1832, fut élu député de Paris en 1817, et constamment réélu. Membre de l'opposition, se maintenant toujours sur le terrain de la Charte, il lutta contre les divers ministères, surtout contre celui de Villèle, avec une ardeur et une passion croissantes. Il fut lui-même ministre de l'intérieur et président du Conseil (13 mars 1831).

Grange (1), nous n'avions pas été péniblement occupé (*sic*) de la maladie très grave d'un de mes gendres, qui n'est pas encore terminée.

Agréez l'assurance de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *Monsieur Dupuy d'Alençon, à Fresnay.*

(Signature autographe.)

La Grange, 21 novembre 1826.

Monsieur Benjamin Constant était ici, mon cher ancien commettant, lorsqu'il a reçu votre lettre. Il vous aura mandé que notre ancien collègue M. Gautret n'est plus à la cour royale d'Angers. Je ne connais personne auprès de qui je puisse vous être utile, et je vous renouvelle l'assurance de mon bien sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *Monsieur Dupuy, à Fresnay* (2).

(Signature autographe.)

Paris, 7 mars 1827.

J'ai été malade depuis six semaines, mon cher ancien commettant, ce qui dans tous les cas ne me laissait pas à portée de faire votre commission. Je n'ai d'ailleurs aucun rapport intime avec les journaux, qui ne publient en général que les lettres qui leur sont adressées directement. Vous jugez que, s'ils en faisaient une affaire de société, leurs colonnes ne suffiraient pas aux demandes. Ils se regardent comme les juges de ce qu'ils doivent publier lorsqu'on leur adresse une demande signée. D'ailleurs, à l'époque où vous souhaitiez cette publication, j'étais dans mon lit avec la fièvre. Je suis bien reconnaissant des commissions que vous ont données nos amis d'Alençon, et nommément le colonel

(1) Le château de La Fayette, qui appartient aujourd'hui à M. le marquis de Lasteyrie, est situé sur le territoire de la commune de Courpalay (Seine-et-Marne), arrondissement de Coulommiers, canton de Rozoy. Durant tout le temps que le général y séjournait, c'était un va-et-vient continu des « leaders » du parti libéral des proscrits et mécontents de tous pays, etc. Et le facteur aussi, était sur les dents.

(2) Le cachet de la poste est de « Rosoy (Seine-et-Marne) ».

Burtillos. Votre lettre pourtant a été envoyée au bureau du Courrier.

Agréez l'assurance de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A. M. Dupuy, à Fresnay.*

(Signature autographe.)

Lagrange, 14 mai 1827.

Vous me faites des excuses, mon cher ancien commettant, et c'est moi qui vous en dois pour le retard de mes réponses. Je ne savais pas de qui étaient les lettres chargées, et plus d'une fois je me suis présenté à la grande poste pour recevoir des paquets de peu d'importance qui me seraient arrivés beaucoup plutôt (*sic*) et plus sûrement par la voie ordinaire, car rien n'est plus propre à faire décacheter une lettre que tout cet appareil de précautions. Les réglemens de la poste défendent avec raison de livrer de telles lettres à d'autres qu'à la personne même dont le nom est sur l'adresse, à moins d'avoir une procuration passée par-devant notaire. C'est ce que j'ai fait dans cette circonstance, et toutes ces formalités ont retardé la réception de votre lettre. Ne croyez pas qu'elles soient supprimées à la poste ; elles sont lues très souvent, ce qui est fort coupable de la part de l'administration, mais très indifférent d'ailleurs pour moi, qui ne fais aucun mystère de mes opinions, de mes sentimens et de mes vœux. Au reste, je n'aurais rien à vous exprimer relativement à l'élection de Mammers (*sic*) avant de savoir si un patriote sarthois n'était pas sur les rangs. On avait parlé de MM. Picot, Pierre Thoré, et, s'il eût été question d'un de mes amis et anciens collègues ou commettans de la Sarthe, je n'aurais pas voulu vous parler d'un autre choix. Celui du parti libéral est fait à présent ; sans doute il réussira, d'après tout ce qui me revient des dispositions du collège de Mammers.

Je regrette d'autant plus la perte du colonel Carascas qu'il était plus utile à ses compatriotes. Il serait bien désirable qu'on s'entendît pour les secourir.

Agréés, je vous prie, l'assurance de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A M. Dupuy, à Fresnay.*

(Signature autographe seulement.)

Lagrange, 22 juin 1827.

Je vous remercie bien, mon cher ancien commettant, des détails que vous m'avez donnés sur l'élection de Mammers, d'autant plus intéressants pour moi que les anciennes bontés des électeurs de la Charte (1) me seront toujours bien chères. Offrez, je vous prie, mes amitiés à ceux d'entre eux que vous verrez, et agréez l'assurance de mon bien sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A M. Dupuy, à Fresnay-le-Vicomte.*

(feuille papier. Signature seule autographe.)

Lagrange, 26 juillet 1827.

Je vous remercie bien, mon cher ancien commettant, de l'intérêt que vous avez pris à mon élection. Offrez à Madame votre belle-mère l'expression de ma reconnaissance. Je suis sensiblement touché de l'amitié que me conservent les patriotes sarthois, et je n'oublierai jamais les témoignages de leur confiance.

Agréez, je vous prie, mon bien sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *M. Dupuy, à Fesnay-le-Vicomte.*

(Signature seule autographe.)

Lagrange, 15 novembre 1827.

Il m'arrive souvent, mon cher ancien commettant, d'être retardataire dans mes correspondances : la multiplicité des lettres que je reçois, et auxquelles plusieurs heures de la journée ne suffisent pas, est cause de ces délais involontaires : j'ai beaucoup d'autres rapports qui deviennent des devoirs, des deux côtés de l'Océan, et je ne puis faire mieux. Mais, cette fois, je crois avoir répondu aux lettres que j'ai reçues de vous, puisque mon cahier (?) (2) de correspondance française est épuisé. Je vous remercie bien de l'intérêt que vous portés à ma santé, qui est

(1) Lapsus : pour « Sarthe », sans nul doute.
(2) « Cahier », ou « cachet » ?

très bonne, et à l'élection de Meaux, qui serait assurée si les moïens déloïaux (*sic*) du gouvernement ne la rendaient pas problématique. On avait pensé comme vous que M. Monchen (?) se contenterait de la candidature libérale de l'Oise, mais il a préféré d'être candidat ministériel de Meaux.

Agréez l'assurance de ma considération distinguée.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A. M. Dupuy, à Fresnay.*

(feuille papier ; lettre autographe.)

Paris, 29 mars 1828.

J'ai reçu, mon cher concitoyen, la lettre qui me confirme l'intention de votre collège électoral de nommer M. Camille (*sic*) Périer. Mes liens personnels avec sa famille et lui me font prendre un double intérêt à cette résolution.

Je sors d'une maladie assez grave de deux mois et demi, dont je suis tout étonné d'après ma bonne santé ordinaire. Ce n'est que dans quelques jours que je pourrai aller à la Chambre.

Agréez mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A M. Dupuy, à Fresnay.*

(Signature autographe.)

Paris, 15 décembre 1828.

Depuis deux mois, mon cher ancien commettant, j'ai été douloureusement occupé de la maladie de mon gendre Lasteyrie, que nous avons eu le malheur de perdre, et je suis dévoué aujourd'hui à sa femme et à ses enfans.

Je vous dirai néanmoins que l'annuaire de la Sarthe pour 1826 n'empêche pas la démission de M. Gautret dans les derniers mois de la même année, telle qu'elle a été mise dans les journaux. Je connaissais le ministre de la justice Alérial (?) ; je ne connais ni son fils ni M. Laurent, et je ne crois pas que les oncles de mon malheureux gendre ayent aucun rapport avec eux.

M. Dupont de l'Eure est ici et voit tous les jours son collègue B. Constant.

Agréez l'assurance de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *M. Dupuy, à Fresnay.*

(Signature seule autographe.)

---

19 mai 1829.

Je ne suis revenu hier de La Grange que pour le bureau et la Chambre ; M. Dupin m'a dit qu'il avait vu monsieur Dupuy et qu'il s'occupait avec M. Camille Périer d'avoir des billets. Je n'en avais point à ma disposition. Monsieur, nous passons les soirées de mardi chez nous. Je le prierai, ainsi que Mme Dupuy, d'agréer l'expression de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

Voici le billet pour M. Béranger.

SUSCRIPTION. — *A. M. Dupuy, Hôtel des Étrangers, rue de Sceaux p. s. q. n° 37, à Paris.*

(Lettre autographe.)

La Grange, 19 juin 1830.

J'ai reçu, Monsieur, la lettre que vous avez bien voulu m'écrire ; elle m'a été renvoyée de Paris. J'habite à présent la campagne et n'ai guère de communications avec mes amis de la capitale. MM. Laffitte, Jacques et Eugène (1), sont de ce nombre ; et, comme vous leur avez écrit directement, leur réponse vous sera parvenue bien avant la mienne. Vous connaissez aussi mon amitié et mon estime pour mon excellent ancien collègue M. Picot-Desormeaux, mais je ne sais comment je pourrais me jetter (*sic*) à travers l'élection, lorsque les électeurs du pays se sont entendus sur leur candidat. M. Ternaux n'est pas, je crois, à Paris ; il aura dû vous répondre. J'aime à penser que mes collègues votans de

(1) Ce sont les banquiers célèbres. — Guillaume-Louis, baron Ternaux, manufacturier et homme politique, né à Sedan le 8 octobre 1763, mourut à Saint-Ouen (Seine), un an avant La Fayette, le 2 avril 1833.

l'adresse nous seront rendus. Tout cela va être décidé dans peu de jours.

Recevez, je vous prie, mes vœux patriotiques et l'assurance de mon sincère attachement.

LAFAYETTE.

SUSCRIPTION. — *A M. Dupuy, à Fresnay* (Cachet de la poste de Rosoy, Seine-et-Marne).

(Signature seule autographe.)

La Fayette meurt à la fin de mai 1834, des suites d'un refroidissement contracté aux obsèques du député Dulong, tué en duel. Une douzaine de jours plus tard, son intime ami Dupont de l'Eure (1) mande la nouvelle à l'un de ses correspondants, le vicomte L. T. d'Asfeld (2), dans une assez longue épître autographe (3) d'où j'extrais le passage suivant (au début) :

Rougepériers (4), *1er juin 1834.*

Mon cher Monsieur d'Asfeld,

J'ai été frappé comme d'un coup de foudre en apprenant la mort du général. — Ma femme, arrivée à Rougepériers le mardi 20 mai, avait presque dissippé (*sic*) les inquiétudes que m'avait données la nouvelle de la seconde maladie, et le jeudi matin j'appris qu'il n'existoit plus ! Quel malheur pour le pays et pour nous tous ! Il me semble que je ne me consolerai jamais de cette perte, qui se rattache à celle du pauvre Dulong et qui rouvre une blessure encore bien peu fermée.

Les obsèques de mon ami Lafayette ayant eu lieu dès le jeudi 22 à neuf heures du matin, il m'était impossible d'y assister, comme c'était mon devoir et mon projet, puisque je n'appris le funeste événement que le même jour de jeudi. Au surplus, j'ai vu avec une nouvelle douleur les mesquines et hipocrites (*sic*)

(1) Dupont de l'Eure était né à Neufbourg (Eure).
(2) Auteur d'ouvrages variés (chroniques et souvenirs historiques) sur le Béarn.
(3) L'original de cette lettre est en ma possession. Je l'ai acquise en décembre 1907, et je la crois bien inédite. — Suscription : « A Monsieur d'Asfeld, homme de lettres, rue de la Chaussée d'Antin, n° 59, à Paris ».
(4) Les dictionnaires géographiques portent : Rouge-Périers ou Rouges Perrières, par Neufbourg, Eure (Normandie). Fabriques de tissus de coton.

démonstrations de la douleur du château, et j'ai moins regretté de n'en avoir pas été le témoin... »

Le reste de la lettre a trait à d'autres questions : le ton y est partout assez morose. Dupont, en bon libéral, daube sur les mœurs policières de la monarchie de Juillet, que tolérait pourtant son ami La Fayette, sur les indiscrétions du *cabinet noir*, où l'on continuait, paraît-il, à perlustrer le secret des correspondances, sous le sceptre constitutionnel de Louis-Philippe d'Orléans comme sous Charles X et sous le Premier Empire. Ces usages, je pense, sont de tous les temps et de tous les régimes. Benjamin Constant et le général La Fayette s'en plaignirent à maintes reprises. C'est ainsi que Dupont écrit, à propos d'un ami commun, nommé Auguste Legrand, réfugié en Belgique, cette seconde patrie des proscrits français :

« Je suis bien aise d'apprendre qu'il est en sûreté à Bruxelles et qu'il devient plus raisonnable. Je désire vivement qu'il le soit toujours et qu'il reconnaisse enfin que les émeutes font un mal épouvantable à la liberté et ne profitent qu'au gouvernement, qui s'en fait une arme pour nous frapper tous... »

Plus loin, parlant d'un autre ami : « Si vous avez quelque chose à m'envoyer, vous pourrez l'en charger, ainsi que de vos lettres, que je me soucie peu de confier à la poste, car je ne crois pas que le ministère se fasse faute de décacheter la correspondance des hommes qui ne sont pas ses amis... »

Revenons au général, et citons, pour conclure, deux billets de George-Washington La Fayette, qui fut, dans son privé, un être assez insignifiant, et, en politique, le pâle reflet de son père, pour qui, d'ailleurs, il professait un respect, une admiration sans bornes. Ces lettres furent écrites onze et douze ans après le décès du général :

Paris, ce 19 mars 1845.

J'ai lu avec beaucoup d'attention, Monsieur, les copies de lettres que vous m'avez adressées ; cette lecture a réveillé en moi bien des souvenirs ; et si je n'ai pas répondu plutôt (*sic*) à celle que vous avez bien voulu m'écrire, n'attribuez pas, je vous prie, cette négligence apparente à autre motif qu'une multiplicité d'occupations qui m'ont enlevé le peu d'heures disponibles de la journée d'un député à cette époque de la session.

Je voudrais bien, Monsieur, pouvoir vous être bon à quelque chose, et je ne dirai pas, comme le signataire d'une des lettres que j'ai sous les yeux, que je ne puis pas solliciter ceux dont je suis l'adversaire politique plus peut-être que ne l'est la personne dont je viens de parler ; sans doute, je ne les solliciterais pas pour moi, mais je croirais devoir les solliciter pour un bon citoyen malheureux, si je n'avais pas la crainte d'atténuer (pour ne pas dire autre chose), par ma recommandation, la bonne volonté de la personne à laquelle je serai obligé de m'adresser.

Si j'avais l'honneur d'être personnellement connu de vous, Monsieur, je suis convaincu que vous ne douteriez pas un moment de la sincérité de ma déclaration, et que vous ne verriez, dans l'hésitation que j'éprouve à appuyer votre demande, que la non-volonté de vous nuire, en voulant vous servir. Toutefois, ma conviction à cet égard est tellement réfléchie que je vous demande la permission de ne faire aucune démarche, relative à votre demande, avant d'avoir causé avec mon collègue M. Mercier, qui me paroît avoir servi vos intérêts avec zèle et dévouement ; s'il m'indique quelque moyen de m'unir utilement à lui, pour vous faire obtenir ce que vous désirez, je serai trop heureux, croyez-le bien, Monsieur, d'essayer du moins de contribuer à un acte de justice en votre faveur.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

GEORGE W. LAFAYETTE (1).

La Grange, ce 14 octobre 1846.

Après bien des courses et des voyages, Monsieur, me voici enfin rentré dans mes foyers, et je profite de ce que je puis disposer de moi-même pour vous adresser mes remerciemens de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre aux deux élections de Meaux et de Coulommiers. La bénédiction patriotique de mon père nous a porté bonheur, à mon fils et à moi.

L'élection de Meaux est un hommage rendu à une mémoire qui nous est chère. Je sais, Monsieur, que vous voulez aussi en

(1) George-Washington La Fayette, né en 1779, mort en décembre 1849, était filleul du général Washington. Partageant en tout point les idées politiques de son père, il fut député pendant les Cent-Jours, puis en 1822, puis enfin de 1827 à 1849. Il n'a pas laissé une trace bien lumineuse !

conserver le souvenir ; je vous en remercie ; et croyez qu'en effet, Monsieur, j'éprouverais une grande satisfaction, si je pouvais contribuer à faire réussir quelque chose qui vous fût agréable.

Mon fils se joint à moi, Monsieur, pour vous demander d'agréer l'expression de notre considération distinguée.

George W. Lafayette.

.... Ici se termine cette brève correspondance, qui, sans ajouter des traits bien éclatants à l'image conservée par nous de celui qui débuta comme un héros de roman et finit comme un honnête bourgeois un peu naïf, servira pourtant, nous l'espérons, à fixer, à préciser dans l'esprit de nos lecteurs quelques-unes des lignes déjà connues de sa curieuse et complexe physionomie.

Victor Glachant.

VARIA

LES SOUFFRANCES DE LAMARTINE

On a souvent cité le mot d'Alexandre Dumas père vieilli, presque mourant, et retrouvant dans la poche d'un gilet usé une pièce de vingt francs oubliée :

— Eh bien, Alexandre, disait-il à son fils, je suis venu à Paris avec un louis pour toute fortune, et tu vois, je l'ai encore ! On ne dira plus, j'espère, que j'ai été trop prodigue !

La vieillesse des grands hommes a des tristesses infinies. Il y a autour d'eux plus de lamentations du crépuscule que de chants du cygne. Ou plutôt, les chants ont cessé et les sanglots restent, avec les soupirs qui ne sont plus ceux de la vingtième année, et les larmes plus amères que les larmes d'amour. M. Léon Séché a recueilli des *reliquiæ* d'un intérêt capital pour l'histoire du poète. Mais si c'est l'image d'Elvire ou les souvenirs des fiançailles et des années de mariage qu'ils évoquent, c'est un Lamartine courbé, désespéré, le Lamartine pauvre, le Lamartine tâcheron, que font revivre des lettres en ma possession, véritables cris de détresse, confidences douloureuses, qui sont comme l'antithèse tragique de ces autres confidences où sourit Graziella. N'est-ce pas lui qui a écrit : « Je connais un homme plus malheureux que le Tasse et plus calomnié par la haine des hommes, qui n'ont voulu payer son dévouement que par des injures. Ceux qui l'outragent aujourd'hui s'en repentiront trop tard ; ils sauront que le malheur est plus inconstant que la haine, et que la postérité se charge de la vengeance de ceux qui ne veulent pas se venger. »

La postérité ! Elle a, en effet, rendu justice à Lamartine, et sa pitié égale son admiration pour le poète qui, vieillard, usait sa vie dans la plus affreuse des luttes, la lutte avec la Dette. Jamais Balzac, traqué par ses créanciers, n'a plus souffert, n'a aussi souffert que Lamartine, condamné à la copie, terrifié par la misère menaçante, et voyant baisser, baisser, comme une lampe s'éteindrait, la flamme jadis ardente de son génie. Qui, laissant là les pages d'amour, les échos immortels du lac du Bourget battant

de ses flots le rivage où elle et lui soupirent dans l'ombre, qui écrira ce dramatique et poignant chapitre de la vie du poète : *la Vieillesse de Lamartine ?*

Il est là, penché sur les feuillets, qu'il couvre de son écriture cursive, élégante comme lui, quasi féminine ; et l'aurore grise le trouve encore au labeur tandis que les rumeurs de la rue s'éveillent, s'il est à Paris, ou que le chant de Chanteclair monte dans l'air, sil est à Saint-Point. Depuis des années et des années, il se débat contre la Dette. Il ressemble à un forçat qui limerait, heure par heure, sa lourde chaîne. Une chaîne que tous les efforts ne parviendront pas à rompre. L'ami, le confident dévoué à qui sont adressées les lettres que j'ai là, lui répète depuis des années : « Prenez garde ! Comptez ! Faites la part du feu et libérez-vous ! Un homme politique doit être libre de toute entrave ! » Lamartine répond :

« Quant aux bons et affectueux conseils, je les reçois avec reconnaissance, car je sais de quel cœur et de quel excellent esprit ils émanent. Seulement, je ne crois pas comme vous à la moindre déconsidération motivée par les embarras honorables de la fortune d'un homme politique, quand ces embarras (allassent-ils jusqu'à la ruine) sont le résultat de la vertu politique et du désintéressement stoïque. Voyez si M. Pitt, M. Fox, M. de Serres, le général Foy, Dupont de l'Eure et presque tous les grands hommes d'Etat ont été méprisés pour avoir négligé leurs affaires au profit de celles de leur pays et pour n'avoir pas même laissé la valeur du sol qui recouvre leurs restes immortels ? Non ! C'est le sort de tous les hommes d'Etat honnêtes de vivre dans la gêne et de mourir dans l'indigence. Et c'est pour cela qu'ils sont plus grands. Vous n'y avez pas réfléchi. Une bassesse devant le pouvoir et devant la fortune flétrit plus, même quand elle est heureuse, que cent dettes contractées pour son pays, et qu'on acquitte. Je ne dis pas cela pour chercher la gloire dans la misère. Non. J'ai de l'audace, mais j'ai de l'ordre, et vous savez qu'après avoir fait honneur à tout ce que je dois, je laisserai à ma famille ce que j'en ai reçu. »

« Je laisserai ce que j'ai reçu ! » C'est un peu le mot de l'auteur de *Monte-Cristo* à Dumas fils. Que d'argent gagné, gâché, gaspillé, donné ! Et au bout du compte, vingt francs ! « Je laisserai ce que j'ai reçu ! » C'est pour laisser « ce qu'il a reçu » et rattraper ce qu'il a déjà vendu que Lamartine combat, travaille, cherche, invente, tantôt vigneron, tantôt poète, toujours chimé-

rique, se grisant non pas de son vin mais de ses chiffres, établissant — comme Balzac — des budgets de visionnaire qui doivent se solder par des bénéfices de millionnaire. Tantôt ce sont des rêves d'élevage en Syrie, tantôt des lancements énormes de journaux personnels — de journaux qui donneront à coup sûr non seulement la puissance, mais la fortune.

Et pour payer les imprimeurs, il faut vendre des vignes ; pour engager les serviteurs qui iront en Orient nourrir les troupeaux de moutons, il faut vendre des terres. Vendre encore, vendre toujours. La lettre que je citais tout à l'heure est de 1843. Après Février, Lamartine, qui a été tout puissant, est aussi pauvre. Que dis-je ? plus pauvre. L'assiette au beurre, comme disent les socialistes, n'est pas faite pour certains hommes qui gagnent par eux-mêmes la coupe ciselée ou, s'il le faut, l'écuelle de terre où ils boivent. Après comme avant 48, pour Lamartine, le problème est le même : payer ses dettes, trouver de l'argent, vendre des biens. Il traînera toute sa vie le passif du voyage en cet Orient tentateur qui l'a toujours attiré, — Bonaparte civil, fait pour chanter et non entreprendre une expédition d'Egypte, — comme Balzac traînera après soi les factures impayées de son métier d'imprimeur.

Encore une fois, il faut « vendre », que ce soit, hélas ! sa « marchandise », prose ou vers, ou que ce soit un pan des logis de son enfance. Il écrit à son ami, son homme d'affaires sûr et dévoué :

« Je ne demande qu'à vendre, mais *non à tout prix*. La justice est toujours bonne à cela. J'aurai vendu avant deux ou trois mois, à moins d'un tremblement de terre. Je suis descendu aussi bas que possible, à moins d'un sauve-qui-peut. Des amis ? Où en trouve-t-on ? Dites-moi l'adresse, excepté vous, et si je ne vends rien, encore ne serai-je pas perdu. Si les propositions magnifiques du *Conseiller du Peuple* tiennent, je les accepte. Quant à aller à Paris, impossible jusqu'à ce que j'aie les 30.000 francs du *Conseiller* et le traité.

« Marche de flanc ? Non ! Elles perdent l'homme, Adieu et tendresse. »

Et à cette lettre attristée, Lamartine ajoute ce navrant *post-scriptum :*

« Nous sommes au lit, ma femme et moi. Mourants, moi de travail, elle d'ennui. Mais intrépides. »

Et la douleur causée par la blessure de je ne sais quelle attaque lui revenant tout à coup, il ajoute :

« Comment trouvez-vous ce... Montalembert m'outrageant sur mon fumier, lui qui venait humblement baisser le cou et flairer de la popularité au mois de mars 1848 en épaulant les Polonais, à qui je prenais la main avec grâce et magnanimité et à qui je disais : « Allons, monsieur de Montalembert, la République ne se souvient pas des opinions de la monarchie. Vous êtes jeune, vous avez du talent, mettez-vous sur les rangs, entrez dans l'Assemblée nationale ! Mais je ne ferai pas la guerre universelle pour vos Polonais ! » Oh ! nature humaine ! Mais je ne me venge de rien, grâce à Dieu ! »

Partout, toujours, ce grand poète montre ainsi sa grande âme, et jusqu'en sa grande misère. La touchante étude que Mme Thérese Emile-Ollivier a consacrée à *Valentine de Lamartine*, la nièce du poète, montre bien quel philosophe résigné il était, oui, résigné jusqu'en ses heures d'amertume, où la mémoire — cette lampe du soir de la vie, comme il disait — lui rappelait tant de trahisons !

Il avait cru retrouver en Asie la fortune qui le fuyait à Paris et en Saône-et-Loire. On le voit, dans ces lettres à M. Dubois, galopant — à cinquante ans passés — comme un jeune homme, à la poursuite d un eldorado quelconque. C'est un rêveur qui fait du rêve en action.

Le sultan ne lui a-t-il pas donné des terres et n'est-il point sauvé par un Turc, lui que les Français méconnaissent ? Sa tête s'exalte. Enthousiaste, il écrit bien vite :

« J'arrive d'une course de trente heures au pas de route d'un bon cheval arabe autour de mes limites. Trente lieues de tour, dont vingt sont autour de la Limagne d'Asie. Voilà la vérité. Je suis ébloui. Il y a la fortune de cent spéculateurs et de mille agriculteurs. Vous n'avez de votre vie vu un sol pareil. La cendre du Vésuve détrempée d'eaux abondantes et le soleil d'Asie modéré par les vents de mer comme dans un port. Ceci est l'exacte réalité. Le sultan a été aimable et touchant dans sa personne, vraiment magnifique dans son hospitalité.

« Nous nous portons bien. J'ai déjà douze chevaux excellents, chameaux, moutons, vaches, etc., etc. Oh ! que ne pouvez-vous avoir une lunette d'approche pour voir mon royaume d'Alcinoüs ! Avec un jardin de trente lieues et un fleuve comme le Coystre qui serpente à larges eaux tout au travers ! Adieu. J'ai vu, j'ai touché, j'ai compris. Maintenant je vais repartir. Inutile de perdre ses heures ici. Il faut aller chercher des capitaux. Les troupeaux seuls

rendent 50 0/0, tous frais largement défalqués ! Ah ! si je vous avais !

« Je serai demain à Smyrne. Je m'embarquerai dans huit ou dix jours. J'irai à Mâcon, puis à Londres. Cette vision de terre promise pour un laboureur ne me laissera pas dormir. »

Et un *post-scriptum* (comme toujours) :

« Tâchez à tout prix de m'avoir pour septembre quelques mille francs. »

Hélas ! l'insomnie heureuse pendant laquelle Lamartine rêve des beautés de la « Limagne d'Asie » ne lui aura montré qu'un mirage. Il y aura bientôt à ces beaux rêves un réveil navré. Adieu les beaux chevaux arabes, les moutons, les chameaux, les troupeaux du royaume d'Alcinoüs ! La réalité encore une fois dressée, la réalité sinistre : l'éternelle Dette ! Le songe de Perrette est fini. Le pot de lait est là, à terre :

Adieu veau, vache, cochon, couvée !

L'Orient ne sera pour Lamartine qu'une désillusion de plus ; mais n'a-t-il pas dit un jour :

— Je ne suis pas né pour aligner des vers ! Je suis un financier, un vigneron, un agriculteur, un journaliste !

Le journalisme le consolera du mirage de Smyrne. Il reprend la plume, il fonde un journal. C'est le *Civilisateur*. Il a quitté Saint-Point. Paris redevient son champ de bataille :

« Nous sommes arrivés tels quels, ma femme malade, moi ruiné.

« Le *Civilisateur* continue à 100 par jour. Il a été à 250. Cela se ralentit. Mais l'élan est réel et durable, quoique trop faible. Je parais devoir m'élever à quatorze ou quinze mille, mais dans la totalité de l'année. Cela me laisse dans la pénurie et je crains de plus en plus de vendre Monceau et Mâcon. On me brasse un travail historique de quatre ans, mais faible aussi et ne suffisant qu'à surnager sans toucher au bord. Je suis submergé de lettres hyperboliques. Mais la fumée ne porte pas. »

En 1853, il établit son bilan — j'allais dire il le dépose. Mirès, Véron, les Pereire lui viendront en aide. Est-ce encore le mirage des terres du sultan ?

Il trace son programme de vie d'une façon irréfutable. Toujours le rêve !

« 1° Je dois un million ;

« 2° Ils le payent ;

« 3° Je les rembourse dans l'année par les moyens suivants :

« 200,000, comptant ;
« 200,000, pris au Crédit foncier ;
« 300,000, actions de ma société ;
« 250,000, Milly vendu en gardant (*un mot illisible*) jusqu'à ma mort ;
« 60,000, hôtel et maison.
« Somme égale : un million, et tout est dit.

« Le reste avec tout ce que j'ai et le *Civilisateur* et la *Turquie* et Londres ; revenus suffisants pour racheter en quatre ans les dettes chirographiées à 30,000 par an. »

Il n'y a pas un mot qui ne témoigne là de je ne sais quel optimisme de visionnaire. Et quelle désinvolture de grand seigneur génial dans cette façon d'apurer un compte : *un million, et tout est dit !* Je comparais Lamartine à Balzac ; mais Balzac est un petit garçon — il eût dit en son temps un épicier — à côté de ce poète qui jongle avec les millions comme le romancier calculait sur les centaines de mille francs.

Je ne sais ce qu'il advint du projet. Mais je retrouve Lamartine, peu d'années après, aussi gêné, aussi éperdu, aussi épris de fumée (la fumée ne porte pas, quel mot terrible !), aussi désolé — et aussi assuré de vaincre et de sortir du cyclone qu'auparavant.

« Je vais travailler, je vais faire de la copie, je vais faire des vins, et je m'acquitterai, et je rembourserai ! »

Toutes ses lettres à M. Dubois se résument en ces mots : il donne le total et le détail de ce que — de 1845 à 1855 — il a payé. Savez-vous ce qu'il a tiré de sa plume, de ses terres, de son cerveau (cet autre terrain labouré chaque jour avec acharnement) ? Il a payé un million six cent soixante mille francs. Les intérêts de ses dettes seuls se montent à 320.000 francs.

Mais qu'est-ce que cela ? Son calcul lui prouve qu'il lui reste un avoir liquide de 500,000 francs. Seulement cet avoir est composé d'effets illusoires et de vins non vendus.

« Maintenant vous me direz (c'est lui qui parle) : Mais vous devez des vins pour trois cent et quelques mille francs (dette flottante !) C'est vrai. Et c'est ce qui m'a permis, indépendamment de tout autre motif moral, d'acheter du temps, de travailler, de garder mes terres et d'accroître de deux ou trois cent mille francs leur valeur vénale. Mais pour payer ces vins, j'ai, indépendamment de *cinq cent mille francs* en portefeuille, *deux ans*. Or, ces deux années, en y comprenant les revenus de toute espèce, travail, *Civilisateur*, opérations de librairie, *Turquie*, inté-

rêts, etc.,etc.,représentent pour moi, bien compté, 1,300,000 francs dans vingt-cinq mois. Vous voyez donc que ces vins payés dans deux ans et ces deux années couvertes par 300,000 francs chacune, il me restera, outre mes terres et mobilier, encore une certaine somme disponible en avoir. Tout cela sauf banqueroute. »

Comme nous sommes loin d'Elvire et du lac du Bourget !

Et il se défend, le pauvre poète écrasé sous les chiffres, il se défend d'être un fou (et on croirait souvent, à le lire, à l'hallucination des millions) :

« Laissez donc dire ceux qui par jalousie interprètent ou ridiculisent ma conduite financière. Ils n'en ont pas et ne veulent pas en avoir l'intelligence. Quant à vous, croyez-moi prodigue si vous voulez, mais ne me croyez pas dilapidateur ou insensé ! »

Cet homme, ce grand homme, ce grand cœur, admettra qu'on discute ses œuvres ; il perdra, sans en être chagrin, sans y attacher d'importance, lui, prodigue de son génie, un poème épique complètement achevé, les *Laboureurs* (que personne n'a retrouvé); il fera bon marché de ses dons de prophète politique, mais il n'admet pas qu'on ne comprenne point « l'intelligence » de sa « conduite financière ».

Une de ses dernières opérations, — à la fois littéraire et commerciale, celle-là, — c'est le *Cours de littérature*, un entretien par mois, par mois un demi-volume d'une prose éloquente, où dans un effort héroïque il passe en revue les grands hommes qu'il admire, ou jette sur le papier les souvenirs qui le hantent. Il se refait journaliste, en réalité, comme au temps du *Civilisateur* et du *Conseiller du peuple*.

Et c'est tout d'abord un succès qui lui rappelle le temps où les salons acclamaient le poète des *Méditations*, avec cette différence que maintenant c'est la foule qui redevient fidèle au tribun naguère suivi par les clameurs enthousiastes de la rue. « Le feu prend partout à mon dernier numéro, écrit-il à son vieil ami fidèle. Ce tocsin a fondu les cœurs en France et à l'étranger. Je n'ai qu'à me défendre des souscriptions, non plus seulement nationale, mais européenne. Toute l'Europe revendique sa part. Mais je ne veux pas (il s'agissait d'une souscription nationale). En bon ouvrier, je ne veux que le droit au travail. »

Et il travaille en effet, tandis que les caricaturistes et les revues des Variétés le représentent tendant son chapeau râpé, comme tendait son casque Bélisaire mendiant.

Il travaille. « Les abonnements vont moins vite que les

cœurs ne battent. Cependant ils sont assez vifs. Je touche bientôt à huit mille. Il y en a eu hier quatre cents en un seul jour (avril 1856). C'est une queue d'amour devant ma porte. Je commence à croire à vingt-cinq mille, malgré les vingt francs. Ce serait cinq cent mille francs de rente. »

Le demi-million ! Il le croit acquis déjà. Et en rentes !

« Comme souscription nationale à 1 franc, j'aurais évidemment trois ou quatre millions en un mois. Ni à l'époque des *Girondins*, ni même en 1848, rien de pareil ! C'est un retour tellement fort que j'ai de la peine à le modérer. »

Il se croit sauvé. Des jeunes gens des écoles veulent, donnant leurs adresses, protester dans les journaux contre les diatribes dont le poète est l'objet. On va tirer l'épée pour Lamartine. Mais Lamartine leur rend leurs adresses en les remerciant :

« Je leur ai dit que ces choses-là tombent d'elles-mêmes et qu'il ne fallait jamais ramasser les pierres qu'on jetait aux passants. »

Il reste, dans ce retour de fortune et ce regain de popularité, aussi dédaigneux des outrages qu'au temps de sa toute-puissance. Mais le vent tourne vite et la chance s'en va. Le *Cours de littérature*, d'année en année, fléchit. Des courtiers, envoyés pour les abonnements à travers les Amériques, dépensent de l'argent et n'en rapportent pas. Le spectre du déficit, reparaît et l'homme d'affaires qui parle raison au poète toujours optimiste reçoit de lui des réponses comme celle-ci :

« Encore une fois, mon cher ami, pourquoi me contrister et me démoraliser en pure perte par les bavardages ennemis ? A quoi bon ? Souvenez-vous du mot de Bonaparte au retour de Moscou. « Pourquoi voulez-vous m'enlever mon moral ? Laissons les cailloux et marchons ! »

Il marche, mais ces mots qu'il écrit pendant la campagne d'Italie de 1859 sont comme un bulletin de la campagne de Russie. Il se heurte à des *insolubilités* (le mot est de lui). Il ne se fait plus d'illusions :

« Je vois les nuées avant les myopes. Elles sont grosses et noires. »

Et cependant il espère toujours. Il espère contre tout espoir. Il lutte. Son écriture même se transforme, tant il écrit, tant il écrit vite. Il donne des milliers de signatures cursives pour les circulaires à ses abonnés. Il bat le rappel des réabonnements. Ses doigts se fatiguent autant que son cerveau, et un jour il écrit

une lettre navrante, où il se dépeint — sans phrases — lassé, écœuré, tordu de rhumatismes, auprès de sa femme malade, et appelant la mort pour échapper à cette misère morale. Pourquoi ne pas dire : à la misère ? C'est comme un hoquet d'agonie, la dernière plainte, le dernier sanglot !

Mais cette plainte, il la poussera, plus littéraire et plus hautaine, dans un des numéros du *Cours de littérature* où, après une visite de Victor de Laprade à Saint-Point et de Mistral à Paris, il revit, il revoit, il retrace les visions qui furent, dans sa vie tourmentée, des haltes heureuses.

A-t-il rien écrit de plus saisissant que l'évocation de son passé devant sa maison menacée par la ruine :

« Et ce fut, dit-il, un de nos beaux jours littéraires, les uns à Paris, les autres à Saint-Point.

« Hélas ! ils deviennent rares dans cette dernière et précaire demeure de nos bonnes années. Sur cette clairière jaunissante où Laprade et tant d'autres étaient venus se transfigurer depuis Hugo, comme sur un humble Thabor des poètes, les chênes ont été abattus, pour convertir en une poignée d'or nécessaire les rêves mille fois plus dorés qui tombaient avec leur ombre de leurs cimes ; les sentiers battus par les pieds d'amis s'effacent ; le château est désert ; le cheval Saphir, qui me portait, dans les grandes journées de feu à Paris, à la défense des foyers et des familles, et que la popularité honnête soulevait quelquefois des pavés sur les bras du peuple, erre seul aujourd'hui dans le pré, sous ma fenêtre, paissant en liberté l'herbe d'automne ; de temps en temps, je le vois relever la tête, regarder par-dessus le buisson, écouter les chars lointains, et hennir au vent, croyant toujours que ce sont ses maîtres qui reviennent le seller et le monter pour le conduire à la victoire ; puis détrompé par l'attente vaine, il retourne tristement brouter près des bœufs roux et des vaches blanches, à la lisière des bois qui lui versent l'ombre !

« Malédiction, ô cher compagnon de mes jours de fatigue, à ceux qui t'ont laissé dix ans brouter déferré sur cette herbe sèche, et moi languir inutile dans cette masure presque démolie sur ma tête, pendant que le sang généreux de la force et de la liberté coulait, encore inutile, dans nos vieilles veines !

« *Rien n'est de ce qui devrait être*, dit le proverbe des hommes ; *tout est bien*, dit la résignation, le proverbe de Dieu !

« Ce n'est pas sur moi que je pleure, pauvre animal ! C'est sur toi. Qui sait si demain j'aurai encore le droit de te laisser

tondre l'herbe dans ce pré, où je t'ai donné l'hospitalité à vie, à côté de l'âne et des vaches, et si un dur acquéreur de Saint-Point ne trouvera pas que ce cheval invalide est un luxe de cœur qui dîme l'herbe, et ne t'enverra pas à l'équarrisseur du village voisin pour avoir ta peau et ta corne, toi qui fus pourtant un jour le signé de ralliement d'une nation ! Si je demandais à ce peuple pour toi une botte de foin à vie, je ne l'aurais pas ! Honte et misère ! Finissons ! »

C'est un mot shakespearien que ce « Finissons », un mot de ce Shakespeare que Lamartine n'aimait pas. Et il semble que le poète, qui se compare là au cheval vieilli qui jadis le portait à l'Hôtel de Ville pour y proclamer la République, se voile la face d'un pan de sa redingote usée, comme, pour mourir, le faisait le Romain du pan de son manteau.

Du moins Lamartine avait-il le droit — et le talent — de crier sa détresse et de parler d'ingratitude. Il lui restait sa plume et son génie. Et n'y a-t-il pas là, pour de plus humbles, une admirable leçon de vie ? Cet homme a été tout : conducteur de peuples, charmeur de cœurs, conquérant d'âmes et de foules ; il a chanté pour l'éternité ses amours d'une heure, et pour une heure gouverné une nation ; il a empli le monde de son nom, et dans sa demeure vide il n'est plus rien ! Eh bien, il est tout, grâce à ce simple outil de travail, la plume, et il est l'égal de ce qu'il fut comme homme d'Etat à l'Assemblée, au pouvoir, aux plus rayonnantes heures de sa vie. Il se reprend et se retrouve parce qu'il redevient journaliste et que le papier qu'attend l'imprimeur lui permet de dire aux lecteurs du *Cours de littérature* ce qu'il a pensé, ce qu'il a vécu, ce qu'il a souffert.

Et cette page du vieillard expirant vaut les strophes écrites sur le crucifix de sa chère morte.

Lamartine journaliste ! Une belle conférence à faire.

JULES CLARETIE.

(*Le Temps* du 16 Octobre 1908).

DOCUMENTS INÉDITS

LETTRE DE SAINTE-BEUVE SUR ROME

Le long séjour que Sainte-Beuve avait fait en Suisse durant l'hiver de 1837-1838 lui avait donné le goût des déplacements et des voyages. Connaissant la cité de Calvin, il lui parut bon de connaître la cité des papes avant d'oser s'attaquer à elle dans son livre sur *Port-Royal*. « J'espère, écrivait-il alors à Mme Juste Olivier, en revenir plus respectueux, plus indulgent du moins, comme pour quelque chose qu'on a aimé. » Il ajoutait : « Les excès de fatigue m'ont un peu rendu l'irritation de poitrine qui avait cessé, je vais tâcher de la faire de nouveau disparaître. Une grande irritation de caractère s'y était mêlée dans ces derniers temps : elle n'échappait pas à mes amis de Paris, pas même à moi. J'ai cru nécessaire ce voyage solitaire pour mieux réfléchir sur moi-même et mieux réfléchir en moi l'horizon attristé au moment du passage de la jeunesse à l'âge qui la suit. Rome et Naples ne sont là que des bordures ; le vrai paysage est celui des années arides et dépouillées qui s'avancent et que j'ai vu surgir ! » (1).

C'est dans ces dispositions de corps et d'esprit qu'il partit pour l'Italie au mois de mai 1839. Il emportait avec lui un petit guide-âne que Stendhal lui avait donné.

Un mois après il était de retour, et voici la très belle lettre qu'il écrivait de Marseille à l'ami qui, pendant ce temps-là, avait fait son intérim à la *Revue des Deux Mondes* :

Marseille, ce 23 juin [1839].

Mon cher Labitte (2),

Me voici enfin revenu sur la terre de France, après mon échaffourée d'Italie. Je dis échaffourée, tant cela a été rapide et mené vio-

(1) « Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier », publiée par Léon Séché en 1904. Librairie du « Mercure de France ».

(2) Charles Labitte, qui mourut à 29 ans, avait donné plus que des promesses. Outre une excellente édition de la « Satire Ménippée », il avait publié dans la « Revue des Deux Mondes » une série d'études littéraires que Sainte-Beuve réunit après sa mort, arrivée le 19 septembre 1845.

lemment. J'ai donc vu Naples et Rome, chacune en quinze jours. En touchant, j'ai eu le temps de voir Gênes et Pise. Naples m'a surtout charmé par ses environs, Sorrente, lieu vraiment divin, Salerne, Amalfi, délicieusement marines ; à d'autres noms il y aurait beaucoup à rabattre ou, du moins, à dire autrement que n'ont fait ceux qui les voyaient surtout au clair de lune de leur cœur (1). En somme, j'ai compris le golfe de la Sirène et ses possibles oublis. Rome m'a également et différemment charmé : ce n'est pourtant pas tout à fait ce qu'on imagine d'après les récits. Rien n'est si personnel que les sensations ; il paraît qu'après un certain temps de séjour à Rome, on s'y « acoquine » presque fatalement ; d'un côté ou d'un autre, on trouve son appui, — son appui ou son tombeau. Les âmes tendres, blessées, idéales, paresseuses et légèrement improductives doivent principalement s'en accommoder ; on y devient dévot, l'un à Raphaël, l'autre à l'Apollon du Belvédère, l'autre aux médailles, l'autre aux chapelets mêmes et aux bénédictions pontificales, diverses sortes de mysticismes ou de dilettantismes solitaires.

En somme (et bien bas pour ne rien blesser), la vie n'est pas là ; il faut voir Rome, l'avoir vue, mais ne pas y habiter pour ne pas rester à genoux devant lesmorts. J'ai eu le bonheur de rencontrer quelques hommes au milieu de cela (à Naples, deux femmes charmantes), mais à Rome, j'ai vu l'abbé Gerbet (2). Overbeck (3), M. Ingres (4), tous également dévots et acoquinés, les premiers avec douceur, le dernier avec une véritable et douloureuse crispation qui contraste avec ce culte du calme Raphaël. Je crains bien de l'avoir scandalisé et de m'être perdu dans son esprit par ma fuite précipitée ; mais l'esprit va plus vite que le pinceau, et l'on comprend (quand on est digne de comprendre) plus aisément qu'on n'a copié. Il y a (je regrette de ne pas l'avoir vu) un poète à Rome, oui, un poète, et un vrai poète, m'a-t-on affirmé, et les personnes étaient compétentes ; il s'appelle Belli, écrit des sonnets en dialecte transtéverin, mais des sonnets se faisant suite et formant poème. Il est original, spirituel pour tous, mais mieux que cela pour l'œil de l'artiste : il paraît bien que c'est un « grand » poète, peintre de la vie romaine, il ne publie pas, ses œuvres restent en manuscrit et ne circulent même guère ; quarante ans environ, plutôt mélancolique au fond, se livrant peu.

(1) Ceci était pour Lamartine, dont les vers sur Graziella sont dans toutes les mémoires :

> Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
> Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger...,

(2) Sainte-Beuve avait connu l'abbé Gerbet dès ses débuts au journal « Le Globe ». Il lui demeura fidèle toute sa vie, en dépit de ses variations et de ses métamorphoses. C'est l'abbé Gerbet qui lui servit de guide à Rome.

(3) Overbeck (Frédéric) célèbre peintre allemand, né à Lubeck, le 2 juillet 1789. Il est le chef de l'école mystique à laquelle appartiennent Cornélius et Schnorr. Directeur de l'Académie de Saint-Luc. Il mourut en 1869, quelque temps avant Sainte-Beuve.

(4) Ingres dirigeait alors l'éole française de la Villa Médicis.

A un prochain voyage, il faudrait éclaircir cela. J'aime mieux ces travailleurs que quelques pierres. En voyage d'Italie, on vous en fait tant manger, de ces pierres ! Vous qui aimez l'antiquité et la savez, vous ne pouvez pas ne pas voir Pompéï : comme révélation de la vie antique, c'est inimaginable. J'ai eu le plaisir, à Rome, de rencontrer Liszt qui a été charmant. Je suis allé avec lui à Tivoli et à ce qu'on appelle la ville « Adrienne » : ç'a été ma plus belle journée et, au milieu de ses grandes ruines, dans de hauts cyprès, j'ai vu un soleil couchant de la campagne romaine. Mais c'est bien assez, cher ami, vous ennuyer de mes sensations morcelées. Là-bas, qu'avez-vous fait ? Je commence à le savoir depuis vingt-quatre heures que je me suis remis à lire les journaux. Je sais l'obligation que j'ai à Louandre, je suis aussi confus que reconnaissant. Il faudra mériter cela pour l'avenir, en travaillant cet hiver, vivement, en faisant de graves et vrais portraits, Guizot, Thiers, s'il redevient historien, et bien d'autres. Dieu me pardonne, j'ai mis Thiers dans les graves. Et Villemain, le voici ministre ! Il paraît qu'il est devenu ministériel d'emblée, du soir au matin (1) ; le duc de Noailles, que je viens de rencontrer, me disait que c'était comique de changement à vue ; c'était bien la peine de faire une opposition si belliqueuse, si acrimonieuse et si taquine pour entrer tout de go dans un ministère de résistance. Enfin, cet hiver, vous, moi, Louandre, nous travaillerons aux historiens : dites-moi quelques nouvelles ; à Lausanne, je n'ai reçu aucune lettre de date postérieure au 11 mai. Faites mille amitiés à Buloz ; qu'il me dise un peu ses désirs, ses projets. Ampère a paru (2). Faites mes compliments à tous mes amis, à Louandre, à Bonnaire. Comment va votre santé, et votre travail ? Ménagez-vous.

Mille amitiés, mon cher Labitte,

SAINTE-BEUVE (3).

Cette lettre a besoin d'un petit commentaire. Ce n'est pas la seule que Sainte-Beuve ait écrite sur son voyage à Rome. J'en connais pour ma part deux autres qui, sans contredire précisément celle-ci, n'en laissent pas moins au lecteur une impression quelque peu différente. L'une, datée de Marseille du 22 juin, était adressée à Juste Olivier. On y trouve les lignes suivantes : « ... Rome et son séjour prolongé sont le plus grand prétexte à la paresse de l'âme et à un parti pris : on y penche tout d'un côté et rien ne vous y contrarie dans ce grand silence. Au fond, tout

(1) Villemain, qui avait défendu Molé et combattu la coalition, entra en 1839 dans le ministère du 12 mai et fut chargé du portefeuille de l'Instruction publique.

(2) Ampère venait de publier l' « Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle ».

(3) Lettre communiquée par M. Macqueron.

cela est mort ; Rome n'est qu'une grande ville de province, traversée d'étrangers. Ce qui y vit ou qui achève d'y mourir (et achèvera longtemps) a le petit pouls d'un vieillard : ce qu'était le ministère Fleury en France. C'est mon impression, gardez-la pour vous... »

L'autre, datée de Lausanne, du 5 juillet, était adressée à Victor Pavie, d'Angers. Sainte-Beuve y disait : « Rome a égalé toute mon attente, bien qu'à d'autres endroits que ceux que j'aurais d'avance indiqués ; au reste, j'avais essayé de ne me rien figurer et je me suis laissé faire. C'est beau, c'est grand, mais à tout moment j'y mêlais des regrets. Urbain VIII a gâté bien des choses ! Et cet Urbain VIII remonte quelquefois très près de Michel-Ange. Il faut oublier le gothique et tout ce qui tient à nos chères notions d'art religieux ; il faut consentir au Romain, au cintre, trop heureux quand on le trouve simple et antique, et quand le *Saint-Sulpice* ne masque pas tout cela. Pour vous exprimer plus vivement ma pensée, je vous dirai que je serais bien étonné que Hugo *ne décolèrerait* pas ici. Franchement, Saint-Pierre (la place à part) est le sublime du mauvais goût, mais il y a un tel degré de richesse, de splendeur et de grandeur, qu'on s'oublie à la fin et qu'on avoue que c'est sublime. Je l'avoue donc, mais aucune âme d'artiste ne le croira. Quant au Vatican, c'est autre chose ! Gracieuse et grande architecture de Bramante, et le Raphaël là-dedans. J'ai vu Raphaël à toutes ses grandes pages. Quand Rome ne m'aurait appris que cela et ne m'aurait montré à l'autre bout que le Colisée, ce serait assez pour remplir la mémoire durant une vie ; mais il y a mieux, l'oserai-je dire ? Il y a les petites églises et les couvents détournés, les boutiques où l'on n'entre qu'en sonnant, en passant par le cloître et où l'on respire dès l'abord l'odeur du christianisme primitif, parmi des colonnes de jaspe et de vert antique, des sacristies ouvertes sur ce grand ciel tout éclairé. »

Comme on le voit, il n'y a pas à proprement parler de contradictions de l'une à l'autre de ces trois lettres, mais il y a des nuances qui s'expliquent par la qualité des correspondants de Sainte-Beuve. Si Charles Labitte était un pur littérateur à qui l'on pouvait tout dire, Juste Olivier était doublé d'un protestant, et Pavie d'un catholique dont il convenait de ménager les susceptibilités. De là les trois aspects quelque peu variés sous lesquels Sainte-Beuve leur présenta Rome — afin sans doute que chacun d'eux y trouvât son compte.

LÉON SÉCHÉ.

POÉSIE

Tombeaux de Poètes

Dans ce monde éphémère et vil où rien n'est stable,
Le plus vaste génie et le front le plus beau
Subissent de la mort l'atteinte inévitable,
Le sentier de la gloire aboutit au tombeau.

Mais le tombeau d'un grand, d'un merveilleux poète
Devrait être élevé sous l'azur, au grand air,
Et d'un mont dominer augustement la crête,
Entre les infinis du ciel et de la mer ;

Afin que le poète ami de la nature
Puisse entendre la voix de la brise et des flots,
Pendant le jour brillant, pendant la nuit obscure,
Sur lui chanter un hymne ou pleurer des sanglots.

Ainsi l'on voit debout sur la rive bretonne,
Une croix que salue en passant le marin
Et que vient visiter du printemps à l'automne
L'étranger qui se change en dévot pélerin.

Si Chateaubriand dort sur une verte cime,
Après avoir osé braver Napoléon,
Victor Hugo qu'il a nommé *l'Enfant sublime*
Au milieu de Paris repose au Panthéon ;

Il y repose ici, fantôme énorme et sombre
Entre des murs épais et nous emprisonné.

Et loin du soleil d'or sa tombe gît dans l'ombre
D'une crypte, au-dessus d'un temple abandonné.

Mais son nom retentit au quatre coins du monde,
Car son nom est vivant et sa gloire debout,
Sa parole toujours est vibrante et féconde,
Sa poussière est ici, mais sa gloire partout.

Mais la gloire parfois est une tyrannie,
Mais la gloire parfois est un pesant fardeau,
Un embarras cruel, et l'homme de génie
Parfois ne peut choisir le lieu de son tombeau.

Certes, en lui donnant pour abriter sa tête
Le Panthéon massif, le peuple de Paris
A voulu rendre hommage à l'immortel poète,
Victor Hugo dont son grand cœur était épris.

Mais qu'il eut préféré, lui l'artiste superbe,
Pour son dernier sommeil comme Chateaubriand,
Un tombeau sous le ciel parmi les fleurs et l'herbe
Caressé par la vague et l'air de l'océan !

Il repose ici loin de ses fils, de sa fille,
De sa mère adorée et dont il fut l'orgueil,
Il est seul désormais sans amis, sans famille,
Car les honneurs se paient jusque dans le cercueil.

Après avoir passé presque toute sa vie
Au bord des vastes mers, sous l'infini des cieux,
Hugo, loin de l'air pur et des forêts, envie
Le saule de Musset, le chêne de Brizeux.

Et pour le consoler dans cette solitude
Où la gloire l'enchaîne, immortel prisonnier !
Nous mettons à ses pieds suivant notre habitude,
La couronne de fleur et celle de laurier.

Dominique Caillé.

(*Poésie lue en 1907, devant le tombeau de Victor Hugo, au nom de la Société des Hugophiles par M. Georges Voisin, secrétaire de cette Société*).

Le Romantisme à travers les Journaux et les Revues

L'ECHO DE PARIS du 2 novembre. — *Barbey d'Aurevilly* par Paul Bourget.

LE MERCURE DE FRANCE du 1er novembre. — *Barbey d'Aurevilly* par Jules Bertaut. — N° du 15 novembre : *Les débuts politiques de Lamartine* par Fernand Caussy. — Un ami de J. Barbey d'Aurevilly (l'abbé Auger) par René Martineau. — N° du 15 décembre : *Chateaubriand et la tombe de Pauline de Beaumont* par Léon Séché.

LE TEMPS du 6 novembre. — *Barbey d'Aurevilly* par Jules Claretie.

L'OPINION du14 novembre. — *Un néo-romantique :* Franck Wedekind par Ernest Sellière.

BIBLIOGRAPHIE

LIBRAIRIE SANSOT. — *La célèbre Inconnue de Mérimée* par Alphonse Lefebvre, 1 vol. grand in-8° (introduction de M. Félix Chambon).

Les Parisiens qui visiteront, ces jours-ci, le Père-Lachaise, feront bien, s'il leur arrive de passer par la 51e division, de s'arrêter devant la tombe n° 5 de la 2e ligne.

Elle n'est pas de celles qui tirent l'œil, ce n'est qu'une simple dalle entourée d'une grille, à la tête de laquelle s'élève une colonne tronquée, mais sous cette pierre repose, depuis 1895, le corps d'une femme qui, après avoir dépisté longtemps les chiens de la curiosité, est à la veille de voir son nom de famille mis par tout le monde sur le masque percé à jour de l' «Inconnue» de Mérimée. — J'ai nommé Jenny Dacquin.

Un modeste savant de province, Boulonnais comme elle, M. Alphonse Lefebvre, vient de nous raconter sa vie dans un livre plein de choses neuves ; mais, comme je l'écrivais ici l'été dernier, la chronique scandaleuse aurait tort de s'en réjouir : il n'y a rien dans ce livre qui puisse la défrayer. J'avoue même avoir été quelque peu surpris quand M. Lefebvre m'eut donné l'assurance que tout s'était passé honnêtement, platoniquement, entre Jenny Dacquin et l'auteur de *Colomba*, le *Mercure de France* ayant publié, au début de l'année courante une lettre de Mérimée qui permettait de supposer le contraire.

Dans cette lettre, datée du 29 janvier 1833, Mérimée, parlant de sa première entrevue avec Jenny, mandait à un ami d'Angleterre qu'elle avait eu lieu chez elle, à Boulogne-sur-Mer, dans une petite chambre, à la clarté d'une seule bougie placée à dessein derrière elle, afin qu'il lui fût impossible de voir sa figure, et que, après une heure de conversation, pendant laquelle ils s'étaient rapprochés l'un de l'autre et avaient mis la bougie entre eux, ayant remaqué qu'elle avait « un pied comme le doigt, dans un brodequin de satin d'une forme ravissante », il lui en avait fait compliment, l'avait pris dans sa main, et, « tout en causant

haute morale », l'avait porté à sa bouche et baisé tendrement !... Et, dame ! quand une jeune femme se laisse ainsi baiser le pied par un homme qu'elle n'a jamais vu, sous prétexte qu'il le trouve à son goût, il est permis de penser qu'elle ne s'en tiendra pas à cette petite faveur.

Mais rien ne doit nous surprendre de la part des filles élevées à l'anglaise, et Jenny Dacquin, dont le père était substitut du procureur impérial à Boulogne, lorsqu'elle vint au monde, avait été élevée aussi librement qu'une fille d'Albion, — d'où sa tendance au flirt qui, en ce temps-là, n'était pas dans nos mœurs.

J'ajoute qu'à l'âge de vingt ans, la démangeaison d'écrire lui étant venue, tout en correspondant avec Mérimée sous le voile de l'anonyme, elle publia à côté de lui, mais sans qu'il le sût, dans les *Annales romantiques* de 1832, une pièce de vers signée *Leona*, qui pourrait bien avoir été composée à son intention. Cette poésie avait pour titre *Incertitude ;* en voici les derniers vers :

Il dit que ma gaieté distraite et fugitive
Le charme et l'agite à la fois !
Il a voulu savoir si mon âme craintive
D'une âme tendre avait fait choix.
Est-ce une épreuve, est-ce une alarme ?
Dois-je espérer et craindre tour à tour ?
Ma réponse fut une larme,
Mais il n'a point parlé d'amour.

Ses goûts littéraires avaient achevé d'émanciper l'esprit de Jenny ; mais nous verrons tout à l'heure que la pureté de ses mœurs n'en devait pas être atteinte.

A quelle époque et dans quelle circonstance était-elle entrée en rapports avec Mérimée ? Ce fut en 1831. Après avoir dévoré la *Chronique de Charles IX*, — ce qui déjà n'est pas banal, — elle eut l'idée d'en féliciter l'auteur pour voir ce qu'il lui répondrait et posséder de la sorte quelques lignes de son écriture. Elle lui écrivit donc sous le nom de lady Seymour, qui est assez répandu en Angleterre, et, soit que Mérimée ait cru avoir affaire à une Anglaise authentique, soit qu'il ait flairé quelque intrigue, il mordit, comme dit l'autre, au lard de la ratière. Ce n'est qu'au bout de deux ans qu'en traversant Calais il apprit, de la bouche d'une dame amie de la famille Dacquin, qu'il avait été mystifié,

et que lady Seymour était une jeune Boulonnaise à qui ses lettres avaient absolument tourné la tête.

— Sa mère et moi, lui dit cette dame, nous en sommes même désespérées !

A quoi Mérimée s'empressa de répondre, avec son flegme ordinaire :

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

Mais, dès le lendemain, il sonnait à la porte de Jenny, après avoir eu la précaution de se munir d'une canne armée d'un stylet, de peur d'un guet-apens. Et c'est dans cette entrevue, qu'on peut qualifier, sans exagération, de romantique, qu'il baisa le pied de la belle. Mais elle n'avait pas que le pied de joli. Quand elle eut consenti à mettre la bougie devant elle, il s'aperçut qu'elle était fort belle personne, brune, avec de beaux yeux noirs, des sourcils admirables, des cheveux noirs superbes, et le reste à l'avenant !... Seymour ou Dacquin, elle valait vraiment le caprice. Et, Mérimée, en la quittant, s'avouait à lui-même que, si elle devait venir à Paris, sa vertu aurait bien des efforts à faire pour résister.

Mais les événements lui épargnèrent cette peine. D'abord Jenny, ayant eu le malheur de perdre son père, se plaça comme dame de compagnie à Londres,, pour venir en aide à sa mère restée veuve avec quatre enfants, et elle y demeura huit ou neuf ans, sans que Mérimée ait eu plus de sept ou huit fois l'occasion de la voir au cours de ses voyages en Angleterre. Ensuite, quand elle vint habiter à Paris, après deux héritages qui lui échurent coup sur coup, elle avait pris l'habitude de ne le voir que de loin en loin, et elle ne lui cacha pas que cela lui suffisait.

Entre temps, il faut bien que je le dise, Mérimée avait commis la faute de lui écrire qu'il ne se marierait jamais, ayant trop souffert d'une liaison récente, que tout ce qu'il cherchait en elle c'était un ami féminin. Et Jenny, qui peut-être avait eu des vues matrimoniales sur lui, lui avait déclaré à son tour qu'elle était engagée pour la vie. La situation était donc très nette, en apparence tout au moins. Du moment que Mérimée ne voulait pas disposer de sa main et que Jenny n'était pas libre de la sienne, ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de rester bons amis comme par le passé, sans jamais se compromettre aux yeux du monde. Et c'est effectivement ce régime de l'amitié distante et respectueuse que Jenny trouva le moyen d'imposer au sceptique blasé qu'était Mérimée. Jamais elle ne lui permit de mettre les pieds chez elle, même après la mort de sa mère qui, du reste,

ne la gênait guère ; encore moins se permit-elle de monter chez lui, malade ou non. Tout ce qu'il put obtenir d'elle, à force d'instances, ce fut de se rencontrer de temps en temps avec lui au musée du Louvre ou au théâtre, ou encore d'aller se promener ensemble à la campagne. Et si, par malheur, il en profitait pour lui dire des choses un peu trop vives, le lendemain il était sûr de recevoir une semence en règle. Vingt fois, pour mettre fin à ce qu'il regardait comme une comédie, il la menaça de ne plus lui écrire ; et vingt fois, après un silence de quelques jours qu'elle avait soin de ne pas interrompre, il lui écrivit de nouveau, plus amoureux que jamais, quoiqu'il s'en défendît. Je n'invente rien, cela ressort de la lecture des *Lettres à l'Inconnue*.

« Vous pensez bien, lui disait-il un jour, que toutes les fois qu'il s'agirait de choisir entre un très grand bonheur pour moi et le plus petit inconvénient pour vous, je n'hésiterais pas. »

Et encore :

« Je meurs d'envie d'aller vous voir un soir, mais j'ai la conviction que je serais obligé de passer la nuit sur la première marche de votre escalier. »

Quel est donc le charme qui l'entraînait ainsi aux pieds de cette étrange puritaine ? On s'en faisait déjà une idée en lisant sa correspondance avec elle : on sera pleinement édifié à cet égard quand on parcourra les lettres de Jenny à son neveu que M. Lefebvre a réunies en volume. Jenny Dacquin, malgré ses petits côtés, n'était pas une femme ordinaire. Si elle paraît n'avoir jamais eu « la jouissance de ce viscère nommé *cœur* », suivant le mot de son ami, elle se rattrapait largement sous le rapport de l'esprit qu'elle avait très ouvert et très étendu. Sa culture était plutôt d'un homme. Elle connaissait à fond le grec et le latin, l'anglais et l'allemand, et poussait si loin sa « toquade des langues », que, durant un voyage qu'elle fit en Algérie, elle se mit en tête de suivre un cours d'arabe. Avec cela beaucoup de critique, un jugement très sûr et pas la moindre pédanterie. C'était plus qu'il n'en fallait pour plaire à Mérimée, car s'il n'aimait pas les bas-bleus il ne détestait pas les femmes savantes. Aussi, tout en maugréant contre le sort qu'elle lui avait fait, l'avait-il associée de bonne heure à ses travaux d'érudition. Il lui demandait des traductions de manuscrits et son avis sur les passages dont il avait à se servir, il lui soumettait le plan de ses ouvrages et tenait grand compte de ses observations. C'est ainsi qu'en 1868, quand il composa sa nouvelle sur l'*ours* qui parut

sous le titre de *Lokis, le trouveur de miel*, elle le décida à en modifier le sujet qu'elle trouvait trop scabreux.

Ah ! que je donnerais cher des lettres de Jenny à Mérimée ! mais il lui avait juré de les brûler avant de mourir, et s'il n'eut pas le loisir de le faire, les gens de la Commune se chargèrent de ce soin. On sait qu'ils mirent le feu à sa maison, pour le punir — après sa mort — de ses relations avec l'Empire ! Mais, à défaut des lettres de Jenny à Mérimée, nous avons celles qu'elle écrivit à un de ses neveux pendant près de trente ans, et, quoiqu'elles ne remplacent pas les autres, je sais gré tout de même à son biographe de les avoir recueillies, car elles nous permettent de lire au fond de son âme. Oh ! non, Jenny Dacquin n'avait pas une âme vulgaire ! Si elle était un peu trop anglaise de manières, elle était très française d'esprit, très catholique, très patriote : elle vibrait à l'aspect des grandes choses, elle aimait les lieux qui ont une histoire, elle était sensible à la magie des beaux souvenirs. Exemples :

Elle écrivait de Nevers, le 24 août 1861 :

« J'ai retrouvé ma faculté de lire et je me bourre de livres ici. Je viens de finir le dix-neuvième [tome] de Thiers ; c'est une lecture trop émouvante, par une chaleur de 38 degrés, pour un cœur aussi patriotique que le mien. Elle trouble trop l'équilibre entre les sentiments divers ; c'est toujours très beau, très éloquent et surtout très français, qualité que je prise plus que le reste. »

Le 31 octobre de la même année :

« J'ai essayé de lire la brochure de M. Guizot, c'est bien indigeste. Voici la substance : Moi, je suis protestant, je me passe du pape à merveille, je n'ai pas besoin de pape, je suis un homme sensé, logique et fort. — Vous, catholiques, vous ne pouvez vivre sans pape, car vous êtes déraisonnables, faibles, aveugles, etc... Donc, gardez votre pape. — Voilà, cher ami, la conclusion de M. Guizot, au moins la morale que j'en ai tirée. »

Le 13 janvier 1864 :

« Le discours de Thiers t'a-t-il charmé autant que moi ? Je compte me réveiller l'un de ces matins avec la liberté de la presse. »

Jenny aimait beaucoup M. Thiers, parce qu'il lui rappelait le petit Caporal, et que le petit Caporal était le dieu de Boulogne.

Elle avait voyagé un peu partout, en Espagne, en Italie, en Suisse ; le Vatican et les églises de Rome lui avaient procuré de

telles émotions qu'elle avait failli plusieurs fois s'évanouir devant leurs chefs-d'œuvre. Elle disait du Campo Santo de Pise qu'elle y avait retrouvé un peu de l'enthousiasme de ses beaux jours, du lac du Bourget qu'il était digne d'Ophélie, des Charmettes que c'était une de ses toquades. Mais de tous les lieux qui l'avaient remuée, aucun ne lui faisait autant d'effet que son cher Boulogne ! Etant en villégiature, en 1880, à Boulogne-sur-Seine, elle se demandait si ce n'était pas la magie de ce nom tant aimé qui la faisait tant se plaire ici. Quand elle ne l'avait pas vu depuis quelque temps, elle disait que Boulogne serait pour elle un plaisir très supérieur à l'apparition du mont Blanc. Quand elle le revoyait, son cœur battait à se fendre.

Tout cela, n'est-il pas vrai ? formait un tout qui ne devait pas être désagréable à regarder, et si je comprends que Jenny Dacquin ait inspiré un véritable amour à Mérimée, je ne comprends pas qu'il n'ait pas essayé d'unir sa vie à la sienne par un bon et solide mariage, car ils étaient dignes l'un de l'autre. Mais, au fait, aurait-elle agréé sa demande ?... Je me souviens que Lucile de Chateaubriand, qui fut une créature exquise, écrivait un jour à Chênedollé, le poète ami de son grand frère, qui lui avait demandé sa main :

« Vous ne pouvez douter que je me ferais un honneur de porter votre nom, mais je suis tout à fait désintéressée sur mon bonheur, et votre amie ; en voilà assez pour vous faire concevoir ma conduite envers vous. Je vous le répète, l'engagement que j'ai pris de ne point me marier a pour moi du charme, parce que je le regarde presque comme un lien, comme une espèce de manière de vous appartenir... »

Qui sait si Jenny Dacquin n'aurait pas fait la même réponse à Mérimée ? On ne peut nier qu'elle ait eu pour lui un sentiment très vif. Quand il mourut elle éprouva un grand chagrin et jusqu'à la fin de sa vie elle garda de lui suivant son expression, « le souvenir le plus délicieux ». Mais elle l'aimait à sa manière, et il faut croire que c'était la bonne, puisqu'il s'en contenta pendant quarante ans !

Décidément le sage avait raison : « Si le cœur de l'homme est un puits, celui de la femme est un abîme, et les deux font la paire ! »

Léon SÉCHÉ.

LIBRAIRIE HENRI LECLERC, 219, rue Saint-Honoré. — *Sur Mérimée*, notes bibliographiques et critiques, avec sept gravures hors texte, par Lucien Pinvert, docteur ès-lettres, 1 vol. grand in-8°.

La Bibliographie est à la mode, et je ne crois pas qu'on l'ait jamais faite aussi bien qu'aujourd'hui. C'est un art ingrat, sans doute, mais qu'on aurait tort de mépriser, d'abord parce que peu d'hommes y excellent, ensuite parce qu'il rend de très grands services à ceux qui étudient l'histoire littéraire.

Mérimée a eu de bonne heure des bibliographes dignes de lui. Mais la bibliographie ressemble un peu à la toile de Pénélope. Quand on la croit finie, quelqu'un la reprend ou la recommence. Après les travaux de Maurice Tourneux, du Vte de Lovenjoul, de Félix Chambon, on croyait généralement qu'il n'y avait plus rien à dire sur l'œuvre de Mérimée. M. Lucien Pinvert vient de nous prouver le contraire en se complétant lui-même. Car il nous a déjà donné deux brochures très intéressantes sur ce sujet. Et comme il aime les beaux livres et qu'il a beaucoup de goût, il a enrichi ses *Notes biographiques et critiques* de deux fac-similé d'aquarelles de Mérimée qui en rehaussent le prix. C'est d'abord le portrait de la Comtesse de Montijo, d'après Goya ; et c'est ensuite le portrait d'Ibrahim Pacha par Mérimée lui-même.

J'ajoute que l'Appendice contient une consultation de M. Lucien Pinvert sur *la Question des Lettres missives* que les Mémorialistes feront bien de consulter. Elle est ici à sa place, puisque cette question a donné lieu à un procès retentissant, justement à propos de la publication des Lettres de Mérimée.

LIBRAIRIE OLLENDORFF. — *La lumière perdue* par Jean Saint-Yves, 1 vol. in-18°.

C'est une ardente histoire d'amour, un roman d'action et une bonne étude de caractères. C'est aussi l'évocation du pays des montagnes roses, des grandes dunes, des petites oasis bleues endormies dans les sables parmi des rayons et des mirages.

Nous savons avec quel charme l'auteur de *la Route s'achève* a peint les horizons algériens. En lisant certaines pages de *la Lumière perdue*, on songe à un grand orientaliste qui fut peintre et romancier, à Fromentin.

—

L'action est toute simple : un délicieux roman d'amour à travers lequel chantent çà et là les plus beaux sonnets de l'*Intermezzo* de Heine. Jean Saint-Yves a écrit la *Lumière perdue* en haine des procédés artificiels et du métier de tant de gens de lettres. Sa sensibilité y parle seule. Elle lui a donné une grande pitié pour les humbles et les déclassés, pour ceux qui souffrent et qui doutent.

D'un style original et coloré, ce roman est réellement dans ses détails aussi bien que dans l'ensemble un livre fait pour les délicats. Il continue dignement la série que nous a déjà donnée M. Jean Saint-Yves, à savoir : *Le Roman d'un officier* (1900), *l'Etape silencieuse* (1904), *la Route s'achève* (1905) qui fut couronné par l'Académie française et parut dans la *Revue des deux Mondes*, et *Sur les Côtes de la Meuse* (1906).

LIBRAIRIE BLOUD ET Cie. — *Les Idées morales de Lamartine*, par Jean des COGNETS, 1 vol. in-16 (Collection *Philosophes et Penseurs*, n° 514). Prix : 0 fr. 60.

En morale, comme en tout, Lamartine est un *classique*. L'originalité que les romantiques recherchent volontiers, il s'applique à la fuir : il s'en défie. — Par le rôle primordial qu'y tiennent la souffrance pacificatrice et l'espérance d'une autre vie, sa morale est profondément imprégnée de christianisme. Mais on ne pourrait, sans en forcer le sens, l'enfermer dans une confession particulière. Elle est chrétienne, elle n'est pas catholique. — A y regarder de près, elle apparaîtrait presque comme une sorte de morale sans obligation ni sanction. La doctrine du salut et du châtiment des fautes est toujours restée chez Lamartine, peut-être volontairement, dans l'imprécision. Tels sont les principaux traits qui, selon M. des Cognets, caractérisent la morale de Lamartine. L'auteur a soin d'illustrer son exposé par un grand nombre de textes très habilement choisis qui épargneront aux lecteurs de rechercher dans cette œuvre immense les passages les plus significatifs. Laisser le plus souvent possible la parole au poète lui-même était la méthode qui, en effet, s'imposait : M. des Cognets l'a fort bien compris.

MÊME LIBRAIRIE. — *F. de La Mennais. Pensées* (1810-1826), par C. MARÉCHAL, agrégé de l'Université. 1 vol. in-16. (Collection

Science et Religion, série des *Chefs-d'œuvre de la littérature religieuse*, n° 507). Prix : 0 fr. 60.

On a réuni dans ce petit volume, deux groupes de *Pensées* de La Mennais appartenant à la période orthodoxe de sa vie. Un commentaire explicatif accompagne cette publication, sous forme de notes qui, mettant le texte publié en rapport avec le système mennaisien, en laissant entrevoir l'ensemble et quelques-unes des origines. On trouvera surtout, en parcourant ces pages, un vif plaisir à converser avec un moraliste catholique admirablement armé, qui savait voir loin et juste.

LIBRAIRIE DARAGON. — *Psychologie de l'Amour*, 1 vol. in-18 à 3 fr. 50, par E. Benoit.

Fervent disciple de Fourier, M. Benoit étudie dans son nouveau livre le cœur humain et l'analyse des passions, il démontre la fausseté et la perfidie qui existent dans toutes nos relations sociales et particulièrement dans les relations amoureuses qui font saigner tant de cœurs et produisent tant de souffrances morales. Il traite très longuement des recherches pour obtenir le bonheur de l'humanité, la solution des problèmes de l'amour, les rapprochements faciles en amour, la suppression des filles-mères et de la prostitution, il termine par l'institution des corporations amoureuses. Cet ouvrage est appelé à un succès colossal à cause des idées larges exposées par l'auteur. Les adversaires de ces théories voudront connaître les commentaires de E. Benoit et les partisans des doctrines de Fourier, applaudiront à l'exposé de ses théories. — D'une lecture facile, cet ouvrage se lit avec autant d'intérêt qu'un roman, il a pour lui en plus de son charme de lecture un but essentiellement humanitaire et mérite l'approbation de tous.

LIBRAIRIE DES ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES. — *La Route du bonheur*, par Yvonne Sarcey. Un beau volume, in-18 jésus, broché : 3 fr. 50. — Relié toile : 4 fr.

Cet ouvrage, écrit pour les jeunes filles et les femmes avec autant de bonne humeur que de grâce, par Yvonne Sarcey (celle que les abonnés des *Annales* appellent familièrement leur « cou-

sine »), sera bientôt entre toutes les mains. « Mon livre, dit-elle dans sa préface, ne se meut pas dans le romanesque et je m'en excuse, mais ce dont je suis sûr, c'est que les femmes qui le liront verront ensuite plus clair dans leur conscience et marcheront d'un pas plus joyeux sur cette route périlleuse et charmante au bout de laquelle elles atteignent le bonheur. »

Rien n'est plus vrai, car si la jeune fille qu'Yvonne Sarcey nous montre, évoluant au travers des écueils et des plaisirs de la vie, est moderne par sa vive compréhension des temps nouveaux et des devoirs qu'ils lui imposent, elle n'en garde pas moins les jolies traditions françaises du cœur, de la politesse, de l'esprit. Elle est la vraie jeune fille, digne, plus tard, de construire un foyer, de tenir un salon, d'élever des enfants, celle enfin sur laquelle toute la jeunesse voudra se modeler.

A. D.

Le Gérant, LÉON SÉCHÉ.

TABLE

PAR NOMS D'AUTEURS

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

		Pages
CAILLÉ (DOMINIQUE). —	Poésie : Tombeaux de poètes	381
CARRA DE VAUX (BARON). —	Le récit de Fath-Allah	342
CLARETIE (JULES). —	Balzac à Issoudun	66
	La Canne de Balzac	222
	Les Souffrances de Lamartine	367
COUET (JULES). —	A propos du centenaire de Barbey d'Aurevilly	229
FERRAND (EDMOND). —	Pélerinage à Mâcon, Milly et Saint-Point	49, 117
GLACHANT (VICTOR). —	Un pamphlet révolutionnaire anonyme contre le général de La Fayette	126
	Quelques lettres inédites de La Fayette	347
LAPIERRE (JULIEN). —	Poésies : les Bords de l'Ardèche	312
	Nuit d'été	313
LEFRANC (JEAN). —	La Maison de Balzac	220
LUCAS (LÉO). —	Le centenaire d'Hippolyte Lucas	56
PIONIS (PAUL). —	Poésies : La soixantaine	156
	La Muse libre	311
POETE (MARCEL). —	Paris au temps des Romantiques	273
PRAROND (ERNEST). —	Poésie : L'Ermitage urbain	309
ROUXIÈRE (JEAN DE LA). —	Le Romantisme à travers les journaux et les Revues	77, 232, 314, 384
	Bibliographie	78, 158, 234, 315, 385
	Chateaubriand et Mme de Castellane	153

Pages

SÉCHÉ (LÉON). — Les Amies de V. Hugo. Mme de Girardin . . . 1
Le Cénacle de la Muse française 81
Le salon de l'Arsenal. 161
Les Débuts du Romantisme au Théâtre Français : Pichald et le Baron Taylor. 241
Deux Monuments romantiques : la statue d'Alfred de Vigny 211
Le buste de Paul Huet 215
Le Carnet de Lamartine 304
Les Deux Romantismes 321
Le Mariage de Lamartine 326
L'Inconnue de Mérimée 385

X. — Poésies pour Marcelle 71

6750-3?0 IMPRIMERIES RÉUNIES, BOULOGNE-SUR-MER.

Imp. BONVALOT-JOUVE, 15, Rue Racine, Paris.

